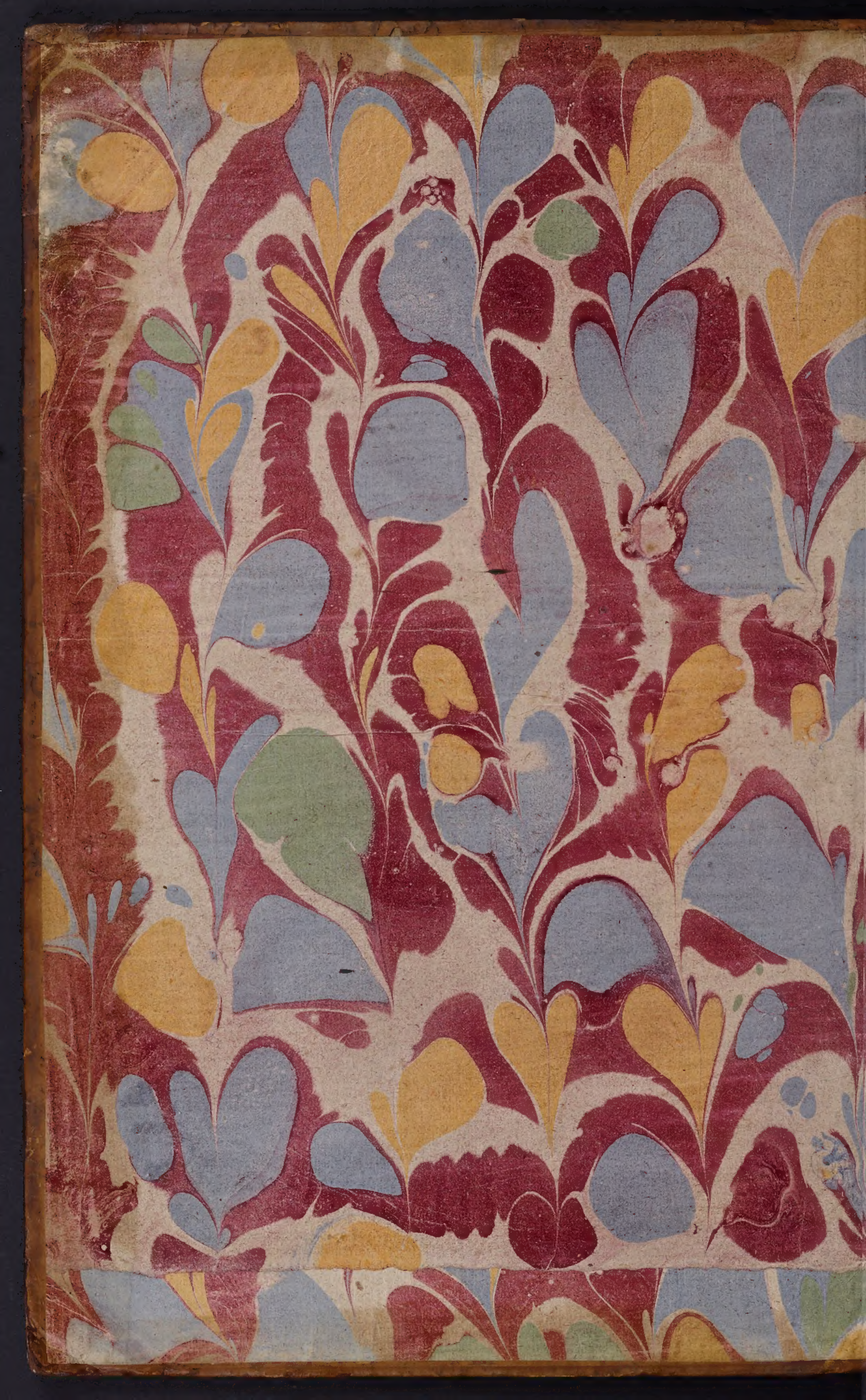
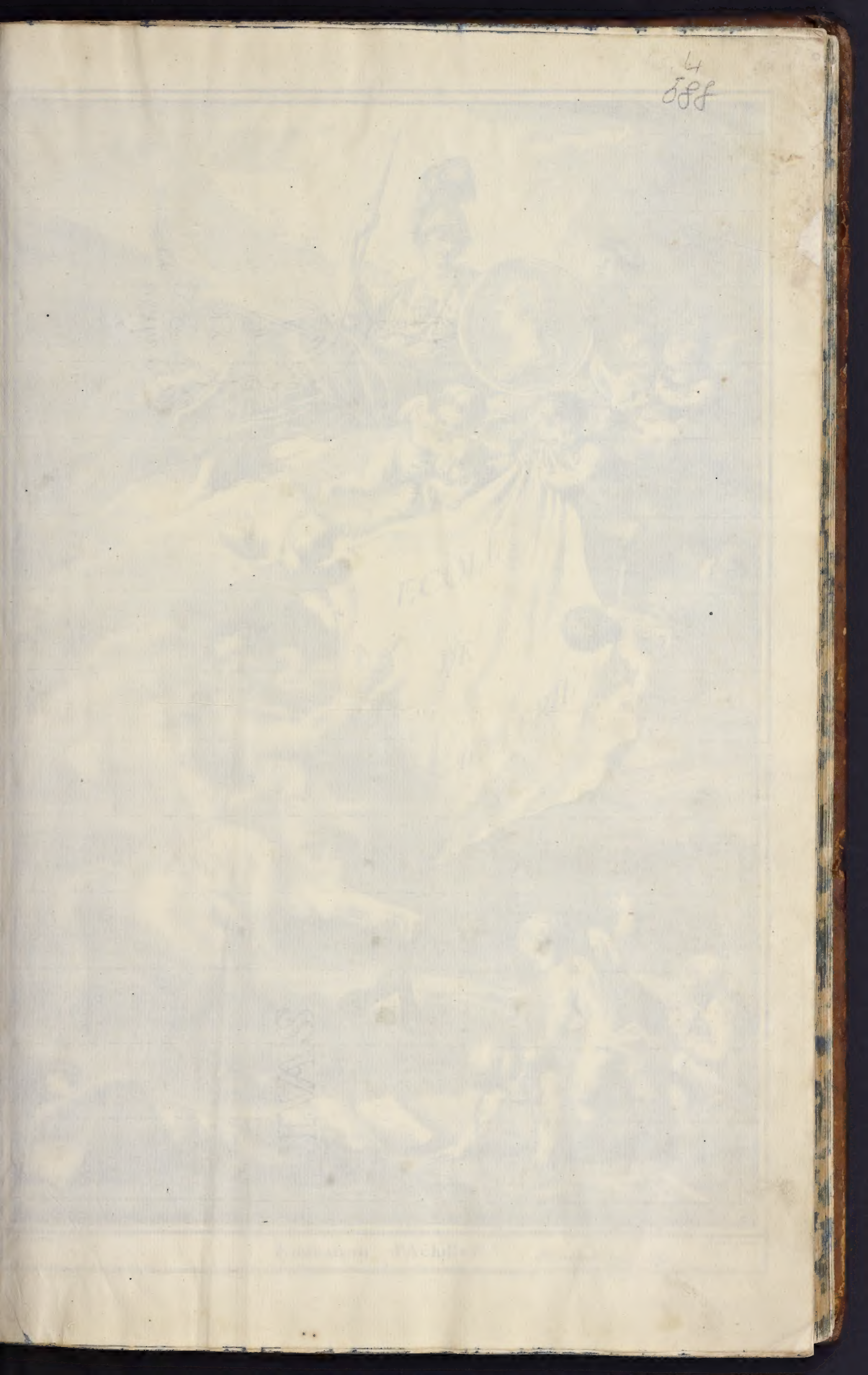










Ch. Parrocel. In. — L. Cars Sculp.

Education d'Achilles. *Philostrates page. 289.*

ECOLE
DE
CAVALERIE,

CONTENANT

LA CONNOISSANCE, L'INSTRUCTION, ET LA CONSERVATION DU CHEVAL.

Avec Figures en Taille-douce.

Par M. DE LA GUERINIERE, *Ecuyer du Roy.*

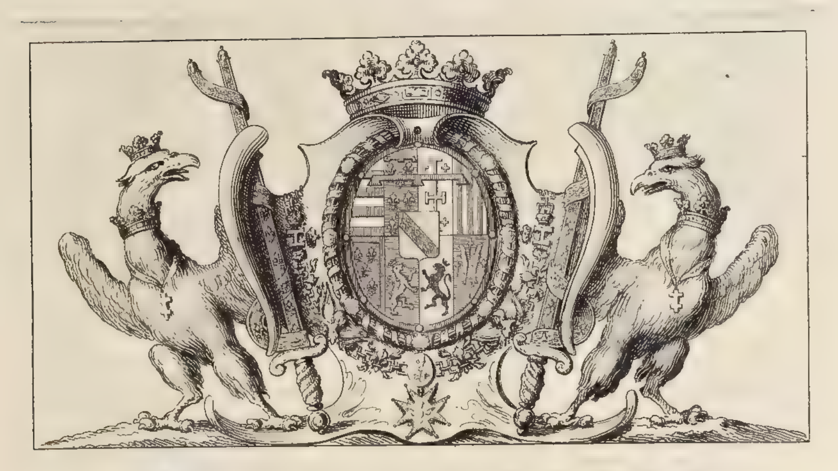


A PARIS,

Chez
HUART ET MOREAU Fils, Libraires de la Reine & de Monſeigneur le Dauphin, rue Saint Jacques.
DESAINT ET SAILLANT, rue Saint Jean de Beauvais.
DURAND, rue Saint Jacques.
DELORMEL, rue du Foin.
PISSOT, Quay des Auguſtins.

M. DCC. LI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



A SON ALTESSE
MONSEIGNEUR
LE PRINCE CHARLES DE LORRAINE,

COMTE D'ARMAGNAC, DE CHARNY, &c. Pair & Grand Ecuyer de France, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant Général de ses Armées, Gouverneur & Lieutenant Général de Sa Majesté en la Province de Picardie, Artois, Boulonnois, & Pays reconquis, Grand Sénéchal héréditaire de Bourgogne, Gouverneur des Ville & Citadelle de Montreuil-sur-Mer.



ONSEIGNEUR,

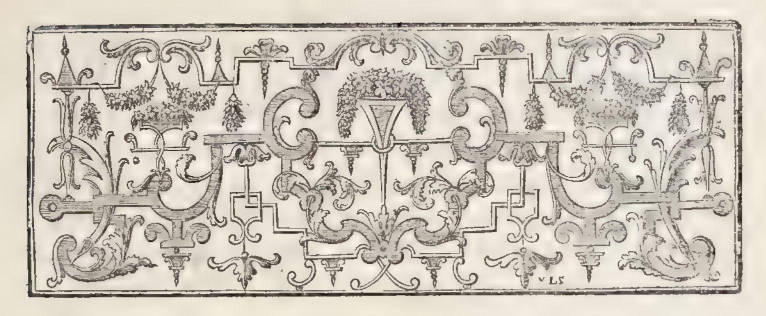
Je ne puis justifier la témérité avec laquelle j'ose présenter à VOTRE ALTESSE, *un Ouvrage si peu proportionné à ses lumie-*

res, que par l'application & la protection, dont vous honorez l'Art de la Cavalerie, à l'exemple des plus grands Princes. Il est vrai, MONSEIGNEUR, *que ces connoissances profondes devroient redoubler mes craintes : mais je suis rassûré par la bonté qui accompagne toutes les grandes qualités qu'on admire dans la personne de* VOTRE ALTESSE, *& dont l'Auguste nom de Lorraine peut seul remplir les idées mieux que la plus vive éloquence. Si je ne suis point assez heureux pour mériter une approbation, qui seroit au-dessus de tous les Eloges, je me flate du moins,* MONSEIGNEUR, *que* VOTRE ALTESSE *me fera grace, en faveur du motif qui m'a fait entreprendre cette Ecole de Cavalerie, pour l'utilité des Gentilshommes qui font leurs Exercices, & dont je me croirai toûjours trop récompensé par l'avantage de Vous donner un témoignage public du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,*

MONSEIGNEUR

De Votre Altesse,

Le très-humble, & très-obéïssant Serviteur,
DE LA GUERINIERE.



PREFACE.

JE ne ferai point ici, à l'exemple de plusieurs Auteurs, l'éloge d'un exercice, qui de tout tems a passé pour le plus noble & le plus utile; je dirai simplement que mon dessein, en composant cet Ouvrage, a été de rassembler & de mettre dans un ordre méthodique les principes qui peuvent faciliter aux amateurs de la Cavalerie la connoissance de tout ce qui y a rapport.

Cet Art, comme l'on sait, renferme trois choses essentielles, qui sont, la connoissance du Cheval, la maniere de le dresser, & sa conservation: ce sont aussi ces trois objets, qui font la matiere de cet Ouvrage, que j'ai divisé en trois Parties.

Dans la premiere, je donne le nom & la situation des parties extérieures du Cheval, avec leurs beautés & leurs défauts: & je traite de l'âge, de la différence des poils, des Chevaux de différens Pays, de l'Embouchure, de la Ferrure, & de la Selle.

La deuxieme partie renferme les principes pour dresser les Chevaux, soit pour le manége, soit pour la guerre, pour la chasse ou pour le carosse; en un mot suivant les différens usages auxquels on les destine. J'ai joint à cette Partie un Traité des Tournois, des Joûtes, des Carousels, & des Courses de Têtes & de Bague.

La troisieme Partie contient l'Ostéologie du Cheval, la définition de ses maladies, les remedes pour les guérir, avec un Traité des Opérations de Chirurgie qui se pra-

tiquent ſur cet animal: mais je me crois obligé d'avertir le Lecteur que je n'y ai contribué en rien. Il faut être verſé dans les matieres qui concernent l'Anatomie & la Medecine, pour entreprendre de traiter cette matiere; autrement on tomberoit dans le défaut aſſez ordinaire aux Auteurs qui ont écrit des maladies des Chevaux: ce défaut eſt de donner des définitions confuſes ou fauſſes, & des remedes, qui par leur multiplicité ſe détruiſent ſouvent les uns les autres. C'eſt pour éviter de ſi dangereux inconvéniens que j'ai eu recours à un Medecin de la Faculté, qui (à l'exemple d'Erouard Premier Medecin d'Henry IV. auquel ce Monarque avoit ordonné d'approfondir cette matiere,) a bien voulu employer ſes ſoins & ſes talens pour continuer de perfectionner une entrepriſe, qui fut preſqu'auſſi-tôt interrompue que commencée, par la mort inopinée de ce Prince.

On a ajoûté à cette nouvelle édition un petit Traité des Haras.

J'avouerai naturellement que ce n'eſt point de mon propre fonds que j'ai tiré la plûpart des principes que je donne dans ce Traité. J'ai non-ſeulement puiſé ce qu'il y a de bon dans les meilleurs Auteurs qui ont travaillé ſur cette matiere; mais j'ai encore conſulté les perſonnes qui par une longue expérience ont acquis la réputation de vrais connoiſſeurs. C'eſt avec de pareils garans que j'oſe mettre en avant des regles & des principes, dont la théorie eſt d'autant plus certaine, qu'elle eſt fondée ſur l'autorité & ſur la pratique des plus habiles Maîtres de l'Art. Je me borne donc dans mon travail, à développer, autant qu'il m'a été poſſible, le vrai, le ſimple, & l'utile de cet Art, pour éviter aux amateurs de la Cavalerie les ennuyeuſes diſſertations & les nombreuſes redites qu'on a à eſſuyer dans la plûpart des Auteurs qui m'ont précédé, & qui loin d'embraſſer le tout, n'en ont traité qu'une partie.

Non-ſeulement je me ſuis appliqué à donner des définitions claires, nettes & préciſes: mais pour les rendre encore plus intelligibles, j'ai joint à cet Ouvrage des Planches qui ap-

planiront & leveront toutes les difficultés. Ce qui s'expose aux yeux, devient infiniment plus sensible dans ces matieres, que tout ce qu'on décrit, quelqu'art que l'on y employe. C'est d'après les Originaux & sous la conduite de M. Parocel, Peintre ordinaire du Roi, & de son Académie Royale, dont la réputation en ce genre est généralement connue, qu'on a gravé les différens airs de manege qui se trouvent dans la deuxieme Partie. J'y ai mis aussi des Plans de terre, pour faire voir la proportion de terrein que l'on doit observer dans les différentes façons d'assouplir & de travailler un Cheval.

Enfin j'ai tout mis en usage pour réveiller cette ancienne émulation qui régnoit dans les beaux jours de la Cavalerie: Et c'est dans cette vûe que j'ai cherché à dévoiler des mysteres qui sembloient n'être réservés que pour un très-petit nombre de personnes; comme si la vérité ne devoit pas se répandre universellement, & que la subtilité de cet Art n'appartînt absolument qu'à ceux qui se disent Enfans de la balle.

Il faut l'avoüer à notre honte, l'amour du vrai beau de cet exercice, s'est bien ralenti de nos jours; on se contente présentement d'une exécution un peu trop négligée, au lieu qu'autrefois on recherchoit les beaux airs, qui faisoient l'ornement de nos maneges, & le brillant des revûes, des pompes & des parades.

Il ne faut point imputer cette négligence, ni au manque de mérite, ni au peu d'attention de ceux qui sont à la tête des établissemens institués pour l'instruction de la Noblesse; la justice que le Public leur rend, est un sûr garant de leur capacité. Mais qu'il me soit permis, par un mouvement de juste reconnoissance, de joindre mon suffrage à celui des personnes qui, avec connoissance de cause, ont loüé M. de Vendeuil mon illustre Maître. Cette hommage particulier que je dois à qui je dois tout, n'altere en rien l'estime que j'ai pour des personnes qui courent la même carriere. M. de Vendeuil est un reste précieux de ces Hom-

mes illuftres qui l'ont précedé, & dont la mémoire fera toujoûrs chere à quiconque fuivra leurs traces. M. de Vendeuil a sû joindre la grace & la jufteffe de M. du Pleffis, à la brillante exécution de M. de la Vallée ; perfonnage dont le nom & la réputation fubfifteront autant que l'exercice durera.

De l'Imprimerie de J. CHARDON.



ÉCOLE DE CAVALERIE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Du nom & de la ſituation des Parties extérieures du Cheval.

POUR faciliter la connoiſſance du Cheval, je le diviſe en trois parties principales; ſavoir l'Avant-main, le Corps, & l'Arriere-main.

Les parties qui compoſent l'Avant-main, ſont la Tête, l'Encolure, le Garot, les Epaules, le Poitrail ou la Poitrine & les Jambes de devant.

Les parties du Corps, ſont les Reins, les Rognons, les Côtés ou les Côtes, le Ventre & les Flancs.

Celles de l'Arriere-main, font la Croupe, les Hanches, la Queue, les Feſſes, le Graſſet, les Cuiſſes, le Jarret & les Jambes de derriere.

ARTICLE PREMIER.

De la ſituation & de la diviſion particuliere des Parties de l'Avant-main.

LA premiere partie de l'Avant-main, eſt la tête, qui a une diviſion particuliere, étant compoſée des oreilles, du front, des temples, des ſalieres, des ſourcils, des paupieres, des yeux, de la ganache & de la bouche.

De toutes ces parties, je ne donnerai la définition que de la Ganache & de la Bouche, parce que les autres ſont aſſez connues.

La GANACHE eſt une partie compoſée de deux os de la mâchoire inférieure qui touchent le goſier. Cette partie eſt mouvante & ſert à mâcher les alimens.

La BOUCHE a ſes parties extérieures & ſes parties intérieures.

Les parties extérieures, ſont les lévres, les naſeaux, le bout du nez, le menton & la barbe, qui eſt l'endroit où porte la gourmette.

Les parties intérieures de la bouche, ſont la langue, le canal, le palais, les barres & les dents.

Le CANAL eſt le creux de la machoire inférieure où eſt ſituée la langue.

Les BARRES, ſont l'endroit de la bouche où il n'y a jamais de dents, & où ſe doit faire l'appui du mors.

Les DENTS ont auſſi une diviſion particuliere, par laquelle on connoît l'âge du Cheval; mais on ne parlera de cette diviſion que dans le Chapitre troiſieme.

L'ENCOLURE où eſt attachée la tête, eſt la ſeconde partie principale de l'Avant-main. Elle eſt bordée dans ſa partie ſupérieure par le crin ou la criniere, & elle ſe termine au garot.

Le CRIN qui tombe ſur le front entre les deux oreilles, & qui fait partie de la criniere, s'appelle TOUPET.

Le GOSIER eſt la partie inférieure de l'Encolure. Il commence entre les deux os de la Ganache, & finit à la partie ſupérieure & antérieure du poitrail.

Le GAROT eſt placé à l'extrémité de la criniere, & au haut des épaules.

Les EPAULES commencent au garot & finiſſent au haut du bras.

Le POITRAIL eſt la partie antérieure de la poitrine, contenue entre les deux épaules; laquelle commence au bas du goſier, & finit entre les deux bras.

Les JAMBES DE DEVANT ſont attachées aux épaules, & ont encore une diviſion particuliere, étant compoſées du bras, du

coude, de l'ars, du genou, du canon, du nerf, du boulet, du pâturon, de la couronne & du pié.

Le BRAS eſt cette partie ſupérieure de la jambe, qui eſt depuis l'épaule juſqu'au genou.

Le COUDE eſt l'os du haut de la jambe, qui eſt ſitué contre les côtes.

L'ARS eſt une veine apparente, ſituée au-devant & au-dedans du bras.

Tous les Chevaux ont au-deſſus des genoux en-dedans, une eſpece de corne tendre, ſans poil, qu'on appelle *Châtaignes*, plus ou moins groſſes, mais toûjours apparentes. Elles ſe trouvent également aux jambes de derriere, avec cette différence cependant, qu'à celles-ci, elles ſont placées au-deſſous des jarrets auſſi en-dedans.

Le GENOU eſt la jointure du milieu de la jambe, qui aſſemble le bras avec le canon.

Le CANON eſt la partie de la jambe, qui commence au genou & finit au boulet.

Derriere le canon, il y a un tendon qu'on appelle communément le Nerf de la jambe, qui regne tout du long, & dont la qualité contribue beaucoup à la bonté de la jambe, comme nous le dirons ci-après.

Le BOULET eſt la jointure du canon avec le pâturon.

Derriere chaque boulet, tant aux jambes de devant qu'à celles de derriere, il y a un toupet de poil qu'on appelle FANON, au milieu duquel il y a une eſpece de corne tendre, qu'on nomme ERGOT.

Le PATURON eſt la partie ſituée entre le boulet & la couronne.

La COURONNE eſt le poil qui couvre & entoure le haut du ſabot.

Le PIE', qui eſt la derniere partie de la jambe, eſt diviſé en parties ſupérieures & inférieures.

Les parties ſupérieures, ſont le Sabot, les Quartiers, la Pince & le Talon.

Le SABOT eſt toute la corne qui regne autour du pié.

Les QUARTIERS ſont les deux côtés du Sabot, depuis la Pince juſqu'au Talon. On dit Quartier de dedans & Quartier de dehors.

La PINCE eſt le bout de la corne, qui eſt au-devant du pied.

Le TALON eſt la partie du derriere du pied, où ſe terminent les quartiers, à l'oppoſite de la pince.

Les parties inférieures du pié, ſont la fourchette, la ſole & le petit-pié.

La FOURCHETTE eſt une corne tendre & molle, placée dans le creux du pié, qui ſe partage en deux branches vers le talon en forme de fourche, d'où lui vient le nom de Fourchette.

La SOLE eſt l'eſpace de corne que l'on voit dans le creux du pié, entre les quartiers & la fourchette. C'eſt une corne plus dure que celle de la fourchette, & plus tendre que celle du ſabot.

Le PETIT-PIE' eſt un os ſpongieux, renfermé dans le milieu du ſabot, entouré d'une chair, qui lui ſert de nourriture. Il n'eſt point viſible, même quand le Cheval eſt deſſolé.

ARTICLE II.

De la ſituation des Parties du Corps.

LES REINS ſont la partie ſupérieure du corps du Cheval. Ils prennent depuis le garot juſqu'à la Croupe : mais ce nom n'appartient proprement qu'à l'extrémité de l'épine la plus voiſine de la croupe, qu'on a appellée juſqu'à préſent *Rognons;* mais comme l'uſage a donné à cette partie le nom de *Reins*, nous en conſerverons la dénomination.

Les ROGNONS ſont proprement les Reins; & c'eſt la partie de l'épine du dos qui eſt la plus proche de la croupe.

Les COTE'S ſont le tour des côtes, qui renferment les parties internes contenues dans le ventre du Cheval.

Le VENTRE eſt la partie inférieure du corps, ſituée au bas des côtes.

Les FLANCS ſont placés depuis la derniere côte juſqu'à l'os des hanches, vis-à-vis du Graſſet, dont la définition eſt dans l'Article ſuivant.

ARTICLE III.

De la ſituation des Parties de l'Arriere-main.

LA CROUPE eſt la partie ſupérieure de l'Arriere-main, qui va en rond depuis les rognons juſqu'à la queue.

Les FESSES prennent depuis la queue en deſcendant juſqu'au pli, qui eſt à l'oppoſite du Graſſet.

Les HANCHES ſont les deux côtés de la croupe. Elles prennent depuis les deux os qui ſont au haut des flancs juſqu'au Graſſet. On appelle auſſi vulgairement les Hanches, tout le train de derriere ou l'Arriere-main.

Le GRASSET eſt la jointure placée au bas de la Hanche vis-à-vis des Flancs, à l'endroit où commence la cuiſſe. C'eſt cette partie qui avance près du ventre du Cheval quand il marche.

Les CUISSES prennent depuis le graſſet, qui en fait partie, & depuis l'endroit où finiſſent les feſſes, juſqu'au pli du jarret.

Le JARRET eſt la jointure qui aſſemble le bas de la cuiſſe avec le canon de la jambe de derriere.

Les JAMBES DE DERRIERE étant ſemblables aux jambes de devant dans les autres parties, il n'eſt pas néceſſaire de rapporter ici ce qui en a été dit.

Dans les définitions que l'on vient de donner, on a négligé de parler de la ſituation de quelques parties du Cheval ; parce qu'elles ſont ſi généralement connues, que le détail en eût été inutile.

Quoique

Quoique ces définitions ſoient très-claires, cependant pour avoir une connoiſſance encore plus parfaite & plus intelligible, on peut avoir recours à la planche qui eſt au commencement de cet Ouvrage, dans laquelle toutes les parties extérieures du Cheval ſont diſtinguées & marquées par des chifres de renvoi.

CHAPITRE II.

De la beauté & des défauts des Parties extérieures du Cheval.

LA beauté d'un Cheval conſiſte dans la conformation & dans la juſte proportion de ſes parties extérieures. Comme il eſt dangereux dans le choix d'un Cheval, de ſe laiſſer ſéduire par la figure, & par un je-ne-ſçai-quoi qui plaît, qui ſouvent faſcine les yeux, & empêche qu'on n'examine d'aſſez près, & qu'on ne détaille au juſte toutes ſes parties ; il faut ſuivre en cela le conſeil de M. de Soleyſel, Auteur du parfait Maréchal, qui dit : « Que lorſqu'on veut acheter « un Cheval, il faut ſe prévenir d'abord contre, afin d'être juge ſé- « vere de tous ſes défauts. »

ARTICLE PREMIER.

De la beauté & des défauts des Parties de l'Avant-main.

APRES avoir donné la définition de toutes les parties extérieures du Cheval, il faut examiner maintenant, en ſuivant le rang que nous avons donné à chacune de ces parties, ſeulement celles qui contribuent à la beauté, ou à la difformité du Cheval.

De la Tête.

UNE belle tête, en général, eſt petite, ſeche, courte & bien placée. Quand elle a ces qualités, on voit ordinairement des ramifications de veines qui regnent le long de la tête, deſcendant depuis les yeux juſqu'aux deux côtés des naſeaux, ce qui embellit beaucoup cette partie.

Il faut qu'elle ſoit petite, parce que les têtes groſſes & quarrées, outre leur difformité, peſent ordinairement à la main.

Elle doit être ſeche ; car celles qui ſont chargées de chair, qu'on nomme *Têtes graſſes*, ſont ſujettes au mal des yeux. Il ne faut pourtant pas qu'elle ſoit ſi ſeche qu'elle ſoit privée de nourriture ; car elle ſeroit encore plus ſujette au mal des yeux qu'une tête graſſe.

Il y a des têtes qui ſont groſſes d'oſſemens, qui pechent contre la beauté ſeulement, & non contre la bonté.

Il faut que la tête ſoit un peu courte : les têtes trop longues, qu'on appelle *Têtes de Vieille*, ſont difformes, quoique la plûpart des Che-

vaux des meilleures races d'Andaloufie pechent par cet endroit; mais on leur paffe ce manque de beauté en faveur de leurs rares qualités.

La tête d'un Cheval, pour être bien placée, doit tomber perpendiculairement, ou à plomb, du front au bout du nez. Lorfqu'elle fort de la perpendiculaire en avant, on appelle ce défaut, *tendre le nez*, *porter au vent*, *tirer à la main* : & lorfqu'elle vient en-deçà, & que le Cheval baiffe le nez & la tête, il pefe ordinairement à la main; s'il fe ramene trop, & que la branche de la bride appuye contre le gofier, c'eft ce qu'on appelle *un Cheval encapuchonné*.

Il y a encore un défaut, qu'on appelle *Tête mal attachée;* c'eft lorfque la partie fupérieure de la tête, qui eft entre les deux oreilles, fe trouve plus élevée que l'encolure.

Des Oreilles.

LA forme des oreilles, leur fituation & leur mouvement, font les principales chofes à examiner dans cette partie.

Un Cheval doit avoir les oreilles petites & déliées; quand elles font trop épaiffes, larges & pendantes, ce défaut fait nommer un Cheval, *Oreillard*. Beaucoup de Chevaux d'Efpagne, cependant, & des meilleurs Haras, ont les oreilles longues : mais pour l'ordinaire elles font bien placées, ce qui en corrige le défaut.

Les oreilles bien placées, doivent être au haut de la tête, peu diftantes l'une de l'autre. Quand un Cheval marche, il doit avoir les pointes des oreilles avancées; cette fituation donne un air d'éfronterie, qui fied parfaitement bien à un brave Cheval.

Par le mouvement des oreilles, on juge du naturel d'un Cheval. Ceux qui font coleres & malins, portent une oreille en avant & l'autre couchée en arriere, & continuent ce mouvement alternativement. Comme cette partie eft le fiége de l'ouie, un Cheval porte les oreilles du côté où il fe fait du bruit. Si on le frappe fur la croupe, il tourne les oreilles vers le dos, & s'il eft effrayé de quelque objet par devant, il les porte en avant, & baiffe les pointes. Si le bruit fe fait à côté de lui, il tourne l'oreille, de ce côté. Mais le plus beau port d'oreilles, & la fituation la plus belle & la plus noble, c'eft d'avoir en marchant les pointes des oreilles hautes & en avant; ce qui forme, comme nous venons de le dire, l'oreille hardie, parce qu'alors le Cheval regarde fierement ce qui fe préfente à lui.

Du Front.

LA beauté du Front d'un Cheval, c'eft d'être un peu étroit & uni; enforte qu'il ne foit ni trop avancé, ni trop enfoncé. Les têtes qui ont le bas du front un peu avancé, s'appellent *Têtes bufquées* ou *moutonnées*, comme le font celles de la plûpart des Chevaux Anglois, des Barbes, & de ceux nés dans les pays Orientaux, & auffi de ceux de leur race.

Un défaut effentiel contre la grace, c'eft lorfque le Cheval a le front bas & enfoncé; on appelle ces Chevaux, *Camus*.

Une marque qui embellit beaucoup la tête du Cheval, & qui lui donne de la grace, c'eſt lorſqu'il a au milieu du front une étoile ou pelote blanche : cela doit s'entendre des Chevaux noirs, bais, alzans, ou qui ont un poil tirant ſur le brun.

Preſque tous les Chevaux ont encore au milieu du front une épie ou molette ; c'eſt le nom qu'on donne au retour de poil, qui, au lieu d'être couché comme il l'eſt par tout le corps, remonte d'un ſens oppoſé. Il s'en trouve de ſemblables aux flancs, au poitrail, & en d'autres endroits.

Des Salieres.

La ſeule belle qualité que doivent avoir les ſalieres, c'eſt d'être pleines, & même un peu élevées. Lorſqu'elles ſont enfoncées & creuſes, c'eſt le défaut des vieux Chevaux : il ſe trouve pourtant quelques jeunes Chevaux qui ont cette imperfection ; mais par ce ſigne on connoît qu'ils ſont engendrés de vieux Etalons.

Des Yeux.

La plus belle partie de la tête du Cheval, c'eſt l'œil. Cette partie eſt auſſi difficile que néceſſaire à connoître.

L'œil doit être clair, vif & effronté, ni trop gros, ni trop petit, placé à fleur & non hors de tête. Un Cheval qui a de gros yeux ſortant de la tête, a ordinairement l'air morne & ſtupide ; & ceux qui les ont trop petits & enfoncés, (on les appelle, *Yeux de cochon*,) ont le regard triſte & ſouvent la vûe mauvaiſe.

Telles ſont les remarques générales que l'on doit faire d'abord ſur les yeux ; enſuite de quoi il eſt néceſſaire de les examiner plus en détail : & pour en faire l'examen rigoureux & en juger ſainement, il faut, ſi le Cheval eſt dans un lieu obſcur, le faire conduire dans un lieu clair, & là lui regarder les yeux l'un après l'autre, de côté & non vis-à-vis. Il ne faut pas non plus les regarder au ſoleil ; au contraire, il faut mettre la main au-deſſus de l'œil pour rabattre le grand jour & empêcher la réflexion.

Les deux parties de l'œil les plus eſſentielles à connoître, & qu'il faut examiner avec le plus de ſoin, ſont la vitre & la prunelle.

La vitre eſt la partie extérieure de l'œil, & la prunelle la partie interne, ou le fond de l'œil.

C'eſt de l'exacte conſidération de la vitre que dépend la parfaite connoiſſance de l'œil. Elle doit être claire & tranſparente ; enſorte qu'on puiſſe voir la prunelle ſans aucun empêchement. Lorſque cette partie eſt trouble & couverte, c'eſt ſigne que le Cheval eſt lunatique, c'eſt-à-dire, qu'il lui ſurvient des fluxions de tems à autre ſur l'œil : & lorſque la fluxion a endommagé un œil, il devient plus petit que l'autre, alors il eſt perdu ſans reſſource, puiſqu'il ſe deſſeche. Quelquefois un œil paroît plus petit que l'autre, parceque par quelqu'accident la paupiere a été fendue, & qu'en ſe rejoignant elle reſte plus ſerrée. Mais il

eſt rare que cela arrive, il eſt aiſé de ne s'y pas tromper, en examinant ſi l'œil n'eſt ni trouble ni brun.

Lorſqu'un Cheval jette la gourme, ou change les dents de lait, ou pouſſe les crochets d'enhaut; il arrive ſouvent que la vûe lui devient auſſi trouble, que s'il étoit borgne ou aveugle; mais lorſqu'il eſt guéri, ſa vûe s'éclaircit. Quelquefois auſſi par ces accidens, un Cheval perd entierement la vûe.

La prunelle, qui eſt la ſeconde partie de l'œil, doit être grande & large, il faut qu'on puiſſe l'appercevoir diſtinctement.

Il vient quelquefois au fond de l'œil une tache blanche, qu'on appelle *Dragon*, qui quoique très-petite dans le commencement, couvre avec le tems la prunelle, & rend le Cheval borgne, ſans qu'on y puiſſe apporter aucun remede.

Un autre défaut, qu'on appelle *œil cul de verre*, c'eſt lorſque la prunelle eſt d'un blanc verdâtre & tranſparent. Quoiqu'un Cheval ne ſoit pas toujours borgne avec ce défaut, il court grand riſque de le devenir. Lorſqu'il y a plus de blanc que de verdâtre, on l'appelle *œil veron :* il donne au Cheval un air méchant & traître.

Nous ne ferons point ici un plus grand détail des accidens qui arrivent aux yeux ni aux autres parties dont nous allons décrire les défauts; parce qu'on ſe réſerve d'en parler plus amplement dans la troiſiéme Partie de cet ouvrage, qui traite des maladies.

De la Ganache.

LES deux os qui compoſent la Ganache, doivent être peu charnus à l'extérieur, c'eſt-à-dire, à chaque côté de la mâchoire inférieure, & l'entre-deux, qui eſt la partie qui touche au goſier, que quelques Ecuyers appellent la *Braye*, & quelques Maquignons, l'*Auget*, doit être bien ouvert & bien évuidé, afin que le Cheval ait la facilité de bien placer ſa tête.

La Ganache quarrée eſt une difformité qui provient de ce que les deux os qui la forment ſont trop gros, trop ronds, ou trop chargés de chair: ſi avec cela ils ſont ſerrés l'un près de l'autre, enſorte qu'il n'y ait point aſſez de vuide & d'eſpace pour que le Cheval puiſſe loger ſa tête, il aura beaucoup de peine à ſe ramener, à moins qu'il n'ait l'encolure fort longue, peu épaiſſe & relevée.

Lorſque l'entre-deux des os de la Ganache n'eſt pas bien évuidé, & qu'on y trouve quelque groſſeur ou glande; c'eſt ordinairement un ſigne de gourme, quand le Cheval n'a pas paſſé ſix ans: mais s'il a paſſé ſept ans, & que la glande ſoit douloureuſe & attachée à l'un des os de la Ganache, c'eſt preſque toûjours un ſigne de morve. On trouve quelquefois dans cette partie pluſieurs petites groſſeurs, qui ſont une ſuite de rhume ou morfondement: mais elles ne ſont point dangereuſes, un travail médiocre les diſſipe.

De la Bouche & de ses Parties extérieures.

L'OUVERTURE ou plutôt la fente de la bouche doit être proportionnée à la longueur de la tête : ensorte qu'elle ne soit ni trop fendue, ni trop petite. Quand la bouche est trop fendue, le mors va trop avant dans la bouche du côté des dents machelieres, ce qu'on appelle, *boire la bride :* & lorsqu'elle n'est pas assez fendue, le mors ne peut porter en son lieu sans faire froncer les levres.

Ce qu'on entend par une belle bouche ; c'est lorsque le Cheval étant bridé, elle devient fraîche & pleine d'écume, c'est une qualité qui dénote un bon tempérament. On dit d'un tel Cheval, qu'il goûte bien son mors.

Des Levres.

IL faut que les levres soient peu épaisses & menues à proportion de la bouche. Quand elles sont trop grosses & trop charnues, elles couvrent les barres, & empêchent l'effet du mors. C'est ce qu'on appelle, *s'armer de la levre.*

Des Nazeaux.

UN Cheval doit avoir les nazeaux ouverts ; parce que la respiration en est plus facile : cependant ce n'est pas toûjours de cette ouverture des nazeaux que dépend la liberté de la respiration, mais de la bonne constitution des poumons ; ainsi il n'est pas toujours sûr de fendre les nazeaux, dans la vûe de faciliter la respiration à certains Chevaux, comme les Housards & les Hongrois le pratiquent. Cette opération ne produit qu'un seul avantage, qui ne laisse pas d'être quelquefois utile à la guerre ; c'est qu'on dit, que les Chevaux qui ont les nazeaux fendus ne peuvent plus hennir. Lorsqu'un Cheval s'ébroue en marchant, & qu'on voit dans le creux de ses nazeaux un vermeil, c'est signe qu'il a le cerveau bien constitué.

De la Barbe.

LA barbe, que quelques-uns appellent le *Barbouchet*, est une partie qui contribue autant à la bonté de la bouche d'un Cheval que les barres, puisque c'est l'endroit où la gourmette fait son effet, laquelle doit porter également partout. Il faut pour cela que la barbe ne soit ni trop plate, ni trop relevée. Si la barbe étoit trop plate, c'est-à-dire, que les deux os qui la composent fussent trop éloignés l'un de l'autre, & peu élevés, la gourmette n'appuieroit qu'aux deux côtés & point dans le milieu ; & si, au contraire, les deux os étoient trop élevés, & trop près l'un de l'autre, la gourmette n'appuieroit que dans le milieu, & alors l'effet en seroit trop sensible au Cheval, & lui feroit donner des coups de tête. Il faut encore pour la perfection de cette partie, qu'il y ait peu de chair & de poil, & rien que la peau, pour ainsi-dire, sur les os ; ce

qui rend la barbe plus ſenſible. Lorſque cette partie eſt bleſſée, ou qu'il s'y trouve des duretés & des calus, c'eſt ſigne, ou qu'un Cheval appuie trop ſur ſon mors, ou que la gourmette eſt mal faite, ou qu'elle a été mal placée ; mais plus ordinairement, que le Cavalier a la main rude.

De la Langue & des autres Parties intérieures de la Bouche.

IL faut que la langue d'un Cheval ſoit logée dans le canal, c'eſt pourquoi elle doit être de même que les levres, menue & déliée ; parce que ſi la langue étoit trop épaiſſe, & qu'elle débordât par deſſus les barres, cela ôteroit l'effet du mors ſur cette partie, & rendroit l'appui ſourd. Il faut examiner ſi elle n'eſt point coupée par l'embouchure ; accident qui ſuppoſeroit, ou une mauvaiſe bouche, ou ſouvent la rudeſſe de la main du Cavalier.

Deux autres choſes déſagréables qui ſe rencontrent quelquefois dans cette partie ; c'eſt lorſqu'elle pend d'un côté ou de l'autre & ſort de la bouche, ou qu'elle paſſe par deſſus le mors quand un Cheval marche.

Du Palais.

CE qu'on doit rechercher au palais d'un Cheval, c'eſt qu'il ſoit un peu décharné. Si les ſillons étoient trop gras & trop épais, cette partie ſeroit chatouilleuſe ; & le mors, en y touchant, feroit que le Cheval battroit à la main, & donneroit des coups de tête. Il faut remarquer que le palais d'un jeune Cheval, eſt toûjours plus gras, que celui d'un vieux ; & à meſure qu'un Cheval avance en âge, les ſillons du palais & les gencives ſe décharnent.

Des Barres.

LES barres ſont les parties de la bouche qu'il faut examiner avec le plus de ſoin, puiſque c'eſt l'endroit où ſe fait l'appui du mors. Les meilleures qualités qu'elles puiſſent avoir, ſont d'être aſſez élevées, pour que la langue puiſſe ſe loger dans le canal, ſans déborder ſur les barres, & d'être un peu décharnées, parce qu'elles en ſont plus ſenſibles : il ne faut pourtant pas qu'elles ſoient trop tranchantes ; car alors le Cheval ſeroit ſujet à battre à la main par leur trop de ſenſibilité. Lorſque les barres ſont baſſes, rondes & trop charnues ; c'eſt un défaut qui rend cette partie moins ſenſible, & qui fait que le mors n'a pas tant d'effet.

De l'Encolure.

UNE belle encolure doit être longue & relevée ; il faut qu'en ſortant du garot, elle monte en forme de col de Cigne juſqu'au haut de la tête ; qu'il y ait peu de chair près de la criniere, cela forme ce qu'on appelle, *Encolure tranchante.* Elle ſeroit défectueuſe, ſi avec cela elle n'étoit proportionnée à la taille du Cheval ; car lorſqu'elle eſt trop longue &

trop menue, trop molle & trop éfilée, les Chevaux donnent ordinairement des coups de tête. Si au contraire, elle étoit trop courte, trop épaiſſe & trop charnue, le Cheval peſeroit à la main. On remarque que la plûpart des Jumens, des Barbes & autres des pays Orientaux, ſont ſujets à avoir l'encolure éfilée; & que les Chevaux entiers & ceux qui ſont nés dans les climats humides, & qui ne ſortent point d'Etalons Barbes ou autres de cette eſpece, ont l'encolure épaiſſe & charnue.

Il y a trois ſortes d'encolures mal faites; ſçavoir, les encolures *renverſées*, les encolures *fauſſes*, & celles qu'on appelle, *Penchantes*.

Les encolures renverſées, qu'on appelle, *Encolures de Cerf*, parce qu'elles ſont faites comme le col de cet animal, ſont celles dont la rondeur, qui doit prendre depuis le garot juſqu'au haut de la tête, le long de la criniere, ſe trouve en-deſſous, le long du goſier. Les Chevaux qui ont ce défaut ſont difficiles à emboucher; parce qu'il eſt difficile d'empêcher que la branche de la bride ne porte contre le goſier, ce qui ôte l'effet du mors.

L'encolure fauſſe, eſt celle qui tombe à plomb & perpendiculairement, depuis l'entre-deux de la ganache, le long du goſier, juſqu'au poitrail, au lieu de venir en talus; & dans la partie ſupérieure, auprès du garot, où commence la criniere, il y a un enfoncement qu'on appelle, *Coup de hache*, qui empêche l'encolure de ſortir directement du garot. Ce défaut n'eſt pas ſi conſidérable que celui des encolures renverſées.

Les encolures penchantes, ſont celles qui tombent d'un côté ou d'un autre; ce qui arrive aux Chevaux qui ont l'encolure trop épaiſſe & trop charnue près de la criniere. Ce défaut ne ſe trouve gueres qu'aux vieux Chevaux, ſurtout ſi on leur laiſſe les crins épais, & plus ordinairement aux Chevaux entiers qu'à ceux qui ſont hongres: c'eſt pour cela qu'il ne faut pas laiſſer la criniere trop garnie dans ſa racine, & l'on doit avoir ſoin d'arracher les crins par-deſſous, afin qu'ils ſoient déliés & longs; cela contribue à la beauté de la criniere: d'ailleurs les crinieres trop épaiſſes ſont ſujettes à la craſſe, qui engendre la gale, ſi l'on n'a ſoin de les laver tous les jours à fond & non ſuperficiellement, afin de bien nettoyer la racine des crins.

Du Garot.

Il faut que le garot ſoit élevé, long & décharné; enſorte qu'il n'y ait, pour ainſi dire, que la peau ſur les os. Non-ſeulement ces qualités dénotent la force d'un Cheval, mais elles lui rendent les épaules plus libres; & elles ſont néceſſaires pour empêcher la ſelle de tomber ſur les épaules; car cela cauſeroit de grands accidens dans cette partie. Lorſque le garot eſt rond & trop charnu, il eſt très-ſujet à ſe bleſſer, & la plaie eſt longue & dangereuſe dans cet endroit.

Quoique le garot élevé ſoit une qualité à eſtimer dans un Cheval de ſelle, il faut prendre garde qu'il ne le ſoit trop pour les Chevaux qui portent la trouſſe de fourage à l'Armée, & auſſi pour les Chevaux de

bât; car les uns & les autres ſont très-ſujets à être eſtropiés dans cette partie.

Des Epaules.

LES épaules, pour être bien faites, doivent être plates, peu charnues, larges, libres & mouvantes. Les défauts contraires à ces qualités ſont lorſqu'un Cheval eſt, ou trop chargé d'épaules, ou trop ſerré, ou lorſqu'il les a chevillées.

On appelle un Cheval chargé d'épaules, lorſqu'il les a trop groſſes, charnues & rondes; & quand le joint de l'épaule, qui eſt l'endroit où porte le poitrail de la ſelle, eſt trop avancé; & qu'avec cela il y a trop de diſtance d'un bras à l'autre; ce qui provient auſſi de ce que la poitrine eſt trop large & trop ouverte. Un Cheval trop chargé d'épaules eſt ſujet à broncher, à moins qu'il ne les ait naturellement mouvantes: ainſi les Chevaux qui ont ce défaut ne ſont pas bons pour la ſelle; mais ils ſont excellens pour le tirage; parce qu'ils donnent mieux dans le collier, & qu'ils ne ſont pas ſujets à être écorchés par les harnois.

Il y a des Chevaux qui ne paroiſſent pas chargés d'épaules par-devant, & qui le ſont dans l'endroit où portent les arçons de devant de la ſelle; lorſque cette partie eſt épaiſſe de chair, le Cheval n'eſt pas ſi libre des épaules, & n'eſt pas propre pour la chaſſe & pour les courſes de viteſſe, quoiqu'il puiſſe ſervir à d'autres uſages.

On doit remarquer que le défaut d'avoir beaucoup d'épaules, qui eſt très-conſidérable pour quelques Chevaux François, eſt une qualité à eſtimer dans les Chevaux d'Eſpagne, dans les Barbes, & autres des Pays méridionaux, ou dans les Poulains qui ſortent d'Etalons nés dans ces climats; parce que ceux-ci pechent ordinairement pour avoir les épaules trop ſerrées.

Le Cheval ſerré d'épaules, eſt celui qui n'a pas la poitrine aſſez ouverte; enſorte que ſe trouvant trop peu de diſtance d'un bras à l'autre, les épaules ſe trouvent ſerrées l'une près de l'autre. Ce défaut eſt très-conſidérable; car les Chevaux qui n'ont pas aſſez d'épaules manquent de force ordinairement, ne peuvent pas facilement déployer les bras pour bien galoper, ſont ſujets à tomber ſur le nez, à ſe croiſer & à ſe couper en marchant. Les Anglois, qui ſont très-connoiſſeurs & très-curieux en Chevaux de courſe & de chaſſe, examinent avec beaucoup de ſoin les épaules d'un Cheval, & jugent de ſa force par la ſtructure de cette partie. Ils veulent que l'os de l'omoplate, qui eſt, à proprement parler, l'épaule, non-ſeulement ſoit large, plat & libre; mais ils veulent encore qu'il deſcende bas au-deſſous du garot, c'eſt-à-dire, qu'ils prétendent que plus il ſe trouve au-deſſous du garot, ce qui rend le garot élevé, plus libre en eſt le mouvement de l'épaule, & c'eſt avec raiſon.

Un troiſieme défaut eſſentiel, eſt lorſque les épaules ſont chevillées, c'eſt-à-dire, engourdies, liées & ſans mouvement; ce qui rend la démarche d'un Cheval rude & incommode; parce que le mouvement vient

vient ſeulement du bras & de la jambe. Ces Chevaux ſont ſujets à broncher, peſent à la main pour ſe ſoulager, & ſont bientôt ruinés des jambes.

Lorſqu'un Cheval qui a les épaules chevillées, après quelqu'exercice qui l'aura échauffé, vient à ſe refroidir, il demeure roide comme s'il étoit fourbu. On remarque auſſi que quoique ce ſoit une bonne qualité pour un Cheval de ſelle, d'avoir les épaules plates & décharnées; ſi cependant elles ſont trop ſeches, enſorte que l'on voye les os avancer ſous la peau, ces Chevaux les ont ordinairement chevillées, & ne peuvent pas ſupporter de grands travaux.

Il faut encore faire attention à certains Chevaux, qui, quoiqu'ils levent la jambe fort haut & avec beaucoup de facilité, ont cependant les épaules chevillées; ce qu'il eſt aiſé de remarquer, en prenant garde que ce beau mouvement en apparence ne vient que du bras, & que l'épaule n'y participe point.

Enfin tout Cheval trop chargé, ou trop ſerré d'épaules, ou qui les a trop ſeches, & qui n'a point cette partie naturellement libre & mouvante, ne peut jamais paſſer pour un Cheval de Maître, & a le devant bien-tôt ruiné.

Du Poitrail.

LORSQU'UN Cheval a les épaules bien faites, ordinairement le poitrail, ou la poitrine l'eſt auſſi. Cette partie doit être proportionnée à la taille du Cheval: les gros Chevaux & les Rouſſins ont preſque toûjours la poitrine trop large & trop ouverte; ce qui les rend peſans, & par conſéquent excellens pour le tirage: ceux de légere taille, au contraire, pechent ſouvent pour avoir cette partie trop étroite; enſorte que c'eſt une qualité pour ceux-ci que de l'avoir large & ouverte.

Quand le poitrail eſt trop avancé, ce qui ſe connoît lorſque les jambes de devant ſont retirées ſous le derriere des épaules, ce défaut eſt conſidérable pour les Chevaux de ſelle; il eſt dangereux de galoper ſur de tels Chevaux, parce qu'ils ſont ſujets à tomber ſur le nez, & à s'appuyer ſur le mors.

Des Jambes de devant.

AVANT que d'entrer dans le détail des parties qui compoſent les jambes de devant, il faut d'abord examiner leur proportion, leur ſituation & la maniere dont un Cheval place les piés.

La longueur des jambes doit être proportionnée à la taille du Cheval. Lorſqu'il eſt trop élevé ſur les jambes, on l'appelle *Haut monté;* & c'eſt une difformité d'autant plus conſidérable, que ces ſortes de Chevaux ne ſont pas aſſûrés ſur leurs jambes: au contraire, lorſqu'elles ſont trop courtes, ce qu'on appelle *Bas du devant;* non-ſeulement c'eſt un défaut qui fait aller un Cheval ſur la main & ſur les épaules; mais qui fait tomber la ſelle ſur le garot. Les Jumens ſont plus ſujettes que les Chevaux à être baſſes du devant.

Les jambes bien ſituées doivent être un peu plus éloignées l'une de l'autre près de l'épaule que près du boulet : & elles doivent tomber par une ſeule ligne droite depuis le haut du bras juſqu'au boulet.

Un Cheval en marchant, doit poſer les piés à plat, tant ceux de devant que ceux de derriere, quand il poſe le talon le premier, c'eſt ordinairement un ſigne qu'il a été fourbu ; & quand il poſe la pince la premiere, ce qui le fait nommer *Cheval rampin*, c'eſt ſouvent une marque qu'il a tiré à la charue ; quelquefois auſſi une écurie mal pavée lui occaſionne ce défaut, parce qu'il fait entrer la pince du pié entre deux pavés, ſituation qui eſt cauſe que les tendons ſe retirent avec le tems.

Les piés, ſoit de devant, ſoit de derriere, ne doivent point être tournés ni en-dehors, ni en-dedans, & la pince du pié doit être par conſéquent directement en avant.

Après ce premier examen, il faut enſuite détailler toutes les parties de la jambe en commençant par le coude.

Du Coude.

LE coude ne doit être ni trop ſerré près des côtes, ni trop ouvert en-dehors. Un Cheval qui a le coude trop ſerré, porte la jambe & le pié en-dehors ; & celui qui l'a trop ouvert, porte les jambes & les piés en-dedans. Ces deux ſituations non-ſeulement font mal placer les jambes, mais marquent en même-tems de la foibleſſe dans cette partie.

Du Bras.

LA plus grande force de la jambe réſide dans le bras ; c'eſt pour cela qu'il doit paroître nerveux & large, lorſqu'on le regarde de côté ; & ce qui augmente la force, c'eſt lorſque les muſcles qui ſont en-dehors ſont gros & charnus.

On remarque dans la plûpart des Chevaux qui ont le bras long, qu'ils ſe laſſent moins, & qu'ils ſont plus en état de réſiſter au travail : mais que le mouvement de la jambe n'en eſt pas ſi relevé. Quand, au contraire, le bras eſt court, le mouvement & le pli de la jambe en ſont ordinairement plus beaux. On tire de cette remarque une conſéquence ; ſçavoir, qu'un Cheval qui a les bras courts eſt bon pour le manége & pour la parade ; & que celui qui les a longs eſt infiniment meilleur pour la fatigue.

Du Genou.

LE genou doit être plat & large ; & n'avoir que la peau ſur les os. Les genoux ronds & enflés, dénotent une jambe travaillée : & lorſqu'ils ſont couronnés, c'eſt-à-dire, que le poil manque au milieu du genou à force de tomber deſſus en marchant, c'eſt une marque certaine de jambe uſée, à moins que cela ne ſoit venu d'accident, comme il

arrive à ceux qui se donnent des coups au genou contre la mangeoire.

On doit encore faire attention à la situation du genou. Lorsque le Cheval étant en place, a le genou plié en avant, & que les jambes se retirent en-dessous depuis le genou jusqu'au boulet, ce qui lui fait paroître la jambe comme pliée en deux; cette défectuosité s'appelle *Jambe arquée;* parce qu'elle prend la forme d'un arc : ce qui est une preuve que les nerfs se sont retirés par un grand travail, & ordinairement les jambes leur tremblent après avoir marché.

Il y a des Chevaux qui naissent avec des jambes arquées : on les appelle *Brassicourts;* & alors ce n'est qu'un vice de conformation naturelle, qui ne vient point de jambes travaillées : si on regarde ces Chevaux du côté du service, cette difformité ne doit point empêcher de les acheter. Beaucoup de Barbes & de Chevaux d'Espagne, sont sujets à avoir les jambes arquées; parce qu'on leur met des entraves dans l'écurie; ce qui leur fait mal placer les jambes & les rend arquées avec le tems.

Du Canon.

L'os du canon doit être uni, gros & court à proportion de la jambe & de la taille du Cheval.

Quand l'os du canon est trop menu, c'est une marque de foiblesse de jambe. Cependant les Chevaux Turcs & autres des Pays chauds, ont presque tous le canon menu, & avec cela les jambes excellentes; parce que la chaleur du climat consolide cette partie & en augmente la force : mais dans les Pays froids & humides, tout Cheval qui a le canon trop menu, n'a point de force dans les jambes.

Il ne doit y avoir le long de l'os, ni en-dedans, ni en-dehors, aucune grosseur, comme *sour-os, osselets, fusées;* accidens qui surviennent au canon, & dont nous parlerons dans la troisieme Partie.

Du Nerf de la jambe.

Nous avons observé dans le premier Chapitre, que derriere & le long du canon, il regne un tendon qu'on a appellé jusqu'à présent *Nerf*, & dont nous conserverons la dénomination. C'est une partie essentielle pour la bonté de la jambe. Voici les qualités qu'il doit avoir; il faut qu'il soit gros sans dureté ni enflure; détaché & éloigné de l'os du canon sans aucune humeur, ni grosseur entre deux, qui fasse paroître la jambe ronde.

Les nerfs qui sont gros sans dureté ni enflure, sont les meilleurs; parce que les Chevaux qui ont le nerf menu se ruinent bien-tôt, bronchent facilement, & les jambes s'arrondissent par le moindre travail. Il faut presser le nerf avec la main, en la coulant le long de cette partie; & si le Cheval marque quelque douleur, on doit prendre garde qu'il n'y ait quelque dureté ou enflure : ces duretés empêchent le mouvement du nerf. Il faut, de même, couler la main entre le nerf &

l'os, pour voir s'il n'y a point auſſi de duretés ou de glaires mouvantes qui arrêtent la main, ou qui échappent ſous le doigt.

Le nerf doit être détaché & éloigné de l'os; ce qui forme une jambe plate & large, qui eſt la meilleure. On appelle jambes de Bœuf ou de Veau, celles qui ont le nerf peu éloigné de l'os. Ces ſortes de jambes ont ordinairement le nerf menu, & un médiocre travail fait tomber ſur cette partie une humeur qui s'y endurcit & arrondit la jambe en peu de tems.

Il ſe trouve encore un défaut dans le nerf, mais qui eſt rare : c'eſt lorſqu'étant aſſez gros par embas, il va trop en diminuant ſe perdre dans le genou : c'eſt un ſigne de foibleſſe dans cet endroit. On appelle ce défaut *Nerf failli.*

Lorſque le nerf, dont nous parlons, eſt bien détaché, on voit entre ce nerf & le canon, en-dehors & en-dedans, un autre petit nerf, qui eſt un ligament en forme d'Y grec renverſé, qui unit l'os du canon avec le boulet, ce qui augmente beaucoup la beauté & la bonté de la jambe.

Du Boulet.

LE boulet doit être nerveux & gros à proportion de la jambe, ſans aucune enflure, ni couronne.

Un Cheval qui a le boulet menu l'a ordinairement trop flexible, ce qui le rend ſujet aux molettes; & ne peut pas ſupporter un long travail. C'eſt pourtant une belle qualité pour un Cheval de manége, que d'avoir le boulet un peu flexible; les reſſorts en ſont plus doux & plus lians; & dans un manége les Chevaux ne s'uſent pas comme ailleurs, leur travail étant réglé. Un Cheval de grand Seigneur, qui n'eſt deſtiné que pour les jours de revûe & de parade, eſt encore à eſtimer, lorſqu'il a la jointure du boulet un peu pliante, par la même raiſon, que les mouvemens en ſont plus doux. Mais c'eſt un grand défaut pour les Chevaux de caroſſe & de tirage, lorſque le boulet eſt trop flexible; cela les empêche de reculer & de retenir dans les deſcentes.

Lorſque le boulet eſt enflé, c'eſt une marque de jambe fatiguée & travaillée, à moins que ce ne ſoit par accident, & lorſqu'il eſt couronné, c'eſt-à-dire, que ſans écorchure ni bleſſure, il y a une groſſeur ſous la peau qui va en forme de cercle autour du boulet; c'eſt une preuve certaine de jambe uſée par le travail.

Du Pâturon.

CETTE partie, pour être bien proportionnée, ne doit être ni trop courte, ni trop longue. On appelle les Chevaux qui ont le premier défaut, *Courts-jointés*; & les autres ſe nomment *Long-jointés.*

Lorſqu'un Cheval a le pâturon trop court, & que le genou, le canon & la couronne tombent à plomb, on le nomme *Droit ſur jambes*, & les Maquignons l'appellent *Cheval huché.* Lorſqu'il marche dans cette

cette ſituation, il devient avec le tems *bouleté*, c'eſt-à-dire, que le boulet ſe porte en avant. Généralement tous les Chevaux droits ſur jambes, ſont ſujets à broncher & à tomber; & les Chevaux court-jointés, deviennent facilement droits, & enſuite bouletés, ſi on leur laiſſe le talon trop haut.

Quand un Cheval eſt long-jointé, c'eſt encore une plus grande imperfection, que quand il eſt droit; car c'eſt un ſigne de foibleſſe & un défaut de conſtruction ſans remede. Au lieu qu'à ceux qui ſont droits, on peut y remédier par la ferrure, en s'y prenant de bonne heure. Il y a pourtant quelques Chevaux qui ont le pâturon long; mais qui ne le portent point trop bas en marchant, ce qui marque de la force en cette partie, & que la vigueur du nerf empêche le boulet de ſe trop plier. Ces Chevaux ſont beaucoup plus commodes au Cavalier, qu'un court-jointé: mais ils ſe ruinent plus facilement que les autres; ils ne ſont bons que pour la parade.

Quelquefois un des côtés du pâturon eſt plus élevé que l'autre. Quand ce défaut n'eſt pas conſidérable, il peut ſe raccommoder par la ferrure.

Le poil du pâturon doit être couché & uni. Il faut prendre garde qu'il ne ſoit point hériſſé près de la couronne; ce qui ſignifieroit, qu'il y auroit une gratelle farineuſe, qu'on appelle *Peignes*, & qui tient la couronne enflée.

De la Couronne.

IL faut que la couronne ſoit auſſi unie que le pâturon, & qu'elle accompagne la rondeur du ſabot tout autour du pié; car ſi elle ſurmontoit, & qu'elle fût plus élevée que le pié, ce ſeroit une marque, ou que le pié ſeroit deſſéché, ou la couronne enflée.

La couronne eſt l'endroit où les Chevaux ſe donnent des atteintes.

L'atteinte eſt un coup qu'un Cheval reçoit par un autre Cheval qui le ſuit de trop près; ou bien qu'il ſe donne lui-même, en s'attrapant les piés de devant avec ceux de derriere. Quelquefois auſſi les Chevaux qui ſont cramponnés ou ferrés à glace, s'attrapent le deſſus de la couronne avec le crampon ou le clou de glace, & y font un trou qui cauſe ſouvent de grands déſordres.

Du Pié en général & de ſes Parties.

IL faut examiner avec grand ſoin toutes les parties du pié; car c'eſt l'endroit qui porte tout le corps du Cheval. Le pié doit être proportionné la à ſtructure du corps & des jambes, ni trop grand, ni trop petit. Les Chevaux qui ont de grands piés, ſont pour l'ordinaire peſans, & ſujets à ſe déferrer; & ceux qui ont le pié trop petit, l'ont ſouvent douloureux, & les talons ſe ſerrent & deviennent encaſtelés.

La forme du ſabot, qui eſt la partie extérieure qui entoure le pié,

doit être preſque ronde, un peu plus large en bas qu'en haut, ayant la corne luiſante, unie & brune.

La corne blanche eſt ordinairement caſſante, & les rivets des clous du fer la font facilement éclater.

Lorſque la corne n'eſt pas unie, & qu'elle eſt élevée dans quelques endroits, en forme de cercle autour du ſabot; c'eſt ſigne que le pié eſt altéré, ſur-tout ſi les cercles entourent tout le pié.

Quand une partie de la corne du ſabot eſt tombée par quelque accident, il s'en forme une nouvelle, qu'on appelle *Avalure* ou *Quartier neuf*; ce qui eſt aiſé à connoître, en ce que cette partie eſt d'une corne molle & raboteuſe, qui ne revient preſque jamais ſi ſolide que l'autre, & par conſéquent rend cette partie foible.

Lorſque le ſabot eſt trop large par en bas, & que les quartiers s'élargiſſent trop en dehors, on appelle ces ſortes de piés, *Piés plats*; défaut conſidérable, qui fait que la fourchette porte à terre, & fait ſouvent boiter le Cheval. Quand au contraire les quartiers ſont trop ſerrés, que le ſabot s'étrécit trop auprès de la fente de la fourchette, & qu'il ne ſuit pas la rondeur du pié; c'eſt encore un grand défaut, qu'on appelle, *Cheval encaſtelé.* Dans cet accident, les quartiers preſſent & ſerrent le petit-pié, qui, comme nous l'avons déja dit, eſt un os ſpongieux, renfermé dans le centre du pié, entouré de chair, qui communique la nourriture à toutes les parties du pié. Alors le petit-pié, qui eſt le ſeul endroit ſenſible de cette partie, n'étant point à ſon aiſe, & étant trop preſſé, cela y cauſe de la douleur, & fait boiter le Cheval. Les Chevaux encaſtelés ſont encore ſujets à avoir des ſeymes, qui ſont des fentes dans l'un des quartiers du pié, qui regnent quelquefois depuis la couronne juſqu'au fer.

Après avoir examiné le pié à l'extérieur, il faut enſuite le lever & en examiner les parties de dedans, qui ſont la fourchette & le ſabot.

La corne de la fourchette doit être bien nourrie, ſans pourtant être trop groſſe ni trop large, ce qu'on appelle, *Fourchette graſſe*: défaut qui arrive ordinairement aux Chevaux qui ont le talon bas; & alors la fourchette portant contre terre, le Cheval boite néceſſairement. De même ſi la fourchette eſt trop petite & deſſéchée, c'eſt le défaut des Chevaux encaſtelés, & une marque que cette partie eſt privée de nourriture.

La ſole, qui eſt la corne ſituée dans le creux du pié, entre les quartiers & la fourchette, doit être forte, épaiſſe, point deſſéchée, ni affoiblie par aucun inſtrument. Lorſque le dedans du pié n'eſt pas creux, & que la ſole eſt plus haute que la corne du ſabot: c'eſt une défectuoſité qu'on appelle, *Pié comble.* Ces ſortes de piés, non-ſeulement ſont difficiles à ferrer, mais ne valent rien pour la ſelle, ni pour le caroſſe; ils ne ſont tout au plus bons que pour la charue.

Il y a encore d'autres accidens qui arrivent au pié: Nous en parlerons dans la troiſieme Partie.

ARTICLE II.

De la beauté & des défauts des parties extérieures du Corps.

AVANT que d'entrer dans le détail de la beauté & des défauts des parties extérieures du corps d'un Cheval, il eſt bon de ſe rappeller ici, que ce corps eſt compoſé, ſuivant la diviſion générale que nous en avons faite dans le premier Chapitre, des Reins, des Rognons, des Côtés, du Ventre & des Flancs.

Des Reins.

LES Reins ſont, ſuivant la dénomination commune, la partie ſupérieure du corps, depuis le garot juſqu'à la croupe.

La force des reins eſt une choſe eſſentielle pour la bonté d'un Cheval. Il faut pour cela qu'ils ſoient un peu courts, & que l'épine du dos ſoit ferme, large & unie.

Plus un cheval eſt court de reins, plus il raſſemble ſes forces; il galope mieux ſur les hanches, parce que ſes forces ſont plus unies : mais comme ſes mouvemens ſe font près de la ſelle, ils ſont incommodes au Cavalier. Il ne va jamais ſi bien le pas que celui qui a les reins longs; parce que ce dernier étend les jambes avec plus de facilité : mais auſſi celui qui a les reins trop longs ne galope pas ſi bien, ſes forces étant déſunies, ce qui l'empêche de ſe raſſembler.

Lorſqu'un Cheval n'a point l'épine du dos unie, & qu'il a le dos bas & enfoncé, on le nomme *Cheval enſellé.* Ces ſortes de Chevaux ont pour l'ordinaire un bel avant-main, l'encolure fort relevée, la tête placée haut, & couvrent leur Cavalier; ils ſont aſſez legers & vont commodément pendant quelque tems : mais ils ſe laſſent bien-tôt; parce qu'ils ont peu de force, & ne peuvent pas porter ſi péſant qu'un autre : outre cela ils ſont difficiles à ſeller.

Dans un Cheval gras, qui eſt en bon état, & qui a l'épine du dos large, on doit voir au milieu de cette partie, un canal qui regne le long de l'épine; c'eſt ce qu'on appelle *avoir les reins doubles.*

Des Côtes.

LE tour des côtes doit prendre en rond depuis l'épine du dos juſques deſſous la poitrine à l'endroit où paſſent les ſangles : mais il faut prendre garde que les dernieres côtes qui joignent les flancs, ne ſoient trop arrondies & retrouſſées; parce qu'un Cheval avec ce défaut, ne peut jamais prendre beaucoup de corps : il mange ordinairement moins qu'un autre; & pour peu qu'il travaille, il a le ventre coupé comme un Levrier.

Quand un Cheval a la côte plate, c'eſt-à-dire quand les côtes ſont ſerrées, plates & avalées, il n'a pas la reſpiration ſi libre, & il eſt diffi-

cile à ſeller ſans le bleſſer. Beaucoup de ces ſortes de Chevaux ne laiſſent pas avec ce défaut, d'avoir les reins bons : mais ils ont toûjours une vilaine croupe.

Du Ventre.

LE Ventre ne doit pas deſcendre plus bas que les côtes : il doit être large à proportion de la taille du Cheval.

Il y a des Chevaux qui ont trop de ventre, & d'autres qui n'en ont pas aſſez. Manquer de ventre, de corps, ou de boyau, ſont termes ſynonymes.

Un Cheval a trop de ventre, lorſque cette partie deſcend trop bas & eſt trop pleine : ce qu'on appelle, *Ventre avalé*, *Ventre de Vache.*

Lorſqu'un Cheval maigre commence à s'engraiſſer, il paroît avoir trop de ventre : mais quand il a la côte bien tournée, & qu'il n'a pas le flanc retrouſſé, le ventre paſſe à la croupe. Les ſurfaix à l'Angloiſe étant très-larges, ſont excellens pour ces ſortes de Chevaux.

Lorſqu'un Cheval n'eſt pas jeune, & qu'il a le ventre grand & avalé, qu'il mange beaucoup & qu'il touſſe ſouvent, c'eſt un acheminement à la pouſſe : maladie dont nous parlerons dans la troiſieme Partie.

Des Flancs.

LES flancs doivent accompagner la rondeur du ventre & des côtes juſqu'auprès de la croupe.

Un grand défaut dans un Cheval, c'eſt lorſqu'il manque de flanc, c'eſt-à-dire, que cette partie n'eſt point aſſez remplie ; on l'appelle, *flanc retrouſſé.*

Il y a des Chevaux, qui avec la côte bien tournée, ont le flanc creux. Quoiqu'ils ſoient gras & qu'ils ayent beaucoup de chair ſur les côtes, ils manqueront toûjours de flanc, & l'on remarque que tout Cheval qui a de l'ardeur, quoiqu'il mange bien, devient toujours éflanqué par le moindre travail.

Lorſqu'un Cheval a quelque douleur ou quelqu'accident aux jarrets, ou à quelqu'autre partie du train de derriere, il eſt toûjours éflanqué & étroit de boyau.

Quand le flanc d'un Cheval commence à battre plus qu'à l'ordinaire, ſans avoir été ſurmené, on l'appelle, *Flanc altéré* : Et lorſqu'un Cheval eſt trop échauffé dans le corps, ſoit par trop de fatigue, ſoit qu'il ſoit actuellement malade, ou qu'il doive bien-tôt le devenir, le flanc lui bat comme à un pouſſif.

Il y a certains Chevaux, qui ſans être altérés de flanc, ſoufflent beaucoup en travaillant; on les appelle pour cela *Souffleurs* : mais ſi-tôt qu'on les arrête, le flanc leur bat naturellement. Les conduits de la reſpiration étant trop étroits, cauſent ce défaut.

Il y en a d'autres qui ſont gros d'haleine : ils ont la reſpiration un peu plus libre qu'un ſouffleur : mais ils ne laiſſent pas de ſouffler beaucoup

en

en travaillant; ce qui eſt très-incommode, ſur-tout pour les Chevaux de chaſſe & de caroſſe.

ARTICLE III.

De la beauté & des défauts des parties exterieures de l'Arriere-main.

LEs parties de l'Arriere-main, ſont la Croupe, les Hanches, la Queue, les Cuiſſes, le Graſſet, le Jarret, & les Jambes de derriere.

De la Croupe.

IL faut que la croupe ſoit ronde & large à proportion du corps du Cheval. Dans un Cheval qui eſt gras, il doit y avoir au milieu de la croupe, dans l'endroit où ſe place la croupiere, une ligne creuſe depuis les rognons juſqu'à la queue; c'eſt la continuation du canal dont nous avons parlé au ſujet des reins doubles.

Quand la croupe ne s'étend point aſſez en rond depuis l'extrémité des reins juſqu'au haut de la queue, & que cette partie paroît extrêmement courte, on l'appelle, *Croupe avalée, coupée*, ou *Cul de prune.* C'eſt un défaut aſſez ordinaire aux Chevaux Barbes, Eſpagnols & autres nés dans les Pays orientaux: mais ce défaut qui n'eſt contraire qu'à la beauté, eſt réparé par la bonté de leurs hanches.

Lorſque les deux os des hanches, qui ſont aux deux côtés de la croupe, ſont trop élevés, on appelle les Chevaux qui ont cette difformité, *Chevaux cornus.* Ceux qui ont la côte plate & le ventre avalé, paroiſſent preſque toûjours cornus.

Des Hanches.

LES Hanches, qui ſont partie de la croupe, doivent être d'une juſte longueur. C'eſt par la ſituation du jarret qu'on juge de la ſtructure des Hanches. Lorſque le jarret vient trop en arriere, les Hanches ſont trop longues; & quoique les Chevaux qui ont ce défaut, aillent bien le pas, ils ont beaucoup de peine à galoper aſſis, & n'ont jamais grand-force.

Lorſque les Hanches deſcendent à plomb depuis l'os de la Hanche juſqu'au boulet, elles ſont alors trop courtes, & les Chevaux de cette ſtructure, marchent ordinairement roides de derriere; parce qu'ils ne peuvent pas facilement plier le jarret.

De la Queue.

LA ſituation, la force & le port de la queue font juger de la beauté de cette partie, & en même tems de la force du Cheval.

Il ne faut pas que la queue ſoit placée ni trop haut ni trop bas. La

queue trop haute rend la croupe pointue, & la queue tropbasse marque ordinairement foiblesse de reins.

Le tronçon de la queue doit être gros, ferme & garni de poil. Si un Cheval serre la queue, & qu'il résiste quand on veut la lui lever avec la main, c'est un signe de vigueur.

Un défaut contre la beauté de la queue, c'est lorsqu'il y a peu de poil: on l'appelle *Queue de rat.*

Non-seulement la queue doit être longue & garnie de poil: mais pour la grace de cette partie, il faut qu'elle descende en rond en sortant de la croupe & non à plomb; c'est ce qu'on appelle, *porter la queue en trompe.*

Des Fesses & des Cuisses.

LES fesses & les cuisses d'un Cheval doivent être grosses & charnues à proportion de la croupe, & le muscle qui paroît au-dehors de la cuisse, au-dessus du jarret, doit être fort épais, parce que les cuisses maigres, & qui ont ce muscle petit, sont une marque de foiblesse au train de derriere. Il faut avec cela que les cuisses soient ouvertes en-dedans. Un Cheval serré de derriere, qu'on appelle *Mal-gigoté*, est celui dont les cuisses sont trop près l'une de l'autre.

Des Jarrets.

IL faut que les jarrets soient grands, larges, décharnés & nerveux. Les petits jarrets sont foibles; & ceux qui ne sont pas décharnés, qu'on appelle *Jarrets gras*, sont sujets à avoir des courbes, des vessigons, & autres accidens, dont nous parlerons dans la troisieme Partie. Ils sont encore la source de toutes les humeurs qui causent les maux des jambes.

Lorsque les jarrets sont serrés l'un près de l'autre, on appelle les Chevaux qui ont ce défaut, *crochus* ou *jartés*. C'est le même défaut que les cuisses serrées, & un signe de foiblesse dans le train de derriere. Il se trouve pourtant quelquefois des Chevaux crochus qui ont assez de reins. Quand les jarrets sont trop tournés en dehors, c'est un défaut encore plus considérable que celui d'être crochu: jamais un Cheval ne peut s'asseoir sur les hanches.

A l'égard des autres parties des jambes de derriere, elles doivent avoir les mêmes qualités que celles de devant, c'est-à-dire, être larges, plates, seches, nerveuses,, peu garnies de poil, excepté celui du fanon: & enfin elles doivent tomber sur une seule ligne depuis le jarret jusqu'au boulet.



ARTICLE IV.

Récapitulation des qualités & des défauts dont on a parlé dans les trois Articles précédens, avec la maniere d'examiner un Cheval avant que de l'acheter.

LA premiere chose à examiner lorsque la figure d'un Cheval qu'on veut acheter nous plaît, c'est de voir s'il ne boite point, en le faisant trotter en main sur le pavé.

Un Cheval qui boite marque tous les tems du trot avec la tête, & il appuie ferme à terre & promptement le pié de la jambe, dont il ne boite point pour soulager l'autre.

Il y a des Chevaux qui en marchant badinent de la tête, comme s'ils étoient boiteux, quoiqu'ils ne le soient pas, on les appelle *Boiteux de la bride.*

Avant que de détailler toutes les parties d'un Cheval, il faut lui regarder à la bouche pour voir son âge, & s'il n'est point bégut, contremarqué & fillé, comme il est expliqué dans le Chapitre suivant.

Puis il faut suivre la division que nous avons faite ci-devant, en commençant par l'Avant-main.

Voir si la tête est petite, seche, courte & bien placée.

Si le front est uni, s'il n'est point camus, ou au contraire s'il n'a point la tête trop busquée.

S'il a un épi au front, avec une étoile ou pelote.

Si les salieres ne sont point enfoncées ou creuses.

Si l'œil est clair, vif & effronté.

Si les yeux ne sont point trop gros ou trop petits. S'il n'a point la vitre obscure, & le fond de l'œil noir ou brun. S'il n'y a point quelque tache ou blancheur. Si la prunelle est grande & large; s'il n'y a point de dragon; & si l'œil n'est point cul de verre ou véron.

Si la ganache n'est point trop quarrée, & l'entre-deux des os trop serré. Si entre les deux os de la ganache, il n'y a point quelque grosseur ou glande.

Si la bouche n'est point trop fendue, ou trop petite.

Si la langue & les levres ne couvrent point les barres. Si la langue n'est point coupée par l'embouchure.

Si les barres sont assez hautes & décharnées, sans pourtant être trop tranchantes; ou si elles ne sont point trop basses, trop rondes, ou trop charnues.

Si les nazeaux sont assez fendus & assez ouverts.

Si la barbe est trop plate ou trop élevée; si elle n'est point blessée, & si elle n'a point de duretés ou de calus.

Si l'encolure est relevée & tranchante près de la criniere : si elle n'est point éfilée ou trop épaisse, renversée, fausse ou panchante.

Si le garot est long & peu charnu; s'il n'a point le coup de hache.

Si les épaules sont plates, décharnées, libres & mouvantes; si le Cheval n'est point trop chargé d'épaules, ou au contraire trop serré; s'il ne les a point chevillées.

Si le poitrail n'est point trop large, trop avancé, ou trop étroit.

S'il n'est point trop élevé sur les jambes; si elles tombent en ligne droite depuis le haut du bras jusqu'au boulet.

Si le bras de la jambe est large, long & nerveux.

Si le genou est plat, large & décharné; s'il n'est point plié en avant en forme d'arc (ce qu'on appelle *Jambe arquée*); s'il n'est point couronné ou enflé.

Si le canon est gros & court à proportion de la taille.

S'il n'y a point de sur-os, d'osselets, de fusées & de sur-os chevillés.

Si le nerf de la jambe est détaché & éloigné de l'os, sans dureté ni enflure.

Si le boulet est nerveux & gros sans enflure ni couronne; s'il n'y a point de molettes, & s'il n'est point trop fléxible.

Si le pâturon n'est point trop court ou trop long, c'est-à-dire, court-jointé ou long-jointé.

S'il n'est point droit sur jambes ou bouleté.

Si un côté du pâturon n'est pas plus haut que l'autre; s'il n'a pas de peignes.

Si la couronne accompagne la rondeur du pié, sans être plus haute que le sabot.

S'il ne se donne point des atteintes.

Si le pié n'est ni trop grand ni trop petit.

Si la forme du sabot est ronde, & s'il a la corne unie & brune.

Si les talons ne sont point serrés, ou un des quartiers plus haut que l'autre.

Si la fourchette est bien nourrie sans être trop grosse & trop large: si au contraire elle n'est point trop petite ou trop desséchée.

Si le dedans du pié est creux sans que la sole soit affoiblie.

Si les piés ne sont point plats, encastelés, combles, cerclés; s'il n'y a point de seimes, d'avalure; s'il n'a point été fourbu.

S'il place bien les piés, & que la pince ne soit ni en dedans ni en dehors.

Il faut ensuite passer aux parties du Corps & de l'Arriere-main.

Voir si les reins sont assez courts, & si l'épine du dos est large, ferme & unie.

Si le Cheval n'est point ensellé; si le tour des côtes prend bien en rond, & s'il ne les a point trop serrées.

S'il a trop de ventre ou de boyau, ou au contraire, s'il n'est point éflanqué; s'il n'a pas le flanc retroussé, alteré ou poussif.

S'il n'est point souffleur ou gros d'haleine.

Si la croupe est ronde & large, si elle n'est point avalée; si le Cheval n'est point cornu.

Si les hanches ne sont point trop longues ou trop courtes.

S'il a la queue bien placée ; s'il la porte en trompe; ſi le tronçon eſt gros & ferme, & garni de poil; s'il n'a point une queue de rat.

Si les cuiſſes & les feſſes ſont groſſes & charnues ; ſi elles ne ſont point trop ſerrées l'une contre l'autre.

Si les jarrets ſont grands, larges, nerveux, & décharnés.

Si le Cheval n'eſt point crochu, ou au contraire, ſi les jarrets ne ſont point trop tournés en dehors; s'il n'a point de veſſigons, de courbes, &c.

Si les jambes de derriere ſont larges, plates, ſeches & nerveuſes; s'il n'a point trop de poil aux jambes.

Après avoir ainſi détaillé toutes les parties d'un Cheval, il faut le faire monter, pour voir s'il marche bien, c'eſt-à-dire, s'il leve les jambes avec facilité, ſans ſe croiſer ni billarder. Celui qui ſe croiſe, porte les deux piés de devant en dedans, en les paſſant l'un par-deſſus l'autre en marchant; & celui qui billarde fait le contraire,, il les jette en dehors, & leve les piés fort haut. Le premier défaut fait qu'un Cheval ſe coupe en marchant; & celui qui billarde ſe fatigue & ſe ruine bien-tôt. Pour mieux s'appercevoir de ces défauts, il faut faire venir un Cheval droit à ſoi au pas, & non en tournant ni au galop, comme font les Maquignons lorſqu'ils veulent vendre ces ſortes de Chevaux.

Il faut enſuite voir s'il tient les reins droits ſans ſe bercer; s'il marche la tête haute & bien placée; s'il ne peſe point à la main; s'il ne donne point de coups de tête; s'il a un pas hardi ſans broncher; s'il galope légerement & ſûrement; s'il prend bien l'éperon; s'il raſſemble facilement ſes forces à l'arrêt après qu'on l'a échapé de la main.

Un Cheval qui auroit toutes les qualités que l'on vient de décrire, ſans en avoir les défauts, ſeroit ſans contredit un animal parfait; ce qui eſt rare à trouver : mais comme il eſt eſſentiel à un connoiſſeur de tout ſavoir, j'ai jugé à propos de mettre cette récapitulation à la fin de ce Chapitre.

CHAPITRE III.

De l'Age du Cheval.

COMME la connoiſſance la plus particuliere de l'âge du Cheval ſe tire de la connoiſſance de ſes dents, il eſt néceſſaire d'en expliquer la diſpoſition & la différence.

Les Chevaux ont quarante dents, qui ſe diviſent en dents machelieres, en dents de devant, & en crocs ou crochets.

Les Jumens ont rarement des crochets; & quand elles en ont, ils ſont fort petits.

Les dents machelieres ſont placées au fond de la bouche, au-delà des barres. Il y en a vingt-quatre : ſçavoir, douze à la mâchoire ſupérieure, rangées ſix de chaque côté, & autant à la mâchoire inférieure, rangées dans le même ordre. Ces dents ne tombent point pour faire

place à d'autres, comme celles de devant, & ne fervent point à la diftinction de l'âge.

Les dents de devant font au nombre de douze: fçavoir, fix à la mâchoire fupérieure & fix à la mâchoire inférieure. Environ quinze jours après la naiffance d'un poulain, elles commencent à pouffer, & s'appellent *Dents de lait;* elles font courtes & petites, blanches & non creufes: Elles tombent pour faire place à d'autres, qui fervent à indiquer l'âge.

A deux ans & demi, il en tombe quatre, à la place defquelles viennent les pinces, qui font placées fur le devant de la bouche, deux deffu & deux deffous.

A trois ans & demi, ou environ, il en tombe quatre autres; & celles qui viennent à leur place, s'appellent *les Mitoyennes;* elles font placées proche des pinces, deux deffus, deux deffous, à chaque côté des mâchoires.

Les pinces & les mitoyennes font leur croiffance en peu de tems.

A quatre ans & demi, les quatre dernieres dents de lait tombent, & font place à quatre autres qu'on appelle *les Coins.*

Quand les coins commencent à pouffer, la dent ne fait que border la gencive, & croît peu à peu. Il refte un creux dans le milieu de la dent, lequel fert à marquer l'âge du Cheval.

Le mot de *marquer*, vient de la marque noire qui fe trouve dans le creux des coins.

A fix ans, le creux commence à fe remplir, & la marque noire commence auffi à diminuer jufqu'à fept ans & demi ou huit ans, qu'elle eft effacée: alors on dit que le Cheval a rafé, c'eft-à-dire, que le creux eft rempli, & la marque noire effacée, parce que la dent eft pleine & unie, comme fi elle avoit été rafée.

Il y a des Chevaux qui marquent toute leur vie, c'eft-à-dire, auxquels la marque noire dont nous venons de parler, ne s'efface jamais: cela provient de la dureté des dents qui ne s'ufent point. On les appelle *Beguts.*

Les Chevaux Polonnois, les Hongrois, les Cravates, font fujets à être béguts; & les Jumens plus que les Chevaux.

Comme il ne fuffit pas pour la diftinction de l'âge, qu'un Cheval ait cette marque noire, & qu'il faut encore qu'il y ait un creux dans la dent, c'eft à cette différence que l'on connoît un Cheval bégut, quand il a paffé huit ans.

Quand un Cheval a rafé ou qu'il eft bégut, & qu'on ne peut plus diftinguer l'âge aux dents des coins, c'eft aux crochets qu'on le connoît.

Les crochets font placés au-delà des coins fur les barres. Il y en a quatre, deux en haut, & deux en bas, à chaque côté des mâchoires. Ils ne font précédés, non plus que les dents machelieres, d'aucune dent de lait.

Les crochets de la mâchoire inférieure percent tantôt à trois ans & demi, tantôt à quatre, & ceux de la mâchoire fupérieure pouffent ordinairement à quatre ans, quelquefois à quatre ans & demi, quelquefois

avant les coins, quelquefois après; jufqu'à l'âge de fix ans ils font fort pointus & cannelés, c'eft-à-dire, creufés dans l'intérieure de la bouche.

Avant qu'un Cheval ait les Crochets d'en haut, il n'eft pas capable de grande fatigue, & beaucoup font malades lorfqu'ils leur pouffent.

Vers les dix ans, les crochets d'en haut paroiffent fort ufés; & comme la gencive commence auffi à fe retirer à cet âge-là, & que les dents deviennent décharnées, elles femblent s'allonger.

Lorfqu'un Cheval ne marque plus par les dents ni par les crochets, il faut examiner fes fourcils, pour voir s'il n'eft point fillé.

Sur les treize à quatorze ans, il vient des poils blancs fur les fourcils en plus ou moins grand nombre, felon que le Cheval eft âgé, (& c'eft ce qu'on appelle *filler*,) de forte qu'un Cheval de dix-huit à vingt ans, a les fourcils tout-à-fait blancs.

Un Cheval engendré d'un vieux Etalon, & d'une vieille Cavale, commence ordinairement à filler dès l'âge de neuf à dix ans.

Les Chevaux rubicans, qui ont des poils blancs femés par tout le corps, paroiffent fillés auffi, quoiqu'ils ne le foient pas. Ainfi à ces fortes de Chevaux, il faut avoir recours aux crochets.

Les crochets ufés, les dents jaunes, craffeufes, longues & décharnées, & les poils blancs fur les fourcils, font toutes preuves de vieilleffe, auxquels fignes on connoît les Chevaux béguts & contre-marqués.

On appelle *Contre-marqué*, celui à qui on a adroitement avec un burin creufé les coins; & à qui on a enfuite mis une fauffe marque noire dans le creux de la dent; mais quelqu'adroit qu'on foit, il s'échape toûjours quelques traits de burin, qu'il eft aifé de voir, quand on examine de près.

Ces fubtils Maquignons pour la contre-marque des Chevaux, ont encore la trompeufe adreffe de rogner les crochets & de les rendre pointus: mais heureufement ils ne peuvent les allonger, & il ne fuffit pas qu'un crochet foit pointu & cannelé pour juger de la jeuneffe du Cheval, il faut encore qu'il foit long.

Quelques Maquignons en Allemagne, & fur-tout les Juifs, font fort experts dans ces artifices. Ils ont encore une méthode auffi pernicieufe pour faire paroître un Cheval plus âgé qu'il n'eft, ils lui arrachent les dents de lait vers les trois ans; & comme les pinces, les mitoyennes, & les coins viennent à leur place, ils vendent ces Chevaux pour quatre à cinq ans, lorfqu'ils n'en ont que trois, & qu'ils ne font pas en état de fupporter aucune fatigue.

CHAPITRE IV.

De la différence des Poils.

PLUSIEURS Auteurs, fur-tout les Italiens, ont fait d'amples Differtations fur la conftitution du Cheval, par raport à la différence des poils: mais comme je fuis perfuadé que ce n'eft qu'un jeu de la

Nature, & que de tous poils il y a de bons Chevaux, je donnerai simplement le nom & la définition de chaque poil.

C'est un terme impropre que de dire; ce Cheval est de telle couleur, il faut dire d'un tel poil ou d'une telle robe.

Le Cheval bai est le plus commun de tous les poils. Il est de couleur de châtaigne, plus ou moins claire ou obscure; ce qui forme les différens bais, comme bai clair, bai châtain, bai brun, bai doré, bai à miroir.

BAI CLAIR, est celui dont la couleur est plus claire que celle d'une châtaigne.

BAI CHATAIN, est celui qui est de la couleur d'une châtaigne.

BAI BRUN, est un bai très-obscur, & presque noir, excepté aux flancs, & au bout du nez; & alors on dit, qu'un Cheval a du feu, c'est-à-dire, des poils roux.

BAI DORE'; est celui dont le fond du poil est de couleur jaune.

BAI A MIROIR, ou BAI MIROITE', est celui qui a des marques sur la croupe, d'un bai plus obscur.

Il faut remarquer que tous les Chevaux bais ont les extrémités, les crins & la queue noire.

NOIR. Il y a deux sortes de noir; noir get, & noir mal teint.

NOIR get, est un noir clair & beau.

NOIR mal teint, est un noir brun, qui a les flancs & les extrémités lavées, c'est-à-dire, d'un poil plus déteint.

GRIS, est celui dont le poil est mêlé de blanc & de noir.

Il y a gris pommelé, gris sale, gris argenté.

Gris pommelé, est celui qui a sur la croupe & sur le corps des especes de pelotes, les unes plus noires, les autres plus blanches.

Gris sale, est un poil où il y a plus de noir, que de blanc.

Gris argenté, a très-peu de poils noirs, semés sur un fond blanc & clair.

TIGRE, est un gris tisonné, qui a des marques larges & toutes noires sur un poil blanc.

POIL D'ETOURNEAU, est une espece de gris encore plus brun que le gris sale.

Il faut remarquer que tous les Chevaux gris, quand ils sont vieux, deviennent blancs, & qu'il y a très-peu de poulains qui naissent tout-à-fait blancs.

PIE, est un mêlange de blanc, & d'une autre couleur par grands placards.

Il y a trois sortes de Chevaux pies; Pies noirs, Pies bais, & Pies alzans.

ALZAN, est une espéce de bai roux, comme le poil des Vaches. Il y a alzan clair & alzan brûlé.

Alzan clair, est celui qui a moins de roux.

Alzan brûlé, est un alzan foncé fort brun.

ROUHAN, est un poil mêlé de rouge & de blanc. Il y a rouhan vineux, & rouhan cap-de-maure.

Rouhan vineux, est celui qui tire plus sur le rouge.

Rouhan,

Rouhan cap-de-maure, a la tête & les extrémités noires, & le reste du corps rouhan.

RUBICAN, c'est lorsqu'un Cheval noir, bai, ou alzan, a des poils blancs semés par le corps, sur-tout aux flancs.

POIL DE SOURIS, est celui qui est de la couleur de cet animal; il y en a de ce poil, qui ont la raie noire sur le dos.

LOUVET, se dit des Chevaux qui ont un poil de loup; il y en a de clairs & d'obscurs: quelques-uns ont aussi la raie noire sur le dos.

AUBER, MILLE FLEUR, FLEUR DE PECHER, sont la même chose. Ce poil a la couleur de fleur de pêcher.

TRUITÉ, on donne ce nom au Cheval qui a le fond du poil blanc, & le corps & la tête mouchetés de petites marques rousses ou alzanes.

PORCELAINE, est un poil bisarre, dont le fond est blanc, avec des taches sur-tout le corps, comme on en voit sur les vases de porcelaine.

ISABELLE, est une espece de jaune clair qui tire sur le blanc. Isabelle doré, est un jaune plus vif.

SOUPE DE LAIT, est un espece de blanc sale.

Tous les Chevaux, de quelques poils qu'ils soient, qui ont les extrémités, les crins & la queue noirs, sont les plus estimés, & sont effectivement les plus beaux à la vûe.

Ceux qui ont les flancs & les extrémités lavés, sont communément moins estimés.

La Nature varie tant en fait de couleurs, qu'il se trouve beaucoup d'autres poils, dont nous ne rapportons point le nom, parce qu'on leur donne celui qui approche le plus de ceux dont on vient de donner la définition.

On appelle un Cheval Zain, celui qui n'a aucune marque blanche naturelle. C'est pourquoi les Chevaux blancs ou gris ne peuvent pas s'appeller Zains.

Tous les Chevaux nés dans les Pays orientaux & méridionaux, comme Turcs, Persans, Arabes, Barbes, ont le poil beaucoup plus ras que les autres chevaux.

Quand le bas de la jambe d'un Cheval est blanc, cette marque s'appelle *Balzane*.

De ceux qui ont des balzanes, les uns s'appellent *Travat*, les autres, *Trastravat*.

Quand un Cheval a le bas de la jambe de derriere & de celle de devant du même côté blanc, on l'appelle *Travat*.

TRASTRAVAT, est celui dont les balzanes sont opposées. Quand, par exemple, la jambe de devant hors du montoir & celle de derriere du côté du montoir; ou bien celle de devant du côté du montoir, & celle de derriere hors du montoir, sont blanches, cela s'appelle *Trastravat*.

Il y a des Chevaux balzans des quatre piés, c'est-à-dire, qui ont le bas des quatre jambes blanc.

Il y en a qui ont des balzanes mouchetées de noir, qu'on appelle *Jambes herminées*.

L'étoile ou pelote, eſt une marque blanche au front du Cheval. Si la marque blanche prend depuis le front juſqu'au bas de la tête, cela s'appelle *Chanfrain blanc*, ou *Belle-face*.

Quand un Cheval eſt zain, on peut lui faire une pelote artificielle, comme nous l'enſeignerons dans la troiſieme Partie.

On appelle *Epi* ou *Molette* le retour du poil que les Chevaux ont au front, aux flancs & autres endroits, & qui eſt à contre-ſens.

L'EPE'E ROMAINE, eſt un épi ou retour de poil qui regne à quelques Chevaux le long de la criniere; cette marque eſt aſſez rare & fort eſtimée des curieux en poil.

COUP DE LANCE, eſt une cavité ſans cicatrice, qui ſe trouve au cou, ou à l'épaule de quelques Chevaux Turcs, Barbes & Eſpagnols.

Les Curieux attribuent aux Chevaux qui portent ces marques, des qualités infinies : mais les Auteurs, qui ont ſi amplement écrit ſur les conjectures que l'on doit tirer de ces différentes marques, & de ces différens poils, ont l'expérience contr'eux : car elle prouve que la bonté d'un Cheval dépend de ſa reſſource & de ſa vigueur, qui ſont des qualités intérieures, & non de ſon poil, ni de ſes marques extérieures. Il n'y a qu'une ſeule choſe à dire là-deſſus; c'eſt que pour le coup d'œil, certaines marques & certains poils, plaiſent plus que les autres.

CHAPITRE V.

Remarques ſur les Chevaux de différens Pays.

TOUS les Auteurs ont donné la préférence au Cheval d'Eſpagne, & l'ont regardé comme le premier de tous les Chevaux pour le manége, à cauſe de ſon agilité, de ſes reſſorts, de ſa cadence naturelle: pour la pompe & la parade, à cauſe de ſa fierté, de ſa grace & de ſa nobleſſe; pour la guerre dans un jour d'affaire, par ſon courage & ſa docilité. Quelques-uns s'en ſervent pour la chaſſe & pour le caroſſe: mais c'eſt dommage de ſacrifier à ce dernier uſage un ſi noble animal.

M. le Duc de Newcaſtle, qui donne de grands éloges au Cheval d'Eſpagne, ne lui trouve qu'un défaut, qui eſt d'avoir trop de mémoire; parce qu'il s'en ſert pour manier de ſoi-même & pour prévenir la volonté du Cavalier: mais ce défaut, ſi c'en eſt un, n'eſt que l'effet de ſa gentilleſſe & de ſa reſſource, dont il eſt aiſé de profiter, en ſuivant les principes de la vraie Ecole.

C'eſt des haras d'Andalouſie que ſortent les meilleurs Chevaux. La race en avoit été bien abatardie dans les derniers tems, par l'avarice de ceux qui les gouvernoient, & qui préféroient les Mulets aux Chevaux, parce qu'ils en tiroient plus de profit: mais depuis quelques années, on a remédié à cet abus.

Le Cheval Barbe eſt plus froid & plus négligent dans ſon allure : mais lorſqu'il eſt recherché, on lui trouve beaucoup de nerf, de légereté & d'haleine. Il réuſſit parfaitement aux airs relevés, & dure long-tems dans une Ecole. En France, on ſe ſert plus volontiers de Chevaux Barbes, que de Chevaux d'Eſpagne pour les haras. Ce ſont d'excellens Etalons pour tirer des Chevaux de chaſſe : les Chevaux d'Eſpagne ne réuſſiſſent pas de même, parce qu'ils produiſent des Chevaux de plus petite taille que la leur ; ce qui eſt le contraire du Barbe.

Les Napolitains ſont, pour la plûpart indociles, & par conſéquent difficiles à dreſſer. Leur figure ne prévient pas d'abord, parce qu'ils ont ordinairement la tête trop groſſe, & l'encolure trop épaiſſe : mais ils ne laiſſent pas avec ces défauts, d'être fiers & d'avoir de beaux mouvemens. Un attelage de Chevaux Napolitains bien choiſis & bien dreſſés à cet uſage, eſt fort eſtimé.

Les Chevaux Turcs ne ſont pas ſi bien proportionnés que les Barbes & les Chevaux d'Eſpagne. Ils ont, pour la plûpart, l'encolure éfilée, le dos trop relevé ; ils ſont trop longs de corps, & avec cela ont la bouche ſeche, l'appui mal-aiſé, peu de mémoire, ſont coleres, pareſſeux, & quand ils ſont recherchés, ils partent par élans, & à l'arrêt ils s'abandonnent ſur l'appui & ſur les épaules ; ils ont encore les jambes très-menues, mais très-nerveuſes ; & quoique les pâturons ſoient longs, ils ne ſont pas trop flexibles. Ils ſont grands travailleurs à la campagne avec peu de nourriture, de longue haleine, peu ſujets aux maladies. Par ces qualités & par ces défauts, il eſt aiſé de juger que les Chevaux Turcs ſont plus propres pour la courſe que pour le manége.

Les haras d'Allemagne ſont entretenus d'Etalons Turcs, Barbes, Eſpagnols, & Napolitains ; c'eſt pourquoi il y a dans ce Pays de parfaitement beaux Chevaux : mais peu réuſſiſſent bien à la chaſſe, parce que ceux qui y ſont nés, n'ont pas ordinairement beaucoup d'haleine.

M. de la Broue dit que les Chevaux Allemans ſont naturellement malicieux & ramingues. Ce qu'on attribuoit de ſon tems à leur mauvais naturel, provenoit peut-être de l'imprudence de ceux, qui en les exerçant, les recherchoient d'abord avec trop de violence & de ſujettion.

Les Chevaux Danois ſont bien moulés & ont de beaux mouvemens ; on en fait de braves ſauteurs. Ils ſont excellens pour la guerre, & l'on tire de ce Pays de ſuperbes attelages.

Il y a deux Provinces en France d'où l'on tire de fort beaux & bons Chevaux, le Limouſin & la Normandie. Les Chevaux Limouſins tiennent beaucoup du Barbe, auſſi ſont-ils excellens pour la chaſſe. Le Cheval Normand eſt meilleur pour la guerre que pour la chaſſe. Il a plus de deſſous, c'eſt-à-dire plus de jambes, & eſt plutôt en état de rendre ſervice, que le Limouſin, qui n'eſt dans ſa force qu'à huit ans. Depuis qu'on a mis en Normandie des Etalons de taille & étoffés, on en tire de parfaitement beaux Chevaux de caroſſe, qui ont plus de légereté, plus de reſſource, & une auſſi belle figure que les Chevaux d'Hollande.

Les Chevaux Anglois sont les plus recherchés pour la course & pour la chasse, par leur haleine, leur force, leur hardiesse & la légereté avec laquelle ils franchissent les haies & les fossés. S'ils étoient assouplis par les regles de l'art avant de les faire courre (ce que l'on pratique peu) les ressorts en seroient plus lians, se conserveroient plus long-tems, & le Cavalier seroit plus commodément; ils auroient la bouche plus assûrée, & ils ne seroient pas si sujets, comme le dit M. le Duc de Newcastle, à rompre le col à leur homme, quand ils cessent de galoper sur le tapis, c'est-à-dire, sur le terrein uni. Les meilleurs sont de la Province d'Yorkshire.

On se sert communément en France des Chevaux d'Hollande pour le carosse. Ceux de la Northollande ou de Frise sont les meilleurs.

Il y a beaucoup de Chevaux Flamands qu'on veut faire passer pour Chevaux d'Hollande: mais presque tous pêchent pour avoir les piés plats, ce qui est un des plus grands défauts qu'un Cheval de carosse puisse avoir.

CHAPITRE VI.

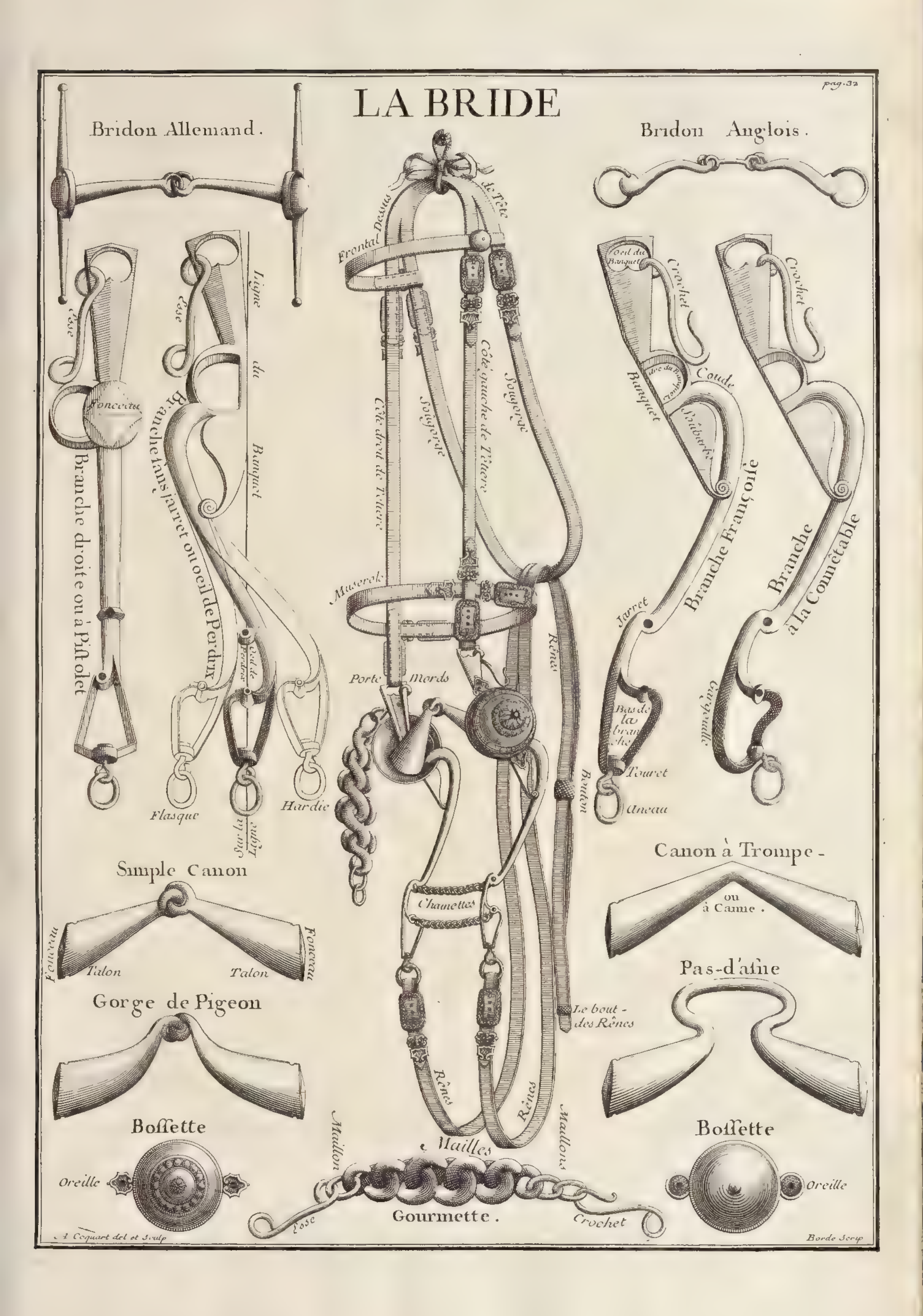
De la Bride.

LES premieres Brides dont on s'est servi, n'étoient qu'un simple morceau de bois ou de fer arrondi, que l'on mettoit dans la bouche d'un Cheval, sans branche ni gourmette, & l'on attachoit des longes aux deux extrémités de cette embouchure. On ajoûta dans la suite des branches, que l'on attacha à la place des longes, & l'on mit des especes de rênes au bas de chaque branche. Mais comme on s'apperçut que cet instrument ne faisoit pas encore assez d'effet, on inventa enfin la gourmette, & par ce moyen la bride travailla sur les barres & sur la barbe également, par le secours des rênes qui font agir les branches, lesquelles branches produisent l'effet du levier, & font agir le mors & la gourmette conjointement.

La plûpart des anciens Ecuyers, croyant que toute l'obéissance qu'on pouvoit tirer d'un Cheval étoit renfermée dans la maniere d'ordonner la bride, la composerent d'une multitude de pieces tant fixes que mouvantes, dont les étranges effets causés par des mors rudes, joints à une gourmette trop courte, obligeoient le Cheval de forcer la main du Cavalier, jusqu'à s'emporter & à s'en aller sur les mors sans qu'on pût l'arrêter, en sorte que cette grande sujettion les désespéroit, au lieu de les rendre obéissans.

Pignatel, ce fameux Ecuyer, qui étoit en si grande réputation à Naples, vers la fin du seizieme siecle, ne donna pas long-tems dans cette erreur, & inventa une sorte d'embouchure composée de trois pieces mouvantes, laquelle ressembloit assez à la gorge de pigeon, & étoit infiniment plus douce que celles dont on s'étoit servi jusqu'alors; persuadé

LA BRIDE


Bridon Allemand.
Bridon Anglois.
Frontal
Dessus de Tête
Ligne du Banquet
Esse
Esse
Fonceau
Branche droite ou à Pistolet
Branche sans jarret ou oeil de Perdrix
Oeil de Perdrix
Flasque
Hardie
Côté droit de Têtiere
Sougorge
Côté gauche de Têtiere
Sougorge
Muserole
Porte Mords
Rênes
Bouton
Oeil du Banquet
Crochet
Crochet
Arc du Banquet
Coude
Banquet
Soubarbe
Branche Françoise
Branche à la Connêtable
Jarret
Gargouille
Bas de la branche
Touret
Aneau
Simple Canon
Fonceau
Talon
Talon
Fonceau
Canon à Trompe ou à Came.
Chainettes
Le bout des Rênes
Pas-d'asne
Gorge de Pigeon
Rênes
Rênes
Bossette
Bossette
Maillon
Mailles
Maillons
Oreille
Oreille
Esse
Gourmette.
Crochet
A. Coquart del. et Sculp.
Borde Scrip.

ſuadé par ſa propre expérience que la bride devoit plutôt ſervir à avertir le Cheval de la volonté du Cavalier, qu'à le contraindre. Il diſoit que ſi les brides avoient par elles-mêmes la propriété miraculeuſe de faire la bouche d'un Cheval, & de le rendre obéiſſant, le Cavalier & le Cheval ſeroient habiles au ſortir de la boutique d'un Eperonnier.

Nous ne parlerons donc uniquement que des brides qui n'offenſent point la bouche; puiſque le ſentiment des plus habiles Ecuyers eſt confirmé par l'expérience, qui nous prouve que les mors les plus ſimples & les plus doux, en conſervant la bouche d'un Cheval, ſuffiſent pour en tirer toute l'obéiſſance qu'une main ſavante doit en attendre: que la bonté de la main doit l'emporter ſur celle de la bride, qui n'eſt qu'une cauſe ſeconde; & que les barres & la barbe ſont des parties trop tendres pour ſouffrir, ſans être altérées ou eſtropiées, les effets d'une bride trop rude & mal ordonnée.

Avant que d'expliquer les effets de la bride, nous commencerons par détailler toutes les parties dont elle eſt compoſée.

Je dirai premierement, que quoique le terme de mors, d'embouchure & de bride ſoient ſynonymes, ſuivant l'uſage; il n'y a, à proprement parler, que celui de bride qui ſoit générique: car le mors ou l'embouchure regarde particulierement la partie qui eſt dans la bouche.

La bride eſt compoſée de trois parties principales; ſavoir, le mors ou l'embouchure, qui ſe place dans la bouche du Cheval; la branche qui eſt attachée aux deux extrémités de l'embouchure; & la gourmette qui fait ſon effet ſur la barbe.

ARTICLE PREMIER.

Du Mors.

LE Mors ou l'Embouchure, eſt un morceau de fer arrondi, qui ſe met dans la bouche du Cheval; on l'appelle communément *Canon.*

Les deux extrémités du canon, où ſont attachées les branches, ſe nomment *Fonceaux;* & la partie ſituée entre le fonceau & le milieu du canon, s'appelle *le Talon.*

On ſe ſervoit autrefois de pluſieurs ſortes de canons, dont la ſtructure étoit auſſi ſinguliere que dangereuſe pour la bouche du cheval: mais on n'en admet préſentement que trois, ou au plus quatre, qui ſont le ſimple canon, le canon à trompe ou à canne, le canon à liberté de langue, & le pas-d'âne.

Le ſimple canon eſt compoſé de deux pieces, parce qu'il eſt briſé dans le milieu, ce qui lui donne plus de jeu. C'eſt auſſi la plus douce de toutes les embouchures, & celle qui contraint moins la bouche du Cheval.

Le canon à trompe ou à canne n'eſt point briſé dans le milieu, & n'eſt

composé que d'une seule piece ; ce qui le rend plus rude que le simple canon.

Le canon à liberté de langue, est celui au milieu duquel il y a un espace vuide pour loger la langue du Cheval. Cette liberté donne selon sa forme, plusieurs dénominations au mors ; comme, *Gorge de pigeon*, *Canon montant*, & *Pas-d'âne.*

On appelle, *Canon à gorge de pigeon*, celui dont l'espace vuide & relevé, qui est au milieu du canon, va en diminuant par en haut. Il y a des gorges de pigeon brisées & non brisées : & lorsque la liberté est encore plus haute que celle du canon à gorge de pigeon ordinaire, on l'appelle, *Canon montant.* Le montant de ces embouchures se proportionne à l'épaisseur de la langue.

Le pas-d'âne, est un canon dont l'espace est plus grand & plus fort que celui de la gorge de pigeon. Il n'est point brisé dans le milieu. Ce canon est un reste des anciennes embouchures rudes, qu'on devroit abolir. On ne s'en sert plus gueres que pour quelques Chevaux de carosse.

Il se trouve encore quelques pas d'âne à liberté gagnée, il y en a de brisés & de non brisés. On les appelle, *Col d'oie* ; la liberté en est plus large & plus écrasée qu'au pas-d'âne : mais je ne conseillerois pas de faire aucun usage ni de l'une ni de l'autre de ces embouchures.

ARTICLE II.

De la Branche.

LA Branche, dont le propre est de faire agir l'embouchure, à laquelle elle est attachée par les fonceaux, est composée du banquet ; de l'œil du banquet ; de l'arc du banquet ; de la soûbarbe ; du coude ; du jarret ; du bas de la branche ; du touret ; des anneaux & des chaînettes.

Le banquet est la partie du haut de la branche ; il est aussi composé de deux autres parties, qu'on appelle l'*Oeil du banquet* & l'*Arc du banquet.*

L'œil du banquet, est le trou d'en haut de la branche où passe le porte-mors, & où est aussi attachée la gourmette.

L'arc du banquet, est cette partie en forme d'arc, dans laquelle entrent les deux extrémités de l'embouchure. Cette partie est cachée par les bossettes, lesquelles bossettes s'attachent par les deux oreilles, qui en sont les deux extrémités, savoir, l'oreille d'en haut attachée au dessous de l'œil du banquet ; & l'oreille d'en bas, sur la partie qu'on appelle, *Soûbarbe.*

Le coude, est l'endroit au dessous de l'arc du banquet, qui prend un tour circulaire en forme d'S. Les branches droites, qu'on appelle aussi *Branches à pistolet* ou *Buades*, n'ont point de coude.

Le Jarret, est le milieu de la branche au dessous du coude.

Le bas de la branche, eſt l'eſpace vuide qui ſe trouve au deſſous du jarret & au deſſus du touret.

Le touret, eſt un clou arrêté dans la partie du bas de la branche, par une groſſe tête & recourbé par la pointe, pour tenir l'anneau dans lequel on paſſe les rênes.

Les deux chaînettes ſont attachées aux deux branches chacune par deux petits tourets. Pour les Chevaux de caroſſe, au lieu de chaînettes, on y met ordinairement une petite barre de fer, qui tient les branches & le mors plus en état.

Il n'y avoit point autrefois d'œil en haut de la branche, la gourmette étoit attachée au deſſus du mors, comme on voit aux mors à la Genette & à la Moreſque.

Il y a préſentement quatre ſortes de branches en uſage : ce ſont la branche droite, qu'on appelle auſſi *à Piſtolet* & *Buade ;* la branche à la Françoiſe ; la branche ſans jarret, autrement *œil de Perdrix*, & la branche à la Connêtable.

La branche droite, ou à piſtolet, qu'on appelle auſſi *Buade*, du nom de celui qui l'a inventée, eſt celle dont on ſe ſert pour les jeunes Chevaux, parce qu'elle contraint moins : & pour cela, on fait ordinairement les branches longues, ce qui en rend les mors encore plus doux ; la ſujettion venant de loin, ne contraint pas le Cheval ſi rudement, qu'une branche courte, dont l'effet eſt plus ſubit.

La branche à la Françoiſe, eſt celle qui a un jarret au milieu, qui en interrompt le contour.

La branche ſans jarret, ou œil de perdrix, eſt celle dont la tournure n'eſt point interrompue par un jarret ; & ce qu'on appelle *œil de Perdri*, ſt un trou qui ſert à paſſer un touret pour tenir la chaînette.

La branche à la Connêtable n'eſt diſtinguée de la Françoiſe que par le bas de la branche, parce que la gargouille, qui eſt la partie du devant du bas de la branche, eſt beaucoup plus allongée & rejettée en deſſous, ce qui fait que le trou du touret ſe trouve auſſi rejetté en arriere : & aux autres branches, le trou par où paſſe le touret, ſe trouve directement au bas de la branche. On l'appelle *à la Connêtable*, parce qu'elle eſt de l'invention de M. le Connêtable de Montmorenci, le meilleur homme de Cheval de ſon tems.

Il y a encore une ancienne branche, depuis peu revenue à la mode ; c'eſt une eſpece de mors à la Houſarde, dont la branche eſt très-courte, & n'a qu'une chaînette. Elle ſe fait de différentes tournures, comme les autres branches, quelquefois tournée en S, quelquefois toute droite, & quelquefois le trou du touret en deſſous. Cette branche peut paſſer pour les petits Chevaux & les coureurs, lorſqu'ils ont la bouche faite, parce qu'elle a moins de poids que les autres branches.

On juge de l'effet de la branche par la ligne du banquet, qui eſt une ligne à plomb, qu'on tire depuis le haut & le long du banquet, juſqu'au bas de la branche, ce qui en détermine la force ou la foibleſſe ; en ſorte qu'une branche eſt, ou hardie, ou flaſque, ou ſur la ligne.

La branche hardie, eſt celle qui a le trou du touret au-delà de la ligne du banquet, c'eſt-à-dire le bas de la branche pouſſé en avant; ce qui augmente plus ou moins l'effet de l'embouchure, ſelon qu'elle eſt plus ou moins hardie.

La branche qu'on appelle *Flaſque*, eſt celle qui a le trou du touret en deçà de la ligne du banquet, c'eſt-à-dire, rejettée en arriere, ce qui diminue l'effet de l'embouchure, à proportion de ce qu'elle eſt plus ou moins flaſque.

La branche ſur la ligne, eſt celle qui n'eſt ni hardie ni flaſque, dont le bas de la branche n'eſt ni pouſſé en avant, ni rejetté en arriere, mais ſur la ligne du banquet.

ARTICLE III.

De la Gourmette.

LA Gourmette eſt une chaîne compoſée de mailles, de maillons, d'une S, & d'un crochet.

Les mailles qui forment la chaîne de la gourmette, doivent être plus groſſes & plus renflées dans ſon milieu, qu'à ſes extrémités.

Les maillons, ſont les petites mailles qui accompagnent les groſſes mailles allant vers les extrémités, dont deux du côté du crochet, & une du côté de l'S.

L'S eſt la partie de la gourmette, qui tient à un maillon plat & ſoudé, & qui eſt attaché à l'œil droit du banquet.

Le crochet eſt la partie qui tient à l'œil gauche du banquet du côté du montoir, qui ſert à mettre la gourmette, & qui entre dans l'un des deux maillons plats & ſoudés qui ſont de ce côté.

On ſe ſervoit autrefois de gourmettes plates: mais on a trouvé que les groſſes gourmettes rondes étoient plus douces.

ARTICLE IV.

De la maniere d'ordonner la Bride ſuivant la différence des Bouches.

IL faut ajuſter un mors ſuivant la ſtructure intérieure de la bouche du Cheval; les branches ſelon la proportion de ſon encolure; & la gourmette ſuivant la ſenſibilité de la barbe.

Le mors doit porter ſur les barres, un demi-doigt au-deſſus du crochet, & quelquefois un doigt, ſuivant que la bouche eſt fendue: mais s'il portoit plus haut, il feroit froncer la lévre, & offenſeroit l'os de la barre, qui eſt plus tranchant dans cette partie que près du crochet. Il faut auſſi prendre garde que l'endroit du mors qui doit porter ſur les barres, ne ſoit pas dans l'ouverture que l'on donne à ſa liberté: il faut qu'il appuie à un demi-doigt des talons qui ſont les extrémités de la liberté

berté, autrement il blesseroit la langue & les barres; c'est pourquoi il est de conséquence que le mors soit pris dans la juste largeur de la bouche du Cheval. Il faut encore, pour bien asseoir l'embouchure en son lieu propre, que le mors soit droit depuis le pli du banquet environ un pouce & demi, jusqu'à l'endroit où doit commencer la liberte; autrement l'action en seroit fausse dans la bouche. Il faut aussi que la levre du Cheval soit si exactement logée, qu'elle empêche de voir l'embouchure, & que les pieces qui composent le mors, soient bien polies & bien jointes, de crainte de blesser la levre ou d'offenser les barres.

La grosseur du mors doit être proportionnée à la fente de la bouche. Quand on donne trop de fer à une bouche peu fendue, cela fait nécessairement froncer la levre; & de même si la bouche est trop fendue, & que le mors ne soit pas assez gros, il va trop avant dans la bouche: c'est ce qu'on appelle, *boire la bride*.

Il faut donner à un Cheval qui a la bouche bonne, un canon avec une branche sur la ligne; parce que quoiqu'une bonne bouche ne s'offense d'aucun mors, il est toûjours mieux de lui en donner un doux, afin de lui conserver cette bonne qualité.

On entend par une bonne bouche, celle qui a l'appui ferme & léger, c'est-à-dire, qui ne s'ébranle point par le mouvement ferme d'une bonne main, ni par les autres mouvemens qu'on est obligé de faire pour aider le Chéval.

Les bouches difficiles à emboucher, sont les bouches trop sensibles ou égarées; foibles, trop fortes, trop pesantes, trop ou trop peu fendues, celles qui ont la barbe trop petite, trop plate ou trop élevée, & enfin celles qui font qu'un Cheval s'arme.

Des Bouches trop sensibles.

LA bouche trop sensible, est celle qui s'offense naturellement de toutes sortes de brides. Cette sensibilité se connoît, lorsque pour le moindre mouvement de la main, le Cheval secoue la bride, donne des coups de tête & bat à la main, ce qui arrive d'ordinaire aux Chevaux qui ont les barres hautes & tranchantes. La langue se trouvant alors tout-à-fait logée dans le canal, elle ne peut soûtenir l'appui du mors, qui faisant trop d'effet sur les barres, est cause que le Cheval met sa tête en désordre. Ces coups de tête peuvent aussi venir de meurtrissures & d'ulceres sur les barres & sur les gencives; accident causé par des embouchures mal ordonnées, & souvent par une mauvaise main. Quelquefois aussi la gourmette aura pû blesser la barbe, qui est une partie aussi sensible que les barres à certains Chevaux. Il faut dans ces cas attendre que la plaie soit guérie & consolidée, avant que de songer à l'emboucher: mais quand la barre a été tellement blessée, qu'une portion de la substance de l'os est tombée: quoique les bons remedes & la nature ayent rempli la cavité; cette partie reste toûjours plus foible & plus sujette à être offensée.

Plusieurs hommes de Cheval se sont servis jusqu'à présent du canon à trompe pour emboucher les Chevaux qui ont la bouche trop sensible, & qui donnent des coups de tête; parce que, disent-ils, ce mors, n'étant point brisé, & étant tout d'une piece, il porte également partout, & par conséquent endort la partie. Pour moi, je suis de l'avis de ceux qui disent, qu'il est plus convenable de leur donner un simple canon, qui ne joue pas trop; en sorte qu'il ait en même tems la solidité du canon à trompe & la douceur du simple canon: afin qu'il soit encore plus doux & qu'il endorme la partie, il faut quil soit gros près des fonceaux, autant que le permet la fente de la bouche; & qu'il ait peu de montant, c'est-à-dire, que le milieu du canon ne monte pas trop haut, afin de ne point chatouiller le palais.

Il faut avec cela que l'œil du banquet soit un peu bas, & un peu renversé & courbé en arriere pour diminuer l'effet de la gourmette; car il est à remarquer que plus l'œil est haut, plus la gourmette fait d'effet.

A l'égard de la branche qui convient à ces sortes de Chevaux, on doit en choisir une dont la tournure soit aisée, sur la ligne, & un peu longue; car il faut encore remarquer, comme nous l'avons dit ci-dessus, qu'une branche longue contraint moins qu'une courte; parce qu'elle arrive plus facilement à la poitrine, ce qui soulage la barre & diminue l'appui du mors.

Des Bouches foibles.

LA bouche foible est celle qui ne prend d'appui sur aucun mors, que très-difficilement, quelque doux qu'il soit, sans pourtant battre à la main. Les Chevaux qui ont ce défaut, doivent être embouchés de la même façon que ceux qui ont la bouche trop sensible, c'est-à-dire, avec un simple canon, une branche sur la ligne & un peu longue; & sur-tout l'œil bas.

Ceux qui croyent, comme nous venons de le dire, pouvoir rectifier les bouches trop sensibles ou trop foibles avec le canon à trompe, sont dans l'erreur; car cette embouchure étant naturellement rude, & par conséquent propre à réveiller les barres, elle ne peut convenir que pour les bouches qui ont perdu leur sensibilité naturelle; & principalement pour les Chevaux de carosse, qui ont besoin d'un mors plus solide que les Chevaux de selle.

Des Bouches fortes.

ON entend par bouche forte, celle d'un Cheval qui tire à la main. Cette dureté provient ordinairement, ou de l'épaisseur de la langue, des levres & des gencives, qui couvrent les barres & empêchent l'effet du mors, ou de ce que les barres sont trop rondes & trop basses. Quelquefois aussi un Cheval tire à la main par trop de fougue & d'appré-

henfion, ou faute d'haleine. Dans ces derniers cas, il faut l'appaifer par de bonnes leçons, & lui donner une bride convenable à la ftructure de fa bouche.

Mais s'il tire à la main pour avoir la langue trop groffe, les levres trop épaiffes, ou les barres trop rondes, il faut lui donner un mors à gorge de pigeon, avec liberté de langue : alors la langue étant dégagée, & ayant la liberté de fe loger dans l'efpace vuide du milieu du canon, le mors fera fon effet fur les barres. Les embouchures à liberté de langue, ont encore cela d'avantageux, qu'elles empêchent la langue de paffer par deffus le mors.

Afin de rendre ces bouches encore plus fenfibles, il ne faut pas que le mors foit trop gros : mais il doit y avoir moins de fer près des fonceaux, en proportionnant pourtant la groffeur de l'embouchure à la fente de la bouche.

A l'égard de la branche, elle doit être un peu courte & hardie, fans pourtant l'être trop; car en voulant trop contraindre un Cheval qui porte haut, au lieu de le ramener, le trop de fujettion le fait tirer à la main encore davantage.

Des Bouches pefantes.

Un Cheval pefe ordinairement à la main, quand il a les barres épaiffes, charnues & baffes : la langue trop groffe, l'encolure malfaite & trop épaiffe, la ganache quarrée & ferrée. Souvent auffi un Cheval a la tête pefante par foibleffe naturelle, foit aux piés, aux reins, ou aux hanches; ce qui fait que ces fortes de Chevaux fe méfiant de leur force, s'appuient inceffamment fur le mors, & s'en fervent comme d'une cinquieme jambe; en ce cas la bride ne remédie point à ces défauts. Il y a fouvent auffi des Chevaux qui pefent à la main par mauvaife habitude, par ignorance & par pareffe; alors il faut avoir recours à l'art.

Si le Cheval pefe à la main pour avoir la langue & les levres épaiffes, & les barres rondes & baffes, il faut lui donner le même mors qu'à celui qui tire, c'eft-à-dire, à gorge de pigeon avec peu de fer, & dont la liberté foit proportionnée à la groffeur de la langue. Il faut auffi lui donner une branche fans jarret, un peu plus hardie & l'œil un peu plus haut qu'à celui qui tire à la main, afin d'augmenter la force de la gourmette, laquelle ne doit pas être fi groffe qu'à l'ordinaire; parce que ces fortes de Chevaux ont ordinairement la barbe épaiffe.

Des Bouches trop ou trop peu fendues.

Nous avons dit ci-deffus que le trop de fer à une bouche peu fendue faifoit froncer la levre, & qu'un mors trop peu garni de fer, alloit trop avant dans une bouche trop fendue. Suivant ce principe, il eft aifé de remédier à ces défauts par le fimple afpect de la ftructure de la

bouche : mais une attention qu'on doit avoir, c'eſt, dans ces ſortes de bouches, de proportionner l'œil à leur fente ; en ſorte qu'il ſoit plus bas aux bouches trop fendues, & plus haut à celles qui le ſont trop peu ; & cela par une raiſon bien ſenſible, qui eſt, que ſi l'œil étoit trop haut, & la fente de la bouche trop grande, la gourmette ſurmonteroit en voulant ramener le Cheval : & ſi la fente de la bouche étoit trop petite, & l'œil trop bas, la gourmette deſcendroit trop.

Des Chevaux qui s'arment.

Les bouches les plus difficiles à emboucher, ſont celles des Chevaux qui s'arment; parce que dans la bride il n'y a nulle action qui pouſſe directement le nez d'un Cheval en avant, ſon effet étant ſeulement de retenir & de racourcir l'action du Cheval.

Les Chevaux s'arment de deux manieres : les uns, qui ont l'encolure longue, éfilée, & le col trop ſouple, courbent l'encolure, baiſſent le front & appuient la branche contre la poitrine : ce qui ôte tout effet à l'embouchure.

Les autres ſont ceux qui ont l'encolure renverſée, le goſier tendu, & plein de gros muſcles qui empêchent la ganache de ſe loger, ſurtout ſi cette derniere partie eſt trop ſerrée ; à ceux-ci, la branche appuie contre le goſier, & empêche l'effet du mors & de la gourmette.

De quelque façon qu'un Cheval s'arme, il faut lui donner un mors plus doux, avec l'œil bas ; car un mors rude le feroit armer encore davantage ; puiſqu'il ne tombe dans ce défaut que pour éviter la ſujettion du mors.

Les branches à la Houſarde, dont nous avons parlé ci-devant, avec le mors ajuſté aux parties intérieures de la bouche, réuſſiſſent aſſez bien aux Chevaux qui s'arment en appuyant la branche contre le goſier ; & le bridon eſt bon pour déſarmer ceux qui s'encapuchonnent.

A l'égard de la gourmette, elle doit être groſſe aux Chevaux qui ont la barbe maigre, élevée & trop ſenſible, afin de ne pas eſtropier cette partie ; & moins groſſe aux barbes charnues & garnies de poil, afin de réveiller le ſentiment dans cet endroit.

Il faut à toutes ſortes de gourmettes, que l'S & le crochet ſoient bien faits, c'eſt-à-dire, qu'ils doivent être courbés, pour accompagner & ſuivre la rondeur de la levre, & deſcendre juſqu'au coude de la branche, autrement ils pinceroient la levre, & offenſeroient cette partie.

Une autre attention abſolument néceſſaire, c'eſt de ſçavoir placer la gourmette ſur ſon plat, afin qu'elle n'eſtropie point la barbe. De trois côtés qui ſe trouvent à une gourmette, il y en a deux, dont les mailles qui forment la chaîne, ſont fendues ; & le troiſieme où elles ne le ſont point. Si c'eſt le côté qui n'eſt point fendu, qui paroît à l'extérieur, lorſque la gourmette eſt placée, alors elle eſt ſur ſon plat.

Lorſque la barbe d'un Cheval eſt trop ſenſible, on met à la gourmette



A. Coquart del. et Sculp. Borde Scrip.

mette un feutre, qui eſt un morceau de vieux chapeau, ou de cuir large de deux pouces, de la longueur de la gourmette, fendu aux deux extrémités, afin de pouvoir paſſer la gourmette dedans, en ſorte qu'il ſoit placé entre la barbe & la gourmette, ce qui ſoulage cette partie, & ôte la dureté de la gourmette.

Il ne ſuffit pas de ſavoir emboucher toutes ſortes de Chevaux, par rapport à leurs différentes bouches. La meilleure de toutes les brides, ſans une bonne main, & ſans beaucoup de prudence dans le Cavalier, ſeroit inutile.

C'eſt par l'art qui renferme les bonnes leçons, ſagement pratiquées, & ſecondées d'une bride qui n'offenſe point la bouche d'un Cheval, que l'on parvient à le dreſſer.

CHAPITRE VII.

De la Ferrure.

LA Ferrure eſt de toutes les parties qui regardent la connoiſſance du Cheval une des plus utiles, & qui mérite le plus d'attention, puiſqu'on voit tous les jours pluſieurs braves Chevaux périr par les piés qui ſont le fondement de tout l'édifice, pour avoir été mal ferrés, & faute de ſavoir y apporter remede.

Pour bien ordonner la Ferrure, il faut connoître les inſtrumens qu'on emploie pour cet uſage ; les termes dont ſe ſervent les Maréchaux ; les noms des parties du fer, & leur différence par rapport aux différens piés : ce que nous allons traiter dans les Articles ſuivans.

ARTICLE PREMIER.

Des Inſtrumens dont on ſe ſert pour ferrer un Cheval; des termes uſités parmi les Maréchaux; des noms des parties du Fer, de leur différence.

LES Principaux Inſtrumens dont on ſe ſert pour ferrer un Cheval, ſont le Brochoir, le Boutoir, la Triquoiſe, le Rogne-pié, la Rape & le Repouſſoir.

BROCHOIR, eſt le marteau dont ſe ſervent les Maréchaux pour attacher les clous au pié du Cheval.

BOUTOIR, eſt un inſtrument d'acier, garni d'un manche de bois, avec lequel on pare le pié.

TRIQUOISE, eſt une tenaille qui ſert à couper les clous avant que de les river, & à ôter le fer.

ROGNE-PIÉ, eſt un morceau d'acier, long environ d'un demi-pié, tranchant d'un côté, avec un dos de l'autre, lequel ſert à couper la corne qui paſſe au-delà du fer quand il eſt broché, & à couper, avant

que de river les clous, le peu de corne qu'ils ont fait éclater.

RAPE, eſt une eſpece de lime, longue environ d'un pié, garnie d'un manche de bois; laquelle ſert à unir le pié & les rivets, quand le Cheval eſt ferré.

REPOUSSOIR, eſt une eſpece de gros clou, dont on ſe ſert pour chaſſer & faire ſortir les cloux du pié du Cheval, lorſqu'on veut le déferrer.

Les termes les plus uſités qui regardent la maniere de ferrer, ſont, Forger, brocher, Parer, Percer maigre, Percer gras, Etamper, Encloüer, Couder.

FORGER, c'eſt ajuſter un fer à l'enclume.

BROCHER, c'eſt attacher les clous au pié avec le brochoir.

PARER, c'eſt couper la corne & la ſole avec le boutoir.

PERCER MAIGRE, c'eſt lorſque les trous du fer ſont percés près du bord du fer en dehors.

PERCER GRAS, c'eſt lorſque les trous du fer ſont percés près du bord de dedans.

Etamper, c'eſt la même choſe que percer; ainſi on dit également étamper maigre, étamper gras, au lieu de percer maigre, percer gras.

ENCLOÜER un Cheval; c'eſt lorſque les clous rencontrent le vif; qui eſt la chair dont le petit pié eſt entouré, entre la ſole & le ſabot: ou bien lorſqu'un clou ſerre la veine qui entoure le petit pié.

COUDER; c'eſt lorſqu'en brochant un clou, il ſe plie, ou ſe coude.

LE FER d'un Cheval, eſt une piece de fer, plate, tournée en rond du côté de la pince, compoſée de deux branches, d'une pince, de deux éponges, & quelquefois d'un ou de deux crampons.

LES BRANCHES, ſont les deux côtés du fer.

LA PINCE, eſt la partie arondie du devant du fer.

L'EPONGE, eſt le bout de chaque branche près du talon.

CRAMPON, eſt le retour du fer en deſſous, à l'endroit des éponges.

Il faut remarquer que les fers des piés de devant ſont différens de ceux de derriere; en ce que les premiers ſont percés à la pince, & non auprès du talon, & que ceux de derriere le ſont au talon, & non à la pince; parce que les piés de devant ont plus de corne à la pince qu'au talon, & ceux de derriere en ont plus au talon qu'à la pince.

Il y a quatre ſortes de fers en uſage; ſavoir, le fer ordinaire, le fer à pantoufle, le fer à demi-pantoufle, & le fer à lunette.

Il y en a encore un cinquieme qu'on appelle, *Fer à tous piés*, qui ſe plie au milieu de la pince, s'élargit & ſe ſerre ſelon la forme du pié. On s'en ſert en voyage, quand un Cheval a perdu ſon fer.

LE FER ORDINAIRE, eſt également plat par-tout, & accompagne la rondeur d'un pié bien fait.

LE FER A PANTOUFLE, eſt celui qui a le dedans de l'éponge plus

épais de beaucoup que le dehors ; en ſorte que la partie qui s'applique contre la corne, va en talus.

DEMI-PANTOUFLE, eſt l'éponge du fer un peu tournée en talus ; & un peu plus épaiſſe du côté de dedans, mais pas tant que le fer à pantoufle, enſorte qu'il paroît voûté en dedans.

LE FER A LUNETTE, eſt celui dont les éponges ſont coupées juſqu'au premier trou.

Nous dirons l'uſage de ces fers en parlant des différens piés.

ARTICLE II.

Des Regles pour bien ferrer.

IL y a quatre Regles principales qui ſervent de méthode pour ferrer les Chevaux qui ont de bons piés ; ſavoir.

PINCE DEVANT, TALON DERRIERE.

N'OUVRIR JAMAIS LES TALONS.

EMPLOYER LES CLOUS LES PLUS DELIE'S DE LAME.

FAIRE LES FERS LES PLUS LEGERS SELON LE PIE' ET LA TAILLE DU CHEVAL.

Selon la premiere de ces Regles, qui eſt, pince devant, talon derriere, il faut brocher les clous à la pince des piés de devant, & non au talon, pour ne point encloüer un Cheval ; parce que le talon des piés de devant, eſt plus foible que la pince, y ayant peu de de corne : Et au contraire, il faut brocher au talon des piés de derriere, & non à la pince, parce que la pince eſt plus foible.

La ſeconde Regle, qui eſt de n'ouvrir jamais les talons, ſignifie qu'il ne faut ni trop couper, ni creuſer le dedans du pié du côté des talons en parant : cela ſépareroit les quartiers d'avec le talon, & par conſéquent affameroit & ruineroit le pié, qui au lieu de s'élargir, ſe ſerreroit & s'étréciroit davantage ; parce que les talons étant creuſés, les quartiers ſe rapprochent néceſſairement, ſerrent & preſſent le petit pié.

La troiſieme Regle eſt d'employer les clous les plus déliés de lame, parce que les clous trop épais, faiſant un grand trou, ſoit en brochant, ſoit en rivant, font éclater la corne ; & avec cela les gros clous ſont plus ſujets à enclouer, que les autres, ſur-tout aux piés où il y a peu de corne.

Aux fers des Chevaux de caroſſe, on employe des clous plus gros, à cauſe de la forme du pié, qui doit être naturellement plus groſſe : mais ils doivent toûjours être déliés de lame, à proportion de la grandeur & de l'épaiſſeur du fer.

La quatrieme regle, c'eſt d'employer les fers les plus légers, ſelon le pié & la taille du Cheval ; parce que les fers trop peſans foulent les nerfs, laſſent & fatiguent le Cheval, & ſont ſujets à ſe détacher & à ſe perdre par le moindre heurt ou la moindre pierre qu'un Cheval rencontre.

Outre ces quatre Regles générales, il y en a encore de particulieres, & auſſi eſſentielles à obſerver.

1°. Il faut que le fer accompagne la rondeur du pié juſqu'auprès du talon, afin que le Cheval marche à ſon aiſe, & que les éponges ne débordent gueres au talon; ce qui l'empêchera de forger en marchant, & de ſe déferrer.

2°. Le fer doit porter juſtement ſur la corne; car s'il portoit ſur la ſole, qui eſt une corne plus tendre, il feroit boiter le Cheval. C'eſt auſſi pour cette raiſon, qu'il ne faut pas qu'il ſoit bordé par dedans, ni étampé trop gras, c'eſt-à-dire, les clous percés trop en dedans.

3°. Il ne faut pas que les clous ſoient brochés plus haut les uns que les autres, mais également en rond, de peur que quelque clou étant trop élevé, ne ſerre la veine qui entoure le petit pié.

4°. Quand les clous ſont brochés, il faut bien les river, afin que le Cheval ne ſe coupe pas; ce qui arrive aux Chevaux vieux ferrés, auxquels les clous s'enfoncent dans le fer à meſure qu'il s'uſe; ce qui fait ſortir les rivets.

5°. Enfin quand le Cheval eſt ferré, il faut raper le pié tout au tour, afin de l'unir & de lui donner une forme ronde & égale, & d'émouſſer les pointes des rivets qui pourroient déborder.

Il eſt à remarquer qu'il y a des Chevaux qui ont les piés ſi durs & ſi ſecs, qu'on ne peut brocher un clou ſans qu'il coude. Il faut avant que de les ferrer, leur tenir les piés de devant dans la fiente mouillée, environ une demi-journée, pour leur attendrir la corne. On doit bien ſe donner de garde de ſouffrir qu'on lui brûle les piés avec un fer chaud, comme font la plûpart des Maréchaux, afin qu'ils ſoient plus aiſés à parer. Cette méthode ne vaut rien: par-là on deſſeche le pied, on l'affame, & on en ôte la ſubſtance; mais comme pour les Chevaux de caroſſe on eſt obligé de mettre un pinçon à la pince du fer, lequel pinçon eſt un retour du fer qui entre dans la pince du pié, pour entretenir le fer droit, & l'empêcher de ſe jetter ou en dedans ou en dehors; ce qui feroit que le Cheval ſe couperoit ou ſe déferreroit: dans cette occaſion on ne peut pas ſe diſpenſer de faire chauffer ce pinçon, afin qu'il puiſſe s'enfoncer dans la corne: mais tout le reſte du fer doit être froid.

Les Regles ci-deſſus ſont pour les Chevaux qui ont bon pié. Il faut préſentement examiner la ferrure qui convient à ceux qui ont les piés défectueux, qui ſont, les talons bas, les piés plats, les piés combles, les piés encaſtelés; ceux qui ſont droits ſur membres, bouletés; ceux qui ont les jambes arquées; ceux qui ſont rampins; ceux qui bronchent, qui ſe coupent en marchant; & enfin ceux qui ont été forbus, ou qui ont eu un étonnement de ſabot.

Des Talons bas.

Il y a deux ſortes de talons bas: quelques Chevaux ont le talon bas & la fourchette graſſe; d'autres ont le talon bas & ſerré.

Les

Les talons bas & la fourchette graſſe, ſont de très-mauvais piés: on a coûtume pour ſuppléer à ce défaut, d'épaiſſir le fer à l'endroit des éponges: mais cela ne dure qu'autant qu'il eſt neuf: c'eſt pourquoi il faut néceſſairement mettre à ces ſortes de Chevaux des crampons pour empêcher le talon & la fourchette de porter à terre; & afin que la nourriture ſe jette du côté du talon, il ne faut preſque point creuſer dans les quartiers, mais parer la fourchette plate; par ce moyen le talon ſe fortifiera: il faut auſſi à chaque ferrure couper un peu de la pince, & percer le fer maigre en pince, de peur d'encloüer.

A l'égard de ceux qui ont le talon bas & ſerré, il faut leur donner un fer à pantoufle, avec l'éponge droite & épaiſſe en dedans, pour élargir & faire pouſſer le talon en dehors, à meſure qu'il croîtra; ne point creuſer les talons; & rogner la pince à chaque ferrure. Comme ces ſortes de fers ne manqueront pas de cauſer quelque douleur aux piés les premiers jours, il faut les tenir dans la fiente mouillée pour adoucir la corne & la faire pouſſer.

Des Pieds plats.

LES pieds plats, ſont ceux dont les quartiers s'élargiſſent trop en dehors; ce qui fait que la fourchette porte ordinairement à terre, & fait boiter le Cheval. C'eſt un défaut conſidérable, ſur-tout aux jeunes Chevaux; parce que les quartiers s'élargiſſent de plus en plus, à moins qu'on n'y apporte remede de bonne heure.

La maniere de ferrer qui convient le mieux à ces ſortes de Chevaux, c'eſt de leur mettre des fers dont les branches & la pince ſoient plus droites que la forme des quartiers & de la pince du pié, & de les percer maigre. Chaque fois qu'on les ferre, on ôte avec le rogne-pié, ce qui déborde de la pince & des quartiers. Comme par cette ferrure il eſt impoſſible qúe le fer ne porte un peu ſur la ſole, il faut après que le Cheval a été ferré, lui mettre dans le pié un reſtraintif, comme il eſt dit dans la troiſieme Partie, & ne pas le faire travailler de quelques jours, afin qu'il s'accoûtume à cette ferrure.

Si le pié pouſſe trop vers la ſole & ſe reſſerre dù côté des talons, il faut ſe ſervir du fer à pantoufle, afin de les élargir, d'empêcher la ſole de trop pouſſer, & de faire paſſer la nourriture du côté du talon: & il ne faut point dans cette occaſion que les branches du fer ſoient droites.

Des Piés combles.

LE pié comble eſt celui qui a la ſole plus haute que la corne, les uns plus, les autres moins. Ce défaut, qui eſt ordinaire aux Chevaux élevés dans les pays marécageux, vient de ce que la nourriture pouſſe trop à la pince & à la ſole, au lieu de paſſer au talon: c'eſt auſſi pour cela que preſque tous les piés combles, quoiqu'ils s'élargiſſent du côté des quartiers, ſe ſerrent au talon, qui ſe trouve privé de nourriture.

Suivant la ſtructure de ces piés, il eſt aiſé de voir qu'il faut leur don-

ner des fers à pantoufle avec les éponges étroites & épaiſſes en dedans, afin d'ouvrir les talons, & de contraindre la nourriture, ſuperflue à la pince & à la ſole, de paſſer au talon. Il faut auſſi pour la même raiſon, racourcir à chaque ferrure la pince de fer, & percer maigre en pince.

Il y a quelques Maréchaux qui ſe ſervent de fers voûtés pour ces ſortes de piés. Cette méthode ne vaut rien : car bien loin de ſoulager les piés, on les ruine par la ſuite, parce que le pié prenant la forme du fer, la nourriture pouſſe toûjours à la ſole ; ce qui rend le pié comble & difforme de plus en plus, & empêche le Cheval de marcher ſûrement, n'appuyant que ſur le milieu du fer. Il y a pourtant des piés auxquels la ſole ſurmonte plus dans un endroit que dans l'autre, ce que les Maréchaux appellent *Ognons*. Pour ſe ſervir de ces Chevaux, on eſt obligé néceſſairement de voûter le fer.

Il y en a qui font barer les veines dans les pâturons, pour arrêter en haut la nourriture qui va à la ſole ; ce qui réuſſit quelquefois : mais pour les Chevaux qui ont les piés ſi combles, qu'on ne peut les rétablir par cette méthode, il faut les envoyer à la charue, dans un pays dont le terrein ſoit doux ; ils pourront peut-être ſe rétablir, en obſervant la méthode de les ferrer, comme il a été dit ci-deſſus.

Des Piés encaſtelés.

On appelle Cheval encaſtelé, comme nous l'avons déja dit, celui dont les talons ſont ſi ſerrés, & preſſent ſi fort le petit-pié, qu'ils l'empêchent de marcher à ſon aiſe, & le font ſouvent boiter. Il n'y a gueres que les Chevaux de légere taille & élevés dans les pays ſecs, qui ſoient ſujets à l'encaſtelure. La cauſe de ce mal vient de la mauvaiſe forme du pié, qui au lieu d'avoir la rondeur ordinaire juſqu'auprès des talons, ſe ſerre & s'étrécit dans cet endroit. Les piés trop longs, ſecs, & privés d'humeurs, ſont, pour la plûpart, encaſtelés. Une ferrure mal ordonnée, cauſe ſouvent auſſi cet accident. Comme les Chevaux encaſtelés marchent ordinairement de la pince, pour éviter la douleur du talon, cette démarche leur racourcit le nerf, & leur rend par la ſuite les jambes arquées. Pour prévenir & corriger ce mal, il faut en parant les piés, abattre les talons plats, ſans creûſer les quartiers ; il faut auſſi parer la fourchette plate, & laiſſer la ſole forte au talon : car, comme on l'a déja dit, en creuſant les quartiers, on affoiblit les talons, & l'on ôte la force du pié ; en ſorte que les quartiers venant naturellement à ſe raprocher pour remplir le vuide, ils preſſent néceſſairement le petit-pié, & cauſent de la douleur dans cette partie, ce qui fait boiter le Cheval.

Après avoir ainſi paré le pié, il faut le ferrer à à pantoufle, (le propre de cette ferrure étant d'élargir les talons) parce que le dedans de l'éponge étant de beaucoup plus épais que le dehors, la corne eſt obligée de pouſſer en dehors ; & en renouvellant pluſieus fois cette ſorte de ferrure, le talon s'élargit, & cette partie prend de la force. Il faut que le dedans de l'éponge ſoit trois fois plus épais que le dehors, & qu'elle ſoit

étroite, afin que la partie de dedans porte peu sur la sole.

Comme les Chevaux encastelés ont ordinairement le pied sec, il faut avant de les ferrer, leur tenir les piés dans de la fiente mouillée, environ l'espace d'une demi-journée ; l'humidité leur attendrit la corne, la rend plus aisée à parer, & prépare le talon à s'élargir plus facilement. J'ai vû beaucoup de Chevaux guérir de l'encastelure par ce moyen. Il faut aussi de deux jours l'un graisser les talons & le tour de la couronne avec l'onguent de pié décrit dans la troisieme Partie.

Lorsqu'on est obligé de faire voyage avec un Cheval encastelé, il ne faut pas lui abattre les talons, comme il est expliqué ci-dessus ; car on doit lui conserver cette partie dans sa force, afin qu'il puisse fournir la route : mais après le voyage, il faut reprendre la méthode ci-dessus.

Quand un Cheval est absolument si encastelé que la ferrure seule ne peut y remédier, parce qu'il aura été négligé ou mal ferré, le remede est de le dessoler suivant la maniere expliquée au Traité des Opérations.

Lorsqu'on s'apperçoit qu'un talon veut se serrer, il faut le ferrer à demi-pantoufle, dont l'éponge du fer est un peu tournée en talus du côté de dehors, & un peu plus épaisse du côté de dedans ; de façon pourtant que le dedans des éponges ne porte pas tout-à-fait sur la sole. Il faut avec cela observer la même maniere de le parer, comme pour les piés tout-à-fait encastelés ; c'est-à-dire, ne point creuser dans les quartiers, parer la fourchette plate, racourcir le pié à la pince à chaque ferrure, & percer maigre en pince.

Les Chevaux qui ont des seymes (accident qui provient ordinairement de secheresse & de talons serrés) doivent aussi être ferrés à demi-pantoufle, pour les raisons que nous avons dites ci-dessus ; & si les talons continuent de se serrer, il faut leur donner un fer à pantoufle.

Des Chevaux droits sur membres, bouletés, qui ont les jambes arquées, & qui sont rampins.

LA maniere de ferrer les Chevaux qui sont droits sur membres, qui ont les jambes arquées & qui sont rampins ; c'est de leur abattre les talons fort bas, sans pourtant creuser les quartiers ; cela leur fait baisser le boulet, & contraint le nerf de s'étendre. Il faut aussi que le fer deborde à la pince environ d'un demi-doigt, & qu'il soit plus épais en cet endroit ; parce que ces Chevaux usent plus de fer en pince qu'ailleurs.

Quand le Cheval est tout-à-fait bouleté, c'est-à-dire, que l'os du boulet se pousse si fort en avant, qu'il paroît sortir de sa place, il faut lui abattre le talon jusqu'au vif ; faire déborder le fer de deux doigts à la pince ; lui graisser le nerf de la jambe avec l'onguent décrit dans la troisieme Partie : le promener tous les jours au petit pas sur un terrein

doux jusqu'à ce que le boulet ait repris sa place. C'est la seule maniere de ferrer ces sortes de piés : mais elle réussit rarement, s'ils ont été négligés.

Il y a beaucoup de personnes qui font énerver un Cheval aux ars, lorsqu'il est bouleté, ou qu'il a les jambes arquées : cette méthode est fort bonne, on en trouvera l'explication dans le Traité des Opérations.

Des Chevaux qui bronchent, & de ceux qui se coupent.

Lorsqu'un Cheval est sujet à broncher, on a coûtume de lui abattre la pince du pié & de racourcir le fer en pince, afin qu'il ne rencontre pas si facilement les pierres : mais ce défaut, qui est ordinaire aux Chevaux qui sont foibles du devant, ou qui ont les jambes usées, se racommode rarement par la ferrure.

A l'égard des Chevaux qui se coupent en marchant, cela arrive aux uns, parce qu'ils n'ont pas l'habitude de marcher, en sorte que portant mal leurs jambes, ils s'attrapent avec le fer ; d'autres, par foiblesse de reins, traînent les jambes au lieu de les lever & de les porter droit : souvent aussi la mauvaise ferrure cause ce désordre, soit parce que le fer déborde ou que les rivets sont trop longs : d'autres, enfin, par lassitude après un long travail : le repos est le seul remede pour ces derniers.

C'est l'usage aux Chevaux qui se coupent du devant, de leur abattre le quartier de dehors de chaque pié ; on ferre aussi l'éponge de dedans, & on la coupe courte & au niveau du talon. Il faut avec cela river les clous de façon que les rivets entrent dans la corne, & qu'ils ne débordent pas. Aux jambes de derriere on observe la même chose, & l'on met un petit crampon en dedans, sans qu'il déborde ; le Cheval en marche plus ouvert & plus à son aise. Voilà la seule façon de ferrer ces sortes de Chevaux : mais si c'est par mauvaise habitude, par foiblesse, ou par lassitude qu'un Cheval se coupe, la ferrure seule ne leur ôte point ce défaut.

Il y a certains Chevaux, qui sans se couper, portent si mal leurs piés en marchant, qu'ils usent tous leurs fers en dehors : il faut leur mettre un crampon en dehors.

A l'égard des Chevaux forbus, ou qui ont eu un grand étonnement de sabot, il ne faut pas leur parer ni abattre la pince, afin de conserver dans sa force la sole, qui dans ces accidens pousse & s'abaisse du côté de la pince & vers le milieu du sabot : mais avec toutes les précautions qu'on peut apporter, lorsque la forbure est tombée sur la sole, on ne rétablit que très-difficilement ces sortes de piés par la ferrure.

Il nous reste à dire un mot de l'usage des crampons, qu'on met en Allemagne à presque tous les Chevaux, même à ceux de manége. Les personnes qui sont pour les crampons, disent qu'ils tiennent un Cheval plus ferme & plus assûré sur son derriere, qu'ils l'empêchent de

LA SELLE.

Selle à la Royale.

Selle à Picquer.

Chaplet

Étrivières.

Mastigadour.

Chambrière.

Selle Angloise.

Selle Rase.

Étriers.

Arçons.

Caveçon de Cuir.

Caveçon de Fer.

Lunettes.

Longe.

A. Coquart Del.

A. Aveline Sculp.

PLAN D'UNE ACADEMIE REGULIERE

Galerie pour placer les Cavaliers

Mur d'Apui

Piliers Manège couvert Piliers

Mur d'Apui

Piliers

Ecurie

Bariere

Manège

découvert

Bariere

Ecurie

Piliers

Cour

Cour pour les fumiers

Cour pour les fumiers

Echelle de dix Toises.

2 4 6
1 3 5 1 2 3 4 5 10 T.

Latrine

Latrine

Remise

Remise

Cuisine

Salle à manger

Logement du Portier

Salle d'exercice

Chapelle.

A. Coquart Sculp.

Borde Scrip.

de gliſſer & de tomber ſur le cul, ce qui pourroit lui cauſer un effort de reins. Ceux au contraire qui ne les admettent point, diſent qu'ils minent & foulent les nerfs, cauſent des ſeymes, rendent les Chevaux droits ſur jambes, bouletés & rampins, leur font devenir les jambes arquées, parce qu'ils font racourcir le nerf. Quoique ces dernieres raiſons ſoient non-ſeulement plauſibles, mais vraies; je crois cependant qu'il y a des occaſions, où les crampons ſont néceſſaires; lorſque, par exemple, on eſt obligé de marcher ſur un terrein gliſſant, ſur le pavé, ſur la glace; parce qu'alors la conſervation du Cavalier eſt préférable à celle des jambes du Cheval.

CHAPITRE VIII.

De la Selle.

UNE Selle mal ordonnée, cauſe ſouvent des bleſſures ſi longues & ſi dangereuſes à un Cheval, qu'il eſt abſolument néceſſaire qu'un Cavalier en connoiſſe toutes les parties, afin de pouvoir la faire conſtruire de maniere qu'elle ne cauſe point d'accident; & de ſavoir apporter remede à ceux qui arrivent quelquefois malgré les précautions qu'on a priſes.

La connoiſſance des différentes ſortes de Selles & de leur uſage, ne lui eſt pas moins néceſſaire.

ARTICLE PREMIER.

Des parties de la Selle.

LA Selle eſt compoſée des arçons, des bandes, des bâtes, du pommeau, du garot ou de l'arcade, du ſiége, des panneaux, des quartiers & de contre-ſanglots.

Les appartenances de la Selle, ſont le poitrail, les ſangles, le ſurfaix, les porte-êtriers, & la croupiere.

Des Arçons.

LES Arçons ſont deux pieces de bois de hêtre, tournées en rond pour embraſſer le dos du Cheval, donner la forme à une ſelle, & la tenir en état. Il y a l'arçon de devant & celui de derriere.

L'arçon de devant eſt compoſé du garot ou de l'arcade, des liéges, des mammelles & des pointes.

LE GAROT ou l'arcade, eſt la partie de l'arçon de devant qui eſt au-deſſus du garot du Cheval.

LE POMMEAU eſt attaché au haut du garot.

LES MAMMELLES, ſont les parties de chaque côté de l'arçon, qui

s'appliquent au défaut des épaules, au-dessous du garot du Cheval, dans l'endroit où finit l'arcade de l'arçon.

Les Pointes, sont les extrémités de chaque côté des arçons, tant de devant que de derriere.

Les Lieges, sont des morceaux de bois plats & élevés au-dessus de chaque arçon de devant, sur lesquels on chausse les bâtes.

L'arçon de derriere est différent de celui de devant, en ce qu'il est d'une tournure plus large & plus ronde. Il y a sur la partie supérieure une piece de bois élevée qui accompagne la rondeur du haut de l'arçon, qu'on appelle *Troussequin*, & qui sert à assûrer les bâtes de derriere.

Pour rendre les arçons plus forts & plus durables, on les nerve avec des nerfs de bœuf battus & réduits en filasse, que l'on colte tout au tour des arçons, & sur-tout dans les jointures, avec de la colle d'Angleterre. Lorsqu'ils sont secs, on cloue en dedans de chaque arçon, jusqu'au bout des pointes, une bande de fer de tole: on en met aussi une petite derriere le pommeau pour tenir & assembler les deux liéges; deux autres à l'arçon de derriere pour tenir le troussequin. Lorsque les arçons sont ferrés, on les entoure d'une toile neuve trempée dans la colle d'Angleterre.

Des Bandes.

Les bandes sont deux pieces de bois, plates & larges d'environ trois doigts, qui sont clouées & attachées à chaque côté des arçons, pour tenir & arrêter l'arçon de devant avec celui de derriere: ces bandes doivent porter également le long du dos du Cheval, au dessous de l'épine, afin d'empêcher l'arçon de devant de porter sur le garot, & celui de derriere sur les rognons.

Les bandes se faisoient autrefois de fer, comme on le pratique encore en Province: mais elles se plient & blessent le Cheval, soit par le poids du Cavalier, ou par quelqu'autre accident; ce qui n'arrive point aux bandes de bois, à moins qu'elles ne se cassent. Il est aisé de s'en appercevoir.

Des Bâtes.

On appelle *Bâtes*, les parties qui sont élevées au-dessous de chaque arçon, c'est-à-dire, sur les liéges de l'arçon de devant, & sur le troussequin de celui de derriere. Les bâtes servent à tenir un Cavalier plus ferme dans la selle. Elles sont beaucoup plus élevées aux selles à piquer qu'aux selles à la royale; & autrefois on les faisoit beaucoup plus élevées qu'elles ne le sont à présent.

Des Panneaux.

Les panneaux, sont deux coussinets de toile, remplis de boure, placés & attachés au-dessous de la selle pour la tenir un peu élevée au-

deſſus du corps du Cheval, afin que les arçons & les bandes ne touchent pas au garot, aux rognons ou ſur les côtes.

Du Siége.

Le ſiége eſt l'endroit du haut de la ſelle où le Cavalier eſt aſſis. Autrefois le ſiége étoit fort rembouré & creux dans le milieu : on le rembouré peu préſentement & on le fait uni ; parce qu'on s'eſt apperçu que les ſiéges trop rembourés & enfoncés dans le milieu, échauffoient & écorchoient les feſſes du Cavalier.

Des Quartiers.

Les quartiers, ſont des pieces de cuir qui entourent les deux côtés de la ſelle, & empêchent la genouilliere de la botte de porter contre le ventre du Cheval : c'eſt pour cela qu'on les fait aſſez larges ; car lorſqu'ils ſont trop étroits, & qu'ils ne deſcendent pas aſſez bas, ils ſe retrouſſent par le mouvement du Cheval, & font plier & baiſſer la genouilliere ; ce qui incommode le Cavalier, & ſouvent lui écorche les jarrets & les genoux en appuyant contre la pointe des arçons de devant.

Des Contre-ſanglots.

On appelle contre-ſanglots de petites courroies, qui ſont cloüées & attachées ferme aux arçons de devant & de derriere, & qui ſervent à attacher les ſangles. On en met deux à chaque côté des arçons. On les fait du meilleur cuir qu'on puiſſe trouver, c'eſt-à-dire, de cuir de Hongrie, de peur qu'ils ne ſe caſſent.

A l'égard des ſangles, & du ſurfaix, du poitrail, de la croupiere, des boucles & des ardillons, ce ſont des parties ſi connues, que la définition en feroit ſuperflue.

ARTICLE II.

Des différentes Selles & de leur uſage.

On ſe ſert communément de quatre ſortes de ſelles, qui ſont, la ſelle à piquer, la ſelle à la Royale, la ſelle Angloiſe, & la ſelle raſe.

La ſelle à piquer, eſt celle dont on ſe ſert pour le manége & pour dreſſer les jeunes Chevaux. Elle differe des autres ſelles, en ce que les bâtes de devant & de derriere ſont fort élevées au-deſſus des arçons, afin de tenir les cuiſſes du Cavalier plus fermes : leur hauteur doit être d'environ quatre pouces.

La ſelle à la Royale, qui eſt la plus en uſage, ſoit pour la guerre, ſoit pour la campagne, a les bâtes moins élevées que la ſelle à piquer,

elles ne le doivent être que de deux pouces & demi. Il eſt à remarquer que depuis quelques années, on ne met plus de pommeau à cette ſorte de ſelle, à cauſe des accidens auxquels le Cavalier étoit expoſé en cas de chûte, ou lorſque le Cheval ſe renverſe.

La ſelle Angloiſe & la ſelle raſe, ſont celles dont on ſe ſert pour la chaſſe. La premiere n'a point de bâtes, ni devant ni derriere; & la ſelle raſe n'a des bâtes que devant, élevées ſeulement de deux pouces. La ſelle Angloiſe eſt, ſuivant ſa ſtructure, la plus légere: mais auſſi un Cavalier n'a pas le même avantage que ſur les autres.

Il y a deux qualités à obſerver dans une ſelle pour qu'elle ſoit bonne & bien faite, ſavoir, d'être juſte au Cheval & commode au Cavalier.

Pour être juſte au Cheval, il faut d'abord, qu'elle ſoit bien placée; c'eſt-à-dire, au milieu du corps; en ſorte que l'arçon de devant ſoit au défaut des épaules, & que la ſelle porte également par-tout, ſans toucher, ni ſur le garot, ni ſur l'épine du dos, ni ſur les rognons: il faut pour cela que l'arçon de devant & celui de derriere prennent le même tour que les côtes; car ſi l'arçon de devant eſt trop étroit de pointes, il ſera vuide aux mammelles, & bleſſera le Cheval à l'endroit des pointes: ſi au contraire, l'arçon eſt trop large de pointes, il bleſſera aux mammelles; & lorſqu'une ſelle eſt trop large d'arçons, elle bleſſe au garot, ſur le dos, ou ſur les rognons; c'eſt-à-dire, dans l'endroit où elle le preſſera trop.

Non-ſeulement les arçons doivent être bien faits & proportionnés au corps du Cheval: mais il faut encore que les panneaux ſoient aſſez & également rembourés, pour empêcher la ſelle de porter dans aucun endroit. La boure de crin ou de poil de cerf, s'endurcit moins à la ſueur que celle de bœuf. La toile des panneaux doit auſſi pour cette raiſon, être déliée & fine; parce que la groſſe toile prend trop de ſueur, & par conſéquent s'endurcit bien-tôt.

Lorſqu'on veut conſerver les Chevaux qui ſuent beaucoup, & qui par conſéquent ſe foulent aiſément, on fait ajuſter & coudre ſous les panneaux une peau de Chevreuil ou de Biche, en ſorte que le poil ſoit contre le poil du Cheval; l'uſage de cette peau eſt excellent.

Afin qu'une ſelle ſoit commode au Cavalier, il faut qu'elle ſoit près du Cheval; c'eſt-à-dire, qu'il y ait peu d'épaiſſeur entre les cuiſſes du Cavalier & le corps du Cheval: que le ſiege ne ſoit pas plus élevé du devant que du derriere; que les bandes ſoient moins larges & plus près l'une de l'autre au haut de l'arçon de devant qu'à celui de derriere; parce que ſi elles deſcendoient trop bas, en ſerrant les cuiſſes, on rencontreroit les bandes: il faut encore qu'une ſelle ſoit plus ou moins longue ſur bandes, à proportion de la groſſeur du ventre & des cuiſſes du Cavalier, & de la longueur du corps du Cheval.

On doit avoir la même attention pour les appartenances de la ſelle.

Le

Le poitrail ne doit pas descendre plus bas que la jointure du devant de l'épaule, autrement il en empêcheroit le mouvement, ce qui dépend des potences plus ou moins longues : il faut aussi que les boucles du poitrail soient placées de façon qu'elles ne coupent pas le poil.

Les sangles doivent être fortes & larges avec des boucles à l'Angloise, qui sont les meilleures : outre qu'elles ne se cassent pas facilement, elles ne déchirent point la botte avec les ardillons, dont la pointe est recourbée & assûrée.

La meilleure croupiere est celle qui est attachée à la selle par une boucle sans ardillons : il y a une autre boucle au milieu, par le moyen de laquelle la croupiere s'allonge & se raccourcit aisément. Il faut bien prendre garde que la boucle ne porte pas sur les rognons, elle blesseroit le Cheval ; & lorsqu'on s'apperçoit qu'elle coupe le poil, il faut y ajuster un morceau de peau de Chevreuil ou de Veau, & que le poil soit contre le poil du Cheval.

Le culeron de la croupiere, doit être plus gros que petit, afin de ne pas écorcher le Cheval sous la queue ; accident qui arrive souvent aux Chevaux bas du devant, & par la même raison aux Jumens qui sont sujettes à s'écorcher dans cet endroit. On donne à ces sortes de Chevaux une selle plus haute du devant qu'à l'ordinaire, & l'on remboure peu les panneaux sur le derriere.

Les étrivieres doivent être de cuir de Hongrie.

Les étriers ronds sont les meilleurs : ils doivent être étamés avec une grille dessous, & assez larges pour qu'on puisse se dégager facilement en cas de chute.

A l'égard de la têtiere où est attachée la bride, & qui fait partie de l'équipage du Cheval ; elle est composée d'un dessus-de-tête, d'un frontal, d'une soûgorge, de deux côtés de têtiere, de deux porte-mors, d'une muserole, & d'une paire de rênes. On parlera dans la deuxieme Partie de la maniere de placer la têtiere.

CHAPITRE IX.

De la maniere de nourrir les Chevaux, de les panser, & de les gouverner en voyage.

QUOIQUE le Cheval soit un animal très-vigoureux & tres-robuste, il ne laisse pas d'être un des plus délicats ; & si l'on n'en a un grand soin, soit en le nourrissant bien, en le pansant exactement, & en le gouvernant sagement en voyage, il lui arrive souvent, faute de ces attentions, des accidens qui le rendent incapable de service.



ARTICLE PREMIER.

De la Nourriture du Cheval.

LA quantité de nourriture doit être proportionnée à la taille d'un Cheval, à son tempérament, & au travail qu'il fait.

Le foin, la paille & l'avoine, sont les alimens dont on se sert ordinairement pour nourrir les Chevaux.

Les féverolles engraissent en peu de tems un Cheval, & lui donnent un bon poil: mais on prétend que les Chevaux qui en ont été engraissés, sont sujets aux tranchées.

Le son est bon pour rafraîchir un Cheval & lui donner du boyau: mais la graisse qui en provient n'est pas ferme.

Le mêlange, qui est moitié son & moitié avoine, n'est bon que pour l'œconomie: car les Chevaux ne s'en trouvent pas mieux.

La quantité de foin est bonne pour les jeunes Chevaux, & pour les Chevaux maigres, pourvû qu'ils n'ayent pas le flanc altéré.

Quand un Cheval de selle est en bon état, six à sept livres de foin par jour suffisent pour l'entretenir.

Lorsqu'un Cheval est grand mangeur, qu'il a trop de ventre, & que le foin le fait tousser, on lui en donne seulement une poignée avant que de le faire boire: mais à la place du foin, il faut lui augmenter la paille.

La paille de froment nouvellement battue, & qui ne provient pas de bleds couchés, est une excellente nourriture; elle donne de l'haleine, conserve le flanc frais, & forme une graisse ferme. On en donne à chaque Cheval par jour une botte de huit à neuf livres: mais quand il ne mange point de foin ou très-peu, pour les raisons ci-dessus, il faut lui en donner deux bottes.

On a coûtume de donner par jour à un Cheval de selle trois picotins d'avoine, c'est-à-dire, trois quarts de boisseau mesure de Paris: mais quand il est maigre, il faut lui donner le boisseau entier, jusqu'à ce qu'il soit gras, & même davantage, suivant sa corporance.

Quand un Cheval est naturellement gras, & qu'il est d'une constitution à s'entretenir de peu, il faut prendre garde de lui donner trop de nourriture; car les Chevaux trop gras, outre qu'ils se lassent bien-tôt, sont encore sujets à la gras-fondure, à la forbure. Quand un Cheval est maigre, il ne faut pas, à force de nourriture, vouloir l'engraisser trop vîte, il pourroit devenir farcineux.

Comme les Chevaux de carosse travaillent beaucoup, & qu'ils sont d'une autre stature que les Chevaux de selle, il faut aussi que leur nourriture soit plus abondante en foin & en avoine, suivant leur taille, leur tempérament, & le travail qu'on leur fait faire.

Les Chevaux qui sont devenus maigres à force de fatigue, ont ordinairement le flanc altéré; il est besoin de les saigner, de les purger, & de

les rafraîchir, afin que la nourriture leur profite.

Le plus sûr pour engraisser bien-tôt un Cheval, quand il est jeune & qu'il a le flanc bon ; c'est de le mettre au vert, qui se donne au Printems : il faut le faire saigner auparavant, & l'y laisser pendant trois semaines.

L'éturgeon, qui est un orge semé avant l'hyver, engraisse mieux que l'orge qu'on seme au mois de Mars : mais celui-ci purge mieux.

Quelques personnes ne sont pas d'avis qu'on étrille les Chevaux pendant qu'ils sont au vert, & prétendent qu'il faut les laisser dans leur fiente; parce que, disent-ils, cette ordure les fait mieux transpirer; je crois au contraire que de leur lever tous les jours la litiere, & de les bien panser, c'est une propreté qui doit leur faire du bien.

Pour empêcher que le vert n'engendre des vers dans le corps, on donne une fois le jour un picotin de son sec à chaque Cheval, & on y mêle une once de foie d'antimoine en poudre.

Si l'air est froid dans le tems que les Chevaux prennent le vert, il faut avoir soin de les tenir bien couverts; autrement ils pourroient devenir forbus.

On met aussi les Chevaux à l'herbe : quand elle est tendre, elle est excellente pour les jeunes Chevaux; la rosée qui est dessus les purge, les engraisse, & leur rétablit les jambes. Elle ne vaut rien pour les vieux Chevaux, ni pour ceux qui ont le flanc altéré, ou d'autres maladies qui viennent d'obstruction; comme morve, pousse, morfondement, &c.

On laisse ordinairement un Cheval l'espace d'un mois à l'herbe, nuit & jour, sans autre nourriture, & il faut l'avoir fait saigner avant que de l'y mettre.

Quand on retire les Chevaux du vert ou de l'herbe, & qu'on les remet au sec, il faut encore les faire saigner pour évacuer les humeurs superflues, que cette nourriture aura engendrées.

ARTICLE II.

De la maniere de panser les Chevaux.

PLUSIEURS personnes croyent que l'abondance de la nourriture, est la seule chose nécessaire pour engraisser un Cheval : mais l'expérience fait pourtant voir, qu'un Cheval bien pansé s'entretiendra bien plus gras avec moins de nourriture, qu'un autre à qui on en donnera abondamment, & qui sera mal pansé; ce qui prouve la nécessité de l'étrille & de la brosse, qui en débouchant les pores, facilitent la transpiration, & dissipent les humeurs qui abondent dans les Chevaux, & qui en formant une crasse sur le cuir, empêchent la transpiration, inquietent un Cheval, lui causent des demangeaisons, & souvent la gale; & enfin le font maigrir, malgré la nourriture qu'on pourra lui donner.

C'est un usage dans les Académies, que de donner à chaque Palfrenier sept Chevaux par jour à panser. Comme ils ne quittent point leur

écurie, ils peuvent facilement en avoir ſoin : mais dans les autres maiſons, quatre ſuffiſent à chaque Palfrenier.

La premiere choſe qu'on doit faire le matin, c'eſt de bien nettoyer la mangeoire; enſuite donner l'avoine, lever la litiere avec une fourche de bois, en ſéparant la paille nette d'avec la ſale, & enſuite balayer l'écurie.

Dans les Académies on laiſſe les Chevaux à la mangeoire pendant qu'on les étrille, parce qu'étant obligés de travailler au manége tout le matin, ils mangent du foin pendant ce tems-là: mais ailleurs, il faut les mettre au filet, & les attacher entre deux piliers, ou les panſer hors de l'écurie.

C'eſt une excellente méthode que de leur mettre quelquefois le maſtigadour au lieu de filet en les panſant; parce que l'action que leur donne l'étrille, leur fait mâcher le maſtigadour, ce qui leur purge le cerveau, & leur rend la bouche fraîche.

Il faut étriller légerement un Cheval, & continuer juſqu'à ce que l'étrille n'amene plus de craſſe.

Quand un Cheval a le cuir délicat, & qu'il eſt chatouilleux à l'étrille, il faut ſe ſervir de la broſſe plus que de l'étrille.

Avant que de broſſer un Cheval, après l'avoir étrillé, il faut lui épouſſeter le corps avec un morceau de toile ou de ſerge qu'on appelle *Epouſſette*, pour ôter la poudre de deſſus le poil.

A chaque coup de broſſe que l'on donne, il faut en tirer la craſſe avec l'étrille.

On broſſe la criniere & le toupet deſſus & deſſous, & l'on fait entrer la broſſe dans les crins, afin d'en ôter la poudre & l'ordure.

Il y en a qui ne broſſent point les jambes, & qui les frottent avec un bouchon de paille: cette méthode ne vaut rien, la broſſe eſt meilleure & pénetre davantage.

Quand le Cheval eſt bien broſſé, il faut avec l'épouſſette lui froter la tête, les oreilles & le dedans des jambes de devant, & les cuiſſes.

Le Cheval étant ainſi étrillé, broſſé, & épouſſeté, on lui démêle les crins & la queue, en commençant toûjours par le bas de la queue, & en allant très-doucement, de peur de lui arracher les crins. Il faut prendre garde que les dents du peigne ne ſoient caſſées ou fendues, cela déchire la queue; & afin que le peigne ſoit plus coulant, il faut mettre un peu d'huile entre les dents.

Quand la queue eſt démêlée, on mouille la racine des crins & de la queue avec une éponge en continuant de les peigner. Si la queue eſt ſale, il faut la tremper dans un ſceau d'eau, en levant le ſceau d'eau juſqu'au tronçon, & froter enſuite la queue avec les deux mains. On ſe ſert auſſi de ſavon noir pour la décraſſer. Il faut enſuite avec une épouſſette ſeche eſſuyer le haut de la queue, la croupe, les feſſes, les crins, l'encolure & la tête, afin d'unir le poil.

Pour entretenir le poil uni, & conſerver la chaleur naturelle, il faut toûjours

toûjours tenir un Cheval couvert à l'écurie, & prendre garde de trop ſerrer le ſurfaix, ce qui empêcheroit la reſpiration. Les Anglois font doubler la couverture de leurs Chevaux avec une toile fine; cela contribue beaucoup à leur tenir le poil uni.

ARTICLE III.

De la maniere de gouverner un Cheval en voyage.

POUR maintenir un Cheval ſain en voyage, il faut, quelques jours avant que de partir, le faire promener deux ou trois heures par jour, pour le préparer & le mettre en haleine. Il faut auſſi voir, s'il ne manque rien à la ſelle, à la bride, & s'il eſt bien ferré & à ſon aiſe.

Les premiers jours, on ne doit pas lui faire faire beaucoup de chemin, ni lui donner trop d'avoine, afin de ne le point dégoûter: mais quand il eſt en haleine, on peut faire de plus grandes journées, & augmenter auſſi la nourriture.

Ceux qui conduiſent un équipage, c'eſt-à-dire, pluſieurs Chevaux, font ſept à huit lieues tout d'une traite ſans débrider; parce que les Chevaux ont le tems de ſe repoſer juſqu'au lendemain.

Quand on approche de l'Hôtellerie, il faut marcher plus doucement, afin qu'un Cheval ne ſoit pas échauffé en arrivant.

Si-tôt qu'un Cavalier eſt deſcendu du Cheval, il doit lui défaire la gourmette, la paſſer dans la bouche pardeſſous le mors, & l'attacher au crochet; cela fait l'effet du maſtigadour, empêche le Cheval de ſe débrider, & lui donne de l'appetit. Il faut auſſi lâcher les ſangles, défaire la croupiere & le poitrail. Enſuite on lui lave les pieds & les jambes juſqu'au deſſus des genoux & des jarrets, & ne point lui laver le ventre; car outre les tranchées auxquelles cela l'expoſeroit, il pourroit devenir encordé, ſi c'eſt un Cheval entier, c'eſt-à-dire, qu'un des teſticules entreroit entierement dans le corps, maladie mortelle, commune en Italie, mais rare & preſque inconnue en France.

La méthode de laver les jambes avec de l'eau froide eſt excellente; car ſi on les frotte au lieu de les laver, les humeurs émûes par le travail, tombent & ſe fixent ſur les jambes, les rendent roides, & empêchent le cours des eſprits, qui ſont la cauſe du mouvement: l'eau froide au contraire empêche la chûte de ces humeurs, & conſerve les jambes ſaines.

Quand un Cheval a bien chaud, ſoit pour l'avoir couru, ou à cauſe de la ſaiſon, la meilleure de toutes les méthodes, eſt de le débrider & le deſſeller d'abord, de lui mettre le maſtigadour, de lui abattre l'eau avec un couteau de chaleur, de lui eſſuyer enſuite la tête autour des oreilles avec une époussette, & de lui en faire autant entre les jambes de devant & les cuiſſes; de lui laver & nettoyer les yeux, le nez, le dedans des naſeaux, les levres, la barbe & le fondement avec une éponge trempée dans de l'eau nette: cette propreté fait un grand bien à un Che-

val; parce qu'ordinairement ces parties se trouvent chargées de poussiere mêlée avec la sueur. Ensuite il faut lui étendre de la paille fraîche sur le corps, & mettre la couverture pardessus pour le faire sécher plus vîte; lui laver les jambes, comme nous l'avons expliqué ci-devant, & lui jetter de la paille fraîche sous le ventre pour l'obliger à uriner; ce qui délasse un Cheval. Il faut ensuite ôter avec un curepied la terre qui est dans les piés, & voir s'il ne manque rien aux fers.

Quand un Cheval se couche si-tôt qu'il est arrivé, c'est signe qu'il ressent de la douleur aux piés, soit pour les avoir naturellement foibles & douloureux, ou que le fer le blesse. Si le pié est chaud, il faut le déferer, voir si le fer ne porte pas sur la sole; ce que l'on connoît, lorsqu'il est plus poli en cet endroit; en ce cas, on lui pare le pié, afin qu'il puisse marcher plus à son aise.

Pour nourrir le pié d'un Cheval, soit en voyage, soit en séjour, il faut de trois jours l'un, lui graisser les piés de devant avec de l'onguent de pié. Cet onguent est décrit dans la troisieme Partie.

Il est essentiel, après avoir débridé un Cheval, de laver la bride, & de l'essuyer ensuite: cela la conserve propre, & empêche la crasse de s'attacher au mors, ce qui dégoûteroit le Cheval. On regarde aussi si les panneaux de la selle ne sont point pleins de sueur, & alors on les fait sécher au soleil ou au feu; & avant que de seller le Cheval, il faut les battre avec une gaule: cela empêche la selle de fouler le Cheval.

Jusqu'à ce qu'un Cheval soit tout-à-fait sec, on ne doit pas s'aviser de lui donner à boire: rien n'est si dangereux, & il faut avant que de le faire boire lui donner du foin.

Comme les piés ont coûtume d'enfler après une grande fatigue, quand on est de retour, on desserre les talons, en ôtant deux clous à chaque pié de devant; on les fait tremper dans la fiente mouillée pendant un ou deux jours; ensuite on leur pare les piés.

Si c'est en été, & qu'on ait la commodité d'une Riviere, il faut mener le Cheval à l'eau matin & soir, & l'y laisser une demi-heure chaque fois, jusqu'aux genoux & aux jarrets: rien ne racommode mieux les jambes des Chevaux.

Fin de la premiere Partie.





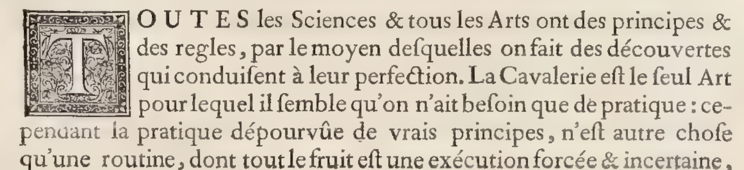
ÉCOLE
DE
CAVALERIE

SECONDE PARTIE.

De la maniere de dreſſer les Chevaux, ſuivant les différens uſages auxquels on les deſtine.

CHAPITRE PREMIER.

Pourquoi il y a ſi peu d'hommes de Cheval, & des qualités néceſſaires pour le devenir.



TOUTES les Sciences & tous les Arts ont des principes & des regles, par le moyen deſquelles on fait des découvertes qui conduiſent à leur perfection. La Cavalerie eſt le ſeul Art pour lequel il ſemble qu'on n'ait beſoin que de pratique : cependant la pratique dépourvûe de vrais principes, n'eſt autre choſe qu'une routine, dont tout le fruit eſt une exécution forcée & incertaine,

& un faux brillant qui éblouït les demi-connoiſſeurs, ſurpris ſouvent par la gentilleſſe du Cheval, plutôt que par le mérite de celui qui le monte. Delà vient le petit nombre de Chevaux bien dreſſés, & le peu de capacité qu'on voit préſentement dans la plûpart de ceux qui ſe diſent hommes de cheval.

Cette diſette de principes, fait que les Eleves ne ſont point en état de diſcerner les défauts d'avec les perfections. Ils n'ont d'autre reſſource que l'imitation; & malheureuſement, il eſt bien plus facile de tourner à la fauſſe pratique, que d'acquérir la bonne.

Les uns voulant imiter ceux qui cherchent à tirer d'un Cheval tout le brillant dont il eſt capable, tombent dans le défaut d'avoir la main & les jambes dans un continuel mouvement; ce qui eſt contre la grace du Cavalier, donne une fauſſe poſture au Cheval, lui falſifie l'appui de la bouche, & le rend incertain dans les jambes.

Les autres s'étudient à rechercher une préciſion & une juſteſſe, qu'ils voyent pratiquer à ceux qui ont la ſubtilité de choiſir, parmi un nombre de Chevaux, ceux auxquels la nature a donné une bouche excellente, des hanches ſolides, & des reſſorts unis & lians, qualités qui ne ſe trouvent que dans un très-petit nombre de Chevaux. Cela fait que ces imitateurs de juſteſſes ſi recherchées, amortiſſent le courage d'un brave Cheval, & lui ôtent toute la gentilleſſe que la nature lui avoit donnée.

D'autres enfin, entraînés par le prétendu bon goût du Public, dont les déciſions ne ſont pas toûjours des oracles, & contre lequel la timide vérité n'oſe ſe révolter, ſe trouvent, après un travail long & aſſidu, n'avoir pour tout mérite que la flateuſe & chimérique ſatisfaction de ſe croire plus habiles que les autres.

Nos grands Maîtres de l'Art, * qui ont fait tant de bruit dans les tems heureux de la Cavalerie, & dont on regrette encore la perte aujourd'hui, ne nous ont point laiſſé de regles pour nous conduire dans ce qu'ils avoient acquis par une application ſans relâche, ſecondée par d'heureuſes diſpoſitions, entretenue par l'émulation de toute la Nobleſſe, & animée par la vûe d'une récompenſe inſéparable du vrai mérite. Comme il eſt difficile d'atteindre le degré de perfection où ils ont pouſſé la Cavalerie, c'eſt moins à notre nonchalance qu'on doit attribuer la décadence d'un ſi noble exercice, qu'au peu de modeles qui nous reſtent.

Privés de ces avantages, nous ne pouvons chercher la vérité que dans les principes de ceux qui nous ont laiſſé par écrit le fruit de leurs travaux & de leurs lumieres. Parmi un aſſez grand nombre d'Auteurs, nous n'en avons, ſuivant le ſentiment unanime de tous les connoiſſeurs, que deux dont les Ouvrages ſoient eſtimés, qui ſont M. de la Broue, & M. le Duc de Newcaſtle.

M. de la Broue vivoit ſous le regne d'Henri IV. Il a compoſé un Ouvrage in-fol. qui renferme les principes de Jean-Baptiſte Pignatel ſon Maître, lequel tenoit Académie à Naples. Cette Ecole étoit en ſi grande

* *Meſſieurs du Pleſſis & de la Vallée freres.*

réputation

réputation, qu'on la regardoit comme la premiere du monde. Toute la Nobleffe de France & d'Allemagne, qui vouloit fe perfectionner dans la Cavalerie, étoit obligée d'aller prendre les leçons de cet illuftre Maître.

M. le Duc de Newcaftle, dit que M. de la Broue a porté fes leçons à un fi haut point de perfection, qu'il faut être confommé dans ce métier, pour les réduire en pratique. Cet éloge, quoiqu'un peu critique, ne laiffe pas de prouver l'excellence de cet Auteur.

M. le Duc de Newcaftle étoit un Seigneur Anglois, Gouverneur de Charles II. Il a infinimnt honoré la profeffion par l'unique étude qu'il en a faite pendant tout le cours de fa vie; auffi a-t-il paffé pour le plus favant Homme de cheval de fon tems. Nous avons de lui deux excellens Livres. L'un eft un in-fol. en François, imprimé à Anvers, & orné de Planches: mais comme il n'en fit tirer que cinquante, dont il fit préfent à plufieurs Princes & Seigneurs, & qu'il fit brifer les Planches, il eft devenu fi rare, qu'à peine peut-on le trouver. Le fecond Ouvrage de fa compofition, eft un in-4°. imprimé en Anglois, & traduit par M. de Soleyfel, Auteur du Parfait Maréchal.

Quelques Auteurs, tant François qu'Italiens & Allemands, ont auffi écrit de l'Art de monter à Cheval: mais les uns ont fi fort abrégé les matieres, dans la crainte d'y mettre du fuperflu, qu'ils ne donnent aucune idée diftincte de ce qu'ils traitent; & l'ennuyeufe differtation des autres, étouffe, fous une prétendue érudition déplacée, la fimple vérité, qui eft l'unique objet du Lecteur.

Il n'y a donc à proprement parler, que les deux Auteurs que je viens de citer, qui puiffent fervir de modeles: c'eft pourquoi, dans la vûe de faire un Ouvrage méthodique, & fondé fur de bons principes, j'ai pris ce qu'il y a de plus inftructif dans l'un & dans l'autre; cela fera en même tems une efpece de paralelle de ces deux excellens Hommes, dont on ne peut trop refpecter la mémoire. Leurs Ouvrages font cependant des thréfors infructueux pour la plûpart des Lecteurs, foit par le peu d'ordre qui y regne, foit par la quantité de redites dont ils font remplis. J'éviterai, s'il eft poffible, de femblables reproches, par la précifion avec laquelle je tâcherai de developper mes idées, qui deviendront encore plus fenfibles, avec le fecours des figures dont ce Traité eft orné.

Le fentiment de ceux qui comptent pour rien la théorie dans l'Art de monter à Cheval, ne m'empêchera point de foûtenir, que c'eft une des chofes les plus néceffaires pour atteindre à la perfection. Sans cette théorie la pratique eft toûjours incertaine. Je conviens que dans un exercice, où le corps à tant de part, la pratique doit être inféparable de la théorie, puifqu'elle nous fait découvrir la nature, l'inclination & les forces du Cheval; & par ce moyen on déterre fa reffource & fa gentilleffe, enfevelies, pour ainfi-dire, dans l'engourdiffement de fes membres. Mais pour parvenir à l'excellence de cet Art, il faut néceffairement être préparé fur les difficultés de cette pratique par une théorie claire & folide.

La théorie nous enſeigne à travailler ſur de bons principes : & ces principes, au lieu de s'oppoſer à la nature, doivent ſervir à la perfectionner par le ſecours de l'Art.

La pratique nous donne la facilité de mettre à exécution ce que la théorie nous enſeigne ; & pour acquerir cette facilité, il faut aimer les Chevaux ; être vigoureux & hardi ; & avoir beaucoup de patience. Ce ſont-là les principales qualités qui font le véritable Homme de cheval.

Il y a peu de perſonnes qui n'aiment les Chevaux : il ſemble que cette inclination ſoit fondée ſur la reconnoiſſance que nous devons à un animal, dont nous tirons tant de ſervices ; & s'il ſe trouve quelqu'un qui penſe autrement, il eſt puni de ſon indifférence, par les accidens auxquels il s'expoſe, ou par la privation du ſecours qu'il eſperoit tirer du Cheval.

Quand je dis qu'il faut de la vigueur & de la hardieſſe, je ne prétends pas que ce ſoit cette force violente, & cette témérité imprudente, dont quelques Cavaliers ſe parent, & qui leur fait eſſuyer de ſi grands dangers ; qui déſeſperent un Cheval, & le tiennent dans un continuel déſordre : j'entends une force liante, qui maintienne un Cheval dans la crainte & dans la ſoûmiſſion pour les aides & pour les châtimens du Cavalier, qui conſerve l'aiſance, l'équilibre & la grace, qui doivent être le propre du bel Homme de cheval, & qui ſont d'un grand acheminement à la ſcience.

La difficulté d'acquerir ces qualités, & le tems conſidérable qu'il faut pour ſe perfectionner dans cet exercice, fait dire à pluſieurs perſonnes, qui affectent un air de capacité, que le manége ne vaut rien, qu'il uſe & ruine les Chevaux, & qu'il ne ſert qu'à leur apprendre à ſauter & à danſer, ce qui par conſéquent les rend inutiles pour l'uſage ordinaire. Ce faux préjugé eſt cauſe, qu'une infinité de gens négligent un ſi noble & ſi utile exercice, dont tout le but eſt d'aſſouplir les Chevaux, de les rendre doux & obéiſſans, & de les aſſeoir ſur les hanches, ſans quoi un Cheval, ſoit de guerre, de chaſſe, ou d'école, ne peut être agréable dans ſes mouvemens, ni commode pour le Cavalier : ainſi la déciſion de ceux qui tiennent un pareil langage, étant ſans fondement, il ſeroit inutile de combattre des opinions qui ſe détruiſent ſuffiſamment d'elles-mêmes.

CHAPITRE II.

Des différentes natures de Chevaux ; de la cauſe de leur indocilité, & des vices qui en réſultent.

LA connoiſſance du naturel d'un Cheval, eſt un des premiers fondemens de l'Art de le monter, & tout Homme de cheval en doit faire ſa principale étude. Cette connoiſſance ne vient qu'après une lon-

gue expérience, qui nous apprend à developper la ſource de la bonne ou de la mauvaiſe inclination de cet Animal.

Quand la juſte ſtature, & la proportion des parties ſont accompagnées d'une force liante, & qu'avec cela on trouve dans un Cheval du courage, de la docilite, & de la bonne volonté, on peut avec ces bonnes qualités, mettre aiſément en pratique les vrais principes de la bonne Ecole : mais quand la nature eſt rebelle, & qu'on n'eſt point en état de découvrir d'où n'aît cette opiniâtreté, on court riſque d'employer des moyens plus capables de produire des vices nouveaux, que de corriger ceux que l'on croit connoître.

Le manque de bonne volonté dans les Chevaux procede ordinairement de deux cauſes : ou ce ſont des défauts extérieurs, ou c'en ſont d'intérieurs. Par défauts extérieurs, on doit entendre la foibleſſe des membres, ſoit naturelle, ſoit accidentelle, qui ſe rencontre aux reins, aux hanches, aux jarrets, aux jambes, aux piés, ou à la vûe. Comme nous avons détaillé aſſez au long tous ces défauts dans la premiere Partie, nous ne les rapporterons point ici.

Les défauts intérieurs, qui forment préciſément le caractere d'un Cheval, ſont la timidité, la lâcheté, la pareſſe, l'impatience, la colere, la malice, auxquels on peut ajoûter la mauvaiſe habitude.

Les Chevaux timides, ſont ceux qui ſont dans une continuelle crainte des aides & des châtimens, & qui prennent ombrage du moindre mouvement du Cavalier. Cette timidité naturelle, ne produit qu'une obéiſſance incertaine, interrompue, molle, & tardive ; & ſi l'on bat trop ces ſortes de Chevaux, ils deviennent tout-à-fait ombrageux.

La lâcheté, eſt un vice qui rend les Chevaux poltrons & ſans cœur. On appelle communément ces ſortes de Bêtes, *des Carognes*. Cette lâcheté avilit totalement un Cheval, & le rend incapable d'aucune obéiſſance hardie & vigoureuſe.

La pareſſe, eſt le défaut de ceux qui ſont mélancoliques, endormis, & pour ainſi-dire, hébétés ; il s'en trouve pourtant quelques-uns parmi ceux-ci, dont la force eſt engourdie par la roideur de leurs membres, & en les réveillant avec des châtimens faits à propos, ils peuvent devenir de braves Chevaux.

L'impatience eſt occaſionnée par le trop de ſenſibilité naturelle, qui rend un Cheval plein d'ardeur, déterminé, fougueux, inquiet. Il eſt difficile de donner à ces ſortes de Chevaux une allure réglée & paiſible, à cauſe de la trop grande inquiétude, qui les tient dans une continuelle agitation, & le Cavalier dans une aſſiette incommode.

Les Chevaux coleres, ſont ceux qui s'offenſent des moindres châtimens, & qui ſont vindicatifs. Ces Chevaux doivent être conduits avec plus de ménagemens que les autres : mais quand, avec ce défaut, ils ſont fiers & hardis, & qu'on ſçait bien les prendre, on en tire meilleur parti, que de ceux qui ſont malicieux & poltrons.

La malice forme un autre défaut naturel. Les Chevaux attaqués de ce vice, retiennent leurs forces par pure mauvaiſe volonté, & ne vont

qu'à contre-cœur. Il y en a quelques-uns qui font ſemblant d'obéir, comme vaincus & rendus : mais c'eſt pour échapper aux châtimens de l'Ecole, & ſi-tôt qu'ils ont repris un peu de force & d'haleine, ils ſe défendent de plus belle.

Les mauvaiſes habitudes que contractent certains Chevaux, ne viennent pas toûjours de vices intérieurs, mais ſouvent de la faute de ceux qui les ont d'abord mal montés : & quand ces mauvaiſes habitudes ſe ſont enracinées, elles ſont plus difficiles à corriger, qu'une mauvaiſe diſpoſition, qui viendroit de la nature.

Les différens vices que nous venons de définir, ſont la ſource de cinq défauts eſſentiels, & d'une dangereuſe conſéquence ; ſavoir, d'être, ou ombrageux, ou vicieux, ou rétifs, ou ramingues, ou entiers.

Le Cheval ombrageux, eſt celui qui s'effraie de quelque objet, & qui ne veut point en approcher. Cette appréhenſion, qui vient ſouvent de timidité naturelle, peut être cauſée auſſi par quelque défaut à la vûe, qui lui fait voir les choſes autrement qu'elles ne ſont ; ſouvent encore, c'eſt pour avoir été trop battu, ce qui fait que la crainte des coups, jointe à celle de l'objet, qui lui fait ombrage, lui accable la vigueur & le courage. Il y a d'autres Chevaux, qui après avoir été trop long tems dans l'écurie, la premiere fois qu'ils ſortent, tout leur fait peur & les met en allarme : mais cette manie, quand elle ne vient point d'autre cauſe, dure peu, ſi on ne les bat point, & ſi on leur fait connoître avec patience ce qui leur fait peur.

Le Cheval vicieux eſt celui qui, à force de coups, eſt devenu malin au point de mordre, de ruer & de haïr l'homme : ces défauts arrivent aux Chevaux coleres & vindicatifs, qui ont été battus mal-à-propos ; car l'ignorance & la mauvaiſe humeur de certains Cavaliers fait plus de Chevaux vicieux que la nature.

Le Cheval rétif, eſt celui qui retient ſes forces par pure malice, & qui ne veut obéir à aucun aide, ſoit pour avancer, pour reculer ou pour tourner. Les uns ſont devenus rétifs, pour avoir été trop battus & contraints ; & les autres pour avoir été trop reſpectés par un Cavalier qui les aura redoutés. Les Chevaux chatouilleux qui retiennent leurs forces, ſont ſujets à ce dernier défaut.

Le Cheval ramingue, eſt celui qui ſe défend contre les éperons, qui y réſiſte, qui s'y attache & qui rue dans une place, qui recule ou ſe cabre, au lieu d obéir aux aides, & d'aller en avant. Lorſqu'un Cheval réſiſte par poltronnerie, c'eſt une indice de carogne ; & quoiqu'il faſſe de grands & de furieux ſauts, c'eſt plutôt malice que force.

Le Cheval entier, eſt celui qui refuſe de tourner, plutôt par ignorance, & faute de ſoupleſſe, que par malice. Il y a des Chevaux qui deviennent entiers à une main, quoiqu'ils y ayent d'abord paru ſouples & obéiſſans, parce qu'on aura voulu trop tôt les aſſujettir, & paſſer trop vîte d'une leçon à l'autre. Un accident, qui vient à la vûe ou à quelqu'autre partie du corps, peut auſſi rendre un Cheval entier à une main, & même rétif. Le défaut d'être entier, eſt différent de celui d'être rétif, en

en ce que le Cheval rétif, par malice ne veut point tourner, quoiqu'il le ſache faire; & l'entier ne tourne point, parce qu'il ne le peut, ſoit par roideur ou par ignorance.

Quand les défauts que nous venons de définir, viennent de manque de cœur & par foibleſſe, la nature du Cheval étant alors défectueuſe, & le fond n'en étant pas bon, il eſt difficile d'y ſuppléer par l'Art.

L'origine de la plûpart des défenſes des Chevaux, ne vient pas toûjours de la nature; on leur demande ſouvent des choſes, dont ils ne ſont pas capables, en les voulant trop preſſer & les rendre trop ſavans: cette grande contrainte leur fait haïr l'exercice, leur foule & leur fatigue les tendons & les nerfs, dont les reſſorts ſont la ſoupleſſe; & ſouvent ils ſe trouvent ruinés, quand on croit les avoir dreſſés: alors n'ayant plus la force de ſe défendre, ils obéiſſent, mais de mauvaiſe grace, & ſans aucune reſſource.

Une autre raiſon fait encore naître ces défauts: on les monte trop jeunes; & comme le travail, qu'on leur demande, eſt au-deſſus de leur force, & qu'ils ne ſont pas encore aſſez formés, pour réſiſter à la ſujettion qu'ils doivent ſouffrir avant d'être dreſſés, on leur force les reins, on leur affoiblit les jarrets, & on les gâte pour toûjours. Le véritable âge, pour dreſſer un Cheval, eſt ſix, ſept ou huit ans, ſuivant le climat où il eſt né.

La rebellion & l'indocilité, qui ſont ſi naturelles, ſur-tout aux jeunes Chevaux, viennent encore de ce qu'ayant contracté l'habitude d'être en liberté dans les haras, & de ſuivre leurs meres, ils ont peine à ſe rendre à l'obéiſſance des premieres leçons, & à ſe ſoûmettre aux volontés de l'Homme, qui profitant de l'empire qu'il prétend avoir ſur eux, pouſſe trop loin ſa domination; joint à ce qu'il n'y a point d'Animal qui ſe reſſouvienne mieux que le Cheval, des premiers châtimens qu'on lui a donnés mal-à-propos.

Il y avoit autrefois des perſonnes prépoſées pour exercer les Poulains au ſortir du haras, lorſqu'ils étoient encore ſauvages. On les appelloit *Cavalcadours de Bardelle:* on les choiſiſſoit parmi ceux qui avoient le plus de patience, d'induſtrie, de hardieſſe & de diligence; la perfection de ces qualités n'étant pas ſi néceſſaire pour les Chevaux qui ont déja été montés; ils accoûtumoient les jeunes Chevaux à ſouffrir qu'on les approchât dans l'écurie, à ſe laiſſer lever les quatre piés, toucher de la main, à ſouffrir la bride, la ſelle, la croupiere, les ſangles, &c. Ils les aſſûroient & les rendoient doux au montoir. Ils n'employoient jamais la rigueur ni la force, qu'auparavant ils n'euſſent eſſayé les plus doux moyens dont ils puſſent s'aviſer; & par cette ingénieuſe patience, ils rendoient un jeune Cheval familier & ami de l'homme; lui conſervoient la vigueur & le courage; le rendoient obéiſſant aux premieres regles. Si l'on imitoit à préſent la conduite de ces anciens amateurs, on verroit moins de Chevaux eſtropiés, ruinés, rebours, roides & vicieux.

CHAPITRE III.

Des Inſtrumens dont on ſe ſert pour dreſſer les Chevaux.

APRE'S la bride & la ſelle, dont nous avons parlé dans les Chapitres VI. & VIII. de la premiere Partie, les Inſtrmens qui ſont les plus en uſage, pour dreſſer les Chevaux, ſont la chambriere, la gaule, les éperons, la longe, la martingale, le poinçon, les lunettes, le trouſſequeue, les piliers, le caveçon de cuir, le caveçon de fer, le bridon, & le filet.

LA CHAMBRIERE, eſt une bande de cuir de cinq à ſix pieds de long, attachée au bout d'une canne de jet raiſonnablement groſſe, & longue d'environ quatre piés. Cet Inſtrument ſert à animer & à réveiller un Cheval qui s'endort ou ſe retient; & à châtier celui qui refuſe d'aller en avant. La chambriere eſt encore d'une grande utilité, pour dreſſer un Cheval dans les piliers: mais il faut ſavoir s'en ſervir à propos. On a banni le fouet des Ecoles bien reglées, parce qu'il peut cauſer des cicatrices aux feſſes & au ventre; on eſt pourtant quelquefois obligé d'y avoir recours pour rendre ſenſible un Cheval qui a le cuir dur, & pour lui faire craindre le châtiment.

LA GAULE, eſt une baguette de bouleau que le Cavalier tient dans la main droite. Elle ne doit être longue que d'environ trois piés & demi; car ſi elle l'étoit davantage, cé ſeroit le milieu qui appliqueroit ſur les épaules, & ce doit être la pointe de la gaule. Elle donne beaucoup de grace à un Cavalier quand il ſçait bien s'en ſervir, & repréſente auſſi de quelle maniere il doit tenir ſon épée à Cheval.

L'EPERON eſt une piece de fer, compoſée de trois branches, dont deux entourent le talon; & au bout du colet, qui eſt la troiſieme branche qui ſort en dehors, il y a une étoile qu'on appelle *Molette*, laquelle doit avoir cinq ou ſix pointes, pour piquer ou pincer le Cheval. Les pointes des molettes ne doivent pas être rondes & émouſſées, de peur qu'elles ne cauſent des cicatrices au ventre: il ne faut pas non plus qu'elles ſoient trop pointues, parce que cela déſeſpereroit un Cheval qui auroit le cuir ſenſible. Le colet de l'éperon doit être un peu long; autrement le Cheval ne ſentiroit pas ſi bien l'effet de la molette, & le Cavalier ſeroit obligé de faire un trop grand mouvement de la jambe, pour arriver au ventre.

LA LONGE, eſt une longue corde, de la groſſeur du petit doigt, au bout de laquelle il y a une boucle attachée à un cuir, que l'on paſſe dans l'anneau du milieu du caveçon de fer. Cet inſtrument eſt excellent pour accoûtumer les jeunes Chevaux à troter ſur des cercles, avec le ſecours de la chambriere: il ſert encore pour ceux qui ſont rétifs, qui retiennent leurs forces par malice, ou qui ſont ramingues, comme nous l'enſeignerons en ſon lieu.

LA MARTINGALE, eſt une courroie de cuir, attachée par un bout aux ſangles ſous le ventre du Cheval, & de l'autre à la muſerole, en paſſant entre les deux jambes de devant,& remontant le long du poitrail. Quelques Cavaliers prétendent avec cet inſtrument, empêcher un Cheval de battre à la main, & de donner des coups de tête: mais c'eſt une grande erreur; car on le confirme dans ſon vice, au lieu de le corriger; & l'on devroit bannir cette invention des bonnes Ecoles.

LE POINÇON, eſt un manche de bois, long de ſept à huit pouces, au bout duquel il y a une pointe de fer. On tient au bout du poinçon dans le creux de la main droite, & on appuie la pointe ſur la croupe du Cheval, pour lui faire détacher la ruade. Je n'approuve point cet inſtrument; car outre la ſituation contrainte, où eſt le bras du Cavalier, lorſqu'il appuie le poinçon, il peut y avoir encore deux autres inconvéniens, qui ſont, ou que la pointe du poinçon étant trop émouſſée, il ne fait point d'effet; ou lorſqu'elle eſt trop pointue, elle déchire & enſanglante la croupe & y fait de longues eſtafilades. Je préfere l'invention de M. de la Broue, qui eſt une eſpece de col d'éperon creuſé avec une molette: on attache cet éperon à un bout de gaule long d'environ deux pieds, de ſorte qu'on s'en ſert comme de la gaule ſous main; & alors le Cavalier aide ſon Cheval avec plus de grace & de facilité, & ne court pas riſque d'enſanglanter la croupe.

LES LUNETTES, ſont deux eſpeces de petits chapeaux de cuir, dont on ſe ſert pour mettre ſur les yeux d'un cheval qui ne veut point ſe laiſſer monter, qui veut mordre le Cavalier qui l'approche, ou le frapper des piés de devant.

LE TROUSSEQUEUE, eſt un inſtrument de cuir, long d'un grand pié, dont on ſe ſert pour envelopper la queue d'un ſauteur. Cet inſtrument ſe ferme par le moyen de pluſieurs petits crochets, dans leſquels on entrelace une courroie. Il eſt attaché près du culeron de la croupiere par deux petits contre-ſanglots. Il y a au bas du trouſſequeue deux longes de cuir, qui paſſent le long des cuiſſes & des flancs du Cheval, & qui aboutiſſent aux contre-ſanglots pour tenir la queue en état. Le trouſſequeue fait paroître un Cheval plus large de croupe, lui donne plus de grace lorſqu'il ſaute, & empêche auſſi la queue de donner dans les yeux du Cavalier.

LES PILIERS, ſont deux pieces de bois rondes, ayant chacune une tête, plantées dans le manége à cinq piés l'une de l'autre. Ils doivent avoir ſix piés hors de terre. On fait à chaque pilier des trous de diſtance en diſtance pour les Chevaux de différentes hauteurs; ou bien on y met des anneaux de fer, pour paſſer & attacher les cordes du caveçon. L'uſage des piliers, eſt d'accoûtumer un Cheval à craindre le châtiment de la chambriere; de l'animer; de lui apprendre à piafer & à lever le devant. On ſe ſert auſſi communément des piliers dans les Académies pour y mettre les Chevaux deſtinés à ſauter.

LE CAVEÇON DE CUIR, eſt une eſpece de têtiere faite de gros cuir plat, qui ſe met à la tête d'un cheval, avec deux longes de corde aux

deux côtés pour l'attacher dans les piliers. Il faut qu'un caveçon ſoit rembouré au haut de la têtiere, de peur de bleſſer un Cheval au-deſſus de la tête près des oreilles: on le remboure auſſi à l'endroit de la muſerole, qui porte au-deſſus du nez, de peur de lui écorcher cette partie lorſqu'il donne dans les cordes.

LE CAVEÇON DE FER, eſt une bande de fer tournée en arc, garnie de trois anneaux, montée de têtiere & de ſoûgorge. Il y en a de tors, de mordans & de plats. Les caveçons plats ſont les meilleurs; car les mordans, qui ſont creuſés dans le milieu & dentelés par les côtés, écorchent le nez du cheval, à moins qu'on ne les faſſe armer d'un cuir. Le caveçon doit être placé un doigt plus haut que l'œil de la branche de la bride, afin qu'il n'empêche pas l'action du mors ni l'effet de la gourmette.

M. de la Broue, & après lui, M. le Duc de Newcaſtle, attribuent au caveçon de ſi grands avantages, que je me ſuis cru obligé de rapporter ici ce qu'ils en ont dit l'un & l'autre.

M. de la Broue dit, « que le caveçon a été inventé pour retenir, re-
» lever, rendre leger, apprendre à tourner, & à parer, aſſûrer la tête &
» la croupe ſans offenſer la bouche ni la barbe, & auſſi pour ſoulager
» les épaules, les jambes, & les piés de devant, & pour remédier aux
» fautes que font les Chevaux dreſſés qui ſe dérangent à l'Ecole,
» parce que la partie intérieure de la bouche où ſe fait le principal appui
» de la bride, eſt plus ſenſible que n'eſt l'endroit du nez où ſe place le
» caveçon; & en ôtant le caveçon, le Cheval eſt plus attentif aux effets
» de la bride & par conſéquent plus leger. «

Voici le ſentiment de M. le Duc de Newcaſtle. « Le caveçon eſt pour
» retenir, relever, rendre leger, apprendre à tourner, arrêter, aſſouplir
» le col, aſſûrer la bouche, placer la tête, la croupe, conſerver la bou-
» che ſaine & entiere, les barres & la place de la gourmette, plier les
» épaules, les rendre ſouples de même que ſes bras, ſes jambes, plier
» le col & le rendre ſouple. Un Cheval ira mieux enſuite ayant quitté le
» caveçon, & aura de l'attention à tous les mouvemens de la main. Il
» ne faut pas tout faire avec le caveçon: mais il faut que la main
» de la bride agiſſe avec le caveçon, qui n'eſt qu'une aide pour la
» bride.

» La longe de dedans du caveçon, attachée au au pommeau de la
» ſelle, donne un beau pli au Cheval, l'aſſûre & l'aſſujettit au véritable
» appui de la main, & le rend ferme ſur les hanches, ſur-tout au Che-
» val qui peſe ou qui tire à la main, parce qu'il l'empêche d'appuyer
» ſur le mors.

» Le caveçon appuyant partout également ſur la moitié du nez, on
» a plus de priſe pour donner un plus grand pli, & pour faire tourner
» le Cheval, ce qui agit auſſi puiſſamment ſur les épaules.

» Un Cheval dreſſé ſans caveçon, ne ſera jamais dans cette agréable
» appui que doivent avoir les braves Chevaux, qui eſt d'être égal, fer-
» me & leger.

» Les

» Les branches de la bride sont plus lentes à faire leur effet, & sont si » basses, qu'il ne reste pas assez d'espace pour tirer comme avec le cave- » çon. La bride peut à grand peine tirer le bout du nez.

» Le caveçon & la bride sont fort différens dans leurs effets, par la » différence qu'il y a de la bouche au nez. Si vous tirez le caveçon en » haut, les ongles tournés en avant, cela hausse la tête du Cheval; & » si vous tirez la bride les ongles en haut, cela fait baisser seulement » le nez du Cheval en bas, & encore plus, si vous tenez la main basse » de la bride.

» En travaillant avec la bride seule, on se peut facilement tromper, à » moins que d'être bien savant dans les différens effets des divers » mouvemens de la main de la bride ; ainsi il faut se vouloir aveu- » gler soi-même, si on ne veut pas prendre un chemin si court & si » assûré, comme est celui du caveçon lié au pommeau & secondé de » la bride. «

Après le jugement que portent ces deux grands Maîtres sur les avantages & les effets du caveçon, il y auroit de la témérité à ne pas suivre une décision si respectable. La seule remarque que je trouve à propos de faire, c'est que je crois le caveçon très-excellent entre les mains d'un Homme de cheval qui sait bien s'en servir: mais je crois en même tems, qu'il est dangereux de le donner aux Ecoliers, parce que l'expérience nous fait voir que ceux qui ont été élevés dans les Ecoles, où on se sert de cet instrument, ont, pour la plûpart, la main rude & déplacée, ce qui est occasionné par la force majeure qu'on emploie pour le faire agir.

Le BRIDON, est une embouchure montée d'une têtiere sans muserole : cette embouchure a peu de fer, & est brisée dans le milieu; quelques-uns le sont en plusieurs endroits. Le bridon n'est autre chose qu'une imitation des premieres brides, dont on s'est servi pour monter les Chevaux, & qui n'étoient autre chose qu'une simple embouchure sans branches & sans gourmette.

Il y a deux sortes de bridons : les uns dont l'embouchure est très-mince, se mettent avec la bride, & servent à soulager la bouche d'un Cheval; & en cas d'accident, lorsque les rênes viennent à se rompre, par exemple, ou à être coupées dans un combat, on a recours alors au bridon.

L'autre espece de bridon, est celui dont on se sert pour acheminer les jeunes Chevaux. L'embouchure en est plus grosse; & aux deux extrémités, il y a deux petites barres de fer rondes pour empêcher qu'il ne sorte de la bouche d'un côté ou de l'autre, en tirant l'une des deux rênes.

Voici de quelle façon M. le Duc de Newcastle s'explique sur les effets du bridon.

» Le bridon n'appuie que sur les levres, & peu sur les barres, & la » barbe se conserve en son entier. Il est bon pour les Chevaux qui pesent » à la main, portent bas, & s'arment, pour les relever. On peut gour-

» mander un Cheval en tirant les deux rênes du bridon l'une après l'au-
» tre, fortement, & plusieurs fois de suite, comme si on vouloit lui
» scier la bouche. Il est encore bon, pour acheminer un jeune Cheval,
» lui apprendre à tourner au pas, au trot, l'arrêter : la sujettion de la bri-
» de lui peut donner occasion de se défendre, & le bridon le dispose à
» mieux obéir à la bride. Il faut avoir les ongles en dessous, avancer
» les mains & avoir les bras en avant. Il n'est pas bon pour ceux qui
» n'ont point d'appui, qui battent à la main ; car, comme il ôte l'appui
» à ceux qui en ont trop, il gâte ceux qui n'en ont point.

Le Filet, est une espece de mors, monté d'une têtiere sans musero-le, avec une gourmette, & des branches sans chaînettes. Ce mors sert aux Chevaux de carosse ou autres, lorsqu'on les étrille, ou qu'on les mene à la riviere.

Les Anglois plus attentifs qu'aucune Nation, pour ce qui regarde l'équipage d'un Cheval, ont inventé un filet d'une structure assez singuliere : il sert en même tems de bridon & de bride, par le moyen de deux paires de rênes, l'une desquelles est attachée au bas des branches, comme aux brides ordinaires. Les autres rênes sont attachées à deux arcs, qui sont aux deux extrémités de l'embouchure ; & en se servant de ces deux dernieres rênes, la gourmette alors n'agissant plus, l'embouchure agit comme celle du bridon, & produit le même effet.

CHAPITRE IV.

Des termes de l'Art.

RIEN ne contribue davantage à la connoissance d'un Art ou d'une Science, que l'intelligence des termes qui lui sont propres. L'Art de monter à Cheval en en a de particuliers ; c'est pourquoi j'ai cherché à en donner des définitions claires & précises.

Manege ; ce mot a deux significations ; savoir, le lieu où l'on exerce les Chevaux, & l'exercice qu'on leur fait faire.

A l'égard des manéges où l'on exerce les Chevaux, il y en a de couverts & de découverts. Un beau manége couvert doit être large de 35 à 36 piés, & long de trois fois sa largeur.

Un manége découvert peut être plus large & plus long, suivant le terrein qu'on a à y employer ; on l'entoure de barrieres.

Le manége regardé comme l'exercice que l'on fait faire au Cheval, est la maniere de le dresser sur toutes sortes d'airs.

Air, est la belle attitude que doit avoir nn Cheval dans ses différentes allures ; c'est aussi la cadence propre à chaque mouvement qu'il fait dans chaque allure, soit naturelle, ou artificielle, comme nous l'expliquerons dans la suite.

Changer de main, est l'action que fait un Cheval avec les jambes, lorsqu'il change de piés, soit pour galoper sur le pié droit ou sur

le pié gauche. Ce terme vient des anciens Ecuyers, qui nommoient les parties du corps du Cheval, par préference aux autres Animaux, comme celles de l'Homme ; & de même qu'on dit encore aujourd'hui, la bouche d'un Cheval, le menton & le bras, ils appelloient auſſi le pié d'un Cheval la main ; ainſi changer de main, c'eſt changer de pié. Selon l'uſage, on entend auſſi par changement de main la ligne ou la piſte que décrit un Cheval, en traverſant le manége avant de faire ce changement de pié.

PISTE, eſt le chemin que décrivent les quatre piés d'un Cheval en marchant. Un Cheval va d'une piſte ou de deux piſtes. Il va d'une piſte, lorſqu'il marche droit ſur une même ligne, & que les piés de derriere ſuivent & marchent ſur la ligne de ceux de devant : c'eſt ce qu'on appelle, *Fuir les talons*.

AIDES, ſont les moyens dont le Cavalier ſe ſert pour faire aller ſon Cheval, & le ſecourir : ces moyens conſiſtent dans les différens mouvemens de la main & des jambes.

AIDES FINES. On dit d'un Homme de cheval qu'il a des aides fines, lorſque ſes mouvemens ſont peu apparens, & qu'en gardant un juſte équilibre, il aide ſon Cheval avec ſcience, avec aiſance & avec grace ; ce qu'on appelle auſſi, *Aides ſecrettes*. On dit encore qu'un Cheval a les aides fines, lorſqu'il obéit promptement & avec facilité au moindre mouvement de la main & des jambes du Cavalier.

RENDRE LA MAIN, c'eſt le mouvement que l'on fait en baiſſant la main de la bride, ſoit pour adoucir, ou pour faire quitter le ſentiment du mors ſur les barres. Il faut remarquer, qu'on entend toûjours par la main de la bride, la main gauche du Cavalier ; car, quoiqu'on ſe ſerve quelquefois de la main droite pour tirer la rêne droite, ce n'eſt alors qu'une aide à la main gauche, qui reſte toûjours la main de la bride.

S'ATTACHER A LA MAIN ; c'eſt lorſqu'un Cavalier à la main rude, & qu'il la tient plus ferme qu'il ne doit : c'eſt le plus grand défaut qu'on puiſſe avoir à cheval ; car cette dureté de main gâte la bouche d'un Cheval, l'accoûtume à ſe cabrer, & le met en danger de ſe renverſer ; accident bien funeſte, & dont les ſuites ſont quelquefois la mort du Cavalier, comme il eſt arrivé plus d'une fois.

TIRER A LA MAIN, Ce défaut regarde le Cheval, c'eſt lorſque ſa bouche ſe roidit contre la main du Cavalier, en tirant & en levant le nez, par ignorance ou par déſobéiſſance.

PESER A LA MAIN, c'eſt lorſque la tête du Cheval s'appuie ſur le mors, & s'appeſantit ſur la main de la bride, en ſorte qu'on eſt obligé de porter, pour ainſi-dire, la tête du Cheval.

BATTRE A LA MAIN, c'eſt le défaut des Chevaux qui n'ont pas la tête aſſûrée, ni la bouche faite, & qui pour éviter la ſujettion du mors, ſecouent la bride, & donnent des coups de tête.

FAIRE LES FORCES ; c'eſt un mouvement très-deſagréable que font certains Chevaux, en ouvrant la bouche, & en portant continuellement la mâchoire inférieure de gauche à droite, & de droite à gauche : c'eſt le défaut des bouches foibles.

APPUI, eſt le ſentiment que produit l'action de la bride dans la main du Cavalier, & réciproquement l'action que la main du Cavalier opere ſur les barres du Cheval. Il y a des Chevaux qui n'ont point d'appui, d'autres qui en ont trop, & d'autres qui ont l'appui à pleine main. Ceux qui n'ont point d'appui, ſont ceux qui craignent le mors, & ne peuvent ſouffrir qu'il appuie ſur les barres; ce qui les fait battre à la main & donner des coups de tête. Les Chevaux qui ont trop d'appui, ſont ceux qui s'appeſantiſſent ſur la main. L'appui à pleine main, qui fait la meilleure bouche, c'eſt lorſque le Cheval ſans peſer ni battre à la main, a l'appui ferme, leger, & temperé: ces trois qualités ſont celles de la bonne bouche d'un Cheval, leſquelles répondent à celles de la main du Cavalier, qui doit être legere, douce, & ferme.

PARADE, eſt la maniere d'arrêter un Cheval à la fin de ſa repriſe, ainſi PARER, ſignifie arrêter.

REPRISE, eſt une leçon réitérée, qu'on donne à un Cheval, & dans l'intervalle d'une repriſe à l'autre, on lui laiſſe reprendre haleine.

MARQUER UN DEMI-ARRET, c'eſt lorſqu'on retient la main de la bride près de ſoi, pour retenir & ſoûtenir le devant d'un Cheval qui s'appuie ſur le mors, ou lorſqu'on veut le ramener ou le raſſembler.

RAMENER, c'eſt faire baiſſer la tête & le nez à un Cheval, qui tire à la main & porte le nez haut.

RASSEMBLER un Cheval, ou le tenir enſemble; c'eſt le racourcir dans ſon allure, ou dans ſon air, pour le mettre ſur les hanches; ce qui ſe fait en retenant doucement le devant avec la main de la bride, & chaſſant les hanches ſous lui avec le gras des jambes, pour le préparer à le mettre dans la main & dans les talons.

ETRE DANS LA MAIN ET DANS LES TALONS; c'eſt la qualité que l'on donne à un Cheval parfaitement dreſſé, qui ſuit la main, ſuit les jambes & les éperons avec liberté & obéiſſance, ſoit en avant ou en arriere, dans une place, de côté ſur un talon & ſur l'autre, & qui ſouffre les jambes & même les éperons ſans ſe traverſer, ni déplacer la tête. Si l'on trouvoit aujourd'hui un pareil Cheval, on pourroit, ſans témérité, lui donner le nom de *Phenix*.

RENFERMER; c'eſt tenir beaucoup enſemble un Cheval qui eſt aſſez avancé pour commencer à le mettre dans la main & dans les talons.

BIEN MIS; c'eſt-à-dire bien dreſſé; bien mis dans la main & dans les talons.

SE TRAVERSER; c'eſt lorſque la croupe d'un Cheval ſe dérange de la piſte qu'elle doit décrire, ſoit en fuyant les talons, ou en allant par le droit.

S'ENTABLER; c'eſt lorſque le Cheval, allant de côté, s'accule, au lieu d'aller en avant, & que les hanches marchent avant les épaules. Ce terme n'eſt plus gueres en uſage, on ſe ſert d'acculer.

HARPER; c'eſt l'allure des Chevaux qui ont des éparvins ſecs, dont le mouvement ſe fait de la hanche avec précipitation, au lieu de plier le jarret.

PIAFFER;

PIAFFER; c'eſt l'action que fait le Cheval, lorſqu'il paſſage dans une même place, en pliant les bras, & en levant les jambes avec grace, ſans ſe traverſer, ni avancer, ni reculer; & en demeurant dans le reſpect pour la main & pour les jambes du Cavalier.

TREPIGNER; c'eſt le défaut de ceux qui piaffent mal, qui au lieu de ſoûtenir la jambe haut, précipitent leur mouvement & battent la poudre. Les Chevaux qui ont trop d'ardeur, ſont ſujets à ce défaut.

DOUBLER. Il y a doubler large, & doubler étroit. Le doubler large, eſt lorſqu'on tourne un Cheval par le milieu du manége ſans changer de main, en partageant le terrein également. Et le doubler étroit, eſt lorſqu'on le tourne dans un quarré étroit aux quatre coins du manége.

FALQUER, FALCADE, eſt l'action que fait le Cheval, en coulant les hanches baſſes & trides à l'arrêt du galop.

TRIDE; ce mot eſt de M. de la Broue: il s'en eſt ſervi pour exprimer les mouvemens prompts, courts & unis, que font les Chevaux avec les hanches, en les rabattant promptement ſous eux. On dit d'un Cheval, qu'il a la carriere tride, c'eſt-à-dire, qu'il galope court & vîte des hanches.

FERMER, SERRER une demi-volte; cela s'entend de la fin d'un changement de main, ou d'une demi-volte, où un Cheval doit arriver également de côté, les quatre jambes enſemble, ſur la ligne de la muraille pour reprendre à l'autre main.

TRAVAILLER DE LA MAIN A LA MAIN; c'eſt lorſqu'on tourne un Cheval d'une piſte, avec la main ſeule, & peu d'aide des jambes: ce qui eſt bon pour le manége de guerre.

SECOURIR; c'eſt aider un Cheval avec les jarrets, ou avec les gras de jambes, lorſqu'il veut demeurer, ou ſe ralentir dans ſon allure.

CHEVALER; c'eſt lorſque le Cheval en allant de côté, en fuyant les talons, les jambes de dehors paſſent par deſſus celles de dedans.

DEDANS & DEHORS; c'eſt une façon de parler, dont on ſe ſert quelquefois, au lieu de droit & de gauche, pour exprimer les aides que l'on doit donner avec les rênes de la bride, avec les jambes & les talons du Cavalier, & auſſi les mouvemens des jambes du Cheval ſelon la main où il va. Pour mieux entendre ceci, il faut ſavoir qu'autrefois les Ecuyers travailloient preſque toûjours leurs Chevaux ſur des cercles, & le centre autour duquel ils tournoient, déterminoit la main où ils alloient; en ſorte qu'en tournant un Cheval à droite ſur un cercle, la rêne de la bride, la jambe & le talon du Cavalier, & les jambes du Cheval qui étoient du côté du centre, s'appelloient la rêne de dedans, la jambe de dedans, le talon de dedans, ce qui eſt le même de dire, rêne droite, jambe droite, &c. Pour lors la rêne de dehors, la jambe de dehors, ſont la rêne gauche, la jambe gauche; & de même en tournant un Cheval à gauche ſur un cercle, la rêne & la jambe qui ſont du côté du centre, s'appellent la rêne & la jambe de dedans, & ſont la rêne gauche & la jambe gauche; & par conſéquent la rêne de dehors, & la jambe de dehors, ſont la rêne droite, & la jambe droite. Aujourd'hui que les ma-

néges ſont quarrés & bornés de murailles ou de barrieres, il eſt aiſé de comprendre qu'on entend par la rêne de dehors & la jambe de dehors, celles qui ſont du côté du mur. Si le mur eſt à la gauche du Cavalier, cela s'appelle aller à main droite, alors la rêne & la jambe de dehors ſont du côté du mur; ce ſont la rêne gauche & la jambe gauche, & celles de dedans ſont du côté du manége. Si la muraille eſt à la droite du Cavalier, cela ſe dit travailler à main gauche; la rêne droite & la jambe droite, ſont la rêne & la jambe de dehors, & par conſéquent la rêne gauche & la jambe gauche, ſont celles de dedans. J'ai été obligé de donner une explication un peu ample de ces termes, parce que pluſieurs perſonnes les confondent: mais pour parler plus intelligiblement, on dit droit & gauche, qui eſt plus ſimple, tant pour exprimer les jambes du Cavalier, que celles du Cheval, & auſſi les rênes de la bride.

A l'égard des termes qui regardent les airs du manége, on en trouvera l'explication & la définition dans le Chapitre VI. où il eſt traité des mouvemens artificiels.

CHAPITRE V.

Des différens mouvemens des jambes des Chevaux ſelon la différence de leurs allures.

LA plûpart de ceux qui montent à Cheval n'ont qu'une idée confuſe des mouvemens des jambes de cet animal dans ſes différentes allures, cependant ſans une connoiſſance auſſi eſſentielle à un Cavalier, il eſt impoſſible qu'il puiſſe faire agir des reſſorts, dont il ne connoît pas la mécanique.

Les Chevaux ont deux ſortes d'allures; ſavoir, les allures naturelles, & les allures artificielles.

Dans les allures naturelles, il faut diſtinguer les allures parfaites, qui ſont, le pas, le trot, & le galop; & les allures défectueuſes, qui ſont, l'amble, l'entre-pas ou traquenard, & l'aubin.

Les allures naturelles & parfaites ſon celles qui viennent purement de la nature, ſans avoir été perfectionnées par l'Art.

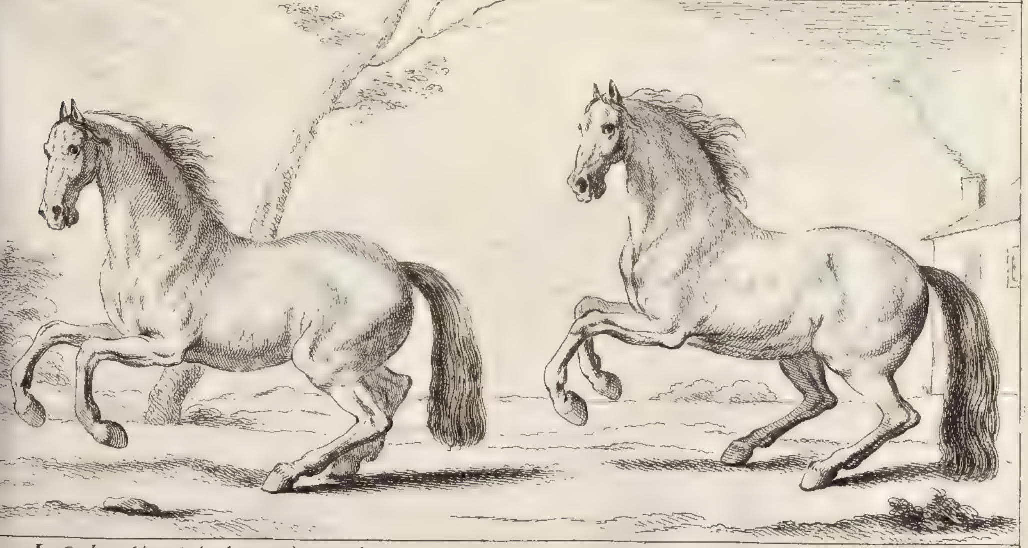
Les allures naturelles & défectueuſes, ſont celles qui proviennent d'une nature foible ou ruinée.

Les allures artificielles, ſont celles qu'un habile Ecuyer ſçait donner aux Chevaux qu'il dreſſe, pour les former dans les différens airs, dont ils ſont capables, & qui doivent ſe pratiquer dans les manéges bien réglés.




Le Pas. Le Trot.


Le Galop désuni du devant à droite. Le Galop désuni du derriere à droite.


Le Galop désuni du devant à gauche. Le Galop désuni du derriere à gauche.

...arrocel. In. J. Audran Sculp.





Le Galop uni à droite. *Le Galop faux à droite.*



Le Galop uni à gauche. *Le Galop faux à gauche.*



L'Amble. *L'Aubin.*

rocel In. J. Audran Sculp.

ARTICLE PREMIER.

Des allures naturelles.

Le Pas.

LE pas, eſt l'action la moins élevée, la plus lente & la plus douce de toutes les allures d'un Cheval. Dans le mouvement que fait un Cheval lorſqu'il va le pas, il leve les deux jambes qui ſont oppoſées & traverſées, l'une devant, l'autre derriere. Quand, par exemple, la jambe droite de devant eſt en l'air & ſe porte en avant, la gauche de derriere ſe leve immédiatement après, & ſuit le même mouvement que celle de devant, & ainſi des deux autres jambes ; en ſorte que dans le pas, il y a quatre mouvemens : le premier eſt celui de la jambe droite de devant, qui eſt ſuivie de la jambe gauche de derriere, qui fait le ſecond mouvement ; le troiſieme eſt celui de la jambe gauche de devant, qui eſt ſuivie de la jambe droite de derriere ; & ainſi alternativement.

Le Trot.

L'ACTION que fait le Cheval qui va au trot, eſt de lever en même tems les deux jambes qui ſont oppoſées & traverſées ; ſavoir, la jambe droite de devant avec la jambe gauche de derriere, & enſuite la jambe gauche de devant avec la droite de derriere. La différence qu'il y a entre le pas & le trot, c'eſt que dans le trot, le mouvement eſt plus violent, plus diligent & plus relevé, ce qui rend cette derniere allure beaucoup plus rude que celle du pas, qui eſt lente & près de terre. Il y a encore cette différence : c'eſt que, quoique les jambes du Cheval qui va le pas, ſoient oppoſées & traverſées, comme elles le ſont au trot, la poſition des piés ſe fait en quatre tems au pas, & qu'au trot, il n'y en a que deux, parce qu'il leve en même tems les deux jambes oppoſées, & les poſe auſſi à terre en même tems, comme nous venons de l'expliquer.

Le Galop.

LE GALOP, eſt l'action que fait le Cheval en courant. C'eſt une eſpece de ſaut en avant ; car les jambes de devant ne ſont point encore à terre, lorſque celles de derriere ſe levent ; de façon qu'il y a un inſtant imperceptible où les quatre jambes ſont en l'air. Dans le galop, il y a deux principaux mouvemens, l'un pour la main droite, qu'on appelle, galoper ſur le pié droit ; & l'autre pour la main gauche, qui eſt galoper ſur le pié gauche. Il faut que dans chacune de ces différences, la jambe de dedans de devant avance & entame le chemin, & que celle de derriere du même côté, ſuive & avance auſſi, ce qui ſe fait dans l'ordre ſuivant. Si le Cheval galope à droite, quand les deux jambes de

devant font levées, la droite eſt miſe à terre plus avant que la gauche, & la droite de derriere chaſſe & ſuit le mouvement de celle de devant; elle eſt auſſi poſée à terre plus avant que la gauche de derriere. Dans le galop à main gauche, c'eſt le pié gauche de devant qui mene & entame le chemin; celui de derriere du même côté ſuit, & eſt auſſi plus avancé que le pié droit de derriere. Cette poſition de piés ſe fait dans l'ordre ſuivant.

Lorſque le Cheval galope à droite, après avoir raſſemblé les forces de ſes hanches pour chaſſer les parties de devant, le pié gauche de derriere ſe poſe à terre le premier; le pié droit de derriere fait enſuite la ſeconde poſition, & eſt placé plus avant que le pié gauche de derriere, & dans le même inſtant le pié gauche de devant ſe poſe auſſi à terre; en ſorte que dans la poſition de ces deux piés, qui ſont croiſés & oppoſés comme au trot, il n'y a ordinairement qu'un tems qui ſoit ſenſible à la vûe & à l'oreille; & enfin le pié droit de devant, qui eſt avancé plus que le pié gauche de devant, & ſur la ligne du pié droit de derriere, marque le troiſieme & dernier tems. Ces mouvemens ſe répetent à chaque tems de galop, & ſe continuent alternativement.

A main gauche, la poſition des piés ſe fait différemment; c'eſt le pié droit de derriere qui marque le premier tems; le pié gauche de derriere & le pié droit de devant, ſe levent enſuite & ſe poſent enſemble à terre, croiſés comme au trot, & font le ſecond tems; & enfin le pié gauche de devant, qui eſt plus avancé que le pié droit de devant, & ſur la ligne du pié gauche de derriere, marque la troiſieme & derniere cadence.

Mais lorſqu'un Cheval a les reſſorts lians & le mouvement des hanches tride, il marque alors quatre tems, qui ſe font dans l'ordre ſuivant. Lorſqu'il galope à droite, par exemple, le pié gauche de derriere ſe poſe à terre le premier, le pié droit de derriere fait la ſeconde poſition, le pié gauche de devant, immédiatement après celui-ci, marque le troiſieme tems; & enfin le pié droit de devant, qui eſt le plus avancé de tous, fait la quatrieme & derniere poſition: ce qui fait alors, 1. 2. 3. & 4. & forme la vraie cadence du beau galop, qui doit être diligent des hanches, & raccourci du devant: comme nous l'expliquerons dans la ſuite.

Quand il arrive qu'un Cheval n'obſerve pas, en galopant, le même ordre aux deux mains dans la poſition de ſes piés, comme il le doit, & comme nous venons de l'expliquer; il eſt faux ou déſuni.

Un Cheval galope faux ou ſur le mauvais pié, lorſqu'allant à une main, au lieu d'entamer le chemin avec la jambe de dedans, comme il le doit, c'eſt la jambe de dehors qui eſt la plus avancée; c'eſt-à-dire, ſi le Cheval, en galopant à main droite, entame le chemin avec la jambe gauche de devant, ſuivie de la gauche de derriere, alors, il eſt faux, il galope faux, ſur le mauvais pié: & ſi en galopant à main gauche, il avance & entame le chemin avec la jambe droite de devant, & celle de derriere, au lieu de la gauche, il eſt de même faux & ſur le mauvais pié.

La

La raiſon de cette fauſſeté dans cette allure, vient de ce que les deux jambes, celle de devant & celle de derriere, qui ſont du côté du centre du terrein autour duquel on galope, doivent néceſſairement être avancées, afin de ſoûtenir le poids du Cheval & du Cavalier; car autrement le Cheval ſeroit en danger de tomber en tournant; ce qui arrive quelquefois, & ne laiſſe pas d'être dangereux. On court auſſi le même riſque quand un Cheval galope déſuni.

Un Cheval ſe déſunit de deux manieres, tantôt du devant, & tantôt du derriere: mais plus ordinairement du derriere que du devant. Il ſe déſunit du devant, lorſqu'en galopant dans l'ordre qu'il doit avec les jambes de derriere à la main où il va, c'eſt la jambe de dehors du devant qui entame le chemin, au lieu de celle de dedans. Par exemple, lorſqu'un Cheval galope à main droite, & que la jambe gauche de devant eſt la plus avancée au lieu de la droite, il eſt déſuni de devant: & de même, ſi en galopant à main gauche, il avance la jambe droite de devant au lieu de la gauche, il eſt encore déſuni du devant. Il en eſt de même pour le derriere: ſi c'eſt la jambe de dehors de derriere qui entame le chemin, au lieu de celle de dedans, il eſt déſuni du derriere. Pour comprendre encore mieux ceci, il faut faire attention que lorſqu'un Cheval en galopant à droite, a les jambes de devant placées comme il devroit les avoir pour galoper à gauche, il eſt déſuni du devant; & lorſque les jambes de derriere ſont dans la même poſition, où il devroit les avoir à gauche, , lorſqu'il galope à droite, il eſt déſuni du derriere. Il en eſt de même pour la main gauche.

Il faut remarquer que pour les Chevaux de chaſſe & de campagne, on entend toûjours, ſur-tout en France, par galoper ſur le bon pié, galoper ſur le pié droit. Il y a pourtant quelques hommes de cheval qui font changer de pié à leurs Chevaux, afin de repoſer la jambe gauche, qui eſt celle qui ſouffre le plus, parce qu'elle porte tout le poids, au lieu que la droite entamant le chemin, a plus de liberté, & ne ſe fatigue pas tant.

ARTICLE II.

Des allures defectueuſes.

L'Amble.

L'AMBLE eſt une allure plus baſſe que celle du pas, mais infiniment plus allongée, dans laquelle le Cheval n'a que deux mouvemens, un pour chaque côté, de façon que les deux jambes du même côté, celle de devant & celle de derriere ſe levent en un même tems, & ſe portent en avant enſemble, & dans le tems qu'elles ſe poſent à terre, auſſi enſemble, elles ſont ſuivies de celles de l'autre côté, qui font le même mouvement, lequel ſe continue alternativement.

Pour qu'un Cheval aille bien l'amble, il doit marcher les hanches

baſſes & pliées, & poſer les piés de derriere, un grand pié au-delà de l'endroit où il a poſé ceux de devant, & c'eſt ce qui fait qu'un Cheval d'amble fait tant de chemin. Ceux qui vont les hanches hautes & roides, n'avancent pas tant, & fatiguent beaucoup plus un Cavalier. Les Chevaux d'amble ne ſont bons que dans un terrein doux & uni ; car dans la boue & dans un terrein raboteux, un Cheval ne peut pas ſoûtenir long-tems cette allure. L'on voit à cauſe de cela, plus de Chevaux de cette eſpece en Angleterre qu'en France, parce que le terrein y eſt plus doux & plus uni : mais généralement parlant, un Cheval d'amble ne peut pas durer long-tems, & c'eſt un ſigne de foibleſſe dans la plûpart de ceux qui amblent : les jeunes Poulains même prennent cette allure dans la prairie, juſqu'à ce qu'ils ayent aſſez de force pour troter & galoper. Il y a beaucoup de braves Chevaux, qui après avoir rendu de longs ſervices, commencent à ambler; parce que leurs reſſorts venant à s'uſer, ils ne peuvent plus ſoûtenir les autres allures qui leur étoient auparavant ordinaires & naturelles.

L'Entre-pas ou Traquenard.

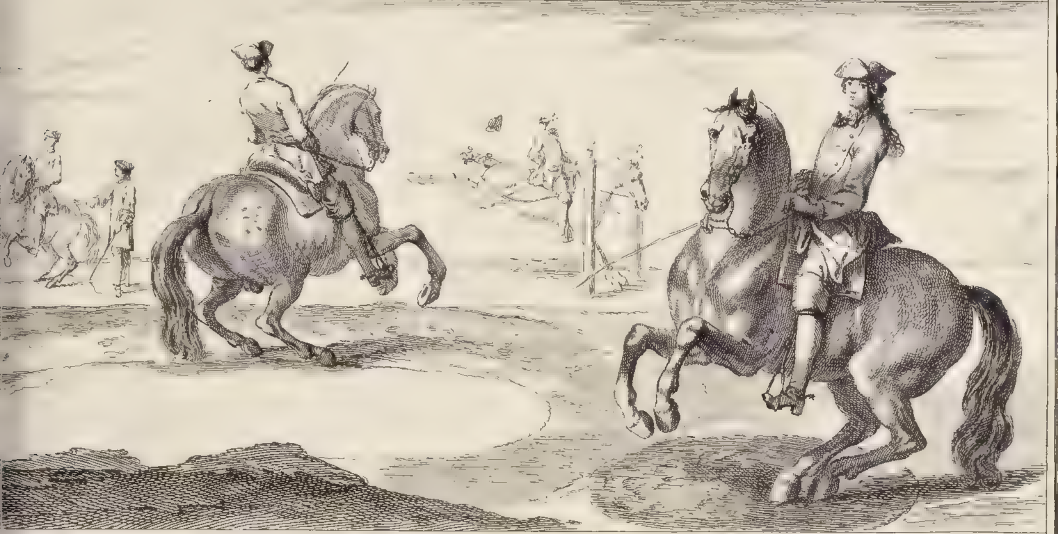
L'ENTRE-PAS, qu'on appelle auſſi *Traquenard*, eſt un train rompu, qui a quelque choſe de l'amble. Les Chevaux qui n'ont point de reins & qu'on preſſe ſur les épaules, ou qui commencent à avoir les jambes uſées & ruinées, prennent ordinairement cette allure. Les Chevaux de charge, par exemple, qui ſont obligés de faire diligence, après avoir troté pendant quelques années le fardeau ſur le corps; lorſqu'ils n'ont plus aſſez de force pour ſoûtenir l'action du trot, prennent enfin une eſpece de tricotement de jambes vîte & ſuivi, qui a l'air d'un amble rompu, & qui eſt, à proprement parler, ce qu'on appelle Entre-pas ou Traquenard.

L'Aubin.

ON appelle Aubin, une allure dans laquelle le Cheval en galopant avec les jambes de devant, trote ou va l'amble avec le train de derriere. Cette allure qui eſt très-vilaine, eſt le train des Chevaux qui ont les hanches foibles & le derriere ruiné, & qui ſont extrèmement fatigués à la fin d'une longue courſe. La plûpart des Chevaux de poſte aubinent, au lieu de galoper franchement; les Poulains qui n'ont point encore aſſez de force dans les hanches pour chaſſer & accompagner le devant, & qu'on veut trop tôt preſſer au galop, prennent auſſi cette allure, de même que les Chevaux de chaſſe, lorſqu'ils ont les jambes de derriere uſées.



Le Passage. *La Galopade.*



La Volte à droite. *La Pirouette à Gauche.*



Le Terre-à terre. *Le Mezair.*

...rocel In. N. Tardieu Sculp.

ARTICLE III.

Des Allures artificielles.

LEs mouvemens artificiels ſont tirés des naturels, & prennent différens noms, ſuivant la cadence & la poſture que l'on donne aux Chevaux dreſſés au manége qui leur eſt propre.

Il y a, ſelon l'uſage ordinaire, deux ſortes de manéges, le manége de Guerre, & celui de Carriere, ou d'Ecole.

On entend par manége de Guerre, l'exercice d'un Cheval ſage, aiſé & obéiſſant aux deux mains, qui part de vîteſſe, s'arrête & tourne facilement ſur les hanches, qui eſt accoûtumé au feu, aux tambours, aux étendarts, & qui n'a peur de rien.

Par manége de Carriere ou d'Ecole, on doit entendre celui qui renferme tous les airs inventés par ceux qui ont excellé dans cet Art, & qui ſont ou doivent être en uſage dans les Académies bien réglées.

Parmi ces différens airs, il y en a de bas & de relevés.

Les airs qu'on appelle *Bas*, ſont ceux des Chevaux qui manient près de terre.

Les airs relevés ſont ceux des Chevaux, dont les mouvemens ſont détachés de terre.

AIRS BAS OU PRE'S DE TERRE.

LES airs des Chevaux qui manient près de terre, ſont, le Paſſage, le Piafer, la Galopade, le Changement de main, la Volte, la demi-Volte, la Paſſade, la Piroüette, & le Terre-à-terre.

Il faut remarquer que la plûpart des termes de Manége dérivent de l'Italien ; parce que les Italiens ſont les premiers Inventeurs des regles & des principes de cet Art.

Paſſage.

PASSAGE, qu'on appelloit autrefois, *Paſſége*, du mot Italien, *Spaſſeggio*, qui ſignifie *Promenade.* C'eſt un pas ou un trot meſuré & cadencé. Il faut dans ce mouvement qu'un Cheval tienne plus longtems ſes jambes en l'air, l'une devant & l'autre derriere, croiſées & oppoſées comme au trot : mais il doit être beaucoup plus raccourci, plus ſoûtenu, & plus écouté que le trot ordinaire ; en ſorte qu'il n'y ait pas plus d'un pié de diſtance entre chaque pas qu'il fait ; c'eſt-à-dire, que la jambe qui eſt en l'air, ſe poſe environ un pié au-delà de celle qui eſt à terre.

Piafer.

LORSQU'UN Cheval paſſage dans une place ſans avancer, reculer,

ni ſe traverſer, & qu'il leve & plie les bras haut & de bonne grace dans cette action; on appelle cette démarche *Piafer.* Cette allure, qui eſt très-noble, étoit fort recherchée dans les Carouſels & dans les Fêtes à Cheval; elle eſt encore fort eſtimée en Eſpagne; les Chevaux de ce Pays, & les Napolitains, y ont beaucoup de diſpoſition.

Galopade.

LA galopade ou le galop de Manége, eſt un galop uni, bien enſemble, raccourci du devant, & diligent des hanches; c'eſt-à-dire, qui ne traîne pas le derriere, & qui produiſe par l'égalité des reſſorts du Cheval, cette belle cadence, qui charme autant les Spectateurs, qu'elle plaît au Cavalier.

Changement de main.

NOUS avons dit dans le Chapitre précédent, qu'on ne devoit pas ſeulement entendre par changement de main, l'action que fait le Cheval lorſqu'il change de pié: mais que l'uſage vouloit auſſi qu'on entendît par cette expreſſion, le chemin que décrit le Cheval, lorſqu'il va d'une muraille à l'autre, en traverſant le Manége, ſoit de droite à gauche, ou de gauche à droite. Dans cette derniere eſpece, il y a deux choſes à obſerver, qui ſont les contre-changemens de main, & les changemens de main renverſés.

Contre-changer de main, c'eſt lorſqu'après avoir mené un Cheval juſqu'au milieu du Manége, comme ſi on vouloit le changer tout-à-fait, & après l'y avoir placé la tête à l'autre main, on le ramene ſur la ligne de la muraille que l'on vient de quitter, pour continuer à la même main, où il étoit avant que d'avoir changé de main.

Dans le changement de main renverſé, la premiere ligne que décrit le Cheval, eſt juſqu'au milieu du Manége, la même que celle du changement de main ordinaire: mais en revenant à la muraille qu'on vient de quitter, comme ſi l'on vouloit contre-changer de main, au lieu de le faire, on retourne & on renverſe l'épaule du Cheval pour réprendre à l'autre main; en ſorte que ſi en changeant de main de droite à gauche, dans le contre-changement de main, on ſe trouve à la même main, qui eſt la droite: mais dans le changement de main renverſé, on ſe trouve à gauche en arrivant à la muraille; & cela par le renverſement d'épaule qu'on a fait.

Les changemens de main, les contre-changemens, & les changemens renverſés, ſe font d'une piſte ou de deux piſtes, ſuivant que le Cheval eſt plus ou moins obéiſſant à la main & aux talons.

Volte.

LE mot de volte, eſt une expreſſion Italienne, qui ſignifie *cercle, rond*, ou *piſte circulaire.* Il faut remarquer qu'on entend en Italie par volte,


ALURES ARTIFICIELLES.
Airs Relevez.
La Pésade.
La Courbette.
La Croupade.
La Balotade.
La Capriole.

volte, le cercle que décrit un Cheval qui va ſimplement d'une piſte, & ce que nous entendons par volte, ils l'appellent, *Radoppio:* mais en France, le mot de volte ſignifie aller de deux piſtes de côté, le Cheval formant deux cercles paralelles, ou un quarré, dont les coins ſont arondis.

La demi-volte eſt la moitié d'une volte, ou une eſpece de demi-cercle de deux piſtes. On fait les demi-voltes, ou dans la volte même, ou aux deux extrèmités d'une ligne droite.

Il y a encore des voltes renverſées, & des des demi-voltes renverſées.

Par volte renverſée, on entend le chemin que décrit un Cheval qui va de deux piſtes, avec la tête & les épaules du côté du centre; & alors les piés de devant décrivent la ligne la plus près du centre, & ceux de derriere la plus éloignée; ce qui eſt l'oppoſé de la volte ordinaire, où la croupe eſt du côté du centre de la volte.

La demi-volte renverſée, ſe fait comme le changement de main renverſé, excepté que le Cheval doit aller de deux piſtes pour la demi-volte.

Paſſade.

FAIRE des paſſades, c'eſt mener un Cheval ſur une même longueur de terrein, en changeant aux deux bouts, de droite à gauche, & de gauche à droite, paſſant & repaſſant toûjours ſur la même ligne.

Il y a des paſſades au petit galop, & des paſſades furieuſes.

Les paſſades qui ſe font au petit galop, ſont celles où l'on tient le Cheval raſſemblé dans un galop raccourci & écouté, tant ſur la ligne droite de la paſſade, que ſur les demi-voltes des deux extrèmités de la ligne.

Dans les paſſades furieuſes, on mene le Cheval au petit galop juſqu'au milieu de la ligne droite, & de-là, on le fait partir à toutes jambes, juſqu'à l'endroit où on le raſſemble pour commencer la demi-volte.

Pirouette.

LA pirouette eſt une eſpece de volte, qui ſe fait dans une même place & dans la longueur du Cheval: la croupe reſte dans le centre, & la jambe de derriere de dedans, ſert comme de pivot au tour duquel tournent, tant les deux jambes de devant, que celle de dehors de derriere.

Terre-à-terre.

M. le Duc de Newcaſtle a fort bien défini le Terre-à-terre, un galop en deux tems, qui ſe fait de deux piſtes. Dans cette action le Cheval leve les deux jambes de devant à la fois, & les poſe à terre de même; celles de derriere ſuivent & accompagnent celles de devant; ce qui forme une cadence tride & baſſe, qui eſt comme une ſuite de petits ſauts fort bas,

près de terre, allant toûjours en avant & de côté.

Quoique le terre-à-terre ſoit mis avec raiſon au nombre des airs bas, parce qu'il eſt près de terre; c'eſt pourtant cet air qui ſert de fondement à tous les airs relevés, parce que généralement tous les ſauts ſe font en deux tems, comme au terre-à-terre.

AIRS RELEVE'S.

On appelle Airs relevés, tous les ſauts qui ſont plus détachés de terre que le terre-à-terre. On en compte ſept, qui ſont, la Péſade, le Mézair, la Courbette, la Croupade, la Balotade, la Capriole, & le Pas-&-le Saut.

Péſade.

La Péſade eſt un air, dans lequel le Cheval leve le devant haut dans une place ſans avancer, tenant les piés de derriere fermes à terre ſans les remuer, en ſorte qu'il ne fait point de tems avec les hanches, comme à tous les autres airs. On ſe ſert de cette leçon pour préparer un Cheval à ſauter avec plus de liberté, & pour lui gagner le devant.

Mézair.

Mezair, eſt un terme qui ſignifie, moitié air; c'eſt un ſaut qui, quoiqu'au nombre des airs relevés, ne l'eſt pourtant qu'un peu plus que le terre-à-terre, mais moins écouté & plus avancé que la courbette. On l'appelle, *Moitié air*, *Mézair*, parce qu'il eſt entre l'un & l'autre; & c'eſt pour cela que quelques Ecuyers l'appellent *Demi-courbette*, ce qui exprime aſſez bien le mouvement que fait un Cheval dans cette action.

Courbette.

La Courbette eſt un ſaut, dans lequel le Cheval eſt plus relevé du devant, plus écouté & plus ſoûtenu que dans le Mézair, & où les hanches rabattent & accompagnent avec une cadence baſſe & tride, les jambes de devant dans l'inſtant qu'elles retombent à terre.

Croupade.

La Croupade eſt un ſaut plus élevé que la Courbette, tant du devant que du derriere, dans lequel le Cheval étant en l'air, trouſſe & retire les piés & les jambes de derriere ſous le ventre, & les tient dans une hauteur égale à celle des piés de devant.

Balotade.

La Balotade eſt un ſaut, dans lequel le Cheval ayant les quatre piés

en l'air, & dans une égale hauteur, au lieu de retirer & de trouſſer ſes jambes & ſes piés de derriere ſous le ventre, comme dans la croupade, il préſente ſes fers de derriere, comme s'il vouloit ruer, ſans pourtant détacher la ruade, comme dans la capriole.

Capriole.

LA Capriole, eſt le plus élevé & le plus parfait de tous les ſauts. Lorſque le Cheval eſt en l'air, & dans une égale hauteur du devant & du derriere, il détache la ruade avec autant de force, que s'il vouloit, pour ainſi dire, ſe ſéparer de lui-même, en ſorte que ſes jambes de derriere partent comme un trait. On appelloit autrefois cette action *S'éparer, noüer l'éguillette.*

Il faur bien remarquer que ces trois derniers airs de Croupade, de Balotade, & de Capriole different entr'eux, en ce que le Cheval, dans la croupade, ne montre point ſes fers de derriere, lorſqu'il eſt au haut de ſon ſaut; qu'au contraire il les retire ſous le ventre; que dans la balotade, il montre ſes fers & s'offre à ruer, ſans pourtant détacher la ruade; & que dans la capriole, il détache la ruade auſſi vivement qu'il le peut.

Le Pas-&-le Saut.

CET air ſe forme en trois tems, dont le premier eſt un tems de galop raccourci, ou terre-à-terre; le ſecond, une courbette; & le troiſieme eſt une capriole, & ainſi alternativement. Les Chevaux qui ne ſe ſentent pas aſſez de force pour redoubler à caprioles, prennent d'eux-mêmes cet air; & les plus vigoureux ſauteurs, lorſqu'ils commencent à s'uſer, prennent auſſi cet air, pour ſe ſoulager, & pour prendre mieux le tems du ſaut

CHAPITRE VI.

De la belle poſture de l'Homme de cheval; & de ce qu'il faut obſerver avant que de monter.

LA grace eſt un ſi grand ornement pour un Cavalier, & en même tems un ſi grand acheminement à la ſcience que tous ceux qui veulent devenir Hommes de cheval, doivent avant toutes choſes, employer le tems néceſſaire pour acquérir cette qualité. J'entends par grace, un air d'aiſance & de liberté, qu'il faut conſerver dans une poſture droite & libre, ſoit pour ſe tenir & s'affermir à Cheval, quand il le faut; ſoit pour ſe relâcher à propos, en gardant autant qu'on le peut, dans tous les mouvemens que fait un Cheval, ce juſte équilibre qui dépend du contre-poids du corps bien obſervé; & que les mouvemens du Cavalier ſoient ſi ſubtils, qu'ils ſervent plus à embellir ſon aſ-

ſiette, qu'à paroître aider ſon Cheval. Cette belle partie ayant été négligée, & la nonchalance jointe à un certain air de molleſſe, ayant ſuccédé à l'attention qu'on avoit autrefois pour acquérir & pour conſerver cette belle aſſiette, qui charme les yeux des Spectateurs, & releve infiniment le mérite d'un beau Cheval, il n'eſt point étonnant que la Cavalerie ait tant perdu de ſon ancien luſtre.

Avant que de monter un Cheval, il faut viſiter d'un coup d'œil tout ſon équipage : cette attention, qui eſt l'affaire d'un moment, eſt abſolument néceſſaire, pour éviter les inconvéniens qui peuvent arriver à ceux qui négligent ce petit ſoin. Il faut d'abord voir, ſi la ſoûgorge n'eſt point trop ſerrée, ce qui empécheroit la reſpiration du Cheval : ſi la muſerole n'eſt point trop lâche ; car il faut, au contraire, qu'elle ſoit un peu ſerrée, tant pour la propreté, que pour empêcher certains Chevaux d'ouvrir la bouche ; & pour prévenir dans d'autres le défaut qu'ils ont de mordre à la botte. Il faut enſuite voir, ſi le mors n'eſt point trop haut, ce qui feroit froncer les lévres ; ou trop bas, ce qui le feroit porter ſur les crochets : ſi la ſelle n'eſt point trop avant ; car, outre le danger d'eſtropier un Cheval ſur le garot, on lui empêcheroit le mouvement des épaules : ſi les ſangles ne ſont point trop lâches, ce qui feroit tourner la ſelle ; ou ſi elles ne ſont point trop tendues, d'où il arrive ſouvent de fâcheux accidens. Il y a, par exemple, certains Chevaux, qui s'enflent tellement le ventre par malice, en retenant leur haleine, lorſqu'on veut les ſangler, qu'à grande peine les ſangles peuvent approcher des contre-ſanglots ; il y en a d'autres, qui, ſi on les monte dès qu'ils ſont ſanglés, ont la dangereuſe habitude d'eſſayer, en ſautant, de caſſer leurs ſangles, & quelquefois même de ſe renverſer. Pour corriger ces défauts, on les tient ſanglés dans l'écurie quelque tems avant de les monter, & on les fait trotter en main quelques pas. Il faut auſſi voir, ſi le poitrail eſt au-deſſus de la jointure des épaules ; car s'il étoit trop bas, il en empêcheroit le mouvement. Et enfin, ſi la croupiere eſt d'une juſte meſure ; ni trop lâche, ce qui feroit tomber la ſelle en avant ; ni trop courte, ce qui écorcheroit le Cheval ſous la queue, & lui feroit faire des ſauts & des ruades très-incommodes.

Après avoir fait ce petit examen, il faut s'approcher près de l'épaule gauche du Cheval, non-ſeulement pour être plus à portée de monter facilement deſſus, mais pour éviter de recevoir un coup de pié ; ſoit avec la jambe de devant, ſi l'on étoit vis-à-vis de l'encolure ; ſoit avec celle de derriere, ſi l'on étoit placé vis-à-vis du ventre. Il faut enſuite prendre le bout des rênes avec la main droite, pour voir ſi elles ne ſont point à l'envers, ni détournées ; & en ce cas, il faudroit les remettre ſur leur plat, en tournant le touret du bas de la branche. Il faut tenir la gaule la pointe en bas dans la main gauche, & de la même main, prendre les rênes un peu longues de peur d'accident, avec une poignée de crin près du garot, & bien ſerrer ces trois choſes. Il faut enſuite avec la main droite, prendre le bas de l'étriviere près de l'étrier, tourner l'étriviere du côté du plat du cuir ; enſuite on met le pié gauche à l'étrier, on porte

la main droite sur l'arçon de derriere, on s'éleve au-dessus de la selle, en passant la jambe droite étendue jusqu'à la pointe du pié ; & enfin, on entre dans la selle, en se tenant le corps droit. Toute cette suite d'action, qui est plus longue à décrire qu'à exécuter, doit se faire avec beaucoup de grace, de promptitude & de légereté, afin de ne pas tomber dans le cas de certains Cavaliers, qui affectent un air de suffisance dans la pratique de choses, qui, quand on les sait faire une fois, sont très-faciles & très-simples, mais nécessaires.

Lorsqu'on est en selle, il faut passer la gaule dans la main droite, la pointe en haut; avec la même main, prendre le bout des rênes, pour les tenir égales, ensuite les ajuster dans la main gauche, en les séparant avec le petit doigt de la même main, renfermer le bout des doigts dans le creux de la main, & étendre le pouce dessus les rênes, afin de les assûrer, & de les empêcher de couler de la main.

La main de la bride gouverne l'avant-main. Elle doit être placée au-dessus du col du Cheval, ni en dedans, ni en dehors, à la hauteur du coude, deux doigts au-dessus, & plus avant que le pommeau de la selle, afin qu'il n'empêche pas l'effet des rênes: elle doit être par conséquent détachée du corps, & éloignée de l'estomach, avec les ongles un peu tournés en-dessus, vis-à-vis du ventre, & le poignet un peu arrondi. Nous parlerons dans le Chapitre suivant des effets de la main de la bride, laquelle mérite une explication particuliere.

La main droite doit être placée à la hauteur & près de la main gauche, quand on mene un Cheval les rênes égales: mais lorsqu'on se sert de la rêne droite, pour le plier avec la main droite, il faut qu'elle soit plus basse que la main gauche, & plus près de la bâte de la selle.

Immédiatement après avoir placé la main de la bride, il faut s'asseoir juste dans le milieu de la selle, la ceinture & les fesses avancées, afin de n'être point assis près de l'arçon de derriere; il faut tenir ses reins pliés & fermes, pour resister au mouvement du Cheval.

M. le Duc de Newcastle dit, qu'un Cavalier doit avoir deux parties mobiles & une immobile. Les premieres sont le corps jusqu'au défaut de la ceinture, & les jambes, depuis les genoux jnsqu'aux piés; l'autre, est depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Suivant ce principe, les parties mobiles d'enhaut sont, la tête, les épaules, & les bras. La tête doit être placée droite & libre au-dessus des épaules, en regardant entre les oreilles du Cheval; les épaules doivent être aussi fort libres, & un peu renversées en arriere; car si la tête & les épaules étoient en avant, le derriere sortiroit du fond de la selle, ce qui, outre la mauvaise grace, feroit aller un Cheval sur les épaules, & lui donneroit occasion de ruer par le moindre mouvement. Les bras doivent être pliés au coude, & joints au corps sans contrainte, en tombant naturellement sur les hanches.

A l'égard des jambes, qui sont les parties mobiles d'en bas, elles servent à conduire & à tenir en respect le corps & l'arriere-main du Cheval: leur vraie position est d'être droites & libres du genou en bas, près du Cheval sans le toucher, les cuisses & les jarrêts tournés en dedans, afin

que le plat de la cuiſſe ſoit, pour ainſi-dire, collé le long du quartier de la ſelle. Il faut pourtant que les jambes ſoient aſſûrées, quoique libres; car ſi elles étoient incertaines, elles toucheroient inceſſamment le ventre; ce qui tiendroit le Cheval dans un continuel déſordre: ſi elles étoient trop éloignées, on ne ſeroit plus à tems d'aider ou de châtier un Cheval à propos; c'eſt-à-dire, dans le tems qu'il commet la faute: ſi elles étoient trop avancées, on ne pourroit pas s'en ſervir pour le ventre, dont les aides ſont les jambes: ſi au contraire, elles étoient trop en arriere, les aides viendroient dans les flancs, qui ſont une partie trop chatouilleuſe & trop ſenſible, pour y appliquer les éperons; & ſi enfin les jambes étoient trop raccourcies, lorſqu'on peſeroit ſur les étriers, on ſeroit hors de la ſelle.

Le talon doit être un peu plus bas que la pointe du pié, mais pas trop, parce que cela tiendroit la jambe roide; il doit être tourné tant ſoit peu plus en dedans qu'en dehors, afin de pouvoir conduire l'éperon facilement, & ſans contrainte à la partie du ventre, qui eſt à quatre doigts derriere les ſangles. La pointe du pié doit déborder l'étrier d'un pouce, ou deux ſeulement, ſuivant la largeur de la grille; ſi elle étoit trop en dehors, le talon ſe trouveroit trop près du ventre, & l'éperon chatouilleroit continuellement le poil; ſi, au contraire, elle étoit trop dedans, alors le talon étant trop en dehors, la jambe ſeroit eſtropiée. A proprement parler, ce ne ſont point les jambes qu'il faut tourner à Cheval, mais le haut de la cuiſſe; c'eſt-à-dire, la hanche, & alors les jambes ne ſont point trop tournées, & le ſont autant qu'elles le doivent être auſſi bien que le pié.

Il ne ſuffit pas de ſavoir préciſément comme il faut ſe placer à Cheval, ſuivant les regles que nous venons de donner; le plus difficile eſt de conſerver cette poſture, lorſque le Cheval eſt en mouvement; c'eſt pour cela, qu'un habile Maître a coûtume de faire beaucoup trotter les Commençans, afin de leur faire prendre le fond de la feſſe. Rien n'eſt au-deſſus du trot, pour donner de la fermeté à un Cavalier. On ſe trouve à ſon aiſe après cet exercice dans les autres allures, qui ſont moins rudes. La méthode de trotter cinq ou ſix mois ſans étriers, eſt encore excellente; par-là, néceſſairement les jambes tombent près du Cheval, & un Cavalier prend de l'aſſiette & de l'équilibre. Une erreur dans laquelle on tombe trop ordinairement, c'eſt de donner des ſauteurs aux Commençans, avant qu'ils ayent attrapé au trot cet équilibre, qui eſt au-deſſus de la force des jarrets, pour ſe bien tenir à Cheval. Ceux qui ont l'ambition de monter trop tôt des ſauteurs, prennent la mauvaiſe habitude de ſe tenir avec les talons; & au ſortir de l'Académie, ils ne laiſſent pas, avec leur prétendue fermeté, de ſe trouver très-embarraſſés ſur de jeunes Chevaux. C'eſt en allant par degrés, qu'on acquiert cette fermeté, qui doit venir de l'équilibre, & non de ces jarrets de fer, qu'il faut laiſſer aux caſſecous des Maquignons. Il faut pourtant, dans de certaines occaſions, ſe ſervir de ſes jarrets, & même vigoureuſement, ſurtout dans des contre-tems qui ſont ſi rudes & ſi ſubits, qu'on ne peut s'em-

pêcher de perdre ſon aſſiette ; mais il faut ſe remettre en ſelle, & ſe relâcher d'abord après la bouraſque, autrement le Cheval recommenceroit à ſe défendre de plus belle.

Dans une Ecole bien réglée, on devroit, après le trot, mettre un Cavalier au piafer dans les pilliers; il aprendroit dans cette action, qui eſt très-aiſée, à ſe tenir de bonne grace. Après le piafer, il faudroit un Cheval qui allât à demi-courbette; enſuite un à courbette; un autre à balotade ou à croupade; & enfin un à capriole. Inſenſiblement, & ſans s'en appercevoir, un Cavalier prendroit, avec le tems, la maniere de ſe tenir ferme & droit, ſans être roide ni gêné; deviendroit libre & aiſé ſans molleſſe ni nonchalance, & ſur-tout il ne ſeroit jamais panché, ce qui eſt le plus grand de tous les défauts ; parce que les Chevaux ſenſibles vont bien ou mal, ſuivant que le contre-poids du corps, eſt régulierement obſervé ou non.

CHAPITRE VII.

De la main de la bride, & de ſes effets.

LES mouvemens de la main de la bride, ſervent à avertir le Cheval de la volonté du Cavalier ; & l'action que produit la bride dans la bouche du Cheval, eſt l'effet des différens mouvemens de la main. Comme nous avons donné dans la premiere Partie de cet Ouvrage, l'explication des parties qui compoſent la bride, & la maniere de l'ordonner ſuivant la différence des bouches, nous n'en parlerons point ici.

M. de la Broue, & après lui, M. de Newcaſtle, diſent que pour avoir la main bonne, il faut qu'elle ſoit légere, douce & ferme. Cette perfection ne vient pas ſeulement de l'action de la main, mais encore de l'aſſiette du Cavalier ; lorſque le corps eſt ébranlé, ou en déſordre, la main ſort de la ſituation où elle doit être, & le Cavalier n'eſt plus occupé qu'à ſe tenir : il faut encore que les jambes s'accordent avec la main, autrement l'effet de la main ne ſeroit jamais juſte ; cela s'appelle en termes de l'Art, accorder la main & les talons, ce qui eſt la perfection de toutes les aides.

La main doit toûjours commencer le premier, & les jambes doivent accompagner ce mouvement; car c'eſt un principe général, que dans toutes les allures, tant naturelles qu'artificielles, la tête & les épaules du Cheval doivent marcher les premieres ; & comme le Cheval a quatre principales allures, qui ſont, aller en avant, aller en arriere, aller à droite, & aller à gauche : la main de la bride doit auſſi produire quatre effets, qui ſont, rendre la main, ſoûtenir la main, tourner la main à droite, & tourner la main à gauche.

Le premier effet, qui eſt de rendre la main, pour aller en avant, eſt un mouvement qui ſe fait en baiſſant la main, & en la tournant un peu les ongles en deſſous : la ſeconde action qui eſt, de ſoûtenir la main, ſe

fait en approchant la main de l'estomach, & en la levant, les ongles un peu en haut. Cette derniere aide, est pour arrêter un Cheval, ou marquer un demi-arrêt, ou bien pour le reculer. Il ne faut pas dans cette action, peser trop sur les étriers, & il faut en marquant le tems de la main, mettre les épaules un peu en arriere, afin que le Cheval arrête ou recule sur les hanches. Le troisieme effet de la main, est de tourner à droite, en portant la main de ce côté, ayant les ongles un peu en haut, afin que la rêne de dehors, qui est la rêne gauche, laquelle doit faire action, puisse agir plus promptement. Le quatrieme effet, est de tourner à gauche, en y portant la main, tournant un peu les ongles en dessous, afin de faire agir la rêne de dehors, qui est la rêne droite à cette main.

Suivant ce que nous venons de dire, il est aisé de remarquer qu'un Cheval obéissant à la main, est celui qui la suit dans tous ses mouvemens, & que sur l'effet de la main, est fondé celui des rênes, qui font agir l'embouchure.

Il y a trois manieres de tenir les rênes; séparées dans les deux mains; égales dans la main gauche; ou l'une plus courte que l'autre, suivant la main où l'on travaille un Cheval.

On appelle, rênes séparées, lorsqu'on tient la rêne droite dans la main droite, & la rêne gauche dans la main gauche.

On se sert de rênes séparées pour les Chevaux, qui ne sont point encore accoûtumés à obéir à la main de la bride; on s'en sert aussi pour les Chevaux qui se défendent, & qui refusent de tourner à une main.

Pour bien se servir des rênes séparées, il faut baisser la main gauche, lorsqu'on tire la rêne droite pour tourner à droite; & de même en tirant la rêne gauche, pour faire tourner un Cheval à gauche, il faut baisser la rêne droite: autrement le Cheval ne sauroit à quelle rêne obéir, si on ne baissoit pas celle qui est opposée à la main où on le veut tourner.

Les rênes égales dans la main gauche, servent à mener un Cheval obéissant à la main de la bride, tant pour les Chevaux de campagne, que pour ceux de chasse & de guerre: mais lorsqu'on travaille un Cheval dans un manége, pour le dresser & lui donner leçon, il faut que la rêne de dedans soit un peu raccourcie dans la main de la bride, afin de lui placer la tête du côté qu'il va: car un Cheval qui n'est point plié, n'a point de grace dans un manége: mais la rêne de dedans ne doit point être trop raccourcie; cela donneroit un faux appui, & il faut toûjours sentir dans la main de la bride, l'effet des deux rênes. Le plus difficile est de plier un Cheval à droite, non-seulement parce que la plûpart des Chevaux sont naturellement plus roides à cette main, qu'à gauche; mais cette difficulté vient encore de la situation des rênes dans la main gauche; comme elles doivent être séparées par le petit doigt, il se trouve que la rêne gauche, qui est par-dessous le petit doigt, agit plus que la rêne droite, qui est par-dessus; en sorte que lorsqu'on travaille un Cheval à droite, il ne suffit pas d'accourcir la rêne droite pour le plier;

on

on eſt ſouvent obligé de ſe ſervir de la rêne droite, en la tirant avec le petit doigt de la main droite, qui fait la fonction du petit doigt de la main gauche, lorſqu'on travaille à gauche. Il y a très-peu de perſonnes qui ſachent bien ſe ſervir de la rêne droite : la plûpart baiſſent la main gauche en la tirant, & alors ils ne tirent que le bout du nez du Cheval, parce que la rêne de dehors n'en ſoûtient pas l'action. Il faut donc, lorſqu'on tire la rêne droite pour plier un Cheval à droite, que le ſentiment de la rêne de dehors reſte dans la main gauche, afin que le pli vienne du garot, & non du bout du nez, qui eſt une vilaine action.

Il n'en eſt pas de même pour la main gauche. La ſituation de la rêne de dedans, qui eſt au-deſſous du petit doigt, donne beaucoup de facilité à plier un Cheval à cette main, joint à ce que preſque tous les Chevaux y ont plus de diſpoſition. Il faut remarquer que lorſqu'un Cheval eſt bien dreſſé, il ne faut raccourcir que très-peu la rêne de dedans, ni ſe ſervir que rarement de la main droite pour le plier à droite, parce qu'il doit alors ſe plier par l'accord de la main & des jambes : mais avant qu'il ſoit parvenu à ce dégré de perfection, il faut néceſſairement ſe ſervir des rênes de la maniere que nous venons de l'expliquer.

La hauteur de la main regle ordinairement celle de la tête du Cheval; c'eſt pourquoi il faut la tenir plus haute que dans la ſituation ordinaire pour les Chevaux qui portent bas, afin de les relever ; & elle doit être plus baſſe & plus près de l'eſtomach, pour ceux qui portent le nez au vent, afin de les ramener & de leur faire baiſſer la tête.

Lorſqu'on porte la main en avant, cette action lâche la gourmette, & diminue par conſéquent l'effet du mors. On ſe ſert de cette aide pour chaſſer en avant un Cheval qui ſe retient : lorſqu'au contraire, on retient la main près de l'eſtomach, alors la gourmette fait plus d'effet & le mors appuie plus ferme ſur les barres, ce qui eſt bon pour les Chevaux qui tirent à la main.

Nous avons dit ci-deſſus, que la main bonne renfermoit trois qualités, qui ſont d'être légere, douce & ferme.

La main légere, eſt celle qui ne ſent point l'appui du mors ſur les barres.

La main douce, eſt celle qui ſent un peu l'effet du mors ſans donner trop d'appui.

Et la main ferme, eſt celle qui tient le Cheval dans un appui à pleine main.

C'eſt un grand art que de ſavoir accorder ces trois différens mouvemens de la main, ſuivant la nature de la bouche de chaque Cheval, ſans contraindre trop & ſans abandonner à coup le véritable appui de la bouche; c'eſt-à-dire, qu'après avoir rendu la main, ce qui eſt l'action de la main légere, il faut la retenir doucement, pour chercher & ſentir peu à peu dans la main, l'appui du mors, c'eſt ce qu'on appelle avoir la main douce; on réſiſte enſuite de plus en plus en tenant le Cheval dans un appui plus fort, ce qui provient de la main ferme : & alors

on adoucit, & on diminue dans la main le ſentiment du mors, avant de paſſer à la main légere; car il faut que la main douce précede & ſuive toûjours l'effet de la main ferme, & l'on ne doit jamais rendre la main à coup, ni la tenir ferme d'un ſeul tems; on offenſeroit la bouche du Cheval, & on lui feroit donner des coups detête.

Il y a deux manieres de rendre la main. La premiere, qui eſt la plus ordinaire & la plus en uſage, eſt de baiſſer la main de la bride, comme nous l'avons dit. La deuxieme maniere, eſt de prendre les rênes avec la main droite, au deſſus de la main gauche, & en lâchant un peu les rênes dans la main gauche, on fait paſſer le ſentiment du mors dans la main droite, & enfin en quittant tout-à-fait les rênes qui étoient dans la main gauche, on baiſſe la main droite ſur le cou du Cheval, & alors le Cheval ſe trouve tout-à-fait libre, ſans bride. Cette derniere façon de rendre la main, s'appelle *Deſcente de main* : on la fait auſſi en prenant le bout des rênes avec la main droite, la main à la hauteur de la tête du Cavalier, & le bras droit en avant & libre : mais il faut être bien ſûr de la bouche d'un Cheval & de ſon obéiſſance, pour entreprendre de le mener de cette derniere façon. Il faut bien ſe donner de garde de rendre la main, ni de faire la deſcente de main, lorſque le Cheval eſt ſur les épaules: le vrai tems de faire ce mouvement à propos, c'eſt après avoir marqué un demi-arrêt, & lorſqu'on ſent que le Cheval plie les hanches, de lui rendre ſubtilement la bride, ou bien l'on fait la deſcente de main. Ce tems, qu'il faut prendre bien juſte, & qu'il eſt difficile de ſaiſir à propos, eſt une aide des plus ſubtiles & des plus utiles de la Cavalerie; parce que le Cheval pliant les hanches dans le tems qu'on abandonne l'appui, il faut néceſſairement qu'il demeure leger à la main, n'ayant point de quoi appuyer ſa tête.

Il y a encore une autre maniere de ſe ſervir des rênes, mais elle eſt peu uſitée: c'eſt d'attacher chaque rêne à l'arc du banquet, & alors la gourmette ne fait aucun effet. Cette façon de ſe ſervir des rênes, s'appelle, *Travailler avec de fauſſes rênes:* on s'en ſert encore quelquefois pour accoûtumer les jeunes Chevaux à l'appui du mors, lorſqu'on commence à leur mettre une bride.

M. le Duc de Newcaſtle fait une Diſſertation ſur les rênes de la bride, où il paroît quelque vraiſemblance dans la ſpéculation, mais qui, ſelon moi, ſe détruit dans l'exécution. « Il dit, que de quelque côté que les » rênes ſoient tirées, l'embouchure va toûjours du côté oppoſé à la » branche; que lorſque la branche vient en dedans, l'embouchure va » en dehors, en ſorte, continue-t-il, que les rênes étant ſéparées, lorſ» qu'on tire la rêne droite, l'embouchure ſort dehors de l'autre côté, & » oblige le Cheval de regarder hors de la volte, & on preſſe auſſi la » gourmette du côté de dehors. «

Ce principe eſt détruit par l'uſage, qui nous prouve que le Cheval eſt déterminé à obéir au mouvement de la main, du côté qu'on tire la rêne. En tirant, par exemple, la rêne droite, le Cheval eſt obligé de céder à ce mouvement, & de porter la tête de ce côté. Je conviens qu'en

tirant simplement la rêne, sans ramener en même tems la main près de soi, comme on le doit, l'appui sera plus fort du côté opposé : mais cela n'empêchera pas le cheval d'obéir à la main, & de porter la tête de ce côté, parce qu'il est obligé de suivre la plus forte impression, laquelle ne vient pas seulement de l'appui qui se fait du côté de dehors, mais de la rêne qui fait agir toute l'embouchure, la tire, & par conséquent la tête du Cheval aussi, du côté où l'on veut aller. D'ailleurs, en se servant de sa main à propos, on accourcit un peu la rêne de dedans, & alors le mors appuie sur la partie que l'on veut déterminer.

Il faut encore remarquer, que lorsqu'on se sert de la rêne de dehors, en portant la main en dedans; cette action détermine l'épaule de dehors en dedans, & fait passer la jambe de dehors par-dessus celle de dedans : & lorsqu'on se sert de la rêne de dedans, en portant la main en dehors, ce mouvement élargit l'épaule de dedans, c'est-à-dire, fait croiser la jambe de dedans pardessus celle de dehors. On voit par ces différens effets de la rêne de dehors, & de celle de dedans, que c'est le port de la main, qui fait aller les parties de l'avant-main du Cheval, & que tout Cavalier qui ne connoît pas l'usage des rênes de la bride, travaille sans regles & sans principe.

CHAPITRE VIII.

Des aides & des châtimens nécessaires pour dresser les Chevaux.

DES cinq sens de la nature, dont tous les Animaux sont doüés, aussi-bien que l'Homme; il y en a trois sur lesquels il faut travailler un Cheval pour le dresser: ce sont; la Vûe, l'Oüie, & le Toucher

On dresse un Cheval sur le sens de la vûe, lorsqu'on lui apprend à approcher des objets qui peuvent lui faire ombrage; car il n'y a point d'animal si susceptible d'impression des objets qu'il n'a point encore vûs, que le Cheval.

On le dresse sur le sens de l'oüie, lorsqu'on l'accoûtume au bruit des armes, des tambours, & des autres rumeurs guerrieres; lorsqu'on le rend attentif & obéissant à l'appel de la langue, au sifflement de la gaule, & quelquefois au son doux de la voix, qu'un Cavalier employe pour les caresses, ou à un ton plus rude, dont on se sert pour les menaces.

Mais le sens du toucher, est le plus nécessaire, parce que c'est par celui-là qu'on apprend à un Cheval à obéir au moindre mouvement de la main & des jambes, en lui donnant de la sensibilité à la bouche & aux côtés, si ces parties en manquent; ou en leur conservant cette bonne qualité, si elles l'ont déja. On employe pour cela les aides & les châtimens : les aides pour prévenir les fautes que le Cheval peut faire; les châtimens pour le punir dans le tems qu'il fait une faute : & comme les Chevaux n'obéissent que par la crainte du châtiment, les aides ne

font autre chofe, qu'un avertiffement qu'on donne au Cheval; qu'il fera châtié, s'il ne répond à leur mouvement.

Des Aides.

LES aides confiftent dans les différens mouvemens de la main & de la bride; dans l'appel de la langue; dans le fifflement & le toucher de la gaule; dans le mouvement des cuiffes, des jarrets, & des gras de jambes, dans le pincer délicat de l'éperon, & enfin dans la maniere de pefer fur les étriers.

Nous avons expliqué dans le Chapitre précédent les différens mouvemens de la main de la bride & leurs effets; ainfi nous paffons aux autres aides.

L'appel de la langue, eft un fon qui fe forme en recourbant le bout de la langue, vers le palais, & en la retirant enfuite tout-à-coup, en ouvrant un peu la bouche. Cette aide fert à réveiller un Cheval, à le tenir gai en maniant, & à le tenir attentif aux aides & aux châtimens qui fuivent cette action, s'il n'y répond pas. Mais on doit fe fervir rarement de cette aide; car il n'y a rien de fi choquant que d'entendre un Cavalier appeller continuellement de la langue; cela ne fait plus alors d'impreffion fur l'oüie, qui eft le fens fur lequel elle doit agir. Il ne faut pas non plus appeller trop fort: ce fon ne doit, pour ainfi-dire, être entendu que du Cheval. Il eft bon de remarquer en paffant, qu'il ne faut jamais appeller de la langue, lorfqu'on eft à pié, & que quelqu'un paffe à cheval devant nous: c'eft une impoliteffe qui choque le Cavalier; cela n'eft permis que dans une feule occafion, qui eft lorfqu'on fait monter un Cheval pour le vendre.

Quoique la gaule foit plus pour la grace que pour la néceffité, on ne laiffe pas de s'en fervir quelquefois utilement. On la tient haute dans la main droite, pour acquérir une maniere libre de fe fervir de fon épée.

La gaule eft en même tems aide & châtiment. Elle eft aide, lorfqu'on la fait fiffler dans la main, le bras haut & libre pour animer un Cheval; lorfqu'on le touche légerement avec la pointe de la gaule fur l'épaule de dehors pour le relever; lorfqu'on tient la gaule fous main, c'eft-à-dire, croifée par deffous le bras droit, la pointe au-deffus de la croupe, pour être à portée d'animer & de donner du jeu à cette partie; & enfin lorfqu'un homme à pié touche de la gaule devant, c'eft-à-dire, fur le poitrail pour faire lever le devant, ou fur les genoux pour lui faire plier les bras.

La gaule n'eft pas propre pour les Chevaux de guerre, qui doivent obéir de la main à la main, & en avant pour les jambes, à caufe de l'épée qui doit être à la place de la gaule dans la main droite, qu'on appelle auffi pour cela la main de l'épée. Dans un manége on doit tenir la gaule toûjours oppofée au côté où l'on fait aller le Cheval, parce qu'on ne doit s'en fervir que pour animer les parties de dehors.

Il y a dans les jambes du Cavalier cinq aides; c'eſt-à-dire, cinq mouvemens : celui des cuiſſes, celui des jarrets, celui des gras de jambes, celui du pincer délicat de l'éperon, & celui que l'on fait en peſant ſur les étriers.

L'aide des cuiſſes & des jarrets, ſe fait en ſerrant les deux cuiſſes, ou les deux jarrets, pour chaſſer un Cheval en avant, ou en ſerrant ſeulement la cuiſſe ou le jarret de dehors, pour le preſſer ſur le talon de dedans, ou en ſerrant celui de dedans pour le ſoûtenir, s'il ſe preſſe trop en dedans. Il faut remarquer que les Chevaux qui ſont chatouilleux, & qui retiennent leurs forces par malice, ſe déterminent plus volontiers pour des jarrets vigoureux, que pour les éperons, & ordinairement ils ſe retiennent quelque tems à l'éperon, avant que de partir.

L'aide des gras de jambes, qui ſe fait en les approchant délicatement du ventre, eſt pour avertir le Cheval, qui n'a point répondu à l'aide des jarrets, que l'éperon n'eſt pas loin, s'il n'eſt point ſenſible à leur mouvement. Cette aide eſt encore une des plus gracieuſes & des plus utiles dont un Cavalier puiſſe ſe ſervir, pour raſſembler un Cheval dreſſé, & par conſéquent ſenſible, lorſqu'il ralentit l'air de ſon manége.

L'aide du pincer délicat de l'éperon, ſe fait en l'approchant ſubtilement près du poil du ventre, ſans appuyer ni pénétrer juſqu'au cuir: c'eſt un avis encore plus fort que celui des cuiſſes, des jarrets & des gras de jambes. Si le Cheval ne répond pas à toutes ces aides, on lui appuie vigoureuſement les éperons dans le ventre, pour le châtier de ſon indocilité.

Enfin l'aide du peſer ſur les étriers, eſt la plus douce de toutes les aides : les jambes alors ſervent de contre-poids pour redreſſer les hanches & pour tenir le Cheval droit dans la balance des talons. Cette aide ſuppoſe dans un Cheval beaucoup d'obéiſſance & de ſenſibilité, puiſque par la ſeule preſſion qu'on fait en appuyant plus ſur un étrier que ſur l'autre, on détermine un Cheval à obéir à ce mouvement, qui ſe fait, en peſant ſur l'étrier de dehors, pour preſſer & faire aller de côté un Cheval en dedans; en peſant ſur celui de dedans, pour ſoûtenir & retenir un Cheval qui ſe preſſe trop en dedans ; ou bien en peſant ſur les deux étriers également pour l'avertir de diligenter ſa cadence, lorſqu'il ſe retient plus qu'il ne doit.

Il ne faut pas croire que cette grande ſenſibilité de bouche & de côté puiſſe ſe conſerver long-tems dans les Chevaux qui ſont abandonnés à l'Ecole : les différentes mains qui les menent, leur font perdre cette fineſſe & cette juſteſſe, qui font tout le mérite d'un Cheval bien dreſſé ; & le ſentiment du toucher ſi délicat, s'émouſſe avec le tems : mais s'ils ont été dreſſés par des principes ſolides, lorſqu'un homme de cheval viendra à les rechercher, il ſera bien-tôt revivre ce qu'une fauſſe pratique avoit amorti.

Des Châtimens.

LES aides n'étant, comme nous venons de le dire, qu'un avis qu'no

donne au Cheval, qu'il ſera puni, s'il ne répond pas à leur mouvement; les châtimens ne ſont par conſéquent que la punition qui doit ſuivre de près la déſobéiſſance du Cheval à l'avis qu'on lui donne: mais il faut que la violence des coups ſoit proportionnée au naturel du Cheval, car ſouvent les châtimens médiocres, bien jugés & fais tà tems, ſuffiſent pour rendre un Cheval aiſé & obéiſſant; d'ailleurs, on a l'avantage de lui conſerver, par ce moyen, la diſpoſition & le courage; de rendre l'exercice plus brillant; & de faire durer long-tems un Cheval en bonne Ecole.

On employe ordinairement trois ſortes de châtimens; celui de la chambriere, celui de la gaule, & celui des éperons.

La chambriere eſt le premier châtiment dont on ſe ſert pour faire craindre les jeunes Chevaux, lorſqu'on les fait troter à la longe: & c'eſt la premiere leçon qu'on doit leur donner, comme nous l'expliquerons dans la ſuite. On ſe ſert encore de la chambriere pour apprendre à un Cheval à piaffer dans les piliers: on s'en ſert auſſi pour chaſſer en avant les Chevaux pareſſeux qui ſe retiennent & s'endorment: mais elle eſt abſolument néceſſaire pour les Chevaux rétifs & ceux qui ſont ramingues & inſenſibles à l'éperon, parce qu'il faut remarquer que le propre des coups qui fouettent, lorſqu'ils ſont bien appliqués & à tems, eſt de faire beaucoup plus d'impreſſion, & de chaſſer bien plus un Cheval malin, que ceux qui le piquent ou qui le chatouillent.

On tire de la gaule deux ſortes de châtimens. Le premier, lorſqu'on en frape un Cheval vigoureuſement derriere la botte, c'eſt-à-dire, ſur le ventre & ſur les feſſes, pour le chaſſer en avant. Le ſecond châtiment de la gaule, c'eſt d'en appliquer un grand coup ſur l'épaule d'un Cheval qui détache continuellement des ruades par malice, & ce châtiment corrige plus ce vice que les éperons, auxquels il n'obéira que lorſqu'il les craindra & les connoîtra.

Le châtiment qui vient des éperons, eſt un grand remede pour rendre un Cheval ſenſible & fin aux aides, mais ce châtiment doit être ménagé par un homme ſage & ſavant: il faut s'en ſervir avec vigueur dans l'occaſion, mais rarement; car rien ne déſeſpere & n'avilit plus un Cheval que les éperons trop ſouvent & mal-à-propos appliqués.

Les coups d'éperon doivent ſe donner dans le ventre environ quatre doigts derriere les ſangles; car ſi l'on appuyoit les éperons trop en arriere, c'eſt-à-dire, dans les flancs, le Cheval s'arrêteroit & rueroit au lieu d'aller en avant, parce que cette partie eſt trop ſenſible & trop chatouilleuſe; & au contraire, ſi on les appuyoit dans les ſangles (défaut de ceux qui ont la jambe raccourcie & tournée trop en dehors,) alors le châtiment ſeroit inutile & ſans effet.

Pour bien donner des éperons, il faut approcher doucement le gras des jambes, enſuite appuyer les éperons dans le ventre. Ceux qui ouvrent les jambes & appliquent les éperons d'un ſeul tems, comme s'ils donnoient un coup de poing, ſurprennent & étonnent un Cheval, & il n'y répond pas ſi bien, que lorſqu'il eſt prévenu & averti par l'appro-

che insensible des gras de jambes. Il y en a d'autres, qui avec des jambes ballantes, chatouillent continuellement le poil avec leurs éperons, ce qui accoûtume un Cheval à quoailler, c'est-à-dire, à remuer sans cesse la queue en marchant, action fort désagréable pour toutes sortes de Chevaux, & encore plus pour un Cheval dressé.

Il ne faut pas que les éperons soient trop pointus pour les Chevaux rétifs & ramingues : au lieu d'apporter remede à ces vices, on y en ajoûteroit d'autres. Il y en a qui, lorsqu'on les pince trop vertement, pissent de rage, d'autres se jettent contre le mur ; d'autres s'arrêtent tout-à-fait, & quelquefois se couchent par terre. Pour accoûtumer aux éperons les Chevaux qui ont ces vices, il ne faut les appliquer qu'après la chambriere, & dans le milieu d'un partir de main.

L'aide du pincer délicat de l'éperon, devient aussi châtiment pour certains Chevaux, qui sont très-fins aux aides, & même si sensibles, qu'il faut se relâcher tout-à-fait, & ne point se roidir sur eux ; car autrement ils feroient des pointes & des élans : ainsi le pincer, quelque délicat qu'il soit, produit le même effet sur ces sortes de Chevaux, & même un plus grand, que les coups d'éperon bien appliqués ne pourroient faire sur ceux qui n'ont qu'une sensibilité ordinaire.

Il faut bien connoître le naturel d'un Cheval pour savoir faire un bon usage des châtimens, en les proportionnant à la faute qu'il fait, & à la maniere dont il les reçoit ; afin de les continuer, de les augmenter, de les diminuer, & même de les cesser selon sa disposition & sa force : & il ne faut pas prendre toutes les fautes qu'un Cheval fait pour des vices ; puisque la plûpart du tems elles viennent d'ignorance, & souvent de foiblesse.

On doit aider & châtier sans faire de grands mouvemens : mais il faut beaucoup de subtilité & de diligence ; c'est dans le tems que la faute est commise qu'il faut employer les châtimens, autrement ils seroient plus dangereux qu'utiles ; sur-tout il ne faut jamais châtier un Cheval par humeur & en colere, mais toûjours de sang froid. Enfin l'on peut dire que le ménagement des aides & des châtimens, est une des plus belles parties de l'homme de Cheval.

CHAPITRE IX.

De la nécessité du Trot pour assouplir les jeunes Chevaux ; & de l'utilité du Pas.

MONSIEUR de la Broue ne pouvoit définir plus exactement un Cheval bien dressé, qu'en disant, que c'est celui qui a la souplesse, l'obéissance & la justesse ; car si un Cheval n'a le corps entierement libre & souple, il ne peut obéir aux volontés de l'homme avec facilité & avec grace, & la souplesse produit nécessairement la docilité, parce que le Cheval alors, n'a aucune peine à exécuter ce qu'on lui de-

mande: ce ſont donc ces trois qualités eſſentielles qui font ce qu'on appelle, *un Cheval ajuſté.*

La premiere de ces qualités ne s'acquiert que par le trot. C'eſt le ſentiment général de tous les ſavans Ecuyers, tant anciens que modernes; & ſi parmi ces derniers, quelques-uns ont voulu, ſans aucun fondement rejetter le trot, en cherchant dans un petit pas raccourci, cette premiere ſoupleſſe & cette liberté, ils ſe ſont trompés; car on ne peut les donner à un Cheval, qu'en mettant dans un grand mouvement tous les reſſorts de ſa machine: par ce rafinement on endort la nature, & l'obéiſſance devient molle, languiſſante & tardive, qualités bien éloignées du vrai brillant qui fait l'ornement d'un Cheval bien dreſſé.

C'eſt par le trot, qui eſt l'allure la plus naturelle, qu'on rend un Cheval léger à la main ſans lui gâter la bouche, & qu'on lui dégourdit les membres, ſans les offenſer; parce que dans cette action, qui eſt la plus relevée de toutes les allures naturelles, le corps du Cheval eſt également ſoûtenu ſur deux jambes, l'une devant & l'autre derriere: ce qui donne aux deux autres qui ſont en l'air, la facilité de ſe relever, de ſe ſoûtenir, & de s'étendre en avant, & par conſéquent un premier degré de ſoupleſſe dans toutes les parties du corps.

Le trot eſt donc ſans contredit, la baſe de toutes les leçons pour parvenir à rendre un Cheval adroit & obéiſſant. Mais quoiqu'une choſe ſoit excellente dans ſon principe, il ne faut pas en abuſer, en trotant un Cheval des années entieres, comme on faiſoit autrefois en Italie, & comme on fait encore actuellement dans quelques Pays, où la Cavalerie eſt d'ailleurs en grande réputation. La raiſon en eſt bien ſimple, la perfection du trot provenant de la force des membres, cette force & cette vigueur naturelle, qu'il faut abſolument conſerver dans un Cheval, ſe perd & s'éteint dans l'accablement & la laſſitude, qui ſont la ſuite d'une leçon trop violente, & trop long-tems continuée. Ce déſordre arrive encore à ceux qui ſont troter de jeunes Chevaux dans des lieux raboteux, & dans des terres labourées; ce qui eſt la ſource des veſſigons, des courbes, des éparvins, & des autres maladies des jarrets, accidens qui arrivent à de très-braves Chevaux, en leur foulant les nerfs & les tendons, par l'imprudence de ceux qui ſe piquent de dompter un Cheval en peu de tems, c'eſt bien plutôt le ruiner que le dompter.

La longe attachée au caveçon ſur le nez du Cheval, & la chambriere, ſont les premiers & les ſeuls inſtrumens dont on doit ſe ſervir dans un terrein uni, pour apprendre à troter aux jeunes Chevaux, qui n'ont point encore été montés, ou à ceux qui l'ont déjà été, & qui pechent par ignorance, par malice, ou par roideur.

Lorſqu'on fait troter un jeune Cheval à la longe, il ne faut point dans les commencemens lui mettre de bride, mais un bridon; car un mors, quelque doux qu'il ſoit, lui offenſeroit la bouche, dans les faux mouvemens & les contre-tems que font ordinairement les jeunes Chevaux, avant qu'ils ayent acquis la premiere obéiſſance qu'on leur demande.

Je ſuppoſe donc qu'un Cheval ſoit en âge d'être monté, & qu'on l'ait rendu

rendu aſſez familier & aſſez docile pour ſouffrir l'approche de l'homme, la ſelle & l'embouchure : il faudra alors lui mettre un caveçon ſur le nez, le placer aſſez haut pour ne lui point ôter la reſpiration en trotant, & la muſerole du caveçon aſſez ſerrée pour ne point varier ſur le nez. Il faut encore que le caveçon ſoit armé d'un cuir, afin de conſerver la peau du nez qui eſt très-tendre dans les jeunes Chevaux.

Deux perſonnes à pié doivent conduire cette leçon : l'une tiendra la longe, & l'autre la chambriere. Celui qui tient la longe, doit occuper le centre autour duquel on fait troter le Cheval ; & celui qui tient la chambriere, ſuit le Cheval par derriere, & le chaſſe en avant avec cet inſtrument, en lui en donnant légerement ſur la croupe, & plus ſouvent par terre ; car il faut bien ménager ce châtiment dans les commencemens, de peur de rebuter un Cheval qui n'y eſt point accoûtumé. Quand il a obéi trois ou quatre tours à une main, on l'arrête, & on le flate ; ce qui ſe fait en accourciſſant peu à peu la longe, juſqu'à ce que le Cheval ſoit arrivé au centre, où eſt placé celui qui le conduit ; & alors celui qui tient la chambriere, la cache derriere lui pour l'ôter de la vûe du Cheval, & vient le flater conjointement avec celui qui tient la longe.

Après lui avoir laiſſé reprendre haleine, il faudra le faire troter à l'autre main, & obſerver la même pratique. Comme il arrive ſouvent qu'un Cheval, ſoit par trop de gaieté, ſoit par la crainte de la chambriere, galope, au lieu de troter, ce qui ne vaut rien ; il faudra tâcher de lui rompre le galop en ſecoüant légerement le caveçon ſur le nez avec la longe, & en lui ôtant en même tems la crainte de la chambriere : mais ſi au contraire, il s'arrête de lui-même, & refuſe d'aller au trot, il faut lui appliquer de la chambriere ſur la croupe & ſur les feſſes, juſqu'à ce qu'il aille en avant, ſans pourtant le battre trop ; car les grands coups ſouvent réiterés, déſeſperent un Cheval, le rendent vicieux, ennemi de l'homme & de l'Ecole, lui ôtent cette gentilleſſe, qui ne revient jamais, quand une fois elle eſt perdue. Il ne faut pas non plus, pour la même raiſon, faire de longues repriſes ; elles fatiguent & ennuient un Cheval : mais il faut le renvoyer à l'écurie avec la même gaieté qu'il en eſt ſorti.

Quand le Cheval commencera à troter librement à chaque main, & qu'on l'aura accoûtumé à venir finir au centre, il faudra alors lui apprendre à changer de main : & pour cela, celui qui tient la longe, dans le tems que le Cheval trote à une main, doit reculer deux ou trois pas en tirant à lui la tête du Cheval, en même tems celui qui tient la chambriere, doit gagner l'épaule de dehors du Cheval pour le faire tourner à l'autre main en lui montrant la chambriere, & même l'en frapant, s'il refuſe d'obéir, enſuite le finir au centre, l'arrêter, le flater, & le renvoyer.

Afin que la leçon du trot à la longe ſoit plus profitable, il faudra avoir l'attention de tirer la tête du Cheval en dedans avec la longe, & de lui élargir en même tems la croupe avec la chambriere, c'eſt-à-dire, la

jetter dehors, en lui faisant faire un cercle plus grand que celui des épaules, ce qui donne la facilité à celui qui tient la longe, d'attirer l'épaule de dehors du Cheval en dedans, dont le mouvement circulaire qu'elle est obligée de faire dans cette posture, assouplit un Cheval.

Après avoir accoûtumé le Cheval à l'obéissance de cette premiere leçon, ce qu'il exécutera en peu de jours, si l'on s'y prend de la maniere que nous venons de l'expliquer; il faudra ensuite le monter, en prenant toutes les précautions nécessaires pour le rendre doux au montoir. Le Cavalier étant en selle, tâchera de donner au Cheval les premiers principes de la connoissance de la main & des jambes; ce qui se fait de cette maniere. Il tiendra les rênes du bridon séparées dans les deux mains, & quand il voudra faire marcher son Cheval, il baissera les deux mains, & en même tems, il approchera doucement près du ventre les deux gras de jambes, sans avoir d'éperons, (car il n'en faut point dans ces commencemens.) Si le Cheval ne répond point à ces premieres aides, ce qui ne manquera pas d'arriver, ne les connoissant point, il faudra alors lui faire peur de la chambriere, pour laquelle il est accoûtumé de fuir; ensorte qu'elle servira de châtiment, lorsque le Cheval ne voudra pas aller en avant pour les jambes du Cavalier: mais il ne faudra s'en servir que dans le tems que le Cheval refusera d'obéir aux mouvemens des jarrets & des gras de jambes.

De même, lorsqu'on veut apprendre au Cheval à tourner pour la main, il faut dans le tems que le Cavalier tire la rêne de dedans du bridon, & que le Cheval refuse de tourner, que celui qui tient la longe, tire la tête, & l'oblige de tourner; en sorte qu'elle serve de moyen pour l'accoûtumer à tourner pour la main, comme la chambriere à fuir pour les jambes, jusqu'à ce qu'enfin le Cheval soit accoûtumé à suivre la main, & à fuir les jambes du Cavalier: ce qui se fera en peu de tems, si l'on employe les premieres aides avec le jugement & la discrétion qu'il faut avoir en commençant les jeunes Chevaux; car le manque de précaution dans ces commencemens, est la source de la plûpart des vices & des désordres, dans lesquels tombent les Chevaux par la suite.

Lorsque le Cheval commencera à obéir facilement, & se déterminera sans hésiter, soit à tourner pour la main, soit à aller en avant pour les jambes, & à changer de main, comme nous venons de l'enseigner; il faudra alors examiner de quelle nature il est, pour proportionner son trot à sa disposition & à son courage.

Il y a en général deux sortes de natures de Chevaux. Les uns retiennent leurs forces, & sont ordinairement légers à la main: les autres s'abandonnent, & sont pour la plûpart pesans, ou tirent à la main.

Quant à ceux qui se retiennent naturellement, il faut les mener dans un trot étendu & hardi, pour leur dénoüer les épaules & les hanches. A l'égard des autres, qui sont naturellement pesans, ou qui tirent à la main en tendant le nez, il faut que leur trot soit plus relevé & plus raccourci, afin de les préparer à se tenir ensemble. Mais les uns & les autres doivent

être entretenus dans un trot égal & ferme, ſans traîner les hanches, & il faut que la leçon ſoit ſoûtenue avec la même vigueur du commencement juſqu'à la fin, ſans pourtant que la repriſe ſoit trop longue.

Ces premieres leçons de trot ne doivent avoir pour but, ni de faire la bouche, ni d'aſſûrer la tête du Cheval: il faut attendre qu'il ſoit dégourdi, & qu'il ait acquis la facilité de tourner aiſément aux deux mains; par ce moyen on lui conſervera la ſenſibilité de la bouche, & c'eſt pour cela que le bridon eſt excellent dans ces commencemens, parce qu'il appuie très-peu ſur les barres, & point du tout ſur la barbe, qui eſt une partie très-délicate, & où réſide, comme le dit fort bien M. le Duc de Newcaſtle, le vrai ſentiment de la bouche du Cheval.

Lorſqu'il commencera à obéir à la main & aux jambes, ſans le ſecours de la longe, ni de la chambriere; il faudra alors, & pas plutôt, le mener en liberté, c'eſt-à-dire, ſans longe, & au pas ſur une ligne droite, en le ſortant du cercle, pour l'aligner; c'eſt-à-dire, lui apprendre à marcher droit, & à connoître le terrein. Si-tôt qu'il ira bien au pas ſur les quatre lignes & dans les quatre coins du quarré, ſur lequel on l'aura mené, il faudra enſuite ſur ces quatre mêmes lignes, le mener au trot, toûjours les rênes du bridon ſéparées dans les deux mains; en ſorte que, de quatre petites repriſes, qui ſont ſuffiſantes chaque jour, & chaque fois qu'on monte un Cheval, il faut en faire deux au pas, & les deux autres au trot alternativement, en finiſſant par le trot, parce qu'il n'y a que cette allure qui donne la premiere ſoupleſſe.

Si le Cheval continue d'obéir facilement au pas & au trot avec le bridon, il faudra commencer à lui mettre une bride avec un mors à ſimple canon & une branche droite, qui eſt la premiere embouchure qu'on donne aux jeunes Chevaux, comme nous l'avons expliqué dans la premiere Partie.

Du Pas.

QUOIQUE je regarde le trot comme le fondement de la premiere liberté qu'on doit donner aux Chevaux, je ne prétends pas pour cela exclurre le Pas, qui a auſſi un mérite particulier.

Il y a deux ſortes de Pas. Le Pas de Campagne, & le Pas d'Ecole.

Nous avons donné la définition du Pas de Campagne dans le Chapitre des Mouvemens naturels, & nous avons dit, que c'eſt l'action la moins élevée, & la plus lente de toutes les allures naturelles, ce qui rend cette allure douce & commode; parce que dans cette action, le Cheval étendant ſes jambes en avant & près de terre, il ne ſecoue pas le Cavalier, comme dans les autres allures, où les mouvemens étant relevés & détachés de terre, on eſt continuellement occupé de ſa poſture, à moins qu'on n'ait une grande pratique.

Le Pas d'Ecole eſt différent de celui de Campagne, en ce que l'action du premier, eſt plus ſoûtenue, plus raccourcie, & plus raſſemblée; ce qui eſt d'un grand ſecours pour faire la bouche à un Cheval, lui forti-

fier la mémoire, le rapatrier avec le Cavalier, lui rendre ſupportable la douleur & la crainte des leçons violentes qu'on eſt obligé de lui donner pour l'aſſouplir, & le confirmer à meſure qu'il avance dans l'obéiſſance de la main & des jambes. Voilà les avantages qu'on tire du Pas d'Ecole, ils ſont ſi grands, qu'il n'y a point de Chéval, quelque bien dreſſé qu'il ſoit, auquel cette leçon ne ſoit très-profitable.

Mais comme un jeune Cheval au ſortir du trot, où il a été étendu & allongé, ne peut pas ſi-tôt être raccourci dans une allure raſſemblée, comme celle du pas d'Ecole; je n'entends pas non plus qu'on le tienne dans cette ſujettion, avant qu'il y ait été préparé par les arrêts & les demi-arrêts dont nous parlerons dans le Chapitre ſuivant.

C'eſt donc au pas lent & peu raccourci, qu'il faut mener un Cheval qui commence à ſavoir troter, afin de lui donner de l'aſſûrance & de la mémoire: mais afin qu'il conſerve au pas la liberté des épaules, il faut le mener ſur de fréquentes lignes droites, en le tournant tantôt à droite, tantôt à gauche ſur une nouvelle ligne, plus ou moins longue, ſuivant qu'il ſe retient ou s'abandonne.

Il ne faut pas tourner tout le corps du Cheval ſur ces différentes lignes droites, mais ſeulement les épaules, en le faiſant toûjours marcher en avant, après l'avoir tourné. Cette maniere de tourner les épaules au pas ſur de fréquentes lignes droites aux deux mains indifféremment, ſans aucune obſervation de terrein, que celle de tourner & aller droit, ſuivant la volonté du Cavalier, eſt bien meilleure que celle de mener un Cheval ſur un cercle; parce que ſuivant cette méthode, on tient toûjours les hanches ſur la ligne des épaules; & ſur la ligne du cercle, le Cheval eſt couché & hors de la ligne droite. Il faut pourtant revenir au cercle, lorſque le Cheval ſe roidit, s'endurcit, ou ſe défend à une main: c'eſt le ſeul remede, auſſi le regardai-je comme un châtiment; & c'eſt pour cela que je conſeille de remettre à la longe tout Cheval qui ſe défend dans les commencemens qu'on le dreſſe: cette punition fait plus d'effet & corrige plus un Cheval que tous les châtimens qu'on pourroit lui faire en liberté.

Quoique la leçon de mener un Cheval ſur de nouvelles & de fréquentes lignes droites, ſoit excellente pour apprendre à un Cheval à tourner avec facilité; il faut, quand il ſera obéiſſant à cette leçon, & qu'on en voudra faire un Cheval de promenade, le mener ſur une longue & ſeule ligne droite, afin de lui donner un pas étendu & allongé, le tournant ſeulement de tems en tems, pour lui conſerver l'obéiſſance de la main & la ſoupleſſe des épaules: mais il faut pour cela le mener en pleine campagne; car le terrein d'un manége eſt trop borné.

Si l'on s'apperçoit que le pas ſoit contraire au naturel d'un Cheval pareſſeux & endormi, parce qu'il ne ſera point encore aſſez aſſoupli, il faudra le remettre au trot vigoureux & hardi, & même le châtier des éperons & de la gaule, juſqu'à ce qu'enfin, il prenne un pas ſenſible & animé.

CHAPITRE

CHAPITRE X.

De l'Arrêt, du demi-Arrêt, & du Reculer.

APRE'S avoir démontré dans le Chapitre précédent, que le trot est le seul moyen de donner aux jeunes Chevaux la premiere souplesse, dont ils ont besoin pour se disposer à l'obéissance ; il faut passer à une autre leçon, qui n'est pas moins utile, puisqu'elle consiste à les préparer, à se mettre sur les hanches, pour les rendre agréables & légers à la main.

On appelle un Cheval sur les hanches, celui qui baisse & plie les hanches sous lui, en avançant les piés de derriere & les jarrets sous le ventre, pour se donner sur les hanches un équilibre naturel, qui contre-balance le devant, qui est la partie la plus foible : duquel équilibre naît l'agrément & la légereté de la bouche du Cheval.

Il faut remarquer qu'un Cheval, en marchant, est naturellement porté à se servir de la force de ses reins, de ses hanches & de ses jarrets, pour pousser tout son corps en avant ; en sorte que ses épaules & les bras étant occupés à soûtenir cette action, il se trouve nécessairement sur les épaules, & par conséquent pesant à la main.

Pour mettre un Cheval sur les hanches, & lui ôter le défaut d'être sur les épaules, les Hommes de cheval ont trouvé un remede dans les leçons, qui sont l'Arrêt, le demi-Arrêt & le Reculer.

De l'Arrêt.

L'ARRET est l'effet que produit l'action que l'on fait en retenant avec la main de la bride la tête du Cheval, & les autres parties de l'avant-main, & en chassant en même tems délicatement les hanches avec les gras de jambes ; en sorte que tout le corps du Cheval se soûtienne dans l'équilibre, en demeurant sur ses jambes & sur ses piés de derriere. Cette action, qui est très-utile pour rendre un Cheval léger à main & agréable au Cavalier, est bien plus difficile pour le Cheval, que celle de tourner, qui lui est plus naturelle.

Pour bien marquer un arrêt, le Cheval doit être un peu animé auparavant, & dans le tems qu'on sent qu'il va plus vîte que la cadence de son train, il faut, en le secourant délicatement des gras de jambes, mettre les épaules un peu en arriere, & tenir la bride de plus ferme en plus ferme, jusqu'à ce que l'arrêt soit formé ; c'est-à-dire, jusqu'à ce que le Cheval soit arrêté tout-à-fait. En mettant le corps en arriere, on doit serrer un peu les coudes près du corps, afin d'avoir plus d'assûrance dans la main de la bride. Il est nécessaire aussi que le Cheval se tienne droit à l'arrêt, afin que cette action se fasse sur les hanches ; car, si l'une des deux jambes de derriere, sort de la ligne des épaules, le Cheval se tra-

verſant dans cette action, il ne peut être ſur les hanches.

Les avantages qu'on tire d'un arrêt bien fait, ſont de raſſembler les forces d'un Cheval, de lui aſſûrer la bouche, la tête, les hanches, & de le rendre léger à la main. Mais autant les arrêts ſont bons, lorſqu'ils ſont faits à propos, autant ils ſont pernicieux, lorſqu'on les fait à contretems. Pour ſavoir les placer, il faut conſulter la nature du Cheval; car les meilleures leçons, qui n'ont été inventées que pour perfectionner cette nature, feroient un effet contraire, ſi on en abuſoit, en les pratiquant mal-à-propos.

A la premiere apparence de légereté pour le trot, & de facilité pour tourner aux deux mains, on commence à marquer des arrêts à un Cheval: mais rarement d'abord, en le retenant petit à petit & doucement; car par un arrêt fait bruſquement & tout-à-coup, comme ſi d'un ſeul tems on le plantoit ſur le cul, on affoibliroit les reins & les jarrets d'un Cheval; on pourroit même eſtropier pour toûjours un jeune Cheval, qui n'a pas pris encore toute ſa force.

Outre les jeunes Chevaux, qu'il ne faut jamais preſſer ni arrêter trop rudement, il y en a encore d'autres avec leſquels il faut bien ménager l'arrêt, ſoit par défaut de conſtruction, ou par foibleſſe naturelle; ce que nous allons examiner.

1°. Comme la tête eſt la premiere partie qu'on doit ramener à l'arrêt, ſi le Cheval a la ganache trop étroite, il ſoûtiendra difficilement cette action: de même ſi l'encolure eſt mal faite, renverſée, ce qu'on appelle *Encolure de Cerf*, il s'armera, & l'arrêt deviendra dur & courbé: ſi les piés ſont foibles ou douloureux, il fuira l'arrêt, & il ſera encore plus abandonné ſur le devant & ſur l'appui de la bride, que ſi la foibleſſe venoit des jambes, des épaules ou des hanches.

2°. Les Chevaux longs de corſage & ſenſibles, ſont ordinairement foibles de reins, & forment par conſéquent de mauvais arrêts, par la difficulté qu'ils ont de raſſembler leurs forces, pour ſe ramener ſur les hanches; ce qui cauſe en eux pluſieurs déſordres; parce que, ou ils refuſent de reprendre en avant après l'arrêt; ou ils vont une eſpece de traquenard ou aubin; ou bien s'ils obéiſſent, ils s'abandonnent ſur la main, pour fuir la ſujettion d'un nouvel arrêt.

3°. Les Chevaux enſellés, qui ont le dos foible & enfoncé, placent avec peine leur tête à l'arrêt, parce que la force de la nuque du col dépend de celle des reins; & quand un Cheval ſouffre quelque douleur dans ces parties, il le témoigne par une action déſagréable de la tête.

4°. Les Chevaux trop ſenſibles, impatiens & coleres, ſont ennemis de la moindre ſujettion, par conſequent de l'arrêt; & ils ont ordinairement la bouche dure & fauſſe, parce que l'impatience & la fougue leur ôtent la mémoire, & le ſentiment de la bouche, & rend inutiles les effets de la main & des jambes.

5°. Enfin il y a des Chevaux qui, quoique foibles, s'arrêtent tout court, pour éviter l'arrêt du Cavalier; & comme ils appréhendent la

furprife, ils ne veulent point repartir après : d'autres de même nature, forcent la main, quand ils s'apperçoivent qu'on veut les arrêter. Les uns & les autres doivent être arrêtés rarement, & quand ils ne s'y attendent pas.

L'arrêt n'eft donc bon que pour les Chevaux qui ont de bons reins, & affez de vigueur dans les hanches & dans les jarrets, pour foûtenir cette action. L'arrêt au trot doit fe faire en un feul tems, les piés de derriere droits, en forte que l'un n'avance pas plus que l'autre, & fans fe traverfer, ce qui fait appuyer le Cheval également fur les hanches : mais au galop dont l'action eft plus étendue que celle du trot, il faut arrêter un Cheval en deux ou trois tems, quand les piés de devant retombent à terre, afin qu'en fe relevant, il fe trouve fur les hanches; & pour cela en retenant la main, on l'aide un peu des jarrets ou des gras de jambes, pour le faire falquer ou couler fous lui.

Il faut remarquer que les Chevaux aveugles s'arrêtent plus facilement que les autres, par l'appréhenfion qu'ils ont de faire un faux pas.

Du demi-Arrêt.

LE demi-arrêt eft l'action que l'on fait, en retenant la main de la bride près de foi, les ongles un peu en haut fans arrêter tout-à-fait le Cheval, mais feulement en retenant & foûtenant le devant, lorfqu'il s'appuie fur le mors, ou bien lorfqu'on veut le ramener, ou le raffembler.

Nous avons dit ci-deffus, que l'arrêt ne convenoit qu'à un très-petit nombre de Chevaux, parce qu'il s'en trouve très-peu, qui ayent affez de force dans les reins & dans les jarrets, pour foûtenir cette action ; car il faut remarquer que la plus grande preuve qu'un Cheval puiffe donner de fes forces & de fon obéiffance, c'eft de former un arrêt ferme & léger après une courfe de vîteffe, ce qui eft rare à trouver, parce que pour paffer fi vîte d'une extrémité à l'autre, il faut qu'il ait la bouche & les hanches excellentes, & comme ces arrêts violens peuvent gâter & rebuter un Cheval, on ne les pratique que pour l'éprouver.

Il n'en eft pas de même du demi-arrêt, dans lequel on tient un Cheval feulement un peu plus fujet de la main, fans l'arrêter tout-à-fait. Cette action ne donne pas tant d'appréhenfion au Cheval, & lui affûre la tête & les hanches avec moins de fujettion que l'arrêt; c'eft pour cela qu'il eft beaucoup plus utile, pour lui faire la bouche & le rendre plus léger. On peut le répéter fouvent fans rompre l'allure du Cheval; & comme par cette aide, on lui ramene & on lui foûtient le devant, on l'oblige par conféquent en même tems de baiffer les hanches, qui eft ce qu'on demande.

Le demi-arrêt convient donc à toutes fortes de Chevaux : mais il y a de certaines natures fur lefquelles il faut le menager. Quand, par exemple, un Cheval fe retient de lui-même, on ne lui marque des demi-arrêts, que lorfqu'on veut lui donner de l'appui; & de peur qu'il ne s'arrête tout-à-fait à ce mouvement, on le fecoure des jarrets, des gras de

jambes, & quelquefois même des éperons, suivant qu'il se retient plus ou moins: mais s'il s'appuie trop sur la main, les demi-arrêts doivent être plus fréquens, & marqués seulement de la main de la bride, sans aucune aide des jarrets ni des jambes; il faut au contraire lâcher les cuisses, autrement il s'abandonneroit davantage sur le devant.

Lorsqu'en marquant un arrêt, ou un demi-arrêt, le Cheval continue de s'appuier sur le mors, de tirer à la main, & quelquefois même de la forcer en allant en avant malgré le Cavalier; il faut alors, après l'avoir arrêté, le reculer pour le châtier de cette désobéissance.

Du Reculer.

LA situation de la main de la bride pour reculer un Cheval, est la même que celle de l'arrêt; en sorte que pour accoûtumer un Cheval à reculer facilement, il faut, après l'avoir arrêté, retenir la bride, les ongles en haut, comme si l'on vouloit marquer un nouvel arrêt; & lorsqu'il obéit, c'est-à-dire, qu'il recule un ou deux pas, il faut lui rendre la main, afin que les esprits qui causent le sentiment, reviennent sur les barres; autrement on endormiroit & on rendroit insensible cette partie, & le Cheval au lieu d'obéir, & de reculer, forceroit la main, ou feroit une pointe.

Quoique le reculer soit un châtiment pour un Cheval qui n'obéit pas bien à l'arrêt, c'est encore un moyen pour le disposer à se mettre sur les hanches; pour lui ajuster les piés de derriere; lui assûrer la tête; & le rendre léger à la main.

Lorsqu'un Cheval recule, une de ses jambes de derriere est toûjours sous le ventre; il pousse la croupe en arriere, & il est dans chaque mouvement, tantôt sur une hanche, tantôt sur l'autre: mais il ne peut bien faire cette action, & on ne doit la lui demander, que lorsqu'il commence à s'assouplir & à obéir à l'arrêt; parce que les épaules étant libres, on a plus de facilité, pour tirer le devant à soi, que si elles étoient engourdies: & comme cette leçon fait de la douleur aux reins & aux jarrets, il faut dans les commencemens en user modérément.

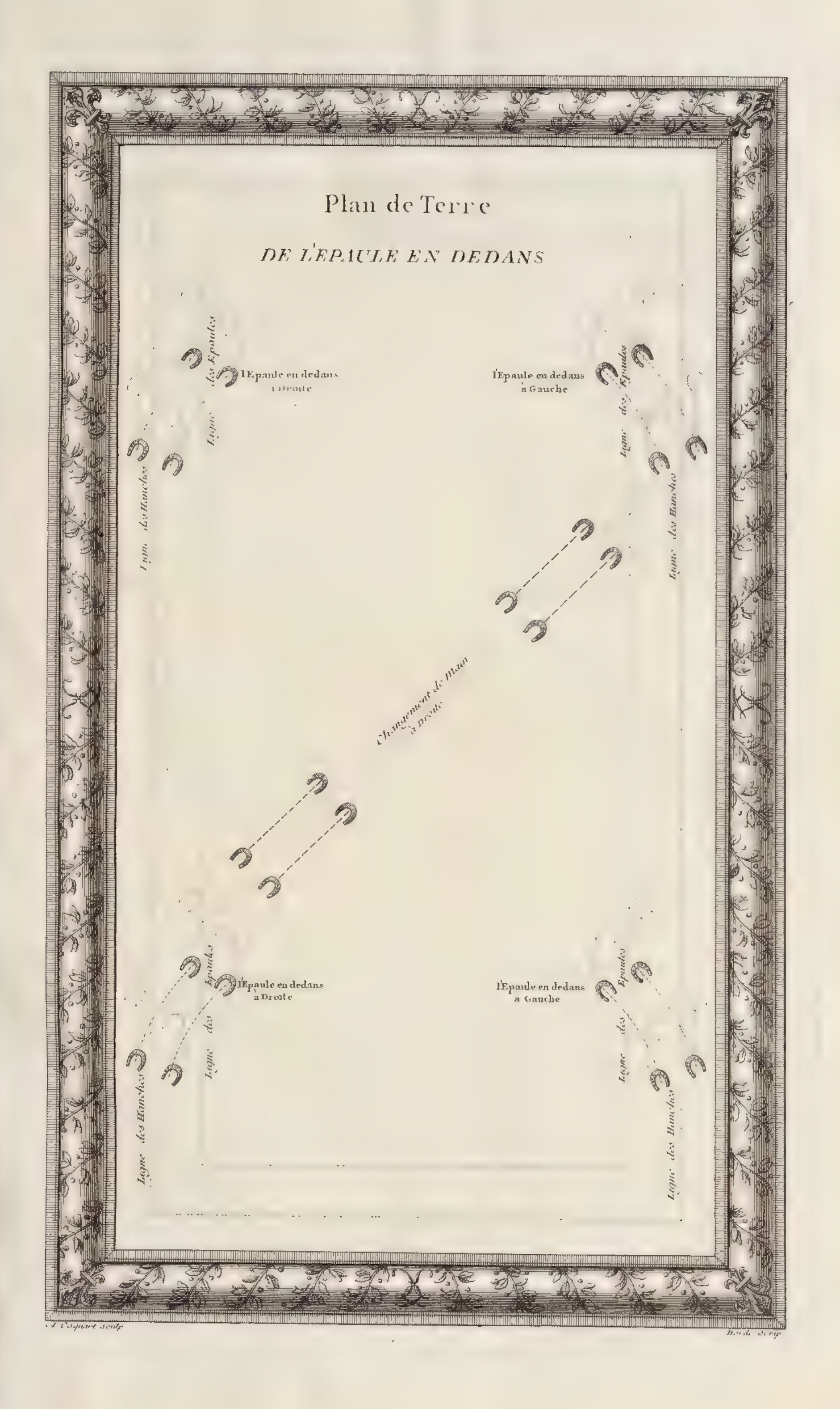
Quand un Cheval s'obstine à ne vouloir point reculer, ce qui arrive à presque tous les Chevaux, qui n'ont point encore pratiqué cette leçon, un homme à pié lui donne légerement de la pointe de la gaule sur les genoux & sur les boulets, qui sont les deux jointures de la jambe; pour la lui faire plier, & dans le même tems le Cavalier tire à soi la main de la bride, & si-tôt qu'il obéit un seul pas en arriere, il faut le flater & le caresser, pour lui faire connoître, que c'est ce qu'on lui demande. Après avoir fait reculer quelques pas un Cheval difficile, & l'avoir flaté; on doit ensuite le tenir un peu sujet de la main, comme si on vouloit le reculer de nouveau, & lorsqu'on sent qu'il baisse les hanches pour se préparer à reculer, il faut l'arrêter & le flater pour cette action, par laquelle il témoigne qu'il reculera bien-tôt au gré du Cavalier.

Pour



Ch. Parrocel pinx — N. Tardieu Sculp

l'Epaule en Dedans.



Plan de Terre
DE L'EPAULE EN DEDANS
l'Epaule en dedans à Droite
Ligne des Epaules
Ligne des Hanches
l'Epaule en dedans à Gauche
Ligne des Epaules
Ligne des Hanches
Changement de Main à Droite
l'Epaule en dedans à Droite
Ligne des Epaules
Ligne des Hanches
l'Epaule en dedans a Gauche
Ligne des Epaules
Ligne des Hanches



Pour reculer un Cheval dans les regles, il faut chaque pas qu'il fait en arriere, le tenir prêt à reprendre en avant; car c'eſt un grand défaut que de reculer trop vîte : le Cheval précipitant ainſi ſes forces en arriere, pourroit s'acculer, & même faire une pointe en danger de ſe renverſer, ſur-tout s'il a les reins foibles. Il faut encore qu'il recule droit, ſans ſe traverſer, afin de plier les deux hanches également ſous lui en reculant.

Lorſqu'un Cheval commence à reculer facilement, la meilleure leçon qu'on puiſſe lui donner pour le rendre léger à la main, c'eſt de ne reculer que les épaules; c'eſt-à-dire, ramener doucement le devant à ſoi, comme ſi on vouloit le reculer; & lorſqu'on ſent qu'il va reculer, il faut lui rendre la main, & remarcher un ou deux pas en avant.

Après avoir arrêté ou reculé un Cheval, il faut lui tirer doucement la tête en dedans pour faire joüer le mors dans la bouche, ce qui fait plaiſir au Cheval, & l'accoûtume à ſe plier du côté qu'il va. Cette leçon le prépare auſſi à celle de l'épaule en dedans, dont nous allons parler dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XI.

De l'Epaule en dedans.

NOUS avons dit ci-devant, que le trot eſt le fondement de la premiere ſoupleſſe & de la premiere obéiſſance que l'on doit donner aux Chevaux; & ce principe eſt généralement reçu de tous les habiles Ecuyers : mais ce même trot, ſoit ſur une ligne droite, ſoit ſur des cercles, ne donne à l'épaule & à la jambe du Cheval, qu'un mouvement en avant, lorſqu'il marche ſur la ligne droite; & un peu circulaire de la jambe & de l'épaule de dehors, lorſqu'il va ſur le cercle : mais il ne donne pas une démarche aſſez croiſée d'une jambe par deſſus l'autre, qui eſt l'action que doit faire un Cheval dreſſé, connoiſſant les talons, c'eſt-à-dire, qui va librement de côté aux deux mains.

Pour bien concevoir ceci, il faut faire attention que les épaules & les jambes d'un Cheval ont quatre mouvemens. Le premier, eſt celui de l'épaule en avant, qnand il marche droit devant lui. Le deuxieme mouvement, eſt celui de l'épaule en arriere, quand il recule. Le troiſieme mouvement, c'eſt lorſqu'il leve la jambe & l'épaule dans une place, ſans avancer ni reculer, qui eſt l'action de piafer. Et le quatrieme, eſt le mouvement circulaire & croiſé que doivent faire l'épaule & la jambe du Cheval, lorſqu'il tourne étroit, ou qu'il va de côté.

Les trois premiers mouvemens s'acquierent facilement par le trot, l'arrêt, & le reculer : mais le dernier mouvement eſt le plus difficile parce que dans cette action, le Cheval étant obligé de croiſer & de chevaler la jambe de dehors par deſſus celle de dedans, ſi dans ce mouvement le paſſage de la jambe n'eſt pas avancé ni circulaire, le Cheval s'at-

trape la jambe qui pose à terre, & sur laquelle il s'appuie, & la douleur du coup peut lui donner une atteinte, ou du moins lui faire faire une fausse position: ce qui arrive souvent aux Chevaux qui ne sont pas assez souples des épaules. La difficulté de trouver des regles certaines, pour donner à l'épaule & à la jambe la facilité de ce mouvement circulaire d'une jambe par dessus l'autre, a toûjours embarrassé les Ecuyers, parce que sans cette perfection un Cheval ne peut tourner facilement, ni fuir les talons de bonne grace.

Afin de bien approfondir la leçon de l'épaule en dedans, qui est la plus difficile & la plus utile de toutes celles qu'on doit employer, pour assouplir les Chevaux; il faut examiner ce qu'ont dit M. de la Broue, & M. le Duc de Newcastle, au sujet du cercle, qui, selon le dernier, est le seul moyen d'assouplir parfaitement les épaules d'un Cheval.

» M. de la Broue dit que toutes les humeurs & complexions des Che- » vaux, ne sont pas propres à cette sujettion extraordinaire, de toû- » jours tourner sur des cercles pour les assouplir; & leurs forces n'étant » pas capable de fournir tant de tours tout d'une haleine, ils se rebutent » & se roidissent de plus en plus, au lieu de s'assouplir. «

M. le Duc de Newcastle s'explique ainsi:

» La tête dedans, la croupe dehors sur un cercle, met d'abord un Cheval sur le devant, il prend de l'appui, & s'assouplit extrèmement les épaules, &c.

» Troter & galoper la tête dedans, la croupe dehors, fait aller tout le » devant vers le centre; & le derriere s'en éloigne, étant plus pressé des » épaules que de la croupe.

» Tout ce qui chemine sur un grand cercle, travaille davantage, par- » ce qu'il fait plus de chemin, que tout ce qui chemine sur un plus pe- » tit cercle, ayant plus de mouvemens à faire, & il faut que les jambes » soient plus en liberté; les autres sont plus contraintes & sujettes dans » le petit cercle, parce qu'elles portent tout le corps, & celles qui sont » le plus grand cercle, sont plus long-tems en l'air qu'elles.

» L'épaule ne peut s'assouplir, si la jambe de derriere de dedans n'est » avancée & approchée, en travaillant, de la jambe de derriere de » dehors. «

L'on voit par le propre raisonnement de ces deux grands Hommes, que l'un & l'autre ont admis le cercle: mais M. de la Broue ne s'en sert pas toûjours, & il préfere souvent le quarré.

Pour M. le Duc de Newcastle, dont le cercle est la leçon favorite, il convient lui-même des inconvéniens qui s'y trouvent, quand il dit, que dans le cercle la tête dedans, la croupe dehors, les parties de devant sont plus sujettes & plus contraintes que celles de derriere, & que cette leçon met un Cheval sur le devant.

Cet aveu que l'expérience confirme, prouve évidemment, que le cercle n'est pas le vrai moyen d'assouplir parfaitement les épaules; puisqu'une chose contrainte & appesantie par son propre poids, ne peut être légere: mais une grande vérité, que cet illustre Auteur admet,

c'eſt que l'épaule ne peut s'aſſouplir, ſi la jambe de derriere de dedans n'eſt avancée & approchée en marchant de la jambe de derriere de dehors: & c'eſt cette judicieuſe remarque, qui m'a fait chercher & trouver la leçon de l'épaule en dedans, dont nous allons donner l'explication.

Lors donc qu'un Cheval ſaura troter librement aux deux mains ſur le cercle & ſur la ligne droite; qu'il ſaura ſur les mêmes lignes, marcher un pas tranquile & égal; & qu'on l'aura accoûtumé à former des arrêts, & demi arrêts, & à porter la tête en dedans; il faudra alors le mener au petit pas lent & peu raccourci le long de la muraille, & le placer de maniere que les hanches décrivent une ligne, & les épaules une autre. La ligne des hanches doit être près de la muraille, & celle des épaules, détachée & éloignée du mur environ un pié & demi ou deux, en le tenant plié à la main où il va. C'eſt-à-dire, pour m'expliquer plus familierement, qu'au lieu de tenir un Cheval tout-à-fait droit d'épaules & des hanches ſur la ligne droite le long du mur, il faut lui tourner la tête & les épaules un peu en dedans vers le centre du manége, comme ſi effectivement, on vouloit le tourner tout-à fait, & lorſqu'il eſt dans cette poſture oblique & circulaire, il faut le faire marcher en avant le long du mur, en l'aidant de la rêne & de la jambe de dedans: ce qu'il ne peut abſolument faire dans cette attitude, ſans croiſer ni chevaler la jambe de devant de dedans par deſſus celle de dehors, & de même la jambe de derriere de dedans par deſſus celle de derriere de dehors; comme il eſt aiſé de le voir dans la Figure de l'épaule en dedans, qui eſt au commencement de ce Chapitre, & dans le plan de terre de la même leçon, qui rendront la choſe encore plus ſenſible.

Cette leçon produit tant de bons effets à la fois, que je la regarde comme la premiere & la derniere de toutes celles qu'on peut donner au Cheval, pour lui faire prendre une entiere ſoupleſſe, & une parfaite liberté dans toutes ſes parties. Cela eſt ſi vrai, qu'un Cheval, qui aura été aſſoupli ſuivant ce principe, & gâté après ou à l'Ecole, ou par quelqu'ignorant, ſi un homme de cheval le remet pendant quelques jours à cette leçon, il le trouvera auſſi ſouple & auſſi aiſé qu'auparavant.

Premierement, cette leçon aſſouplit les épaules, parce que la jambe de devant de dedans, croiſant & chevalant à chaque pas que le Cheval fait dans cette attitude, en avant & par deſſus celle de dehors, & le pié de dedans allant ſe poſer au deſſus du pié de dehors, & ſur la ligne de ce même pié, le mouvement auquel l'épaule eſt obligée dans cette action, fait agir néceſſairement les reſſorts de cette partie, ce qui eſt facile à concevoir.

2°. L'épaule en dedans prépare un Cheval à ſe mettre ſur les hanches, parce qu'à chaque pas qu'il fait dans cette poſture, il porte en avant ſous le ventre, la jambe de derriere de dedans, & va la placer au-deſſus de celle de derriere de dehors, ce qu'il ne peut faire ſans baiſſer la hanche: il eſt donc toûjours ſur une hanche à une main, & toûjours ſur

l'autre hanche à l'autre main, & par conséquent il apprend à plier les jarrets sous lui ; c'est ce qu'on appelle être sur les hanches.

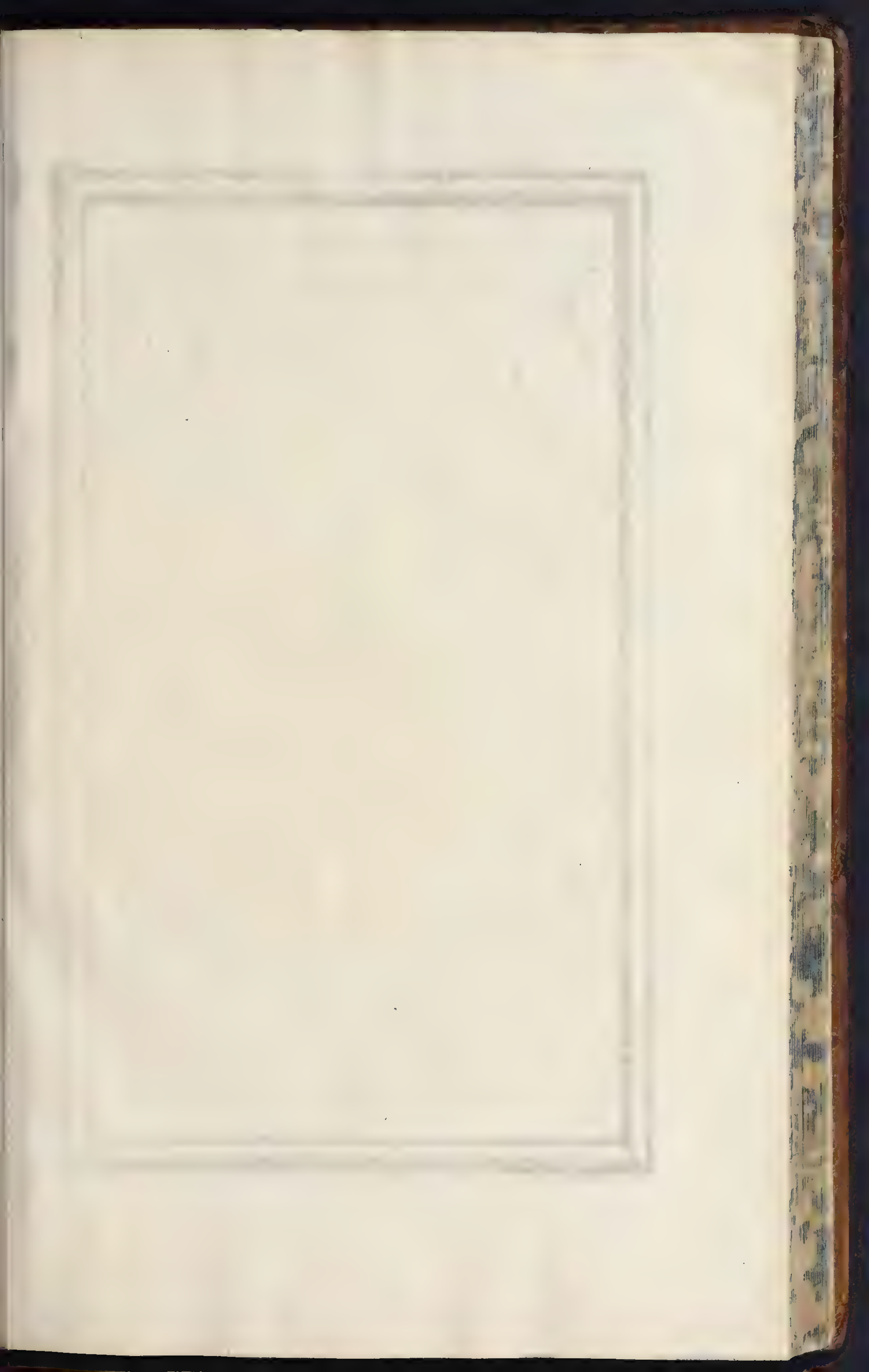
3°. Cette même leçon dispose un Cheval à fuir les talons, parce qu'à chaque mouvement, étant obligé de croiser & de passer les jambes l'une par dessus l'autre, tant celles de devant que celles de derriere, il acquiert, par-là, la facilité de bien chevaler les bras & les jambes en deux mains, ce qu'il faut qu'il fasse, pour aller librement de côté. En sorte que lorsqu'on mene un Cheval, l'épaule en dedans à main droite, on le prépare à fuir les talons à main gauche, parce que c'est l'épaule droite qui s'assouplit, & qui le prépare à bien passer la jambe gauche pour aller facilement de côté à main droite.

Pour changer de main dans la leçon de l'épaule en dedans. Par exemple, de droite à gauche, il faut conserver le pli de la tête & du col; & en quittant le mur, faire marcher le Cheval droit d'épaules & de hanches sur une ligne oblique, jusqu'à ce qu'il soit arrivé dans cette posture sur la ligne de l'autre muraille ; & là il faudra lui placer la tête à gauche & les épaules en dedans, & détachées de la ligne de la muraille, en l'élargissant & lui faisant croiser les jambes de dedans à cette main par dessus celle de dehors, le long du mur, & de la même maniere que nous venons de l'expliquer pour la droite.

Comme le Cheval manquera dans l'exécution des premieres leçons de l'épaule en dedans, soit en mettant la croupe trop en dedans, soit au contraire, en tournant trop les épaules en dedans & en quittant la muraille, pour éviter la sujettion de passer & de croiser ses jambes dans une posture qui lui tient tous les muscles dans une continuelle contraction, ce qui le gêne, quand il n'y est pas accoûtumé, le cercle alors doit servir de remede à ces défenses. On le menera donc au petit pas sur un cercle large, & on lui dérobera de tems en tems des pas croisés des jambes de dedans par dessus celles de dehors ; en sorte qu'en élargissant le cercle de plus en plus, insensiblement on arrivera sur la ligne de la muraille, & le Cheval se trouvera dans la posture de l'épaule en dedans ; & dans cette attitude, on lui en sera faire quelques pas en avant le long du mur ; ensuite on l'arrêtera, on lui pliera le col & la tête, en faisant joüer le mors dans la bouche avec la rêne de dedans ; on le flatera, & on le renverra.

S'il arrive qu'un Cheval se retienne & qu'il se défende par malice, ne voulant point se rendre à la sujettion de cette leçon : il faudra la quitter pour quelque tems, & revenir au premier principe du trot étendu & hardi, tant par la ligne droite que sur des cercles ; & lorsqu'il obéira, on le remettra au pas, l'épaule en dedans sur la ligne de la muraille ; & s'il va bien quelques pas, il faut l'arrêter, le flater & le descendre.

Lorsque le Cheval commencera à obéir aux deux mains à la leçon de l'épaule en dedans, on lui apprendra à bien prendre les coins, ce qui est le plus difficile de cette leçon. Pour cela il faudra à chaque coin, c'est-à-dire, au bout de chaque ligne droite, faire entrer les épaules dans



Plan de Terre

DE LA CROUPE AU MUR

La Croupe au mur à Gauche

Ligne des Hanches

Ligne des Epaules

La Croupe au mur à Gauche

Ligne des Hanches

Ligne des Epaules

Ligne du Milieu

La Croupe au mur à Droite

Ligne des Epaules

Ligne des Hanches

La Croupe au mur à Droite

Ligne des Epaules

Ligne des Hanches

A. Coquart Sculp. Borde Scrip.



M. le Marquis de Beauvilliers

le coin, lui conſervant la tête placée en dedans; & dans le tems qu'on tourne les épaules ſur l'autre ligne, il faut faire paſſer les hanches à leur tour dans le coin par où les épaules ont paſſé. C'eſt avec la rêne de dedans & la jambe de dedans qu'on porte le Cheval en avant dans les coins: mais dans le tems qu'on le tourne ſur l'autre ligne, il faut que ce ſoit avec la rêne de dehors, en portant la main en dedans, & prendre le tems qu'il ait la jambe de dedans en l'air & prête à retomber, afin qu'en tournant la main dans ce tems-là, l'épaule de dehors puiſſe paſſer par-deſſus celle de dedans; & comme l'aide de tourner, eſt une eſpece de demi-arrêt, il faut, en tournant la main, le chaſſer un peu en avant avec le gras de jambes. Si le Cheval refuſe de paſſer la croupe dans les coins, en ſe tenant large de derriere, & en ſe cramponnant ſur la jambe de dedans, (défenſe la plus ordinaire des Chevaux,) il faudra le pincer du talon de dedans en même tems qu'on tournera les épaules ſur l'autre ligne. Voilà, ſelon moi, ce qu'on appelle, *Prendre les coins*, & non pas comme font la plûpart des Cavaliers, qui ſe contentent de faire entrer la tête & les épaules dans le coin, & négligent d'y paſſer la croupe; de maniere que le Cheval tourne tout d'une piece, au lieu qu'en y faiſant paſſer les hanches après les épaules, le Cheval dans ce paſſage d'épaules & de hanches s'aſſouplit non-ſeulement ces deux parties; mais encore les côtés, dont la ſoupleſſe augmente beaucoup l'agilité des reſſorts du reſte de ſon corps.

Si l'on examine la ſtructure & la mécanique du Cheval, on ſera aiſément perſuadé de l'utilité de l'épaule en dedans; & l'on conviendra que les raiſons que j'apporte, pour autoriſer ce principe, ſont tirées de la nature même, qui ne ſe dément jamais, quand on ne la contraint pas au-delà de ſes forces. Et en même tems, ſi l'on fait attention à l'action des jambes du Cheval, qui va ſur un cercle la tête dedans, la croupe dehors, il ſera aiſé de concevoir, que ce ſont les hanches qui acquierent cette ſoupleſſe, que l'on prétend donner aux épaules par le moyen du cercle, puiſqu'il eſt certain que la partie qui fait un plus grand mouvement, eſt celle qui s'aſſouplit le plus. J'admets donc le cercle pour donner aux Chevaux la premiere ſoupleſſe, & auſſi pour châtier & corriger ceux qui ſe défendent par malice, en mettant la croupe dedans, malgré le Cavalier: mais je regarde enſuite l'épaule en dedans comme une leçon indiſpenſable pour achever d'aſſouplir les épaules, & leur donner la facilité de paſſer librement les jambes l'une par-deſſus l'autre, qui eſt une perfection que doivent avoir tous les Chevaux qu'on appelle bien mis & bien dreſſés.



CHAPITRE XII.

De la Croupe au mur.

CEUX qui mettent la tête d'un Cheval vis-à-vis du mur, pour lui apprendre à aller de côté, tombent dans une erreur dont il eſt facile de faire voir l'abus. Cette méthode le fait plutôt aller par routine que pour la main & les jambes; & lorſqu'on l'ôte de la muraille, & qu'on veut le ranger de côté dans le milieu du manége, n'ayant plus alors d'objet qui lui fixe la vûe, il n'obéit qu'imparfaitement à la main & aux jambes, qui ſont les ſeuls guides dont on doive ſe ſervir, pour conduire un Cheval dans toutes ſes allures. Un autre déſordre qui naît de cette leçon, c'eſt qu'au lieu de paſſer la jambe de dehors par-deſſus celle de dedans, ſouvent il la paſſe par-deſſous, dans la crainte de s'attrapper avec le fer la jambe qui eſt à terre, ou de ſe heurter le genou contre le mur; dans le tems qu'il leve la jambe, & qu'il la porte en avant pour la paſſer par-deſſus l'autre.

M. de la Broue eſt de ce ſentiment, quand il conſeille de ne ſe ſervir de la muraille, pour faire fuir les talons aux Chevaux, que pour ceux qui peſent ou qui tirent à la main : & bien loin de leur placer la tête ſi près du mur, il dit, qu'il faut tenir le Cheval deux pas en deçà de la muraille ; ce qui fait environ cinq piés de diſtance de la tête du Cheval au mur.

Je ne vois donc pas pourquoi tant de Cavaliers pour faire connoître les talons à un Cheval, lui mettent la tête au mur, en le forçant d'aller de côté avec la jambe, l'éperon, & même la chambriere qu'ils font tenir par un homme à pié. Il eſt bien plus ſenſé, ſelon moi, pour éviter cet embarras & les déſordres qui peuvent en arriver, de lui mettre la croupe au mur. Cette leçon eſt tirée de l'épaule en dedans.

Nous avons dit dans le Chapitre précédent, qu'en menant un Cheval l'épaule en dedans à main droite, on lui aſſoupliſſoit l'épaule droite, ce qui donne la facilité à la jambe droite, lorſqu'il va de côté à main gauche, de chevaler par-deſſus la jambe gauche ; & de même en le travaillant l'épaule en dedans à gauche, c'eſt l'épaule de ce côté qui s'aſſouplit, & qui donne à la même jambe le mouvement qu'elle doit avoir pour chevaler librement par-deſſus la droite, lorſqu'on mene un Cheval de côté à main droite. Suivant ce principe, qui eſt inconteſtable, il eſt aiſé de convertir l'épaule en dedans en croupe au mur. On s'y prend de cette maniere.

Lorſqu'un Cheval eſt obéiſſant aux deux mains à la leçon de l'épaule en dedans, & qu'il ſait par conſéquent paſſer librement les jambes de dedans par-deſſus celles de dehors ; il faut, en le travaillant, par exemple à droite, après l'avoir tourné dans le coin à un des bouts du manége, l'y arrêter, la croupe vis-à-vis, & environ à deux piés de diſtance de

la muraille, de peur qu'il ne se frotte la queue contre le mur; & au lieu de continuer d'aller en avant, il faut le retenir de la main & le presser de la jambe gauche, pour lui dérober quelque tems de côté sur le talon droit, & s'il obéit deux ou trois pas, l'arrêter & le flater, pour lui faire connoître que c'est-là ce qu'on lui demande.

Comme la nouveauté de cette leçon embarrasse un Cheval les premiers jours qu'on la lui fait pratiquer, il faut dans les commencemens, le mener les reines séparées & très-doucement, afin de pouvoir mieux retenir les épaules; & ne point chercher à le plier, mais lui donner seulement une simple détermination pour aller de côté, sans observer de justesse. Si-tôt qu'il fuira la jambe deux ou trois pas sans hésiter, il faudra l'arrêter un peu de tems, le flater, & reprendre ensuite de côté, en continuant toûjours de l'arrêter & de le flater, pour le peu qu'il obéisse, jusqu'à ce qu'enfin il soit arrivé dans cette posture au bout de la ligne, le long du mur, & à l'autre coin du manége. Après l'avoir laissé reposer quelque tems dans la place où il a fini, on revient ensuite à gauche sur la même ligne, en se servant de la jambe droite pour le faire aller de côté, & observer la même attention qui est de le flater dès qu'il aura obéi trois ou quatre pas de bonne volonté, & continuer ainsi jusqu'à ce qu'il soit arrivé au coin d'où l'on est parti d'abord.

Si le Cheval refuse absolument de fuir les talons à l'une des deux mains, c'est une preuve qu'il n'a pas été assez assoupli à l'autre main. Et alors il faut le mettre l'épaule en dedans; c'est-à-dire que si le Cheval refuse, par exemple, de fuir le talon gauche, la croupe au mur, qui est l'aide qu'on donne pour aller de côté à droite, il le faut remettre l'épaule en dedans à gauche, jusqu'à ce qu'il passe facilement la jambe gauche par dessus la droite. Et afin qu'il se trouve, sans s'en appercevoir, aller de côté, la croupe au mur à droite, qui est la main où nous supposons qu'il est rebelle, on lui tourne la tête & les épaules de plus en plus en dedans, jusqu'à ce qu'elles soient vis-à-vis de la croupe; alors en lui plaçant la tête droite, & en continuant de lui faire fuir la jambe gauche, comme s'il alloit toûjours l'épaule en dedans à gauche, il se trouvera aller de côté à droite. De même si le Cheval refuse de fuir le talon droit, qui est aller de côté à gauche, il faudra le mener l'épaule à droite, & insensiblement en tournant les épaules fort en dedans, & jusqu'à ce qu'elles se trouvent vis-à-vis la croupe, le Cheval se trouvera fuir le talon droit, & aller par conséquent de côté à main gauche.

Suivant ce que nous venons d'expliquer, il est aisé de remarquer, que ce qu'on appelle, épaule en dedans à une main, devient épaule de dehors, lorsqu'on met la croupe au mur; parce que la même épaule continue son mouvement, quoique le Cheval aille à l'autre main. Mais comme dans la posture de la croupe au mur, le Cheval allant de côté, doit être presque droit d'épaules & de hanches, l'action de l'épaule est alors plus circulaire, & par conséquent le mouvement est plus pénible & plus dif-

ficile à faire au Cheval, que celui qu'il fait l'épaule en dedans. Un peu d'attention fera aisément concevoir cette différence, & prouvera en même tems évidemment, qu'un des avantages de l'épaule en dedans, est d'apprendre à un Cheval à bien passer & à chevaler librement ses jambes l'une par-dessus l'autre, & que c'est un remede à toutes les fautes qu'il peut faire, quand on lui apprend à fuir les talons.

Lorsque le Cheval commence à obéir & à aller librement de côté aux deux mains, la croupe au mur, il faut le placer dans la posture où il doit être pour fuir les talons avec grace; ce qui se fait en observant trois choses essentielles.

La premiere, c'est de faire marcher les épaules avant les hanches; autrement le mouvement circulaire de la jambe & de l'épaule de dehors, qui fait voir la grace & la souplesse de cette partie, ne se trouveroit plus. Il faut tout au moins que la moitié des épaules marche avant la croupe; en sorte que (supposant, par exemple, qu'on aille à droite) la position du pié droit de derriere, soit sur la ligne du pié gauche de devant, comme on le peut voir dans le plan de terre. Car si la croupe marche avant les épaules, le Cheval est entablé, & la jambe de derriere de dedans marchant & se plaçant plus avant que celle de devant du même côté, rend le Cheval plus large du derriere que du devant, & par conséquent sur les jarrets; car pour être sur les hanches, un Cheval en marchant, doit être étréci de derriere.

La seconde attention qu'on doit avoir, lorsqu'un Cheval commence à aller librement de côté, la croupe au mur, c'est de le plier à la main où il va. Un beau pli donne de la grace à un Cheval, lui attire l'épaule de dehors, & en rend l'action libre & avancée. Pour l'accoûtumer à se plier à la main où il va, il faut à la fin de chaque ligne de la croupe au mur, après l'avoir arrêté, lui tirer la tête avec la rêne de dedans, en faisant joüer le mors dans la bouche; & lorsqu'il cede à ce mouvement, le flater avec la main du côté qu'on l'a plié. On doit observer la même chose en finissant à l'autre main sur l'autre talon; & par ce moyen le Cheval prendra peu-à-peu l'habitude de marcher plié, & de regarder son chemin en allant de côté.

La troisieme chose qu'on doit encore observer dans cette leçon, c'est de faire en sorte que le Cheval décrive les deux lignes; sçavoir, celle des épaules & celle des hanches, sans avancer ni reculer; en sorte qu'elles soient paralleles. Comme cela vient en partie du naturel du Cheval, il arrive ordinairement que ceux qui sont pesans ou qui tirent à la main, sortent de la ligne en allant trop en avant; c'est pourquoi il faut retenir ceux-ci de la main de la bride, sans aider des jambes. Il faut au contraire chasser en avant, ceux qui ont la mauvaise habitude de se retenir & de s'acculer, en se servant des jarrets, des gras de jambes, & quelquefois même des éperons, suivant qu'ils se retiennent plus ou moins. Avec ces précautions on maintiendra les uns & les autres dans l'ordre & dans l'obéissance de la main & des jambes.

De peur qu'un Cheval, en allant de côté, ne tombe dans le défaut de se

ſe traverſer & de pouſſer ou de ſe jetter ſur un talon ou ſur l'autre, malgré l'aide du Cavalier ; il faut à la fin de chaque repriſe, le mener droit dans les talons d'une piſte, ſur la ligne du milieu de la place : on lui apprend auſſi ſur la même ligne à reculer droit dans la balance des talons.

Quoique la leçon de l'épaule en dedans & celle de la croupe au mur, qui doivent être inſéparables, ſoient excellentes pour donner à un Cheval la ſoupleſſe, le beau pli, & la belle poſture dans laquelle un Cheval doit aller, pour manier avec grace & avec légereté ; il ne faut pas pour cela abandonner la leçon du trot ſur la ligne droite & ſur les cercles ; ce ſont les premiers principes, auxquels il faut toûjours revenir, pour l'entretenir & le confirmer dans une action hardie & ſoûtenue d'épaules & de hanches. Par ce moyen on divertit un Cheval, & on le délaſſe de la ſujettion dans laquelle on eſt obligé de le tenir, lorſqu'il eſt dans l'attitude de l'épaule en dedans & de la croupe au mur. Voici l'ordre qu'il faut obſerver pour mettre à profit ces leçons.

De trois petites repriſes que l'on fera chaque jour, & chaque fois que l'on montera un Cheval qui ſera avancé au point d'exécuter ce que nous avons dit dans ce Chapitre ; la premiere doit ſe faire au pas, l'épaule en dedans, & après deux changemens de main, qui doivent ſe faire d'une piſte ; (car il ne faut point encore aller de côté) on lui met la croupe au mur aux deux mains, & on le finit droit & d'une piſte au pas ſur la ligne du milieu du manége. La deuxieme repriſe doit ſe faire au trot hardi, ſoûtenu, & d'une piſte ; & on finit dans la même action ſur la ligne du milieu de la place, ſans lui mettre la croupe au mur. La troiſieme & derniere repriſe, il faut le remettre l'épaule en dedans au pas, enſuite la croupe au mur, & toûjours le finir droit par le milieu. En mariant ainſi enſemble ces trois leçons d'épaule en dedans, de trot, & de croupe au mur ; on verra venir de joûr en jour, & augmenter la ſoupleſſe & l'obéiſſance d'un Cheval, qui ſont, comme nous l'avons dit, les deux premieres qualités qu'il doit avoir pour être dreſſé.

CHAPITRE XIII.

De l'utilité des Piliers.

LES Piliers ſont de l'invention de M. de Pluvinel, qui eut l'honneur de mettre Louis XIII. à cheval. Il nous a laiſſé un Traité de Cavalerie, dont les Planches ſont eſtimées des Curieux par rapport à la gravure & à l'habillement des Seigneurs de la Cour de ce Prince.

M. le Duc de Newcaſtle n'eſt point pour les piliers. « Il dit qu'on y » eſtrapaſſe & qu'on y tourmente mal-à-propos un Cheval pour lui » faire lever le devant, eſpérant par-là le mettre ſur les hanches. Que » cette méthode eſt contre l'ordre, & rebute tous les Chevaux. Que les

» piliers mettent un Cheval ſur les jarrets; parce que, quoiqu'il plie » les jarrets, il n'avance pas les hanches ſous lui pour garder l'équili- » bre, ſoûtenant ſon devant ſur les cordes du caveçon. «

Ce qui a ſi fort révolté cet illuſtre Auteur contre l'uſage des piliers; c'eſt que de ſon tems, la plûpart des Ecuyers ſe ſervoient de cette méthode pour faire lever d'abord le devant à un Cheval, avant qu'il fût réglé au piafer: par ce moyen ils mettoient ſans doute un Cheval ſur les jarrets, & lui apprenoient plutôt à ſe cabrer & à faire des pointes, qu'à lever le devant de bonne grace: mais ſi dans les commencemens, au lieu de ſonger à détacher un Cheval de terre, on ſe ſert des piliers pour lui apprendre à paſſager dans une place ſans avancer, reculer, ni ſe traverſer, qui eſt l'action du piafer, on verra que cette cadence plus aiſée à donner dans les piliers qu'en liberté, met le Cheval dans une belle poſture, lui donne une démarche noble & relevée, & lui rend le mouvement des épaules libre & hardi, & les reſſorts des hanches doux & lians: toutes ces qualités ſont recherchées pour un Cheval de parade & pour former un beau paſſage. Mais comme il faut beaucoup d'art, de patience & de tems, pour régler un Cheval dans cet air de paſſage fier & relevé, que donnent les piliers employés avec intelligence, il n'eſt pas étonnant qu'ils cauſent tant de déſordre à ceux qui s'en ſervent dans une autre vûe, que de parvenir d'abord au piafer.

Un ſavant Ecuyer a dit avec raiſon, que les piliers donnent de l'eſprit aux Chevaux; parce que la crainte du châtiment réveille & tient dans une action brillante ceux qui ſont endormis & pareſſeux: mais les piliers ont encore l'avantage d'appaiſer ceux qui ſont d'un naturel fougueux & colere; parce que l'action du piafer qui eſt un mouvement écouté, ſoûtenu, relevé & ſuivi, les oblige de prêter attention à ce qu'ils font: c'eſt pourquoi je regarde les piliers comme un moyen, non-ſeulement de découvrir la reſſource, la vigueur, la gentilleſſe, la légereté & la diſpoſition d'un Cheval; mais encore comme un moyen de donner ces dernieres qualités à ceux qui en ſont privés.

La premiere attention qu'on doit avoir dans les commencemens, en mettant un Cheval dans les piliers, c'eſt d'attacher les cordes du caveçon égales & courtes, de façon que les épaules du Cheval ſoient de niveau avec les piliers & qu'il n'y ait que la tête & l'encolure, qui ſoient au-delà, par ce moyen il ne pourra paſſer la croupe par deſſous les cordes du caveçon, ce qui arrive quelquefois. Il faut enſuite ſe placer avec la chambriere derriere la croupe, & aſſez éloigné pour n'être point à portée d'être frappé: le faire enſuite ranger à droite & à gauche, en donnant de la chambriere par terre, & quelquefois légerement ſur la feſſe. Cette maniere de faire ranger un Cheval de côté & d'autre, lui apprend à paſſer les jambes, le débrouille & lui donne la crainte du châtiment. Quand il obéira à cette aide, il faudra le chaſſer en avant, & dans le tems qu'il donne dans les cordes, l'arrêter & le flater, pour lui faire connoître que c'eſt là ce qu'on lui demande; & il ne faut point lui demander autre choſe, juſqu'à ce qu'il ſoit confirmé dans l'obéiſſance de ſe ranger à droi-



Monsieur de Kraut.

te & à gauche, & d'aller en avant pour la chambriere, ſuivant la volonté du Cavalier.

Il y a des Chevaux d'un naturel fougueux & malin, qui avant que de ſe ranger pour la chambriere & d'aller en avant dans les cordes, employent toutes les défenſes que leur malice peut leur ſuggerer. Les uns pleins d'inquiétude, trépignent au lieu de piafer; les autres font des pointes & des élans dans les cordes, d'autres redoublent de fréquentes ruades, & reculent ou ſe jettent contre les piliers. Mais comme la plûpart de ces déſordres viennent plus ſouvent de l'impatience de celui qui les châtie mal-à-propos dans ces commencemens, que du naturel du Cheval; il eſt aiſé d'y remédier, en ſe contentant ſimplement, comme nous venons de dire, de le faire ranger & aller en avant pour la chambriere, qui eſt la ſeule obéiſſance qu'on doive exiger d'un Cheval les premieres fois qu'on le met dans les piliers.

Une autre attention néceſſaire, c'eſt de faire ruer dans les piliers les Chevaux qui ont la croupe engourdie, & qui n'ont point de mouvement dans les hanches. Cette action leur dénoue les jarrets, & leur fait déployer les hanches, donne du jeu à la croupe, & met tous les reſſorts de cette partie en mouvement. Tout le monde n'eſt pas de cet avis, & la plûpart diſent, qu'il ne faut jamais apprendre à un Cheval à ruer. Mais l'expérience fait voir qu'un Cheval, qu'on n'a jamais fait ruer, a les hanches roides & les traîne en maniant : d'ailleurs, il eſt bien aiſé de leur ôter ce défaut, qui en ſeroit un effectivement, ſi on les accoûtumoit à ruer par malice: mais lorſqu'on trouvera les hanches aſſez dénoüées, il faudra les empêcher de ruer, en les châtiant de la gaule devant, lorſqu'ils feront cette action, quand on ne l'exigera pas.

Quand le Cheval ceſſera de ſe traverſer, qu'il donnera en avant & droit dans les cordes, il faudra alors l'animer de la langue & de la chambriere pour lui tirer quelque cadence de trot en place, droit & dans le milieu des cordes, qui eſt ce qu'on appelle piafer; & auſſi-tôt le flater & le détacher, pour ne pas le rebuter. S'il continue pendant quelques jours d'obeir à cette leçon, il faudra allonger les longes du caveçon, en ſorte que les piliers ſoient vis-à-vis le milieu du corps du Cheval, afin qu'il ait la liberté de donner mieux dans les cordes, & qu'il puiſſe lever les jambes avec plus de grace & de facilité. Quoiqu'il continue de bien faire, on ne doit pas pour cela faire de longues repriſes, juſqu'à ce qu'il ſoit accoûtumé à obéir ſans colere; & alors il faudra les faire auſſi longues que ſa diſpoſition, ſes forces & ſon haleine le permettront; & cela ſans le ſecours de la chambriere, le Cavalier ſe tenant ſeulement derriere la croupe.

Pour l'accoûtumer à piafer ainſi ſans l'aide de la chambriere ni de la voix, on lui laiſſera finir ſa cadence de lui-même, en demeurant derriere lui comme immobile, ſans faire aucun mouvement, ni appeller de la langue, juſqu'à ce qu'il ait ceſſé tout-à-fait; & juſtement quand il ceſſe d'aller, il faut lui appliquer de la chambriere vivement ſur la croupe & ſur les feſſes: ce châtiment met toute la nature en mouvement, & tient

le Cheval dans la crainte, de maniere que quand il ſera accoûtumé à cette leçon, ou pourra reſter derriere lui autant de tems qu'on le jugera à propos, ſans l'aider; & il continuera de piafer. Quand on voudra l'arrêter, on l'avertira de la voix, en l'accoûtumant au terme de *Holà*, & on ſe retirera de derriere la croupe; on ira le flater, & on le renverra: mais cette leçon ne doit ſe pratiquer que lorſqu'un Cheval commence à bien connoître ce qu'on lui demande; qu'il ne ſe traverſe plus; & ne ſe défend plus.

Lorſque le Cheval ſera confirmé dans cet air de piafer, que produit le paſſage entre les piliers, il faudra alors, & non plutôt, commencer à le détacher de terre, lui faiſant lever quelque tems de peſades & de courbettes, en touchant légerement de la gaule devant, & l'animant de la chambriere par derriere. Non-ſeulement la courbette eſt un bel air, mais elle fait que le Cheval eſt plus relevé dans ſon devant, & a une action d'épaule plus ſoûtenue au piafer; ce qui l'empêche de trépigner, action déſagréable, qui fait que le Cheval bat la pouſſiere avec des tems précipités; au lieu que le piafer eſt une action d'épaule ſoûtenue & relevée, avec le bras de la jambe qui eſt en l'air, haut & plié au genou; ce qui donne beaucoup de grace à un Cheval. Afin que le Cheval ne ſe leve pas ſans attendre la volonté du Cavalier, (ce qui produiroit des ſauts déſordonnés, ſans regle ni obéiſſance,) il faut toûjours commencer & finir chaque repriſe par le piafer, en ſorte qu'il leve quand on veut, & qu'il piafe de même. Par-là on évitera la routine, qui eſt le défaut des Ecoles mal réglées.

Comme il y a du danger à monter un Cheval dans les piliers, lorſqu'il n'y eſt pas encore accoûtumé, il ne faut pas y expoſer un Cavalier avant que le Cheval ſoit dreſſé & fait à l'obéiſſance qu'on en exige, ſuivant les principes que nous venons de décrire. Et même lorſqu'on commence à le mener dans les piliers, on continue les mêmes pratiques, dont on s'eſt ſervi avant que le Cavalier fût deſſus, c'eſt-à-dire, qu'il faut le ranger à droite & à gauche, en le ſecourant des jambes pour le faire donner dans les cordes. Inſenſiblement il s'accoûtumera à piafer pour la main & les jambes, comme il a fait auparavant pour la chambriere.

Les Amateurs de Cavalerie en Eſpagne, ont une grande idée du piafer, & eſtiment beaucoup les Chevaux qui vont à cet air, & qu'ils appellent *Piſſadores*; mais ils donnent à leurs Chevaux une allure incommode & dégingandée, parce qu'ils ne leur aſſoupliſſent point les épaules, & ne leur font point connoître les talons, ce qui eſt cauſe qu'ils ne manient que du bras, n'ont point l'appui de la bouche ferme & léger; & qu'ils ne ſont point dans la balance des talons, & par conſéquent dans la parfaite obéiſſance pour la main & les jambes; ce qui eſt la perfection de l'air du piafer.

CHAPITRE

Plan de Terre.

DES CHANGEMENS DE MAIN

Contre changement de Main

Changement de Main Renversé

Changement de Main Large

Changement de Main Large à Droite

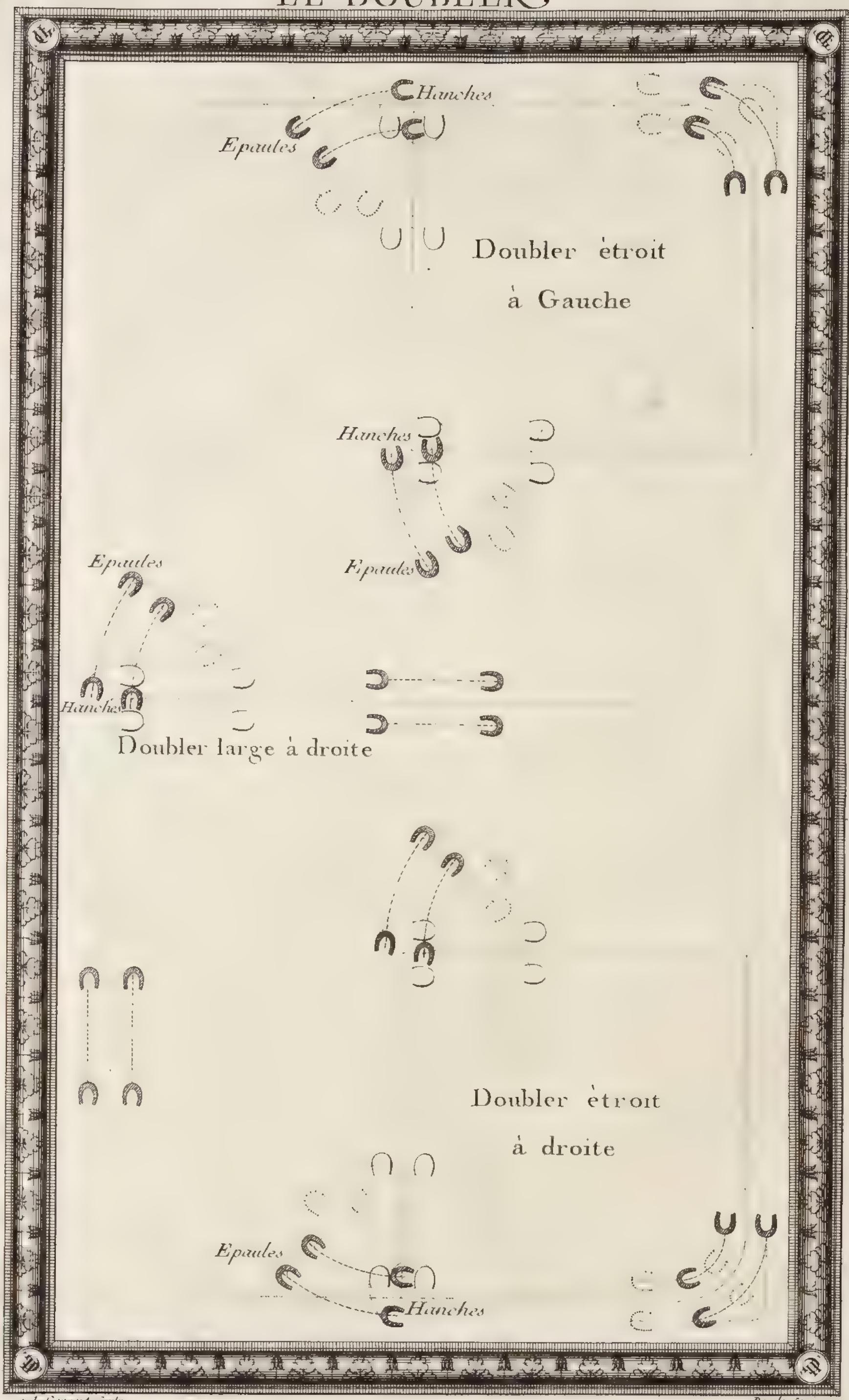
Changement de Main Etroit à Droite

Changement

Changement

J. Coquart Sculp. Borde Scrip.

LE DOUBLER.



Bonde Sculp



M.r le Comte de S.t Aignan.

CHAPITRE XIV.

Du Paſſage.

APRE'S avoir donné à un Cheval la premiere ſoupleſſe par le moyen du trot d'une piſte, ſur la ligne droite & ſur les cercles; l'avoir arrondi, & lui avoir appris à paſſer ſes jambes dans la poſture circulaire de l'épaule en dedans; l'avoir rendu obéiſſant aux talons la croupe au mur, & raſſemblé au piafer dans les piliers; leſquelles leçons renferment la ſoupleſſe & l'obéiſſance, qui ſont, comme nous l'avons dit, les deux premieres qualités qu'on doit donner à un Cheval pour le dreſſer; après cela, dis-je, il faut ſonger à l'ajuſter, c'eſt-à-dire, le régler & le faire manier juſte dans l'air, où ſa diſpoſition permettra qu'on le mette.

Le paſſage eſt la premiere allure qui regarde la juſteſſe. Nous en avons donné la définition dans le Chapitre des Allures artificielles, & nous avons dit, que c'eſt un pas ou un trot raccourci, meſuré & cadencé; que dans ce mouvement le Cheval doit ſoûtenir les jambes qui ſont en l'air, l'une devant, l'autre derriere, croiſées & & oppoſées comme au trot, mais beaucoup plus raccourci, plus ſoûtenu, & plus écouté que le trot ordinaire; & qu'il ne doit pas avancer ni poſer la jambe qui eſt en l'air, plus d'un pié au-delà de celle qui eſt à terre, à chaque pas qu'il fait. Cette allure, qui rend un Cheval patient & lui fortifie la mémoire, eſt très-noble, & fait beaucoup paroître un Officier un jour de revûe ou de parade. L'action du Cheval au paſſage, eſt la même qu'au piafer; en ſorte que pour avoir une idée juſte de l'un & l'autre, il faut regarder le piafer comme un paſſage dans une place ſans avancer ni reculer, & le paſſage eſt pour ainſi-dire, un piafer, dans lequel le Cheval avance environ d'un pié à chaque mouvement. Dans le piafer, le genou de la jambe de devant qui eſt en l'air, doit être de niveau avec le coude de la même jambe, laquelle jambe doit être pliée de maniere que la pince du pié ſe leve à la hauteur du milieu du genou de la jambe qui poſe à terre: celle de derriere ne doit pas ſe lever ſi haut; autrement le Cheval ne ſeroit pas ſur les hanches, mais ſeulement la pince du pié qui eſt en l'air à la hauteur du milieu du canon de l'autre jambe. A l'égard du paſſage, comme le mouvement eſt plus avancé que celui du piafer, la jambe de devant ne doit pas ſe lever ſi haut; mais ſeulement la pince du pié qui eſt en l'air à la hauteur du milieu du canon de la jambe qui poſe à terre; & celle de derriere un peu au-deſſus du boulet de l'autre jambe.

Il y a pluſieurs choſes à obſerver dans le paſſage, ſavoir la poſture dans laquelle doit être un Cheval lorſqu'il paſſage, ſoit d'une piſte, ſoit de deux piſtes; la cadence ou la meſure dans laquelle il doit paſſager; & les aides du Cavalier pour l'ajuſter à cet air.

Les plus habiles Ecuyers conviennent, qu'une des principales choſes qui met un Cheval dans une belle attitude, c'eſt le beau pli qu'on lui donne en maniant; mais ce beau pli eſt expliqué différemment par les habiles Maîtres de l'Art. Les uns veulent qu'un Cheval ſoit ſimplement plié en arc, qui n'eſt qu'un demi-pli, dans lequel le Cheval regarde ſeulement d'un œil dans la volte, les autres veulent qu'il faſſe le demi-cercle, c'eſt-à-dire qu'il regarde preſque des deux yeux en dedans de la ligne. Il faut convenir que dans l'un & dans l'autre pli, le Cheval a de la grace; mais ſelon moi, le pli en arc, qui n'eſt qu'un demi-pli, ne contraint pas tant un Cheval, & le tient plus relevé du devant que dans celui où il eſt plus plié: & dans cette derniere poſture, la plûpart des Chevaux ſont encapuchonnés, c'eſt-à-dire, baiſſent trop le nez & courbent l'encolure.

Ceux qui admettent le demi-pli, menent leurs Chevaux droits d'épaules & de hanches, ou tiennent ſeulement une demi-hanche dedans, & ceux qui veulent un plus grand pli, tiennent les hanches autant en dedans que la tête, ce qui forme un demi-cercle de la tête à la queue, & c'eſt ce qu'on appelle, *les deux bouts dedans*. Cette attitude fait paroître le Cheval plus ſur les hanches, parce qu'il eſt plus étréci du derriere.

On peut admettre ces différentes poſtures, en les appliquant diverſement, ſuivant la différente ſtructure de chaque Cheval. Il ſe trouve peu de Chevaux bien proportionnés de tout leur corps; les uns ſont trop courts de reins, & les autres trop longs de corſage.

Ceux qui ſont bien proportionnés, c'eſt-à-dire, ni trop courts, ni trop longs de reins, doivent être menés la demi-hanche dedans. Pour cela, on tient la hanche de dehors un peu en dedans, en ſorte qu'au lieu que les hanches ſoient tout-à-fait droites ſur la ligne des épaules, le pié de dehors de derriere doit ſe poſer ſur la place de celui de dedans, ce qui fait que la moitié des hanches ſe trouve en dedans; & c'eſt-là ce qu'on appelle proprement la demi-hanche dedans. Cette poſture eſt très-belle & convient à merveille aux Chevaux bien moulés, & qui portent beau d'eux-mêmes.

On doit tenir les Chevaux courts de reins, droits d'épaules & de hanches avec un demi-pli ſeulement, qui les faſſe regarder d'un œil en dedans; car ſi on les mettoit dans une poſture plus raccourcie, en les pliant trop & leur tenant les hanches dedans, ils ſeroient trop contraints, & ils n'auroient pas un beau mouvement d'épaule; parce que la plûpart des Chevaux de cette ſtructure, retiennent ordinairement leurs forces, & par conſéquent, il faut leur donner un paſſage plus libre & plus avancé, qu'à ceux qui diſtribuent naturellement leurs forces.

Dans le paſſage, les deux bouts dedans, la tête eſt placée fort en dedans, & les hanches ſont miſes autant en dedans que la tête; en ſorte que le Cheval eſt arrondi de tout ſon corps, & forme un demi-cercle. Cette attitude a été inventée pour raccourcir & faire paroître ſur les hanches les Chevaux qui ſont trop longs de corſage & d'encolure, &

qui n'auroient pas tant de grace, & ne pourroient pas si bien se rassembler, si on les menoit tout-à-fait d'une piste. Cette posture n'est autre chose que la croupe au mur renversée, c'est-à-dire, qu'au lieu de faire aller un Cheval de côté la croupe au mur avec les épaules en dedans du manége, dans les deux bouts dedans, on met les épaules vis-à-vis du mur & la croupe vers le centre, en sorte qu'il va presque de deux pistes.

Après avoir examiné laquelle des trois postures ci-dessus, convient mieux au Cheval, suivant son naturel & sa structure, il faut ensuite régler la cadence de son air. On doit entendre par la cadence du passage d'un Cheval, un mouvement de trot raccourci, soûtenu du devant, & continué d'une mesure égale sans le retenir ni le presser trop. Ce mouvement, qu'il est aussi difficile de donner à un Cheval, que de l'y entretenir en marchant, dépend de l'accord des aides du Cavalier, & aussi de la souplesse & de l'obéissance du Cheval; c'est pourquoi il ne faut point passager un Cheval dans une justesse si recherchée, qu'auparavant il ne soit assoupli de tout son corps & réglé au piafer dans les piliers. Cette pratique est le modele du beau passage; & quoiqu'un Cheval soit assez avancé pour lui demander des leçons de justesse, il ne faut jamais se départir des premieres leçons, dans lesquelles on ne sçauroit trop le confirmer. Il faut donc toutes les fois qu'on monte un Cheval, quelqu'avancé qu'il soit, de trois reprises, lui en demander du moins une l'épaule en dedans, suivie de la croupe au mur, & quelquefois même suivant l'occasion, le remettre au trot.

Pour entretenir un Cheval dans ce beau mouvement de passage, que produit l'action de l'épaule libre, soûtenue & également avancée, il faut faire attention à son naturel & à sa force. Les Chevaux, par exemple, qui retiennent leurs forces, retiennent aussi par conséquent l'action de l'épaule. Ils doivent être moins assujettis, & même lorsqu'ils se retiennent trop par malice ou autrement, il faut les chasser vigoureusement des deux jambes, & quelquefois des deux éperons, laissant pour quelque tems l'ordre limité de la justesse du passage, afin de leur rappeller & de leur maintenir la crainte & l'obéissance qu'ils doivent avoir pour les aides & pour les châtimens du Cavalier: ceux au contraire, qui par timidité naturelle, s'abandonnent sur la main, doivent être plus raccourcis, tenus plus ensemble, & plus soûtenus de la main, que déterminés des jambes & des jarrets; avec ces précautions, on maintiendra & les uns & les autres dans leur véritable air.

Lorsqu'on change de main au passage, il faut que ce soit de deux pistes sur une ligne oblique, & que la moitié des épaules aille avant la croupe; en sorte que la jambe de devant de dehors, soit sur la ligne de celle de dedans de derriere; & afin qu'il demeure dans l'équilibre & dans la balance entre les deux talons, il ne faut pas qu'il fasse un seul tems pour la peur de la jambe de dehors du Cavalier, que celle de dedans ne lui permette. Il faut pour cela savoir se servir à propos de sa main & de ses jambes.

Dans le passage de deux pistes, le Cheval doit faire autant de mouvemens avec les piés de derriere qu'avec ceux de devant. Il arrive souvent qu'un Cheval arrête les piés de derriere en une place, pendant que ceux de devant dérobent le terrein, en faisant deux ou trois pas sans que le derriere accompagne: on appelle ce défaut, devuider de l'épaule. Un autre défaut, encore plus grand que celui-ci; c'est lorsqu'il arrête les piés de devant, & que ceux de derriere continuent d'aller, ce qu'on appelle s'acculer, s'entabler. Comme la vûe du Cavalier est sur la posture de la tête & du col, & sur l'action des épaules, il lui est plus aisé de proportionner les mouvemens que le Cheval fait avec les piés de devant, que de tenir la croupe & les piés de derriere dans une juste égalité: il faut pourtant acquerir la facilité de l'un & de l'autre, afin de remédier à tems & promptement à ces désordres; ce qui dépend de la diligence de la main, & de la finesse du talon.

Il faut se ressouvenir encore qu'une des aides les plus subtiles, c'est de faire passer librement l'épaule & le bras de dehors du Cheval, par-dessus celui de dedans, en passageant de deux pistes. Pour bien prendre ce tems, dit le savant M. de la Broue, il faut sentir quel pié pose à terre & quel pié est en l'air, & tourner dans la main de la bride dans le tems que le pié de devant du côté qu'il va ou qu'il tourne est en l'air & prêt à retomber, afin qu'en levant ensuite l'autre pié de devant, il soit contraint d'avancer l'épaule & le bras dehors, en le chevalant par-dessus celui de dedans. Il faut, ajoûte-t-il, une grande facilité d'aides pour bien prendre ce tems; car si on tourne la main dans le tems que le Cheval a le pié de dedans trop haut, au lieu d'élargir l'épaule & la jambe de dehors, c'est celle de dedans qui s'élargit; & si l'on tourne la main lorsqu'il pose le pié de dedans à terre, il n'a point assez de tems pour chevaler librement l'épaule & la jambe de dehors.

Il est bon de remarquer encore, avant de finir ce Chapitre, que des trois postures dont nous venons de parler, dans lesquelles on peut mener un Cheval au passage, il y en a deux qui ne peuvent être admises, que dans les bornes d'un manége limité, & pour le plaisir de la carriere, qui sont celles de la demi-hanche, & celles des deux bouts dedans: mais lorsqu'on tient un Cheval dans un pas noble & relevé, soit à la tête d'une troupe, soit dans des jours de revûe, de fête ou de parade, il ne faut point lui demander ce manége d'Ecole, mais le tenir droit d'épaules & de hanches avec un demi-pli seulement du côté qu'il va, pour lui donner plus de grace.

CHAPITRE XV.

Des changemens de main, & de la maniere de doubler.

CE qu'on appelle communément changement de main, est la ligne que décrit un Cheval, lorsqu'il va de droite à gauche ou de gauche

che à droite; & comme cette leçon eſt en partie fondée ſur la maniere de doubler, nous expliquerons d'abord ce que c'eſt que faire doubler un Cheval.

Le manége, regardé comme le lieu où l'on exerce les Chevaux, doit être un quarré long; & la diviſion de ce quarré en pluſieurs autres plus ou moins larges, forme ce qu'on appelle, doubler large & doubler étroit.

Cette façon de doubler, ſoit large ſoit étroit, ſuivant la volonté du Cavalier, rend le Cheval attentif aux aides, & prompt à obéir à la main & aux jambes : mais le difficile de cette action, eſt de tourner les épaules au bout de la ligne du quarré ſans que la croupe ſe dérange. Il faut pour cela, en tournant au bout de chaque ligne du quarré, former un quart de cercle avec les épaules, & que les hanches demeurent dans la même place. Dans cette action, la jambe de derriere de dedans doit reſter dans une place, & les trois autres jambes; ſavoir, les deux de devant, & la jambe de derriere de dehors, tournent circulairement au tour de celle de derriere de dedans, qui ſert comme de pivot. Lorſque les épaules ſont arrivées ſur la ligne des hanches, on continue de paſſager droit dans les talons, juſqu'à l'autre coin du quarré; & cette leçon ſe répete au bout de chaque ligne, excepté dans les coins où les angles du quarré ſont formés par la rencontre des deux murailles Alors ce ſont les hanches qui doivent ſuivre les épaules par où elles ont paſſé, c'eſt-à-dire, par l'angle du coin, & cela dans le tems qu'on tourne les épaules ſur l'autre ligne.

C'eſt du quarré dans les quatre coins & dans le milieu du manége, qu'on tire toutes les proportions qui s'obſervent dans les manéges bien réglés, & qui ſervent à garder l'ordre qu'il faut tenir dans les changemens de main larges & étroits, dans les voltes & dans les demi-voltes; car quoique quelques hommes de cheval négligent cette régularité, il n'eſt pas à propos de les imiter dans une pratique contraire à la juſteſſe.

Il y a des changemens de main larges, & des changemens de main étroits, des contre-changemens de main, & des changemens de main renverſés.

Le changement de main large, eſt le chemin que décrit le Cheval d'une muraille à l'autre, ſoit d'une piſte, ſoit de deux piſtes, ſur une ligne oblique.

Les deux lignes du changement de main large de deux piſtes, dans le plan de terre, donneront l'idée de la proportion qu'on doit obſerver pour changer large.

Il eſt à remarquer que lorſqu'on change de main de côté, de deux piſtes; la tête & les épaules doivent marcher les premieres, & dans la même poſture qu'à la croupe au mur; avec cette différence pourtant, que dans le changement de main, le Cheval doit marcher en avant à chaque pas qu'il fait; ce qui donne beaucoup de liberté à l'épaule de dehors, & tient le Cheval dans une continuelle obéiſſance pour la main & pour les jambes.

Le changement de main étroit se prend depuis la premiere ligne du doubler étroit, & va se terminer à la muraille sur une ligne parallele à celle du changement de main large, comme on le voit au plan. Quelques Cavaliers confondent mal-à-propos la demi-volte avec le changement de main étroit.

A la fin de chaque changement de main, soit large, soit étroit, il faut que les épaules & les hanches arrivent ensemble, ce qu'on appelle, *Fermer le changement de main*; en sorte que les quatre jambes du Cheval se trouvent sur la ligne de la muraille, avant que de reprendre à l'autre main. On n'a représenté ici que la main droite, parce qu'il est aisé de se figurer les mêmes lignes pour la gauche.

Le contre-changement de main, est composé de deux lignes. La premiere, est le commencement d'un changement de main large; & lorsque le Cheval est arrivé au milieu de la place, au lieu de continuer d'aller à la même main, il faut marcher droit en avant deux ou trois pas; & après lui avoir placé la tête à l'autre main, on le ramene sur une ligne oblique, pour arriver sur la ligne de la muraille que l'on vient de quitter; & on continue d'aller à la main où l'on étoit avant que de changer.

Le changement de main renversé se commence comme le contre-changement de main, & dans le milieu de la seconde ligne oblique, au lieu d'aller jusqu'au mur, on renverse l'épaule pour se retrouver à l'autre main. Voyez dans le plan de terre le renversement d'épaule où le Cheval se trouve à gauche en arrivant à la muraille d'où il est parti à droite.

Tous ces différens manéges de changemens de main, contre-changemens, & renversemens d'épaules, sont faits pour empêcher les Chevaux d'aller par routine; c'est le défaut de ceux qui manient plus de mémoire que pour la main & les jambes.

CHAPITRE XVI.

Du Galop.

COMME nous avons donné dans le Chapitre des Allures naturelles, la définition des différens mouvemens que le Cheval fait en galopant, soit à droite, soit à gauche, lorsqu'il est faux & désuni; il nous reste à parler ici des propriétés du galop, de la maniere de le sentir, & des regles qu'il faut observer pour bien galoper un Cheval.

On tire du galop trois avantages considérables, qui sont d'assûrer la bouche trop sensible, d'augmenter l'haleine, & d'abaisser la vigueur superflue d'un Cheval qui a trop de rein.

Tous les hommes de cheval conviennent que le galop donne de l'appui & assûre les bouches sensibles; parce que dans l'action que le Cheval fait en galopant, il leve les deux épaules & les deux bras en l'air; &

les piés de devant retombant ensemble à terre après ce mouvement, le Cheval est naturellement porté à prendre de l'appui sur le mors, & le Cavalier a le tems de lui faire sentir dans ce moment l'effet de la bride.

Le galop augmente l'haleine, parce que le Cheval étant obligé d'étendre toutes les parties de son corps, pour mieux distribuer ses forces, les muscles de la poitrine se dilatent, & les poumons se remplissent d'une plus grande quantité d'air, ce qui procure une respiration plus libre.

Le galop diminue & abaisse la vigueur superflue de certains Chevaux, qui se servent de leurs reins pour des sauts désunis & des contre-tems qui incommodent & dérangent un Cavalier; parce que dans le mouvement que le Cheval fait en galopant, les jambes de devant se trouvant éloignées de celles de derriere, les reins qui sont la partie supérieure du corps, sont nécessairement contraints de se baisser dans cette action, ce qui par conséquent, diminue la force de cette partie : ceci doit s'entendre du galop étendu qui est propre à ces sortes de Chevaux; car le galop rassemblé leur donneroit occasion de continuer leurs désordres.

C'est une regle pratiquée par tous les habiles Maîtres, qu'il ne faut jamais galoper un Cheval sans l'avoir assoupli au trot, de façon qu'il se présente de lui-même au galop, sans peser ni tirer à la main: il faut donc attendre qu'il soit souple de tout son corps, qu'il soit arrondi l'épaule en dedans, qu'il obéisse aux talons au passage de la croupe au mur, & qu'il soit devenu léger au piafer dans les piliers; & si-tôt qu'il sera parvenu à ce point d'obéissance, pour le peu qu'on l'ébranle au galop, il le fera avec plaisir. Il faudra le galoper dans la posture de l'épaule en dedans, non-seulement pour le rendre plus libre & plus obéissant, mais pour lui ôter la mauvaise habitude qu'ont presque tous les Chevaux, de galoper la jambe de dedans de derriere ouverte, écartée, & hors de la ligne de la jambe de dedans de devant. Ce défaut est d'autant plus considérable, qu'il incommode fort un Cavalier & le place mal à son aise, comme il est facile de le remarquer dans la plûpart de ceux qui galopent; par exemple, sur le pié droit, qui est la maniere de galoper les Chevaux de chasse & de campagne; on verra qu'ils ont presque tous l'épaule gauche reculée, & qu'ils sont panchés à gauche: la raison en est naturelle; c'est que le Cheval, en galopant la jambe droite de derriere ouverte & écartée de la gauche, l'os de la hanche dans cette situation, pousse & jette nécessairement le Cavalier en dehors & le place de travers. C'est donc pour remédier à ce défaut qu'il faut galoper un Cheval l'épaule en dedans, pour lui apprendre à approcher la jambe de derriere de dedans de celle de dehors, & lui faire baisser la hanche; & lorsqu'il a été assoupli & rompu dans cette posture, il lui est aisé de galoper ensuite les hanches unies & sur la ligne des épaules; en sorte que le derriere chasse le devant; ce qui est le vrai & le beau galop.

Un autre défaut qu'ont beaucoup de Cavaliers, c'eſt qu'ils ne s'attachent point dans les commencemens à ſentir leur galop, ce qui eſt pourtant une choſe eſſentielle; c'eſt pour cela que j'ai jugé à propos d'enſeigner ici un moyen de le ſentir en peu de tems; je le tiens d'un ancien Ecuyer qui étoit en grande réputation pour les Chevaux de courſe.

Ce moyen eſt de prendre un Cheval de campagne qui aille un pas allongé & étendu, & de s'attacher à ſentir la poſition des piés de devant.

Pour ſentir cette poſition, il eſt néceſſaire de regarder dans les commencemens le mouvement de l'épaule, pour voir quel pié poſe à terre & quel pié leve, en comptant ce mouvement dans ſa tête, & en diſant, un, deux. Par exemple, lorſque le pié gauche de devant ſe poſe à terre, il faut en ſoi-même dire, un; & quand le pié droit ſe poſe à ſon tour, il faut dire, deux; & ainſi de ſuite en comptant toûjours, un, deux.

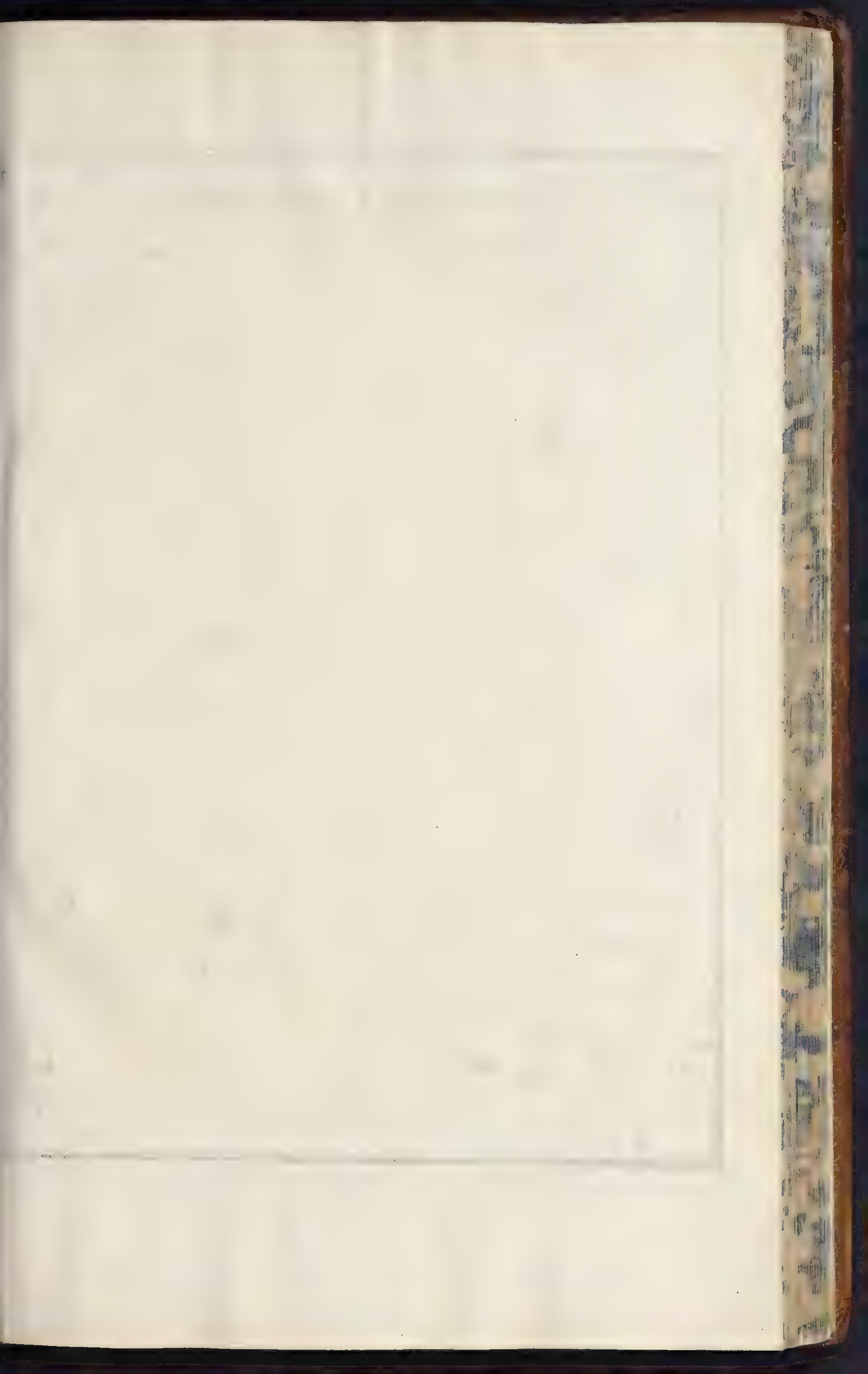
Ce n'eſt pas une choſe bien difficile, que de compter à la vûe cette poſition de piés: mais l'eſſentiel eſt de faire paſſer ce ſentiment dans les cuiſſes & dans les jarrets; en ſorte que l'impreſſion que fait, par exemple, le pié gauche lorſqu'il ſe poſe à terre, paſſe dans le jarret gauche, ſans plus regarder le mouvement de l'épaule, en comptant toûjours, comme on l'a fait, en le regardant, un; & de même lorſque le pié droit ſe poſe, il faut, ſans regarder le mouvement de la jambe, dire, deux. Avec un peu d'attention, en obſervant cette méthode, on ſentira en peu de tems dans ſes jarrets, quel pié poſe & quel pié leve; & quand on ſera bien ſûr de ce mouvement au pas, il faudra pratiquer la même choſe au trot, qui eſt un mouvement plus détaché de terre, plus vîte, & par conſéquent plus difficile à ſentir; c'eſt pourquoi il faut dans cette allure recommencer par regarder le mouvement de l'épaule pour être ſûr de ſa poſition, & faire paſſer ce ſentiment dans les jarrets, comme on a fait au pas.

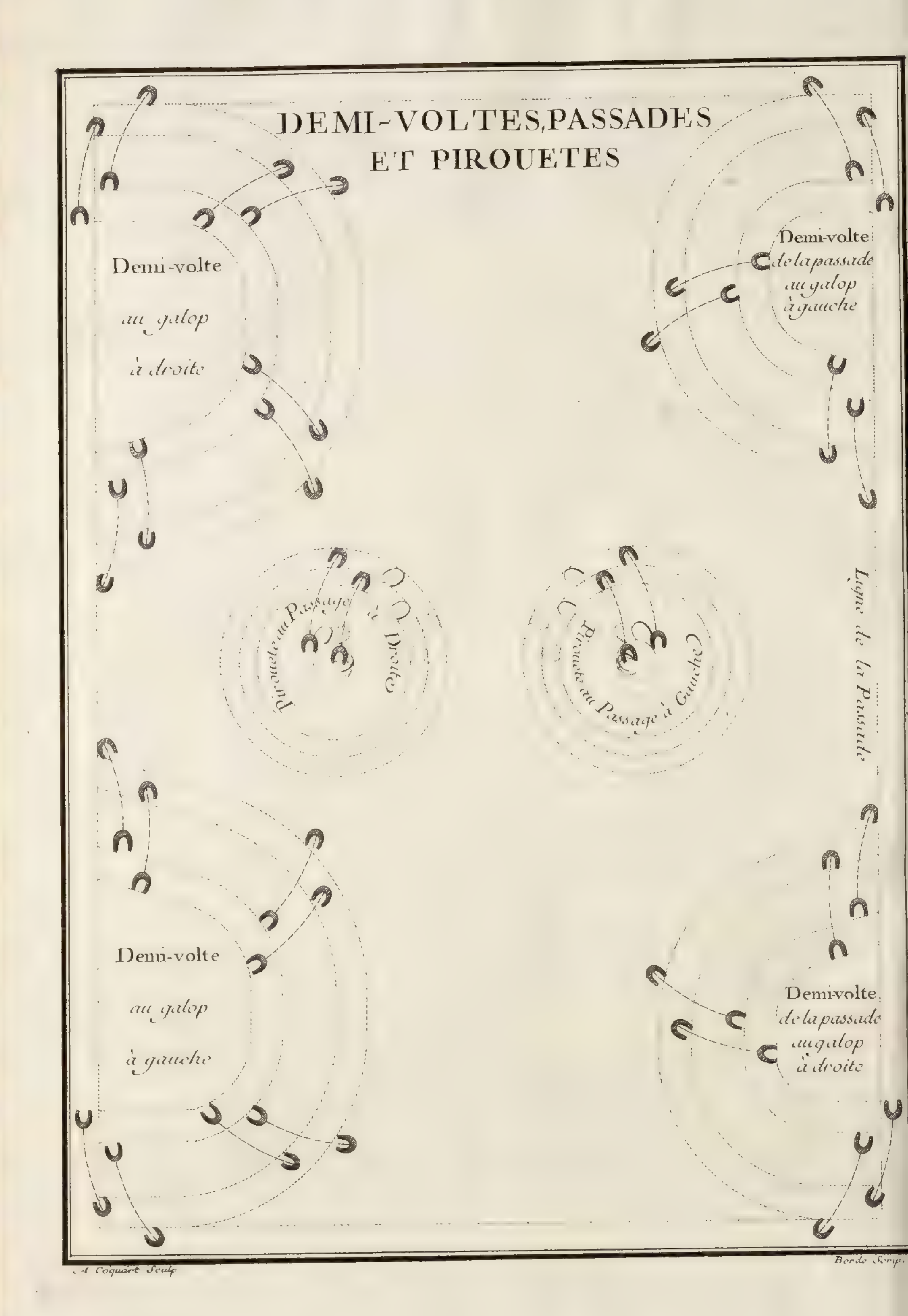
Lorſqu'on ſentira bien au trot la poſition des piés de devant, ſans regarder l'épaule, on le ſentira en peu de tems au galop, parce que la poſition des piés de devant au galop, ſe fait en deux tems, comme au trot, un, deux.

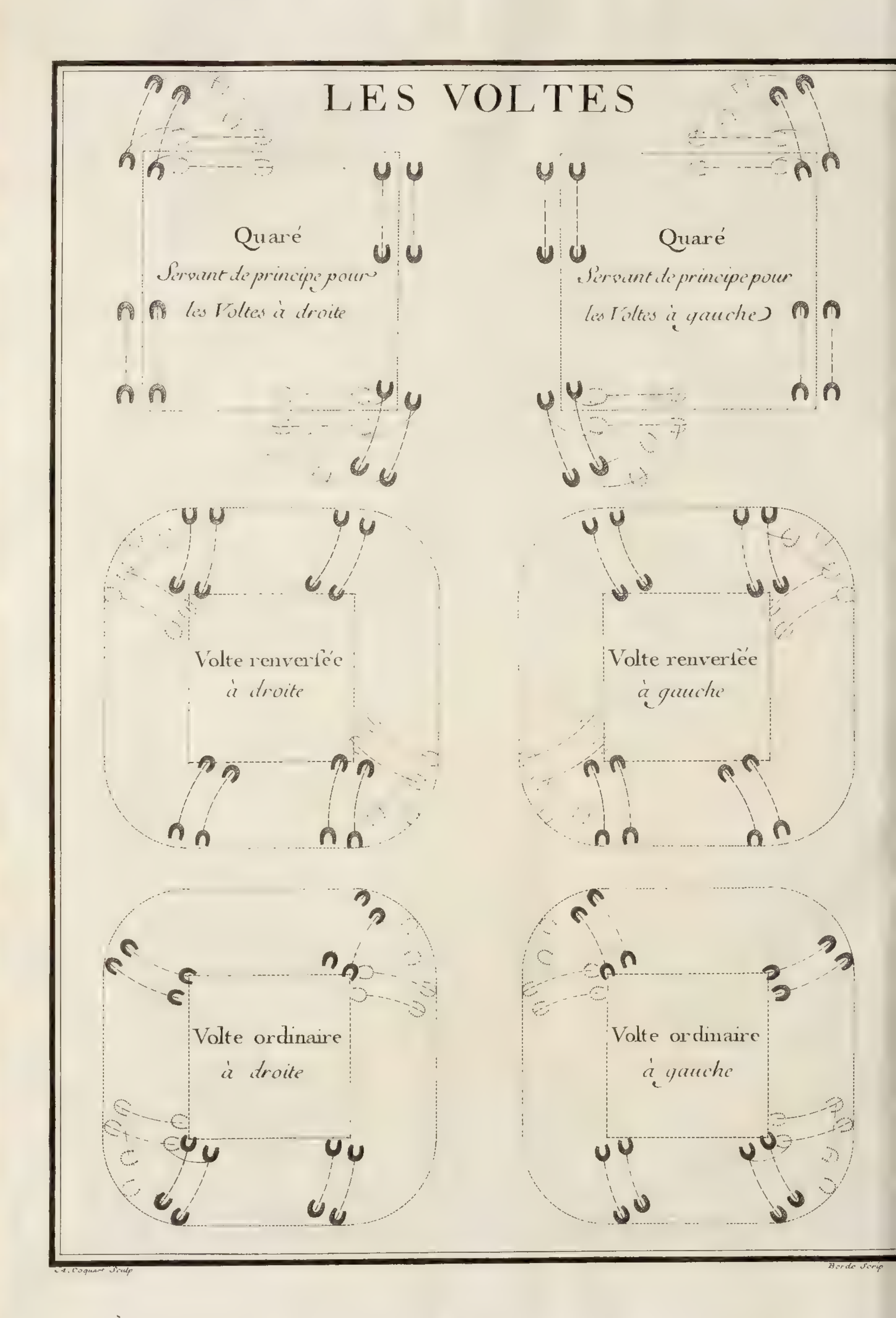
Quand on ſera ſûr de ſon galop, il ſera facile de ſentir quand il ſe déſunira; car un Cheval déſuni a l'allure ſi incommode, que pour peu qu'on ſoit bien en ſelle, il faudroit être privé de tout ſentiment, pour ne pas ſentir le dérangement que cauſe ce changement déréglé dans ſon aſſiette.

Quoique ce ſoit une choſe qui mérite plus d'attention que de ſcience, que de ſentir bien ſon galop, elle eſt pourtant abſolument néceſſaire à ſavoir, pour mener un Cheval dans les regles; & tout Cavalier qui ne ſent pas le galop du Cheval, ne peut jamais paſſer pour homme de cheval.

M. de la Broue dit, que le beau galop, doit être raccourci du devant




DEMI-VOLTES, PASSADES
ET PIROUETES
Demi-volte
au galop
à droite
Demi-volte
de la passade
au galop
à gauche
Pirouete au Passage à Droite
Pirouete au Passage à Gauche
Ligne de la Passade
Demi-volte
au galop
à gauche
Demi-volte
de la passade
au galop
à droite
A. Coquart Sculp.
Berde Scrip.


LES VOLTES
Quaré
Servant de principe pour
les Voltes à droite
Quaré
Servant de principe pour
les Voltes à gauche
Volte renverſée
à droite
Volte renverſée
à gauche
Volte ordinaire
à droite
Volte ordinaire
à gauche
A. Coquart Sculp
Borde Scrip


M. le Marquis de La Ferté

vant & diligent des hanches. Cette définition regarde le galop de manége, dont nous parlons ici; car pour celui de chaſſe ou de campagne, dont nous parlerons dans le Chapitre des Chevaux de chaſſe, il doit être étendu. Cette diligence dans le train de derriere, qui forme la vraie cadence du galop, ne s'acquiert que par les envies d'aller, les demi-arrêts, & les fréquentes deſcentes de main. Les envies d'aller déterminent un Cheval plus vîte que ſa cadence ordinaire; le demi-arrêt ſoûtient le devant du Cheval, après l'avoir déterminé quelques pas; & la deſcente de main eſt la récompenſe qui doit ſuivre immédiatement après l'obéiſſance du Cheval, & qui l'empêche de prendre la mauvaiſe habitude de s'appuyer ſur le mors.

Lorſqu'un Cheval prend facilement l'envie d'aller, qu'il eſt aſſûré & obéiſſant à la main au demi-arrêt, & qu'il ne met point la tête en déſordre dans la deſcente de main, il faut alors le régler dans un galop uni, qui eſt celui dans lequel le derriere chaſſe & accompagne le devant d'une cadence égale ſans traîner les hanches, & que l'envie d'aller & les demi-arrêts ſoient, pour ainſi-dire, imperceptibles, & ne ſoient ſenſibles qu'au Cheval.

Pour parvenir à donner ce galop cadencé & uni, il faut examiner ſoigneuſement la nature de chaque Cheval, afin de pouvoir diſpenſer àpropos les leçons qui lui conviennent.

Les Chevaux qui retiennent leurs forces, doivent être étendus & déterminés ſur de longues lignes droites avant que de régler leur galop; ceux au contraire qui ont trop d'ardeur, doivent être tenus dans un galop lent & raccourci, qui leur ôte l'envie de ſe hâter trop, ce qui en même tems augmentera leur haleine.

Il ne faut pas toûjours galoper ſur des lignes droites, mais ſouvent ſur des cercles, les Chevaux qui ont trop de rein; parce qu'étant obligés de tenir leurs forces plus unies pour tourner que pour aller droit, cette action leur diminue la force des reins, leur occupe la mémoire & la vûe, leur ôte la fougue & l'envie de tirer à la main.

Il y a d'autres Chevaux qui avec aſſez de rein, ont de la foibleſſe, ou reſſentent de la douleur, ſoit dans les épaules ou dans les jambes, ou dans les boulets, ou dans les piés, par nature ou par accident. Comme ces ſortes de Chevaux ſe défient de leurs forces, ils ſe préſentent ordinairement de mauvaiſe grace au galop; il ne faut pas leur demander de longues repriſes, afin de conſerver leur courage & de ménager leur peu de vigueur.

Il y a encore deux autres natures de Chevaux, dont la maniere de galoper eſt différente. Quelques-uns nagent en galopant, c'eſt-à-dire, qu'ils allongent les jambes de devant, en les levant trop haut; d'autres au contraire galopent trop près de terre. Pour remédier au défaut des premiers, il faut baiſſer la main & pouſſer le talon bas en appuyant ſur les étriers, dans le tems que les piés de devant ſe poſent à terre, & il faut rendre le main quand le devant eſt en l'air, à ceux qui galopent trop près de terre, & qui s'appuient ſur les mors, en les ſecourant des gras de

jambes, & en soûtenant de la main près de soi dans le tems qu'ils retombent des piés de devant à terre, sans trop peser sur les étriers.

On doit toûjours galoper un Cheval d'une piste, jusqu'à ce qu'il galope facilement aux deux mains; car si on vouloit trop tôt le presser d'aller de côté, c'est-à-dire, avant qu'il eût acquis la souplesse & la liberté du galop, il s'endurciroit l'appui de la bouche, deviendroit roide dans son devant, & on lui donneroit par-là occasion de se défendre. On connoîtra facilement quand il sera en état de galoper les hanches dedans; parce qu'en lui mettant la croupe au mur, s'il se sent assez souple & libre pour obéir, pour le peu qu'on l'anime de la langue, & qu'on le diligente de la jambe de dehors, il prendra de lui-même le galop, que l'on continuera quelques pas seulement, l'arrêtant & le flatant après, & en lui faisant pratiquer cette leçon de tems à autre, jusqu'à ce qu'on le sente en état de fournir une reprise entiere.

Toutes ces leçons bien exécutées, appropriées à la nature de chaque Cheval, perfectionnées par l'épaule en dedans, & la croupe au mur, suivies de la ligne droite par le milieu du manége, sur laquelle ligne il faut toûjours finir chaque reprise, pour unir & redresser les hanches, rendront avec le tems un Cheval libre, aisé & obéissant dans son galop, qui est une allure qui fait autant de plaisir à ceux qui voyent galoper un Cheval de bonne grace, qu'elle est commode & agréable au Cavalier.

CHAPITRE XVII.

Des Voltes; des demi-Voltes; des Passades; des Pirouetes, & du Terre-à terre.

ARTICLE PREMIER.

Des Voltes.

LES anciens Ecuyers inventerent les voltes pour rendre leurs Chevaux plus adroits dans les combats d'épée & de pistolet, lesquels étoient fort en usage avant la défense des duels. On s'attacha à donner aux Chevaux beaucoup d'obéissance & de vîtesse sur le cercle pour les rendre plus agiles & plus prompts à entourer diligemment & plusieurs fois la croupe, soit pour gagner celle de son ennemi, ou pour éviter de laisser gagner la sienne, en faisant toujours tête à celle de son adversaire. Dans la suite, on fit aussi de cet exercice un manége de carriere, dans lequel on renferma davantage les hanches, pour faire voir la science du Cavalier & l'adresse du Cheval; c'est pourquoi on peut admettre deux sortes de voltes: celles qui servent au manége de guerre, & celles qui se font pour le plaisir de la carriere.

Dans les voltes qui représentent le combat, il ne faut point mener un

Cheval ſur un quarré, ni aller de deux piſtes, parce que dans cette poſture, on ne pourroit pas joindre la croupe de ſon ennemi : il faut que ce ſoit ſur une piſte ronde, & tenir ſeulement une demi-hanche dedans, afin que le Cheval ſoit plus ferme ſur ſon derriere. Comme l'on tient ſes armes dans la main droite, qu'on appelle pour cette raiſon, *La main de l'épée*, il faut qu'un Cheval de guerre ſoit très-ſouple à droite ; parce qu'il eſt rare qu'on change de main ; à moins qu'on n'ait à faire à un gaucher.

A l'égard des voltes qui regardent le manége d'Ecole, elles doivent ſe faire de deux piſtes, ſur un quarré, dont les quatre coins ou angles ſoient arrondies avec les épaules, ce qu'on appelle, *Embraſſer la volte.* Ce manége de deux piſtes eſt tiré de la croupe au mur ; leçon après laquelle on commence à mettre un Cheval ſur les voltes renverſées, qui ſervent de principe pour bien exécuter les voltes ordinaires.

Lors donc qu'un Cheval ſera obéiſſant aux deux mains la croupe au mur le long d'une muraille, il faudra en renverſant l'épaule dans chaque coin du manége, continuer de le tenir dans cette poſture le long des quatre murailles, juſqu'à ce qu'il obéiſſe librement à chaque main. Il faut enſuite réduire le quarré long, que forment les quatre murailles du manége dans un quarré étroit, comme il eſt repréſenté dans le plan de terre, en tenant la tête & les épaules vers le centre, & en renverſant, ou plutôt en arrêtant les épaules au bout de chaque ligne du quarré, c'eſt-à-dire, à chaque coin, afin que les hanches puiſſent gagner l'autre ligne.

Quoique la tête & les épaules d'un Cheval qu'on trote à la longe, ou qu'on élargit ſur des cercles la croupe dehors, ſoient vers le centre ; il ne faut pas croire pour cela que ce ſoient des voltes renverſées, comme quelques Cavaliers confondent : la différence eſt bien grande ; car lorſqu'on mene un Cheval ſur des cercles la tête dedans la croupe dehors, ce ſont les jambes de dedans qui s'élargiſſent, c'eſt-à-dire, qui paſſent par-deſſus celles de dehors, ce qui eſt la leçon que nous avons donnée, pour préparer un Cheval à aller l'épaule en dedans : mais dans les voltes renverſées, ce ſont les jambes de dehors qui doivent paſſer & chevaller par-deſſus celles de dedans, comme dans la croupe au mur ; ce qui eſt bien plus difficile à faire exécuter au Cheval, parce qu'il eſt plus raccourci & plus ſur ſes hanches dans cette derniere poſture : c'eſt auſſi pour cela qu'on ne lui demande ce manége, que lorſqu'il commence à bien connoître la main & les jambes, & qu'il va facilement de côté.

Toute la difficulté des voltes renverſées conſiſte à plier le Cheval à la main où il va, à faire marcher les épaules les premieres, & à ſavoir les arrêter dans les quatre coins du quarré pour ranger les hanches ſur l'autre ligne ; ce que le Cheval ne manquera pas d'exécuter facilement & en peu de tems, ſi auparavant il a été rendu ſouple & obéiſſant la croupe au mur, à laquelle leçon il faudra revenir, s'il ſe défend dans le quar-

ré étroit, dans lequel on doit renfermer un Cheval, pour faire ce qu'on appelle, *Volte renversée*.

Si-tôt que le Cheval obéira librement, de deux pistes, aux deux mains, sur des quarrés larges & étroits à la leçon des voltes renversées, il faudra le mettre sur la volte ordinaire, en lui tenant la croupe vers le centre, & la tête & les épaules vis-à-vis, & à deux ou trois piés en deçà de la muraille, en sorte que les épaules décrivent le plus grand quarré, & la croupe étant vers le centre, le plus petit. Il faut arrondir chaque coin avec les épaules, en portant & en tournant diligemment la main sur l'autre ligne, en tenant les hanches dans une ferme posture lorsqu'on tourne le devant: mais la piste des hanches doit être tout-à-fait quarrée. En portant ainsi un Cheval de côté de coin en coin, il n'est jamais couché dans la volte ni entablé: ce dernier défaut est considérable, en ce qu'il estropie les hanches & ruine les jarrets d'un Cheval; désordres que quelques hommes de cheval attribuent aux voltes en général: mais c'est sans doute des voltes entablées & acculées dont ils entendent parler; car je ne crois pas qu'un Cavalier sensé puisse tenir un pareil discours à l'occasion d'un air qui fait si bien paroître l'obéissance & la gentillesse d'un Cheval, qui embellit son action, & qui donne une grace infinie au Cavalier, lorsqu'il exécute bien ce manége.

Le savant M. de la Broue, qui le premier a trouvé la justesse & la proportion des belles voltes, donne encore une excellente leçon pour préparer un Cheval à cet air. C'est de le mener d'abord au pas d'Ecole, droit & d'une piste sur les quatre lignes d'un quarré, la tête placée en dedans; & au bout de chaque ligne, lorsque les hanches sont arrivées dans l'angle qui forme la rencontre de l'autre ligne, de tourner les épaules jusqu'à ce qu'elles soient arrivées sur la ligne des hanches, comme on peut le voir dans le plan de terre. Cette leçon est d'autant meilleure, qu'elle maintient un Cheval droit dans ses jambes, & qu'elle lui donne une grande souplesse d'épaules. Les pas faits par le droit, lui ôtent l'occasion de se retenir & de s'acculer, & l'arrondissement des épaules au bout de chaque ligne du quarré, apprend à un Cheval à tourner facilement; & les hanches en restant fermes & pliées dans ce mouvement, sont occupées à soûtenir l'action de l'épaule & du bras de dehors. La pratique de ces regles du quarré bien appropriées au naturel du Cheval, en retenant sur la ligne droite, celui qui pese ou qui tire à la main; en chassant celui qui se retient, & en diligentant les épaules des uns & des autres dans chaque coin, ajuste peu-à-peu & sans violence, la tête, le col, les épaules & les hanches d'un Cheval, sans qu'il s'apperçoive presque de la sujettion où cette leçon ne laisse pas de le tenir.

Afin de pouvoir tourner plus facilement les épaules, & que les hanches ne s'échappent pas au bout de chaque ligne du quarré, il faut marquer un demi-arrêt, avant que de tourner le devant; & après le demi-arrêt, il faut diligenter la main, afin que l'action libre des épaules ne soit point empêchée; il faut aussi que le Cheval soit plié à la main où il

va,

va, afin qu'il porte enſemble la tête, la vûe & l'action ſur la piſte & la rondeur de chaque coin de la volte. Lorſque le Cheval ſera obéïſſant à cette leçon au petit pas d'Ecole, il faudra la lui faire faire au paſſage animé & relevé, pour enſuite la lui faire pratiquer au galop, toûjours dans la même poſture, c'eſt-à-dire, droit d'épaules & de hanches, & plié à la main où il va. Chaque repriſe, ſoit au paſſage ou au galop, doit finir dans le centre de la volte, en tournant le Cheval au milieu d'une des lignes du quarré, en l'avançant juſqu'au centre, & en l'arrêtant droit dans les jambes, après quoi on le deſcend.

Lorſque le Cheval paſſagera librement d'une piſte ſur les quatre lignes du quarré; qu'il aura acquis dans la même poſture la facilité d'un galop uni, & dans un beau pli, aux deux mains; il faudra enſuite le paſſager de deux piſtes, en obſervant, comme nous l'avons dit pluſieurs fois, & comme on ne ſauroit trop le répéter, de faire marcher les épaules les premieres, afin de donner à l'épaule hors la volte, la facilité de faire paſſer le bras de dehors par-deſſus celui de dedans, ce qui eſt la plus grande difficulté; car en retenant le libre mouvement des épaules, le Cheval ſeroit couché & entablé dans la volte. Il faut pourtant tenir les hanches un peu plus ſujettes & plus en dedans aux Chevaux qui peſent ou qui tirent à la main, afin de les rendre plus légers du devant: mais il ne faut pas pour cela que la croupe marche avant les épaules. Au contraire, ceux qui ont plus de légereté que de force, ne doivent être ſi renfermés des hanches, afin qu'ils puiſſent marcher plus librement, en les maintenant toûjours dans une action libre & avancée.

Il ne faut pas obſerver trop de juſteſſe dans les commencemens qu'on travaille un Cheval ſur les voltes; car il arriveroit que celui qui eſt naturellement impatient, entreroit dans une inquiétude qui occaſionneroit beaucoup de déſordres, & que celui qui eſt pareſſeux & d'humeur flegmatique, aſſoupiroit ſa vigueur & ſon courage. On ne doit pas non plus rechercher d'abord ſur les voltes un Cheval qui a eu quelques jours de repos; il arriveroit qu'étant trop gai, il ſe ſerviroit de ſes reins & ſe défendroit. Il faut étendre au galop d'une piſte ces ſortes de Chevaux, juſqu'à ce qu'ils ayent paſſé leur gaieté & baiſſé leur rein; c'eſt pourquoi il eſt de la prudence d'un habile Cavalier, d'interrompre l'ordre des proportions qui regardent la juſteſſe, & de revenir aux premieres regles, lorſqu'il arrive le moindre déſordre.

Il faut long-tems paſſager un Cheval ſur les voltes de deux piſtes, avant de le faire galoper dans cette poſture; & lorſqu'on le ſentira ſouple & aiſé, pour le peu qu'on l'anime, il prendra de lui-même un galop raccourci, diligent, & coulé ſur les hanches, qui eſt le vrai galop des voltes.

On appelle voltes redoublées, celles qui ſe font pluſieurs fois de ſuite à la même main: mais il faut qu'un Cheval ait acquis beaucoup de liberté, qu'il ſoit en haleine, & qu'il comprenne bien les juſtes proportions de cet exercice, avant que de le faire redoubler ſur les voltes; car une leçon trop forte, confondroit ſes eſprits & ſa vigueur: c'eſt pour-

quoi il faut dans les commencemens à chaque fin de volte, l'arrêter & le careſſer un peu, afin de raſſûrer ſa mémoire & ſes forces, & de lui donner le tems de reprendre haleine. On doit auſſi le changer de main & de place pour lui ôter l'appréhenſion que pourroit lui cauſer cette ſujettion.

Les changemens de main ſur les voltes, ſe font de deux manieres, tantôt en dehors, tantôt en dedans.

Pour changer de main en dehors de la volte, il faut ſimplement lui placer la tête, & le plier à l'autre main; & en lui faiſant fuir la jambe de devant, qui devient alors jambe de dehors, il ſe trouvera avoir changé de main.

Le changement de main dans la volte, ſe fait en tournant le Cheval ſur le milieu d'une des lignes du quarré, le portant enſuite en avant ſur une ligne droite vers le centre de la volte, & en le rangeant enſuite de côté juſqu'à l'autre ligne, pour le placer & reprendre à l'autre main. Lorſque ce dernier changement de main commence & finit les hanches dedans, on l'appelle, *demi-Volte dans la Volte.*

A l'égard de la largeur d'une volte, elle doit ſe proportionner à la taille & à la longueur d'un Cheval; parce qu'un petit Cheval ſur un grand quarré, & un grand Cheval ſur un petit, auroient mauvaiſe grace. Les hommes de cheval ont trouvé une juſte proportion, en donnant l'eſpace de deux longueurs de Cheval, d'une piſte à l'autre des piés de derriere; en ſorte que le diamétre d'une volte réguliere, doit être compoſé de quatre longueurs de Cheval.

ARTICLE II.

Des demi-Voltes.

LA demi-volte eſt un changement de main étroit les hanches dedans, qui ſe fait, ou dans la volte, comme nous venons de le dire, ou au bout d'une ligne droite. Une demi-volte doit être compoſée de trois lignes; dans la premiere, on fait aller un Cheval de côté deux fois ſa longueur, ſans avancer ni reculer; on tourne enſuite les épaules ſur une ſeconde d'égale longueur, & après l'avoir tourné ſur la troiſieme ligne, on porte un peu le Cheval en avant, & l'on ferme la demi-volte en arrivant des quatre jambes ſur la ligne de la muraille pour reprendre à l'autre main. La raiſon pour laquelle il faut que le Cheval en finiſſant la demi-volte, arrive des quatre piés ſur la même ligne; c'eſt qu'autrement la demi-volte ſeroit ouverte, & le derriere étant élargi & écarté de la piſte des piés de devant, le Cheval ne reprendroit en avant qu'avec la hanche de dedans & non avec les deux, ce qui le feroit abandonner ſur les épaules. Il faut donc à la fin de chaque changement de main, ou de chaque demi-volte, que le Cheval arrive droit, afin qu'il puiſſe ſe ſervir de ſes deux hanches enſemble pour chaſſer le devant & le rendre léger.

Avant que de commencer une demi-volte, il faut marquer un demi-arrêt, le contre-poids du corps un peu en arriere, afin que le Cheval se mette sur les hanches: il ne faut pas que la parade soit foible ni désunie, mais vigoureuse & nette, autant que le permet la nature du Cheval, afin que la demi-volte soit également fournie, d'air, de justesse, & de vigueur

Il ne faut point mettre un Cheval sur les demi-voltes, qu'il ne sache auparavant passager librement sur la volte entiere; parce que dans une proportion de terrein plus étroite, il pourroit se serrer & s'acculer; ce qui n'arrivera pas, s'il a été confimé dans un passage d'une piste, animé & relevé, sur les quatre lignes du quarré de la volte. Et lorsqu'il se couche ou se retient, il faut le chasser en avant; & de même s'il s'abandonne trop sur la main & sur les épaules, il faudra le reculer. Lorsqu'il obéira au passage sur la demi-volte, il faudra l'animer à la fin de la troisieme ligne pour lui faire faire quatre ou cinq tems de galop raccourci, bas, & diligent, ensuite le flater; & quand on le sentira bien disposé, il faudra commencer & finir la demi-volte au galop.

Tant dans les voltes que dans les demi-voltes, il faut souvent varier l'ordre de la leçon, en changeant de main & de place; car si on faisoit toûjours les demi-voltes dans le même endroit, le Cheval préméditant la volonté du Cavalier, voudroit les faire de lui-même.

S'il arrive que le Cheval résiste aux regles de la proportion & de la justesse des voltes & des demi-voltes, il faudra le remettre l'épaule en dedans & la croupe au mur; par ce moyen il passera sa colere & diminuera sa fougue: mais ces désordres n'arrivent qu'à ceux qui ne suivent pas la nature, & qui veulent trop presser les Chevaux & les dresser trop vîte. Il faut au contraire, les faire venir à force d'aisance & de souplesse, & non par la violence; car à mesure qu'un Cheval devient souple, & qu'il comprend la volonté du Cavalier, il ne demande qu'à obéir, à moins qu'il ne soit d'un naturel absolument rebelle, auquel cas, il ne faut point lui demander de manége régulier, mais une simple obéissance, de laquelle on puisse tirer le service à quoi on le destine, & qui convient à sa disposition.

ARTICLE III.

Des Passades.

LA passade est, comme nous l'avons expliqué dans le Chapitre des Mouvemens artificiels, une ligne droite sur laquelle un Cheval passe & repasse (ce qui lui a donné le nom de Passade) aux deux bouts de laquelle ligne on fait un changement de main ou une demi-volte.

La ligne de la passade doit être d'environ cinq longueurs de Cheval, & les demi-voltes ne doivent avoir qu'une longueur dans leur largeur; ensorte qu'elles sont plus étroites de la moitié qu'une demi-volte ordi-

naire; parce que comme ce manége eſt fait pour le combat, lorſqu'un Cavalier a donné un coup d'épée à ſon ennemi, plutôt il peut retourner ſon Cheval après cette action, plutôt il eſt en état de repartir & de fournir un nouveau coup. Ces ſortes de demi-voltes de combat ſe font auſſi en trois tems; & le dernier doit fermer la demi-volte. Il faut qu'un Cheval ſoit raccourci & ſur les hanches en tournant, afin d'être plus ferme ſur ſes piés de derriere, & de ne pas gliſſer: le Cavalier en eſt auſſi plus à ſon aiſe & mieux en ſelle.

Il y a deux ſortes de paſſades. Celles qui ſe font au petit galop, tant ſur la ligne de la paſſade que ſur les demi-voltes. Et celles qu'on appelle Furieuſes, dans leſquelles on part à toutes jambes, depuis le milieu de la ligne droite, juſqu'à l'endroit où l'on marque l'arrêt pour commencer la demi-volte: ainſi dans les paſſades furieuſes, après avoir fini la demi-volte, on continue d'aller au petit galop juſqu'au milieu de la ligne droite, tant pour s'affermir dans la ſelle, que pour examiner les mouvemens de ſon ennemi, ſur lequel on échappe ſon Cheval en partant de vîteſſe; & on le raſſemble enſuite pour l'autre main.

Quand le Cheval ſera obéiſſant aux paſſades le long de la muraille, & qu'il changera de pié facilement & ſans ſe déſunir en finiſſant chaque demi-volte, il faudra les lui faire faire ſur la ligne du milieu du manége; car comme cet exercice eſt fait pour le combat, il faut qu'il ſe faſſe en liberté, afin de pouvoir aller à la rencontre de ſon ennemi.

On fait auſſi dans un manége des paſſades, dont les demi-voltes ſont de la largeur des demi-voltes ordinaires; & alors ce n'eſt plus un manége de Guerre, mais d'Ecole, qui ſe fait pour le plaiſir, ou pour élargir un Cheval qui ſe ſerre trop; de même qu'on fait auſſi la ligne de la paſſade plus ou moins longue, ſelon que le Cheval s'abandonne ou ſe retient, afin de le rendre toûjours attentif à l'action des jambes & de la main du Cavalier.

Quoique ce manége ſoit auſſi beau que difficile à exécuter, nous n'entrerons pas dans un plus grand détail, puiſqu'on y employe les mêmes regles que dans celui des voltes, dont nous venons de parler: ſi le Cheval refuſe d'obéir, ce ſera ou mauvaiſe nature, faute de ſoupleſſe & d'obéiſſance,, au quel cas, il faudra avoir recours aux principes que nous avons établis.

ARTICLE IV.

De la Pirouette.

UNE pirouette n'eſt autre choſe qu'une volte dans la longueur du Cheval ſans changer de place: les hanches reſtent dans le centre & les épaules fourniſſent le cercle. Dans cette action la jambe de derriere de dedans ne ſe léve point, mais tourne dans une place, & ſert comme de pivot, autour duquel les trois autres jambes & tout le corps du Cheval tournent.

La

La demi-pirouette, eſt une demi-volte dans une place & dans la longueur du Cheval ; c'eſt une eſpece de changement de main, qui ſe fait en tournant un Cheval de la tête à la queue, les hanches reſtant dans une même place.

Les paſſades & les pirouettes, de même que les voltes & les demi-voltes, ſont des manéges de guerre, qui ſervent à ſe retourner promptement de peur de ſurpriſe ; à prévenir ſon ennemi ; à éviter ſon attaque, ou à l'attaquer avec plus de diligence.

Il ſe trouve peu de Chevaux qui puiſſent fournir pluſieurs pirouettes de ſuite avec la même égalité, qui eſt la beauté de cet air, parce qu'il y en a peu qui ayent les qualités qui conviennent à cet exèrcice, dans lequel un Cheval doit être extrèmement libre d'épaules, très-ferme, & aſſûré ſur les hanches. Ceux, par exemple, qui ont l'encolure & les épaules trop charnues, ne ſont pas bons pour ce manége.

Avant que de diligenter un Cheval au galop à pirouettes, il faut lui faire faire d'abord quelques demi-pirouettes au pas à chaque main, tantôt dans une place, tantôt dans une autre ; & à meſure qu'il obéit ſans déſordre, on le raſſemble au paſſage, & on lui en demande d'entieres ; en ſorte que ſans déranger les hanches, la tête & les épaules ſe retrouvent à la fin de la pirouette dans l'endroit d'où elles ſont parties : par ce moyen, il acquerera bien-tôt la facilité de les faire au galop.

Si un Cheval après avoir été rendu ſuffiſamment ſouple & obéiſſant, ſe défend à cet air ; c'eſt une preuve que ſes hanches ne ſont pas aſſez bonnes pour ſoûtenir ſur ſon derriere toutes les parties de devant, & le poids du Cavalier : mais s'il a les qualités requiſes, il fournira avec le tems, autant de pirouettes que la prudence du Cavalier l'exigera.

Pour changer de main à pirouettes, il faut promptement placer la tête à l'autre main, & ſoûtenir de la jambe de dehors, pour empêcher la croupe de ſortir du centre : mais il ne faut pas que le Cheval ſoit autant plié dans cet air, que ſur la volte ordinaire ; parce que ſi la tête étoit trop dedans, la croupe ſortiroit du centre en pirouettant.

On varie les pirouettes ſuivant la diſpoſition du Cheval : on en fait quelquefois dans le milieu d'un changement de main ſans interrompre l'ordre de la leçon, que l'on continue à l'ordinaire : mais ce qui fait bien voir l'obéiſſance & la juſteſſe d'un Cheval, c'eſt lorſqu'en maniant ſur les voltes, on étrécit de plus en plus le Cheval juſqu'à ce qu'il ſoit arrivé au centre de la volte, où on lui fait faire tout d'une haleine autant de pirouettes que ſa reſſource & ſon haleine lui permettent d'en fournir.

ARTICLE V.

Du Terre-à-terre.

SUivant la définition de M. le Duc de Newcaſtle, qui eſt très-juſte, le terre-à-terre eſt un galop en deux tems, de deux piſtes, beaucoup

plus raccourci & plus raſſemblé que le galop ordinaire, & dont la poſition des piés eſt différente, en ce qu'un Cheval léve les deux jambes de devant enſemble, & les poſe de même à terre; les piés de derriere accompagnent ceux de devant d'un même mouvement, ce qui forme une cadence tride & baſſe, dans laquelle il marque tous les tems avec un fredon de hanches, qui part comme d'une eſpece de reſſort. Pour en avoir une idée encore plus nette, il faut ſe figurer cet air comme une ſuite de petits ſauts fort bas, près de terre, le Cheval allant toûjours un peu en avant & de côté; comme les hanches dans cette poſture n'avancent pas tant ſous le ventre qu'au galop, c'eſt ce qui en rend l'action plus tride, plus baſſe, & plus déterminée.

Il faut encore obſerver qu'au terre-à-terre, le Cheval eſt plus appuyé ſur les jambes de dehors que ſur celles de dedans, leſquelles ſont un peu plus avancées, & entament le chemin, mais pas tant qu'au galop; & comme la croupe eſt fort aſſujettie dans un air ſi preſſé & ſi tride des hanches, il ſe trouve être plus élargi du devant que du derriere, ce qui met l'épaule de dehors un peu en arriere, & donne la liberté à celle de dedans.

Il eſt aiſé de juger par la ſujettion où cet air tient un Cheval, que cet exercice ne laiſſe pas d'être violent, & que peu de Chevaux ſont capables de l'exécuter avec toute la juſteſſe & toute la netteté néceſſaires. Il faut qu'un Cheval ſoit bien nerveux & bien ſouple pour lui demander ce manége: ceux qui ont moins de force & de pratique que de légereté & de courage, craignent la ſujettion de regles ſi recherchées; auſſi les vrais hommes de cheval regardent ce manége, qui eſt devenu très-rare, comme la pierre de touche, par laquelle on voit la ſcience d'un Cavalier & l'adreſſe d'un Cheval.

Il ne faut pas tomber dans l'erreur de ceux qui donnent indifféremment le nom de Terre-à-terre à l'allure des Chevaux qui manient bas & traînent un mauvais galop près de terre; ſans aucune action tride qui preſſe & détermine leurs hanches à former cette cadence ſerrée & diligente, dont le ſeul fredon fait voir la différence du vrai terre-à-terre au mauvais galop. Souvent faute de ſavoir la véritable définition de chaque air de manége, on n'eſt pas en état, ni de juger de la capacité d'un Cheval, ni par conſéquent de lui donner l'air qui convient à ſa diſpoſition. Cette erreur de confondre ainſi les airs qui ſont l'ornement des beaux manéges, fait attribuer à quelques Cavaliers, dont la plus grande capacité conſiſte en routine, un prétendu ſavoir, qui n'exiſte que dans leur ſuffiſance mal-fondée, & dans l'aveugle admiration de ceux qui les prônent ſans aucune connoiſſance dans l'Art de la Cavalerie.

Comme la perfection du terre-à-terre eſt d'avoir la hanche de dehors ſerrée, il faut dans les voltes à cet air, que le quarré ſoit encore plus parfait qu'à celles qui ſe font au ſimple galop de deux piſtes: mais il faut prendre garde dans les coins, que la jambe de derriere de dedans n'aille pas avant les épaules; car alors le Cheval étant trop élargi des hanches,

il feroit entablé, & pourroit faire un élan en forçant la main du Cavalier pour fe tirer de cette fauffe pofition. On doit auffi prendre garde de n'avoir pas la main trop haute; car il ne pourroit pas aller bas & tride, ni couler également vîte.

Les fautes les plus ordinaires qu'un Cheval fait en maniant terre-à-terre, font de s'acculer, de lever trop le devant, ou de traîner les hanches: il faut, lorfque quelqu'un de ces défordres arrive, déterminer le Cheval en avant avec les éperons, afin de le corriger, de l'avertir de fe tenir plus enfemble, & de diligenter davantage fa cadence; & comme dans cet exercice, les parties du Cheval font extrèmement travaillées, il faut toûjours fentir en quel état d'obéïffance il tient fes forces & fon courage pour finir la reprife avant que la laffitude lui donne occafion de fe défendre.

Les regles pour dreffer un Cheval au terre-à-terre, fe tirent de la connoiffance qu'on a de fon naturel, & de la difpofition qu'on lui trouve pour cet air; laquelle on connoît facilement, lorfqu'après avoir été affoupli dans les regles, en le recherchant & en le raffemblant, il prend de lui-même ce fredon des hanches dont nous venons de parler; il aura fans doute de la difpofition pour exécuter ce manége: mais il faut bien ménager fes refforts, fur-tout dans les commencemens, en ne lui demandant que quatre demi-voltes de fuite au plus, qu'il fournira aifément, s'il y a été préparé par les principes qui doivent le conduire à cette leçon. A mefure que fes forces & fon haleine le rendront plus fouple & plus difpos, on pourra, après qu'il aura fourni quatre demi-voltes, c'eft-à-dire, deux à chaque main, le délaffer au petit galop lent & écouté, pour le raffembler enfuite fur le quarré du milieu de la place, & le rechercher fur deux ou trois voltes de fon air, puis le finir & le defcendre.

CHAPITRE XVIII.

Des Airs relevés.

NOUS avons dit que tous les fauts qui font plus détachés de terre que le terre-à-terre, & qui font en ufage dans les bonnes Ecoles, s'appellent, *Airs relevés*. Ils font au nombre de fept; favoir, la Pefade, le Mézair, la Courbette, la Croupade, la Balotade, la Capriole & le Pas-&-le Saut.

Avant que d'entrer dans le détail des regles qui conviennent à chacun de ces airs, il eft, ce me femble, à propos d'examiner quelle nature de Chevaux il faut choifir pour cet ufage; quelles qualités un Cheval doit avoir pour réfifter à la violence des fauts; & quels font ceux qui n'y ont point de difpofition.

Il faut qu'un Cheval ait une inclination naturelle, & qu'il fe préfente de lui-même à quelqu'air, pour en faire un beau fauteur, autrement on

perdroit ſon tems, on le rebuteroit & on le ruineroit au lieu de le dreſſer. Une erreur qui n'eſt que trop ordinaire, c'eſt de croire que la grande force eſt abſolument néceſſaire dans un ſauteur. Cette extrème vigueur qu'ont certains Chevaux, les rend roides & mal-adroits, leur fait faire des ſauts & des contre-tems qui les épuiſent, ce qui incommode extrèmement un Cavalier, parce qu'ordinairement ces ſauts déſunis & ſans regle, ſont accompagnés d'efforts violents que leur ſuggere leur malice. Les Chevaux de ce caractere doivent être confinés dans les piliers, où une continuelle routine de ſauts d'Ecole les punit aſſez de leur mauvais naturel. Un Cheval qui eſt doüé de médiocres forces, & qui a beaucoup de courage & de légereté, eſt incomparablement meilleur, parce qu'il donne ce qu'il peut de bonne volonté, & qu'il dure longtems dans ſon exercice; au lieu que celui qui a beaucoup de force & de mauvaiſe volonté, ſe trouve uſé avant que d'être dreſſé, par les remedes violens qu'il faut employer pour dompter ſa rebellion. Il ſe trouve encore certains Chevaux qui, avec des hanches un peu foibles, ne laiſſent pas de former des ſauteurs paſſables, parce qu'ils aiment mieux s'élever & ſe détacher de terre, que de s'aſſeoir ſur les hanches.

On appelle un Cheval de bonne force, celui qui eſt nerveux & léger; qui diſtribue ſes forces naturellement, uniment & de bonne grace; qui a l'appui de la bouche léger & aſſûré; qui a les membres forts, les épaules libres, les boulets, les paturons, & les piés bons, & qui eſt de bonne volonté.

Ceux qui n'ont point de diſpoſitions pour les airs relevés, ſont ceux qui ſont trop ſenſibles, impatiens, & coleres; qui entrent facilement en fougue & en inquiétude; ſe ſerrent, trépignent & refuſent de ſe lever. Il y en a d'autres qui crient par malice & par poltronnerie, quand on les recherche; qui font des ſauts déſordonnés qui témoignent leur vice, & l'envie qu'ils ont de jetter leur homme par terre: il y en a encore d'autres qui péchent pour avoir les piés douloureux ou défectueux, & en retombant à terre, la douleur qu'ils reſſentent les empêche de fournir un nouveau ſaut, ceux auſſi qui ont la bouche fauſſe & l'appui foible, ont preſque toûjours la tête en déſordre à la deſcente de chaque ſaut, ce qui eſt très-déſagréable: ainſi quand on trouve un Cheval qui a quelqu'une de ces imperfections, il ne faut point ſonger à en faire un ſauteur.

Il y a encore une choſe à examiner; c'eſt lorſqu'on a rencontré un Cheval de bonne force & de bonne diſpoſition, de ſavoir juger quelle nature de ſaut lui eſt propre, afin de ne le point forcer à un air qui ne convient ni à ſon naturel, ni à ſa diſpoſition; & avant que de lui former cet air, il faut qu'il ait été aſſoupli & rendu obéiſſant aux leçons dont nous avons donné les principes. Entrons préſentement dans le détail de chaque air.

ARTICLE PREMIER.

Des Pesades.

LA Pesade, comme nous l'avons déja définie, est un air dans lequel le Cheval léve le devant fort haut & dans une place, tenant les piés de derriere fermes à terre sans les avancer ni les remuer. Ce n'est point à proprement parler un air relevé que la pesade, puisque le derriere n'accompagne point le devant, comme dans les autres airs, & ne se détache point de terre : mais comme on se sert de cette leçon pour apprendre à un Cheval à lever légerement le devant, à plier les bras de bonne grace, & à s'affermir sur les hanches, pour le préparer à sauter avec plus de liberté, on le met à la tête de tous les airs relevés, comme en étant le fondement & la premiere regle. On se sert encore de la pesade pour corriger le le défaut de ceux, qui dans les airs de Mézair & de Courbette, battent la poussiere en maniant trop près de terre, & en brouillant leur air avec les jambes de devant : c'est aussi pour cela qu'à la fin d'un droit de courbettes, on a coûtume de faire la derniere haute du devant & dans une place, ce qui n'est autre chose qu'une pesade, & ce que l'on fait non-seulement pour la grace de l'arrêt, mais encore pour entretenir la légereté du devant.

Il ne faut pas confondre la pesade avec le contre-tems que font les Chevaux qui se cabrent, quoique ceux-ci lévent aussi le devant fort haut, & qu'ils demeurent le derriere à terre : la différence est bien grande ; car dans l'action que fait le Cheval, lorsqu'il léve à pesade, il doit être dans la main & plier les hanches & les jarrets sous lui, ce qui l'empêche de lever le devant plus haut qu'il ne doit ; & dans la pointe que fait un Cheval qui se cabre, il est étendu roide sur les jarrets, hors de la main, & en danger de se renverser.

Il ne faut point faire faire de pesades à un Cheval, qu'il ne soit souple d'épaules, obéissant à la main & aux jambes, & confirmé au piafer ; & lorsqu'il est à ce point d'obéissance, on l'anime de la chambriere dans les piliers, en le touchant légerement de la gaule sur les jambes de devant, dans le tems qu'il donne dans les cordes & qu'il avance les hanches sous lui : pour le peu qu'il se léve, il faut l'arrêter & le flater, & à mesure qu'il obéira, on le touchera plus vivement, afin qu'il léve plus haut le devant. Comme dans tous les airs relevés, un Cheval doit plier les bras de maniere que les piés se retroussent presque jusqu'au coude, (ce qui lui donne beaucoup de grace) il faut corriger la vilaine action de ceux qui au lieu de plier les genoux, allongent les jambes en avant, en croisant les piés l'un par-dessus l'autre : ce défaut qu'on appelle *joüer de l'épinette*, est aisé à corriger en le châtiant de la gaule ou du foüet, & en lui en appliquant fort sur les genoux & sur les boulets. Un autre défaut, c'est lorsqu'un Cheval se léve de lui-même, sans qu'on le lui demande ; le châtiment pour ceux-ci, est de les faire ruer ; c'est ainsi qu'on

corrige un défaut par son contraire; & pour éviter qu'il ne continue ce désordre, il faut toûjours commencer chaque reprise par le piafer, lui demander ensuite quelques pesades & finir par le piafer. Cette varieté de leçon rendra un Cheval attentif à suivre la volonté du Cavalier.

Lorsqu'il obéira facilement dans les piliers à l'air des pesades, il faut ensuite le monter, & en le passageant en liberté, lui en demander une ou deux dans une place sans qu'il se traverse, & après la derniere, marcher deux ou trois pas en avant. Si en retombant des piés de devant à terre, il s'appuie ou tire à la main, il faut le reculer, lever ensuite une pesade, & le caresser s'il obeit. Si au contraire, il se retient & s'accule, au lieu de lever le devant, on doit le chasser en avant; & lorsqu'il prend bien les jambes, marquer un arrêt suivi d'une pesade, en se contentant de peu; car comme les Chevaux les plus sages marquent toûjours quelque sentiment de colere, lorsqu'on commence à les mettre aux airs relevés, il ne faut pas tirer d'eux autant de tems de leur air qu'ils pourroient en fournir; parce qu'il arriveroit qu'ils s'endurciroient, perdroient l'habitude de tourner facilement, & même se serviroient de leur air pour se défendre, en se levant lorsqu'on ne leur demande pas: ainsi on doit dans les commencemens les ménager beaucoup, & prendre garde qu'ils ne tombent dans aucun de ces vices, qui pourroient les rendre rétifs.

ARTICLE II.

Du Mézair.

LE Mézair, comme le définissent fort bien quelques Ecuyers, n'est autre chose qu'une demi-courbette, dont le mouvement est moins détaché de terre, plus bas, plus vîte, & plus avancé que la vraie courbette, mais aussi plus relevé & plus écouté que le terre-à-terre.

Il est aisé de voir dans les piliers, si un Cheval a plus de penchant pour le Mézair que pour tout autre saut; parce que si la nature lui a donné de l'inclination pour cet air, lorsqu'on le recherchera, il se présentera de lui-même dans une cadence plus relevée que le terre-à-terre, & plus tride que la courbette: & quand par plusieurs leçons réitérées, on aura reconnu sa disposition, il faudra le confirmer dans cet air, en se servant des mêmes regles que pour les pesades, c'est-à-dire, commencer chaque reprise par le piafer, suivi de quelques tems de Mézair, en se servant de la gaule devant, & de la chambriere derriere; & ainsi alternativement. Lorsqu'on jugera à propos de lui faire pratiquer cette leçon en liberté, il faut, après l'avoir passagé d'une piste, le rassembler pour le faire aller de son air, soit dans le changement de main, soit dans la demi-volte, toûjours de deux pistes; car il n'est pas d'usage d'aller d'une piste au Mézair, ni au terre-à-terre.

Les aides les plus utiles & les plus gracieuses dont on se sert, pour

faire aller un Cheval à Mézair, c'est de toucher légerement & de bonne grace, de la gaule sur l'épaule de dehors, en l'aidant & le secourant des gras de jambes. Lorsque la croupe n'accompagne point assez le devant, on croise la gaule sous main pour toucher sur la croupe, ce qui fait rabattre le derriere plus tride.

Si le Cheval tombe dans les défauts ordinaires à presque tous les Chevaux qu'on dresse aux airs détachés de terre, qui sont, ou de retenir leur force, ou de s'abandonner trop sur la main, ou de manier de soi-même sans attendre les aides du Cavalier, il faut y apporter les remedes ci-dessus, & les employer avec le jugement, la prudence, & la patience qui sont nécessaires à un homme de cheval.

On doit encore dans cet air, observer la même proportion de terrein qu'au terre-à-terre, c'est-à-dire, le tenir dans le juste espace des voltes & des demi-voltes; car comme ces airs ont beaucoup de rapport l'un à l'autre, & qu'ils forment un manége serré & tride, la posture du Cheval doit être la même dans ces deux airs.

ARTICLE III.

Des Courbettes.

LA Courbette est un saut plus relevé de devant, plus écouté & plus soûtenu que le Mézair. Les hanches doivent rabattre & accompagner le devant d'une cadence égale, tride & basse, dans l'instant que que les jambes de devant retombent à terre. Il y a donc cette différence entre le Mézair & la Courbette; que dans le premier, le Cheval est moins détaché de terre du devant, & qu'il avance & diligente plus la cadence de son air que pour la courbette, dans laquelle il est plus relevé, plus soûtenu du devant, & qu'il rabat les hanches avec plus de sujettion, en soûtenant le devant plus long-tems en l'air. Il faut remarquer qu'au galop, au terre-à-terre, & à la pirouette, le Cheval porte ses jambes l'une devant l'autre, tant du devant que du derriere: mais au mézair, aux courbettes, & à tous les autres airs relevés, elles doivent être égales, & n'avancer pas plus l'une que l'autre, lorsqu'elles se posent à terre, ce qui seroit un grand défaut, qu'on appelle, *Traîner les hanches.*

Outre la disposition naturelle qu'un Cheval doit avoir pour bien aller à courbettes, il faut encore beaucoup d'art pour l'acheminer & le confirmer dans cet air, qui est de tous ceux qu'on appelle, *relevés*, le plus à la mode & le plus en usage; parce que c'est un saut gracieux dans un manége, qui, sans être rude, prouve la bonté des hanches d'un Cheval, & fait paroître un Cavalier dans une belle posture. Cet air étoit fort en usage autrefois parmi les Officiers de Cavalerie, qui se piquoient d'avoir des Chevaux dressés, soit à la tête de leur troupe, ou dans des jours de parade; on leur voyoit de tems à autre détacher quelques belles courbettes, qui servoient autant à animer un Cheval, lorsqu'il ralentissoit la noblesse de son pas, qu'à le tenir dans son obéissance, &

à lui donner ensuite un pas plus relevé, plus fier & plus léger.

Il ne faut point demander de courbettes à un Cheval qu'il ne soit obéissant au terre-à-terre & au mézair ; car un bon terre-à-terre & un véritable mézair sont plus de la moitié du chemin pour arriver à la courbette, au cas qu'un Cheval ait de la disposition pour aller à cet air. Ceux qui n'y sont pas propres, sont les Chevaux paresseux, pesans, ou ceux qui retiennent leurs forces par malice : & de même ceux qui sont impatiens, inquiets & pleins de feu & de fougue ; parce que tous les airs relevés augmentent la colere naturelle de ces sortes de Chevaux, leur font perdre la mémoire, & leur ôtent l'obéissance : il faut donc que celui qu'on destine à cet exercice, soit nerveux, léger & vigoureux ; & avec cela, sage, docile & obéissant.

Quand avec ces qualités, on verra dans les piliers que l'air favori d'un Cheval, est celui de la courbette, il faut, après lui avoir appris à bien détacher le devant par le moyen des pesades, lui animer ensuite les hanches avec la chambriere pour faire rabattre la croupe & baisser le devant, afin qu'il prenne la juste cadence & la vraie posture de son air. Lorsqu'il y sera en quelque sorte réglé, & qu'il en fournira quatre ou cinq de suite sans désordre & dans les regles, il faut commencer à lui en faire faire quelques-unes en liberté, sur la ligne du milieu du manége, & non le long de la muraille ; car ceux que l'on accoûtume à lever le long du mur, ne vont que de routine, & se dérangent quand on leur demande la même chose ailleurs. On ne doit pas demander dans les commencemens plusieurs courbettes de suite : mais en faisant passager & piafer un Cheval sur la ligne droite, lorsqu'on le sent bien ensemble & dans un bon appui, on lui en dérobe deux ou trois bien détachées & bien écoutées ; on continue ensuite quelques pas de passage, & on le finit par deux ou trois tems de piafer ; parce qu'il arriveroit que si on finissoit le dernier tems par une courbette, le Cheval se serviroit de cet air pour se défendre.

Pour bien aider un Cheval à courbettes, il faut que le tems de la main soit prompt & agile, afin de lever le devant : les jambes du Cavalier doivent suivre le tems des courbettes sans trop le chercher ; car un Cheval prend naturellement son tems & sa cadence propre, quand il commence à s'ajuster. On ne doit point sur-tout roidir les jarrets, parce qu'en l'aidant trop vivement, il se presseroit trop ; il faut au contraire, être souple depuis les genoux jusqu'aux étriers, & avoir la pointe du pié un peu basse, ce qui lâche les nerfs : le seul mouvement du Cheval, lorsqu'on garde l'équilibre dans une posture droite & aisée, fait que les gras de jambes aident le Cheval sans les approcher, à moins qu'il ne se retienne, auquel cas, il faut se servir plus vigoureusement de ses aides, & se relâcher ensuite.

Les courbettes doivent être ajustées au naturel du Cheval, celui qui a trop d'appui, doit les faire plus courtes & plus soûtenues sur les hanches ; & celui qui se retient, doit les avancer davantage ; autrement les uns deviendroient pesans & forceroient la main, & les autres pourroient

devenir

devenir rétifs. Pour remédier à ces défauts, on leur met souvent l'épaule en dedans au passage : cette leçon les entretiendra dans la liberté qu'ils doivent avoir pour obéir facilement à leur air.

Lorsqu'un Cheval obéira librement & sans se traverser sur la ligne droite à courbettes, il faudra pour le préparer à aller sur les voltes de son air, le promener sur le quarré que nous avons donné pour regle des voltes de galop ; & lorsqu'on le sentira droit au passage & dans la balance des talons sur les quatre lignes du quarré, il faut de tems à autre lui détacher quelque courbette, excepté dans les coins du quarré, où on ne doit pas le lever, mais tourner les épaules librement sur l'autre ligne, sans que la croupe se dérange ; car si on vouloit le lever en tournant, il s'endurciroit & s'aculeroit. Lorsqu'il exécutera bien cette leçon sur ces quatre lignes & qu'il sera assez avancé & assez en haleine pour fournir tout le quarré à courbettes, on pourra commencer à lui apprendre à en faire les hanches dedans ; & pour cela, il faut le passager la croupe au mur, & dans cette attitude, lui tirer une ou deux courbettes de deux pistes : elles ne se font point en l'aidant quand il est en l'air, mais dans l'instant qu'il retombe des piés de devant à terre, on l'aide de la jambe de dehors, pour le porter un tems de côté, ensuite une courbette avec les deux gras de jambes, en le soûtenant de la main, & ainsi de suite un pas de côté suivi d'une courbette. Lorsqu'il ira bien la croupe au mur, il faudra le mettre sur le quarré dans le milieu de la place, & en le tenant de deux pistes, l'accoûtumer à lever de son air dans cette posture, en proportionnant la force de cette leçon à son obéissance & à sa disposition. On ne doit pas tenir autant les hanches dedans sur les voltes à courbettes, qu'au terre-à-terre & au mézair ; car si la croupe étoit trop assujettie, il ne pourroit pas rabattre les hanches avec assez de liberté ; c'est pourquoi il ne faut seulement tenir qu'un peu plus que la demi-hanche dedans. On ne doit pas non plus plier un Cheval autant sur les voltes à courbettes qu'au galop & au terre-à-terre, il doit regarder seulement d'un œil dans la volte ; & lorsqu'on fait des courbettes par le droit, d'une piste, il ne faut pas qu'il soit du tout plié, mais droit de tête, d'épaules & de hanches.

Outre les courbettes sur les voltes, il s'en fait encore de deux autres manieres, qui sont, la croix à courbettes, & la sarabande à courbettes.

Pour accoûtumer un Cheval à faire la croix à courbettes, il faut le passager d'une piste sur la ligne droite, d'environ quatre longueurs de Cheval, le reculer après sur la même ligne, revenir ensuite jusqu'au milieu de la ligne droite, le porter après de côté sur le talon droit environ deux longueurs de Cheval, ensuite de côté sur le talon gauche encore deux longueurs au-delà du milieu de la ligne droite, on revient enfin de côté sur le talon droit finir au milieu de la ligne, où on l'arrête & on le flate. Lorsqu'il fait passager sur ces lignes sans se traverser, en avant, en arriere, & de côté sur l'un & l'autre talon, on leve une courbette au commencement, au milieu, & à la fin de chaque ligne ; & si

après plusieurs leçons il ne se défend point, on entreprend de lui faire fournir toute la croix à courbettes. Lorsqu'on le leve en reculant, il ne faut pas que le corps soit en arriere, mais droit, & même un tant soit peu en avant sans que cela paroisse, afin de donner plus de liberté à la croupe. C'est quand il retombe des piés de devant à terre, & non quand il est en l'air, qu'il faut l'aider en le tenant de la main, afin qu'il recule un pas sans lever ; on leve ensuite une courbette, & ainsi alternativement.

Dans la sarabande à courbettes, on fait deux courbettes en avant, autant en arriere, deux autres de côté sur un talon & sur l'autre, & ainsi de suite, en avant, de côté & en arriere indifféremment, sans observer de proportion de terrein comme dans la croix : on lui en fait faire tout d'une haleine, autant que sa disposition & ses forces lui permettent d'en fournir ; mais un Cavalier doit être maître de ses aides, & le Cheval bien ajusté & bien nerveux pour exécuter ces deux manéges de croix & de sarabande à courbettes avec la grace & la liberté qu'il doit avoir : aussi ce manége s'est perdu de nos jours.

ARTICLE IV.

De la Croupade & de la Balotade.

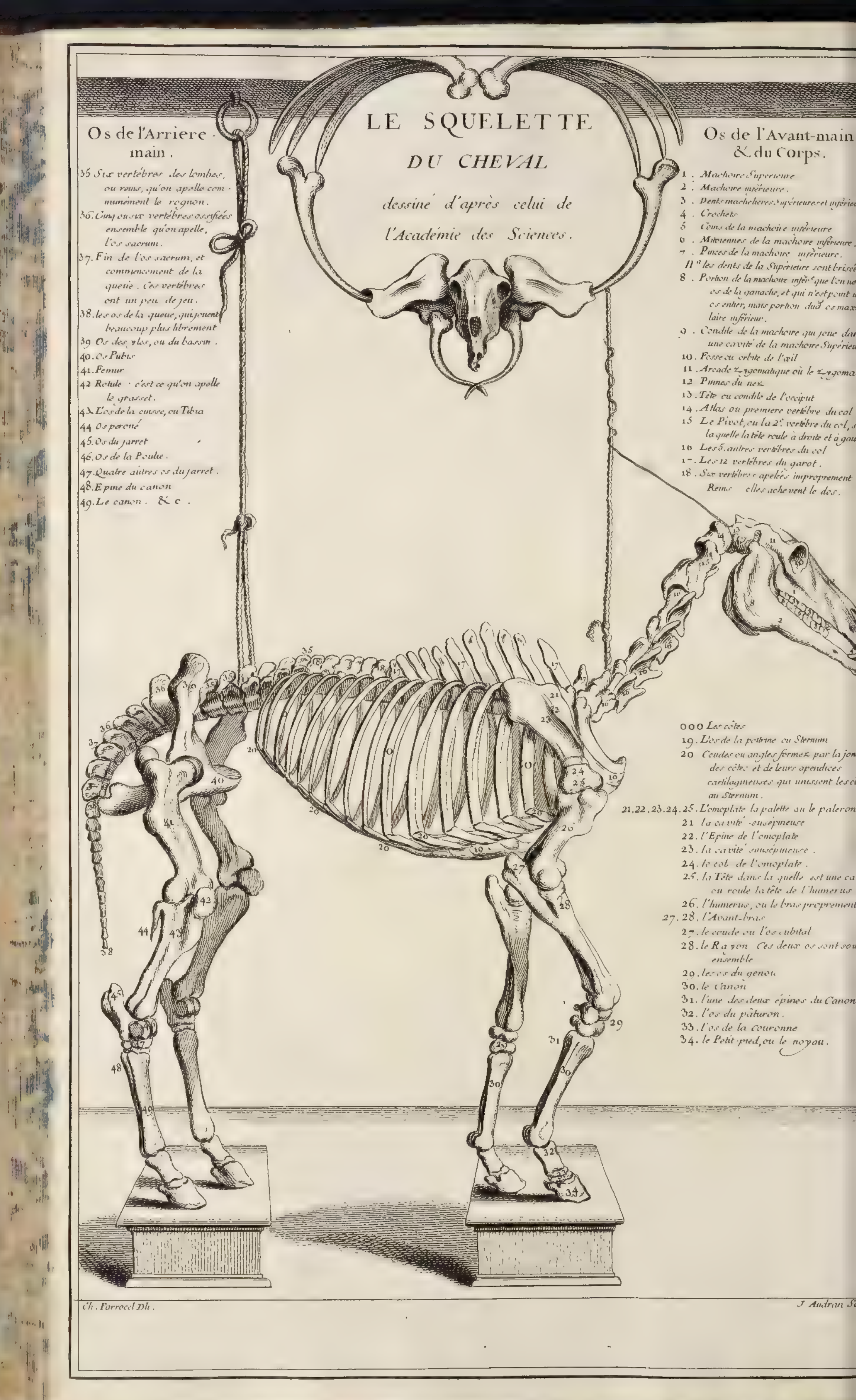
LA Croupade & la Balotade sont deux airs qui ne different entr'eux que dans la situation des jambes de derriere.

Dans la croupade lorsque le Cheval est en l'air des quatre jambes, il trousse & retire les jambes & les piés de derriere sous son ventre, sans faire voir ses fers : & dans la balotade, lorsqu'il est au haut de son saut, il montre les piés de derriere, comme s'il vouloit ruer, sans pourtant détacher la ruade, comme il fait aux caprioles.

Nous avons déja dit, que l'Art ne suffit pas pour donner aux Chevaux destinés aux airs relevés, ces différentes postures de jambes dans leurs sauts ; la nature jointe à l'art & à la disposition naturelle prescrit des regles, qu'il faut suivre pour les ajuster & leur faire exécuter de bonne grace ces différens manéges.

C'est toûjours dans les piliers qu'il faut d'abord saisir l'air d'un Cheval. Ceux qui veulent commencer par dresser un sauteur en liberté, sans être assoupli ni réglé au piafer, & sans avoir étudié son air dans les piliers, se trompent ; car tout sauteur, outre sa disposition naturelle à se détacher de terre, doit connoître parfaitement la main & les jambes, afin de pouvoir sauter légerement & dans la main, quand le Cavalier l'exige, non par fantaisie & par routine.

Lorsqu'un Cheval fera facilement & sans colere quelques croupades ou balotades dans les piliers, en suivant la volonté du Cavalier, il faudra ensuite lui en demander quelques-unes en liberté, en suivant le même ordre qu'aux airs ci-dessus, sur-tout celui des courbettes. Il est seulement à remarquer que plus les airs sont détachés de terre, plus un Che-



LE SQUELETTE
DU CHEVAL
dessiné d'après celui de
l'Académie des Sciences.
Os de l'Arriere-main.
35 Six vertébres des lombes, ou reins, qu'on apelle communément le rognon.
36. Cinq ou six vertébres ossifiées ensemble qu'on apelle, l'os sacrum.
37. Fin de l'os sacrum, et commencement de la queüe. Ces vertébres ont un peu de jeu.
38. les os de la queue, qui jouent beaucoup plus librement
39 Os des yles, ou du bassin.
40. Os Pubis
41. Femur
42 Rotule · c'est ce qu'on apelle le grasset.
43. L'os de la cuisse, ou Tibia
44 Os peroné
45. Os du jarret
46. Os de la Poulie.
47. Quatre autres os du jarret.
48. Epine du canon
49. Le canon. &c.
Os de l'Avant-main & du Corps.
1. Machoire Superieure
2. Machoire inférieure.
3. Dents macheleres Supérieures et inférieu
4. Crochets
5 Coins de la machoire inférieure
6. Mitoiennes de la machoire inférieure.
7. Pinces de la machoire inférieure.
Nª les dents de la Supérieure sont brisée
8. Portion de la machoire infér.e que l'on no os de la ganache, et qui n'est point u os entier, mais portion dud. os maxi laire inférieur.
9. Condile de la machoire qui joue dan une cavité de la machoire Supérieu
10. Fosse ou orbite de l'œil
11. Arcade Zygomatique où le Zygoma
12 Pinnes du nez
13. Tête ou condile de l'occiput
14. Atlas ou premiere vertébre du col
15 Le Pivot, ou la 2.e vertébre du col, s la quelle la tête roule à droite et à gau
16 Les 5. autres vertébres du col
17. Les 12 vertébres du garot.
18. Six vertébres apelées improprement Reins elles achevent le dos.
000 Les côtes
19. L'os de la poitrine ou Sternum
20 Coudes ou angles formez par la jon des côtes et de leurs apendices cartilagineuses qui unissent les c au Sternum.
21.22.23.24.25. L'omoplate la palette ou le paleron
21 la cavité susépineuse
22. l'Epine de l'omoplate
23. la cavité sousépineuse.
24. le col de l'omoplate.
25. la Tête dans la quelle est une ca ou roule la tête de l'humerus
26. l'humerus, ou le bras proprement
27.28. l'Avant-bras
27. le coude ou l'os cubital
28. le Rayon Ces deux os sont sou ensemble
29. les os du genou
30. le Canon
31. l'une des deux épines du Canon
32. l'os du pâturon.
33. l'os de la Couronne
34. le Petit-pied, ou le noyau.
Ch. Parrocel Del.
J. Audran Sc



S. A. S. Charles Prince de Nassau, Comte de Saarbruck et Saarwerde, Seigneur de Lahr Wisbade Et Idstein.

val emploie de force pour les fournir; & que le grand art est de conserver son courage & sa légereté, en lui demandant peu de sauts, sur-tout dans les commencemens. Et lorsqu'il a donné de bonne volonté quelques tems de son air, il faut le flater & le descendre.

Lorsqu'il fournit un droit de croupades ou de balotades en liberté, sans se traverser, il faut le préparer à lever de son air sur les quatre lignes qui forment la volte, l'y passageant & de tems à autre, lui dérobant quelques tems: & si on le sent disposé à bien obéir, il faudra profiter de sa bonne volonté, en le détachant de terre sur les quatre lignes, excepté, comme nous l'avons dit, dans les coins, où on ne doit point le lever en tournant. Il faut encore faire attention qu'aux airs de croupade, de balotade, & de capriole, il ne faut jamais aller de deux pistes, mais seulement une demi-hanche dedans: autrement le derriere étant trop assujetti, il ne pourroit pas si facilement accompagner l'action des épaules. On doit aussi prendre garde, que dans les quatre coins de la volte, la croupe ne s'échappe, lorsqu'on tourne le devant sur l'autre ligne; il faut la fixer & la soûtenir avec la jambe de dehors.

Les aides pour les airs relevés sont la gaule devant, en touchant légerement & de suite sur l'épaule de dehors, & non brusquement & avec de grands coups, comme font quelques Cavaliers, qui assomment l'épaule d'un Cheval. Pour toucher de bonne grace, il faut avoir le bras plié & le coude levé à la hauteur de l'épaule. On se sert aussi, comme nous l'avons expliqué, de la gaule sous main & croisée sur la croupe, pour animer les hanches. L'aide du pincer délicat de l'éperon, est aussi excellente dans les airs relevés, lorsqu'un Cheval ne se détache pas assez de terre; parce que cette aide, qui ne laisse pas d'être vive, leve plus un Cheval qu'elle ne le fait avancer.

Quoiqu'on ne doive pas aller de deux pistes, lorsqu'on leve un Cheval aux airs relevés, il faut pourtant entretenir un Cheval dans cette posture tant au passage qu'au galop; parce que dans cette action les bandes étant plus serrées, plus basses, & plus sujettes, cela lui rend le devant plus léger & le prépare à mieux sauter. On ne doit pas non plus tomber dans le défaut de ceux qui ne semblent dresser leurs Chevaux, que pour leur faire faire de grands efforts qui accablent leurs forces: ce n'est pas là l'intention de la bonne Ecole; on doit au contraire les maintenir dans la souplesse, dans l'obéissance & dans la justesse qu'on tire des vrais principes de l'Art; autrement l'Ecole seroit toûjours confuse, & l'égalité de mesure que doit avoir chaque air relevé, seroit interrompue; & c'est une perfection qu'il ne faut pas négliger.

ARTICLE V.

Des Caprioles.

LA Capriole est, comme nous l'avons dit en définissant cet air, le plus élevé & le plus parfait de tous les sauts. Lorsque le Cheval est en l'air

également élevé du devant & du derriere, il détache la ruade vivement, les jambes de derriere dans ce moment, sont l'une près de l'autre, & il les allonge aussi loin qu'il lui est possible de les étendre ; les piés de derriere dans cette action, se levent à la hauteur de la croupe, & souvent les jarrets craquent par la subite & violente extension de cette partie. Le terme de Capriole, est une expression Italienne, que les Ecuyers Napolitains ont donnée à cet air, à cause de la ressemblance qu'il a avec le saut du Chevreuil, nommé en Italien, *Caprio*.

Un Cheval qu'on destine aux caprioles, doit être nerveux, léger & de bon appui ; avoir la bouche excellente, les jambes & les jarrets larges & nerveux, les piés parfaitement bons, & propres à soûtenir cet air ; car si la nature ne l'a formé dispos & léger, c'est en vain qu'on le travaillera ; il n'aura jamais l'agrément ni l'agilité qui font un bon sauteur.

Afin qu'une capriole soit dans sa perfection, le Cheval doit lever le devant & le derriere d'égale hauteur, c'est-à-dire, qu'il faut qu'au haut de son saut, la croupe & le garot soient de niveau, la tête droite & assûrée, les bras également pliés, & qu'à chaque saut le Cheval n'avance pas plus d'un pié de distance. Il y en a qui, en sautant à caprioles, retombent des quatre piés ensemble sur la même place, & se relevent de la même force & de la même cadence, en continuant autant que leur vigueur leur permet : ce manége est très-rare & ne dure pas long-tems. Il s'appelle, *Saut d'un tems*, ou de *Ferme-à-ferme*.

Pour dresser un Cheval à caprioles, lorsqu'on lui trouve les qualités & la disposition que nous venons d'expliquer, il faut, après l'avoir assoupli l'épaule en dedans, & lui avoir donné la connoissance des talons au passage & au galop, le faire ensuite lever à pesades dans les piliers, & qu'elles se fassent lentement dans les commencemens & fort hautes du devant, afin qu'il ait le tems d'ajuster ses piés & qu'il leve sans colere. Lorsqu'il sait se lever facilement, & haut du devant, en pliant bien les bras, il faut lui apprendre à détacher la ruade par le moyen de la chambriere, & prendre le tems pour l'appliquer, que le devant soit en l'air & prêt à retomber ; car si on lui en donnoit dans le tems qu'il s'eleve, il feroit une pointe & se roidiroit sur les jarrets. Quand il saura détacher vigoureusement la ruade, le devant en l'air, ce qui forme la capriole, il faut peu-à-peu diminuer le nombre des pesades & augmenter celui des caprioles, & cesser de le faire sauter, lorsqu'on s'apperçoit qu'il commence à se lasser ; car son courage étant abattu, ses forces seroient désunies, & ses sauts ne seroient plus que des contre-tems & des défenses.

Lorsqu'il sera obéissant à ce manége dans les piliers, on le passagera en liberté, & on lui dérobera quelques tems de son air sur la ligne droite, en l'aidant de la gaule sur l'épaule, lorsque le devant commence à s'abaisser, & non quand il se leve, ce qui l'empêcheroit d'accompagner de la croupe. Quand on se sert du poinçon, il faut observer la même chose, c'est-à-dire, l'appuyer sur le milieu de la croupe, lorsque le Cheval est prêt à retomber du devant, par la même raison.

raiſon. A l'égard des jambes du Cavalier, elles ne doivent point être roides ni trop tendues, mais aiſées & près du Cheval. Lorſque le Cheval ſe retient, il faut ſe ſervir des gras de jambe; cette aide donne beaucoup de liberté à la croupe; & quelquefois auſſi le pincer délicat de l'éperon, lorſqu'il ſe retient davantage. On doit auſſi au haut de chaque ſaut, tenir un inſtant le Cheval de la main, comme s'il étoit ſuſpendu, & c'eſt ce qu'on appelle, *Soûtenir*.

L'air des caprioles ſur les voltes, c'eſt-à-dire, ſur le quarré que nous avons propoſé pour regle des autres airs, forme le plus beau & le plus difficile de tous les manéges, par la grande difficulté qu'il y a d'obſerver la proportion du terrein, d'entretenir le Cheval dans une cadence égale, ſans qu'il ſe dérobe ni du devant ni du derriere, ce qui arrive le plus ordinairement. Comme le mouvement de la capriole eſt plus étendu & plus pénible que celui de tout autre air, il faut que l'eſpace du terrein ſoit plus large & moins limité, afin de donner plus de vigueur & de légéreté aux ſauts. Il ne faut mettre qu'une demi-hanche dans la volte, comme nous l'avons dit; ce qui rend ce manége plus juſte, & plus parfait; & l'aſſiette du Cavalier plus ferme & plus belle. On ne doit pas ſuivre du corps les tems de chaque ſaut, mais ſe tenir de façon, qu'il paroiſſe que les mouvemens que l'on fait, ſoient autant pour embellir ſa poſture, que pour aider le Cheval.

Le Pas-&-le-Saut, & le Galop-Gaillard.

LORSQUE les Chevaux dreſſés à caprioles commencent à s'uſer, ils prennent d'eux-mêmes, comme pour ſe ſoulager, un air auquel on donne le nom de *Pas-&-le-Saut*, qui ſe forme en trois tems; le premier, eſt un tems de galop raccourci, ou terre-à-terre; le ſecond, une courbette; & le troiſieme, une capriole. On peut auſſi régler à cet air les Chevaux qui ont plus de légereté que de force, afin de leur donner le tems de raſſembler leurs forces, en ſe préparant par les deux premiers mouvemens à mieux s'élever à celui de la capriole; & ainſi de ſuite.

Il y a une ſorte de Chevaux qui interrompent leur galop, en faiſant quelques ſauts de gayeté, ſoit parce qu'ils ont trop de rein, ou trop de repos, ou que le Cavalier les retient trop: c'eſt ce qu'on nomme *Galop-gaillard*: mais ce manége ne doit point paſſer pour un air, puiſqu'il naît du caprice & de la fantaiſie du Cheval, qui par-là fait ſeulement voir ſa diſpoſition naturelle à ſauter, lorſque cette gaieté eſt ordinaire, & qu'elle n'eſt pas la ſuite d'un trop long repos.



CHAPITRE XIX.

Des Chevaux de Guerre.

L'ART de la Guerre, & l'Art de la Cavalerie se doivent réciproquement de grands avantages. Le premier a fait connoître de quelle néceſſité il eſt de ſavoir mener ſûrement un Cheval; & cette conoiſſance a engagé à établir des principes pour y parvenir. De-là eſt venu l'établiſſement des Académies, que les grands Princes ſe ſont toûjours fait honneur de protéger. Ces principes mis en pratique, ont contribué à la juſteſſe des différens mouvemens qui ſe font dans les armées. Il ne ſera pas difficile de ſe l'imaginer, en conſidérant que chaque air de manége conduit à une évolution de Cavalerie.

Le paſſage, par exemple, rend noble & relevée l'action d'un Cheval qui eſt à la tête d'une troupe.

En apprenant un Cheval à aller de côté, on lui apprend à ſe ranger ſur l'un & l'autre talon, ſoit dans le milieu, ou à la tête de l'eſcadron, quand il en faut ſerrer les rangs, & dans quelque occaſion que ce ſoit.

Par le moyen des voltes, on gagne la croupe de ſon ennemi, & on l'entoure diligemment.

Les paſſades ſervent à aller à ſa rencontre, & à revenir promptement ſur lui.

Les pirouettes & les demi-pirouettes donnent la facilité de ſe retourner avec plus de vîteſſe dans un combat.

Et ſi les airs relevés n'ont pas un avantage de cette nature, ils ont du moins celui de donner à un Cheval la légereté dont il a beſoin, pour franchir les haies & les foſſés : ce qui contribue à la ſûreté, & à la conſervation de celui qui le monte.

Enfin il eſt conſtant que le ſuccès de la plûpart des actions militaires eſt dû à l'uniformité des mouvemens d'une troupe; laquelle uniformité ne vient que d'une bonne inſtruction; & qu'au contraire, le déſordre qui ſe met ſouvent dans un eſcadron, eſt cauſé ordinairement par des Chevaux mal dreſſés ou mal conduits.

De pareilles réflexions ne ſuffiſent-elles par pour détruire quelques critiques mal-fondées de ce qu'on enſeigne dans nos Ecoles ?

Le rapport qui ſe trouve entre ces deux Arts, a donc fait naître l'émulation parmi la Nobleſſe, pour acquérir de la capacité dans l'Art de monter à Cheval, afin de ſervir ſon Prince & ſa Patrie avec plus de fruit. C'eſt par un motif ſi glorieux que les anciens Ecuyers ſe ſont efforcés de donner au Public les moyens de dreſſer des Chevaux propres pour la Guerre; & c'eſt en marchant ſur leurs traces que nous allons tâcher d'éclaircir ce qu'ils ont dit de bon ſur cette matiere.

Il y a deux choſes à obſerver dans un Cheval de guerrre; ſes propres qualités, & les regles qu'on doit mettre en uſage pour le dreſſer.

Un Cheval deſtiné pour la guerre, doit être de médiocre ſtature, c'eſt-à-dire de quatre piés neuf à dix pouces de hauteur, & qui eſt celle qu'on demande en France dans preſque tous les corps de Cavalerie. Il faut qu'il ait la bouche bonne, la tête aſſûrée, & qu'il ſoit léger à la main : ceux qui cherchent dans un Cheval de guerre un appui à pleine main ſe trompent; parce que la laſſitude le fait peſer & appuyer ſur ſon mors. Il doit être de bonne nature, ſage, fidele, hardi, nerveux; d'une force pourtant qui ne ſoit pas incommode au Cavalier, mais liante & ſouple: il faut qu'il ait l'éperon fin & les hanches bonnes, pour pouvoir partir & repartir vivement, & être ferme & aiſé à l'arrêt. Il ne doit être aucunement vicieux ni ombrageux; car quand même il auroit d'ailleurs aſſez de force, & qu'on l'auroit rendu obéiſſant, il arrive ſouvent qu'après quelques jours de repos, ou que par quelque mauvaiſe main, il retombe dans ſon vice. Comme il faut toûjours être en garde ſur ces ſortes de Chevaux, ils ne ſont bons qu'à être confinés dans une Ecole; car ce ſeroit trop que d'avoir ſon ennemi à combattre & ſon Cheval à corriger. Le vice le plus dangereux que puiſſe avoir un Cheval de guerre, eſt celui de mordre, & de ſe jetter ſur les autres Chevaux, parce que dans un combat, où il eſt animé, on ne peut lui ôter ce défaut.

Lorſqu'on trouvera dans un Cheval toutes les bonnes qualités que nous venons de décrire, il ſera aiſé à un homme de cheval de le dreſſer au manége de guerre, en ſuivant les regles que nous avons données, leſquelles regardent la ſoupleſſe & l'obéiſſance, afin de le rendre prompt à obéir à la main & aux jambes; ce qu'il fera facilement, ſi après avoir été aſſoupli au trot, on l'a confirmé enſuite dans la leçon de l'épaule en dedans & celle de la croupe au mur; ſi on lui a appris à tourner diligemment & facilement ſur les voltes de combat, c'eſt-à-dire, ſur un cercle la demi-hanche dedans; ſi on l'a rendu obéiſſant au partir de la ligne droite des paſſades; facile & aiſé à ſe raſſembler aux deux extrémités de la même ligne pour former la demi-volte à chaque main; ſi on l'a rendu prompt & agile à bien exécuter une pirouette & une demi-pirouette. Voilà eſſentiellement ce qu'un Cheval de guerre doit ſavoir pour ce qui regarde la ſoupleſſe & l'obéiſſance: mais une autre choſe abſolument néceſſaire, c'eſt de l'aguerrir au bruit des armes, en l'accoûtumant au feu, à la fumée & à l'odeur de la poudre, au bruit des tambours, des trompettes, & au mouvement des armes blanches. Il y a de très-braves Chevaux qui tremblent de frayeur à la vûe d'un ou de pluſieurs de ces objets; & quoiqu'ils ayent les barres ſenſibles & la bouche bonne, ils perdent tout ſentiment de la bride, des éperons, & de toute autre aide, auſſi-bien que des châtimens, & s'abandonnent à d'étranges caprices pour fuir l'objet de leur appréhenſion. Il faut même tenir toûjours ces Chevaux en exercice lorſqu'ils ſont dreſſés, car le re-

pos leur fait prendre de nouvelles allarmes ; ce qui prouve que l'art le plus ſubtil ne peut tout-à-fait effacer, ni vaincre les vices naturels.

M. de la Broue dit, que le remede le plus court & le plus ſimple pour accoûtumer en peu de tems un Cheval au bruit des armes à feu, & des autres rumeurs guerrieres, c'eſt de tirer un coup de piſtolet dans l'écurie, & de faire battre la caiſſe une fois le jour par un Palfrenier, poſitivement dans le tems qu'on va leur donner l'avoine, & que peu de tems après ils ſe réjoüiront à ce bruit, comme ils faiſoient auparavant au ſon du crible.

Il y en a de tellement ombrageux, qu'ils demeurent à ce bruit les oreilles tendues & droites, & blanchiſſent les yeux dans la tête, tremblent & ſuent d'effroi, tiennent une poignée de foin ſerrée entre les dents ſans remuer les machoires, & enfin ſe jettent dans la mangeoire & à travers les barres : mais avec la patience & l'induſtrie d'un Cavalier intelligent, on vient à bout des Chevaux de ce naturel.

Il y a une autre façon d'accoûtumer les Chevaux au feu ; je l'ai ſouvent expérimentée & vû pratiquer ; c'eſt de les mettre dans les piliers : là, ſans aucun danger, il eſt aiſé de les accoûtumer à tout ce qui peut leur porter ombrage. On leur fait d'abord voir & ſentir un piſtolet ſans être chargé ; on fait joüer la batterie, parce qu'il y en a beaucoup qui s'effrayent au bruit de la détente & du cliquetis. Quand ils ſont faits à ce bruit, on brûle une amorce en ſe tenant loin du Cheval, le dos tourné vis-à-vis de ſa tête ; on s'en approche après pour lui faire ſentir le piſtolet & l'accoûtumer à l'odeur de la fumée. Il faut toûjours le flater en l'approchant, & lui donner quelque choſe à manger ; car ce n'eſt que par la douceur & les careſſes qu'on apprivoiſe ces animaux. On met enſuite une nouvelle amorce, en accommodant le piſtolet vis-à-vis de lui ; & lorſqu'il eſt fait à l'odeur & à la fumée de la poudre, il faut commencer à tirer en mettant une petite charge d'abord & peu bourer ; on tire le dos tourné & un peu loin, on revient d'abord après le coup lui faire ſentir le piſtolet & le flater ; ſuivant qu'il s'accoûtume, on augmente la charge, on tire de plus près, & enfin on tire de deſſus. Il faut avec la même douceur & la même patience, l'accoûtumer au bruit des tambours, au mouvement des étendars & au bruit des armes blanches. Les Chevaux timides, qui ordinairement ont peu de force, & ceux qui n'ont pas la vûe bonne, s'accoûtument au feu plus difficilement que les Chevaux vigoureux, & dont la vûe eſt ſaine ; & quoiqu'avec le tems on en vienne à bout, je ne conſeillerois pas de ſe ſervir de pareils Chevaux pour la guerre.

Ce n'eſt pas ſeulement dans les bornes d'un manége qu'il faut accoûtumer un Cheval de guerre à tout ce que nous venons de dire ; il faut ſouvent l'exercer en pleine campagne & dans les grands chemins, où il ſe trouve une infinité d'objets qui effrayent ceux qu'on ſort rarement ; les moulins ſur-tout, tant à eau qu'à vent & les ponts de bois, ſont un grand ſujet d'alarmes pour bien des Chevaux : mais s'ils connoiſſent la main & les jambes, que le Cavalier ſache ſe ſervir à propos de ſes aides, & qu'il

qu'il ait le génie & la patience qu'il faut avoir, il viendra bien-tôt à bout de ces difficultés. Sur-tout il ne faut point dans ces occasions, battre les jeunes Chevaux ; parce que, comme nous l'avons dit ailleurs, la crainte des coups, jointe à celle de l'objet qui leur fait ombrage, leur accable la vigueur, & les rebute totalement.

CHAPITRE XX.

Des Chevaux de Chasse.

QUOIQUE la Chasse ne soit regardée que comme un amusement, cet exercice n'en mérite pas moins d'attention ; puisque c'est celui que les Rois & les Princes préferent à tous les autres. Cette inclination est sans doute fondée sur la conformité qui se rencontre entre la chasse & la guerre. En effet, de part & d'autre on voit un objet à dompter, des fatigues à essuyer, des dangers à éviter, & des ruses à pratiquer. Il n'est donc pas étonnant, qu'un exercice qui a tant de rapport aux sentimens d'héroïsme inséparables des grands Princes, fixe leur goût dans leurs plaisirs. Ce n'est point ici le lieu d'examiner toutes les différentes parties de la chasse, ni de placer un éloge dont tous ceux qui pensent noblement, sont remplis : mais les jours d'un Souverain sont trop précieux à ses Sujets pour ne les pas exciter à sa conservation autant qu'il est en leur pouvoir. Nous venons de dire que la chasse a ses dangers aussi bien que la guerre : la plûpart des accidens qui y arrivent, sont causés par des Chevaux mal choisis ou mal dressés ; c'est pourquoi nous avons recherché avec soin tout ce qui peut conduire à la connoissance d'un bon Cheval de chasse, & à la facilité de le dresser à cet exercice.

Bien des gens pensent que la façon de dresser des Chevaux de guerre & de chasse, est tout-à-fait opposée aux regles du manége. Une opinion si mal fondée, & malheureusement trop générale, fait négliger les vrais principes. N'ayant donc pour guide que la fausse pratique de ceux qui ont fait naître & qui favorisent cette erreur, on n'acquiert qu'une fermeté sans grace & une exécution forcée & sans fondement. Pourroit-on avec un peu de jugement avancer qu'un Cavalier capable de pratiquer les principes d'une bonne Ecole, & par lesquels il est en état de juger de la nature de son Cheval, & de lui former un air, n'a pas plus de facilité encore pour assouplir & rendre obéissant celui qu'on destine à la guerre, & pour étendre & donner de l'haleine à celui qu'il juge propre pour la chasse, puisque ce ne sont là que les premiers élémens de l'art de monter à cheval ?

Le choix d'un bon coureur est très-difficile à faire ; car outre les qualités extérieures des autres Chevaux, il doit encore avoir particulierement beaucoup d'haleine, de légereté & de sûreté. Ces qualités doivent lui être naturelles ; l'art ne peut tout au plus que les perfectionner.

Un Cheval de chasse ne doit pas être trop traversé ni trop raccourci de corps; parce que ces sortes de Chevaux n'ont pas ordinairement l'haleine & la facilité nécessaire aux bons coureurs. Il doit être un peu long de corps, relevé d'encolure, & avoir les épaules libres & plates, les jambes larges & nerveuses, sans être trop long jointé; il faut avec cela qu'il soit naturellement vîte, sensible à l'éperon, & dans un appui léger.

M. de la Broue dit, que « les Chevaux qui ne conviennent point » pour la chasse, sont ceux qu'une timidité naturelle empêche de cou- » rir vîte par la crainte qu'ils ont de hasarder leurs forces en courant: » ceux qui se méfient de leurs forces par quelqu'imperfection naturel- » le ou accidentelle: ceux qui sont pesans & paresseux de leur nature: » ceux qui sont rebutés à force de courir, que la simple appréhension » de la course retient, rend vicieux & rétifs: ceux qui avec beaucoup » de rein, aiment mieux fournir un nombre de sauts, que de distribuer » leurs forces à l'action de la course: ceux enfin que la pure malice & » poltronnerie retient. «

Quoique tous ces différens Chevaux puissent absolument être dressés à courre, en suivant les regles de l'Art; on ne pourra jamais leur donner les qualités essentielles à un bon coureur, qui sont, comme nous venons de le dire, de galoper légerement, sûrement & long-tems. Ces qualités ne se trouvent qu'avec une souplesse naturelle dans les membres, & que l'on perfectionne par le trot, une liberté dans les épaules, & un appui léger à la bouche, que l'on confirme par le galop; une haleine & un courage suffisans, que l'on augmente par l'exercice.

Le trot, qui est la premiere regle pour assouplir toutes sortes de Chevaux, doit être plus étendu & plus allongé, que relevé, dans un Cheval de chasse, afin de lui apprendre à bien déployer les bras & les épaules. Le bridon est excellent pour donner cette premiere souplesse à un Cheval: on peut avec cet instrument, dont nous avons donné la description & l'usage dans le Chapitre troisieme, le plier facilement & sans trop le gêner; lui apprendre à tourner promptement & librement aux deux mains, sans lui offenser les barres & la place de la gourmette, ni lui déranger la bouche; & le rendre aussi souple que ses forces & sa disposition lui permettent de le devenir. Il faut le troter aux deux mains sans aucune observation de terrein, mais varier à tous momens l'ordre de la leçon du trot, le tournant tantôt à droite, tantôt à gauche sur un cercle; quelquefois sur une ligne droite, plus ou moins longue, suivant qu'il se retient ou s'abandonne. On doit le tenir sur la leçon du trot, jusqu'à ce qu'il obéisse au moindre mouvement de la main & des jambes, & qu'il ait appris la facilité de tourner promptement & librement aux deux mains. Lorsqu'il est à ce point, on lui met un mors convenable à sa bouche; après quoi on lui donne la leçon de l'épaule en dedans, non-seulement pour lui assouplir les côtes, lui faire connoître les jambes, & lui faire la bouche; mais essentiellement pour lui apprendre à avancer la jambe de dedans de derriere sous le ventre, qui est une qua-

lité absolument néceſſaire dans un Cheval de chaſſe, afin qu'il galope plus uniment, plus commodément & de meilleure grace. Il faut auſſi le tenir un peu enſemble en le menant l'épaule en dedans, non pas dans une poſture auſſi raccourcie, que ſi on vouloit le dreſſer pour le manége; on doit au contraire l'étendre davantage, pour lui donner cette grande facilité de bien déployer & allonger ſes bras & ſes épaules: il ne faut pourtant pas l'étendre ſi fort, qu'il contracte le défaut de peſer à la main, dont il faudroit le corriger par les arrêts; les demi-arrêts, & le reculer.

Après la leçon du trot perfectionné par celle de l'épaule en dedans, des arrêts, des demi-arrêts, & du reculer; il faut enfin le galoper pour lui augmenter la légereré des épaules, lui aſſûrer & adoucir l'appui de la bouche, & le confirmer dans l'habitude du galop de chaſſe. Cette liberté d'épaules, qui eſt une partie des plus eſſentielles pour un Cheval de chaſſe, s'acquiert aiſément, ſi après avoir été troté dans les regles, on ſait lui étendre les épaules & lui faire déployer les bras ſans que le mouvement du galop ſoit trop relevé, ni trop près de terre. Par le premier défaut, il feroit ce qu'on appelle *Nager en galopant*, & il ne pourroit s'étendre: & le ſecond défaut le feroit broncher pour la moindre pierre ou éminence qu'il rencontreroit, en raſant de trop près le tapis.

Il faut convenir que la nature ſemble avoir formé des Chevaux exprès, auxquels elle a donné ce mouvement d'épaules libre & allongé, qui fait le plus grand mérite d'un coureur. Les Chevaux Anglois, plus que tous les autres Chevaux de l'Europe, ont cette qualité; auſſi leur voit-on fournir avec une viteſſe incroyable des courſes de quatre mille d'Angleterre, qui font environ deux petites lieues de France, telles que celles qui ſe font à Newmarket, où un Cheval pour gagner le prix doit arriver au but ordinairement en huit minutes, quelquefois moins. Leurs autres Chevaux de chaſſe vont ſouvent des journées entieres ſans débrider, & toûjours à la queue des chiens dans leur chaſſe du Renard, en franchiſſant les haies & les foſſés qui ſe trouvent fréquemment dans un pays couvert & coupé, comme l'Angleterre. Je ſuis perſuadé que ſi les Chevaux Anglois avec de pareilles diſpoſitions étoient aſſouplis par les regles de l'Art, ils galoperoient plus ſûrement & plus commodément; ne ſe ruineroient pas ſitôt les jambes, comme il arrive à la plûpart, auſquels les jambes tremblent après deux ou trois ans de ſervice. La raiſon de cette foibleſſe qui ne paroît pas naturelle, mais plus vrai-ſemblablement accidentelle, vient ſans doute de ce qu'on les galope trop jeunes, ſans avoir été auparavant aſſouplis au trot; & de ce qu'on les galope toûjours avec le bridon, duquel on ne doit faire uſage, que pour les aſſouplir: cet inſtrument n'étant point fait pour ſoûtenir le devant, ni pour donner de l'appui, il arrive qu'un Cheval n'eſt point ſoulagé dans ſon galop; & que le poids du Cavalier joint à la peſanteur naturelle des épaules, du col & de la tête du Cheval, lui fatigue les nerfs, les tendons & les ligamens des jambes; d'où s'enſuit néceſſairement

la ruine de cette partie qui occaſionne le défaut de broncher : c'eſt pour cela que les anciens Ecuyers ont inventé le mors, afin de ſoûtenir l'action du Cheval dans toutes ſes allures, ſur-tout celle du galop, où étant plus étendu, il eſt plus ſujet à faire de fauſſes poſitions.

Lorſqu'on commence à galoper un Cheval deſtiné pour la chaſſe, il ne faut pas lui demander d'abord un galop trop étendu ; parce que n'ayant point encore l'habitude de galoper librement, il s'appuieroit ſur ſur la main : il ne faut pas non plus un galop raccourci, qui l'empêcheroit de ſe déployer comme il le doit : mais il faut le mener dans un galop uni, ſans le retenir ni le chaſſer trop comme s'il galopoit de lui-même, n'étant point monté. C'eſt la main légere, accompagnée de fréquentes deſcentes de main, qui donne le galop dont nous parlons. La deſcente de main, qui eſt une aide excellente pour toutes ſortes d'airs, ſemble avoir été inventée exprès pour les Chevaux de chaſſe, afin de leur apprendre à galoper ſans bride, & ſans que le Cavalier ſoit obligé de les ſoûtenir à tout moment. Il faut que la leçon du galop ſe faſſe, tantôt ſur un cercle large & étroit comme au trot, & tantôt ſur la ligne droite ; & ne pas faire de longues repriſes dans les commencemens : au lieu de lui augmenter l'haleine, & de lui donner la facilité du galop, on l'endurciroit & on le rebuteroit. On doit auſſi quitter ſouvent le galop & reprendre le pas, afin de donner au Cheval le tems de reſpirer ; & ſitôt qu'il a repris haleine, il faut repartir au galop. Cette maniere de mener un Cheval alternativement, ſans diſcontinuer, du galop au pas, & du pas au galop, lui donne avec le tems autant d'haleine, que ſes forces & ſon courage lui en permettent. C'eſt au Cavalier à juger de la longueur de la repriſe du galop : lorſqu'il ſent que l'haleine commence à lui manquer, il doit le remettre au pas, & de même diminuer les tems du pas, lorſqu'il ſent qu'il peut fournir plus long-tems au galop. Une autre attention qui eſt de conſéquence, c'eſt de faire en ſorte à chaque arrêt de galop, que le Cheval ne faſſe pas un ſeul tems de trot, au lieu de ſe remettre au pas ; ce qui incommode beaucoup le Cavalier : il faut l'accoûtumer à reprendre au pas immédiatement après le dernier tems du galop, & de même pour reprendre du pas au galop, il faut que cela ſe faſſe d'un ſeul tems.

Quand on s'apperçoit qu'un Cheval commence à prendre de l'haleine, & qu'il peut fournir de longues repriſes au galop, ſans ſouffler ni trop ſuer, il faut alors le mener dans un galop plus étendu, qu'on appelle galop de chaſſe : ſans aſſujettir la poſture de ſa tête, au principe de la tenir perpendiculaire du front au bout du nez, comme aux Chevaux de manége, on la lui doit laiſſer un peu plus libre, afin qu'il puiſſe reſpirer & ouvrir les nazeaux avec plus de facilité, ſans pourtant qu'il ait le nez au vent ; car tout Cheval qui galope la tête haute & déplacée, eſt plus ſujet à broncher, que celui qui voit ſon chemin & l'endroit où il poſe les piés en galopant.

Une excellente leçon que j'ai vû pratiquer à d'habiles gens, pour un Cheval de chaſſe, c'eſt de galoper ſur un cercle large à main gauche en tenant

tenant le Cheval un peu plié à droite & uni ſur le pié droit. Cette façon de tourner à gauche, quoiqu'il galope ſur le pié droit, lui apprend à ne ſe point déſunir, lorſqu'on eſt obligé de lui renverſer l'épaule, c'eſt-à-dire, de tourner tout court à gauche; ce qui arriveroit ſouvent, s'il n'étoit pas fait à ce mouvement, & cauſeroit un contre-tems qui incommoderoit le Cavalier & dérangeroit ſon aſſiette. Les anciens Ecuyers avoient encore une méthode que j'approuve fort, pour galoper leurs Chevaux de guerre & de chaſſe : c'étoit de galoper un Cheval en ſerpentant; c'eſt-à-dire, au lieu de galoper ſur tout le cercle, ils faiſoient continuellement des portions de cercle, en renverſant à tous momens les épaules ſans changer de pié, & en décrivant à peu près le même chemin, que celui que fait un ſerpent ou une anguille lorſqu'ils rampent. Rien ne confirme mieux un Cheval ſur le bon pié, ni lui aſſûre tant les jambes, que cette leçon. Elle eſt aiſée à pratiquer, lorſque le Cheval y a été préparé en le galopant ſur un cercle à gauche, placé & uni à droite.

Ce n'eſt point, comme nous l'avons dit dans le Chapitre précédent, dans les bornes d'un manége, qu'il faut toûjours tenir un Cheval qu'on dreſſe pour la guerre ou pour la chaſſe: il faut l'exercer ſouvent en pleine campagne, afin de l'accoûtumer à toutes ſortes d'objets, & de lui apprendre auſſi à galoper ſûrement ſur toutes ſortes de terreins; comme terres labourées, terreins gras, prez, deſcentes, montagnes, valons, bois.

Nous ne répétons point ici ce qu'il faut faire pour accoûtumer un Cheval au feu, qui eſt une choſe eſſentielle à un coureur: mais une autre qualité que doit avoir particulierement un Cheval de chaſſe, c'eſt de ſavoir franchir les haies & les foſſés, afin de ne pas demeurer en chemin, lorſqu'on rencontre quelqu'un de ces obſtacles. M. de la Broue donne à ce ſujet une leçon que je crois pratiquable & bonne; c'eſt d'avoir une claie d'environ trois ou quatre piés de large ſur dix à douze de long, la tenir d'abord couchée par terre, & la faire ſauter au Cheval au pas, au trot, & enſuite au galop; & s'il met les piés ſur la claie, au lieu de la franchir, le châtier de la gaule & de l'éperon. On la fait enſuite ſoûlever de terre, environ d'un pié, & à meſure qu'il la franchit librement, on la leve de plus en plus juſqu'à ſa hauteur; enſuite on la garnit de branches & de feuilles. Cette méthode qu'il dit avoir ſouvent pratiquée, apprend ſûrement à un Cheval à s'étendre & à s'allonger pour le ſaut des haies & des foſſés: mais cette leçon, qui eſt néceſſaire pour un Cheval de guerre & de chaſſe, ne doit s'employer que lorſqu'il eſt obéiſſant au tourner aux deux mains, au partir de mains, au parer, & lorſqu'il a la tête placée & la bouche aſſûrée.

Il y a une autre eſpece de Chevaux de chaſſe que l'on appelle, *Chevaux d'arquebuſe*, ce ſont ordinairement de petits Chevaux que l'on dreſſe pour chaſſer au fuſil. Ceux-ci doivent avoir à peu près les mêmes qualités que les coureurs: mais ils doivent être parfaitement apprivoiſés & faits au feu, en ſorte qu'ils ſuivent l'homme & qu'ils ſoient iné-

branlables au mouvement & au bruit du fusil. Il faut encore qu'ils ne s'épouvantent pas au partir & au vol du gibier. On les accoûtume d'abord à s'arrêter lorsqu'on prononce le terme de *Hou* : mais les plus subtils & les plus adroits apprennent à ces sortes de Chevaux à s'arrêter court & sans remuer, même en galopant, dans le tems qu'ils abandonnent toute la bride sur le cou pour coucher en joue. Un Cheval d'arquebuse, bien sage, & bien dressé à cet usage, est très-recherché : mais comme on a plus besoin pour toutes ces attentions (qui sont pourtant essentielles) de patience que de science, nous n'entrerons pas dans un plus grand détail, ce que nous en avons dit nous paroissant suffisant.

CHAPITRE XXI.

Des Chevaux de Carosse.

DANS les siecles passés la magnificence des équipages n'étoit en usage que pour les Triomphes, sans qu'on s'embarrassât d'y rechercher la commodité. Mais la volupté qui s'est introduite parmi les Nations, & qui a fait d'âge en âge des progrès incroyables, a contribué à l'invention de plusieurs sortes de voitures, dont la plus simple aujourd'hui surpasse infiniment, pour la construction, ces fameux chars.

La perfection que les François ont donnée de nos jours aux carosses, par les ressorts qui en rendent les mouvemens imperceptibles, & par la légereté, qui diminue considérablement le travail des Chevaux qui les traînent ; cette perfection, dis-je, en a fait une voiture si douce & si commode, que c'est présentement le premier tribut qu'on paye à la Fortune.

Quand on a crû ne pouvoir rien y ajoûter pour leur structure, on s'est appliqué à leur décoration ; & l'on y a si bien réussi, que rien ne seroit plus capable d'annoncer la dignité des Seigneurs, que la magnificence de leurs équipages, si les Chevaux qu'on y attelle, étoient mieux choisis & mieux dressés pour cet usage. Cette négligence étoit pardonnable autrefois, parce que la peine que les Chevaux avoient à ébranler ces pesantes machines, les privoient de la grace qui fait la beauté de leur action : mais aujourd'hui il n'y a plus d'obstacle qui puisse empêcher de donner cette noblesse aux équipages lestes & somptueux que nous voyons.

L'Allemagne nous a devancé dans cette exactitude, & le modele qu'on nous y donne, n'est suivi dans ce Pays-ci, que par un petit nombre de Seigneurs curieux. Il seroit à souhaiter cependant, que cette curiosité devînt générale, non-seulement pour n'avoir rien à ajoûter à la magnificence, mais particulierement pour prevenir les accidens auxquels on est exposé, en mettant au carosse des Chevaux qui n'ont point été assouplis, & qui n'ont point la bouche faite.

On croit faire assez pour mettre ses jours en sûreté, que d'atteller deux ou trois fois au chariot des Chevaux neufs, avant que de s'y confier. Cependant on n'a que trop d'exemples, qui nous prouvent que cette méthode précipitée ne suffit pas, pour garatir des dangers, & pour empêcher les Chevaux de carosse de tirer de mauvaise grace, de troter de travers, & sur les épaules, de baisser la tête, de lever les hanches, de tendre le nez, & de forcer la main, défauts d'autant plus remarquables, que les équipages sont magnifiques.

Nous allons donc indiquer les qualités que doivent avoir les Chevaux de carosse, & les moyens de les leur donner.

En général, un Cheval de carosse doit avoir la tête bien placée & l'encolure relevée (ce qu'on appelle, *Porter beau*) & troter droit & uni dans les traits.

La taille ordinaire d'un beau Cheval de carosse est depuis cinq piés jusqu'à cinq piés trois ou quatre pouces. Il doit être bien moulé & fort relevé du devant; quand même il auroit le rein un peu bas (ce qui seroit un défaut pour un Cheval de selle) il n'en paroîtroit que plus relevé du devant au carosse. Il doit être traversé & assez plein de corps pour n'être point éflanqué par le travail. Il ne faut pourtant pas qu'il soit trop chargé d'épaules, ni qu'il ait la poitrine trop large. C'est pour le Cheval de charette, une qualité qui le fait mieux donner dans le colier: mais c'est un grand défaut dans les Chevaux de Carosse, qui doivent avoir l'épaule plate & mouvante pour pouvoir troter librement & avec grace. Il ne doit être ni trop long ni trop court. Ceux qui sont trop courts, ont ordinairement la mauvaise habitude de forger, & ceux qui sont trop longs, se bercent pour la plûpart, & vont sur le mors, n'ayant pas assez de rein pour se soûtenir. Un Cheval de carosse doit avoir la jambe belle, plate & large, & l'os du canon un peu gros; sur-tout les piés excellens: le moindre accident aux piés est un grand défaut, qui le fait bien-tôt boiter; parce qu'il ne peut pas soûtenir long-tems la dureté du pavé. Il faut encore bien prendre garde aux jarrets; les Chevaux de carosse sont plus sujets à les avoir défectueux, que les Chevaux de légere taille; parce que la plûpart sont élevés dans des pâturages gras, qui engendrent beaucoup d'humeurs, lesquelles tombent sur les jarrets & sur les jambes. Le boulet trop flexible est encore un grand défaut, qui empêche un Cheval de carosse de reculer & de retenir dans les descentes.

Un Cheval de carosse bien choisi, & qui a les qualités que nous venons de décrire, mérite bien qu'on lui donne les deux premieres perfections, que tout Cheval dressé doit avoir, qui sont, la souplesse & l'obéissance. Avec ces qualités il trotera de meilleure grace, durera plus long-tems, & répondra mieux à la magnificence & au bon goût de son maître.

Il faut d'abord le troter à la longe pour commencer à l'assouplir, le monter ensuite, & lui mettre l'épaule en dedans, pour l'arrondir, lui donner une belle posture, & lui faire la bouche. On doit aussi lui apprendre

à passer les jambes la croupe au mur, afin qu'il prenne ses tournans avec plus de facilité; car toutes les fois qu'on tourne un Cheval au carosse, il décrit de côté une ligne circulaire avec les épaules & avec les hanches, ce qui forme une espece de demi-volte; & il faut pour cela qu'il ait appris à passer librement les jambes l'une par-dessus l'autre, tant celles de devant que celles de derriere; sans quoi il s'attraperoit, traîneroit les hanches de mauvaise grace, ou tourneroit lourdement. Une autre leçon essentielle qu'il faut encore joindre à celle-ci, c'est de lui apprendre à piafer parfaitement dans les piliers, après avoir été assoupli au trot. Rien ne donne à un Cheval de carosse une plus belle démarche, plus fiere, plus libre & plus relevée, que l'action du piafer. Les piliers ont encore cela d'avantageux, qu'outre la grace & la liberté qu'ils donnent à un Cheval, ils lui impriment la crainte du fouet, & le rendent pour toûjours obéissant au moindre mouvement de cet instrument.

Une autre chose qu'on observe rarement, & que tout Cheval de carosse doit avoir, c'est d'être plié à la main où il va. Celui qui est sous la main doit être un peu plié à droite; & celui qui est hors la main doit l'être à gauche. Cette posture augmente la grace d'un Cheval qui trote bien, lui fait voir son chemin, lui tient la croupe sur la ligne des épaules, & le fait troter ferme & uni d'épaules & de hanches. Ceux qui ne trotent pas dans cette posture, ont le défaut, ou de baisser la tête vers le bout du timon, ce qui leur fait jetter la croupe dehors & sur les traits; ou au contraire, de tendre le nez & tirer à la main, ce qui est d'autant plus dangereux qu'ils peuvent forcer la main du Cocher; ce qu'on appelle vulgairement, *Prendre le mors aux dents;* & ceux qui sont dans le carosse ou aux environs, risquent de perdre la vie, ou d'être estropiés. On voit souvent aussi de deux Chevaux, l'un baisser le nez & l'autre lever la tête, posture désagréable, & tout-à-fait discordante; ce qui ne se rencontreroit point, s'ils avoient été ajustés.

Si quelqu'un trouve étrange que je donne les mêmes principes pour les Chevaux de carosse que pour ceux de manége; qu'il examine les attelages des Seigneurs curieux en beaux équipages, qui font dresser leurs Chevaux au manége, avant que de les mettre au carosse; & il sera persuadé de la différence d'un Cheval dressé à celui qui ne l'est point. Je ne demande pas que l'on confirme un Cheval de carosse, comme celui de manége, dans l'obéissance pour la main & les jambes: je veux simplement qu'on le dégourdisse, qu'on lui fasse la bouche, & sur-tout qu'on lui apprenne à piafer, à craindre le fouet, & à obéir au moindre mouvement qu'on en fait. Je ne conseillerois pas non plus d'employer ces regles pour toutes sortes de Chevaux de carosse: je ne parle que de ceux dont la figure & le prix méritent ce soin; & j'abandonne les Chevaux mal bâtis, ou ces gros dourdiers de structure monstrueuse, au caprice de leur nature, & à la routine des Cochers.

CHAPITRE

CHAPITRE XXII.

Des Tournois, des Joûtes, des Carousels, & des Courses de têtes, & de Bague.

DANS tous les tems il y a eu des Exercices, pour donner aux Hommes de la force & de l'adresse, & pour entretenir en eux l'inclination guerriere.

Les Romains en avoient de plusieurs especes, comme la Course, la Lutte, les Combats d'homme à homme avec differéntes sortes d'armes; les Combats des hommes & des bêtes; & les Courses de Chevaux qui se faisoient dans le Cirque.

Par la course, ils acquéroient de la vîtesse.

La Lutte leur donnoit de la force.

Les Combats d'homme à homme leur apprenoient à manier avec adresse les armes dont on se servoit de leur tems.

Les Combats des hommes & des bêtes, outre la force qu'ils demandoient, exigeoient une grande prévoyance, pour prendre par leur foible les animaux qu'on avoit à combattre. D'ailleurs, on s'accoûtumoit par-là à ne s'effrayer d'aucun danger : mais la barbarie de ces sortes d'exercices engagea l'Empereur Constantin à les abolir.

Par les jeux du Cirque, on s'accoûtumoit à conduire des chariots attelés de deux, de quatre, de six, quelquefois de huit Chevaux de front, de maniere qu'ils pussent tourner autour du but sans se briser, en conservant toûjours la même rapidité.

On joignit dans la suite à ces courses des actions militaires, & l'on considéra alors ces exercices comme une Ecole de Guerre, où l'on apprenoit à combattre, ce qui fit que les Princes & la Noblesse prirent plaisir à s'y rendre adroits; & c'est de-là que sont venus les Tournois, les Joûtes, les Carousels, les Courses de Têtes & de Bague, dont nous allons parler dans les Articles suivans.

ARTICLE PREMIER.

Des Tournois.

LES Tournois, suivant quelques Auteurs, ont été inventés par Manuel Comnene, Empereur de Constantinople. Ce n'étoit dans les commencemens qu'une simple course de Chevaux, qui se mêloient les uns avec les autres en tournant & retournant de differens côtés, ce qui leur a fait donner le nom de *Tournois*. Ils se servirent ensuite de bâtons qu'ils se jettoient les uns aux autres, en se couvrant de leurs boucliers. Ce jeu de bâtons étoit à peu près le jeu de Troye, qui de-là passa chez la jeunesse Romaine, & que les Turcs, les Persans & quelques autres Na-

tions Orientales pratiquent encore aujourd'hui.

Les Mores furent très-adroits dans ces exercices de Tournois. Ils introduisirent les chiffres, les enlacemens de lettres, les devises & les livrées dont ils ornerent leurs armes & les housses de leurs Chevaux. Ils firent aussi une infinité d'applications mystérieuses des couleurs, donnant le noir à la tristesse, le vert à l'esperance, le blanc à la pureté, le rouge à la cruauté, &c. & par cette diversité de couleurs mêlées, ils expliquoient leurs pensées & leurs desseins. Comme ils étoient très-galans, ils donnoient à la fin de leurs Tournois le Bal aux Dames, qui distribuoient les prix aux Chevaliers.

Les autres Nations ajoûterent quelque chose à ces sortes d'appareils. Les Gots & les Allemans mirent sur leurs casques des dragons ailés, des harpies, des mufles de lion, & autres choses semblables pour les rendre plus fiers & plus terribles, & ensuite des aigrettes, des bouquets de plume sur de hauts bonnets : c'est ce qu'on nommoit *Cimiers*. Ils ne sont plus employés que dans les armoiries.

Les François se servirent de cotte d'arme, qui étoit un vêtement que les grands Seigneurs & les Chevaliers portoient sur leur cuirasse.

Les armoiries ne furent dans leur origine que la connoissance des Ecus, & les marques de distinction des Chevaliers, que les François & les Allemans introduisirent dans leurs Tournois, & dans leurs Fêtes à Cheval. Ils passerent depuis pour une marque de Noblesse & de distinction dans les familles.

Henri I. Empereur, sur-nommé l'Oiseleur, introduisit en Allemagne l'usage des Tournois dans le dixieme siecle, pour exercer & donner de l'émulation à la Noblesse. Ces exercices qui furent suivis jusqu'à la fin du quinzieme siecle, furent interrompus, par le mépris qu'en fit la Noblesse, qui préfera la mollesse à ces nobles exercices.

ARTICLE II.

Des Joûtes.

LES Joûtes étoient des courses accompagnées d'attaques & de combats de lances dans la barriere. On donnoit le nom de *Joûte* à cet exercice, parce qu'on y combattoit de près. Ce mot est tiré du latin *juxtà pugnare*. Deux Cavaliers armés de toutes pieces, partoient à toute bride, l'un contre l'autre, le long d'une barriere qui les séparoit, & en se rencontrant au milieu de la lice, ils s'atteignoient de leurs lances avec tant de force, que quelques-uns en étoient désarçonnés, & souvent jettés par terre, d'autres renversés avec leur Cheval.

L'usage des Joûtes & des combats à la barriere, a long-tems régné en France avant celui des Carousels. Les Princes, les Seigneurs, & les Gentilshommes venoient s'y présenter sans observation de rang : mais ces courses & ces combats ayant été funestes à Henri II. on en a aboli l'usage, & retenu celui des Carousels ; où les courses de Têtes & de Ba-

gue, ſont voir ſans aucun riſque, la ſcience & l'adreſſe d'un Cavalier.

ARTICLE III.

Des Carouſels.

LE Carouſel eſt une Fête Militaire ou une image de combat, repréſentée par une troupe de Cavaliers, diviſée en pluſieurs Quadrilles deſtinées à faire des courſes, pour leſquelles on donne des prix.

Ce ſpectacle doit être orné de chariots, de machines, de décorations, de deviſes, de récits, de concerts & de balets de Chevaux, dont la diverſité forme un magnifique coup d'œil.

Comme ces Fêtes ſe font dans la vûe d'inſtruire les Princes & les Perſonnes illuſtres en faveur de qui elles ſe font, ou d'honorer leur mérite, le ſujet doit en être ingénieux, militaire, & convenable aux tems, aux lieux & aux perſonnes.

Il y a pluſieurs choſes à conſidérer dans un véritable Carouſel.

1°. Le Meſtre de Camp & ſes Aides.

2°. Les Cavaliers qui compoſent chaque Quadrille.

3°. Leurs cartels, leurs noms, leurs habits, leurs deviſes, leurs armes, leurs machines, leurs Pages, leurs Eſclaves, leurs Valets-de-piés, leurs Eſtafiers, leurs Chevaux & leurs ornemens.

4°. Les perſonnes des récits & des machines, & les Muſiciens.

5°. Les differentes courſes que font les Cavaliers, & pour leſquelles on donne les prix.

Le Meſtre de Camp, eſt celui qui conduit toute la pompe; qui regle la marche; qui fait filer les quadrilles & leurs équipages; qui introduit dans la carriere & dans les lices; qui place les Cavaliers dans leurs poſtes; & qui indique le lieu des machines.

Les Aides de Camp, ſont ceux qui le ſervent en ces fonctions. Ils n'agiſſent que par ſes ordres, en portant, comme lui, des Bâtons de Commandement.

Le moindre nombre des Quadrilles pour un véritable Carouſel, eſt de quatre, & le plus grand de douze. Elles doivent être toutes de nombre pair, afin que les partis ſoient égaux entr'eux pour combattre, & pour faire les courſes doubles.

Le nombre de Cavaliers, dont chaque Quadrille eſt compoſée, eſt ordinairement de quatre, quelquefois de ſix, de huit, de dix ou de douze, non compris le Chef, qui eſt la perſonne la plus qualifiée, à moins que les Cavaliers ne ſoient de condition égale; & alors on tire au ſort celui qui doit l'être, pour éviter les conteſtations. Dans les Carouſels célebres, ce ſont ordinairement les Princes qui ſont les Chefs.

Il y a deux ſortes de Quadrilles; celles des tenans & celles des Aſſaillans. La Quadrille des Tenans eſt la plus conſidérable.

Les Tenans ſont ceux qui ouvrent le Carouſel, & qui font les pre-

miers défis par les cartels que des Héros publient. Ils ſont dits Tenans, parce qu'ils avancent certaines propoſitions qu'il s'engagent de ſoûtenir les armes à la main contre tous venans. Ils compoſent les premieres Quadrilles.

Les Aſſaillans, ſont ceux qui s'offrent, par leurs réponſes, aux deſirs & aux cartels des Tenans, à ſoûtenir le contraire; ils compoſent les Quadrilles oppoſées.

Le cartel ſe fait au nom du Chef de la Quadrille, qui lui donne ſes livrées.

Les cartels contiennent ordinairement cinq choſes.

1°. Le nom & l'adreſſe de ceux que les Tenans envoyent défier.

2°. Le ſujet que les Tenans ont de défier au combat ceux qu'ils attaquent.

3°. Quelques autres propoſitions qu'ils veulent ſoûtenir les armes à la main contre tous venans.

4°. Le lieu & la maniere du combat.

5°. Le nom des Tenans qui envoyent le défi ou le cartel; leſquels noms ſont tirés de l'hiſtoire ou de la fable.

Ces cartels peuvent être en proſe ou en vers; & comme l'occaſion de ces défis, eſt le deſir d'acquerir de la gloire & de ſe faire connoître, ils ſont aſſaiſonnés de quelque rodomontade. On excepte les Princes des défis & des cartels que l'on donne aux autres.

Comme les ſujets des carouſels ſont hiſtoriques, fabuleux & emblématiques, les Tenans & les Aſſaillans y prennent ordinairement des noms conformes au ſujet qu'ils repréſentent. Par exemple, ceux qui repréſentent les illuſtres Romains, prennent le nom de Jules Ceſar, Auguſte, &c.

On prend auſſi des noms de Romans, comme les Chevaliers du Lys, du Soleil, de la Roſe, &c. Quelquefois ils ſont de pure invention, comme Florimond, Liſandre, &c.

Les noms doivent répondre aux deviſes des Cavaliers, & la Quadrille doit auſſi en porter le nom. Leurs habits, leurs livrées, leurs armes, leurs machines, leurs eſclaves, leurs cartels, doivent être uniformes.

Les Pages ſont ordinairement à cheval; ils portent les lances & les deviſes.

Les Valets-de-piés & les Eſtafiers conduiſent les Chevaux de main & ſe tiennent auprès des machines. On les déguiſe en Turcs, en Mores, en Eſclaves, en Sauvages, en Armeniens, en Singes, en Ours, ſuivant le ſujet & la volonté du Chef de la Quadrille.

Les récits, la muſique, & la plûpart des machines qui ſervent à la pompe d'un Carouſel, ſont de l'invention des Italiens, qui ont toûjours recherché en toutes choſes la fin de l'application, & qui ont excellé dans ce genre.

Les perſonnes des récits, & des machines, ſont comme des Acteurs de

de Théatre, qui repréſentent diverſes choſes, ſelon le ſujet; il y a auſſi quelquefois des vers allégoriques en l'honneur de ceux pour qui l'on fait ces Fêtes.

Les Muſiciens ſont employés aux concerts de voix & d'inſtrumens, & l'harmonie qu'on employe à ces Fêtes, eſt de deux ſortes; l'une militaire, c'eſt-à-dire, fiere & guerriere; l'autre douce & agréable. La premiere eſt à la tête de chaque Quadrille, pour animer les Cavaliers, & pour annoncer leur venue, leur entrée dans la carriere, qu'on nomme *Comparſe*, & leurs courſes; l'autre ne ſert qu'aux récits, aux machines & à la pompe.

Pour l'harmonie guerriere, on employe des trompettes, des tambours, des timbales, des haut-bois, & des fifres.

Pour celle qui accompagne les chars & les machines, ce ſont des violons, des flûtes, des muſettes, des haut-bois, &c. On fait auſſi au ſon de tous ces inſtrumens, des danſes & des ballets de Chevaux, comme nous l'expliquerons à l'Article de la Foule.

ARTICLE IV.

Des Courſes.

TOUT ce qu'on vient d'expliquer ci-deſſus, ne regarde que la pompe & l'appareil d'un Carouſel: mais la principale choſe conſiſte dans les courſes pour leſquelles on donne des prix, & où un Cavalier fait voir ſon adreſſe dans ces exercices.

Les courſes les plus conſidérables qu'on pratiquoit autrefois, conſiſtoient à rompre des lances en lice les uns contre les autres; à en rompre contre la Quintaine; à combattre à Cheval l'épée à la main; à courre les têtes & la Bague; & à faire la Foule.

Nous avons dit ci-devant, en parlant des Joûtes, de quelle façon on rompoit des lances en lice. Depuis l'invention des armes à feu, qui ont fait abandonner l'uſage des lances dans les armées, on commença à quitter cet exercice, qui étoit très-dangereux.

On rompoit auſſi des lances contre la Quintaine: c'eſt une courſe très-ancienne, dont un nommé Quintus fut l'inventeur. On ſe ſervoit d'un tronc d'arbre, ou d'un pilier contre lequel on rompoit la lance, pour s'accoûtumer à atteindre ſon ennemi par des coups meſurés. On appella auſſi dans la ſuite cette courſe le *Faquin*, parce qu'on ſe ſervoit ſouvent d'un Faquin ou d'un Porte-faix armé de toutes pieces, contre lequel on couroit: mais la maniere la plus ordinaire, étoit une figure de bois en forme d'homme, plantée ſur un pivot, afin qu'elle fût mobile. Ce qu'il y avoit de ſingulier, c'eſt que cette figure étoit faite de façon, qu'elle demeuroit ferme quand on la frappoit au front, entre les yeux & ſur le nez (c'étoient les meilleurs coups); & quand on la touchoit ailleurs, elle tournoit ſi vîte, que ſi le Cavalier n'étoit aſſez adroit pour l'éviter, elle le frappoit rudement d'un ſabre de bois ſur le dos:

Dans le combat de l'épée à la main, les Cavaliers se rangeoient dans la carriere entre la lice & l'échafaut des Princes, éloignés de quarante pas l'un de l'autre; & là armés de toutes pieces & l'épée à la main, ils attendoient le son des trompettes pour partir; ensuite baissant la main de la bride & levant le bras de l'épée, ils partoient avec violence l'un contre l'autre, & en passant, ils se donnoient un coup d'estramaçon sur la face, en tirant un peu du côté gauche; & au même endroit d'où son adversaire étoit parti, on prenoit une demi-volte, & on repartoit ainsi jusqu'à trois fois. Après la troisieme atteinte, au lieu de passer outre, pour aller reprendre une autre demi-volte, on tournoit de part & d'autre sur les voltes d'une piste vis-à-vis l'un de l'autre, en se donnant continuellement des coups d'estramaçon, avec une action vive, & l'on continuoit jusqu'à la troisieme volte: ils s'en retournoient après d'où ils étoient partis, faisant mine d'aller reprendre une autre demi-volte, & dans le même instant, deux autres Cavaliers venoient remplir la place, & exécuter la même chose.

Le Connétable de Montmorenci se rendit très-célébre dans cet exercice, il seroit à souhaiter qu'il fût encore en usage, puisque c'est un véritable manége de guerre, qui apprendroit à se servir, tant de l'épée, que du pistolet; d'autant plus qu'il n'est nullement dangereux, les coups d'épée pouvant se donner au-dessus de la tête par opposition, & de même du pistolet en le tirant le bout en haut.

De toutes les courses qui étoient anciennement en usage dans les Tournois, & dans les Carousels, on n'a retenu dans les Académies modernes que les courses de Têtes & de Bague. Elles feront le sujet des deux articles suivans.

ARTICLE V.

De la Course des Têtes.

LES Allemans ont pratiqué cet exercice avant les François: les guerres qu'ils avoient avec les Turcs y ont donné occasion: ils s'exerçoient à courre des figures de têtes de Turcs & de Mores, contre lesquelles ils jettoient le dard & tiroient le pistolet, & en enlevoient d'autres avec la pointe de l'épée, pour s'accoûtumer à recourir après les têtes de leurs camarades, que les Soldats Turcs enlevoient, & pour lesquelles ils avoient une récompense de leurs Officiers.

On se sert dans la course des têtes, de la lance, du dard, de l'épée & du pistolet.

La lance est composée de la fléche, des ailes, de la poignée, & du tronçon. Sa longueur est d'environ six piés.

Le dard est une sorte de trait de bois dur, long d'environ trois piés, pointu & ferré par le bout: il y a dans un endroit du bois de petits boutons de fer pour marquer l'endroit où on doit le tenir, afin qu'il soit en équilibre.

Dans une courſe bien réglée, il y a ordinairement quatre têtes, qui ſont toutes de carton. La premiere, eſt celle de la lance, qui eſt poſée ſur une eſpece de chandelier de fer attaché au mur ou à un pilier du manége : ce chandelier eſt mobile & tourne ſur deux pitons ; il doit être long de deux piés, & élevé à huit piés de terre.

La ſeconde, eſt une tête de Méduſe, plate & large d'un pié plus ou moins, appliquée ſur une forte planche un peu plus grande ; & l'on attache cette planche au haut d'un chandelier de bois, qui doit être élevé de terre de cinq piés, ou bien on la place au-deſſus de la barriere.

La troiſieme tête, eſt celle du More ; on la place de même que celle de Méduſe, au haut d'un chandelier de bois de même hauteur, ou au-deſſus de la barriere.

La quatrieme tête, eſt celle de l'épée, qui doit être poſée à terre ſur une petite éminence à deux piés & demi du mur, ou de la barriere.

Il faut placer les têtes ſuivant la longueur du manége, qui, comme nous l'avons dit, doit être un quarré long d'environ 120 piés, & large de 36. Cela ſuppoſé, la tête de la lance doit être placée aux deux tiers de la courſe, c'eſt-à-dire, à 80 piés du coin du manége, où l'on prend la premiere demi-volte.

La tête de Méduſe doit être placée à 5 piés du mur, du même côté que celle de la lance, & à la moitié du manége, ſi le lieu de la courſe eſt fermé de murs ; mais lorſqu'il ne l'eſt que par une barriere, on la poſe ſur cette barriere, de même que la tête du More, qui ſe place vis-à-vis de celle de Méduſe de l'autre côté du manége.

La tête de l'épée ſe met à terre du côté de celle du More, à deux piés & demi du mur, & à quarante piés du coin où l'on finit la courſe.

Quand on ſe ſert du piſtolet, on attache un carton à la muraille à la hauteur de la tête d'un homme à cheval : mais quelques-uns tirent ſur la tête du More, au lieu de ſe ſervir du dard ; le piſtolet étant plus utile que cet inſtrument.

Une choſe très-difficile dans la courſe des têtes, c'eſt de faire de bonne grace la levée de la lance ; il faut pour cela ſe placer à trois longueurs de Cheval au-deſſus du coin où l'on doit commencer la premiere demi-volte, tenir quelque tems le Cheval droit dans une place, la lance dans la main droite, & poſée ſur le milieu de la cuiſſe, ce qu'on appelle, *la tenir en arrêt*, la pointe de la lance haute, un peu panchée en avant, au-deſſus de l'oreille droite du Cheval.

Avant que de partir au petit galop, qui doit être uni & raſſemblé, il faut commencer par lever le bras de la lance, tenir le doigt indice étendu le long de la poignée ; placer le coude à la hauteur de l'épaule ; & depuis le coude juſqu'au poignet, le bras placé droit en avant ; en ſorte que de l'épaule au coude, & du coude au poignet, cela forme un angle droit ; car ſi la main de la lance étoit vis-à-vis de la tête, la lance bri-

deroit le visage, & si la main & le bras étoient placés trop haut & trop bas, cela seroit de mauvaise grace.

La lance étant ainsi placée dans la demi-volte, il faut ensuite observer les mouvemens nécessaires pour bien faire la levée de la lance en allant à la tête. Il y en a quatre principaux. Le premier tems se fait en baissant le doigt indice & un peu le poignet, & levant aussi un peu le coude, sans que la pointe de la lance varie ni s'écarte ; il faut ensuite baisser insensiblement le bras à côté du corps, jusqu'au près de la hanche, ce qui fait le deuxieme tems ; & là en ouvrant un peu le poignet en dehors, il faut relever le bras à côté du corps, sans le porter ni en avant, ni en arriere, & le tenir étendu jusqu'à ce que la main soit arrivée au-dessus & à côté de la tête, ce qui fait le troisieme tems ; le quatrieme tems est de tourner les ongles du côté de la tête, & de descendre insensiblement la lance dans la posture où elle étoit avant que de commencer la levée, c'est-à-dire, le coude à la hauteur de l'épaule.

La course de la tête de la lance se divise en trois parties. Dans la premiere, on mene le Cheval au petit galop depuis le coin jusqu'au tiers de la ligne, on échape ensuite le Cheval en baissant insensiblement la pointe de la lance jusqu'à la tête qu'il faut enlever d'un coup d'estocade, c'est-à-dire, allongeant un peu les bras pour la détacher de dessus le chandelier.

Depuis la tête jusqu'au coin, on remet son Cheval au petit galop, en levant le bras pour faire voir la tête au bout de la lance.

On quitte ensuite la lance, & l'on prend à l'endroit où l'équilibre est marqué, un des deux dards qui doivent être placés sous les cuisses, & retenus par les genoux du Cavalier, les pointes du côté de la croupe, de façon qu'ils se croisent. Il faut ensuite porter le dard en avant le bras libre, étendu & élevé un peu plus haut que la tête ; en observant que la pointe du dard soit du côté du coude, & que le bout qui est à l'opposite de cette pointe, soit un peu plus haut & au-dessus de l'oreille gauche du Cheval, le tenant dans l'équilibre & le bras ouvert : dans cette posture, on tourne par le milieu du manége pour venir à la tête de Méduse, on tourne le dard par-dessus la tête, pour présenter la pointe, & le lancer ; & il faut un peu retirer le bras en arriere afin de le darder avec plus de force.

Après avoir jetté le dard, il faut tourner le Cheval pour aller à l'autre muraille, & en prenant la troisieme demi-volte dans le coin du côté de la tête de l'épée, faire avec le dard le même mouvement, & venir le lancer de la même maniere qu'on vient de le dire pour la Méduse. Cette tête se court aussi au pistolet.

Il faut ensuite tourner son Cheval, & en arrivant à l'autre muraille, on commence la quatrieme demi-volte, en tirant l'épée de bonne grace par-dessus le bras gauche, & non par-dessous le poignet, parce qu'on peut s'estropier en la tirant de cette maniere. On doit la tenir haute & droite, le bras libre étendu & élevé au-dessus de sa tête, & la faire briller en la remuant ; & au tiers de la course, il faut partir à toutes jambes jusqu'à la tête

tête, en se baissant le corps sur l'épaule droite du Cheval, faire entrer l'épée de tierce, la relever de quarte, & la placer haut pour faire voir la tête au bout de la course.

Il y a des choses essentielles à observer dans la course des Têtes, qui sont, de ne jamais galoper faux ni désuni; de ne point laisser tomber son chapeau, & de ne point perdre son étrier: si l'un de ces cas arrive, on perd la course, quand même on auroit pris les têtes, c'est pourquoi avant que de commencer la course, il faut s'asseoir juste dans la selle, ferme dans ses étriers, & enfoncer son chapeau. Il faut aussi tenir les rênes un peu plus longues dans les courses que dans les manéges renfermés, afin que le Cheval ait la liberté de s'étendre, sans pourtant trop abandonner l'appui, afin que le Cavalier & le Cheval soient plus assûrés dans la course.

ARTICLE VI.

De la Course de Bague.

CET exercice n'étoit point en usage chez les Anciens; il fut introduit lorsqu'on fit, par galanterie & par complaisance, les Dames Juges de ces Exercices; & les prix qui étoient auparavant militaires, furent changés en Bagues, qu'il falloit enlever à la pointe de la lance pour remporter le prix, ce qui donna occasion à la course de Bague.

La Bague doit être placée aux deux tiers de la course, comme la tête de la lance; elle doit être à la hauteur du front du Cavalier, au-dessus de l'oreille droite du Cheval.

La potence, est un bâton rond, & long d'environ deux piés, au bout duquel pend le canon où est attachée la bague. Cette potence doit être plus élevée que la bague de sept à huit pouces, de crainte que dans la course on ne bride la potence; cela veut dire en terme de course, la toucher avec la tête ou avec la lance, ce qui estropieroit un Cavalier, comme il est quelquefois arrivé.

A l'égard de la levée de la lance, on la fait de la même maniere que nous l'avons expliqué en parlant des têtes: la seule différence est, que dans la course de bague, on ne donne point de coup d'estocade, comme à la tête.

Il faut encore bien observer, comme nous l'avons déja dit, de ne commencer à baisser la pointe de la lance qu'au tiers de la course, en échappant son Cheval au grand galop, sans remuer la tête ni les épaules, tenant le coude haut, afin que le tronçon de la lance ne touche ni au bras ni au corps, mais que la main seule soûtienne la lance; il ne faut pas non plus que la lance soit trop croisée en dehors du côté de l'oreille gauche du Cheval, elle doit être au contraire au-dessus de l'oreille droite; parce qu'autrement, le vent de la course l'ébranleroit, & lui feroit perdre la ligne de direction. Le but, ou le point de la course doit être au bord d'en haut de la bague sur la ligne du canon, ce qui dépend

de ne pas baiſſer trop vîte la pointe de la lance.

Après avoir paſſé la bague, il faut reprendre au petit galop, & lever peu à peu la pointe de la lance, & au bout de la carriere, faire la levée de la même maniere qu'on a commencé, ſans regarder derriere ſoi, pour voir ſi on a emporté la bague, comme font quelques Cavaliers, quand même on auroit fait un dedans. Il ne faut pas non plus en parant ſon Cheval au bout de la courſe, mettre le corps en arriere. Cette action n'eſt point belle la lance à la main.

On appelle en terme de bague, *faire une atteinte*, lorſqu'on touche avec la pointe de la lance, le bord de dehors de la bague ſans l'enfiler; & on appelle *faire un dedans*, lorſqu'on la prend.

Il arrive quelquefois qu'on la prend au nombril, qui eſt un trou dans la chape où elle eſt attachée: mais la courſe ne vaut rien, à moins qu'on n'ait averti qu'on vouloit la prendre en cet endroit.

A l'égard des prix, tant pour la Bague que pour les Têtes, chacun fait trois courſes pour les remporter.

Celui qui a le plus de dedans ou le plus d'atteintes, a l'avantage pour la bague; s'ils ſont égaux en l'un & en l'autre, ou qu'aucun n'ait ni atteintes ni dedans, on recommence les trois courſes.

Pour les têtes, celui qui en enleve le plus remporte le prix; & en cas qu'elles ſoient toutes priſes par ceux qui courent, ce ſera celui qui les prendra entre les deux yeux, ou qui approchera le plus près de cet endroit.

Il y a dans un Carouſel des Juges pour cela, qu'on choiſit parmi d'anciens Cavaliers, qui ſe ſont rendus célebres dans ces Exercices.

Il y avoit autrefois pluſieurs prix; ſavoir, le grand prix, qu'on donnoit à celui qui avoit fait plus de dedans, qui avoit emporté plus de têtes, ou qui avoit fait les meilleurs coups à la Quintaine; il y avoit enſuite le prix de la courſe des Dames; celui de la meilleure deviſe; & le prix de celui qui couroit de meilleure grace.

ARTICLE VII.

De la Foule.

ON appelle en terme de Carouſel faire la Foule, du mot Italien, *far la Fola*, lorſque pluſieurs Cavaliers font manier à la fois un certain nombre de Chevaux ſur différentes figures.

Ce manége eſt une eſpece de ballet de Chevaux, qui ſe fait au ſon de pluſieurs inſtrumens: il a été imaginé par les Italiens, qui ornerent leurs Carouſels d'une infinité d'inventions galantes, dont le ſpectacle étoit auſſi ſurprenant qu'agréable.

Il faut des Chevaux bien dreſſés, bien ajuſtés, & des Cavaliers bien habiles & bien adroits, pour exécuter ce manége: à cauſe de la difficulté qu'il y a d'obſerver la juſte proportion du terrein, & d'entretenir le Cheval dans l'égalité de ſon air & de ſa cadence.



Tête de Méduse.

Tête de la Lance

Bague

1.re Demi Volte
pour aler a la Tête
de la lance ou a la Bague.

2.e Demi Volte
pour aler a la Tête
de Méduse

3.e Demi Volte
pour aler à la Tête
du Pistolet

4.e Demi Volte
pour aler a la Tête
de l'Epée

Fin de
la Course

Tête de l'Epée

Tête du Pistolet.

Ch. Parrocel In.

J.P. Lebas Sculp.

Pour donner une idée de toutes les foules que l'on voudra inventer, il suffit d'en donner un exemple.

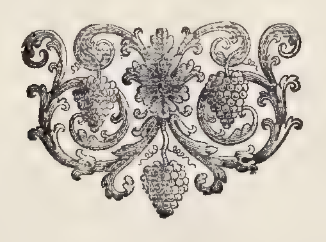
Il faut placer le long des deux murailles, ou des deux barrieres du manége, sur la même ligne, quatre Cavaliers de chaque côté, éloignés l'un de l'autre d'environ dix à douze pas, plus ou moins, suivant la longueur du terrein; en sorte que les uns soient placés à droite & les autres à gauche, vis-à-vis les uns des autres. Il en faut encore placer trois autres sur la ligne du milieu du manége, dont l'un occupera le centre, & les autres sur la même ligne, & éloignés de celui du milieu à égale distance. Ces onze Cavaliers doivent être rangés sur trois lignes, & ils doivent avoir la tête de leurs Chevaux placée en face d'un des bouts du manége.

Les huit qui sont rangés le long de la muraille, c'est-à-dire, les quatre de chaque côté, font des demi-voltes, changeant & rechangeant toûjours de main, chacun sur son terrein; & des trois qui occupent la ligne du milieu, celui qui est au centre, tourne à pirouettes, & les deux autres manient sur les voltes, l'un à droite & l'autre à gauche.

Ils doivent tous partir ensemble au signal que leur donne celui qui conduit le Carousel, & arrêter de même, en finissant la reprise, ou à courbettes, ou à l'air auquel leurs Chevaux ont été dressés.

Tous les Exercices dont nous venons de donner les regles & la description dans ce Chapitre, furent institués pour donner une image agréable & instructive de la guerre, & pour entretenir l'émulation parmi la Noblesse. Ils étoient fort en usage en Italie vers la fin du seizieme siecle. Rome & Naples étoient le séjour des plus célebres Académies, dans lesquelles les autres Nations venoient se perfectionner; & c'est dans la pratique de ces Exercices, qui faisoient autrefois les divertissemens des Princes & de la Noblesse, qu'on cherchoit à se distinguer pour se rendre capables de servir son Prince avec honneur, & pour acquérir des vertus & des talens, qui doivent être inséparables de tous ceux qui font profession des Armes.

Fin de la seconde Partie.





ECOLE



h Parrocel Jn. B. Audran. Sculp.

ÉCOLE DE CAVALERIE

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Hippoſtéologie, ou Traité des Os du Cheval.

UOIQUE cette Partie ait été traitée par pluſieurs Auteurs, on peut aſſûrer cependant, qu'aucun n'a été copié dans cet Ouvrage, & que la deſcription de chaque os a été faite ſur le Squelette même du Cheval.

Pour ſuivre l'ordre auquel on s'eſt aſſujetti, ce Chapitre ſera diviſé en trois Articles, dont le premier traitera des Os de l'avant-main : on parlera des Os du corps dans le ſecond ; & nous examinerons ceux de l'arriere-main dans le troiſieme.

Mais avant que d'entrer en matiere sur les Os du Cheval, il est à propos d'expliquer quelques termes qui pourroient sembler barbares, mais dont nous serons obligés de nous servir dans la suite, parce qu'ils sont consacrés.

Toutes les parties du corps de l'animal peuvent se rapporter à une seule, comme la plus simple, que l'on nomme, FIBRE, FIBRILLE, FILAMENT, FIL ou FILET. C'est une partie étendue en longueur, & à laquelle l'imagination donne peu d'épaisseur, & encore moins de largeur.

Selon que ces fibres sont différemment arrangées, on leur donne différens noms, parce qu'elles forment différentes parties.

Lorsqu'elles sont plusieurs ensemble, rangées sur un plan parallele, croisées & entrelassées par d'autres perpendiculaires ou obliques, elles forment les membranes.

Sont-elles rangées plusieurs ensemble en forme de cylindre, comme les douves d'un tonneau, & entrelassées par d'autres fibres, ou en orle *, ou spirales, elles forment des tuyaux que l'on appelle *Vaisseaux*

Imaginez un vaisseau replié autour de lui-même en forme de peloton, lequel se divise à la sortie en deux branches, dont l'une sépare une liqueur superflue ou nécessaire à d'autres usages, & l'autre rapporte à la masse du sang le reste de la liqueur qu'il a apportée, & vous aurez l'idée de la glande, que les Anatomistes appellent *Conglobée*.

Si le vaisseau sépare une liqueur superflue, comme l'urine, la sueur, &c. on l'appelle EXCRETEUR : s'il sépare une liqueur utile, comme la bile, la salive, &c. on le nomme SECRETEUR.

De l'amas de plusieurs de ces glandes réunies, naissent les conglomerées.

Les fibres réunies en un seul faisceau blanc, qui remonte jusqu'au cerveau, en se joignant à d'autres, semblablement compactes & serrées, sans former de cavité sensibles dans les troncs, après la réunion de plusieurs de ces paquets joints ensemble, elles sont les nerfs destinés à porter le sentiment & peut-être le mouvement dans toutes les parties.

On en trouve dans le même ordre, qui par leur réunion, forment aussi un corps blanc : mais devenant plus lâches, moins serrées par une, quelquefois par les deux extrémités, forment une masse ou substance rougeâtre par le sang dont elle est abreuvée, que l'on nomme muscle ou chair, & le corps blanc s'appelle *Tendon*.

Lorsque cette masse rougeâtre ne s'y trouve point, & que ces fibres ne viennent point prendre leur origine dans le cerveau, ce ne peut être qu'un ligament ; ils servent communément à unir deux os ensemble, & quelquefois à donner attache à quelque viscere.

Un muscle a quelquefois deux tendons, & un tendon se trouve aussi quelquefois entre deux extrémités musculeuses : ces mêmes fibres musculeuses, imitant la figure circulaire ou d'un anneau, s'appellent

* *Orle, est la figure que décrit la ligne qui passeroit dans toutes les dents d'une roue d'Horloge.*

SPHINCTERES, du mot grec σφιγκτὴρ, qui signifie ANNEAU.

De ces vaisseaux, il en est qui ont naturellement & sans interruption un battement ou une vibration que l'on appelle *Poulx* à PULSU ; ce sont les arteres, qui portent le sang du cœur à toutes les parties du corps ; celles qui le rapportent des extrémités, n'en ont point, & s'appellent *Veines*.

Il y a encore d'autres vaisseaux destinés à porter ou contenir d'autres liqueurs : mais ils ont tous le nom commun de SECRETEURS ou EXCRETEURS, & la liqueur qu'ils contiennent, suivant sa qualité, en caractérise le nom particulier.

L'anatomie moderne a pourtant donné à ceux destinés à la circulation de la limphe, celui de veines & d'arteres limphatiques.

On entend par limphe, la partie du sang qui se coagule dans la poëlette, & se liquéfie à une chaleur douce, au lieu qu'elle se durcit à un feu violent.

Lorsque ces mêmes filamens se trouvent dans un degré de compaction plus serré que les ligamens, & abreuvés d'un suc visqueux & gluant, ils ont beaucoup plus de ressort, & sont propres à servir de coussins à des parties plus dures plus solides & plus cassantes ; savoir, les os, qui se froisseroient continuellement par le contact, & se briseroient promptement, s'ils n'en étoient revêtus à chacune de leurs extrémités, qui peuvent être sujettes au contact d'un os voisin ; c'est à cet emploi que sont destinés ces cartilages : l'humidité gluante & visqueuse dont ils sont abreuvés, venant à se dessécher, ils acquierent souvent la dureté des os, & le deviennent même avec le tems.

L'Os enfin se forme de la réunion de quelques fibres, comme le cartilage, mais beaucoup plus serrées, & qui laissant par conséquent moins de passage au suc qui pourroit les humecter, se dessechent plus vîte.

Des deux substances qui se remarquent dans l'os ; l'une, que les Anatomistes appellent *Vitrée*, est cassante, & l'autre spongieuse : on peut en entrevoir la raison sur les mêmes principes que nous avons avancés.

L'on considere dans l'os des éminences & des cavités.

Les éminences ont deux sortes de noms, *Apophise*, & *Epiphise*.

L'Apophise est une éminence, saillie, ou inégalité de l'os faite par l'expansion ou prolongation des fibres-mêmes de l'os.

L'Epiphise est un os enté sur un autre, mais plus petit que celui sur lequel il est enté, & qui s'articule sans mouvement, à la faveur d'un cartilage mince qui les unit, & ne fait des deux os qu'une piece solide. Ce cartilage venant à s'ossifier soi-même, comme nous avons dit que cela arrivoit quelquefois, l'Epiphise devient pour lors Apophise.

Les cavités de l'os ont plusieurs sortes de noms ; mais comme ils sont pris de leur figure, nous en passerons les définitions, qui seroient plus obscures que ce que nous voudrions définir ; car qui ne sait pas ce que

ſignifie, *trou*, *canal*, *foſſe*, *ſinus* ou *cul-de-ſac*, *échancrure*, *ſinuoſité* ou *ſillon*, *ſciſſure* ou *goutiere*, &c. ?

Il s'agit plutôt de ſavoir à préſent de quelle maniere tant de pieces d'os, dont le corps eſt composé, ſont unies enſemble.

On en diſtingue de deux ſortes; ſavoir, articulation avec mouvement, & articulation ſans mouvement (ou jonction, c'eſt la même choſe.)

L'articulation avec mouvement, ſe fait de deux manieres; l'une par genou, l'autre par charniere.

Les Méchaniſtes appellent *Genou*, le mouvement d'une boule ou ſphere dans une cavité preſque ſphérique, qui par conſéquent ſe meut circulairement & en tout ſens : cette dénomination eſt abſolument impropre ; car le genou d'aucun animal ne ſe meut de cette maniere : mais ce terme étant univerſellement conſacré à cette maniere de mouvoir, & y ayant d'autres parties dans l'animal où cette articulation ſe trouve, nous en conſerverons l'expreſſion.

La charniere eſt un mouvement limité à décrire une portion de cercle, à aller & venir en un ſeul ſens, comme celui des charnieres de tabatieres, des couplets de portes, ou même de celles qui roulent ſur des gonds, dont il ſe trouve des exemples dans le corps.

L'articulation ſans mouvement, s'appelle *Suture* ou *Commiſſure*; c'eſt lorſque les inégalités de deux os ſe reçoivent réciproquement dans leurs cavités, comme les dents dans leurs alveoles, les os du crâne les uns avec les autres, les épiphiſes avec leurs os, quoiqu'il y ait un cartilage entre-deux ; il eſt donc aiſé de voir que l'on appelle Suture, ce que les Ouvriers appellent *Mortaiſe* & *Queue d'aronde*.

Quelques Anatomiſtes ont donné pluſieurs autres eſpeces d'articulations : mais comme il eſt aiſé de voir, en faiſant quelque attention, qu'elles ſe rapportent néceſſairement à une de celles que nous venons d'expliquer, nous les paſſerons ſous ſilence, nous irons tout de ſuite au détail des os de l'avant - main : & nous commencerons par ceux de la tête.

ARTICLE PREMIER.

Des Os de l'Avant-main.

DE LA TESTE.

LA tête eſt une boëte oſſeuſe compoſée de pluſieurs pieces, dont l'uſage eſt de contenir les principaux organes des ſens & de les défendre par ſa dureté contre les chocs violens qu'ils pourroient recevoir des corps extérieurs. Elle eſt compoſée de deux pieces principales; ſavoir, la machoire ſupérieure & l'inférieure. La machoire ſupérieure (ou le crâne) eſt compoſée de vingt-ſix os, que l'on ne peut reconnoître tous, qu'en briſant le crâne d'un poulain très-jeune, leurs jointures ou ſutures en font cependant

cependant distinguer plusieurs assez aisément les uns des autres, surtout dans les jeunes sujets.

En considérant de face un crane de Cheval décharné, posé horisontalement sur une table, & dont on a détaché la mâchoire inférieure, les deux premiers os qui se présentent par leur extrémité antérieure, sont les maxillaires, lesquels font les deux côtés de la face du Cheval. Nous appellerons face au Cheval, toutes les parties contenues depuis la partie supérieure des yeux jusqu'au bout du nez, y compris ce qui est couvert par la levre supérieure. Ces os sont percés dans leur partie latérale moyenne d'un trou ou plutôt d'un canal qui donne passage à un nerf assez gros, qui vient de la quatrieme paire du cerveau; chacun de ces os est percé dans sa partie inférieure de dix trous, que l'on nomme *Alvéoles*, destinés à loger les dents, savoir les six mâchelieres ou molaires à la partie postérieure; à un pouce ou environ de distance du crochet dans les mâles; & un peu plus avant la dent des coins; ensuite une mitoyenne, & une des pinces à la partie antérieure, dont les qualités, qui sont utiles pour la connoissance de l'âge, sont détaillées dans le Chapitre de l'âge; nous ajoûterons seulement ici, que ces dents de devant ne servent point à l'animal pour mâcher; il s'en sert pour couper le fourage & ramener l'aliment par le moyen de la langue & autres muscles de la bouche vers les grosses dents postérieures, pour les broyer.

Ces deux os à la partie antérieure, forment par leur réunion, un petit canal court & contourné, par où sortent les veines du palais, qui vont se perdre dans les levres.

Au-dessus de ces os s'en présentent deux autres, qui ont la figure d'un bec d'aigle par le bout; ils sont séparés l'un de l'autre par une longue suture qui traverse le front & remonte jusqu'au sommet: on appelle cette suture la suture droite ou sagittale: ces deux os s'appellent *les pines du nez*, & sont articulés chacun de leur côté avec les os maxillaires par une suture qui en porte le nom, & est dite, *Suture pinnale*: ces os en leur place forment une espece de cœur.

La suture sagittale, en remontant vers le sommet, sépare deux autres os, qui sont ceux du front placés directement sous l'épi ou molette entre les deux yeux. Chacun de ces os a une apophyse ou saillie, qui fait une grande partie de l'orbite ou contour de l'œil; cette apophyse a un trou, par où sort un nerf qui va au péricrane.

En remontant plus haut, la même suture sagittale traverse deux os, qui paroissent triangulaires, parce qu'ils portent une figure de triangle imprimée sur leur substance, mais qui ne circonscrit point toute leur étendue, qui est beaucoup plus grande; on les appelle *Pariétaux*, parce qu'ils sont placés aux deux côtés du front.

Cette suture se va enfin terminer à l'os du toupet, où naît le poil, qui porte le même nom.

Les pariétaux sont séparés du coronal par la suture transverse, ainsi appellée, parce qu'elle est droite, & traverse la face horisontalement;

& le coronal l'eſt des pinnes du nez par l'arcuale, nommée ainſi à cauſe de ſa figure d'arc.

Les os des tempes ſont convexes en dehors, & concaves en dedans. A leur partie latérale externe, ils produiſent une longue apophyſe qui eſt coudée, & va former l'orbite, & en ſe joignant avec la ſaillie de l'os maxillaire, & cette jointure étant recouverte d'un os fort long triangulaire, qui eſt l'os de la pommette, ils forment l'arcade appellée *Zigoma*. Deſſous cette apophyſe, eſt une cavité deſtinée à recevoir le condile de la mâchoire inférieure; & derriere cette cavité un talon, pour y retenir la mâchoire; ce talon s'appelle *Apophyſe maſtoïde*.

Derriere cette apophyſe maſtoïde, il s'en trouve une autre longue & pointue comme une aiguille, que l'on nomme *Styloïde*.

De ces apophyſes ſtyloïdes, qui portent leur direction vers le nœud de la gorge, partent deux os qui vont à la partie antérieure du goſier, leſquels s'uniſſent à angle aigu avec deux autres plus courts, qu'à cauſe de leur figure on nomme *les Pilons*. Sur les extrémités ſupérieures de ceux-ci, s'en articule un autre qui reſſemble à une fourche à deux fourchons, & donne à cauſe de cela, à tout cet aſſemblage d'os le nom commun de *Fourchette*. Cet os eſt appellé par les Anatomiſtes, *Hyoïde*; c'eſt celui qu'on trouve à la racine des langues de mouton.

Derriere le toupet ſe trouve un os d'une figure ſinguliere; car la tête étant renverſée & couchée auſſi horiſontalement, en regardant de face la partie poſtérieure du crane qui eſt remplie par cet os, il repréſente aſſez parfaitement la tête d'un bœuf, ſon nom eſt *l'Occiput*; il y a trois trous principaux & quatre apophyſes: le plus grand des trous s'appelle *Ovale*, & donne paſſage à la moëlle allongée, qui eſt la prolongation de la ſubſtance du cerveau, qui regne juſqu'à la troiſieme ou quatrieme vertebre de la queue: les deux autres trous donnent paſſage auſſi à la moëlle ſpinale & à la ſeptiéme paire de nerfs, leſquels vont à la langue, à la gorge, & à l'os hyoïde.

Des quatre apophyſes ou ſaillies, les deux plus groſſes ſont liſſes & arrondies, & ſont connues ſous le terme conſacré de *Condiles*; les deux autres, qui ſont plus longues, auront le nom de *Cornes*, dont elles repréſentent la figure.

Il eſt à ce même os une cinquieme ſaillie ou apophyſe, qui ſe recourbe en deſſous, pour ſervir de baſe au cerveau: elle n'a point d'autre nom que celui *d'Avance occipitale*.

Dans ſa partie interne il ſe trouve une petite lance mince, qui ſert de cloiſon pour ſéparer le cerveau du cervelet: on l'appelle *la Cloiſon*.

En conſidérant toûjours la baſe du crane renverſée, le premier os qui ſuit l'avance de l'occiput eſt le ſphénoïde dérivé d'un mot Grec qui ſignifie coin, lequel acheve, avec un autre os que nous allons nommer, *la baſe du crane*. Cet os a deux principales apophyſes ou ſaillies, qu'on nomme *Ailes*, à cauſe de leur figure: ces ailes s'élargiſſent vers le palais, & au bout du plus épais de ces rebords ſe trouve un petit crochet ou une eſ-

pece de poulie fixe, par où paſſe le tendon du periſtaphilin, muſcle deſtiné à relever la luette.

Du milieu de cet os part une autre lame oſſeuſe, tranchante d'un côté, ſillonée de l'autre en forme de goutierre, longue & mince comme un poignard, laquelle va finir à la ſymphyſe ou réunion des os maxillaires. Cet os eſt dit *Vomer*, par la reſſemblance qu'il a au ſoc d'une charue.

De cet os tout ſpongieux ſe prolongent quatre lames oſſeuſes percées d'une infinité de petits trous & repliées comme des cornets, attachées aux parois internes des maxillaires, deux de chaque côté du vomer : nous les appellerons *les Cornets du nez*.

Le vomer allant s'inſerer par ſon extrémité aux os maxillaires, s'attache, en paſſant, aux os du palais, leſquels ſont enfermés entre les ailes du ſphénoïde & les os maxillaires. Ces os du palais ont chacun un trou, que l'on appelle *Guſtatif*, parce que les nerfs du goût paſſent par ce trou ; à leur réunion l'un avec l'autre, ils forment un petit bec, où s'attache la luette.

Nous venons de voir tous les os qui ſe trouvent ſitués ſur une même ligne depuis une extrémité du crane juſqu'à l'autre, tant en deſſus qu'en deſſous ; il nous en reſte trois de chaque côté, pour achever le contour de la face du crane. Deux de ces os forment une grande partie de l'orbite, & ſont articulés avec l'os maxillaire par une ſuture ; l'un s'articule de plus avec une des pinnes du nez & le coronal, & s'appelle *l'os du grand angle de l'œil* ; c'eſt celui qui eſt le plus près du front. Dans cet os eſt creuſé un petit canal pour le ſac lacrimal : ſur le rebord que forme l'orbite, eſt une echancrure pour le paſſage d'un cordon de nerfs qui va aux muſcles & au globe de l'œil. L'autre os à côté, a une apophyſe ou ſaillie, qui par ſa production acheve une grande partie de l'orbite, fait le petit angle, & forme la moitié de cette arcade qui fait une eſpece d'anſe à la tête. Cet os eſt l'os de la pommette.

Enfin le troiſieme & dernier des os apparens du crane, eſt un os enclavé dans la partie inférieure & poſtérieure de l'os des tempes & fermé par la baſe d'une corne de l'os occipital : cet os eſt nommé *Pierreux* par les uns, & *Eponge* ou *Spongieux* par d'autres ; ſa dureté ne laiſſe pas d'être aſſez conſidérable, il eſt fort irrégulier & compoſé de pluſieurs parties qui ont chacune leur nom. Cet os eſt creux, & ſa cavité ſe nomme *Chambre intérieure de l'oreille* ; le conduit s'appelle le *Tuyau*. Ceux qui ſeront curieux de connoître parfaitement la méchanique de cette partie, conſulteront l'ouvrage de M. du Verney, qui en a fait un Traité fort ſavant ; nous nous contenterons de dire, que c'eſt dans cette chambre intérieure que ſont renfermés les principaux organes de l'ouie, leſquels ſont oſſeux, membraneux & muſculeux : les oſſeux, que l'on ne peut voir ſans briſer le crane, ſont au nombre de trois ; l'étrier, l'enclume & le marteau, nommés ainſi à cauſe de leur figure.

Le dernier des os de la tête, eſt l'os de la mâchoire inférieure ; ſa figure eſt aſſez connue ; la partie antérieure s'appelle *le Menton*, où ſont

logées dans autant d'alvéoles, huit dents, y compris les crochets, dont le nom & la defcription ont été données dans le Chapitre de l'âge. Depuis le crochet jufqu'aux molaires, qui font fix de chaque côté, il y a un intervalle qui eft la place où fe met le mors, lequel eft recouvert par la gencive ; c'eft en cet endroit que fe trouvent les barres ; on voit à la partie latérale externe, une efpece de trou, qui eft le débouché d'un canal appellé *Conduit mentonnier*, par où paffe un gros rameau de nerfs qui en diftribue un furgeon à chaque dent.

Les deux apophyfes larges de la partie poftérieure de cet os qui forme la ganache, font partagées en deux autres apophyfes, dont celle qui a une tête, s'appelle *Condile*, & s'articule par charniere dans une foffe de l'apophyfe maftoïde : mais comme cette charniere eft mobile ellemême comme dans une efpece de couliffe, elle forme un mouvement ovalaire ou elliptique qui imite le genou, quoique ce n'en foit pas un. L'autre apophyfe fe nomme *Coronoïde*, & donne attache à de forts mufcles qui viennent des tempes. A la partie interne de cette mâchoire on voit deux grands trous, qui font l'entrée des conduits mentoniers.

Il eft à remarquer que la mâchoire inférieure eft plus étroite que la fupérieure de la largeur des deux rangs des dents fupérieures ; puifque la ligne externe, qui pafferoit fur le bord des dents molaires de la mâchoire inférieure de chaque côté, vient frapper précifément contre la ligne interne des fupérieures : la raifon en eft, que celles-ci font deftinées à broyer les alimens ; c'eft pourquoi il n'en eft pas de même des antérieures, qui fervant à trancher, font pofées jufte l'une fur l'autre, comme des forces. Cette mâchoire eft la feule mobile.

Des Os du Col ou *Vertebres.*

L'on appelle *Vertebres* tous les os, qui depuis la nuque, forment une efpece de chaîne jufqu'au bout de la queue.

Le col en a fept ; la premiere s'appelle *Atlas*, en mémoire fans doute de ce fameux Héros, que l'hiftoire antique nous affûre avoir porté le globe de l'Univers. Cette vertebre eft compofée de fept apophyfes, quatre antérieures ou fupérieures, qui forment une cavité ovalaire, où la tête s'articule par un genou ayant mouvement libre en tous fens, limité pourtant par ces mêmes apophyfes, pour ne point comprimer la moëlle allongée qui paffe par un large trou, qui fe trouve au fond de cette cavité ; deux apophyfes latérales, qui reffemblent affez à des oreilles de chien, fur-tout par la partie fupérieure ; & une autre inférieure ou nafale, parce qu'elle reffemble parfaitement à un bout de nez.

La deuxieme vertebre s'appelle *le Pivot*, parce que cette premiere, qui eft affez fortement ferrée contre la tête, tourne deffus comme fur un pivot : elle a auffi fept apophyfes, dont la premiere s'appelle *Odontoïde*, parce qu'elle reffemble à une dent : elle fert de pivot à la tête par le moyen de la premiere vertebre, qui tourne fur celle-ci à droite & à gauche :

gauche : deúx larges têtes se trouvent au côté de celle-ci, que l'on appelle *Condiles* ; deux latérales ou épineuses ; la nasale qui est beaucoup plus grande que celle de la premiere vertebre, & la postérieure ou stomacale, parce qu'elle représente d'un certainsens très-parfaitement un estomac de volaille, dont on a levé les ailes & les cuisses.

Cette vertebre, aussi-bien que toutes les autres jusqu'au bassin, sont percées d'un canal pour le passage de la moëlle allongée. Sous la base de l'apophyse nasale, est une large cavité ronde, où roule une tête parfaitement ronde de la troisieme vertebre ; ainsi cette vertebre s'articule avec la premiere par charniere, & avec la troisieme par genou, aussibien que toutes les suivantes qui s'articulent par genou.

Les cinq autres ont chacune une tête & une cavité ronde, par lesquelles elles s'articulent ensemble par genou.

Pour achever l'avant-main, il nous reste à parler des extrémités antérieures, que nous pourrons subdiviser en cinq parties ; sçavoir, l'épaule, le bras, le genou, le canon, & le pié.

L'épaule est composée de deux os. Le premier s'appelle *l'Omoplate*, les Bouchers l'appellent *Palleron*, prétendant, parce qu'il est plat, qu'il a la figure d'une Paëlle. Le deuxieme est *l'Humerus*, ou proprement *l'Os de l'épaule*.

L'omoplate est un os triangulaire d'environ un pié de longueur, assez plat dans toute son étendue, un peu concave du côté qui est appuyé sur les côtes, & convexe de l'autre côté. Sur le côté convexe, est une saillie ou apophyse longue, que l'on appelle *l'Epine*. Cette épine, qui sépare les deux côtés les plus longs de ce triangle, vient finir avec eux à une espece de tête ronde creusée sphériquement pour recevoir la tête de l'humerus.

L'humerus est un os plus court que le précédent, mais plus fort, plus gros, & un peu contourné en S. Cet os est creux, & contient beaucoup de moëlle ; il s'articule avec le précédent par genou, & sert à faire le mouvement que l'on appelle *Chevaler*, dans les Chevaux. Cet os a vers le milieu de sa longueur une saillie éminente, ronde, convexe d'un côté, & concave de l'autre, qui donne attache à des muscles : l'autre extrémité finit par deux têtes ou condiles séparés à la partie postérieure par une scissure ou rênure destinée à recevoir une saillie de l'os du coude avec lequel celui-ci s'articule par charniere.

Le bras fait la deuxieme partie : il est composé de deux os, qui sont comme soudés ensemble ; le plus gros est le rayon, & l'autre qui forme une espece de talon, est ce que nous avons appellé *le Coude* ou *Cubitus*.

Le genou est la troisieme partie : il est composé de sept os qui forment une masse osseuse retenue par plusieurs ligamens : cette multiplicité d'os, rend cette articulation beaucoup plus souple. Il seroit trop long pour cet Ouvrage, d'en donner ici la description : nous dirons seulement que toute cette masse s'articule avec le bras & avec le canon par charniere, quoique ce soit le genou.

La quatrieme partie eſt le canon, qui eſt un os plus court que le rayon, mais d'une figure à peu près ſemblable, ſur lequel ſont ſoudés à la partie poſtérieure & intérieure dans la longueur, auſſi deux autres petits os longs & ſecs, que nous appellerons *ſes Epines*.

La cinquieme & derniere partie enfin, eſt le pié composé de ſix os; ſavoir, les deux os triangulaires, l'os du paturon, celui de la couronne, le petit pié, & le ſous-noyau.

Les deux os triangulaires ſont placés directement derriere la jointure du canon & du paturon, & forment le boulet.

L'os du paturon eſt un diminutif de l'os du canon, & eſt ſeul.

Celui de la couronne eſt le diminutif du paturon.

Le petit pié eſt un os triangulaire, arrondi par-devant. La partie ſupérieure repréſente l'empeigne d'une mule de femme, avec un petit bec ſur le coup du pié; & l'inférieure repréſente un fer à cheval. Le ſabot dans lequel eſt renfermé le petit pié, eſt une corne dure par-deſſous, plus tendre par-deſſous, & ſillonnée en dedans comme les feuilles qui ſont ſous la tête d'un champignon.

Quant au corps entier de toute la jambe, y compris l'épaule, il ne s'articule avec aucun os du corps, mais il eſt attaché avec la partie latérale antérieure de la poitrine par de forts ligamens, & de forts muſcles.

ARTICLE II.

Des Os du Corps.

LE corps eſt composé de vertebres, de côtes, & de l'os triangulaire, appellé *Sternum*, ou *Os de la poitrine*.

Les vertebres ſont des os d'une forme irréguliere, leſquels contiennent cette chaîne qui commence à la nuque, & finit au bout de la queue.

Elles ont toutes une ſaillie épineuſe à la partie ſupérieure, à la différence du col, les quatre premieres croiſſent par degrés: la quatrieme & cinquieme ſont les plus longues & forment le garot; puis elles vont en diminuant juſqu'à la douzieme: les ſix ſuivantes ſont égales.

Elles s'articulent enſemble par genou comme celles du col, & par un cartilage plus épais.

Sur ces dix-huit vertebres s'articulent par charniere autant de côtes de chaque côté: voici de quelle façon.

Chaque côté a deux têtes, une ronde, & une plate & liſſe; la ronde s'articule dans une cavité ſphérique qui eſt pratiquée dans la partie poſtérieure & inférieure de la vertebre qui eſt la plus proche du col, & elle s'articule ſur la ſuivante, qui eſt du côté de la croupe, par ſa tête plate, qui fait un double jeu néceſſaire pour le mouvement de la poitrine: ainſi il y a dans cette articulation charniere & genou.

A l'extrémité de chacune des côtes, ſe trouve un cartilage fort, &

cependant un peu ſouple, lequel ſe confond avec les extrémités cartilagineuſes d'un os ou de pluſieurs os, qui avec l'âge, s'oſſifient en un, que l'on appelle *Sternum* ou *Triangulaire*, parce qu'étant détaché de la partie oſſeuſe des côtes, il repréſente une échelle triangulaire qui n'auroit qu'un montant, lequel ſeroit dans le milieu.

Il n'y a que les neuf premieres côtes qui s'articulent immédiatement avec cet os, les autres ſe joignent au cartilage de la neuvieme paire de longues expanſions cartilagineuſes couchées les unes ſur les autres.

L'os de la poitrine appellé *Sternum*, eſt le point de réunion de toutes les côtes à leur partie inférieure. Cet os finit vers le ventre par un cartilage pointu comme l'extrémité d'un poignard; ce qui lui a fait donner le nom de *Xiphoide*, du mot Grec ξίφος, épée.

Après les dix-huit vertebres qui ſoûtiennent les côtes, s'en trouvent ſix autres que l'on nomme *Lombaires des lombes*, ou *Rognons*. Ces ſix vertebres ſont aſſez ſemblables entr'elles, mais figurées différemment de celles du coffre; on les diſtingue de toutes les autres, parce qu'elles n'ont que trois ſaillies, grandes, larges & plates, deux latérales, & une ſupérieure, qui eſt la plus large & la plus courte. Le corps de la vertebre eſt percé comme toutes les précedentes pour le paſſage de la moëlle allongée: elles s'articulent auſſi par genou: mais il arrive quelquefois par maladie, qu'elles s'oſſifient pluſieurs enſemble.

ARTICLE III.

LES os de l'arriere-main comprennent l'os ſacrum, les os des iles ou des hanches, les cuiſſes, le jarret, les jambes de derriere, la queue.

L'os ſacrum eſt un os triangulaire un peu recourbé par la pointe, & un peu concave par ſa partie inférieure ou interne, convexe par ſa partie extérieure. Cet os eſt une ſuite de cinq vertebres oſſifiées enſemble naturellement dès la plus tendre jeuneſſe de l'animal. Ces cinq vertebres ſe diſtinguent encore dans l'adulte, qui eſt pour le Cheval l'âge de quatre ou cinq ans, par les apophyſes épineuſes ou ſupérieures qui ſont parfaitement conſervées: la premiere même de ces vertebres conſerve auſſi les deux apophyſes latérales, & les a beaucoup plus fortes que les précédentes. Ces apophyſes ont un côté grenu, par lequel elles s'articulent par ſuture avec les bords internes de l'os des iles à la faveur d'une lame cartilagineuſe qui en fait le ciment & s'efface avec le tems.

Cet os eſt percé d'un canal dans ſa longueur pour le paſſage de la moëlle allongée, à la partie interne: il y a quatre trous de chaque côté & deux échancrures, une en haut & une en bas de chaque côté pour la ſortie des nerfs ſciatiques qui ſont les nerfs de la cuiſſe.

A l'extrémité de cet os commence la queue, dont les deux ou trois premiers nœuds ſont percés encore pour le paſſage de la moëlle: les ſuivans ne le ſont plus, & ſont collés les uns aux autres par des cartila-

ges fort gluans; les filamens de nerfs se répandent & parviennent ainsi jusqu'à l'extrémité de la queue. Ces os sont au nombre de dix-sept.

Reste présentement à expliquer les os des iles, de la cuisse & des jambes de derriere.

Les os des iles sont deux, un de chaque côté, qui se joignent dans le quadrupede à la partie inférieure, où naissent les parties génitales dans les mâles, par une suture que l'on nomme *Pubis*.

Chacun de ces os est subdivisé en trois par les Anatomistes, l'Ileon, l'Ischion, & le Pubis.

L'Ileon est la partie supérieure, large & évasée comme une palette, qui s'articule par suture avec l'os sacrum.

Le Pubis, est celle qui s'articule par la suture qui joint les deux os du côté droit & du gauche.

L'Ischion, est cette pointe postérieure excédente, qui vient se terminer dans le milieu de cette grande cavité ronde, que l'on nomme *Cotiloïde*, par la ressemblance qu'il a à une écuelle.

Les traces de cette réunion s'effacent dans un âge si peu avancé, qu'il n'en reste dans l'adulte aucun vestige. De chaque côté de la suture du pubis, se trouve un large trou appellé de sa figure ovale, *Ovalaire*. Il n'a d'autre usage que de rendre cet os plus léger.

Dans cette cavité cotiloïde, est une grosse tête ronde d'un os fort gros & assez long, creux & plein de moëlle. Cet os s'appelle *le Femur*. On remarque dans cet os quatre principales éminences ou apophyses. Les deux supérieures qui ne forment qu'une seule masse fourchue, se nomment *le grand Trocanter*: c'est la pareille éminence, qui dans l'homme soûtient la culote. La troisieme éminence, qui se trouve au-dessus, s'appelle *le petit Trocanter*: la quatrieme est opposée à celle-ci, & à la partie interne, nous la nommerons *Apophyse intérieure*. Au bas de cet os à la partie latérale externe, est une fosse profonde à loger une noix. Toutes ces apophyses & cavités, donnent attache à des muscles ou tendons.

L'extrémité de cet os se termine par deux forts condiles, séparés l'un de l'autre par de larges sillons, où sont attachés de courts & forts ligamens, qu'on nomme *Croisez*.

Cet os s'articule avec le suivant par charniere; cette articulation est ce que nous avons nommé ailleurs *le Grasset*; & cette jointure est recouverte par un os, que l'on nomme *la Rotule*, ou *l'Os carré*.

Nous avons appellé l'os qui joint celui-ci, *l'Os de la cuisse*. Cet os ressemble à un prisme triangulaire; il est creux & plein de moëlle, sa tête supérieure est une épiphyse fort inégale; il finit par en bas par trois éminences qui forment deux cavités semi-circulaires fort lisses, c'est pour former une charniere avec un os qui est dessous, que l'on nomme *la Poulie*, parce qu'il ressemble assez par-devant à cette machine.

Derriere la poulie est un os que nous avons nommé *la Pointe du jarret*.

Sous

Sous ces deux s'en trouvent quatre autres petits qui ſont les *Oſſelets.*

Sous ceux-ci, le canon, qui eſt un peu plus long qu'à la jambe antérieure. Les autres ſont ſemblables à ceux des jambes de devant.

Tous ces os ſont recouverts d'une membrane toute nerveuſe fort tendue, & par conſéquent très-ſenſible, que l'on nomme *le Perioſte* : c'eſt cette membrane qui fait reſſentir une douleur ſi aigue, quand on reçoit un coup ſur un os.

Le perioſte du crane a ſeul un nom particulier, & eſt formé par l'expanſion de pluſieurs filets nerveux & membraneux, qui ſe détachant de la dure-mere au travers des ſutures, vient par leur nouvelle réunion en une ſeule membrane, former cette envelope autour des os de la tête, & ſe nomme pericrane.

CHAPITRE II.

Des maladies du Cheval.

NOUS nous ſommes moins étudiés à donner beaucoup de formules & de recettes, & à faire des raiſonnemens ſur la nature & ſur les cauſes les plus éloignées des maladies, qu'à en donner des définitions claires, nettes, & courtes, ou du moins des deſcriptions exactes, & ce que l'on peut appeller proprement, l'Hiſtoire d'une maladie. Nous nous ſommes contentés de rapporter ſuccinctement les obſervations de pratique les plus importantes, & qui avoient du rapport aux maladies que l'on traitoit, ſans faire aucune citation des Auteurs qui en ont traité, afin de ne point ennuyer. En un mot, nous avons cherché à faire reconnoître ſûrement chaque maladie, & à la faire diſtinguer de celles qui y peuvent reſſembler ; c'eſt cette partie que les Medecins appellent *le Diagnoſtic*, & dont le manque de connoiſſance cauſe de ſi grands déſordres. Après le Diagnoſtic, nous avons expliqué exactement le Pronoſtic le plus que nous avons pû, pour ne point engager mal-à-propos dans une dépenſe en médicamens, qui excede quelquefois la valeur du Cheval. Ainſi ceux qui s'attendent à trouver grand nombre de receptes ou formules, ſeront trompés. On a choiſi parmi celles dont l'expérience nous a aſſûré le ſuccès, les plus ſimples, les plus communes & les moins cheres, pour éviter, autant que faire ſe peut, les reproches que l'on a fait aux meilleurs Ouvrages qui ayent paru ſur cette matiere ; ſavoir, que leurs drogues étoient trop rares, hors de prix, & que pour le moindre mal, il falloit un Apoticaire ; encore falloit-il que cet Apoticaire fût connoiſſeur en fait de Chevaux. Ce que nous indiquons ſera peu ſujet à cet inconvénient. Tous les Apoticaires indifféremment feront d'autant meilleurs, que n'ayant dans leurs boutiques que des drogues choiſies pour les hommes, ils ne font point

amas du rebut des drogues ; & les remedes en seront plus efficaces & n'en seront pas beaucoup plus chers.

C'est donc sur la méthode que nous avons le plus insisté. On appelle Méthode le point de vûe principal que l'on doit toûjours avoir devant les yeux pour parvenir à la guérison, pour connoître les différens mouvemens de la nature, qui doivent indiquer le parti qu'il faut prendre, soit pour aider la nature, quand ses efforts ne sont pas suffisans pour se délivrer de la maladie, & corriger ou procurer la dépuration & l'évacuation de l'humeur maligne qui la cause, soit pour ne la point interrompre, quand elle opere d'elle-même, soit pour la remettre quand elle se fourvoye totalement de la route salutaire ; & même l'arrêter tout court, quand elle tend à sa destruction. C'est cette partie que M. de Soleysel a entrevûe & tâché de suivre, & qui lui a attiré à juste titre une si grande réputation: mais il y a plusieurs maladies dans lesquelles il semble l'avoir négligée ; & le peu d'ordre qu'il a mis d'ailleurs dans l'arrangement de ses matieres, l'a obligé à des redites, que la division générale & uniforme, qui regne dans cet Ouvrage, nous épargne.

Pour les dissertations sur les fermentations différentes, que subissent les humeurs dans chaque maladie, sur lesquelles s'est beaucoup étendu *le Parfait Maréchal*, nous les croyons entierement inutiles pour la guérison. Il faut laisser les Physiciens s'exercer sur cette matiere ; & quant aux influences des Planettes, nous n'en parlerons point, parce que leur puissance sur les corps terrestres n'a pas encore été démontrée ; que cette matiere est trop obscure pour entrer dans de si grands détails, & que cette opinion a beaucoup perdu de son crédit dans le siecle où nous sommes.

Les autres Auteurs qui ont traité de Maréchalerie n'étant point comparables à M. de Soleysel, nous nous abstiendrons d'en parler. M. de Saunier, dont l'ouvrage paroît depuis, mérite cependant une exception ; & nous avoüons avec franchise que, quoique dans son Livre il ne se soit pas assujetti à traiter les maladies avec une méthode aussi exacte en apparence que M. de Soleysel, on peut le regarder cependant comme un recueil d'excellens remedes, que l'on peut employer dans les maladies où il les destine. Nous lui devons d'autant plus cette justice, que nous avons vû avec plaisir, que dans presque toutes les maladies que nous avons traitées, nous étions conformes avec cet Auteur vraiement expérimenté dans la manœuvre qu'il convient d'y faire, & que nous avons donnée dans nos deux premieres éditions qui ont précédé la sienne, dans laquelle nous avons trouvé encore des remedes que nous avions omis, qui méritent d'avoir place dans la présente édition, & dont l'usage ne peut être qu'excellent.

ARTICLE PREMIER.

Des maladies de l'Avant-main.

DU MAL DE TESTE.

LE nom de cette maladie est un terme si général, que les Auteurs qui en ont traité, semblent avoir choisi cette expression, plutôt pour sauver leur ignorance dans beaucoup de rencontres, où ils voyoient un Cheval tourmenté par des douleurs, dont la cause leur étoient inconnue, que dans l'intention de caractériser une maladie particuliere. Je n'en veux pour preuve que les symptômes vagues & indéterminés, auxquels ils donnent à connoître cette maladie; & quand ils ont voulu donner quelque chose de plus précis, il s'est trouvé qu'ils ont parfaitement décrit la maladie que l'on appelle *Ictericie* ou *Jaunisse*, qui n'est autre chose qu'une effusion de bile universelle, moins perceptible aux Chevaux qu'aux hommes, en ce que la peau, dans ceux-ci, est colorée de cette humeur prédominante; & le cuir des autres ne peu, à cause du poil qui le recouvre, rendre cette couleur sensible; ce qui fait que l'on ne peut appercevoir de jaune, qu'au blanc des yeux & à la partie interne des levres.

Les différentes sortes de remedes de genres différens & même opposés, employés dans les occasions où l'on a vû les Chevaux attaqués de cette même maladie, font voir que l'on confondoit diverses maladies sous le même nom, faute d'en bien connoître la nature.

Le mal de tête n'est donc pas maladie par lui-même, il n'est que le symptôme d'une autre, ou son avant-coureur, comme de la gourme, du feu, dont il semble être le caractere particulier, & de plusieurs autres.

Du Feu.

DANS le Feu, le Cheval ne peut fianter; il a la bouche brûlante, la tête lourde, pesante & abrutie; il la laisse aller dans la mangeoire; le poil & le crin lui tombent; & il perd l'appetit: on nomme aussi ce mal de feu, *Mal d'Espagne*. Il est vraissemblable que ce mal n'est autre que la fiévre ardente & continue.

Le premier & le plus essentiel de tous les remedes, est de saigner promptement le Cheval, pour dégorger les vaisseaux de la tête, qui sont embarrassés; je ne dis pas abondamment, parce que le Cheval tombe souvent en foiblesse pendant la saignée dans cette maladie: mais on y supplée en réiterant fréquemment cette opération; car elle est absolument nécessaire.

Cinq ou six heures après la saignée, donnez au Cheval un lavement émolliant, composé, comme il va être dit: & continuez d'en donner un ou deux par jour.

Le lendemain de la ſaignée, donnez-lui une priſe de poudre cordiale, que l'on prépare de la maniere ſuivante.

Prenez baies de laurier, régueliſſe, gentiane, ariſtoloche ronde, myrte, raclure de corne de cerf, de chaque quatre onces, ſemences d'orties, quatre onces & demie : hyſſope, agaric, rubarbe, cloux de géroſle, noix muſcade, de chaque une once; pulveriſez le tout, & le gardez pour le beſoin. La doſe pour une priſe eſt de deux onces infuſées à froid pendant douze heures (quand on en a le tems) dans une pinte de vin blanc, que vous faites avaler au Cheval avec la corne: il faut, s'il eſt poſſible, qu'il ait été bridé quatre heures auparavant, & qu'il le ſoit quatre heures après.

Comme cette maladie eſt proprement une fiévre maligne, & qu'il y a un grand feu dans le corps du Cheval, ce qui en fait donner le nom à la maladie, il faut tâcher de rafraîchir les entrailles le plus qu'il eſt poſſible; c'eſt pourquoi il faut lui donner matin & ſoir un lavement, & lui faire manger, en le débridant, du ſon mouillé d'eau chaude, & le faire boire à l'eau blanche & chaude, en cas qu'il en veuille boire; car il eſt des Chevaux qui périroient plutôt de ſoif, que de boire ni eau blanche, ni eau chaude: en ce cas on la donne la moins froide que faire ſe peut.

Avant de donner un lavement au Cheval, il faut avoir la précaution de le vuider ou déboucher (vous en trouverez la méthode au Traité des Opérations) afin que le remede puiſſe pénétrer dans les entrailles, & amollir les matieres qui y ſont endurcies.

Pour faire un lavement émolliant, prenez un picotin de ſon de froment, & le faites bouillir dans deux pintes d'eau avec une livre de miel commun & deux onces de beure frais, & y ajoûtez, après avoir paſſé la décoction, un poiſſon de vinaigre commun, enſuite vous froterez le Cheval par tout le corps avec de l'eau-de-vie; puis lui mettrez chaudement un drap imbibé dans une décoction d'un demi-boiſſeau d'avoine, que l'on aura fait bouillir dans cinq ou ſix pintes de lie de vin avec trois chopines ou deux pintes de vinaigre.

Le lendemain réiterez la priſe de poudre cordiale, & continuez le même régime.

Comme il n'eſt pas aiſé d'avoir ces poudres cordiales par tout ni dans le moment, on pourra uſer des remedes ſuivans.

Mêlez enſemble thériaque, deux onces pour un Cheval de ſelle, & trois onces pour un Cheval de caroſſe; miel de Narbonne & ſuc en poudre, de chaque un quarteron, que vous ferez avaler au Cheval dans trois demi-ſeptiers de vin blanc mêlés enſemble.

Ou bien eau de plantin & de chicorée ſauvage, de chaque une chopine; ſirop violat, deux onces pour un breuvage, que vous ferez prendre au Cheval trois heures après la ſaignée au défaut des poudres cordiales, obſervant le même régime, & ayant ſoin de le bien couvrir & de le tenir chaudement.

Ou bien vous mettrez baume de copahu, une once; ſirop roſat, deux


MALADIES DU CHEVAL
MALADIES
DE L'AVANT-MAIN
Page
Tête 1 Mal de tête 180
Feu 187
Vertigo 203
Mal de tête de contagion 189.
2 Mal de taupe 204
Yeux 3 Fluxion, coup sur l'œil 180
Lunatique 100
Dragon 102
Taie ibid
Onglet ib
4 Etranguillon, ou Esquinancie 103
avives 104
Nazeaux et Ganache 5 Gourme; Fausse gourme ibid
Rume, morfondement 107
Morve ibid
Bouche 6 Barbillons, Lampas 100
Surdens 200.
Barre et Langue blessées ibid
Pinsanesse. 201
Tic ibid
Encolure 7 Mal de Cerf 202
8 Tumeurs, blessures sur le garot 205
Epaule 9 Effort d'Epaule ibid
Cheval entrouvert ib
Faux écart ib
10 Avant-cœur, Anticœur 207
11 Ecorché, fraïé entre les ars ibid
Coude 12 Loupe ib
13 Malandres 208
14 Effort du genoul 212
Page
Canon 15 Sur-os, Fusées, Osselet 200
Nerf 16 Nerférure 210
17 Jambes foulées, travaillées, usées.. 212
Boulet 18 Entorse, Memarchure 210
Blessure sur le boulet 213
Molettes, ganglion
Osselet du boulet ibid.
Pâturon 19 Enchevêtrure 217
Javar, atteinte 214
Couronne 20 Forme ibid.
Crapaudine 220
Peignes, grapes ibid
Matiere soufflée au poil 221
Pied 21 Forbure 217
Mechans pieds 221
Encastelure 222
Ognon dans le pied 223
Dessolé de nouveau ibid.
Bleme 224
Seyme ibid
Solbature 220
Pieds douloureux ibid.
Etonnement de Sabot ib
Teignes 227
Enclouure ibid
MALADIES
DU CORPS
Page
Flancs 22 Fievre 220
Farcin
Courbature 234
Pousse 232
Toux 235
Grasfondure ibid
Flux de Ventre 23
Vers 237
Jaunisse 238
Tranchées
Retention d'urine 240
23 Fortraiture ibid
Cheval maigre, dégoûté ib
Blessures, enflures sous la selle
24 Blessures, enflures sur les rognons ibid
Cors ib
Effort de reins 242
Galle ib
26 Enflure de bourses 243
Enflure sous le ventre et autres enflures ibi
MALADIES
DE L'ARRIERE-MAIN
Page
26 Cheval épointé éhanché 244
Effort de jarret ib
Enflure à la cuisse 245
Fondement qui tombe, ou qui sort 240.
Chute de membre ou de la matrice ib
25 . Hernies ib
27. Vessigon 248
28 .. Courbe 249
29 .. Varisse ib
30. Eparvin 250
31 . Jardon, Jarde 251
32 Capelet ib
33 . Solandres, Rapes 252
34. . Queues de rat, Arêtes ib
Eaux des Jambes ib
35. . Mules traversieres 253
Poraux, verues ib
Fic 254
Ch. Parrocel In.
J. Audran Sculp.

deux onces; contrayerva en poudre fine, deux gros, dans eaux de ſcorſonere, de ſcabieuſe, de chardon beni, & de roſe, de chaque ſix onces.

Ou bien encore; eaux de ſcabieuſe, eaux de ſcorſonere, de chardon beni, de plantin & eau-roſe, de chaque quatre onces; ſafran du Levant, deux ſcrupules; rubarbe, un gros, pour un breuvage; que vous réitererez le lendemain, s'il en eſt beſoin, auſſi-bien que le précédent.

Voici encore un autre procedé, & que l'on dit être très-efficace. Frotez le Cheval par tout le corps avec du vin rouge & de l'huile d'olive chauffés enſemble: liez le Cheval la tête baſſe, couvrez-la, & même tout le corps d'une bonne couverture; faites rougir deux ou trois pierres aſſez groſſes; verſez deſſus de l'huile d'olive, de façon qu'il en reçoive toute la vapeur par-deſſous la couverture, & particulierement par les naſeaux: réitérez cette fumigation trois fois par jour pendant deux ou trois jours, & après la premiere fumigation, faites-lui avaler trois demi-ſeptiers du ſang tout chaud d'un mouton ou d'une brebis, avec chopine de lait de vache tout chaud, & autant de bonne huile d'olive.

Ce dernier remede a encore plus d'efficace dans une eſpece de maladie de feu, à laquelle on a donné le nom de *Mal de Tête de contagion.*

Si au bout de quatre ou cinq jours la fievre ne ſe modere pas, vou ferez un breuvage avec deux onces de Kinkina en poudre, que vou ferez infuſer dans une chopine de vin émétique & autant d'eau commune où l'on aura fait fondre demi-once de cryſtal minéral. On réiterera ce remede trois ou quatre jours de ſuite, & on eſſayera l'appetit du Cheval en lui préſentant de la nourriture. Si l'appétit paroît revenu, c'eſt un bon augure. En prenant ce remede, il faut le tenir quatre heures devant & autant après au filet.

Mal de Tête de contagion.

C'EST vraiment une maladie épidémique & contagieuſe, qui peut infecter tous les Chevaux de vingt lieues à la ronde. Cette maladie ſembleroit avoir quelque rapport avec l'éréſipele phegmoneux, par les ſignes ſuivans. La tête du Cheval devient extrèmement groſſe; les yeux ſont enflammés, lui ſortent preſque de la tête, & larmoyent perpétuellement. Il coule par les naſeaux une matiere jaune & pourrie, dont l'attouchement ſeroit capable de gâter tous les Chevaux d'une écurie. C'eſt pourquoi on ſéqueſtre d'abord un Cheval, que l'on reconnoît atteint d'une telle maladie, & on le ſépare des autres, auxquels elle ſe communiqueroit promptement. Au reſte cette maladie, quoique dangereuſe, eſt plutôt terminée (en bien ou en mal) que la gourme, la fauſſe gourme & la morfondure, &c. avec leſquelles elle a quelque reſſemblance; l'écoulement des matieres provenant des glandes qui ſe groſ-

fissent sous la ganache ; & la suppuration qui s'ensuit, en fait la guérison. La couleur jaune des matieres qui sortent par les naseaux, distingue cette maladie, de l'étranguillon où les matieres sont vertes. Il faut d'abord ôter l'avoine au Cheval malade, lui donner très-peu de foin, & le nourrir de son; on le fera boire à l'eau blanche, & on lui fera un billot avec racine d'angelique, & de gentiane en poudre, de chaque demi-once ; poudre de réglisse & *assa fœtida*, de chaque une once, que l'on incorporera avec un quarteron de beurre frais : on continuera l'usage de ce billot tous les jours ; & de deux jours l'un on lui donner le breuvage suivant ; un gros de safran ; agaric, rhubarbe, oliban, gentiane, racine d'angelique, crystal minéral, de chaque demi-once ; le tout en poudre, délayé dans cinq demi-septiers de vin, ayant soin qu'il n'ait rien pris vingt-quatre heures auparavant ; & on donnera le soir un lavement émollient. On parfumera deux fois par jour le Cheval avec la fumée de cette corne tendre qui vient aux jarrets, & qu'on appelle vulgairement *Châteignes* ou *Ergots ;* on en coupera par préférence à un Cheval entier, & on la mettra hachée bien menue sur un réchaud, & on en fera recevoir la fumée par le même moyen que dans la précédente fumigation, ou par le moyen d'un sac percé par les deux bouts, en noüant l'orifice supérieur autour du col du Cheval. Il faudra aussi prendre deux plumes d'oies avec leurs barbes, & les froter avec de l'huile de laurier, & attacher le bout du côté du tuyau, avec une petite corde, en faisant entrer les plumes par la barbe dans le nez, une à chaque narine, de toute leur longueur, & les attacher avec cette petite corde à la muserole du licol, & attacher le Cheval de façon que la matiere ne tombe pas dans la mangeoire, & faire cela trois ou quatre fois par jour, une demi-heure à chaque fois. Il ne faudra pas négliger de froter aussi deux fois par jour les racines des oreilles & les parties postérieures de la mâchoire jusques dessous la gauche, avec un mêlange d'égales parties d'huile de laurier & d'onguent d'althea, enveloppant la tête avec une peau d'agneau ou de lievre ; parce qu'il faut dans cette maladie faire tous les efforts pour faire aboutir cette enflure en matiere ; & si elle peut percer d'elle-même, le Cheval en sera plutôt gueri. Si le mêlange que l'on vient de prescrire n'avance pas assez la suppuration, il faut faire cuir de gros oignons de lis dans la braise, les appliquer le plus chaudement que le Cheval pourra souffrir, avec ledit onguent & de la filasse pardessus, que l'on fera tenir avec un bandeau, ou une peau d'agneau ou de lievre, pour que cette partie soit plus chaudement : & si l'apostume ne perce pas au bout de sept à huit jours, il faudra le percer avec un fer rouge, de la grosseur du bout du doigt ; la matiere en sortira, & si elle sort abondamment, on y introduira tous les jours une tente de filasse, frotée avec de l'onguent basilicum, jusqu'à ce qu'il ne sorte plus de matiere ni de sang, continuant toûjours à tenir la plaie bien chaudement. S'il n'étoit point sorti de sang de cet abscès, il seroit presque inutile de rien mettre dans la plaie, on le frotera seulement avec l'onguent ci-dessus.

Du mal des Yeux ; de la Fluxion & du coup sur l'œil.

LE mal des Yeux se manifeste par une grande sensibilité, rougeur, chaleur, & tension, que le Cheval ressent dans cette partie, craignant même d'ouvrir l'œil à la lumiere qui le blesse, & qui est un corps dont l'impression est encore trop rude pour lui. Les paupieres sont épaisses & enflées, couvrent presque la prunelle, qui paroît enflammée lorsqu'on les sépare, & il sort de l'eau des deux angles de l'œil, qui est toûjours humide. On appelle ce mal d'un nom général *Fluxion*, parce que cette partie ne s'enfle que par l'amas & l'engorgement des humeurs qui viennent s'y rendre en affluence, & n'en sortent pas de même. Cette fluxion peut venir de cause interne, aussi-bien que de cause externe. On les distingue l'une de l'autre, en ce que celle qui vient de causes externes, comme de chûte, contusion, coup, ou blessure, fait en peu d'heures un progrès infini ; & celle qui vient de cause interne, comme d'acreté dans les humeurs, ou d'une trop grande abondance de sang, ne croît qu'en plusieurs heures.

A moins que la meurtrissure ne soit violente ou compliquée, c'est-à-dire, avec fracture de quelque os voisin, cette fluxion guérit aisément & promptement, en y appliquant les remedes convenables. Il n'en est pas de même de celle qui vient de cause interne. La cause en étant plus cachée, rend la guérison de ce mal plus longue & plus difficile ; c'est pourquoi il est à propos, autant qu'il est possible, de se faire instruire par les personnes qui n'ont pas quitté de vûe le Cheval, dès avant les commencemens de son mal ; de l'occasion qui l'a fait naître ; des progrès qu'il a faits ; & si cette fluxion n'est pas périodique, ce qu'on appelle *Lunatique*, on ne risque point de le saigner au col, sur-tout si le mal vient de cause externe, & si la contusion a été violente ; & on lui bassinera l'œil avec une des eaux suivantes.

Prenez iris de Florence, en poudre fine ; sucre candi, eau-de-vie & de la Reine d'Hongrie, de chaque quatre cuillerées ; vitriol blanc, deux gros ; mêlez le tout dans quatre pintes d'eau de fontaine, lavez l'œil avec une éponge, de trois heures en trois heures, jusqu'à ce que vous voyiez un amendement ; puis continuez de six heures en six heures si le mal diminue ; & enfin employez la suivante qui est plus simple.

Une cuillerée de poudre de la racine d'iris de Florence & autant de sucre candi dans une pinte d'eau. La suivante est préférable, quand on a la commodité de l'avoir, ayant été long-tems éprouvée avec succès.

Prenez pierre calaminaire rouge, tuthie, couperose blanche & sucre candi, de chaque demi-gros en poudre fine ; coupez un œuf dur transversalement, ôtez le jaune, mettez vos poudres à la place, enveloppez votre œuf rejoint dans un linge que vous mettrez infuser dans trois onces d'eau de plantin, & autant d'eau rose ; exprimez ensuite

l'œuf & le linge fortement, & vous servez de cette eau, ou la gardez pour le besoin.

De toutes les fluxions provenant de cause interne, la plus dangereuse, la plus difficile à guérir, & qui dépare le plus un Cheval, est une espece de fluxion habituelle sujette à revenir régulierement de tems à autre, & qui donne au Cheval le nom de *Lunatique.*

Du Cheval Lunatique.

L'on appelle un Cheval lunatique, celui qui est sujet à une fluxion sur un ou sur les deux yeux, dont le retour périodique au bout d'un ou plusieurs mois lui obscurcit tellement la vûe, qu'il n'en voit aucunement pendant des jours entiers. La fluxion passée, l'œil redevient aussi beau, & il paroît en voir aussi clair qu'auparavant.

Les accès de ce mal, paroissant avoir un cours à peu près aussi réglé que celui de la Lune, auront sans doute donné lieu de croire qu'elle pouvoit y contribuer par ses prétendues influences. Mais sans examiner si c'est à bon titre que l'on prend cet Astre à partie, nous nous contenterons d'observer, que cette maladie provient de l'abondance d'une humeur laquelle n'acheve sa circulation & sa dépuration qu'au bout du terme limité de trente jours, de soixante ou quatre-vingts-dix; en un mot, d'une ou plusieurs fois, le nombre de trente jours, plus ou moins, soit en vertu de la configuration & méchanique des organes, soit par l'impression, si l'on veut, d'une cause supérieure. Cette maladie se distingue de la fluxion ordinaire, en ce que dans la périodique on remarque au-dessous de la prunelle une espece de couleur de feuille morte. Du reste, au retour périodique près, les accidens sont les mêmes, inflammation à l'œil ou chaleur, enflure, obscurcissement sur la vûe, abondance de larmes, taches jaunes, blanches & rouges, &c.

Quoique ce soit une perfection & pour la beauté & pour la bonté d'un Cheval, que d'avoir la tête seche, il est pourtant un juste degré, passé lequel cette qualité dégénere en défaut. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner de voir des Chevaux qui ont la tête fort seche, attaqués de fluxions lunatiques; car quoique ce mal paroisse affecté aux têtes grasses, à cause de la grande humidité qui y abonde, & qu'elles y soient plus sujettes, le dessechement & l'émaciation des autres produit quelquefois le même effet. L'œil manquant de nourriture, le Cheval perd enfin l'usage de la vûe.

Cette remarque doit engager à faire une égale attention sur la vûe des têtes seches, comme sur celles des têtes grasses.

Cette espece de fluxion est d'autant plus dangereuse, que certainement elle fait perdre la vûe au Cheval en très-peu de tems, soit qu'elle vienne tous les mois, ou tous les deux ou trois mois; car on remarque qu'au plûtard au huitieme ou neuvieme retour périodique, le Cheval en perd entierement la vûe, & l'œil perd sa nourriture, & devient maigre

gre & atrophié. A moins que l'on ne reconnoiſſe cette maladie dans ſon commencement, il eſt inutile d'y tenter aucun remede ; parce qu'ils ſont ordinairement inutiles, & que l'on perd en vain ſon tems & les remedes ſans ſoulager le Cheval.

Dans cette eſpece de fluxion, on ne doit point ſaigner les Chevaux : mais on peut bien les purger. On ne le doit cependant pas faire d'abord, mais il faut pendant quatre ou cinq jours donner deux lavemens par jour au Cheval, puis paſſer à la purgation, & lui laver les yeux avec l'eau décrite au Chapitre précédent : mais pour éviter la récidive, il ſera plus ſûr de lui barer la veine du larmier. Quand la fluxion eſt paſſée, quelques-uns prétendent qu'il faut au mois ſuivant, le dénerver au bout du nez. Voyez la maniere d'y procéder aux opérations de Chirurgie.

Il eſt bon d'obſerver que quelques perſonnes prétendent, que rien ne rend les Chevaux plus ſujets à ces ſortes de fluxions, que de leur donner du grain ou de l'avoine de trop bonne heure, comme font quelques-uns qui en donnent aux jeunes Chevaux dès l'âge d'un an, non que cette nourriture ne ſoit bonne : mais il faut faire moudre le grain, parce que les mâchoires trop foibles à cet âge, ſe fatiguent trop ſans cette précaution.

Du Dragon.

Le dragon eſt une tache blanche, ou rouſſe, ou noire, qui vient au milieu de l'œil, & qui s'étend inſenſiblement, & couvre enfin toute la prunelle. Cette tache a quelquefois la figure d'un petit ver ou ſerpent tortueux, qui lui a fait donner le nom de *Dragon*. Un coup peut en être l'occaſion ; ce mal peut auſſi venir de cauſe interne : mais de quelque cauſe qu'il vienne, comme ce mal demanderoit plutôt une opération (qui n'eſt pas aiſée à faire à un Cheval), qu'une ſimple application de remedes extérieurs, qui ne peuvent agir ſur le mal même, & que les Chevaux ne ſont pas des animaux patiens & tranquilles, on regarde ce mal comme incurable. C'eſt pourquoi il ſe faut donner de garde d'acheter un pareil Cheval, quelque eſpérance de guériſon que celui qui le vend, veuille en donner.

De la Taie.

Les yeux des Chevaux ne ſont pas exempts d'une maladie, qui n'eſt que trop commune parmi les hommes ; on la nomme *Taie* ou *Cataracte*. Cette maladie eſt l'épaiſſiſſement des liqueurs qui circulent dans le cryſtallin ou dans la membrane qui l'enveloppe, ou la formation d'une nouvelle membrane qui vient ſe jetter comme une toile à travers au-devant de la prunelle, & obſcurcit par conſéquent, & même fait perdre la vûe. Il y a peu de guériſon à eſpérer, par les mêmes raiſons qu'au Dragon. Cependant quand on s'en apperçoit dans ſon commencement, il n'y a aucun danger de barer la veine, & de faire les autres remedes : mais ſi c'étoit ſimplement dans la cornée que fût l'épaiſſiſſement, ou dans

l'humeur aqueuſe, comme il arrive à quelques vûes graſſes, on prend du ſel marin, que l'on enferme dans un morceau de bois d'aune, creuſé exprès & rebouché, on calcine le tout; & quand le bois eſt en charbon, on le retire, & on ſépare adroitement le ſel que l'on met en poudre; & avec le pouce on en introduit dans l'œil. Quand le mal eſt extérieur, il n'y a point de vûe que ce remede ne nettoye: mais ſi le mal eſt profond, il ne peut l'emporter.

De l'Onglet.

Il vient aux Chevaux, auſſi communément qu'aux hommes une incommodité qui n'eſt pas fort dangereuſe: mais qui étant négligée, pourroit faire perdre la vûe; on l'appelle *Onglet* : c'eſt une dilation variqueuſe des vaiſſeaux de la cornée tranſparente, qui vont ſe rendre par un tronc à la cornée opaque, & dont les membranes s'épaiſſiſſent inſenſiblement au point que les ramifications qui partent du centre de la cornée tranſparente qui eſt vis-à-vis de la prunelle, deviennent épaiſſes & & opaques, & ôtent par conſéquent la vûe au Cheval. Pour y remédier, il faut faire l'opération que l'on trouvera au Chapitre des Opérations.

De l'Etranguillon ou *Eſquinancie.*

Ce que l'on appelle aux hommes *Eſquinancie*, attaque dans les Chevaux les mêmes parties qui ſont le ſiége de l'étranguillon : c'eſt pourquoi nous regardons l'une & l'autre comme la même maladie, d'autant plus que les accidens ſont les mêmes dans l'homme & dans les animaux. Cette maladie eſt une inflammation des glandes maxillaires ſituées ſous la portion de la machoire inférieure, que nous avons appellée *la Ganache*; ce creux formé par les deux côtés de la ganache, s'appelle *l'Auge* ou *la Braye*. Par la proximité, cette inflammation ſe communique aux glandes voiſines, qui ſe trouvent ſituées à la baſe de l'os hyoïde, (c'eſt l'os du goſier) & même aux muſcles qui environnent cette partie, & aux glandes parotides, qui ſont celles qui ſe gonflent dans le mal qu'on nomme *Avives*. En ſe gonflant elles compriment les veines jugulaires, & font périr le Cheval en très-peu de tems d'une eſpece d'apoplexie, s'il n'eſt promptement ſecouru. Ce gonflement eſt ſi conſidérable que le Cheval ne peut tourner la tête ni à droite ni à gauche. On remarque dans cete maladie que le Cheval jette une pourriture verte par le nez, qu'il ne faut pas confondre avec la morve.

Les alimens trop chauds, comme le grain en trop grande quantité, le froid ſubit & glaçant d'une eau de puits ou de ſource, donnée à un Cheval arrivant en ſueur, ou la trop grande fraîcheur du lieu où on lui laiſſe reprendre haleine lorſqu'il eſt eſſoufflé pour avoir été ſurmené, ſont les cauſes les plus fréquentes de cette maladie.

Les accidens en ſont violens: ces glandes reſſerrées, & la lymphe qui y circule, congelée ſubitement par le froid, qui a ſaiſi cette partie, em-

pêchent les nouveaux ſucs qui y abordent, de s'y filtrer. La membrane qui enveloppe la glande déja tendue & comme *criſpée*, eſt obligée de ſe tendre encore; elle groſſit & comprime la trachée-artêre, qui eſt le canal de la reſpiration, & l'éſophage, qui eſt le paſſage des alimens ; & cauſe une douleur, non-ſeulement vive, mais déſeſpérante par le danger continuel de la ſuffocation, ce qui oblige l'animal à ſe veautrer & à ſe débattre, comme s'il avoit des tranchées.

Quelquefois ce mal eſt réellement accompagné de tranchées, auxquelles ſuccede une rétention d'urine : il eſt violent, dangereux, & demande un prompt ſecours.

Il faut ſaigner le Cheval auſſi-tôt qu'on s'en apperçoit, le vuider, & lui donner un lavement; réiterer la ſaignée de quatre heures en quatre heures; lui mettre du beure frais dans les oreilles, & lui étuver la gorge avec guimauve, graine de lin, alüine & feüille de lierre terreſtre, de chaque une poignée, boüillie en ſuffiſante quantité d'eau de riviere.

Il faut réiterer ces fomentations le plus ſouvent que l'on pourra; au moins cinq ou ſix fois le jour ; & après chaque fomentation, froter la gorge avec populeum, beure frais & huile de laurier fondus enſemble, & tenir la gorge bien enveloppée avec une peau de mouton. On peut auſſi lui paſſer dans la gorge par dedans un nerf de bœuf bien ſouple & uni avec lequel on portera du miel roſat dans le gozier, en l'introduiſant doucement, & le retirant de même deux ou trois fois, pour le nettoier.

Il faut lui ôter l'avoine, lui donner du ſon à la place, & le faire boire à l'eau blanche, ayant ſoin de bien battre le ſon de froment dans l'eau & lui donner très-peu de foin.

Lorſque le mal eſt ſi violent, que non-ſeulement le Cheval en perd l'appetit, mais même qu'il lui eſt impoſſible, à cauſe de l'inflammation, de pouvoir mâcher ni avaler; il faut lui faire une boüillie avec des biſcuits ſecs ou des croutes de pain, que l'on broyera dans un mortier, & que l'on fera boüillir dans trois pintes de bonne biere, ou dans une quantité ſuffiſante de lait, & que l'on fera prendre avec la corne.

Ordinairement le Cheval eſt hors de danger, quand il a paſſé dix à douze jours ſans mourir.

Des Avives.

LES avives ſont une inflammation prompte & ſoudaine des glandes parotides. Ces glandes ſont ſituées au-deſſous de la baſe de l'oreille en deſcendant vers le coin de la ganache. Le Cheval fait bien-tôt connoître qu'il en eſt incommodé par les violentes douleurs qu'il reſſent, tant dans cette partie que dans le ventre, parce que ce mal eſt toûjours accompagné de tranchées, & les tranchées de retention d'urine, ce qui oblige le Cheval à ſe tourmenter & à ſe débattre vivement. La réunion de ces deux accidens fait connoître que le mal principal eſt les avives; car il y

a des tranchées ſans avives, mais rarement des avives ſans tranchées. Auſſi le Cheval porte-t-il ſouvent la tête du côté des flancs à droite & à gauche, comme s'il vouloit montrer l'endroit où il ſent le plus de mal: il ſe couche & ſe releve ſouvent, ſans trouver une place où il puiſſe avoir du repos, & ne peut uriner. C'eſt pourquoi il faut commencer par lui mettre de la paille fraîche ſous le ventre pour le faire uriner, s'il eſt poſſible. Si cela ne ſuffit pas, on le menera dans une bergerie où il y ait un troupeau de moutons; & ſi cela ne fait point d'effet encore, on tâchera d'introduire dans le canal de la verge, un poux vivant, ou quelques morceaux de gros poivre concaſſé; enſuite on lui fera introduire dans le fondement le bras d'un homme graiſſé d'huile de noix; on fera preſſer la veſſie, & on frotera le fourreau avec la même huile.

Il faudra enſuite ſaigner le Cheval au col, puis peu de tems après ſous la langue; & dans l'intervalle lui donner trois quarterons d'huile d'amandes douces avec demi-ſeptier d'eau-de-vie (pour un petit Cheval) ou chopine (pour un Cheval de caroſſe), puis ſaiſir entre les doigts ces glandes gorgées, les manier, & écraſer fortement, & le battre avec le manche du boutoir ou du brochoir pour les meurtrir; car c'eſt une mauvaiſe méthode que de les ouvrir. Enſuite vous ferez une pâte avec des feuilles d'ortie verte que vous pilerez avec de fort vinaigre, de laquelle pâte vous remplirez les deux oreilles du Cheval, de façon qu'elle puiſſe y reſter ſept à huit heures. Après ces remedes, on pourra lui donner deux onces de thériaque, un quarteron de miel de Narbonne, un quarteron de ſucre, dans trois demi-ſeptiers de vin.

Si le Cheval continue d'être tourmenté de tranchées, on le ſaignera aux veines du flanc, & on lui donnera un demi-ſeptier de vin blanc, autant d'huile d'amandes douces, deux gros de cryſtal minéral & deux onces de thérébentine de Veniſe, avec une demi-once de poivre long en poudre, le tout mêlé enſemble. On remarque dans le bas de l'oreille en dedans une enflure, qui forme une eſpece de repli. Il faut le percer avec le biſtouri ou la lancette. Si le mal eſt récent, il n'en ſortira que du ſang corrompu; s'il eſt ancien, il en ſortira du pus.

Comme ce mal fait perdre l'appétit aux Chevaux, ſi le Cheval reſtoit pluſieurs jours ſans manger, il faudroit lui faire avaler quatre jaunes d'œufs avec une muſcade rapée, & un quarteron de ſucre, dans une pinte de vin rouge pour le fortifier & le ſoûtenir; ou bien lui donner la boüillie décrite au Chapitre de l'Etranguillon. Pour éviter ce mal, qui eſt fort dangereux, & n'arrive jamais que par des accidens étrangers au temperament du Cheval, comme d'avoir bû une eau vive & froide, ou courante, ou tirée d'un puits très-profond, (c'eſt pourquoi cette maladie eſt plus commune dans les pays de montagnes qu'ailleurs,) il faut avoir ſoin, ſi le Cheval n'eſt pas accoûtumé à la crudité de ces eaux, de la faire chauffer ou de la battre avec la main, ou d'y battre du

ſon de froment; ou ſi l'on n'a pas la commodité de faire aucune de ces choſes, de promener le Cheval au pas & au trot après qu'il a bû, pour échauffer l'eau dans ſon eſtomac par cette agitation.

De la Gourme.

CETTE maladie eſt une dépuration de la pituite épaiſſe & viſqueuſe provenant de la qualité des nourritures que le Poulain a eues, ou du climat dans lequel il eſt né; ce qu'il eſt aiſé de concevoir en faiſant attention, que dans les Pays Méridionaux, où l'air qu'on reſpire eſt plus ſec, & les plantes moins chargées de phlegme, les Poulains & les Chevaux ſont moins ſujets à cette maladie, que dans les Pays qui tirent plus ſur le Nord, climat auquel cette maladie ſemble être particuliere.

Cette dépuration ſe fait ordinairement par maniere de dépôt ſur les glandes qui ſont ſituées ſous la ganache, leſquelles s'engorgent conſidérablement, & viennent quelquefois à ſuppuration; quelquefois ſe dégorgent par les naſeaux ſous l'apparence d'une muſcoſité fœtide; & quelquefois ſe dégorgent des deux manieres à la fois, la tumeur qui ſe forme ſous la ganache ſe perçant quelquefois d'elle-même.

Il eſt rare que les jeunes Chevaux échappent cette maladie vers l'âge de trois ou quatre ans dans ce Pays-ci; & les deux manieres dont nous venons de dire que ſe terminoit cette maladie, ſavoir, par ſuppuration, ou en jettant par les naſeaux, ſont les deux plus favorables; car il arrive quelquefois qu'un Cheval jette ſa gourme en maniere de pus par diverſes parties, par une épaule, par un jarret, par-deſſus le rognon, par un avant-cœur, par un pié, &c.

Aucun âge n'en eſt cependant excepté; car il y a des Chevaux qui jettent dès la premiere année, d'autre dès la deuxieme ou la troiſieme: mais ceux qui jettent avant la troiſieme, ſont ſujets à jetter pluſieurs fois. Il eſt pourtant avantageux qu'ils la puiſſent jetter de bonne heure & dans les pâtures, parce que l'herbe purge le Cheval, & qu'ayant la tête baiſſée, cela facilite l'écoulement des matieres. Mais comme on n'a point cette commodité dans l'Hyver, il faut tenir le Cheval chaudement dans l'écurie, le faire boire à l'eau tiéde & blanche, lui ôter totalement l'avoine, & ne lui donner que du ſon.

La principale vûe que l'on doit avoir dans la cure de cette maladie, eſt de faire jetter par les naſeaux, ou de faire ſuppurer la glande ſous la ganache, autant qu'il eſt poſſible.

Quand un Cheval jette imparfaitement, il eſt rare qu'il porte ſanté, juſqu'à ce que cette maladie revienne dans un âge plus avancé, à ſix ou ſept, même à dix & douze ans; c'eſt ce qu'on appelle *Fauſſe gourme.*

Pour prévenir cet accident, quand il paroît diſpoſé à jetter, il faut lui faire un breuvage avec eau de ſcabieuſe, ſcorſonere, chardon béni, roſe & chicorée amere, & vin blanc, de chaque un demi-ſeptier; y dé-

layer une once de confection d'hyacinte, & le lui faire avaler, après l'avoir laiffé cinq heures au filet, & l'y laiffant autant de tems après; ou bien on lui fait un autre breuvage, avec la poudre cordiale, dont il a été parlé ci-devant.

En le débridant donnez-lui du fon moüillé d'eau chaude, & le faites boire tiéde & à l'eau blanche.

Donnez-lui matin & foir le lavement émolliant, décrit à la maladie du Feu, & lui feringuez plufieurs fois par jour dans les nafeaux de l'eau-de-vie battue avec huile d'olive; ou bien enduifez d'huile de laurier, une plume d'oie; faupoudrez le tout de tabac ou de poivre, & le mettez dans le nez du Cheval, ayant foin d'attacher ce plumeau au licol avec un fil, mettez le Cheval au maftigadour pendant deux heures, & réiterez le lendemain. Le troifieme jour au lieu de poivre ou de tabac, ufez d'ellebore en poudre, jufqu'à ce qu'il ceffe de jetter. Il eft bon encore de lui faire recevoir la fumée de quelques grains de geniévre jettés fur un réchaut de feu.

Si la tumeur fous la gorge eft fi confidérable qu'elle paroiffe plutôt difpofée à fuppurer qu'à fe dégorger par les nafeaux, frottez-la tous les jours avec parties égales d'huile de laurier & de beure frais, & le double d'onguent d'althea, mêlés à froid. Tenez le Cheval couvert & chaudement, & enveloppez-lui la gorge avec une peau de mouton la laine en dedans, pour achever de digérer & d'évacuer l'humeur qui caufe cette maladie, & dont le moindre refte eft un levain qui produit par la fuite une fauffe gourme, non moins difficile à guérir que la gourme fimple.

Si la tumeur ne paroît pas difpofée à bien fuppurer, prenez un verre d'huile d'olive commune, deux onces d'huile de laurier, deux onces de beure frais, & la groffeur d'une petite noix de poivre, & plein la coquille d'un œuf de vinaigre. Faites fondre le beure avec les huiles; quand le tout eft fondu, jettez le poivre, &c. & faites avaler le tout tiéde par les nafeaux au Cheval. Ce remede peut caufer des battemens de flanc, mais qui fe diffipent au moyen de lavemens émollians, que l'on réitera deux fois par jour: ce remede eft fi efficace qu'il guériroit une morve commençante, c'eft pourquoi on le donne dans la gourme ou fauffe gourme, quand on a le moindre foupçon de morve: on peut réiterer ce remede jufqu'à quatre fois, laiffant quatre jours d'intervalle entre chaque prife.

Quand un Cheval jette beaucoup, & qu'à cela près il boit & mange bien, & que l'on foupçonne la morve, donnez-lui cinq à fix fois, de cinq en cinq jours, deux onces d'huile d'afpic pure.

Pour faire jetter facilement & en peu de jours un Cheval, qui a peine à jetter par les nafeaux, foit dans la gourme, foit dans la fauffe gourme, on lui fait prendre dans fon ordinaire, compofé de moitié avoine & moitié fon, matin & foir, une bonne pincée d'une poudre compofée de parties égales de graine de paradis, graine de laurier, fouffre vif; le tout pulvérifé enfemble, & paffé dans un tamis. Il faut obferver que

plus la tumeur ſous la ganache eſt groſſe, moins le Cheval eſt en danger, plutôt & plus ſûrement il guérira; qu'en Eté ou au Printems, ſaiſons où cette maladie ſe manifeſte le plus communément, la ſeule pâture guérit preſque tous les Chevaux qui en ſont atteints; quoiqu'en Hyver, en apportant la précaution de tenir le Cheval bien enveloppé dans une écurie bien chaude, cette maladie n'eſt pas beaucoup plus dangereuſe.

On employe divers mêlanges d'onguens ſur la tumeur.

On peut ſe ſervir du ſuivant: onguent roſat, onguent d'althea, onguent populeum, miel commun, de chaque quatre onces; onguent baſilicum, huit onces: fondez le tout à petit feu; & après l'avoir retiré de deſſus, vous remuerez le mêlange, juſqu'à ce qu'il devienne froid.

Au défaut de ces onguens, on employera le cataplaſme ſuivant: prenez ſauge & lavende, une poignée de chacune, bien broyées dans un mortier; ajoûtez-y deux poignées de fleur de farine; faites bouillir le tout enſemble dans du vinaigre à diſcrétion. Le tout étant bien cuit, vous en appliquerez ſur les glandes qui ſont ſous la ganache, le plus chaud qu'il ſera poſſible, deux fois par jour.

Il eſt à propos de faire manger par terre tous les Chevaux qui jettent; cette attitude facilite l'écoulement des matieres par les narines. Il faut avoir attention de bien faire nettoyer la place où on met leur nourriture, pour qu'ils ne reſpirent point de pouſſiere. Lorſqu'ils jettent imparfaitement, on les aide par la fumée de ce parfum ou quelque ſemblable. Prenez oliban, maſtic, ſtorax calamite, ſemence d'ortie, agaric, baies de genievre & de laurier, de chaque une once, faites du tout une poudre dont on jettera une once ſur un réchaut de feu pour en faire recevoir la fumée au Cheval, après lui avoir mis la tête dans un ſac ouvert par les deux bouts, on réitere ce remede tous les jours pendant dix à douze jours.

De la fauſſe Gourme.

Cette maladie, qui comme nous avons dit, eſt le reſte d'une gourme jettée imparfaitement, eſt alors beaucoup plus conſidérable qu'auparavant, d'autant qu'aux accidens décrits dans la gourme, ſe joignent la fiévre, une difficulté de reſpirer, & de grands battemens de flancs, par où commence cette maladie, & par où on la diſtingue de la morve. Mais le Cheval n'eſt pas moins en danger, ſur-tout quand il vient de nouveau à jetter par le nez; car dans cet âge avancé, la dépuration ne s'y fait plus avec tant d'aiſance, & l'on aura beaucoup plus de reſſource dans la ſuppuration, en ce que la tumeur, à cet âge, n'eſt pas toûjours ſous la ganache, mais quelquefois à la partie externe de l'os de la ganache, au même endroit où viennent les avives.

Quand il n'y a point de tumeur ſous la ganache, le Cheval en eſt beaucoup plus malade, toute l'humeur étant obligée de ſortir par le nez. L'on obſerve encore que cette humeur eſt plus jaune que dans la

gourme, ce qui ne sert pas peu à les distinguer.

Il faut dans cette maladie, user de beaucoup plus de lavemens que dans la précédente, & beaucoup plus long-tems ; ensuite user des eaux cordiales ci-devant prescrites, s'il peut lever la tête ; & procurer, s'il se peut, une loüable suppuration, pour mettre le Cheval en sûreté.

Du Rhûme ou *Morfondement.*

CE que l'on appelle *Rhûme* dans les hommes s'appelle *Morfondement* parmi les Chevaux, le terme de Rhûme n'y étant point en usage. Cette maladie a ses accidens tellement semblables aux précédentes, qu'on ne la peut aisément distinguer ; car le Cheval paroît triste & dégoûté ; tousse ; jette aussi par les naseaux une pituite acre, gluante, blanche, ou verte ; & a les glandes engorgées sous la ganache, aussi-bien que dans les maux dont nous venons de parler. Il s'y joint quelquefois une fiévre assez violente, la respiration s'embarrasse, & il paroît en grand danger de suffoquer. On la distingue pourtant en ce que le gosier devient dur & sec au toucher. Cette maladie ne laisse pas d'être périlleuse & quelquefois longue.

Elle peut dégénérer en mal de Cerf, & le col devient roide & les dents serrées de façon, qu'il n'est point de force qui puisse ouvrir la bouche du Cheval, comme on le verra, quand nous parlerons du mal de Cerf. Elle peut aussi dégénérer en morve.

Il faut donc aussi-tôt qu'on s'apperçoit de la tumeur sous la ganache, la lui froter avec quelque onguent qui l'excite à jetter ; en voici un dont on peut se servir avec succès.

Prenez huile d'olive, huile de laurier, beure frais, de chaque une once ; onguent d'althea, deux onces ; mêlez à froid en consistence d'onguent ; s'il y a fiévre, donnez le breuvage décrit à la gourme, avec les mêmes précautions, & lui donnez, en le débridant, du son mouillé d'eau chaude, & qu'il boive aussi à l'eau blanche chaude.

Donnez aussi des lavemens émollians chaque jour, quoique plusieurs personnes, qui se mêlent de Chevaux, craignent de leur en donner dans le morfondement ; car l'expérience nous convainc qu'ils y font bien, & la raison nous en persuade : servez-vous de la description émolliante donnée à la maladie du Feu.

S'il n'y a point de fiévre, donnez-lui une prise de la poudre cordiale, décrite aussi au Feu.

De la Morve.

NOUS mettons la Morve à la suite de ces maladies, parce qu'elle leur succede quelquefois, quand elles ont été négligées ou maltraitées, & que les symptômes en sont fort semblables. Cette maladie a beaucoup de rapport à celle que l'on nomme pulmonie ou phtysie dans les hommes ; car à la toux près, que les Chevaux n'ont point ordinairement dans

ce

ce mal, le siége de cette maladie paroît être un ulcere dans le poumon, quoiqu'on trouve dans cette maladie des ulceres dans d'autres parties, comme le foie, la rate, les reins.

Cette maladie se reconnoît à un écoulement qui se fait par les naseaux, d'une humeur visqueuse, tantôt blanche, tantôt rousse, d'autres fois jaune ou verdâtre: joignez à ce signe, l'engorgement des glandes sous la ganache, lesquelles deviennent douloureuses & adhérentes à l'os. Quand même elles ne seroient pas adhérentes, si elles sont douloureuses, c'est un grand préjugé de morve.

On remarque communément que dans la morve les Chevaux ne jettent que d'un côté, & que dans le morfondement, ils jettent des deux.

L'on fait encore une épreuve : c'est de mettre la tête du Cheval sur un seau plein d'eau claire, & de brouiller l'humeur qui coule par le nez du Cheval. Si cette mucosité ou morve se précipite au fond, comptez que c'est du pus ; si elle surnage, il y a lieu de croire que ce n'est qu'une lymphe épaissie ; quelquefois même on y remarque quelque trace de sang: quand vous voyez ce signe, comptez la maladie pour incurable.

On connoît encore qu'un Cheval est morveux par cette épreuve: on trempe dans de fort vinaigre, un morceau de linge ou un plumaceau, qu'on lui fourre dans les naseaux ; s'il s'ébroue, (c'est l'éternuement du Cheval) il n'est point morveux, du moins confirmé; car il ne pourroit faire un mouvement si violent, s'il y avoit ulcere dans les naseaux: s'il ne s'ébroue point par conséquent, on le regarde comme morveux.

Cette maladie est périlleuse pour le Cheval: mais elle est encore très-dangereuse dans une écurie, & se communique aisément, même par l'air que les Chevaux respirent. Ainsi la premiere chose que l'on doit faire, est de séparer des autres, un Cheval atteint de cette maladie; ensuite vous lui ferez prendre le remede suivant en breuvage.

Prenez trois têtes d'ail, une poignée de graine de genievre, un demi-verre de suc de brione; pilez le tout ensemble; prenez outre cela poivre battu & gingembre en poudre, de chaque une once; canelle & clou de girofle battus, de chaque une once & demie; & deux cuillerées de bon miel; mettez infuser le tout dans une pinte de vin blanc, & passez la liqueur. Faites infuser d'un autre côté, une demi-once de bon tabac dans un verre de vin blanc, passez & mêlez les deux infusions, que vous ferez prendre au Cheval, ayant soin de le mener immédiatement après au trot & au galop, pendant un quart d'heure. Il faut qu'il soit deux bonnes heures devant & autant après sans manger ni boire. Il faut aussi le faire bien couvrir. Ce remede est violent, & le Cheval en est à l'extrémité : c'est pourquoi on ne le donne, que quand la morve est bien mauvaise. On s'en sert aussi pour le farcin.

En voici un autre qui est plus doux : Prenez deux onces de Mercure coulant, que vous faites amalgamer avec suffisante quantité de fleur de

soufre, dont on fait des pilules avec du beure. Au bout de huit jours, donnez-lui de nouvelles pilules, & ainsi de huitaine en huitaine.

Ou bien donnez-lui chopine de vin émétique de deux jours l'un, pendant quinze jours: mais malgré tous ces remedes, tenez le mal pour incurable, quelque peu invéteré qu'il soit; & même on ne doit tenter ces remedes que dans l'incertitude où l'on est de savoir si c'est cette maladie: car si l'on en est assûré, c'est une dépense inutile, cette maladie étant reconnue par tous ceux qui ont de l'expérience, pour être incurable. Nous ne sommes pas entrés dans le détail des trois especes de morve glandeuse, épineuse & chancreuse, dont parlent tous les gens qui se mêlent de Chevaux, tant parce qu'ils ne les caractérisent & ne les distinguent pas assez bien l'une de l'autre, que parce qu'ils les reconnoissent toutes trois pour incurables.

Du Lampas, ou *Féve*.

Le Lampas est une tumeur de la grosseur d'une noisette, qui se forme à l'extrémité antérieure de la mâchoire supérieure, proche des pinces: & quelquefois la chair descend d'un demi-doigt plus bas que les dents. Cette grosseur cause de la douleur au Cheval en mangeant, particulierement lorsqu'il mange du grain. Comme ce mal ne s'en va pas de soi-même, on est obligé d'ôter la féve, même aux jeunes Chevaux, quoique les dents de lait ne soient pas encore tombées. Cela se pratique avec un fer rouge fait exprès pour cet usage, lequel est plat par le bout, & large comme une piece de douze sols. On a soin de lui mettre auparavant dans la bouche un pas-d'âne enveloppé dans du linge, pour lui tenir la bouche ouverte, de crainte de le blesser. Il faut beaucoup d'adresse dans le Maréchal qui fait cette opération, premierement pour la faire en une application du fer chaud; secondement pour ne pas cautériser jusqu'à l'os; ce qui arrive quand on y revient à deux fois.

Quand les dents de lait sont tombées, on fait cette opération encore plus hardiment.

L'opération étant faite, il faut que le Cheval ne mange que du son mouillé pendant quelques jours; & s'il ne recouvre point l'appétit, il faut lui laver la bouche avec un linge trempé dans du vinaigre, dans lequel on aura broyé deux ou trois têtes d'ail, avec une petite poignée de sel: ce linge s'attache au bout d'un bâton.

Quoique cette incommodité ne passe pas pour maladie, il en peut cependant arriver de mauvaises suites, parce que le Cheval ne pouvant ni boire ni manger, tombe malade de foiblesse.

Barbillons.

On appelle barbillons de petites excroissances charnues, qui ont la figure des barbes d'un poisson, qu'on nomme Barbillon, situées à deux

doigts au-delà des crocs d'en bas à la partie latérale interne des dents; ce mal empêche un Cheval de boire, & par conséquent de manger, ce qui le feroit bientôt dépérir. La guérison de ce mal dépend de l'adresse d'un Maréchal à introduire des ciseaux longs sous la langue du Cheval, & à emporter d'un seul coup ces excroissances à droite & à gauche successivement; ce qui se fait avec le secours du pas-d'âne, comme pour ôter la féve. On tire la langue, & on prend garde que le Cheval ne retire la tête, parce qu'il pourroit arriver, que la langue resteroit dans la main, sur-tout si le Cheval étoit vif & peureux; car il n'y a point d'animal auquel la langue tienne moins. Après lui avoir coupé les barbillons, il sera bon de lui donner un coup de corne, & de lui laver la bouche avec du sel, de l'ail & du vinaigre pour le remettre en appetit.

Cirons.

IL vient à la bouche des Chevaux une incommodité qu'on appelle *Cirons*: ce sont de petits boutons blancs, qui viennent au dedans des levres, supérieure & inférieure, & qui passent la premiere peau. Pour les ôter, il faut se servir d'un clou de fer à cheval, ou d'un autre instrument semblable, pourvû qu'il ne soit pas trop tranchant, & prendre avec la main les levres l'une après l'autre, comme si on vouloit les retourner: ensuite on découpe la premiere peau à l'endroit des cirons, & on coupe légerement la chair en divers sens pour en faire sortir un peu de sang; après quoi on donne un coup de corne au Cheval, on lui lave la bouche, comme ci-dessus, & on le met au son moüillé pendant deux ou trois jours.

Des Surdents.

L'ON appelle *Surdents*, des dents mâchelieres inégales, & qui s'usent plus d'un côté que de l'autre; ce qui fait que ne portant point également l'une sur l'autre, le Cheval ne peut pas bien broyer les alimens, dont une partie retombe de la bouche. Quelquefois ces surdents deviennent si longues & si pointues, qu'elles blessent le palais & les gencives.

Le remede est de renverser le Cheval par terre, si l'on n'a point de Travail; de lui mettre un pas-d'âne dans la bouche; de lui casser avec une gouge & un grand fer, qui sert de marteau, cette excroissance osseuse, ou du moins l'évuider, s'il se peut; & lui faire ronger le carreau ensuite, pour unir les aspérités de la dent cassée.

Cette opération même de faire ronger le carreau, suffit pour unir les dents, & est moins dangereuse, mais demande beaucoup plus de patience. Le carreau est une grosse lime quarrée, qu'on met dans la bouche du Cheval entre les grosses dents, pour la lui faire mâcher pendant un quart d'heure, ou plus, s'il est nécessaire; au moyen de quoi ces surdents deviennent égales aux autres dents.

Il arrive quelquefois aux premieres dents au-dessus des crochets, qu'elles s'allongent considérablement, & ressemblent à des dents de Loup: on les coupe avec des triquoises.

La même chose arrive aux crochets; mais plus communément à ceux d'en bas: on est obligé de les rogner de même.

Des Barres & de la Langue blessées.

Les barres peuvent être blessées, non-seulement lorsqu'on est obligé de se servir de pas-d'âne, dont nous avons parlé dans l'opération précédente; mais un Cavalier qui a la main dure, un mors trop rude, & un coup porté par accident sur le mors ou sur les barres mêmes, peuvent y faire des écorchures, des blessures, & entamer jusqu'à l'os, & en faire sauter des esquilles. On peut juger par la cause de l'accident, combien la plaie est considérable. Si la cause n'en est pas connue, il faut examiner s'il n'y a point de pourriture & de puanteur dans la plaie, ce qui en fait un ulcere. Cela se connoît facilement en portant le doigt dans la plaie, & de-là au nez. Il faut chercher aussi s'il n'y a point d'esquille enlevée ou éclatée. Lorsque l'os paroît sain & entier, & qu'il n'y a point de puanteur, il faut se servir de billots de miel, qui se font de cette maniere. On prend un linge qn'on étend sur une table, & que l'on couvre de miel pur, ou de figues seches pilées avec le miel; après quoi on le roule, de façon qu'il fasse à peu près la grosseur du poignet. Ensuite on met ce rouleau dans la bouche du Cheval, & on l'y arrête par le moyen d'une corde attachée aux deux bouts du rouleau, & qu'on passe par-dessus la tête du Cheval comme une bride; & on le met quatre ou cinq fois par jour une heure à chaque fois: s'il y a pourriture ou quelque chose d'éclaté, il faut y mettre du sucre candi en poudre, ou du sucre commun.

Quant à la langue, si elle se trouve blessée, le repos, ou au moins un mors plus doux, en cas que l'on soit obligé de s'en servir précipitamment, la rétabliront en la frotant avec du miel rosat.

Si la bouche étoit fort échauffée, on pourroit piler de l'éclaire avec du verjus & un peu de sel, & quelques gouttes d'huile, & en froter la bouche. Quand il vient sur la langue un limon épais, que l'on appelle communément *Chancre*, on la frote avec poivre, sel & vinaigre mêlés ensemble.

Il est important de guérir promptement un Cheval, qui a la langue blessée; parce qu'il sent du mal long-tems à cette partie, il s'accoûtume à battre à la main & lever la tête.

Du Pissanesse ou *Pinsanesse.*

On trouve dans quelques Auteurs une maladie qai est peu commune dans ces Pays, puisque non-seulement nous ne l'avons jamais vûe, mais des Maréchaux, pendant plus de cinquante années d'expérience, n'en

n'en ont jamais entendu parler. C'eſt une maladie de l'avant-main, comme de l'arriere-main. Elle commence par une demangeaiſon conſidérable ſous le pié ; & le Cheval ne pouvant ſe diſpenſer d'y porter la dent, & même la langue, ce mal ſe communique avec une telle ſubtilité, qu'il en perd l'appétit ſur le champ. La langue lui devient toute noire, & tombe en vingt-quatre heures. Nous ne ſommes point garans de ces faits : mais nous les trouvons rapportés par divers Auteurs qui donnent, comme de concert, le même remede pour ce mal. C'eſt de ſaigner d'abord le Cheval à la pince du pié malade, puis lui laver la langue avec ſel & verjus ; & enfin le ſaigner de la langue ; & ils aſſûrent que le Cheval guérira miraculeuſement.

Du Tic.

Il y a deux ſortes de Tics ; l'un eſt naturel, & l'autre provient d'une mauvaiſe habitude.

Le Tic naturel, ou qui vient de naiſſance, eſt un mouvement involontaire des muſcles de certaines parties, comme des yeux, de la mâchoire, ou du col, leſquels agiſſant ſans le conſentement de l'animal, lui font faire des mouvemens, qu'il n'eſt pas le maître d'empêcher. L'on voit des hommes ſujets à cette premiere eſpece de Tic : mais elle eſt ſans remede.

La ſeconde eſpece de Tic, eſt une mauvaiſe habitude que les Chevaux contractent. Parmi une infinité de ces mauvaiſes habitudes, qu'il ſeroit trop long de rapporter, la plus commune, eſt de ronger la mangeoire ; & comme les uns la rongent plus volontiers avec la mâchoire ſupérieure, les autres avec l'inférieure, c'eſt ce qui fait que les uns ont les dents d'en haut plutôt uſées, les autres celles d'en bas. Ce défaut vient de ce que les Chevaux étant jeunes, & ſentant du mal aux dents qui percent les gencives, ils ſe ſont accoûtumés à ronger le bord de l'auge, pour faire paſſer cette démangeaiſon ; ou bien ils contractent ce défaut pour l'avoir vû faire à d'autres. Il réſulte beaucoup d'inconvéniens de cette habitude. Le premier, eſt qu'ils perdent une grande partie de leur avoine ; le ſecond, eſt qu'ils prennent beaucoup de vents, ce qui non-ſeulement les fait roter continuellement, choſe très-déſagréable à entendre ; mais encore leur donne ſouvent des tranchées, dont ils peuvent mourir. Il en eſt qui rongent continuellement leur longe & la coupent ; à ceux-là il ſuffit de leur mettre une chaîne. D'autres mordent tout ce qui ſe préſente à eux ; ceux-là ſont les plus dangereux, & la correction leur eſt néceſſaire. Pour ceux qui tiquent ſur l'auge, on la frote avec du fiel, ou de la fiente, ou bien on y met des lames de cuivre ou de fer : mais le plus ſûr eſt de leur donner leur avoine dans un ſac, & de les attacher court & haut à un anneau de chaque côté.

Du mal de Cerf.

CETTE maladie est une espece de rhumatisme universel, qui tient le corps roide dans toute son étendue, mais particulierement le col & les mâchoires, de sorte que le Cheval ne peut manger, & est autant en danger de mourir de la faim que de son mal. Dans cette maladie il tourne les yeux par un mouvement convulsif, comme s'il alloit mourir, de sorte qu'on n'en voit que le blanc; & il a par intervalle des battemens de cœur & de flancs si grands, qu'on croiroit qu'il va périr. En maniant le col, on le sent roide & tendu, & la peau aride. La fievre accompagne cette maladie, qui est souvent mortelle, & demande un prompt secours. Cette maladie est d'autant plus dangereuse, qu'elle est communément accompagnée de fourbure & de gras fondu. Si ces accidens n'y sont pas joints, il y a à espérer.

Il faut donc alors saigner promptement à la veine du col, & réitérer la saignée pendant douze à quinze heures, d'heure en heure ou au moins de deux heures en deux heures, n'en tirant qu'un verre environ à chaque fois; donnez au Cheval des lavemens émollians tous les jours, & frotez-lui la mâchoire & le col, si le mal ne le tient que dans ces parties, avec une composition de moitié eau-de-vie & moitié huile de laurier, & autant d'onguent d'althea, ou bien avec un mêlange de parties égales d'huile d'aspic, d'huile de thérebentine, & d'huile de laurier.

Mais si le Cheval en est attaqué par tout le corps, trempez un drap dans de l'eau-de-vie, ou si le Cheval n'en vaut pas la peine, dans de la lie de vin chaude, & lui enveloppez tout le corps, après le lui avoir froté avec la composition précédente, & le couvrez bien.

Si le Cheval n'a point de fievre, donnez-lui le quatrieme jour de la maladie, le matin à jeun, une prise de poudre cordiale, & le faites boire à l'eau panée.

Et au cas que le Cheval eût la fievre, donnez-lui le breuvage d'eaux cordiales, & le soir un lavement.

Lorsque le Cheval commencera à fianter des matieres liées & épaisses, cessez breuvage, poudre & lavement, & le mettez à l'usage d'une boüillie faite avec de la farine d'orge, & de l'eau bien cuite & bien claire; donnez-lui-en une pinte, & prenez garde qu'il ne perde haleine en l'avalant.

Il ne faut pas oublier le feu dans cette maladie. On passe un bouton de feu sur le haut de la nuque, près du toupet, avec un fer gros comme le doigt, & de la longueur du doigt, on y fait entrer un plumaceau enduit d'un liniment, fait avec une once d'huile de thérebéntine & une cuillerée de vers de gris en poudre; vous en passerez deux autres au-dessus des oreilles : mais à ceux-là on y passe un seton enduit du même liniment, ou du suppuratif, ou de quelqu'autre digestif.

Si le train de derriere eſt entrepris, paſſez au troiſieme nœud de la queue en remontant, un bouton de feu, & y mettez un plumaceau enduit du même onguent.

Si les mâchoires ſe ſerrent trop, mettez-lui un billot gros comme le poignet, enveloppé d'un linge chargé de miel, pour lui tenir la bouche ouverte, avant qu'elle ſoit tout-à-fait ſerrée, & pour lui mettre de tems à autre la mâchoire en mouvement, juſqu'à ce qu'il mange. Si les mâchoires s'étoient tellement ſerrées qu'on ne pût lui couler aucun breuvage dans la bouche, il faudra faire un coin de bois large & mince, & l'introduire en frapant doucement avec un marteau à pluſieurs repriſes & à pluſieurs heures de diſtance. Il ſuffit que l'on ait deux ou trois lignes de jour, pour qu'il puiſſe prendre des remedes & quelques alimens. On lui préſentera pour nourriture un peu de ſon, ou bien de la farine battue dans de l'eau.

Vous pouvez, pour lui froter les mâchoires, vous ſervir de l'onguent pour la nerf-foulure, ou onguent de nerfs, dont voici la deſcription.

Maniere de faire l'Onguent des Nerfs.

PRENEZ des fleurs de romarin, de lavande, de millepertuis, de camomille & de mélilot, de chaque une poignée, & les mettez dans un grand matras; verſez deſſus une pinte d'eſprit de vin bien rectifié; mettez par-deſſus un vaiſſeau de rencontre, que vous luterez bien; puis vous mettrez votre matras au bain-marie, ou ſur du ſable chaud, & l'y laiſſerez vingt-quatre heures, remuant de tems en tems, pour en faciliter la teinture; prenez d'autre part chamœpitis, marjolaine, romarin, menthe, rue, lavande, de chaque une poignée; genievre verd, deux onces; baies de laurier, racine de piréthre & maſtic, de chaque une once; benjoin, demi-once; caſtoreum & camfre, de chaque trois gros: pilez chacune de ces drogues ſéparément & les mettez enſemble dans un nouveau matras luté de même que le premier, avec ſon vaiſſeau de rencontre ſur un bain de ſable, ou bain-marie, & le laiſſez vingt-quatre heures de même, remuant de tems à autre pour en tirer une forte teinture. Au bout de vingt-quatre heures, mêlez dans un troiſieme matras vos deux teintures, que vous verſerez par inclination, & y ajoûterez une livre de ſavon marbré, coupé bien menu; couvrez d'un vaiſſeau de rencontre, lutez, & mettez de nouveau à un bain de ſable ou bain-marie remuant de tems en tems, juſqu'à ce que le ſavon étant parfaitement diſſous, le tout ſoit en conſiſtence d'onguent. Cet onguent eſt excellent non-ſeulement pour les nerfs-ferrures de vieil, pour les entorſes & foulures, mais encore pour les efforts d'épaule & de hanches.

Du Vertigo.

LE Vertigo eſt aux Chevaux ce que l'on appelle aux hommes *Délire*, ou *Phréneſie*, ou *Tranſport*; il en eſt aux uns comme aux autres;

de deux eſpeces, l'un tranquille, & l'autre furieux.

Dans le premier, le Cheval met la tête entre les jambes, va toûjours droit devant lui, ſans ſe détourner. Il paroît avoir les yeux renverſés, & va donner de la tête au mur, parce qu'il ne voit pas, & même ſe laiſſe tomber fort rudement par terre dans ſon étourdiſſement.

Cette maladie ſe traite à peu près comme la précédente ; on ſaigne le Cheval de trois en trois heures ; on lui met de même des boutons de feu ; enſuite on applique une peau de mouton toute chaude ſur la tête ; on le frote avec les mêmes onctions, & on lui donne les mêmes poudres cordiales.

Le Vertigo furieux eſt une eſpece de rage ; & l'on ne peut approcher du Cheval ſans beaucoup de péril ; il ne veut ni boire, ni manger ; il ſe débat, il ſe frappe la tête contre les murs, & paroît comme déſeſpéré ; quand il s'échappe, il cauſe de terribles déſordres. Des Auteurs prétendent que ce vertige vient d'un ver qui prend naiſſance dans la queue, & qui monte toûjours le long de l'épine du dos juſqu'à la tête, où étant parvenu, il cauſe tous ces ravages, lorſqu'il vient à toucher la duremere : mais cela n'a aucune vraiſſemblance; & les maladies qui attaquent le genre nerveux, ſont capable de produire cet effet. Il eſt aſſez inutile de donner des remedes pour ce mal, parce qu'on ne peut approcher du Cheval ; cependant ſi on le pouvoit, la ſaignée juſqu'à la défaillance, les lavemens rafraîchiſſans & purgatifs & les onctions précédentes, y pourroient donner du ſoulagement.

Cette maladie provient ſouvent d'un coup de ſoleil, ſur-tout ſi le Cheval a eu long-tems le ſoleil dans le front, étant au piquet la téte expoſée au plein midi : quelquefois auſſi de l'indiſcrétion d'un Ecuyer, qui aura fatigué trop long-tems un Cheval, en lui donnant une leçon trop violente & trop longue ſur les voltes ou pirouettes ; ce qui eſt capable d'étourdir un Cheval.

Il faut attacher un Cheval atteint de ce mal entre deux piliers, avec un licol à double longe, afin qu'il ne puiſſe ſe frapper la tête ni contre l'auge, ni contre le ratelier.

Du mal de Taupe.

CE mal vient aux Chevaux qui tirent au collier, préférablement aux Chevaux de ſelle ou de harnois : il vient ſur le ſommet de la tête, entre les deux oreilles, ou plutôt derriere les deux oreilles, à l'endroit où porte le licol ; & eſt une meurtriſſure qui dégénere en abſcès, qui fuſe ſouvent tout le long de la criniere. Les autres Chevaux peuvent pourtant gagner ce mal, lorſqu'ils tirent trop au licol, ſur-tout ſi le licol eſt fait de corde, ou lorſqu'ils ont reçû quelque coup violent ; ou bien quand ils ont été trop long-tems expoſés au ſoleil, comme il arrive au piquet à l'armée. Cette tumeur excede quelquefois la groſſeur du poing, & eſt remplie de ſang extravaſé ou d'eaux rouſſes ; s'étend tout du long de la criniere,& gagne beaucoup de terrein en peu de tems, à cauſe de ſa pente.

Les

Les Chevaux ombrageux sont plus sujets à ce mal que les autres; parce qu'à la moindre peur, ils tirent sur leur licol, qui écorche insensiblement cet endroit, y fait venir de l'inflammation, une tumeur, & finalement de la matiere.

Ce mal peut encore provenir d'un coup violent donné sur la tête du Cheval.

Il faut commencer par saigner promptement le Cheval, pour empêcher que le dépôt n'augmente, & réitérer même la saignée; puis raser le poil, & mettre, dessus toute la tumeur une charge avec poix, thérébentine, farine, saindoux, huile de laurier, & vieux-oing; ou bien on se sert de l'onguent de Montpellier. On purge, après quelques jours, le Cheval, & on réitere la purgation de tems en tems; car ces maux sont longs, & on en a vû durer plus de six mois.

Outre la charge que l'on applique sur la tumeur, on y passe encore au travers un bouton de feu de la grosseur du petit doigt, qui perce d'outre en outre, & ensuite un séton chargé d'un bon digestif, comme de suppuratif, thérébentine & jaunes d'œufs cruds; le lendemain on bassine la place avec de l'eau tiede, & l'on frote avec une teinture d'aloës, qui se fait, en mettant dissoudre de l'aloës dans de l'eau-de-vie; ou bien au défaut de cette teinture, usez d'oxicrat tiede. Il faut prendre garde que le Cheval ne s'écorche en se frotant; puis on jette dessus la plaie de l'os de seche en poudre, ou de la colofane, ou des os calcinés, ou de la savate brûlée; ou bien on se sert d'Egyptiac.

Tumeurs & blessures sur le Garrot.

L'UNE & l'autre viennent ou de coups, ou de morsures de Chevaux entr'eux, ou plus souvent de ce que la selle, dont les arçons sont entr'ouverts, a porté dessus, ou le coussin du harnois. Quand ce mal est négligé, de simple plaie, il devient ulcere.

Si c'est une simple foulure sur le garrot sans écorchure, & qu'il n'y ait pas lieu de soupçonner une extravasion de sang, on met dessus un liniment d'huile de laurier, onguent d'althea, & eau-de-vie, avec de l'essence de thérébentine & le basilicum, ou bien le suivant. Il faut prendre cinq ou six blancs d'œufs, les battre long-tems pour les mettre en écume; ensuite prendre une once d'alum de roche crud, qui n'est pas calciné; le mettre en poudre, comme de la farine, & le mêler parmi les blancs d'œufs: le tout étant bien mêlé, y ajoûter environ un verre d'esprit de thérébentine; battre encore tout cela, & y ajoûter autant d'eau-de-vie; & à force de battre le tout ensemble, cela deviendra comme une espece d'onguent, dont vous froterez l'enflure trois ou quatre fois par jour. On peut se servir encore du savon ordinaire dissous dans l'eau-de-vie, sur une assiette, que l'on met sur des cendres chaudes.

Mais s'il y avoit ulcere, & qu'il fût invétéré, on fait dessus une incision cruciale: c'est-à-dire, qu'on donne un égoût de chaque côté à l'ulcere, & par-dessus on fait une incision longitudinale; puis on prend

urine d'homme, deux pintes; sel, un litron; alum pilé, quatre onces; on met le tout dans un grand poëlon, qui tienne au moins quatre ou cinq pintes, parce que la liqueur monte beaucoup sur le feu, & l'on remue toûjours avec une petite cuillere de bois; on prend de cette liqueur pendant qu'elle bout, & avec la cuillere de bois, on en verse toute bouillante dans le garrot; on réitere le lendemain, & on laisse la plaie sept à huit jours sans y toucher. Il est rare qu'on soit obligé d'en venir à une troisieme projection, qu'on peut cependant faire, si la nécessité le requiert: mais il suffira, suivant les apparences, de mettre dessus de l'égyptiac, pour mondifier & sécher l'ulcere, & empêcher que le Cheval ne se frote.

Bien des personnes se servent, pour les simples foulures ou écorchures, de lappa major ou bardane, qu'ils appliquent dessus, ou bien de la morele.

On peut se servir encore de ce remede, dont nous venons de donner la description, pour les ulceres & blessures sur le rognon.

De l'effort d'Epaule, ou *du Cheval entr'ouvert*, ou *faux Ecart.*

QUELQUES personnes se trompent souvent à cette maladie, quand ils ne sont pas instruits de sa cause en traitant dans le pié un mal, qui a sa source plus haut; comme ils voyent un Cheval boiter, ils passent plusieurs jours à y mettre diverses charges, remolades, &c. puis parlent de le dessoler, & au bout de plusieurs semaines, s'avisent enfin que le mal pourroit bien être dans l'épaule. C'est pourquoi, lorsque l'on voit un Cheval boiter, il est d'une très-grande importance de chercher quelle en est la cause; car il y en a une infinité qui peuvent occasionner cet accident. Un clou de rue, un chicot, un morceau de verre ou de grès qui aura percé la sole, & même le petit-pié, une atteinte que le Cheval se sera donnée en courant, ou qu'il aura reçûe, toutes les maladies de jambe & de pié, dont nous parlerons dans la suite & plusieurs autres, sans compter le mal d'épaule, peuvent le faire boiter.

Voici les signes les plus ordinaires pour reconnoître ce dernier, lorsque l'on n'a point été témoin de l'accident. Premierement, voyant le Cheval ne s'appuyer bien que sur trois jambes, il faut examiner le pié qu'il léve, la fourchette & la sole, & faire lever le fer, pour voir s'il ne cacheroit point le mal, ou s'il ne le causeroit pas lui-même étant trop serré; ou par quelques clous qui serreroient trop la veine, ou le petit-pié, &c. puis avec des triquoises, on pince la sole & le sabot tout au tour, après avoir fait parer le pié. Si le Cheval ne feint point à toutes ces épreuves, on examine le paturon & le boulet; on voit s'il n'y a point d'entorse; on passe la main le long du nerf en remontant vers l'épaule, & ne trouvant mal ni douleur jusques-là, on la frote un peu rudement, en pressant avec la main. Le Cheval pourra alors témoigner quelque douleur, d'où on conjecturera que cette partie est le siége du mal. On a coûtume de faire promener un Cheval

un eſpace de tems un peu conſidérable, quand il paroît boiter, pour l'échauffer, & lui dénoüer les épaules : s'il arrive qu'après cet exercice il ne boite plus, on en conclut que le mal étoit dans l'épaule, & cela eſt vrai. Mais s'il boite plus fort, il ne faut pas conclure que le mal ſoit dans le pié néceſſairement. Cela arrive cependant d'ordinaire : mais quand le mal d'épaule eſt un peu conſidérable, il ne fait qu'augmenter par cet exercice, & fait boiter le Cheval tout bas, auſſi-bien que s'il avoit mal au pié.

La plus ſûre maniere pour connoître le mal d'épaule, c'eſt de faire troter le Cheval en main quelques pas, & d'examiner comme il porte toute la jambe malade, ſi au lieu de porter toute la jambe ſur une ligne droite en avant, il prend un cercle poûr y arriver. Ce mouvement qui s'appelle *Faûcher*, eſt le ſigne le plus certain, que le mal eſt dans l'épaule, & ſi on examine bien le Cheval, on le reconnoîtra infailliblement peu ou beaucoup, en cas qu'il ſoit atteint de ce mal, & de plus il traîne la pince, comme s'il étoit déboulete, quand il marche & quand il eſt repoſé, il a toûjours la jambe malade en l'air & en avant.

Cet accident arrive ſouvent pour une chûte ou pour un effort que le Cheval a fait, pour ſe retenir & empêcher la chûte. Dans cet effort, il met en contraction les muſcles extérieurs de l'omoplate & de l'épaule, écarte ainſi des côtes, les os de l'épaule, qui y ſont unis par des attaches fibreuſes ſeulement. Par cet écart, il ſe déchire de ces parties fibreuſes, qui laiſſent ſuinter des gouttes de lymphe & de ſéroſité, leſquelles forment des amas d'eau qui devenue, par ſon extravaſion, corps étranger, incommode conſidérablement le Cheval, & empêche la réunion de ces parties, & même y attire une fluxion de nouvelles humeurs.

Il faut donc commencer par ſaigner le Cheval à l'ars, recevoir ſon ſang dans un vaiſſeau & le remuer avec la main, de peur qu'il ne ſe grumele, y mêler un demi-ſeptier d'eau-de-vie, & en faire une charge ſur l'épaule.

Si c'eſt un Cheval de prix, au lieu de ſon ſang, mêlez avec de l'eau-de-vie du baume ardent, ou bien mêlez parties égales d'eſſence de thérébentine, d'eau-de-vie & d'huile d'aſpic.

Si ces remedes ne ſuffiſent point, vous réitérerez la ſaignée, & vous paſſerez un ſéton au-dedans de l'épaule du Cheval, & non au palleron, & le ſuſpendrez ou le retiendrez au ratelier, de façon qu'il ne puiſſe ſe coucher de quinze jours, afin que les humeurs, que le ſéton ou l'ortie fera ſortir, puiſſent avoir leur écoulement. Le Cheval étant obligé de demeurer long-tems ſur ſes jambes, courroit riſque de devenir forbu, ſi l'on n'avoit ſoin de le ſaigner de tems en tems.

On peut, au lieu du ſéton ou de l'ortie, appliquer une roue de feu ſur la noix : (on appelle la noix le joint de l'humerus avec l'omoplate.) Il y a un inconvénient, c'eſt que le Cheval en demeure marqué toute la vie, mais auſſi ce remede eſt plus efficace que le ſéton.

Il faut remarquer que tous ces remedes, quelques puiſſans & efficaces qu'ils ſoient, ne conviennent pas à toutes ſortes de maux d'épaule, que l'on prend preſque toûjours pour des écarts ou faux écarts (quoiqu'à tort); parce que le Cheval boite de l'épaule. Voici trois cas où ces remedes ſeroient inutiles. Le premier, c'eſt lorſqu'un Cheval eſt foulé ou trop preſſé par un des arçons de la ſelle, ſoit par la malfaçon de la ſelle, ſoit parce qu'il aura monté deſſus quelque gros homme peſant, qui aura eu un des étriers plus long que l'autre; en ſorte qu'un Cheval en ſera incommodé tant qu'il ne changera pas & de cavalier & de ſelle.

A ce mal il ſuffit de faire des frictions avec le ſavon & l'eau-de-vie, ou autre remede ſemblable; & pour prévenir la récidive, changer la ſelle. Le ſecond cas où un Cheval boite de l'épaule, c'eſt lorſqu'en marchant, il ſe ſera froiſſé l'épaule contre un arbre, un mur, ou quelque choſe de dur. Il faut employer les mêmes remedes que dans le cas précédent; & il ſeroit inutile alors d'employer le feu, le ſéton, ni l'ortie.

Le troiſieme cas eſt quand un Cheval a les épaules plates & ſeches, ou de naiſſance ou par le travail. Ce dernier cas eſt ſans remede; & ceux dont nous venons de parler, ſont diamétralement oppoſés à la cure qui conviendroit en pareil cas; puiſqu'il faudroit bien plutôt chercher à nourrir l'épaule, qu'à la deſſécher.

De l'Ecorchure entre les Ars, ou *du Cheval frayé entre les Ars.*

On appelle un Cheval frayé entre les ars, lorſqu'il eſt écorché dans le pli de cette partie. Ces deux termes ſignifient la même choſe; cet accident, qui eſt fort léger, arrive quand un Palfrenier n'a pas ſoin de nettoyer cette partie, qu'il oublie fort ſouvent; & lorſque le Cheval a le cuir tendre; ou à la ſuite d'un long voyage.

Le remede eſt de prendre parties égales de graiſſe de rognon de mouton & de miel, & d'en faire un onguent à froid, que l'on applique ſur le mal; & de tenir enſuite la partie nette pour éviter la récidive.

De l'Ancœur, *Avant-cœur*, ou *Anti-cœur.*

C'est une tumeur contre nature, formée par un amas de ſang extravaſé à la partie antérieure du poitrail qui ſe communique ſouvent ſous le ventre, juſqu'au fourreau aux Chevaux, & juſqu'au mammelles aux Cavales.

Cette tumeur approche de la nature du bubon peſtilentiel.

La triſteſſe du Cheval, les battemens de cœur, la fievre ardente & les défaillances, juſqu'à tomber par terre, auſſi-bien que le dégoût univerſel, en ſont les ſymptômes.

Il faut tâcher de faire venir cette matiere à ſuppuration. C'eſt pourquoi il faut appliquer ſur la tumeur une charge compoſée avec un li-

tron

tron de farine, une demi-livre de poix noire, autant de poix blanche, demi-livre de thérebentine, un quarteron d'huile de laurier, avec une demi-livre de ſain-doux ou vieux-oing : faites cuire le tout à petit feu, & chargez le Cheval.

On peut ſe ſervir auſſi de l'onguent de Montpellier : mais comme il eſt trop coulant, il faut le corporifier avec ſuffiſante quantité de poix.

Si la tumeur étoit trop lente à venir à ſuppuration, on ouvriroit la peau avec un biſtouri entre les deux jambes de devant au bas du poitrail ; & avec la corne de chamois, on feroit une loge entre cuir & chair à droite & à gauche, ſuffiſante pour y placer un morceau de racine d'hellebore noir, trempé pendant quelques heures dans du vinaigre, de la groſſeur d'une noix ; enſuite on recout la peau. Si au bout de vingt-quatre heures il ſe trouve en cette partie une tumeur groſſe comme la tête d'un homme, c'eſt un ſigne qui fait eſpérer une prompte guériſon. Cette maladie eſt preſque mortelle dans les pays chauds, fort dangereuſe dans les climats comme le nôtre, & très-peu en Hollande & dans les Pays froids.

De la Loupe.

LA loupe eſt une tumeur molle & indolente dans ſon commencement, enfermée dans un kiſte ou dans une poche, laquelle groſſit inſenſiblement, & eſt ſituée entre le cuir & les muſcles aux environs des parties membraneuſes. Ces ſortes de tumeurs renferment ordinairement des humeurs glaireuſes, quelquefois une matiere ſemblable à du plâtre, quelquefois à du ſuif : quelquefois une matiere charnue, & quelquefois d'une autre nature.

Quand cette tumeur roule aiſément ſous la peau, on peut eſpérer de la fondre ou réſoudre : mais quand elle eſt adhérente, cela eſt beaucoup plus difficile. Cette tumeur apporte plus de difformité que d'incommodité réelle, à moins qu'elle ne ſoit ſituée ſur quelque articulation, & que par cette cauſe elle n'empêche l'action & le mouvement.

Les Maréchaux connoiſſent peu cette eſpece de loupe qui vient indifféremment ſur toutes les parties du corps : mais voici la maladie à laquelle ils donnent ce nom, quoiqu'elle ne ſoit rien moins qu'une loupe.

Il eſt des Chevaux qui ſe couchent en vaches, c'eſt-à-dire, les jambes ſous le corps. Lorſque les éponges du fer ſont trop longues, elles bleſſent le coude & le meurtriſſent ſi conſidérablement, que peu d'heures après on trouve un eckymoſe fort grande, (on appelle *Eckymoſe*, un ſang extravaſé, ou épanché hors des vaiſſeaux) & une tumeur qui ſe voit quelquefois égale en groſſeur à la tête d'un homme ; cette loupe eſt fort dangereuſe, & veut un prompt ſecours ; il faut d'abord déferrer le Cheval, & rogner toutes les éponges, quand on voudra le ferrer de nouveau. Il faut le ſaigner, parce qu'ordinairement dans ce mal, il eſt

entrepris de tous ses membres, & employer les mêmes remedes que dans l'Avant-cœur.

Si la tumeur est trop considérable pour espérer un bon succès de ces remedes, & qu'elle paroisse remplie d'eau rousse ou de pus, mettez une pointe de feu par-dessous pour donner égoût à la partie.

Si l'on s'apperçoit de la tumeur dès le premier jour, & qu'elle ne soit pas considérable, après avoir remédié à la ferrure, il suffira de laver cinq à six fois par jour la tumeur avec l'eau la plus froide que l'on pourra trouver, par le moyen d'une éponge, & d'employer un seau d'eau à chaque fois.

Des Malandres.

C'EST une espece d'ulcere qui se forme au pli du genou en dedans, où la peau se trouve fendue & rongée par l'acreté des humeurs qui en découlent. Ce mal rend quelquefois le Cheval boiteux, ou du moins lui tient la jambe roide au sortir de l'écurie. Le poil se trouve mouillé & hérissé en cet endroit, & plein d'une saleté grenue. Quelquefois il s'y forme une croûte plus ou moins grosse.

Outre que ce mal n'est pas aisé à guérir, quand on le pourroit faire certainement, il ne faut pas toûjours risquer de le faire subitement, parce que les accidens seroient pires que le mal, l'humeur descendant dans le pié, où elle produit souvent ce qu'on appelle un Fic ou Crapau; c'est pourquoi il faut seulement tâcher de l'adoucir & d'en empêcher le progrès.

Ce mal est plus ordinaire à des Chevaux chargés de poil, & nourris dans des pâturages gras & humides, qu'à d'autres. Ce mal paroît souvent se guérir en Eté, quoique cependant la place en reste toûjours marquée, tant parce que la transpiration, plus abondante dans cette saison, détourne une sérosité surbondante, qui est la cause de ce mal, que parce que la poudre qui vole alors en l'air, les desseche en partie. Dans l'Hyver au contraire, la transpiration moins abondante, oblige les sérosités superflues de refluer sur cet égoût, & les éclaboussures des boues irritent ces crévasses, & entretiennent ces ulceres, qui restent exposés à toutes les injures de l'air; & font souvent broncher & même tomber un Cheval, excellent d'ailleurs.

Il est vrai que cela ne diminue pas infiniment le prix d'un Cheval: mais il est beaucoup mieux qu'il soit entierement sain.

Pour procéder avec sûreté à la guérison de ce mal, qui ne differe que par la situation seulement, des Solandres & Mules traversines, dont il sera parlé dans leur lieu; il faut commencer par purger le Cheval, pour en détourner la source; ce que l'on réitérera plusieurs fois pendant la cure: & après la premiere purgation, on fera usage d'un des onguens suivans.

Mêlez ensemble parties égales de populeum, de savon noir & de beurre frais; & frotez le Malandres matin & soir, avec ce mêlange. Ou bien

prenez un quarteron de poudre fine d'écailles d'huitres bien calcinées, autant pesant de navets ; nettoyez, pilez vos navets, & mêlez le tout dans une demi-livre de sain-doux, que vous ferez cuire en consistence d'onguent.

Du Sur-os, de l'Osselet, & de la Fusée.

Le sur-os est une tumeur dure, calleuse & sans douleur, qui croît sur l'os même du canon, à la partie latérale, tant interne qu'externe.

On en distingue trois sortes.

La premiere, est lorsqu'il se trouve seul.

S'il est malheureusement placé dans le genou ou sous le tendon, que l'on appelle en terme de Cavalerie, *Nerf* : il est très-mauvais, fait boiter le Cheval, & le rend inhabile au service. S'il est éloigné de l'un & de l'autre, c'est un défaut, mais qui n'empêche pas qu'on ne puisse tirer du service d'un Cheval, à moins que le mal ne s'étende.

La seconde espece est le chevillé, c'est lorsque sur la même jambe, il y en a un d'un côté, & l'autre de l'autre, se correspondant si juste, qu'on croiroit l'os traversé d'une cheville osseuse.

La troisieme, est lorsque deux se trouvent au-dessus l'un de l'autre du même côté du canon sur la même ligne, on l'appelle alors *Fusée*.

L'on voit quelquefois à la partie interne & supérieure du canon, un gros sur-os, qui semble s'étendre jusques dans le genou ; c'est une dilatation de la partie latérale de la tête, ou extrémité supérieure du canon. Il n'estropie pas le Cheval comme le sur-os dans le genou; mais il est très-dangereux : on l'appelle *Osselet* improprement. La même chose arrive aussi quelquefois à l'os du paturon. Comme la différence de ces accidens est difficile à connoître, ils sont toûjours fort suspects.

Le sur-os simple qui n'approche pas du genou ni du nerf, se dissipe ordinairement de lui-même, & n'a besoin d'aucun remede : mais on en voit peu de cette espece au-dessus de huit ou neuf ans.

Toutes ces maladies viennent souvent au Cheval, pour s'être blessé l'os au travers du périoste. L'os contus recevant de nouveaux sucs nourriciers, & ayant perdu son ressort, se dilate & forme cette éminence. Les maladies internes peuvent aussi y contribuer.

Voici la maniere de les traiter. Il faut commencer par raser le poil où est le sur-os; le battre long-tems & à petits coups avec un bâton applati par un côté, afin de le ramollir ; ensuite y appliquer le remede suivant.

Prenez mercure deux onces; euforbe trois gros; soufre trois gros; cantarides un gros ; reduisez le tout en poudre & l'incorporez avec huile de laurier; appliquez-le sur le sus-os, & l'y laissez vingt-quatre heures.

Ce remede demande une main légere & habile, parce que si ce caustique, qui est violent, venoit à s'étendre au-delà des limites qui lui doi-

vent être prescrites, il causeroit du dégât, & feroit une escare trop considérable.

En voici un autre, qui ne laisse pas de demander beaucoup d'adresse.

On fait bouillir dans un poisson d'huile de noix la grosseur d'un pois de sublimé corrosif. Le Cheval étant tenu ferme, ou placé dans le travail, on trempe dans cette huile bouillante un noüet d'ail, qu'on a auparavant attaché ferme au bout d'un bâton, & on le porte avec quelques gouttes d'huile bouillante sur le sur-os, en pesant un peu. On réitere deux fois de deux jours l'un cet attouchement. Quand l'escare est tombée, on jette dessus de la savate brûlée, ou de la poudre d'huitre calcinée, & on recommence le lendemain.

On préfere ordinairement à tous ces remedes l'étoile de feu; on verra au Chapitre des Opérations, la maniere de la mettre. On donne à l'osselet, suivant sa grandeur, deux ou trois petites raies de feu. Il est vrai que ce remede ne guérit pas le sur-os: mais comme ce mal n'est dangereux que dans ses suites, il l'empêche de croître, & c'est assez.

A la fusée, une étoile ne suffisant pas, on donne le feu à couleur de cerise en raie ou en fougere. (Voyez le Chapitre des Opérations) & si le nerf étoit adhérent, il n'y auroit pas de danger à le toucher légerement avec le couteau de feu pour le détacher.

Il y a encore un autre procédé pour traiter les sur-os & les fusées, qui consiste après les avoir amollis à petits coups, comme dans la méthode précédente, à y donner quelques petits coups de flamme ou de lancette, pour percer la peau à plusieurs endroits sur l'étendue du sur-os ou de la fusée, en faire sortir du sang, dégorger & faire pénétrer avec plus d'activité le remede que l'on y applique ensuite.

Ce remede est de l'essence de térébenthine, dont on imbibe un plumasseau de filasse, que l'on met sur le mal; on pose pardessus une compresse en cinq ou six doubles: on recouvre le tout avec un morceau de vessie de bœuf ou de cochon; & on tient tout cet appareil en état, non avec une corde, mais avec une bande de linge de la longueur & de la largeur à peu près d'une bande à saignée de pié pour les hommes. Il ne faut lever cet appareil qu'au bout de vingt-quatre heures, & le renouveller trois ou quatre jours de suite.

Quelques-uns donnent le nom d'osselet, particulierement aux exostoses ou excroissances osseuses, qui viennent à la partie inférieure du canon en approchant du boulet, & distinguent ce mal en trois especes, comme nous avons fait le sur-os: mais la différence de la situation ne doit pas faire faire deux especes d'un mal, qui au-dessus ou au-dessous du milieu du canon a toûjours la même cause, le même prognostic, & demande la même cure.

Du Nerf féru.

EN terme de Cavalerie, le nerf étant un terme consacré pour signifier

fier tendon, il s'enſuit que la nerférure eſt l'atteinte qu'un Cheval ſe donne ou reçoit à un des tendons de la jambe. La grandeur de l'atteinte ou du coup, fait juger de la grandeur & de la conſéquence du mal, ſi l'on a vû donner le coup: mais on s'en apperçoit plus communément, parce que l'on voit boiter un Cheval.

Il faut examiner les jambes en preſſant le nerf entre les doigts de haut en bas; & quand on vient preſſer l'endroit du nerf ou tendon qui a été contus, on reconnoît aiſément que le Cheval y reſſent de la douleur. Quoique la peau n'ait pas été entamée, la meurtriſſure peut avoir été très-conſidérable: c'eſt pourquoi il faut y apporter remede au plutôt. Si l'on s'en apperçoit ſur le champ, quelque conſidérable que puiſſe être le mal, il y a lieu d'eſpérer qu'il ne ſera pas long ni dangereux, en le traitant comme il convient.

Coupez en deux une groſſe éponge, que vous tremperez dans un mêlange de parties égales de fort vinaigre & d'eſprit de térébenthine battus enſemble; enveloppez-en toute la jambe, & particulierement le nerf dans toute ſa longueur; recouvrez vos éponges avec de la veſſie, & retenez le tout en état avec une ou pluſieurs bandes de linge, ayant attention de ne pas trop ſerrer le nerf, ce qui ſeroit un mal plus grand que le premier.

Au défaut de ce remede, on peut ſe ſervir du ſuivant.

Prenez de la mie de pain bien broyée, paitriſſez-la avec bonne bierre, comme pour en faire du pain; & enſuite la délayez avec de la bierre encore, comme de la bouillie; faites-la cuire, & y ajoûtez la groſſeur d'une noix de populeum, & autant d'onguent roſat; étendez ce cataplaſme ſur du linge blanc de leſſive & l'appliquez; mettez par deſſus des compreſſes trempées dans l'oxycrat chaud, & ayez ſoin de les imbiber de tems en tems du même oxycrat juſqu'à guériſon.

Il y a pourtant des nerférures, que l'on ne peut guérir ſans y mettre un feu léger en fougere ou en pate d'oie; & quand le mal dure trop long-tems, on prend ce parti, ou bien lorſque la nerférure qui ſe préſente à guérir, eſt ancienne.

De l'Entorſe, où *Mémarchure*.

L'Entorse eſt une extenſion violente des tendons & des ligamens qui aſſemblent les deux os du paturon avec le canon & le petit-pié, quoiqu'il n'y ait point de diſlocation, qui eſt un fait à part. Ce mal peut être très-conſidérable, premierement, par lui-même: mais de plus, parce que ce mal, demandant le repos, le poids du corps du Cheval, qui porte entier ſur l'autre jambe, le met en danger de devenir forbu.

S'il y avoit diſlocation, c'eſt-à-dire, que l'os fût dérangé de ſa place, & ne roulât plus dans ſa cavité ordinaire, le mal ſeroit ſi conſidérable, qu'il ſeroit inutile de ſonger à y appliquer des remedes. Il faudroit plutôt ſonger, ſi faire ſe pouvoit, à rétablir cette luxation ou diſlocation.

La différence que nous mettons entre l'une & l'autre, eſt que dans la luxation, l'os reſte en partie dans ſa cavité, & en eſt en partie dehors. Celle-ci eſt plus dangereuſe, parce qu'elle tient plus long-tems les ligamens tendus dans un état violent; & dans la diſlocation, l'os étant ſorti entierement de ſa boîte, les ligamens reprennent leur étendue naturelle. Mais toute l'adreſſe des plus habiles Maréchaux de nos jours, n'a pas encore été juſqu'à ce point de perfection; & ils abandonnent un Cheval dans cet état. Il faut eſpérer qu'avec le tems ils imiteront l'heureuſe hardieſſe des Chirurgiens, qui entreprennent avec ſuccès cette opération ſur les hommes.

Les Maréchaux ne remédient donc aux entorſes, que lorſqu'elles ſont de ſimples extenſions ou foulures de tendons; & leur cure conſiſte dans le moment à laiſſer le Cheval en repos, & à appliquer deſſus des remedes aſtringens & les repercuſſifs les plus forts, pour le premier appareil, afin de raffermir & reſſerrer les parties qui ont été outrément tendues, & y empêcher la fluxion des humeurs.

Si ce premier appareil n'emporte pas le mal, il faudra épincer le Cheval, c'eſt-à-dire, le ſaigner en pince, enſuite froter le boulet avec de l'eau-de-vie & de l'eſſence de térébenthine, & appliquer deſſus un cataplame fait avec trois demi-ſeptiers d'urine, un quarteron d'huile d'olive & un picotin de ſon, le faire bouillir deux ondées, & mettre ce cataplame ſur des étoupes, l'appliquer chaud ſur le mal, le laiſſer vingt-quatre heures, & réitérer pendant cinq ou ſix jours.

Si le Cheval ſe trouve ſoulagé, vous le froterez avec de l'eau-de-vie, ou du baume de romarin; s'il ne va pas mieux, vous froterez la partie avec un demi-ſeptier de baume ardent & autant d'eau-de-vie.

Voici un autre remede. Prenez huile de laurier, eſſence de térébentine & eau-de-vie, c'eſt une eſpéce de véſicatoire fort doux, que les Maréchaux appellent feu mort, parce qu'il fait tomber le poil; vous en frotez le boulet une fois, & quand le feu mort a fait ſon effet, on le frote tous les deux jours avec de l'eau vulnéraire & du ſavon noir pendant ſix jours, après quoi on l'envoie à l'eau. Comme on ne trouve pas partout les remedes dont on a beſoin ſur le champ, on peut uſer du ſuivant qui ſe trouve aſſez communément partout.

Prenez vieux-oing, une livre; vinaigre, une bouteille. Il faut faire hacher & piler le vieux-oing, enſuite le mettre dans un pot avec une bonne poignée de farine de ſeigle; à ſon défaut on peut ſe ſervir d'autre farine; & ſi l'on n'en a point, prenez du ſon: vous aurez enſuite la moitié d'une peau de lievre hachée bien menue, vous ferez bouillir tout cela enſemble, & l'étendrez le plus chaud que le Cheval pourra le ſouffrir ſur une autre peau de lievre du côté du poil, pour l'appliquer tout au tour de la jointure: réitérez ce remede toutes les vingt-quatre heures juſqu'à guériſon.

Voici encore un remede qui eſt fort aſtringent & capable de reſſerrer ces parties. Prenez une chopine de vin blanc, une poignée de farine de froment, un quarteron de miel, demi-quarteron de ſain-doux, une

poignée de roſes de Provins, quatre blancs d'œufs, deux onces de bol d'Arménie, & deux onces de térébenthine, mettez le tout dans un pot de terre bouché, frémir ſur le feu, & après jettez-y un demi-ſeptier d'eau-de-vie; faites un cataplame ſur des étoupes, l'appliquez tout chaud ſur le boulet, & réitérez juſqu'à guériſon. A chaque fois lavez le mal avec eau-de-vie ou eſprit de vin.

Si le mal eſt récent, & que l'on ſoit à portée d'un ruiſſeau ou d'une riviere, le plus court & le plus ſimple eſt d'y mener le Cheval ſur le champ, & de l'y remener cinq ou ſix fois par jour, & de le laiſſer une heure à chaque fois. Après quoi ſi cet expédient, qui ſouvent réuſſit ſeul, ne ſuffiſoit pas, on auroit recours aux autres remedes que l'on vient de décrire.

Mais ſouvent après tous ces remedes on eſt obligé d'en venir au feu, que l'on met en côte de melon ſur le boulet, ou autrement, s'il convient mieux; & ce dernier remede eſt le plus ſûr de tous, mais ſon effet eſt long.

Nous avons parlé dans cet Article d'un remede qui eſt fort uſité pour les Chevaux, & même pour les hommes. C'eſt le baume ardent qui eſt très-aiſé à faire. Mettez demi-once de camfre en poudre dans chopine d'excellent eſprit de vin, mettez-le dans un matras, adaptez-y ſon vaiſſeau de rencontre, & le lutez bien, mettez-le à un bain-marie, qui ſoit fort chaud ſans bouillir, & y laiſſez circuler la matiere juſqu'à ce que tout le camfre ſoit diſſous. Délutez vos vaiſſeaux & ajoûtez deux onces d'ambre jaune concaſſé de nouveau, & mettez-le ſur le bain pendant deux-fois vingt-quatre heures. On s'en ſert pour la forbure, pour l'enclouûre & pour les plaies.

De l'Effort du Genou.

Un Cheval peut ſe donner une entorſe au genou auſſi-bien qu'au boulet, ſoit par une enchevêtrure ou par quelqu'autre accident. Cette entorſe ſe nomme *Effort du genou*, elle ſe traite de même que celle du boulet, parce que c'eſt également une extenſion outrée des tendons & ligamens des os du bras & du canon. Dans ces ſortes d'efforts, pour peu qu'ils ſoient négligés, le genou devient de la groſſeur de la tête d'un homme.

On peut ſe ſervir avec ſuccès de la charge pour l'avant-cœur: & en cas d'opiniâtreté, on y met le feu à côte de melon.

Tous les remedes décrits pour la mémarchure, y conviennent auſſi, puiſque le mal provient d'une cauſe ſemblable.

Des Jambes foulées, travaillées ou *uſées.*

S'il y a quelque différence entre ces trois expreſſions, qui paroiſſent aſſez indifféremment employées par ceux qui veulent parler d'une jambe fatiguée par un long travail ou par un exercice violent, cette différen-

ce eſt fort petite. Il paroît cependant que par le terme de jambe foulée, on a voulu déſigner plus particulierement une jambe enflée par un grand & long travail dans les premiers jours ou les premieres heures qui ſuivent immédiatement ce travail. Celui de jambe travaillée, ſignifie une jambe enflée auſſi ou fatiguée : mais cependant en état de rendre encore quelque ſervice, même dans le moment préſent : & celui d'uſée, marque celle qui eſt peu ou point du tout en état de ſervir pour l'inſtant & pour l'avenir, à cauſe du travail paſſé.

Comme ces différences, ſi l'on veut les admettre, ne ſont que du plus au moins, l'ordre que l'on ſuit dans l'application des remedes s'y trouve conforme ; & les remedes, qui dans le commencement du mal, auroient été ſuffiſans pour le guérir, ou en prevenir les conſéquences fâcheuſes, font place à d'autres plus efficaces que les premiers, quoique d'un ſuccès plus incertain. Paradoxe aiſé à comprendre, en faiſant attention, qu'un petit obſtacle ſe leve plus aiſément qu'un grand.

L'enflure, les tumeurs particulieres, les fentes, les plaies, les ulceres, la roideur des jointures, en un mot tout ce qui s'éloigne du crayon que l'on a donné d'une jambe belle & ſaine dans la premiere Partie de cet Ouvrage, donne à connoître, par le plus ou le moins, juſqu'à quel point une jambe eſt altérée ou uſée.

Il faut appliquer ſur la jambe des emmiélures capables de raffermir les nerfs, par exemple, celle-ci. Prenez une pinte de lait & ſuffiſante quantité de farine pour faire de la bouillie ; un peu avant qu'elle ſoit achevée de cuire, vous y incorporerez demi-livre de cire neuve, autant de térébenthine, autant de poix de Bourgogne, autant de miel, & autant de ſain-doux, que vous aurez auparavant fait fondre dans un vaiſſeau à part à un feu très-doux, & vous jetterez le tout dans cette bouillie, après l'avoir bien mêlangé. Vous appliquerez ce remede chaudement une fois par jour.

Enſuite vous uſerez de l'onguent de Montpellier, ou des bains faits avec les herbes aromatiques bouillies dans le vin, ou dans la bierre, ou dans la lie de vin. Si ces remedes ne réuſſiſſent pas, on a recours au feu.

Il y a une infinité de remedes, que l'on peut employer pour les jambes dans cet état ; comme le vin blanc & l'huile de noix, parties égales, bouillies enſemble, dont on frotera les jambes à rebrouſſe poil, deux fois par jour. Mais quelque remede que l'on employe, il faut au moins un bon mois de repos, pour que ces remedes réuſſiſſent.

On peut uſer des remedes ſuivans, qui ſont fort bons.

Prenez égale quantité d'huile d'olive & de vin rouge, bien mêlés & battus enſemble pour les réduire en eſpece d'onguent, dont vous froterez ſoir & matin les jambes du Cheval. Ou bien prenez égale quantité de feuilles de ſureau, feuilles de morelle & de poirée, hachées & pilées dans un mortier pour en tirer le jus ; il faut de ce jus en froter les jambes du Cheval cinq ou ſix fois. Ou bien prenez racine de guimauve concaſſée, vieux-oing, de chaque une livre ; ſix pintes de lie de vin ;

faites

faites bien cuire le tout ensemble en remuant toûjours le mêlange : étant cuit & refroidi, frotez-en les jambes du Cheval trois ou quatre fois par jour.

On se sert pour les jambes roides d'un ciroüene, dont voici la composition.

Prenez cire neuve, quatre onces; huile d'olive, térebenthine, céruse, mine de plomb, de chaque une once; litarge d'or, demi-once. Mettez le tout dans l'huile & la cire, que vous ferez fondre à petit feu. Le tout étant fondu, vous y mêlerez une once de verd de gris, que vous ferez encore cuire à petit feu. Le mêlange étant cuit & de couleur verte, vous y ferez tremper des morceaux de toile de vieux linge, que vous retirerez après, laisserez dégoutter sur le pot, & mettrez sécher, jusqu'à ce que tout votre onguent soit consommé & imbibé dans vos morceaux de toile.

Blessure sur le Boulet.

Nous ne donnerons pas de définition d'une chose sur laquelle un seul coup d'œil nous en apprend plus que les plus longues descriptions ne pourroient faire. Il les faut traiter comme la nerférure, avec l'althea, l'onguent rosat & le populeum, &c.

Des Molettes, du Ganglion & de l'Osselet du Boulet.

LA molette est une tumeur tendre & molle, de la grosseur d'une noisette, quelquefois d'une noix, sans douleur dans les commencemens, & remplie d'eau, située à la partie latérale du boulet, tant interne qu'externe. Cette tumeur blesse le Cheval, si elle a quelque adhérence au tendon ou nerf du pié, & pour lors on l'appelle *Molette nerveuse*, laquelle est dangereuse & estropie à la fin le Cheval. Lorsque deux molettes se correspondent vis-à-vis l'une de l'autre, on leur donne le nom de *Chevillées*. Il en est de cette derniere espece de nerveuses, & qui résonnent comme si elles étoient remplies de vent. Il est dangereux de les vouloir percer, pour en vouloir faire sortir les eaux rousses qui y sont contenues, comme font quelques-uns; il faut user de remedes plus doux, que l'on va décrire, tels que celui-ci.

Après avoir rasé le poil autour des boulets & dessus les molettes, on appliquera cet onguent dessus. Prenez mouches cantarides, euforbe, ellebore noir, de chaque deux onces; mettez le tout en poudre, & faites-en un onguent avec suffisante quantité d'huile de laurier & de térebenthine, autant de l'une que de l'autre. Vous laisserez l'onguent vingt-quatre heures, & avant que ce tems soit expiré, il tombera beaucoup d'eau rousse : ensuite vous leverez avec une spatule l'ancien onguent, pour en mettre de nouveau; & vous ferez cela pendant huit ou dix jours de suite toutes les vingt-quatre heures. Il vous semblera que la peau soit tombée sans espérance de revenir : mais cela ne doit point étonner, la

peau & le poil reviendront auſſi beaux qu'auparavant. Il eſt certain que ſi les molettes ſont nouvelles, elles diſparoîtront, & ne reviendront de long-tems; à moins que ce ne ſoit par le même accident, c'eſt-à-dire, par un trop grand travail.

Le repos ſeul, ou tout au plus quelques légers remedes, emportent une molette ſimple dans ſon commencement.

Il vient au même endroit; ſavoir, au boulet à droite & à gauche, une tumeur aſſez molle, remplie d'une matiere glaireuſe, & qui acquiert la groſſeur de la moitié d'une noix. Cette humeur glaireuſe paroît être le ſurcroît d'une lymphe gélatineuſe, qu'on nomme *Sinovie*, deſtinée à faciliter le mouvement des articulations. Par la grande fatigue & le long travail, il ſe déchire quelque filet de la membrane, qui doit retenir cette lymphe gélatineuſe dans l'article; & cette humeur glaireuſe venant ainſi à s'extravaſer, forme une tumeur à laquelle dans les hommes on donne le nom de *Ganglion*.

Cette même partie eſt encore ſujette à une tumeur, qui au premier coup d'œil, a l'apparence de la molette: mais c'eſt un oſſelet qui a groſſi; il eſt ordinairement ſitué un peu plus bas que la molette, au lieu que celle-ci occupe l'eſpace qui reſte vuide entre le tendon ou nerf, & la partie latérale de l'os, ce petit oſſelet ſe trouve ſitué à la partie latérale même.

Rarement l'oſſelet & le ganglion font-ils boiter.

Comme ces incommodités naiſſantes déparent plus un Cheval qu'elles ne lui nuiſent réellement, il ſuffit d'en empêcher le progrès, ce qui ſe fait en l'envoyant ſouvent à l'eau, & frotant le mal au retour avec de l'eſſence de térébenthine & de l'eau-de-vie. Mais ceci ne ſe doit entendre que d'un Cheval qui n'auroit qu'une molette ſeule, ou auquel elle ne paroîtroit que depuis peu de jours; car ſi elles ſont chevillées ou nerveuſes, c'eſt-à-dire vieilles, ou qu'il y en ait pluſieurs enſemble; il n'en faut point faire l'acquiſition, parce qu'un Cheval moleté ne vaut rien, & eſt bien-tôt entierement hors de ſervice.

Cependant les gens qui veulent ſe défaire d'un Cheval, les font diſparoître totalement, & même en vingt-quatre heures ou environ: ils prennent la mie d'un pain ſortant du four, la trempent dans l'eſprit de vin, & l'appliquent ſur les molettes.

Ou bien on prend une livre de bol, demi-livre de galbanum, & antant de maſtic diſſous en eau-de-vie & vinaigre, & on en frote la partie. Les Marchands de Chevaux ſe ſervent de ce dernier remede pour reſſerrer les jarrets enflés, & c'eſt un bon aſtringent: mais ſon effet n'eſt pas d'une fort longue durée; ainſi ſi l'on prétend guérir radicalement le Cheval, il faut employer le feu.

La maniere de quelques-uns qui fendent l'ergot, & prétendent tirer les molettes par-là, eſt ſans fondement & très-dangereuſe.

Le ganglion ſe doit traiter de même: quant à l'oſſelet, nous avons dit qu'il y falloit mettre le feu, puiſque c'eſt un ſur-os.

De la forme.

LA Forme eſt une tumeur indolente, qui croît juſqu'à une groſſeur conſidérable, ſituée à quelque diſtance de la couronne ſur un des tendons qui ſe trouvent à la partie antérieure du paturon, & qui arrête dans cet endroit, & met à ſon profit le ſuc nourricier qui devroit paſſer dans le petit-pié & dans la corne, d'où s'enſuit le deſſechement de toute la partie inférieure, lequel eſtropie à la fin un Cheval.

Ce mal eſt quelquefois héréditaire. Plus communément il eſt la ſuite des efforts violens que le Cheval a faits, ou dans des ſauts de force, ou en maniant aux airs, ou dans des voltes extrèmement diligentes, ou dans une courſe précipitée, ou dans un âge trop tendre.

Ce mal n'eſt pas commun: mais des Chevaux qu'il attaque, un grand nombre ſont eſtropiés, ſur-tout lorſque la tumeur ſe trouve près de la couronne, parce que l'étranglement eſt plus grand.

Il faut deſſoler le Cheval auſſi-tôt qu'on s'en apperçoit, & mettre ſur la forme deux ou trois raies de feu, ſuivant ſa grandeur, & toucher de façon que la raie gagne le ſabot, afin qu'il faſſe une avalure pour communiquer la nourriture à la partie inférieure. (On appelle avalure une nouvelle corne.) Sans cette précaution les autres remedes ne ſerviroient de rien, ou s'ils ſoulageoient, ce ne ſeroit que pour quelques jours, à moins que le mal ne fût bien récent; auquel cas on appliqueroit deſſus des racines de guimauve cuites & pilées: ou bien de l'onguent noir (ou de la Mere) pendant une quinzaine de jours.

De l'Atteinte du Javar, de l'Atteinte encornée, du Javar encorné.

LES Chevaux qui vont pluſieurs de compagnie, ſoit à côté, ſoit à la queue l'un de l'autre, ou allant l'un à l'autre, front contre front, ſont ſujets à ſe donner des coups de pié, ou ſur les jambes, ou ſur les tendons, ou ſur les piés. Ces ſortes de coups ſe nomment *Atteintes*, ſoit aux jambes de devant, ſoit à celles de derriere; quoique celles de devant ſoient plus communes, parce qu'un Cheval peut ſe les donner lui-même. C'eſt la même choſe que la nerférure; avec cette ſeule différence que l'on donne le nom de nerférure à toute atteinte donnée au-deſſus du boulet, & celui d'atteinte ſimplement à quelque coup que ce ſoit donné au deſſous. De la violence de l'atteinte, on juge de la grandeur du mal; car il peut y avoir plaie ſans contuſion, ou meurtriſſure; (ou du moins elle eſt légere;) & contuſion ſans plaie; ou toutes les deux enſemble.

Quand ces ſortes d'atteintes ſont légeres, le Cheval en guérit bientôt; il n'en eſt pas de même quand elles ſont violentes ou compliquées.

Ces deux premieres eſpeces ou circonſtances différentes de l'atteinte ſont l'origine de deux maladies très-graves.

Quand il y a plaie ſans contuſion, & que cette plaie a été mal ou point panſée, elle devient un ulcere puant & ſordide, auquel on donne le nom d'*Atteinte encornée*, lorſque la matiere eſt tombée dans le ſabot.

Quand il y a contuſion ſans plaie, & que l'on n'y remédie pas à tems, il ſe forme un abſcès ſous le cuir, lequel étant ſitué au milieu de toutes parties nerveuſes & tendineuſes, eſt très-douloureux, & ſe nomme *Javar*.

Ce javar peut venir cependant d'autres cauſes en maniere de dépôt, comme d'un reſte de gourme, ou pour avoir laiſſé ſéjourner trop long-tems des ordures dans le paturon; car ce lieu eſt le ſiége de cette maladie, depuis & compris la partie ſupérieure du boulet, juſqu'à l'extrémité des talons, & même peut gagner juſqu'à la partie antérieure du paturon, & tomber dans le ſabot juſqu'à la pince.

Ce mal eſt préciſément le même que le panaris ou mal d'avanture aux hommes.

Auſſi en diſtingue-t-on, comme à ceux-ci, trois ſortes; ſavoir, le ſimple, le nerveux, ou plutôt le graiſſeux, & celui de la gaine du tendon; auquel on en ajoûte un quatrieme particulier aux Chevaux, mais qui ſe rapporte à ce dernier, & ne differe que parce qu'il eſt ſitué ſur le boulet, mais attaquant toûjours le tendon, ſa ſituation le rend plus long à traiter & plus dangereux que les autres.

Cette quatrieme eſpece n'attaque ordinairement que les jambes de derriere.

Le javar ſimple eſt une tumeur douloureuſe, ſituée ſur le paturon, formée par une humeur acre & mordicante, qui rarement forme un pus louable, mais qui heureuſement eſt contenue entre cuir & chair. Ce ſont des eaux rouſſes qui viennent ſe jetter ſur cette partie, leſquelles cauſent par une longue irritation, un engorgement dans toute la jambe; il faut que ces eaux ſortent avec une eſpece de petit bourbillon.

Le javar nerveux, ou plutôt le graiſſeux; (car celui-ci n'attaque encore ni nerf ni tendon, mais ſeulement les graiſſes & le tiſſu cellulaire) eſt plus douloureux que le précédent: mais il en ſort une plus grande quantité de pus, & il en tombe une eſcare plus forte. On appelle *Eſcare* un morceau de chair pourrie ou brûlée, qui ſe cerne d'avec le vif, ou d'elle-même, ou à l'aide de quelque médicament.

Le javar vraiment tendineux ou nerveux, parce qu'il attaque ce qu'en terme de Cavalerie on appelle *Nerf*, qui eſt le tendon de la jambe, eſt de tous le plus dangereux, & celui qui met le Cheval plus en riſque d'être eſtropié pour ſa vie. Il attaque le tendon, quelquefois par la partie externe, quelquefois par l'interne, ſuivant la cauſe qui le produit. Quand il eſt à la partie externe, il vient plus aiſément à ſuppuration. Lorſqu'il eſt à la partie interne, il n'a point d'iſſue, ce qui cauſe des ravages extraordinaires, avant qu'on puiſſe lui en procurer, la matiere fuſe, c'eſt-à-dire, ſe gliſſe tout du long de la gaine du tendon qu'elle pourrit. Voilà pourquoi on lui donne encore le nom de *Javar* dans la

gaine

gaine du tendon, il faut à celui-là, qu'il tombe une eſcarre du tendon même. Si l'on n'en arrête pas le progrès, la matiere tombe ſous la corne, juſques dans la boîte du ſabot, pourrit le côté du ſabot dans lequel il tombe, ou oblige à l'emporter. Cette corne peut bien revenir après, & c'eſt ce qu'on appelle *Avalure*: mais ce quartier n'eſt jamais ſi bon que l'ancien. Voilà pourquoi on a raiſon de dire, qu'un Cheval qui a fait pié neuf ou quartier neuf, n'eſt jamais ſi ferme. Il ne faut pas cependant laiſſer de chercher à guérir ce mal.

Voici ce que l'on doit faire en cette occaſion. Quand le mal gagne juſques dans le ſabot, il y a deux expédiens; le fer, & le feu.

Le fer, en levant avec le biſtouri ou la feuille de ſauge, le quartier qui couvre le mal.

Quand on veut appliquer le feu, on rape la corne, pour qu'il pénetre mieux, auſſi-bien que les onguens qu'on y doit appliquer. On met donc de haut en bas, une raie de feu, qui prenne ſur le milieu du mal, & deſcende juſques ſur le ſabot, ſur lequel on appuie fortement, ſans s'effrayer du ſang qui en pourroit ſortir. On en applique une autre à côté, puis une autre, ſuivant l'étendue du mal, que la ſonde a fait reconnoître; enſuite on met pluſieurs boutons de feu ſur la couronne, mordant également ſur la corne comme ſur la chair; & finalement un plus gros à l'endroit du mal, ce qui donne la fievre au Cheval, mais elle ne dure pas; & quand le Cheval commence à manger & à ne plus ſouffrir tant, on le deſſole, pour donner écoulement au reſte des mauvaiſes humeurs ou eaux rouſſes, & faire reprendre nourriture au pié. On met auparavant ſur la jambe de bonnes emmiellures.

Il eſt tellement néceſſaire d'en venir à cette opération, que pour l'avoir négligée, on a vû des Chevaux avoir la hanche deſſéchée, & porter en boitant la jambe très-haut, & toute recourbée. Cette opération donne facilité aux eaux rouſſes & acres de ſe dégorger, & fait comme un égoût ſous le pié, de ſorte que l'on a vû la ſonde entrer par-deſſous la corne, & ſortir par la couronne.

Si le javar n'étoit pas encorné, on pourroit ſe contenter de le couper en croix par le milieu avec un couteau de feu, après avoir coupé le poil fort près avec des ciſeaux, & ajoûter une petite ſemence de feu tout autour.

Quand le tendon eſt noirci, il faut de néceſſité qu'il en tombe une eſcarre, parce que c'eſt une marque ſûre qu'il eſt gâté; ainſi il n'y a aucun danger de le toucher légerement avec un couteau de feu.

Ordinairement cette manœuvre guérit le javar à l'endroit où il a paru d'abord, & il s'y forme une bonne cicatrice: mais un reſte de pus qui ſe trouvera enfermé deſſous, & qui ſe ſera gliſſé dans l'interſtice de quelque membrane, forme un nouvel abſcès dans les environs. Procédez alors de la même maniere que devant; car le feu eſt le ſeul & le plus court remede du javar nerveux. Il faut obſerver qu'on doit avant & après le feu, uſer d'onguens émolliens.

Quand le mal ne fait que commencer, & que c'eſt un javar ſimple,

les excrémens humains appliqués deſſus, le font venir à ſuppuration, ou bien on ſe ſert de l'emmiellure blanche, ou du ſuppuratif, ou bien des oignons de lys cuits dans la braiſe, & pilés dans un mortier avec l'huile de navette ou de lin, ou telle qu'on pourra l'avoir.

Si ce n'eſt qu'une atteinte nouvelle, & avec plaie, & qu'elle ne ſoit pas conſidérable, écraſez dans votre main une amorce de poudre à canon, la détrempez avec votre ſalive, & en mettez ſur la plaie. Ou bien lavez la plaie avec du vin chaud où l'on aura délayé du miel; bandez la plaie, & donnez du repos pendant quelques jours, & même pour toute plaie ſimple; c'eſt-à-dire où il n'y a pas de meurtriſſure, déchirement ou briſement de parties au-delà de la plaie, ſoit aux hommes, ſoit aux animaux, il ſuffit de la garantir des injures de l'air extérieure par une compreſſe de toile & un bandage convenable; & on prolonge ſouvent la guériſon d'une plaie en voulant y appliquer des remedes merveilleux.

Si cependant la plaie avoit été négligée quelques jours, & qu'elle fût devenue ſale & de mauvaiſe couleur, elle pourroit dégénérer en ulcere ſordide: en ce cas il ne ſuffiroit pas de la laver avec du vin mielé, il faudroit mettre deſſus des plumaceaux chargés d'un digeſtif fait avec un quarteron de térébenthine avec deux jaunes d'œufs & quelques cuillerées d'eau-de-vie, où l'on ajoûtera, s'il paroît des chairs baveuſes ou fongueuſes, de l'alum calciné; ou même, ſi ce cauſtique ne ſuffiſoit pas, du ſublimé corroſif. Il ne faut point y mettre le feu, comme quelques-uns font; c'eſt une mauvaiſe méthode, & on court riſque d'endommager le tendon par l'eſcare.

Il faut dans le cours des panſemens purger le Cheval, ſur-tout s'il ſe porte ſur le mal une grande abondance d'eaux.

Onguent propre pour les Atteintes légeres & les Nerférures.

PRENEZ au mois de Mai des vers de terre, & les mettez dans un pot avec ſain-doux & vieux-oing, & les y laiſſez mourir. Gardez cet onguent pour le beſoin; & quand vous voudrez vous en ſervir, après en avoir oint la partie malade, enveloppez-la d'une peau de mouton non paſſée, & qui ait encore ſon ſuif. Cet onguent eſt bon pour une atteinte ſourde, où il ne paroît pas qu'il ſe forme de matiere.

Ce remede eſt bon encore pour un nerf féru de vieux.

On ſe ſert auſſi pour une atteinte ſourde, c'eſt-à-dire, lorſqu'il y a contuſion ſans plaie, du remede ſuivant. Prenez poivre battu avec ſuie de cheminée & quatre blancs d'œufs, faites-en un mêlange; & appliquez ce remede ſur le mal, & l'enveloppez. Il ne faut point que le Cheval aille à l'eau juſqu'à ce qu'il ſoit guéri. Ce remede eſt un bon reſtrainctif.

De l'Enchevêtrure.

L'ENCHEVETRURE eſt une plaie ou meurtriſſure, que le Cheval ſe

fait au paturon, pour se l'être pris ou dans la longe ou dans une corde dans laquelle il s'entortille, & se scie, pour ainsi-dire, le paturon.

Il faut faire un cataplasme avec deux onces de térebenthine, un jaune d'œuf, du sucre & de l'huile d'olive; mettez-le sur des étoupes, appliquez-le sur le mal, & le bandez. Lorsque la coupure est légere ou même considérable, mais récente, le jaune d'œuf seul appliqué dessus, & des compresses imbibées dedans posées pardessus, retenues par un bandage & renouvellées au bout de vingt-quatre heures, suffisent pour procurer la guérison.

Si la plaie a quelques jours, & que les chairs surmontent les bords de la plaie, employez l'onguent de litarge, connu sous le nom d'*Onguent nutritum.*

De la Forbure.

Ce qu'on appelle d'un nom général le *Sang*, est l'assemblage de toutes les différentes liqueurs qui arrosent le corps animal, coulant sous l'uniforme d'une seule & unique couleur, savoir rouge.

Entre une infinité de ces liqueurs différentes, il en est trois principales, qu'il est aisé de remarquer au premier coup d'œil; savoir, la lymphe, ou la partie blanche, ou fibreuse, ou gélatineuse du sang, (c'est la même chose;) la rouge ou globuleuse; & la sérosité ou l'eau, qui est comme le véhicule des deux autres.

Cette lymphe est appellée *Gélatineuse*, parce que, semblable à la gelée, étant refroidie, elle se congele, s'épaissit, & forme le coagulum du sang, c'est-à-dire, le fait cailler. On pourroit même la résoudre à un feu lent.

On appelle la seconde, *Partie rouge*, parce que c'est elle qui donne à la masse du sang sa couleur rouge; & *Globuleuse*, parce qu'à l'aide du microscope, nous découvrons que cette partie rouge ressemble à une infinité de petits globules, lesquels tant par réflexion que par réfraction, communiquent leur couleur au liquide dans lequel ils nagent.

La sérosité est de toutes les trois la plus coulante & la plus lympide ou claire.

Dans le sang d'un homme qui a une violente fievre, & particulierement lorsqu'il est atteint d'une pleurésie ou fluxion de poitrine, on remarque distinctement ces trois parties, deux ou trois heures après que le sang est tombé dans la poëlette.

On voit au-dessus une couëne blanche & dure; c'est la lymphe.

Dessous on voit au même coagulum ou caillebot, une matiere moins coriace, plus molle & d'un rouge foncé, pour ne pas dire noire; c'est la partie rouge ou globuleuse, mêlée & retenue encore en masse par quelque portion de la lymphe.

Et aux environs des bords de la poëlette, on voit une liqueur claire & lympide, ou quelquefois ambrée; c'est la sérosité.

Du mêlange parfait & bien lié de ces différens liquides, dépend la san-

té de l'animal, autant que de la juste température de chacune de ces humeurs en particulier.

Ces trois différentes liqueurs ont, comme nous venons de dire, chacune leur consistance particuliere.

La lymphe, qui par sa nature gélatineuse, dont nous venons de parler, semble destinée à lier & corporifier les deux autres, étant susceptible de la moindre chaleur ou du moindre froid, il est aisé de concevoir ce qui doit arriver à un Cheval, dans le corps duquel cette gelée aura été mise dans une fonte entiere, au point de devenir aussi liquide que la sérosité, par un travail long & outré, sur-tout lorsqu'on le laissera surprendre au froid, soit par le laisser à l'air, soit par le mener dans une eau courante & froide, où il trempera presque tout le corps. Ces humeurs mises en un grand mouvement, & qui cherchoient à s'exhaler en vapeurs insensibles par les pores de la peau, les trouvant fermés tout-à-coup par le froid subit de l'eau ou de l'air, s'amassent en foule à la partie interne de toutes ces petites portes; & celle qui étoit sur le point de sortir, pressée par celle qui la suit de près, fait un engorgement dans toutes les parties saisies par le froid. De-là viennent les douleurs que le Cheval ressent dans la forbure aux jambes, & même par tout le corps. Les jambes étant toutes nerveuses, tendineuses & membraneuses, sont plus susceptibles de cet engorgement que les parties musculeuses du reste du corps; la pente naturelle dans ces parties, à cause de leur situation, ne contribue pas peu à les en charger plus que les autres, joint à ce que le ressort des membranes & des fibres de la peau dépendant de la partie spiritueuse & balsamique du sang, se trouve perdu par l'épuisement d'une longue & violente fatigue. Ainsi cette peau prête comme un sac sans faire aucune résistance, & se gorge d'humeurs. C'est à ce signe principalement, joint aux douleurs universellement répandues par tout le corps, en forme de rhumatisme, que se reconnoît la forbure.

Le Cheval a ordinairement dans ce mal les oreilles froides, il ne peut plier les jambes en marchant, & il ne les leve qu'avec peine; ce qui fait que ne pouvant rester long-tems sur ses piés, il cherche toûjours à se coucher: lorsqu'il est levé, il recule de la mangeoire en tirant contre son licou; & si on le chasse en avant, & qu'on se retire ensuite, il revient dans la même posture, c'est-à-dire, recule aussi-tôt qu'on s'est retiré.

L'enflure de la jambe devient à quelques-uns si considérable, qu'elle cerne le pié de dedans le sabot, & le fait perdre. La fievre s'y joint aussi quelquefois, ce qui rend la maladie très-dangereuse.

Un Cheval peut aussi devenir boiteux & forbu dans l'écurie, pour ne rien faire & manger trop d'avoine. Pareille chose arrive à ceux qui étant boiteux, sont obligés de demeurer plusieurs semaines appuyés sur une jambe. Il y en a beaucoup qui deviennent forbus à l'armée, lorsqu'on est obligé de leur donner du blé en vert, sur-tout lorsque les seigles sont en fleur. Il n'est pas difficile, avec un peu de réflexion, d'en trouver la raison.

La

La ſaignée eſt le remede le plus efficace que l'on puiſſe apporter à cette maladie ; on ſaigne le Cheval des deux côtés du col en même tems. Il faut tirer environ une livre & demie, ou deux livres de ſang de chaque côté, & cela doit être fait dans le moment qu'on s'apperçoit de la forbure ; car s'il n'eſt traité bruſquement dans les premieres vingt-quatre heures, il court riſque d'être perdu.

Après la ſaignée, on lui fait avaler gros comme un œuf de ſel commun, fondu dans une pinte d'eau de riviere, ou dans trois demi-ſeptiers de ſon ſang ; & on lui fait une onction ſur les quatre jambes avec une chopine de vinaigre, autant d'eau-de-vie, un quarteron d'eſſence de térebenthine, & une poignée de ſel, ayant ſoin de froter particulierement ſur les gros vaiſſeaux.

Demi-heure après donnez un lavement émollient, & deux heures après deux pilules puantes dans une pinte de vin ; quatre heures après deux autres des mêmes pilules, & dix heures après encore autant.

Ces pilules ſe préparent, en mettant en poudre parties égales d'aſſa fœtida, de foie d'antimoine & de bayes de laurier, que l'on incorpore enſemble dans un mortier, avec ſuffiſante quantité de vinaigre ; on en fait des pilules de quatorze gros, qui diminuent en ſéchant à l'ombre ſur un tamis de crin renverſé. La doſe eſt de deux, dans du vin ou autre liqueur appropriée.

Il ne faut pas oublier de faire fondre dans une cuillere de fer, demi-livre d'huile de laurier, & l'appliquer bouillante dans les piés avec des étoupes & des écliſſes, deux fois par jour pendant deux jours, pour conſerver la ſole. Quand on n'a point d'huile de laurier, on y ſupplée par de la fiente de vache fricaſſée avec ſuffiſante quantité de ſain-doux & de vinaigre.

Comme les humeurs qui engorgent les jambes dans la forbure, font un bourlet à la couronne, qui deſſoude quelquefois le ſabot, il faut l'éventouſer, c'eſt-à-dire, donner quelque coup de flamme autour de la couronne, pour faire couler la lymphe & la ſéroſité abondante, & appliquer enſuite par-deſſus un reſtrainctif compoſé avec ſuie de cheminée ou bol détrempé, & vinaigre.

Il faut avoir ſoin de promener le Cheval de trois heures en trois heures ; ne fît-il que dix à douze pas à chaque fois, cela ſuffit.

Le lendemain réitérez la ſaignée & la même manœuvre, en ce qui ſe peut réitérer.

Cette maladie eſt quelquefois compliquée, & s'il y a courbature, qui ne va guere ſans grafondure, quoique vous y ayez apporté ſecours dès le premier jour, le Cheval eſt plus mal le troiſieme que le premier, & court un très-grand danger, particulierement lorſque l'on voit autour des genoux, des jarrets, des boulets & du plat des cuiſſes le poil ſe friſer. Beaucoup de Chevaux même en périſſent. Donnez en ce cas à votre Cheval un breuvage compoſé avec deux onces de baume de Copahu, demi-quarteron de ſirop roſat, & demi-once de Contrayerva dans trois demi-ſeptiers de vin.

Ensuite mettez-le au billot, que vous ferez avec miel blanc & sucre, de chacun un quarteron, & une once de thériaque. Vous réitérerez l'usage de ces billots.

En cas que la fievre & le battement de flanc continuent, il faut avoir recours à l'eau cordiale, & faire un grand usage de lavemens émolliens.

On éviteroit la forbure dans beaucoup d'occasions, avec un peu d'attention. Par exemple, lorsqu'un Cheval a extrèmement chaud & est en nage, il ne faut point lui donner à boire sur le champ, sur-tout de l'eau froide. Il le faut mettre à l'abri du vent & du froid qui les rendent forbus quelquefois sur le champ, sur-tout lorsqu'un Cheval à le vent au nez. Si l'on est obligé par quelque nécessité pressante, de donner à boire à un Cheval dans l'instant qu'il arrive, quoiqu'en sueur; il faut faire chauffer de l'eau, & en mêler avec la froide qu'on lui donnera à boire, & y jetter une poignée de son ou demi-poignée de fleur de farine. Si l'on n'a pas toutes ces commodités, du moins faut-il battre l'eau avec la main, & l'échauffer pendant quelques momens pour en ôter la crudité. Si enfin on étoit obligé de faire boire à un Cheval une eau crue & froide, comme celle de quelque ruisseau par une nécessité absolue, il faudroit en ce cas le mener au trot en sortant de l'eau, lui faire faire ensuite quelques pas de galop, & après le mener au pas jusqu'à ce qu'il arrive à l'écurie, afin d'échauffer d'abord l'eau qu'il aura bûe, ou du moins par un mouvement continué, empêcher la coagulation de son sang; & ensuite par le mouvement d'un pas plus modéré, le remettre par degrés à un point de fraîcheur temperée, qui ne puisse point causer de coagulation. On prétend encore que des Chevaux sont devenus forbus dans l'écurie pour avoir vû sortir pour aller boire d'autres Chevaux avec lesquels ils étoient arrivés. Cette jalousie, que l'expérience nous fait reconnoître comme un fait constant, & dont ce n'est point ici le lieu de développer le mystere, augmente leur soif, & est capable, à ce que l'on prétend, de leur causer la forbure. Il est aisé de prevenir cet inconvénient, ou en leur donnant quelques pintes d'eau dégourdie en attendant qu'on puisse leur donner à boire plus abondamment avec sûreté, ou en les amusant avec quelque poignée de foin mouillé.

De la Crapaudine.

Il vient sur l'os de la couronne à un demi-pouce au-dessus du sabot, à la partie antérieure tant de la jambe de devant, que de celle de derriere, un ulcere par où distille une humeur acre & mordicante; c'est quelquefois le reste d'une atteinte, qu'un Cheval se sera donnée en passant un pié sur l'autre, soit par hasard, soit dans des voltes trop diligentes. Cet ulcere se nomme *Crapaudine*, jette une grande quantité d'eaux rousses, & le Cheval même en boite; en ce cas, servez-vous d'abord de l'emmiellure, & ensuite de l'onguent noir pour dessécher.

Cet accident arrive plus communément à de gros Chevaux de tirage,

chargés de poil, & qui travaillent dans des boues, ou dans un terrein marécageux, qu'à des Chevaux de selle qui auront la jambe fine & le poil ras. Cet accident est d'autant moins à négliger, qu'il dégénere souvent en soie ou pié de bœuf.

Lorsque le remede précédent ne paroît pas avoir donné de soulagement au bout de plusieurs jours, il faut avoir recours au feu, dont on applique trois raies, qui toutes trois doivent descendre jusques sur le sabot. Celle qui passe par le milieu de la crapaudine, doit être appuiée par proportion un peu plus fortement que les autres; & après avoir donné le feu, vous appliquez dessus l'onguent qui suit.

Prenez térebenthine, miel, poix resine, de chaque deux onces; alum de roche en poudre, une once: mêlez le tout ensemble, & le faites fondre dans un pot, & en faites un onguent avec lequel vous panserez la plaie; & vous réitererez votre pansement pendant huit ou dix jours toutes les vingt-quatre heures. A chaque fois que vous panserez, vous aurez soin d'avoir un peu de vin tiede & de sucre fondu dedans, pour bassiner la plaie; & lorsque le mal sera prêt d'être cicatrisé, vous vous servirez de cendre de savates brûlées, ou de l'alum calciné, pour dessécher la plaie, jusqu'à ce que la peau soit tout-à-fait revenue. Le poil reviendra comme auparavant.

Des Peignes & grapes.

ON connoît de deux sortes de Peignes, de seches & d'humides.

Les seches sont une espece de gale farineuse, qui tombe du paturon & de la couronne, comme du son sale & jaunâtre. Cette matiere fait hérisser le poil autour de la couronne.

Les humides sont une espece de gale, d'où suinte une humidité acre & puante, qui fait hérisser le poil de la couronne, & desseche quelquefois la corne du sabot, au point que la partie supérieure qui en est imbibée, devient éclatante, se casse, & fait boiter le Cheval.

On trouve aux environs des crevasses par où suintent ces humidités, de petites glandes engorgées, comme des grains de millet, les unes auprès des autres. Ces sortes de peignes s'appellent *des Grapes.*

S'il y a du feu dans la partie, mettez l'emmiellure.

S'il n'y a point d'inflammation, coupez le poil avec des ciseaux le plus près de la peau qu'il vous sera possible, & ensuite frotez tout ce que vous aurez rasé, avec du savon noir, ce que vous ferez soir & matin pendant huit ou dix jours: mais ayant soin une fois tous les deux jours de laver la partie affligée avec du vin chaud avant d'y remettre le savon noir. Si le mal étoit opiniâtre, vous useriez au lieu de savon noir, de parties égales d'onguent de pompholix, de litharge & néapolitanum, ou bien de l'onguent suivant.

Prenez une livre de miel, un quarteron de noix de galle & deux onces de couperose blanche, que vous ferez tiédir dans un pot, pour en

froter les peignes. Ce remede peut être mis auſſi en uſage pour les mules traverſines.

Pour les grapes, prenez une pinte de fort vinaigre, demi-livre de vert de gris, une once de couperoſe verte calcinée, une once d'alum de roche, ſix noix de galle: pulvériſez bien le tout, & le mettez dans un pot de terre bien bouché, & luté avec de la pâte; mettez-le digérer dans le fumier chaud pendant huit jours; ou bien faites-lui jetter un bouillon ſur le feu; & lorſque vous voudrez vous en ſervir, coupez le poil, & en lavez le mal.

Ou bien, prenez une livre de miel commun, trois onces de vert de gris en poudre avec la fleur de farine de froment; mettez le tout enſemble, & en poſez ſur le mal. S'il y a des poireaux parmi les grapes, il faut les couper avant d'y mettre l'onguent; on en met de deux jours l'un, pendant une quinzaine de jours, ſans mouiller les jambes.

Dans tous les maux de jambes, & même dans tous les maux qui ſont à portée de la bouche du Cheval, il faut prendre garde, qu'il n'y porte la dent; car rien n'envenime plus une plaie, que de la grater; & un mal très-léger, faute de cette attention, devient quelquefois incurable: c'eſt pourquoi il faut ou le lier très-court, ou lui mettre le collier.

Ce mal vient plus communément aux Chevaux qui ont les jambes chargées de poil qu'aux autres, particulierement lorſqu'ils ſont expoſés à travailler dans les boues, & qu'on n'a pas une attention extrême de leur laver les jambes & le dedans des paturons avant de rentrer à l'écurie.

Matiere ſoufflée au poil.

On appelle matiere ſoufflée au poil, quand à la ſuite d'une enclouûre négligée ou abſcès dans le ſabot, la matiere ne pouvant ſe faire jour par la ſole ni par aucune autre partie, remonte par la partie ſupérieure du ſabot, court tout autour de la couronne, & y fait un bourlet, ce qui peut cerner entierement le petit-pié dans ſa boîte & le carier; ce mal eſt par conſéquent très-dangereux.

Il n'y a point d'autre remede que de deſſoler le Cheval, & de mettre deux ou trois raies de feu ſur le bourlet, pour le percer & en faire ſortir le pus, & en donnant iſſue à la matiere, empêcher qu'elle ne gagne le dedans du ſabot.

Méchans piés.

Deux choſes contribuent à faire appeller des piés mauvais.

La qualité & la figure.

La qualité, quand la corne eſt éclatante ou caſſante, ce qui ſe marque aiſément, en ce que l'on a de la peine à brocher les clous ſans emporter le rebord de la corne, ou bien quand elle eſt trop dure & trop ſeche, ce qui eſt un défaut bien moins conſidérable, & auquel on remédie plus aiſément. Les cornes blanches paſſent pour éclatantes. Celles de

de couleur de bouc paſſent pour les meilleures ; il en eſt poûrtant de bonnes & de mauvaiſes dans les unes & dans les autres : mais il eſt aiſé de les connoître.

Quand un pié peche par la figure, c'eſt par la ferrure qu'on peut le changer. Voyez le Chapitre de la Ferrure.

Quant à la dureté, on la ramollit en tenant les piés dans de la terre glaiſe, dans de la fiente mouillée, & en ſe ſervant de l'onguent de pié décrit ci-après.

Il y a des Chevaux qui, ayant la ſole mince, ont les piés ſenſibles & douloureux au moindre choc ou travail. Quand ils ſentent du mal, mettez-leur dans le pié deux oignons cuits dans la braiſe, tout chauds, & de la fiente de vache ou de Cheval par-deſſus, de façon que cela tienne.

De l'Encaſtelure.

COMME c'eſt une eſpece de mauvais piés, que ceux qui ont les deux côtés du talon ſerrés, ce qu'on appelle encaſtelés, nous en faiſons un article exprès, & nous le mettons à la ſuite des mauvais piés. Ces ſortes de piés ont toûjours la fourchette fort étroite, ce qui en eſt une ſuite ; & les quartiers (ce ſont les côtés du ſabot) ſont plus proches l'un de l'autre auprès du fer, que dans leur partie ſupérieure. Les ligamens & les tendons qui environnent le petit-pié, ſe trouvant ſerrés dans une demeure ſi étroite, le Cheval boite & ne peut marcher. Comme c'eſt ſouvent par une ferrure mal entendue, que les Chevaux contractent ce mal ; auſſi une ferrure bien ordonnée, communément les rétablit.

Ces ſortes de piés ſont plus ſujets que les autres aux bleimes & aux ſeimes ; & quand ils ſont guéris, ils ſont ſujets à retomber dans ces mêmes accidens, ſi l'on ne prend les précautions convenables pour les prévenir : il faut les entretenir dans l'humidité, autant que l'on peut, parce que la corne venant à ſe relâcher, met le pié beaucoup plus à ſon aiſe. L'onguent de pié, dont voici la deſcription, eſt auſſi excellent pour ces ſortes de piés, & pour faire croître la corne, la nourrir & empêcher qu'il ne vienne des ſeimes & autres accidens au pié.

Onguent de pié.

CIRE jaune, poix réſine, poix graſſe, colofane, ſuif de mouton, ſain-doux, miel, térebenthine, huile d'olive. Il faut prendre de chacune de ces drogues une demi-livre ; les fondre en onguent dans un pot de terre, à petit feu, l'eſpace d'environ une heure. Il faut que le pot ou le chaudron ſoient aſſez grands, de peur qu'en cuiſant, les drogues ne ſortent ; & lorſqu'elles commencent à ne plus s'élever, & qu'il ne paroît plus d'écume, l'onguent eſt fait. Il ſe garde tant qu'on veut ; afin qu'il opere bien, il faut en froter le pié autour de la couronne, environ deux doigts en deſcendant, entourer enſuite la partie avec une liſiere pour conſerver & faire pénétrer l'onguent. Il ne faut pas trop ſerrer la bande,

parce que la corne venant à s'amollir par l'effet du remede, il se formeroit un cercle à l'endroit du bas de la lisiere, qui empêcheroit la corne d'être unie.

Pour empêcher que les piés de devant ne se dessechent à l'écurie, il faut les froter deux fois la semaine avec cet onguent, & il n'est point besoin de lisiere, quand ce n'est que pour entretenir & nourrir la corne.

Voici encore un autre onguent de pié qui se fait à peu de frais. Une livre de tarc ou gaudron, une livre de sain-doux, demi-livre de miel; le tout incorporé ensemble & mis dans un pot de terre vernissé, pour s'en servir au besoin.

Après s'être servi pendant plusieurs jours de quelques-uns de ces onguens, mais particulierement du premier, pour amollir toute la corne du sabot, si les talons sont extraordinairement serrés, il faut faire une autre opération pour les élargir: voici en quoi elle consiste. Il faut faire parer le pié, & particulierement les talons, mais à plat seulement, & ne point attendrir la corne avec le fer chaud, comme font les Maréchaux communément, pour avoir plus de facilité à couper la corne, & se bien garder de fendre les talons & de séparer les quartiers d'avec la sole, ce qui leur donne occasion de se renverser encore davantage. Ensuite avec une reinette vous faites trois ou quatre raies à un petit travers de doigt l'une de l'autre sur les quartiers, creusant depuis la couronne jusqu'au bas du sabot, jusqu'au vif; & vous remplissez ensuite ces raies d'onguent de pié pour les amollir, & vous en couvrez le sabot & même le dedans du pié, qu'il faut ferrer avec un fer à pantoufle, pour que les talons soient chassés en dehors par la forme de ce fer à mesure que la corne recroîtra. Si l'encastelure est si considérable qu'il faille y remédier promptement, au lieu du fer à pantoufle, on peut en faire faire un qui differe des fers à tous piés en ce qu'ils n'ont qu'une seule charniere, & que celui-ci en doit avoir deux qui séparent le fer en trois portions à peu près égales. Comme cet accident n'arrive qu'aux piés de devant, la portion du fer qui regne autour de la pince doit être étampée à quatre cloux, & chaque branche à deux seulement; & on tient les deux branches écartées par le moyen d'une clavette. A mesure que la corne prend accroissement, on écarte encore les branches que l'on tient écartées par le moyen d'une clavette plus longue que la premiere; & on tient ces parties amollies tant en dehors qu'en dedans avec l'onguent de pié, ayant soin de tenir de la filasse imbibée de cet onguent dans le pié avec des éclisses de fer.

Si le Cheval est encastelé de vieux, & que les remedes ci-dessus n'ayent pas réussi, le plus court est de le dessoler, & de se servir du dernier fer ci-dessus décrit.

Fourchette neuve.

On appelle fourchette neuve, lorsque la corne de la fourchette ve-

nant à ſe pourrir, il en repouſſe une autre à la place, ce qui rend cette partie ſenſible & douloureuſe, & fait ſouvent boiter un Cheval. Cela arrive ordinairement aux Chevaux d'Eſpagne & aux Barbes, qui ont le dedans des piés fort creux; & lorſqu'on eſt long-tems ſans les ferrer, la fourchette ſe pourrit: c'eſt pourquoi il faut leur parer la fourchette tous les mois ou cinq ſemaines pour prévenir cet accident. Pareille choſe arrive auſſi aux Chevaux de caroſſe qui ont le pié plat & la fourchette graſſe, laquelle eſt auſſi ſujette à ſe pourrir: il eſt à craindre à ceux-ci, qu'il ne s'y forme un fic; maladie dangereuſe, dont nous parlerons dans la ſuite.

Pour remedier au pié d'un Cheval qui a la fourchette pourrie, il faut, après lui avoir bien paré & nettoyé la fourchette, ſe ſervir d'eau ſeconde pour deſſécher la partie, ou bien du deſſicatif ſuivant.

Une once de couperoſe verte, deux onces de litarge d'or, une once de noix de galle, demi-once de verd de gris, & demi-once de vitriol de Chypre, le tout en poudre, & infuſé à froid dans une chopine de fort vinaigre l'eſpace de quatre à cinq jours avant de s'en ſervir. Plus cette compoſition vieillit, meilleure elle eſt. Elle eſt encore excellente pour deſſécher toutes les mauvaiſes humeurs qui tombent ſur les jambes des Chevaux.

On peut faire une eau ſtiptique avec une once de cantharides, autant de vert de gris, & deux onces de ceruſe en poudre, que l'on mêlera dans une pinte d'eau-de-vie & chopine de vinaigre. Elle ſert au même uſage.

De l'Ognon dans le pié.

L'OGNON eſt une groſſeur qui vient entre la ſole & le petit-pié; c'eſt ordinairement un reſte de forbure ou meurtriſſure, quelquefois une goutte de ſang meurtri ou extravaſé, qui au lieu de ſuppurer, ſe deſſéche ſur la ſole, & y forme une eſpece de durillon.

On deſſole d'abord le Cheval, & avec une feuille de ſauge ou un biſtouri, on le détache & on panſe la plaie comme à un Cheval deſſolé de nouveau.

Du Cheval deſſolé de nouveau.

APRE'S l'avoir laiſſé ſaigner, il faut mettre de la térebenthine pure ſur de la filaſſe.

Il faut remarquer ici que tous les Auteurs & la plûpart des Maréchaux, recommandent, après avoir appliqué les étoupes, de bien preſſer & ſerrer l'appareil, de crainte que les chairs ne ſurmontent, ce qui eſt fort mal; car ſi la compreſſion eſt plus forte qu'il ne convient, c'eſt préciſément ce qui les fait ſurmonter, par l'inflammation que cette preſſion cauſe dans la partie; & ſi elle eſt outrée, les chairs ne ſurmontent pas à la vérité, mais la mortification & la gangrenne s'y mettent. On peut faire d'autres digeſtifs, ſi le cas le requiert. On appelle digeſtif une compoſition molle & de la conſiſtance de l'onguent, faite ordinairement avec

des huiles, des baumes, & des adouciſſans, pour calmer la douleur, faire revenir les chairs, déterger les ulceres, & mondifier le pus. Ce qui eſt décrit au Chapitre de l'atteinte & du javar, peut ſervir ici avec les mêmes précautions. On peut, ſi on veut le rendre déterſif, y ajoûter du miel.

Il faut, après avoir fait le panſement de la ſole, appliquer autour du paturon & de la couronne un défenſif, que l'on fait avec deux livres de ſuie de cheminée, demi-livre de térebenthine, autant de poix graſſe & autant de miel, ſix jaunes d'œufs & environ une pinte de vinaigre. On applique ce mêlange ſur des étoupes, dont on environne le paturon & la couronne, pour défendre cette partie contre l'inflammation. C'eſt pourquoi on appelle ce remede (ainſi que ceux qui ſont employés à pareille intention) un défenſif. Il faut le continuer huit ou dix jours, & employer après l'onguent de pié autour du ſabot.

De la Bleime.

Si l'on ne remédie pas à tems à l'encaſtelure, il arrive quelquefois une meurtriſſure dans le ſabot par la longue compreſſion des parties qui y ſont enfermées. La cauſe n'étant pas ôtée, cette meurtriſſure engendre une corruption & une pourriture, qui met le Cheval en un danger éminent de perdre le pié, & de garder long-tems la litiere.

La même choſe pourroit arriver par quelque chûte ou par quelque coup, que le Cheval ſe feroit donné ſur la ſole.

Il n'y a aucune différence à faire entre la bleime & le javar, quand la bleime eſt ancienne; car on diſtingue trois ſortes de bleimes, comme de javars; ſavoir, la ſimple contuſion ou meurtriſſure ſous le pié; la bleime nouvelle & où le tendon ſouffre altération; & l'encornée ou ancienne, lorſque la matiere ſouffle au poil. Cependant dans la bleime encornée, on trouve plus fréquemment un os de graiſſe ou filandre. On appelle os de graiſſe une matiere endurcie & congelée, ſoit par un ſang extravaſé, coagulé & deſſéché, ſoit par de la graiſſe & des parties tendineuſes, fondues & maſtiquées autour de quelque filandre, détachée intérieurement de la corne. En un mot c'eſt une eſcarre de quelqu'une des parties contenues dans le mal, qui eſt pourrie, & doit néceſſairement ſortir par ſuppuration; & le ſiége de la bleime eſt ſous le petit-pié, & celui du javar, comme nous avons dit, dans tout le paturon; c'eſt la ſeule différence que l'on puiſſe faire.

Pour la bleime nouvelle, on ne deſſole pas le Cheval; on ſe contente de faire bien parer le pié juſqu'au vif, pour découvrir la contuſion qui paroît au-travers de la corne, rouge & de la largeur d'une piece de douze ſols, quelquefois plus, & faire ſortir le ſang extravaſé; & enſuite mettre de l'eſſence de térebenthine avec de l'eau-de-vie: mais s'il y a ſuppuration, & que le trou pénetre juſqu'au tendon, le plus court eſt de deſſoler le Cheval, de peur qu'il ne ſe faſſe un renvoi à la couronne, & que la matiere ne ſouffle au poil, ce qui gâteroit le tendon.

Après

Après quoi on traite le mal, comme il eſt dit à la fin du Chapitre du Cheval deſſolé de nouveau.

Des Seimes.

La Seime eſt une fente dans les quartiers du ſabot, laquelle s'étend quelquefois depuis la couronne juſqu'au fer; ce qui arrive plus communément aux quartiers de dedans, comme les plus foibles; & aux piés de devant, comme les moins expoſés à l'humidité, laquelle eſt le préſervatif de cette maladie.

Cet accident eſt cauſé par l'aridité de la corne, qui s'eſt deſſéchée, ou pour avoir marché ſur des ſables brûlans, ou ſur un terrein dur dans la gelée; ou bien par la mauvaiſe habitude, qu'ont certains Maréchaux, de parer trop à fond le pié d'un Cheval, ce qui l'affoiblit, ou ce qui eſt encore pis, de brûler la corne avec le fer rouge avant de parer; car cela affame le pié d'un Cheval, & eſt capable de le ruiner.

La ſeime ſaigne quelquefois; parce que le Cheval poſant ſon pié par terre, la corne fendue s'entr'ouvre, & en ſe reſſerrant, lorſque le Cheval releve le pié, elle pince la chair qui environne le petit-pié, & coupe ou pince quelque veine ou artere, ſource de cette petite hémorrhagie. Ce n'eſt pas un des moindres accidens qui puiſſent arriver à un Cheval; car il eſt pour du tems hors de ſervice: & étant guéri, il eſt fort expoſé à retomber dans le même inconvénient.

Il eſt des Chevaux qui ont les piés de derriere fendus par le milieu de de la pince. Cet accident que quelques-uns appellent *Soie*, arrive plus fréquemment aux Mulets qu'aux Chevaux. Ces ſortes de piés ſe nomment, par reſſemblance, piés de Bœufs. Les Chevaux pinſards y ſont plus ſujets que les autres. On appelle Chevaux pinſards ou rampins, ceux qui marchent ſur la pince.

Cette maladie arrive même aux piés de devant, par la foibleſſe de la ſole, ou pour n'avoir point de corne en pince.

Il eſt encore une autre eſpece de ſeime, mais qui eſt fort rare. C'eſt une fente de la corne du ſabot, qui eſt totalement interne, & qui vient à la partie antérieure quelquefois, mais plus communément à la partie interne du quartier de dedans d'une des jambes de derriere: on ne la peut connoître qu'en parant le pié, parce qu'on apperçoit la fente à l'extrémité de la corne. Cette maladie ne vient ordinairement qu'aux Chevaux des Pays Méridionaux, comme Barbes, Eſpagnols, &c. C'eſt pourquoi il eſt d'une conſéquence extrème d'avoir ſoin de nourrir le pié avec de l'onguent autour du ſabot, & de le rafraîchir par-deſſous avec de la fiente de vache, ſur-tout à des Chevaux qui ſortent peu ou qui travaillent l'Eté dans de grandes ſechereſſes.

Quand ces accidens viennent d'une trop grande aridité, ou qu'ils ſont trop conſidérables, le plus court eſt de deſſoler le Cheval, & ſi les chairs ſurmontent par la crevaſſe, on trempe dans de l'eau-forte un petit bourdonnet de charpie, que l'on introduit dans la crevaſſe; on peut

auſſi, au lieu d'eau-forte, ſe ſervir du ſublimé, comme pour les ſur-os. Si les chairs ne ſurmontent point, on lave la ſeime avec de l'eau-de-vie, & on y met un plumaſſeau avec un bandeau, on fait enſuite ferrer le Cheval avec un fer, qui ait un pinçon de chaque côté au deuxieme clou.

Si la ſeime ne faiſoit que commencer, on appliqueroit horiſontalement ſur le haut du ſabot une S de feu; par ce moyen on arrête le progrès de la ſeime, comme par une eſpece de lien, parce que la nouvelle corne ou avalure qui s'y fait, eſt plus ſouple & moins *fiſſile*, c'eſt-à-dire, éclatante. Mais ſi la fente eſt conſidérable, il faut appliquer la même S de feu, de diſtance en diſtance, & toûjours horiſontalement ∽ juſqu'au bas de la ſeime: on applique enſuite deſſus de l'onguent tout chaud, composé de poix noire, térebenthine, colofane & ſain-doux, parties égales & fondues enſemble; on lui en remet deux jours après, & ainſi de ſuite pendant huit à dix jours. Il faut pendant tout ce tems, tenir le ſabot enveloppé & graiſſé d'onguent de pié. Il ne faut pas croire que cette cure ſoit peu de choſe; car ſi la ſeime eſt fort ouverte, le Cheval reſte ſouvent deux ou trois mois hors d'état de ſervir; & le plus court en ce cas, comme on vient de le dire, eſt de deſſoler le Cheval, ſe ſervir des ſuſdits onguens autour du ſabot, & mettre de la térebenthine dans le pié pour panſer la ſole.

Quelques Auteurs propoſent de percer les deux côtés de la corne éclatée, de paſſer dans ces trous un fil de fer ſouple, & de lier ainſi la ſeime: mais ce moyen ne vaut rien, parce qu'on riſque d'éclater la corne davantage, qu'il n'eſt pas aiſé de faire cette manœuvre, & que le poids du Cheval eſt plus fort que la réſiſtance que peut faire ledit fil: ainſi il s'en faut tenir à l'S de feu, & en parant le pié, il faut faire un ſifflet ſous la ſeime. On appelle ſifflet une eſpece de gouttiere que l'on fait ſous le pié à l'endroit où ſe termine la ſeime, afin que la réunion puiſſe ſe faire plus aiſément. Si l'on étoit abſolument obligé de faire ſortir le Cheval au bout de quinze jours ou trois ſemaines, après y avoir mis des ∽ de feu, il faudroit faire rogner l'éponge du fer du côte de la ſeime, pour éviter que le Cheval venant à s'appuyer deſſus le fer en fléchiſſant, ne vînt à écarter la fente mal réunie, ou à éclater de nouveau la corne encore tendre & peu affermie. On appelle cette ſorte de fer demi-lunette: ceux qui lui ont donné le nom de demi-pantoufle confondent inutilement les termes, puiſqu'il y a une eſpece particuliere de fer dont on a donné la deſcription, à qui ce nom eſt conſacré.

De la Solbature & des Piés douloureux.

L'ON peut rapporter la ſolbature à la bleime de la premiere eſpece; c'eſt-à-dire, à la meurtriſſure ou contuſion ſous le pié: c'eſt pourquoi il eſt bon de prévenir ce mal dans ſon principe, auſſi-bien que l'autre. Celui-ci arrive au Cheval, ou pour avoir marché à nud, ou parce que le fer portoit trop ſur la ſole. Quand cela vient du fer, on le remarque

aiſément, parce que le fer eſt liſſe à l'endroit où il a porté ſur la ſole. Le Cheval qui en eſt incommodé le fait aiſément connoître, parce qu'ayant les piés douloureux, & ne pouvant ſe ſoûtenir deſſus, il aime mieux ſe coucher que de manger; ſe portant bien à cela près. On s'en aſſûre encore en tâtant la ſole qui ſe trouve chaude, & en la pinçant légerement tout autour avec des triquoiſes, parce que le Cheval feint auſſi-tôt que l'on preſſe l'endroit douloureux.

Il faut, après l'avoir déferré, mettre dans le pié une emmiellure compoſée avec poix noire, ſain-doux ou vieux-oing, que l'on fait fondre avec un peu de térebenthine, & que l'on applique chaudement.

De l'Etonnement du Sabot.

Cette maladie eſt des plus longues que puiſſe avoir un Cheval, des plus difficiles à traiter, & même à connoître.

Nous avons déja dit que cette maſſe que l'on appelle le pié d'un Cheval, étoit compoſée d'un os, que l'on nomme *Le petit-pie*, & du ſabot. Le ſabot eſt compoſé de quartiers, de ſole & de fourchette. Le petit pié, qui eſt enfermé dans cette boîte, eſt attaché par ſa partie poſtérieure, par de forts tendons qui ne prêtent pas aiſément, & ne peuvent que très-difficilement ſe rompre. Par la partie latérale & antérieure, il eſt ſoûtenu ou retenu par une ſubſtance charnue, graiſſeuſe, nerveuſe & tendineuſe, qui lui donne de fortes attaches aux parois internes latéraux & antérieurs de la voûte du ſabot par autant de feuillets (ſemblables à ceux qui ſe trouvent ſous la tête d'un champignon) qui rencontre une ſurface également feuilletée dans la partie interne du ſabot. Lorſque cette chair (qui quoique très-forte, a moins de réſiſtance que les tendons) vient à ſe déchirer, corroder ou détruire, de quelque façon que ce ſoit, la pointe de l'os du petit-pié que nous avons dit être ſémi-circulaire, baiſſe ſur la ſole vers la pointe de la fourchette, & avec le tems, fait voir au-travers une impreſſion en forme de croiſſant; cette partie n'ayant plus de ſoûtien pardevant, le Cheval eſt obligé, en marchant, de poſer le talon le premier, ainſi que nous faiſons nous-mêmes, quand nous avons mal ſous le pié par-delà le talon.

Une humeur maligne qui environne les chairs qui ſont autour du petit-pié, & lui ôte ſon appui en rongeant toutes les adhérences, peut être la cauſe de cette maladie: c'eſt pourquoi on voit cet accident arriver dans la forbure: mais on en voit auſſi ſans forbure, à l'occaſion d'un coup reçu ſur le ſabot, ou d'une chûte violente.

Il faut ſaigner à la pince du pié malade, & mettre des emmiellures dans le pié comme à la ſolbature, pour empêcher que la corne ne ſe deſſéche, & un reſtrainctif ſur la couronne avec la ſuie, ou le bol & le vinaigre; ou bien avec la térebenthine & le miel: s'il n'y a pas d'amandement au bout des vingt-quatre heures, deſſolez le Cheval, & continuez toûjours les reſtrainctifs ſur la couronne.

Des Teignes.

IL n'y a point de partie dans le corps de l'animal exempte de maladie. La fourchette a les siennes, aussi-bien que les autres : elle est quelquefois criblée, comme si elle étoit vermoulue, & tombe par morceaux en pourriture. Le mal venant à pénétrer jusqu'au vif, le Cheval a des demangeaisons si grandes, qu'il lui arrive d'en boiter. Ce mal est plus douloureux que dangereux : mais comme il n'est point de petits maux, il faut y remédier plûtôt que plûtard. On s'apperçoit aisément de ce mal, en ce que les Chevaux qui en sont atteints, trépignent beaucoup, croyant se soulager, & que ce mal jette dans toute l'écurie une forte odeur de fromage pourri. Ce mal s'appelle *les Teignes*, parce qu'il y a une espece de vers qui piquent le bois, de la même maniere que la fourchette de ces Chevaux est vermoulue.

Il faut bien parer la fourchette & la laver avec de l'eau-de-vie, ou du vinaigre chaud, où l'on aura éteint un morceau de chaux vive; & appliquer par-dessus le restrainctif fait avec les blancs d'œufs, la suie & le vinaigre.

De l'Enclouûre.

LA dénomination seule de cette maladie en donne l'idée d'abord. On entend aisément, que c'est une blessure faite par un clou dans le pié. Ce nom est pourtant commun à celle qu'un Cheval reçoit, ou d'un chicot dans un bois, ou d'un éclat de verre, ou d'un têt de pot cassé, ou autres choses semblables, qui ne se rencontrent que trop souvent dans les rues, & qui piquent ou percent le dessous du pié : mais comme le pié est composé de différentes parties, dont il y en a qu'il est plus dangereux d'offenser l'une que l'autre; cela nous oblige à distinguer différentes especes d'enclouûres. Nous distinguerons donc l'enclouûre simple de la compliquée : nous appellons simple, celle qui n'a fait qu'ouvrir la sole & a pénétré peu avant dans les chairs, qui sont entre la sole & le petit-pié : Compliquée, celle qui non-seulement a percé la sole & les chairs qui sont dessous : mais encore la pince du petit-pié, ou le corps même de cet os, qui s'en trouve quelquefois éclaté. Cette derniere est la plus dangereuse; car si l'os est éclaté, il n'y a ni onguent ni médicament qui puisse le guérir sans qu'il en tombe une esquille, & par conséquent sans dessoler le pié; ce qui n'arrive point, sans qu'il se forme des filandres ou os de graisse, & presque tous les mêmes accidens décrits au javar. Si l'os n'est point éclaté, mais que les tendons qui vont jusqu'à la pince de l'os du petit-pié soient offensés, & que le trou soit rebouché, le mal travaille sourdement, & il se fait une suppuration entre l'os & la corne, qui peut faire en peu de jours des progrès d'autant plus grands, que l'on tardera davantage à donner issue à la matiere qui, ainsi enfermée, soufflera au poil, & pourrira tout le pié.

Il faut observer que l'enclouûre est d'autant plus dangereuse, qu'elle est plus proche de la pince ou de la pointe de la fourchette, parce que vers

vers la partie antérieure du pié, il n'y a aucun intervalle entre la ſole & l'extrémité du tendon d'Achilles : tout au contraire derriere la pointe de la fourchette, on a vû des clous entrer dans la ſole & percer de part en part les talons, & ſortir vers le pli du pié & de l'os de la couronne, ſans qu'il en ſoit arrivé aucun accident, parce que le clou n'avoit rencontré ni pû rencontrer de parties tendineuſes, & n'avoit percé que des parties graiſſeuſes.

Nous ne parlerons ici que de l'enclouûre accidentelle & inévitable ; car pour celle qui arrive par le manque d'adreſſe d'un apprentif Maréchal, qui encloue un Cheval en le ferrant, nous en avons parlé au Chapitre de la Ferrure ; & il ſuffit ordinairement à celle-là, de retirer le clou auſſi-tôt & de ne point faire marcher le Cheval, que l'on n'ait ôté le clou qui le bleſſe.

Dès qu'on s'apperçoit qu'un Cheval eſt encloüé, il faut tirer le clou ou le chicot ; en un mot, ce qui le bleſſe : & ſi le Cheval boite, tâcher ſur le champ d'aggrandir l'ouverture, & faire fondre dedans quelque gouttes de cire d'Eſpagne, ſi l'on n'a rien de mieux à y appliquer dans le moment : ſi le nerf n'eſt point piqué, ni le petit-pié offenſé, cela peut ſuffire : mais ſi le nerf étoit offenſé, cela ne doit ſervir qu'en attendant qu'on puiſſe avoir du baume dont voici la compoſition. Prenez ſix onces d'huile de pétrolle, douze onces d'eſſence de térebenthine, & une poignée de fleurs d'hypericum, & mettez-les enſemble dans une bouteille de verre double ; expoſez-les au Soleil pendant ſix ſemaines, & gardez pour le beſoin. On fait chauffer un peu de ce baume, & on en verſe dans le trou que l'on bouche avec du coton ; on met une rémolade par-deſſus, & on ferre à quatre clous ſeulement. Comme on peut n'être pas toûjours muni de cet onguent, ce mal étant fréquent, & pouvant arriver dans des endroits où l'on eſt dépourvû de tout ſecours, voici pluſieurs remedes qui ſont plus faciles à trouver. On aura ſoin toûjours, s'il eſt poſſible, d'aggrandir le trou, & on y mettra de la millefeuille, ou de l'ortie, ou de la racine vierge, ou du perſil, ou du perſicaria pilé, & on fera tenir l'herbe en place du mieux qu'il ſera poſſible, juſqu'à ce qu'on ſoit à portée d'avoir du ſecours. On peut encore faire fondre de l'onguent de pié, & en verſer chaud dedans le trou, ou bien l'huile de térebenthine : le ſuivant eſt un peu plus efficace, ſur-tout s'il y avoit pourriture. Mettez infuſer un gros de vitriol romain en poudre dans une pinte d'eſprit de vin, ou d'eau-de-vie.

Autre Remede.

PRENEZ aloës ſoccotrin & ſucre, de chaque demi-once ; mettez le tout en poudre fine, & mêlez avec trois onces d'huile de térebenthine : s'il y avoit quelque filandre au fond de la plaie en cas que l'enclouûre fût vieille, on y mettroit un peu de ſublimé en poudre, obſervant toûjours de mettre de l'onguent de pié autour du ſabot, & le défenſif avec la ſuie, le vinaigre & le blanc d'œufs autour de la couronne, de crainte que

la matiere ne souffle au poil, & ne dessoude le sabot.

Autre remede: Prenez vitriol blanc, vitriol Romain ou de Hongrie, verd de gris, le tout en poudre, de chacun une once: mettez le tout dans un pot de terre, & versez dessus une pinte du meilleur vinaigre, & une poignée de sel. Vous ferez bouillir le tout à petit feu, jusqu'à ce qu'il soit réduit à moitié; vous verserez de cette liqueur dans le trou de l'enclouûre, & mettrez pardessus de la filasse & quelques éclisses pour tenir ladite filasse. Ce remede est un des meilleurs.

On se sert aussi pour les clous de rue du baume de Madame Feuillet; en voici la recette. Prenez demi-livre d'huile d'olive la meilleure, demi-once d'huile de genievre, trois gros d'essence de gérofle, deux gros de vitriol bleu en poudre, autant d'aloës soccotrin en poudre; & autant de térebenthine de Venise la plus claire; mettez le tout dans un pot de terre neuf, remuez-le pendant trois quarts d'heure; laissez-le bouillir un quart d'heure, puis refroidir; mettez-le ensuite dans des bouteilles. C'est un remede dont on s'est servi avec beaucoup de succès, même pour des plaies sur les hommes: on s'en sert comme du précédent.

Moins un Maréchal peut se servir de la sonde & mieux c'est; sous prétexte de chercher le mal, on en fait un réel.

ARTICLE II.

Des maladies du Corps.

DE LA FIEVRE.

LA fievre est une accélération dans le mouvement du sang, durable; causée, ou par une compression plus forte du cœur & des arteres, ou par l'augmentation de son volume, ou par le mêlange de quelque nouveau principe qui le rend plus actif, ou par les trois ensemble.

Comme cette maladie précede, accompagne ou suit ordinairement toutes les autres, nous la mettons la premiere.

On distingue en général deux sortes de fievres, savoir la fievre essentielle, & l'accidentelle ou symptomatique.

Quand la fievre est la suite d'une autre maladie, & qu'elle ne joue que le deuxieme rôle, on l'appelle *Symptomatique.* Quand elle joue le premier & qu'elle fait elle-même les principaux accidens, c'est-à-dire, que les principaux accidens disparoissent quand la fievre cesse, ou qu'il n'y en a point d'autre que la fievre même, on l'appelle *Premiere* ou *Essentielle.*

Cette symptomatique ne fait point l'objet de ce Chapitre. En guérissant la maladie, dont elle est le symptôme, elle se dissipe aussi; & nous en avons traité dans plusieurs endroits des maladies de l'Avant-main, comme nous en parlerons encore dans les différentes maladies qui nous restent à décrire.

C'est la fievre essentiellement fievre, fievre par elle-même, ou fievre réglée, & portant son caractere propre, que nous voulons décrire.

On la reconnoît à plusieurs signes. Le Cheval est dégoûté, a la tête pesante & immobile, les yeux sont tuméfiés, il les ouvre avec peine, il les a remplis d'eau, les levres pâlissent & tout le corps paroît flasque; les testicules pendent, son haleine brûle & sent mauvais, & l'on s'apperçoit d'une chaleur excessive par tout le corps jusqu'au bout des oreilles; il bat du flanc, il paroît insensible aux coups, & il est si chancellant, qu'il semble devoir tomber à chaque pas. Est-il tombé ou couché, il a de la peine à se relever, à moins que ce ne soit dans la violence de l'accès d'une fiévre chaude: car dans celle-ci, c'est tout le contraire; il se roidit, il se débat, & s'agite violemment dans le frisson; les dents lui craquent & il tremble par tout le corps. Lorsque la fievre est violente, les crins s'arrachent facilement, & il paroît à la racine une espece de petit bouton blanc; & quand elle a duré quelque tems, on lui trouve la bouche pleine d'ulceres.

On distingue cinq especes particulieres de cette espece, les voici. L'héphémere ou de vingt-quatre heures, ou la tierce, la quarte, la continue, & la pestilentielle.

L'héphémere est donc une fievre qui ne dure que vingt-quatre heures, ou du moins qui ne dure pas deux jours entiers. Cette fievre n'a point, ou a peu de frisson, elle est violente dans ses accidens, aussi vient-elle toûjours de cause violente, comme de trop de fatigue, d'un trop grand chaud, d'un trop grand froid, de coups, de faim, de soif, de blessure, &c. Suivant les causes, on y apporte différens remedes Le repos, à la fatigue; une chaleur douce, au grand froid; les rafraîchissans, au grand chaud; la nourriture légere, à la faim; la boisson, à la soif, les onctions adoucissantes, aux blessures & meurtrissures, &c. Cette fievre ordinairement n'est pas dangereuse: mais comme on ne peut pas prévoir dès le premier jour si elle finira au bout des vingt-quatre heures, il est bon de ne la pas négliger, comme telle.

La fievre tierce se reconnoît à son retour périodique de jour à autre, c'est-à-dire, qu'elle laisse un jour de bon, & le suivant l'accès revient, & ainsi des autres.

La quarte laisse deux jours de bon, & revient le jour suivant; en sorte qu'il y a deux bons jours entre deux mauvais, & un mauvais entre quatre bons.

La continue n'a point de relâche; mais a quelquefois des redoublemens à chaque jour. Cell-ci est très-périlleuse pour les Chevaux, & est la plus commune. Quand cette fievre dure plus de trois jours sans intermission, elle est fort dangereuse.

La derniere enfin, est la fievre pestilentielle ou épidémique, laquelle infecte des Provinces entieres, ou tout un camp. Elle se connoît par la promptitude avec laquelle elle ravage tout un Pays, en se communiquant d'abord aux Chevaux de la même écurie, puis à ceux du canton, & par la promptitude avec laquelle ces animaux périssent. C'est pourquoi il est difficile de réchaper les premiers qui en sont attaqués: mais ils donnent des avertissemens pour les autres. Il y a un inconvénient dans

cette maladie, qui eſt que s'il en a couru une pareille dans la Province l'année précédente, ou quelques années auparavant, les remedes & la méthode, dont on aura uſé, ne conviendront plus dans cette nouvelle maladie.

Voici les remedes que l'on emploie pour la fievre continue, qui eſt la plus ordinaire. Il faut ſaigner le Cheval des deux flancs, & deux heures après lui donner un lavement compoſé avec catholicon, miel & huile d'olive dans une décoction de mauves & de chicorée ſauvage; le laiſſer bridé toute la nuit; & s'il y a râlement, il faut le mettre au billot la tête baſſe, & ne le laiſſer manger de vingt-quatre heures; on réitere l'uſage du billot de trois heures en trois heures, pendant un quart-d'heure chaque fois.

S'il n'y a point de râlement, on lui donne, avant que de le mettre au billot, demi-livre de bon miel blanc ou de Narbonne dans demi-ſeptier de vin blanc; & on lui fait prendre tous les deux jours deux onces de baume de copahu dans une chopine de vin, avec un quarteron de ſirop de roſes.

Il faut lui mettre devant lui un ſeau d'eau blanche avec du ſon, ou bien avec de la farine d'orge, qui eſt la meilleure, & lui renouveller cette boiſſon deux fois le jour, ayant ſoin de bien laver le ſeau à chaque fois, le tenir chaudement ſi c'eſt en Hyver, & en Eté dans un endroit tempéré; ſur-tout grande litiere ſous lui, afin qu'il puiſſe ſe repoſer, ce qui ſeroit un bon ſigne; car tant qu'un Cheval ne ſe couche point, il eſt toûjours en danger.

Du Farcin.

QUOIQUE les Auteurs, qui ont traité des maladies des Chevaux, ayent diſtingué trois, quatre, ſix & juſqu'à huit ſortes de Farcin, après les avoir examinées toutes avec attention, & comparées avec ce que l'expérience nous préſente aux yeux tous les jours, nous ne voyons pas que l'on doive en diſtinguer un ſi grand nombre.

Cette maladie eſt une corruption générale de la maſſe du ſang, qui ſe trouvant appauvri des parties balzamiques, & aigri par une humeur acre & corroſive, cherche à ſe dépurer à l'extérieur du cuir ſous la forme de boutons, qui à la fin ſe crevent d'eux-mêmes. Cette maladie doit être regardée comme une maladie de la peau, lorſqu'il n'y a point de pourriture intérieure; & en ce cas elle eſt facile à guérir, & peut être regardée comme la gale des hommes, ce qu'il ſera aiſé de reconnoître par la méthode & l'eſpece des remedes dont on fait uſage dans la cure de cette maladie. Lorſque la malignité de l'humeur a attaqué en même tems les organes intérieurs & les principaux viſceres, le farcin devient incurable; comme un éréſypele rentré, une dartre répercutée par des remedes aſtringens, une petite verole, ou une gale rentrée, cauſent ſouvent une maladie intérieure & mortelle aux hommes, quoiqu'originairement ce fût une maladie fort ſimple & aiſée à traiter.

Le Cheval peut gagner cette maladie par un trop long repos après un

un grand travail ; par une trop grande nourriture après une maladie où il n'aura été ni saigné ni purgé ; pour avoir reçû des coups ou des plaies, qu'on aura négligé de panser ; pour avoir mangé de l'avoine nouvelle ou du foin nouveau, pour avoir approché d'autre Chevaux infectés de cette contagion ; ou par un reflux d'humeurs, dont on aura supprimé l'écoulement, &c.

Quand cette maladie ne vient point de l'intérieur, ou qu'elle ne fait que commencer, il paroît seulement quelques boutons volans à différentes parties du corps ; car il n'y en a pas d'exempte. Cette espece n'est pas difficile à guérir. Toutes les autres sont très-rebelles aux remedes, pour ne pas dire mortelles ; ainsi il est inutile de les distinguer en rouges, jaunes, blanches & noires, puisque d'une façon ou d'autres elles sont également difficiles à guérir ; & que les farcins cordés, à cul de poule, en couillon de coq, mouchereux, biurques, taupins, &c. ne sont que différentes figures ou métamorphoses d'un même mal.

Cette maladie attaque ordinairement les tendons ; quand elle ne les attaque pas, on la regarde comme farcin volant. Ce mal veut être traité & par le dedans & par le dehors.

Il faut commencer par saigner le Cheval au col ; & si le Cheval est fort chargé de farcin, ou qu'il soit invéteré, on réitérera la saignée une ou deux fois. On le mettra en même tems à l'usage du son & de la paille de froment pour toute nourriture, & à l'eau blanche pour toute boisson : ensuite on le purgera avec une once & demie d'aloès, & une once de sené en poudre, infusés à chaud dans une bouteille de vin blanc ; au lieu de la poudre de sené, on peut employer une once d'hiera diacolocynthidos, ou deux onces de confection hamech, que l'on délayera dans la bouteille de vin où l'on aura fait infuser l'aloès la veille. Il ne faut donner cette médecine qu'après avoir préparé pendant quatre jours le Cheval par des lavemens de mauve, de guimauve, de bouillon blanc & de joubarbe, dans chacun desquels on ajoûtera une once de sel de prunelle, & dont il prendra trois par chaque jour. En donnant cette médecine, il faut qu'il y ait dix à douze heures que le Cheval n'ait bû ni mangé ; & il faut qu'il reste autant de tems après à jeun : & le jour qui suit la purgation, on commence à le mettre à l'usage des poudres suivantes. Prenez azarum, sassafras, & galanga, de chaque un quarteron ; pilez le tout & le passez au-travers du tamis fin, & en donnez demi-once le matin & autant le soir dans le son. Quand les poudres sont finies, & qu'elles ont bien fait, on en fait de nouvelles. On peut lui donner le sur-lendemain de la purgation, le breuvage suivant par le nez. Prenez une pinte de lait, une once de galanga, & demi-once d'antimoine crud, l'un & l'autre mis en poudre fine ; mêlez le tout dans le lait chaud, sortant de la vache, & réitérez de dix en dix jours. Le lendemain de l'usage de ce lait, on lui donnera les pilules suivantes.

Prenez mercure coulant & souffre en poudre, de chaque deux onces : mettez le tout dans un mortier de marbre, & broyez continuellement sans piler jusqu'à ce que tout le mercure soit uni avec le soufre, &

qu'il ne reſte qu'une poudre noire : vous y mêlerez enſuite deux onces d'aloès ſuccotrin en poudre, que vous incorporerez dans un ſirop fait avec deux onces de manne dans ſuffiſante quantité d'eau, & que vous roulerez enſuite ſur de la régliſſe en poudre, pour en faire des pilules de la groſſeur que vous voudrez, & que vous ferez avaler au Cheval avec un verre de vin à chaque pour qu'elles paſſent plus aiſément, & qu'elles ſe délayent dans l'eſtomac du Cheval. On réitérera ces pilules trois ou quatre fois tous les quatre ou cinq jours, ſuivant la force du Cheval & l'effet du remede.

Quand il y a des boutons épanoüis en roſe, on fait une compoſition de poudres, que l'on applique deſſus avec une ſpatule.

Prenez un demi-quarteron de ſublimé, une once de couperoſe blanche, une once de vitriol bleu, une once de verd de gris, & deux gros de poivre, le tout en poudre fine paſſée au tamis; mêlangez-les bien pour le beſoin. On renouvelle l'application de cette poudre au bout des vingt-quatre heures, & on lave les jours ſuivans avec de l'oxcycrat, pour ôter la puanteur.

Si les boutons ne ſechent pas par le remede ci-deſſus, il faut prendre un fer chaud, tout rouge, & percer les boutons, ſur-tout ceux qui ſont au jarret, au milieu & juſqu'au fond; introduire enſuite dans chaque trou un petit morceau de ſublimé corroſif, & boucher les trous avec du ſoufre, en le faiſant fondre, afin que le ſublimé ne ſorte pas; ce qui fera tomber les boutons de farcin. Et pour les faire entierement ſécher, on doit les laver avec de l'urine de vache, ou avec la leſſive ſuivante.

Prenez trente ou quarante pommes ſauvages, & les pilez; mettez-les avec huit ou dix livres de cendres de ſarment de vigne bouillir dans vingt pintes d'eau, que vous ferez réduire à douze : laiſſez repoſer la liqueur, & la verſez enſuite par inclination pour en baſſiner tous ces boutons. En Eté on peut faire cette cotion au ſoleil : mais en Hyver il faut en baſſiner les plaies du Cheval dans l'écurie, à cauſe du froid & de l'humidité.

Il faut remarquer que le travail fait du bien à un Cheval qui a le farcin : mais il ne faut pas qu'il aille dans l'eau ou dans la boue, ce mal doit être entretenu ſec. On a vû des jambes groſſes & enflées de farcin pendant des années entieres, guérir enſuite parfaitement.

Il faut bien prendre garde que le Cheval ne porte la dent ſur aucun bouton, ou ne le lêche; car alors tous les remedes ſeroient inutiles, & en voulant guérir une partie, il reporteroit le mal à d'autres.

On peut encore ſe ſervir des pilules ſuivantes, qui ſont aiſées à faire.

Prenez une once & demie d'aloès ſuccotrin, une once de ſené, demi-once d'agaric en poudre fine; faites-en des pilules avec un quarteron de beurre, & les lui faites avaler pour une ſeule priſe, le laiſſant bridé cinq heures après. En ſe ſervant de ces pilules, il faut lui donner quelques jours après les ſuivantes, & ſe ſervir alternativement de cinq en cinq jours des unes & des autres : lui donnant toûjours la poudre cordiale dé-

crite en ce Chapitre dans les jours intercalaires.

Prenez deux onces de mercure & une once de ſoufre amalgamés enſemble dans un mortier, avec un quarteron de beurre, qu'on donne avec la même précaution au Cheval.

Les jours intercalaires, c'eſt-à-dire, entre la purgation, on lui fera faire encore uſage d'un billot avec un quarteron d'aſſa-fœtida, & on l'attachera haut, juſqu'à ce qu'il ait tout mâché.

On pourroit auſſi employer pour purgatif, au défaut des compoſitions dont nous venons de parler, les pilules de Cinnabre, une chaque fois, ou deux pilules puantes.

Il faut remarquer que tous les remedes que l'on vient de décrire, ne ſont utiles que lorſque le farcin n'eſt point compliqué, ou n'a point dégéneré par vétuſté dans une eſpece de morve; car ſi le Cheval eſt glandé, & qu'il jette par le nez, ce ſeroient peines & remedes perdus.

On voit par l'uſage du mercure, du ſoufre & des cotions extérieures, que cette maladie eſt de la nature de la gale des hommes, & qu'elle ne ſe guérit que quand elle n'affecte que la peau. Elle approche aſſez de la nature de la teigne pour la difficulté à ſe guérir; & on a vû quelquefois le premier bouton qui a paru, être le dernier à ſe cicatriſer. Mais il faut dans cette eſpece de maladie continuer les remedes, tant qu'il en paroît quelques veſtiges.

De la Pouſſe.

La pouſſe eſt une très-grande difficulté de reſpirer, provenante de quelque embarras dans la ſubſtance du poumon. Cet embarras provient ordinairement de l'épaiſſiſſement de la lymphe qui s'échappe dans la reſpiration, & s'épaiſſit dans les véſicules du poumon; ce qui arrive quelquefois par l'entrée ſubite d'un air froid, dans les mêmes véſicules.

Il peut provenir encore de l'engorgement des glandes du poumon, ou de la gêne du ſang dans les vaiſſeaux ſanguins qui entrent dans la compoſition de ce viſcere.

Cette maladie eſt préciſément ce qu'on appelle l'aſthme chez les hommes. Si elle n'eſt pas accompagnée d'ulceres, elle eſt très-difficile à guérir; & ſi elle eſt accompagnée d'ulceres, c'eſt pour lors la phthiſie ou la pulmonie, & elle eſt abſolument incurable.

A cette maladie parvenue à ſon dernier période, ſe joignent la fievre, le battement de flanc, la rougeur dans les yeux, l'étiſie, un écoulement de matieres puantes & infectes par les naſeaux, une faim canine, & le flanc redouble dans la reſpiration, c'eſt-à-dire, que dans une inſpiration le Cheval croyant prendre aſſez d'air par le poumon, & ne le pouvant à cauſe que les lobes du poumon ſont farcis d'humeurs viſqueuſes, ou ſont deſſéchés, il met ſur le champ tous les muſcles de la poitrine dans une violente contraction dans la crainte de ſuffoquer, pour relever les côtes, ou plutôt, afin de parler plus correctement, pour les avancer, afin que l'air entre plus librement dans la poitrine. Ce

mouvement qu'on appelle *Redoubler*, tend les muſcles du bas ventre qui s'attachent aux dernieres côtes, & forme le long des flancs une eſpece de cordon, qui eſt ſenſible à la vûe à cauſe de la maigreur du Cheval.

Cette maladie peut être héréditaire : mais elle provient communément ou de violens efforts, qui auront cauſé la rupture de quelque vaiſſeau dans le poumon, & à la ſuite un ulcere; ou d'un épanchement de ſang dans la cavité du thorax, où il ſera dégéneré en pus, ou d'une toux qui aura été négligée : elle peut provenir auſſi d'alimens trop chauds, comme de trop de foin, ou de l'uſage de vieux ſainfoin, ou de foin poudreux, ou même de trop de ſéjour.

Soleyſel a décrit cette maladie comme une faim canine du poumon : il prétend que ce viſcere a beſoin d'une quantité exceſſive de nourriture, & qu'étant affamé dans cette maladie, il conſomme ſeul tous les alimens que l'on donne au Cheval; & ne pouvant mettre que peu de choſe à ſon profit, il aime mieux ſe défaire du réſidu par un déluge d'urine, qu'il envoie aux reins par un conduit particulier, connu de ſon tems ſans doute, mais dont la route ſe trouve perdue aujourd'hui, que d'en faire part aux autres membres ſes voiſins. C'eſt ainſi qu'il explique la maigreur énorme qui accompagne cette maladie. Il appuie cette découverte, qu'il ne doit qu'à lui-même, & dont aucun Auteur François, Italien, Allemand ni Latin, n'avoit parlé avant lui, ſur des expériences dignes d'attention, & ſa diſſertation eſt très-curieuſe juſqu'à la fin : on ne pourroit y deſirer que le vrai & le vraiſſemblable.

Cette maladie eſt longue & difficile à guérir; cependant quand elle ne fait que commencer, on peut en venir à bout, parce que l'ulcere ne ſe forme pas d'abord.

Il faut commencer par ôter le foin au Cheval, ou du moins lui en donner très-peu & ſeulement avant que de le faire boire; enſuite on le ſaigne au col : deux jours après on prend une once de baume de ſoufre préparé à l'eſſence de térebenthine, que l'on met dans une chopine de vin blanc avec une demi-once de cryſtal mineral, qu'on lui fait avaler : deux jours après on réitere la même doſe; & deux autres jours après on lui donne encore même choſe, en diminuant ſeulement de moitié la doſe du baume de ſoufre : continuez ainſi pendant quelque tems à lui en donner de deux jours l'un. Il faut avoir ſoin ſeulement de le tenir bridé huit heures avant & huit heures après.

Dès le commencement des remedes, il faut mettre le Cheval à l'uſage d'une des poudres ſuivantes dans du ſon ou dans de l'avoine.

Prenez fleur de ſoufre, fenugrec, ſucre candi, iris de Florence, limaille d'aiguille, régliſſe, de chaque un quarteron; mettez le tout en poudre fine, & donnez-en demi-once le matin & autant le ſoir. S'il étoit dégoûté, & qu'il ne voulût pas manger d'avoine, on pourroit lui donner du ſon.

Il faut pendant tout le cours de la maladie, mettre le Cheval à l'uſage de la paille pour toute nourriture.

Autre.

Autre.

Prenez réglisse, fleur de soufre, baies de laurier, anis verd & sucre candi, un quarteron de chaque, & faites du total une poudre fine. On peut donner de celle-ci une once le matin & une autre le soir.

Autre.

Mettez deux livres de fleur de soufre sur une de limaille d'aiguille, & ajoûtez trois quarterons de réglisse en poudre; tamisez le tout: cette poudre opérera à demi-once le matin & autant le soir.

Si le Cheval est poussif outré, les remedes ci-dessus ne pourront que le soulager & non le guérir: & pour en tirer quelque service, il faut lui ôter entierement le foin, à la place duquel on lui donnera de la paille de froment propre & sans poussiere, le matin & le soir de l'avoine bien nette, & à midi du son mouillé avec un peu d'eau; il faut le faire travailler peu & souvent, pour le tenir en haleine. On doit observer le même régime pour les Chevaux qui sont gros d'haleine.

Comme il est impossible de guérir cette maladie, lorsqu'elle est invéterée, quand même il n'y auroit pas d'ulcere, on ne laisse pas de rapporter divers remedes qui y donnent du soulagement, pour en pouvoir tirer quelque service. C'est pourquoi nous ajoûterons encor les suivans, afin que l'on puisse choisir suivant la commodité des lieux où l'on se trouve.

Remedes contre la Pousse.

Faites bouillir trois poignées de buglose dans six ou sept pintes de vin blanc jusqu'à diminution de moitié. Faites-en prendre à un Cheval environ une pinte de deux jours en deux jours, & le tenez chaudement; faites-lui une grande litiere, & qu'il ait été trois heures au filet avant que de prendre le remede, & qu'il y reste autant après: ensuite il faut lui donner une bonne poignée de blé de seigle, & le foin qu'on lui donnera doit être mouillé. Vous arroserez toûjours son avoine avec de l'eau tiéde. Si on fait ce remede de mois en mois, ou pourra encore tirer beaucoup de service d'un Cheval malgré sa maladie.

Autre.

Si vous êtes dans un pays où les figues soient communes, fraîches ou seches, pilez-les bien pour en tirer environ une demi-livre de jus: que vous mêlerez avec du son de froment. Donnez le tout à manger au Cheval soir & matin, & continuez pendant quelque tems.

Autre remede utile contre la Pousse, & pour maintenir l'haleine à un Cheval.

Il faut prendre des chardons dont on se sert pour grater les draps,

(c'eſt le *dipſacus* ou le chardon à foulon) mettez-les en poudre & paſſez-les par le tamis; faites-en prendre à un Cheval ſoir & matin demi-once chaque fois dans ſon avoine. Ce petit remede, quoique ſimple, eſt très-bon pour ſoulager un Cheval pouſſif, & pour maintenir ſon haleine, quand il ne le ſeroit pas; il eſt bon même de le lui faire prendre quand on a une grande courſe à faire.

Autre pour ſoulager un Cheval pouſſif.

Prenez du plomb, faites-le limer le plus fin que vous pourrez; donnez-en une once chaque fois dans l'avoine du Cheval, & qu'elle ſoit moüillée; car il ne faut jamais rien donner de ſec dans cette maladie.

Autre remede pour arrêter la Pouſſe.

Prenez des branches de genet, feuilles & fleurs, une bonne demi-poignée, que vous hacherez bien menu & mêlerez dans l'avoine, après que vous l'aurez arroſée avec de l'eau. Il faut continuer à lui faire manger du genet huit ou dix jours de ſuite, & le mener à l'eau une ou deux fois par jour, pour le faire nager ſans le laiſſer boire.

Autre.

Prenez de la fleur de genet & des feuilles d'épine blanche les plus fraîches & les plus tendres; des feuilles de ſaule, des plus jaunes, & du pas d'âne, autant de l'un que de l'autre; hâchez le tout bien menu, & en faites manger au Cheval tant qu'il ſera poſſible dans du ſon, & qu'il ne ſoit nourri pendant quinze jours ou plus qu'avec de la paille, & le Cheval ſera ſoulagé pour quelque tems.

Autre.

Faites faire diete au Cheval pendant quinze jours, c'eſt-à-dire, qu'il ne mange que de la paille & du ſon, & ne le faites point travailler. Au bout de huit ou dix jours de régime, on lui fera prendre les pilules ſuivantes.

Prenez agaric, aloès, ariſtoloche ronde, de chaque demi-once, régliſſe, énula campana, fleur de ſoufre, le tout en poudre, miel commun, de chaque une once; lard, deux onces. Réduiſez toutes ces drogues en poudre, mêlez-les enſemble, & avec du beurre frais, faites-en des pilules, que vous roulerez dans la poudre de ſucre ou de régliſſe: faites-les prendre au Cheval de jour à autre huit ou dix fois, ce remede le ſoulagera beaucoup.

De la Courbature.

L'on appelle Courbature dans les animaux, ce que les Medecins appellent aux hommes pleureſie ou fluxion de poitrine: effectivement même parmi les hommes, les gens groſſiers ſont accoûtumés de donner ce

nom indifféremment à l'une & à l'autre de ces maladies, lorſqu'ils s'en trouvent atteints. La preuve en eſt aiſée à démontrer par la comparaiſon des accidens, qui arrivent également dans les uns & dans les autres. Les premiers qui ſe manifeſtent, ſont une fievre violente, avec les mêmes accidens décrits dans la Pouſſe ; mais celle-ci ne vient gueres qu'aux Chevaux qui ont paſſé ſix ans : la Courbature au contraire vient indifféremment aux uns & aux autres. Comme cette maladie eſt aigue, violente & courte dans ſa durée, elle vient ordinairement d'une fatigue outrée, d'un travail exceſſif, ou d'une intempérie de régime extraordinaire ; il n'eſt pas étonnant qu'on la voye accompagnée des mêmes accidens décrits auſſi aux articles des jambes foulées & de la forbure ; non que la Courbature ne puiſſe ſe trouver ſans ces accidens, mais parce que ces maladies provenant communément les unes & les autres de cauſes aſſez ſemblables, elles peuvent fort bien être compliquées avec les autres.

Quand il n'y a point de complication, cette maladie ne laiſſe pas d'être encore dangereuſe & vive: mais elle n'eſt pas de durée, à moins que ce ne ſoit un reliquat de quelqu'autre maladie, qui par ſa longueur ou ſa violence, peut laiſſer quelqu'altération dans le poumon.

Les Chevaux attaqués de ce mal ſont dits Courbattus; quelques-uns les appellent *Panthis*.

Prenez une pinte de bierre, demi-livre de bon miel blanc, demi-livre d'huile d'olive, trois quarterons de fleur de ſoufre; mettez le tout dans la pinte de bierre, & avec la corne faites-le avaler au Cheval, que vous tiendrez bridé cinq heures devant & cinq heures après.

On peut réitérer le même breuvage cinq à ſix jours après, ſi le Cheval n'eſt pas guéri.

Comme cette maladie eſt accompagnée de fievre qui eſt ordinairement très-violente, il n'y a point de difficulté qu'il faut dans ce cas ſaigner le Cheval, & lui donner matin & ſoir un lavement émolliant & rafraîchiſſant, ainſi que l'on doit faire dans toute maladie aiguë, quoi qu'on puiſſe dire au contraire.

De la Toux.

TOUT Cheval qui touſſe, ne doit pas pour cela être condamné pouſſif ni courbattu : quoique cet accident ſoit un ſymptome de ces deux maladies, il n'en eſt quelquefois que l'avant-coureur, & n'en eſt pas toûjours ſuivi. Même ſi l'on négligeoit moins ce mal, il y auroit moins de pouſſes & de courbatures; une deſcription de cette maladie ſeroit inutile, des oreilles ſuffiſent pour la reconnoître : elle n'eſt point à négliger. Elle vient quelquefois pour avoir mangé du foin poudreux ou une plume, quelquefois pour avoir avalé de la pouſſiere en Eté ; & quelquefois c'eſt le commencement d'un morfondement. Quand elle eſt opiniâtre, & qu'elle dure plus d'un jour ſans diminuer, prenez quatre onces de fleur de ſoufre, quatre onces de régliſſe fraîche, quatre onces de ſucre candi, deux onces d'anis verd & deux onces de baies de laurier en poudre; prenez le blanc & le jaune de deux œufs, & y mêlez deux onces du

mêlange de ces poudres avec une once de thériaque, & suffisante quantité d'huile d'olive, pour en faire un opiat; ajoûtez-y la grosseur d'une féve de tarc; (c'est du godron) délayez cet opiat dans une chopine de vin, & le faites avaler au Cheval: réitérez de deux jours l'un, jusqu'à ce que la livre de ces poudres soit employée.

On en peut ajoûter aussi dans son avoine, demi-once le matin & autant le soir.

Si l'on peut avoir des branches de genet, on en fera bouillir quatre ou cinq poignées dans huit ou dix pintes d'eau, & on en mêlera deux pintes avec de l'eau commune chaque fois qu'on lui donnera à boire.

Autre.

Prenez deux livres de mine de plomb rouge, autant de soufre en canon, une once & demie de sel polychreste, six gros de graine de genievre: faites du tout une poudre, & la divisez par onces, & en donnez une once le matin & une once le soir dans l'ordinaire du Cheval.

De la Gras-fondure.

NOUS mettons cette maladie à la suite de la courbature, de la pousse & de la toux, moins parce que le grand travail en peut être la cause aussi-bien que des précédentes, que parce qu'elles ont un signe commun, qui pourroit s'y faire méprendre, si l'on n'y faisoit pas une attention particuliere. Mais on évite la surprise, en examinant les excrémens; car en les faisant vuider, on les trouve coëffés, c'est-à-dire, enveloppés d'une matiere semblable à de la graisse, & ils se trouvent quelquefois sanglans. Cette maladie est très-périlleuse, & plus commune aux Chevaux gras & qui ont séjourné, qu'à d'autres.

Le Cheval atteint de ce mal, en perd le boire & le manger, bat du flanc où il sent de la douleur, regarde cette partie, & ne peut demeurer couché ni levé. Quand il jette par les naseaux en abondance, & que la matiere est sanglante, ce qui arrive quelquefois, le mal est sans ressource.

Aussi-tôt qu'on s'en apperçoit, il faut saigner le Cheval au col, & lui donner des lavemens émollians de deux heures en deux heures; quelques-uns recommandent en lavement comme un spécifique, le sang tout chaud d'un veau ou d'un mouton qui vient d'être égorgé: il est certain que ce remede est bon. Deux heures après donnez-lui deux pilules puantes délayées dans chopine de vin ou de bierre; & une heure après deux autres pilules pareilles, jusqu'à quatre prises d'heure en heure. S'il y a peu ou point de fievre, on peut lui donner les poudres précédentes indiquées pour la pousse, & particulierement la deuxieme. S'il y a de la fievre, il faut lui donner le breuvage d'eaux cordiales; le mettre à l'usage du billot; & si la fievre étoit violente, on pourroit lui donner le breuvage avec le baume de copahu.

Ces

Ces pilules puantes peuvent être mises en usage dans la forbure, la courbature & les tranchées avec lesquelles cette maladie a grand rapport, se rencontrant fort souvent ensemble.

Les jours suivans un ou deux lavemens suffisent par chaque jour.

On peut après la saignée faire usage du breuvage suivant.

Il faut prendre environ deux livres de plantes de joubarbe, que l'on pilera dans un mortier pour en tirer le jus, & ensuite prendre environ une pinte de petit lait, & à son défaut une chopine de lait que l'on mêlera ensemble; vous le ferez tiédir, & y ajoûterez demi-once de sel de prunelle: vous réitererez ce breuvage deux fois par jour. Si au bout de trois ou quatre jours le Cheval n'est pas guéri, donnez-lui le remede suivant.

Prenez huile d'olive, miel de Narbonne ou miel blanc, de chaque quatre onces; térebenthine de Venise, deux onces. Mêlez le tout ensemble dans une bouteille de vin blanc, que vous ferez tiédir & prendre au Cheval. Le Cheval guérira, en continuant ce remede, pourvû que la forbure & le mal de cerf ne soient point compliqués.

Autre.

Prenez beurre frais, jus de rue, jus d'armoise, jus d'herbe de S. Jean, de chaque demi-livre; lait de vache frais tiré, deux livres; douze jaunes d'œufs. Mêlez le tout & le faites prendre au Cheval, un peu tiede, pendant trois jours de suite: mais vous ne lui donnerez à boire, que trois heures après l'avoir pris: & pendant le cours de la maladie, vous lui donnerez deux ou trois lavemens par jour, que vous composerez de la maniere suivante.

Faites bouillir de gros pois blancs, à leur défaut des féves blanches, jusqu'à ce que cela soit en purée, que vous passerez à travers un tamis ou linge: vous mêlerez dans cette purée autant de lait de vache, & y ferez fondre demi-livre de beurre frais; vous y ajoûterez deux onces d'huile de térebenthine. Mêlez le tout pour le donner en lavement au Cheval. Il faut qu'il contienne environ quatre pintes: & tout cela étant bien observé, vous pouvez espérer guérison.

Quand les accidens commenceront à diminuer, on purgera le Cheval avec la medecine suivante.

Prenez thériaque, deux onces; sené, demi-once; manne, deux onces; genciane, une once; crystal minéral, demi-once: mêlez le tout dans une bouteille de vin blanc, & le donnez au Cheval. Vous réitererez au bout de quelques jours le même breuvage, & userez souvent de lavemens laxatifs.

Du Flux de Ventre.

ENTRE les maladies du ventre, il y en a une qui lui est particuliere, & que l'on nomme *Diarrhée* ou *Flux de ventre*, sous laquelle nous renfermerons deux autres maladies qui en sont des especes plus dangereu-

ſes ; ſavoir , la dyſſenterie & la paſſion iliaque , que les Maréchaux appellent l'une & l'autre *Tranchées rouges*.

La ſimple diarrhée , eſt lorſque le Cheval rend ſes excrémens plus liquides que de coûtume , ſans être digerés , & fréquemment.

La dyſſenterie , eſt lorſqu'il eſt tourmenté de tranchées , que les excrémens ſont ſanglans , & que le fondement eſt fort échauffé & enflammé.

Et la paſſion iliaque , lorſqu'il revient par les naſeaux ou par la bouche , une eſpece de matiere glaireuſe , qui ſemble venir de l'eſtomac : maladie rare , mais qui arrive quelquefois , & qui a toujours été regardée comme mortelle.

Cette maladie a un ſi grand rapport avec la paſſion iliaque ou cholera morbus des hommes , que nous ſerions preſque tentés de douter d'une choſe qui a paſſé juſqu'à préſent pour un axiome inconteſtable parmi les connoiſſeurs en Cavalerie , au ſujet du vomiſſement des Chevaux , qu'on rapporte ne leur arriver jamais. Il eſt certain que dans cette maladie , les Chevaux non-ſeulement rendent une abondance d'excrémens ; mais encore qu'ils rejettent par la bouche une ſi grande quantité de viſcoſité & de vilainies , que l'eſtomac paroît devoir en être la ſource , quoique l'on ſache fort bien que les glandes ſublinguales & parotides en peuvent fournir beaucoup. En effet , pourquoi dans ces animaux , dont les organes paroiſſent diſpoſés comme ceux de l'homme , ne ſeroit-il pas poſſible qu'il y eût un mouvement antipériſtaltique ou renverſé , & qu'ils puſſent auſſi-bien rejetter par la bouche que preſque tous les animaux ? Il eſt vrai que cette maladie eſt rare parmi les Chevaux : mais peut-être eſt-ce faute d'obſervations aſſez exactes , que l'on a toûjours été dans cette opinion.

La boiſſon des mauvaiſes eaux , & l'uſage des mauvais alimens , contribuent beaucoup à ces maladies , auſſi-bien qu'à la formation des vers dont nous allons parler.

Pour le ſimple dévoiement , on fait rougir un morceau d'acier , & on l'éteint dans une pinte de gros vin rouge qu'on fait avaler au Cheval. Si cela ne ſuffit pas , on fera uſage pendant quelques jours matin & ſoir du lavement ſuivant.

Il faut prendre environ quatre pintes de vin émétique , dans lequel on fera bouillir vingt ou trente glands de chêne mis en poudre , les plus vieux ſont les meilleurs ; lorſqu'ils auront bien bouilli , il faut laiſſer refroidir cette compoſition juſqu'à ce qu'elle ſoit en état de la faire prendre au Cheval. On y ajoûtera la valeur d'un quarteron d'huile d'olive. On pourra auſſi lui faire un breuvage d'une pinte de vin émétique , où l'on aura mis une douzaine de glands en poudre. Deux jours après on lui fera prendre une once de rhapontic , qui pour cette maladie fait autant d'effet que la rhubarbe du Levant.

S'il y a fievre ou tranchées , c'eſt-à-dire , douleurs d'entrailles , on fait ſaigner le Cheval au col , & on lui donne force lavemens avec le bouillon blanc ou la traînaſſe cuite dans le bouillon de tripes ou dans la décoction

d'une fraiſe de veau bien graſſe, ou d'une tête de mouton, que l'on fait cuire avec ſa laine ; ou bien encore le lavement de ſang chaud d'un veau ou d'un mouton, dont on vient de parler.

Enſuite de la ſaignée, on lui donne un breuvage avec trois onces de thériaque dans trois demi-ſeptiers de gros vin rouge : ou bien on fait bouillir dans un pot une demi-douzaine d'œufs dans ſuffiſante quantité de vinaigre; on en fait avaler au Cheval trois le matin, & autant le lendemain.

Faites la même choſe à la paſſion iliaque : mais réitérez pluſieurs fois la ſaignée dans les vingt-quatre heures, & les lavemens; & faites ronger le carreau au Cheval, afin qu'il jette beaucoup.

On peut ſe ſervir encore du vin émétique : on en donne une chopine. Il ne fait pas aux Chevaux le même effet qu'aux hommes : il ne les purge preſque point; & par une méchanique ſinguliere, il ſemble les rafraîchir au lieu de les échauffer, & leur donner de l'appétit.

Des Vers.

La corruption des alimens qui ne ſe digerent point dans l'eſtomac des Chevaux, donne lieu au développement & à la génération de différentes ſortes de vers, dont les œufs ſe trouvent ſur le fourage & ſur les différens grains, dont on nourrit les beſtiaux. Ces vers incommodent beaucoup les animaux, auſſi-bien que les hommes, & peuvent, après les avoir tourmentés long-tems, leur cauſer enfin la mort aux uns comme aux autres.

Il en eſt d'eſpece plus mauvaiſe l'une que l'autre; l'uſage les fait connoître. Quand un Cheval les rend par le fondement, il n'eſt pas difficile de ſoupçonner qu'il en reſte d'autres: mais quoiqu'on ne lui en voye pas rendre, il eſt des ſignes qui font connoître qu'il y en a dans le corps.

Quand on le voit maigrir peu à peu, quoiqu'il mange beaucoup, & qu'il ſe frote ſouvent la queue juſqu'à ſe la peler; qu'il paroît morne & triſte; que le poil, malgré un panſement aſſidu, devient terne & hériſſé; qu'il regarde ſouvent ſon ventre, comme s'il vouloit montrer la ſource de ſon mal & le lieu de ſa douleur : il y a lieu de ſoupçonner qu'il eſt incommodé de vermine.

Il en eſt une eſpece fort commune, qu'on nomme *Moraines*, qui ont leur ſiége dans les replis du fondement, qui par ſa conformation particuliere conſerve le crotin trop long-tems. Les Chevaux qui ſortent des herbes, y ſont plus ſujets que les autres. Cette eſpece n'eſt pas dangereuſe, & on ſe contente de les tirer avec la main. On peut même tirer ceux qui ſont dans le gros boyau avec la main en ſe graiſſant tout le bras juſqu'au coude avec de l'huile ou du beurre, après s'être ſoigneuſement rogné les ongles comme on fait quand on veut tirer le crotin qui y ſéjourne ſi long-tems qu'un Cheval ne peut fienter ni recevoir de lavement. Mais comme il eſt impoſſible d'aller chercher de même ceux qui

ſont dans les autres inteſtins, on a recours à des breuvages, ou à des opiates vermifuges. Le breuvage ſuivant eſt bon pour toute eſpece.

Prenez trois onces de thériaque, une once de corne de cerf en poudre, & une once & demie d'aloès ſuccotrin auſſi en poudre; mettez le tout infuſer dans trois demi-ſeptiers d'eau, & le faites avaler.

Deux jours après on peut donner en pilules l'opiat ſuivant.

Prenez poudre cordiale, une once; ſublimé doux, râclure de corne de cerf, aloès ſuccotrin, de chaque demi-once; incorporez dans ſuffiſante quantité de beurre frais, pour en faire un opiat, que l'on fait avaler pour une priſe au Cheval.

Ce remede eſt auſſi fort convenable pour le battement de flancs qui accompagne la pouſſe.

La poudre d'acier & de ſoufre, à la doſe d'une once le matin & une once le ſoir, convient auſſi dans cette maladie. On peut encore employer l'éthiops minéral: on en incorpore deux onces avec ſuffiſante quantité de beurre frais, dont on fait des pilules, que l'on roule ſur la poudre de régliſſe; & on réitere trois ou quatre fois, laiſſant deux jours d'intervalle entre chaque priſe, le laiſſant à chaque fois quatre ou cinq heures devant & après ſans boire ni manger.

Mettez dans ſon avoine une once de fleur de ſoufre & une once d'antimoine crud en poudre.

Si le Cheval a des moraines au fondement, frotez-le lui, ſi vous voulez, avec de l'eſſence de térebenthine; & s'ils continuent à réparoître, donnez-lui le breuvage précédent.

De la Jauniſſe.

QUOIQUE cette maladie ne ſoit pas connue ſous ce nom pour les Chevaux, elle ne les attaque pas moins réellement. Il eſt vrai que les Auteurs qui en ont traité, l'ont décrite ſous le nom de mal de tête, plutôt que ſous ſon véritable nom : mais comme le mal de tête n'eſt tout au plus qu'un accident de cette maladie, nous avons été obligés de la tranſporter des maladies de l'avant main où elle ſe préſentoit naturellement ſous ſon autre nom, à celles du corps.

Cette maladie ſe manifeſte de maniere à ne s'y pas méprendre; car outre le dégoût, la foibleſſe & la triſteſſe de l'animal, il a les yeux & les levres jaunes, & la féroſité du ſang qu'on lui tire, eſt entierement infectée de cette couleur. Cette maladie vient toûjours d'une obſtruction ou engorgement du foie, & eſt ordinairement accompagnée de tranchées; c'eſt pourquoi on y employe aſſez volontiers les mêmes remedes. Cependant en voici un qui a eu un heureux ſuccès dans cette maladie.

Prenez un demi-boiſſeau de cendres de ſarment, & en faites leſſive avec quatre pintes d'eau de riviere, que vous repaſſez quatre fois ſur les cendres toutes bouillantes; puis mêlez une livre de bonne huile d'olive, & un quarteron de baies de laurier en poudre dans cette leſſive paſſée à clair.

Faites

Faites ſaigner le Cheval aux flancs, & le laiſſez bridé toute la nuit. Le lendemain matin faites-lui avaler deux verres de cette compoſition bien mêlangée, & le laiſſez encore bridé deux heures après, puis vous le débriderez & lui donnerez à boire de l'eau blanche, & à manger du ſon mouillé pendant un quart-d'heure; rebridez-le, & deux heures après donnez-lui deux autres verres de ladite leſſive, & lui en donnez ainſi quatre à cinq priſes par jour, & le mettez en lieu obſcur ſur de bonne litiere, éloigné de tout bruit & dans une écurie à part, tant pour éviter la contagion, que pour ſa commodité.

On peut lui faire ronger le carreau un bon quart-d'heure le matin, & lui donner une chopine de vin émétique à la place du précédent remede: mais le précédent eſt plus efficace, & lui fera jetter de l'eau & de la morve en quantité par le nez; & quand l'appetit lui ſera revenu, faites-le promener en main un quart-d'heure par jour pendant ſept ou huit jours, & le purgez avec deux onces de pilules appellées *Cephalicæ minores Galeni.*

Des Tranchées.

LES tranchées ſont un tiraillement des inteſtins cauſé, ou par l'abondance des matieres, ou par leur qualité corroſive, ou par un engorgement de ſang; c'eſt ce qui fait trois eſpeces différentes de cette maladie.

Celle qui vient de l'abondance des matieres, eſt ordinairement la plus ſimple. Ce ſont la plûpart du tems des vents raréfiés & des matieres crues & indigeſtes.

Enſuite vient le teneſme, qui eſt cauſé par l'engorgement des vaiſſeaux ſanguins. Cette eſpece de tranchées commence par un dévoiement d'un jour, & finit par des efforts inutiles, que fait le Cheval pour fienter; ce qui lui cauſe beaucoup de douleur & le met en danger.

La troiſieme eſpece a été décrite ſous le nom de *Paſſion iliaque.* Dans celle-ci, le mouvement des inteſtins eſt renverſé, & les alimens reviennent par la bouche, ou du moins il revient par la bouche, des matieres gluantes & corrompues, dont nous avons parlé ci-devant; car c'eſt la même maladie, & c'eſt cette eſpece que les Maréchaux appellent des *Tranchées Rouges.*

En général on reconnoît qu'un Cheval a des tranchées, lorſqu'il ſe débat, qu'il ſe veautre, qu'il cherche ſans ceſſe à ſe coucher & à ſe relever, qu'on entend des brouillemens & des tonnerres dans ſon ventre, que les flancs lui battent & lui enflent, qu'il les regarde, qu'il bat des piés de derriere, qu'il tremble, qu'il perd l'appétit, que les teſticules ſuent, & qu'il ne peut uriner.

Prenez demi-ſeptier de bon vin blanc, un verre d'huile d'amandes douces, deux onces de térebenthine de Veniſe la plus claire, une once de cryſtal minéral & deux onces d'eſſence de genievre; mêlez le tout & le faites avaler avec la corne. Ce remede convient dans les tranchées, parce qu'il eſt propre pour uriner.

Il ne faut pas épargner les lavemens doux & onctueux à ce mal.

On peut, au lieu du remede précédent, lui donner une once de thériaque avec une pincée de ſafran en poudre dans une chopine d'eau-de-vie; ou bien une chopine d'eau-de-vie & autant d'huile : mais les deux premiers ſont plus efficaces.

Les pilules puantes ſont auſſi bonnes pour guérir de ce mal.

Il y a des gens qui prétendent que le ſternutatoire ſuivant eſt excellent pour les tranchées.

Prenez une bonne poignée de lierre terreſtre, broyez-la dans vos mains, mettez-en moitié dans chaque naſeau du Cheval, & fermez les naſeaux, en les tenant avec les mains, comme pour l'empêcher de reſpirer l'eſpace de quelques minutes; lâchez après; le Cheval s'ébrouera, ſe ſecouera, fientera & urinera.

De la Rétention d'Urine.

RAREMENT voit-on cette maladie ſeule : elle eſt ordinairement la ſuite des tranchées ou des maladies du ventre. C'eſt pourquoi on renvoie à ces maladies-là, en cas que le mal ſoit opiniâtre. Mais s'il n'étoit pas accompagné de tranchées, le remede ſuivant ſuffiroit. Faites avaler au Cheval quatre onces de coloſane en poudre dans une chopine de vin blanc.

De la Fortraiture.

ON appelle un Cheval fortrait, lorſqu'il devient étroit de boyaux, & qu'on lui voit deux cordons de nerfs, qui vont depuis le fourreau gagner les ſangles, extraordinairement raccourcis & douloureux, ce qui fait perdre l'appétit au Cheval, & la nourriture par conſéquent. Il eſt des Chevaux, qui ſans être fortraits, ſont ſi maigres, qu'il eſt néceſſaire de les engraiſſer, ſoit pour les pouvoir vendre, ſoit même pour s'en pouvoir ſervir. C'eſt pourquoi nous donnerons tout de ſuite la maniere d'engraiſſer les Chevaux maigres & dégoûtés.

Des Chevaux maigres & dégoûtés.

QUAND on ne connoît point la cauſe pour laquelle un Cheval qui mangeoit bien auparavant, ceſſe tout-à-coup de manger, on lui donne un coup de corne dans le palais. Cette manœuvre ordinairement réveille l'appetit du Cheval, quand il n'y a pas dautre maladie.

S'il lui vient des eſpeces de cloches dans la bouche, comme de petites peaux blanches, faites-lui manger quelques grapes de verjus, ſi c'eſt dans la ſaiſon.

Si ce dégoût vient d'un vice de l'eſtomac, mettez-lui deux onces d'aſſa fœtida enveloppé dans un linge au maſtigadour.

Et s'il eſt fortrait, frotez ſouvent les deux nerfs retirés, avec onguent d'althea & onguent de Montpellier, & lui faites avaler une livre de lard

frais ſans coüenne, çoupé par rouelles l'une après l'autre, de deux jours l'un, & par-deſſus un demi-ſeptier de vin.

Les jours d'intervalle vous pouvez le mettre au maſtigadour avec l'aſſa fœtida:

Quelques-uns les engraiſſent avec des féveroles, c'eſt la petite eſpéce de féve de marais: mais on prétend qu'elles donnent des tranchées; cela n'arrive cependant pas toûjours.

Les Anglois ſe ſervent de la compoſition ſuivante, & diſent que c'eſt la meilleure de toutes les médecines pour purger, engraiſſer & donner de l'appetit.

Prenez ſix livres de fleur de farine, deux onces d'anis, ſix dragmes de cumin, une dragme & demie de Carthamus, une once deux dragmes de fénugrec, une once & demie de fleur de ſoufre, une chopine d'huile d'olive, une livre & demie de miel, deux pintes de vin blanc, le tout réduit en pâte; les ſimples pulvériſés & paſſés au tamis; faites-en des boules de la groſſeur du poing. Le matin & le ſoir en donnant à boire au Cheval, il faut diſſoudre une de ces boules dans ſon eau, la remuant juſqu'à diſſolution, & la donner à boire; d'abord il la rebutera: mais il ne faut point lui en donner d'autre, juſqu'à ce qu'il la boive.

On ſe ſert encore, pour engraiſſer un Cheval, & lui donner du boyau, d'orge mondé: on en donne tous les matins un demi-boiſſeau dans un ſeau d'eau. D'autres mettent dans l'avoine qu'ils donnent trois fois par jour, une poignée de graine d'ortie à chaque fois, & font boire le Cheval à l'eau blanche de farine de féves pendant trois ſemaines ou un mois.

Voici encore une autre méthode, que l'on peut obſerver. Après avoir ſaigné le Cheval, l'avoir mis à l'eau blanche & purgé, vous le nourrirez matin & ſoir avec du ſon bouilli dans de l'eau; & on le lui fera manger chaud, après y avoir mêlé à chaque fois deux onces de la poudre ſuivante, & par-deſſus demi-picotin de froment.

Prenez fenugrec, ſel commun, graines de lin, de fenouil, d'anis & de laurier, fleur de ſoufre, régliſſe, ariſtoloche ronde, agaric, myrrhe, aloès ſuccotrin & racine de chardon beni, de chaque deux onces; géroſle, noix muſcade, cannelle & gingembre, de chaque une once: faites du tout une poudre fine pour l'uſage.

A midi vous lui donnerez moitié avoine & moitié féves.

Bleſſures & Enflures ſous la Selle & ſur les Rognons; & des Cors.

Les uns & les autres ſont ordinairement l'effet d'une ſelle trop dure, & des harnois mal faits ou gâtés. Ces maladies négligées peuvent eſtropier un Cheval & le mettre hors de ſervice.

Si-tôt qu'on s'apperçoit qu'un Cheval eſt bleſſé ſous la ſelle, & que l'enflure n'eſt pas de conſéquence, il ſuffit de froter la partie avec ſavon & de l'eau-de-vie: mais ſi l'enflure eſt conſidérable, il faut ſe ſervir du remede ſuivant.

Prenez quatre ou cinq blancs d'œufs, & les battez avec un gros morceau d'alun pendant un quart-d'heure ; il faut y ajoûter ensuite un verre d'huile de térebenthine, autant d'eau-de-vie ; battre encore le tout ensemble, & de cette composition en froter bien la partie enflée matin & soir: on la nettoie ensuite & on la fortifie avec de l'eau-de-vie, lorsqu'elle est désenflée. Par ce remede, on évite tous les accidens qui peuvent arriver des enflures causées par la selle, sur le garot, sur les rognons & sous la selle.

Si ce sont des cors qui viennent & sur les rognons & aux pointes des mamelles de la selle, il faut les amollir en les frotant avec onguent de Montpellier toutes les vingt-quatre heures, ou bien avec du vieux-oing le plus vieux qu'on pourra trouver. Il fera tomber l'escarre, que l'on pansera ensuite avec de l'essence de térebenthine, & du charpi avec de vieilles cordes pilées & mises prsque en poudre.

On se sert d'un suppuratif qui est fort bon pour les cors, mais que l'on ne trouve pas sur le champ, pourquoi il faut l'avoir tout préparé. Il se fait avec deux onces d'huile d'olive, cire neuve, térebenthine de Venise, poix noire, poix résine, poix grasse, graisse de mouton, graisse de porc mâle, de chaque demi-once, que l'on fait fondre à petit feu pour faire le mêlange de l'onguent.

S'il y a grande plaie, & qu'il faille dessécher, mettez dessus des cendres de coquilles d'œuf, de drap & de savate brûlée, ou bien des feuilles de tabac verd pilé dans la saison, ou de la chaux vive éteinte dans égale quantité de miel.

L'onguent suivant est excellent pour toutes sortes de blessures & de plaies, sur-tout pour les ulceres, chancres, vieilles blessures & autres difficiles à guérir.

Il faut prendre douze onces de la meilleure huile d'olive, deux onces de la meilleure eau forte, & deux gros de bonnes aiguilles : il faut les casser en deux pour être sûr qu'elles sont de bon acier; celles qui plient, ne valent rien. Vous mettrez le tout dans un grand vase de verre ; savoir, les aiguilles les premieres, l'eau forte ensuite, & sur le champ versez l'huile. Il faut observer, en versant l'huile, d'éloigner la tête, pour que la vapeur ne monte pas au visage. On laisse le tout pendant vingt-quatre heures sans le remuer ni le toucher : on enleve après ce tems l'onguent avec la pointe d'un couteau : on jette l'eau qui reste dans le fond du verre; on nettoie l'onguent de toute écume qui s'est faite sur la superficie, & on a soin d'en ôter toutes les parties d'aiguilles qui peuvent rester : on lave ensuite l'onguent dans une jatte d'eau, jusqu'à ce que changeant de différente eau, la derniere conserve sa couleur ordinaire : on ramasse alors l'onguent, & on le conserve dans des pots de fayence pour s'en servir au besoin. On nettoie alors la plaie avec du vin chaud : on met de cet onguent dans une cuillere, on le fait fondre, & avec une plume on en arrose un peu la plaie, ensuite on en imbibe légerement une charpie que l'on applique sur la plaie, & on la couvre d'une compresse trempée dans du vin chaud : on bande ensuite la plaie; on panse le mal toutes les vingt-quatre heures.

De

De l'Effort de Reins.

QUAND un Cheval tombe d'un lieu élevé ſur les quatre jambes, & qu'il ſe trouve avoir un fardeau lourd ſur le corps, il eſt aiſé de juger la forte & douloureuſe impreſſion que cette chûte doit cauſer ſur les vertebres des lombes, ou plutôt ſur les tendons des muſcles qui les tiennent réunies.

Ce que nous avons dit, en parlant de l'entorſe, ſe peut rappeller ici; avec cette différence pourtant, que s'il y avoit luxation, diſlocation ou fracture aux reins, il ſeroit inutile de tenter le moindre ſecours. Mais il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, que cela arrive, à moins que ce ne ſoit dans un précipice. C'eſt pourquoi on traite cette maladie comme une forte extenſion de nerfs & de tendons avec les réſolutifs ſpiritueux & aromatiques.

Prenez, par exemple, de la lie de bon vin; faites bouillir dedans toutes ſortes d'herbes fines, comme ſauge, thim, romarin, marjolaine, laurier, lavande, hyſſope, &c. faites-les bien cuire & amollir, exprimez-en le jus au travers d'un gros & fort linge, ou à une preſſe, & ajoûtez dans ce jus poix noire, poix réſine, poix de Bourgogne, de chaque un quarteron; bol d'Armenie en poudre, deux onces; ſang-dragon, maſtic, oliban, noix de gale; de chaque une once; huile d'aſpic & térebenthine, de chaque deux onces: faites bien cuire le tout en conſiſtance d'emplâtre bien gommeux & gluant, & l'appliquez le plus chaud que vous pourrez, ſans pourtant brûler le Cheval, & frottez auparavant toutes les parties douloureuſes ou offenſées avec de bonne eau-de-vie ou eſprit de vin, puis vous mettrez votre emplâtre étendu ſur de bonne toile neuve, & vous ſuſpendrez le Cheval pendant neuf jours.

S'il y a tumeur dans quelque partie où l'on puiſſe ſoupçonner une humeur flottante, on peut y faire une légere inciſion, & y introduire tous les jours huile d'aſpic, d'hypéricum & de pétrole bien mêlangées enſemble.

On peut auſſi ſe ſervir de l'emplâtre rouge ou emmiellure rouge, ou bien du ſuivant.

Prenez cumin, fenugrec, baie de laurier & ſemence de lin, de chaque deux onces; broyez-bien le tout enſemble, & y ajoûtez ce qui ſuit: farine de froment, huit onces; galbanum, ſang-dragon, maſtic en larme, de chaque deux onces. Vous y ajoûterez huit onces d'eſſence de térebenthine; d'onguent d'Agrippa, de martiatum, de chaque deux onces, & poix graſſe, demi-livre: mêlez exactement le tout, & le faites fondre lentement à un petit feu, & l'étendez ſur de la toile neuve, que vous appliquerez ſur la partie affligée.

De la Galle, du Roux-vieux, & des Dartres.

CETTE maladie eſt un vice de cuir. qui devient ulcéré, plein de puſtules, & plus épais par l'engorgement de toutes les glandes de la peau,

qui ſe trouvent abreuvées d'un ſuc acre & mordicant.

On en diſtingue de deux eſpeces, dont l'une eſt une eſpece deg ratelle, & eſt ſans écorchure, mais qui s'étend inſenſiblement par tout le corps.

L'autre vient par plaie, en forme de boutons, qui s'écorchent & font place à une croûte qui tombe enſuite, ſi elle n'eſt de nouveau arrachée.

L'une & l'autre ſe connoiſſent aiſément au coup d'œil, parce que cette maladie fait tomber le poil, & paroît à la place.

La premiere eſpece eſt la plus longue & la plus difficile à guérir; elle peut provenir ou de contagion, ou de fatigue, ou de miſere; pour avoir, par exemple, ſouffert la faim & la ſoif, les injures de l'air; & pour avoir été mal, ou point panſé, principalement aux Chevaux entiers & aux Chevaux qui tirent au collier.

De quelque eſpece que puiſſe être celle dont le Cheval eſt attaqué, donnez-vous de garde de le panſer par des remedes extérieurs pour le guérir de ſa galle: le mieux & le plus ſûr eſt toûjours de le traiter intérieurement & de le guérir par le dedans. Les remedes extérieurs, donnés ſans précaution, peuvent faire rentrer l'humeur, & cauſer par conſéquent une grande maladie. Ils ne ſont pourtant pas à négliger.

Il faut ſaigner le Cheval au col, afin que les remedes agiſſent plus efficacement, & le purger le ſur-lendemain avec une once d'aloès ſoccotrin, demi-once de ſéné & deux gros & demi de fenouil en poudre, infuſés dans trois demi-ſeptiers de vin, demi-heure avant que de le faire avaler.

Il faut obſerver de ne donner au Cheval que la moitié de ſa nourriture ordinaire le jour avant la medecine, & brider le Cheval cinq heures après. Il faut ſupprimer l'avoine, & ne donner au Cheval que du ſon mouillé.

Après qu'il aura été ſaigné & purgé deux ou trois fois, ſi le mal eſt ancien, il n'y aura plus de danger de le frotter avec de la leſſive commune où l'on aura fait bouillir deux ou trois onces de tabac de breſil, ou au défaut, du tabac ordinaire.

Voici encore un liniment qui eſt fort bon, & ſur lequel on peut compter, quoique fort ſimple.

Prenez un quarteron de vieux beurre ſalé, (le plus vieux eſt le meilleur), faites-le fondre avec un demi-verre d'huile à brûler, & en frottez la partie le plus chaudement que faire ſe pourra. Cependant ſi le garrot en étoit attaqué, il faudroit l'appliquer beaucoup moins chaud & le laiſſer refroidir, parce que cette partie eſt fort ſenſible. On peut encore uſer du remede ſuivant, après avoir uſé quelques jours de la leſſive précédente.

Prenez huile de laurier quatre onces, vif-argent deux onces; incorporez-les bien enſemble, en ſorte que le mercure ne paroiſſe point, & qu'il ſoit tout-à-fait éteint, & de cet onguent vous le frotterez par tout où il y aura de la galle. Si c'eſt en Eté, & que le Soleil paroiſſe, vous l'y

laisserez une heure ou deux ; & en Hyver, vous le laisserez dans l'écurie : mais le remede n'operera pas si promptement : il ne faut pourtant pas pour accélérer la guérison, faire comme la plûpart de ceux, qui avec une pêle ou fer rouge, approchent des endroits, qu'ils ont frotés d'onguent pour le faire pénétrer ; car par ce moyen on détruit & brûle la racine du poil, & par conséquent on l'empêche de pousser, ce qui est fort désagréable ; au lieu qu'en frotant cinq ou six fois seulement, une fois ou deux par jour, vous êtes sûr de guérir le Cheval.

La galle dégénere quelquefois par négligence en ce qu'on appelle *rouvieux*. Cet accident qui arrive plus communément à de gros Chevaux entiers, de trait, & de labourage, parce qu'ils sont communément plus chargés d'humeurs ; qu'ils ont l'encolure plus grosse, & que les grands replis qu'ils ont dans la criniere, empêchent, en les pansant, d'y entretenir la propreté, n'est autre chose que la galle même, mais plus invétérée, & demande par conséquent plus de soin & moins d'impatience pour parvenir à la guérison. Cette maladie gagne aussi la queue, aussi-bien que l'encolure, par la difficulté qu'il y a de nettoyer comme il faut ces deux parties ; c'est pourquoi cette espece de galle paroît plus rousse que la galle ordinaire, d'où sans doute elle a tiré son nom. Il en sort des eaux rousses & quelquefois blanches, toûjours très-puantes & corrosives qui font tomber le poil.

Pour y remédier il faut tondre ou raser les poils & crins, soit de l'encolure ou de la queue, le plus près qu'il sera possible ; le frotter rudement avec un bouchon de paille, comme si on vouloit faire saigner toutes les écorchures ; quand même le Cheval saigneroit, il n'y auroit point de mal : ensuite il faut prendre du savon noir, & en frotter par tout comme avec un onguent. Si c'est en Eté il le faut exposer au grand Soleil, pour qu'il pénetre mieux : mais il faudra l'attacher bien court, car il pourroit se blesser. Si c'est en Hyver vous le froterez dans l'écurie, tous les jours une fois pendant huit ou dix jours de suite, après l'avoir rafraîchi avec du son & fait quelques saignées, comme nous avons dit pour la galle ordinaire.

Les dartres, soit vives, soit farineuses, sont toûjours une espece de galle, que l'on traite de la même façon que les maladies précédentes, mais plus opiniâtres que les autres. Quand les remedes généraux ont été pratiqués, on se sert d'abord du savon noir avec de l'eau-de-vie, dont on frotte les places dartreuses, & ensuite des autres remedes contre la galle : mais il en faut user plus long-tems, & on donne au Cheval une once de foie d'antimoine & autant de poudre de réglisse, matin & soir dans le son ou l'orge qu'il lui faut donner pour nourriture, & il faut continuer au moins six semaines & l'antimoine & les remedes extérieurs. On peut pendant la cure réiterer quelques saignées.

De l'Enflure des Bourses & sous le Ventre, & des autres Enflures.

LORSQUE nous parlons d'enflure sous le ventre, nous n'entendons

pas dire que les Chevaux ſoient ſujets à cette maladie commune parmi les hommes, & qui eſt ordinairement la ſuite d'une débauche & d'une intempérance outrée. Les Chevaux moins libres de leurs actions & de leur régime de vivre, ſont auſſi moins ſujets aux ſuites fâcheuſes qu'apporte le manque de ſobriété ; & l'activité des liqueurs ardentes & ſpiritueuſes qu'on ne leur donne qu'en remede, & qu'ils ne peuvent prendre par conſéquent avec indiſcrétion, leur fait autant de bien qu'elle cauſe de mal aux hommes qui abuſent de ces liqueurs. Ce n'eſt donc point l'hydropiſie dont nous traitons, mais l'enflure qui paroît entre cuir & chair à différentes parties du corps, & particulierement celle qui vient aux bourſes. Celle-ci ſe diſtingue ordinairement en trois eſpeces ; ſavoir, la ſimple inflammation, qui ne laiſſe pas d'être dangereuſe, l'hydrocele, & la hernie.

La ſimple inflammation peut venir de ſaletés dans le fourreau, de coups ou de meutriſſures reçûes dans ces parties, ou de morſures d'animaux vénimeux, ou non.

L'hydrocele, eſt un amas d'eau ou de ſéroſité dans la cavité des bourſes.

Quant à la hernie, nous en traitons en ſon lieu.

Les autres enflures qui arrivent ou aux cuiſſes, ou aux épaules, ou aux jambes, ou aux flancs, proviennent de chûtes, de meurtriſſures ou d'écorchures, & alors ce ſont des tumeurs inflammatoires, ou une eſpece de dépôt, comme dans la fourbure, le farcin & les eaux, &c.

Nous traitons de preſque toutes ces eſpeces d'enflures chacune en leur lieu.

Quant à l'enflure du fourreau, ſi c'eſt en Eté, menez le Cheval à l'eau une fois ou deux par jour, & l'y laiſſez une heure chaque fois, cela ſuffira. En Hyver, lavez-le avec de l'eau qui ne ſoit pas froide, & le frottez enſuite avec de l'eau-de-vie & du ſavon noir fondus enſemble, ou bien avec l'onguent de Montpellier, ſi l'enflure s'étend juſqu'aux bourſes.

L'hydrocele, qui eſt une hydropiſie ou épanchement d'eau particulier dans la bourſe, ſe peut guérir auſſi dans ſa naiſſance par les mêmes remedes : mais ſi elle réſiſtoit opiniâtrément à l'uſage des remedes, on feroit une ouverture avec la lancette du côté de la bourſe où ſeroit l'épanchement, ou des deux côtés ſi l'épanchement régnoit également des deux côtés. On peut avant d'en venir à l'opération, faire uſage du liniment qui ſuit.

Prenez environ quatre onces de jus de poireaux ; deux onces de ſel commun ; un quarteron de pâte de levain, le plus vieux eſt le meilleur ; deux onces de jus de rhue ; deux poignées de farine de ſeigle, & environ un quarteron de vieux-oing, que vous aurez fait fondre auparavant. Faites cuire le tout avec du vinaigre à diſcrétion, & faites-en une bouillie dont vous frotterez délicatement les teſticules du Cheval trois ou quatre fois par jour.

Ou bien on ſe ſervira de celui-ci qui eſt plus ſimple.

Prenez de la farine de féves & du vinaigre, faites pareillement une bouillie ;

bouillie; ajoûtez-y un peu de fel, & vous en fervez comme de l'autre. En voici encore un aifé à faire.

Prenez des poireaux, de la mie de pain blanc, à peu près autant de l'un que de l'autre, que vous pilerez avec du miel ou du lait. Faites bouillir le tout enfemble en confiftance d'onguent, que vous appliquerez chaud fur les bourfes avec de la filaffe, & vous mettrez une veffie de bœuf ou de vache pardeffus. Il faut faire tenir cet appareil avec un bandage, & le renouveller deux fois par jour, & continuer jufqu'à ce que l'enflure diminue.

Il ne faut pas omettre, fi l'enflure vient d'une meurtriffure ou effort, de tirer du fang du plat des cuiffes du Cheval, que l'on mêlera avec farine de féves, farine de graine de lin, térebenthine commune, de chaque quatre onces; populeum deux onces; huile de millepertuis quatre onces. Délayez le tout avec fuffifante quantité de vinaigre, & en faites un emplâtre que vous appliquerez fur les reins du Cheval; cela contribuera beaucoup à faire défenfler les bourfes. Il faut faire ce remede dans le même tems que l'on applique l'autre remede fur les bourfes.

Si l'enflure venoit des piquures de l'éperon, il fuffiroit de faire une forte décoction avec l'herbe appellée *Bouillon blanc*, du vin & de la graiffe de porc, & d'en frotter la plaie avec une éponge.

Après avoir parlé de toutes les maladies qui proviennent naturellement par l'altération des humeurs du corps du Cheval, à l'occafion, ou d'un mauvais air qu'ils refpirent, ou de mauvaifes boiffons, ou de mauvais alimens, ou d'une fatigue outrée. Il eft à propos, pour clorre ce Traité des maladies internes, de dire quelque chofe de deux maladies fâcheufes qui ne doivent point leur origine à ces caufes communes à toutes les autres maladies.

Ces deux maladies font l'empoifonnement des beftiaux, & la morfure faite à ces mêmes animaux par d'autres, ou venimeux, ou enragés; car on peut réduire ces deux efpeces d'animaux mal-faifans à une feule, fi l'on confidere la promptitude avec laquelle le mal qui en provient, fait fon progrès, s'accroît & fe communique, & la maniere dont on y remédie.

Quand un Cheval perd tout d'un coup l'appétit & enfle par tout le corps, c'eft un grand préjugé pour croire qu'il a avalé parmi le foin ou l'herbe, ou autre nourriture, quelque chofe de venimeux. Quoiqu'il foit très-difficile de remédier au poifon, tant parce que de fa nature il détruit promptement les organes, que parce que rarement fait-on quel il eft, & par conféquent fa nature, & encore moins le remede; cependant comme la plus grande partie des poifons font cauftiques, brûlans, ou corrofifs, ou coagulans, on va indiquer une manœuvre qui doit réuffir dans la plûpart de ces cas différens; parce que faute d'avoir l'antidote particulier de chaque efpece de poifon, fi l'on peut empêcher que l'effet du venin ne fe développe, on produira le même effet que pourroit faire un contre-poifon. C'eft ce qu'on a lieu d'attendre du remede fuivant,

qui eſt capable d'engluer & d'empâter ce qui ſe trouve dans l'eſtomac ; & d'en empêcher par conſequent l'action.

Prenez jus de bouillon blanc, huile de noix, de chacun deux onces mêlées enſemble pour les faire avaler au Cheval. Il faut lui faire prendre pardeſſus une chopine de vin blanc, & lui donner pluſieurs fois par jour des lavemens laxatifs. Si le Cheval n'étoit pas ſoulagé par ce breuvage, il faudra en ce cas avoir recours au ſuivant.

Prenez orviétan ou thériaque de Veniſe, confection d'hyacinte, huile de noix, de chaque deux onces. Délayez le tout enſemble dans une pinte de vin blanc, que vous ferez prendre au Cheval.

ARTICLE III.

Des Maladies de l'Arriere-main.

DU CHEVAL E'POINTE', E'HANCHE', ET DE L'EFFORT DU JARET.

L'ON appelle un Cheval éhanché, lorſqu'il a fait un effort à la hanche. Le Cheval dans cet effort peut ſe démettre le fémur ; il peut auſſi n'y avoir point de diſlocation. On diſtingue la diſlocation, en ce que la tête du fémur, étant ſortie de la cavité cotyloïde de l'os des hanches, elle laiſſe paroître un creux à la feſſe proche du tronçon de la queue. Cette marque eſt une preuve certaine du déplacement de l'os. L'une & l'autre ſituation ſont très-fâcheuſes pour le Cheval & très-périlleuſes : mais la diſlocation l'eſt le plus ſans contredit. On traite la premiere comme les entorſes ou comme l'effort des reins, avec des charges ſpiritueuſes, balzamiques & réſolutives : mais la ſeconde eſt preſque incurable, ou ſi on guérit c'eſt par haſard. Voici la manœuvre des Maréchaux, pour en faire la réduction. Ils attachent au pié du Cheval une forte longe, qui environne l'extrémité du paturon. Il faut que cette longe ſoit fort longue, afin que le Cheval puiſſe faire quelques pas ſans entraîner l'autre extrémité, que l'on attache à une branche fléxible d'un buiſſon : quand tout cet appareil eſt prêt, on fait partir bruſquement le Cheval à grands coups de fouet ; & étant ſurpris par cette longe qui le retient au milieu de ſa courſe, & à laquelle il ne s'attend pas, il la tire avec violence : mais en la tirant il s'allonge fortement la cuiſſe, & l'os dans le moment revenant vis-à-vis de ſa cavité, peut y rentrer, mais il peut auſſi n'y rentrer pas, & c'eſt double mal. Il faut que la branche du buiſſon ne ſoit pas trop forte, afin que de la ſaccade, le Cheval puiſſe la rompre ou l'emporter. C'eſt pourquoi quelques Maréchaux préférent une roue chargée de moëlons, pierres ou autres choſes peſantes, à la branche du buiſſon, qui peut faire trop de réſiſtance, & ne céde pas comme cette roue, qui eſt fort bien imaginée. Mais malgré toutes ces attentions & manœuvres, on guérit peu de diſlocations par ce moyen. Les mouvemens & les forces ne ſont pas aſſez meſurés ; & pour faire une réduction, le trop eſt auſſi dangereux que le trop peu de forces : c'eſt pourquoi on y réuſſit rarement.

Après cette opération, quand elle réussit, on fortifie la partie avec des linimens spiritueux, comme essence de térebenthine & eau-de-vie, & charges, dont il est parlé aux efforts des autres parties.

Au jarret les os ne se démettent point : mais le gros tendon qui va s'insérer à la tête du jarret, souffre quelquefois une si violente extension, que la jambe paroît pendante, sur-tout quand il range la croupe. On reconnoît encore cette maladie à la douleur & à l'enflure de la partie. Cette maladie peut arriver par les violens efforts que fait un Cheval dans le travail du Maréchal, ou dans des terres grasses & fortes, ou par des causes semblables. La cure est la même que des précédens efforts, excepté que l'on pratique la saignée au plat de la cuisse, & ensuite celle au col, crainte de forbure ; & après quoi on emploie le séton & le feu pour derniere ressource.

Tous ces efforts proviennent d'avoir trop étendu la cuisse ou le jarret, ou de chûtes, & particulierement lorsque les Chevaux sont trop chargés, & qu'ils sont tellement engagés, qu'ils ne peuvent faire que des efforts inutiles pour se relever.

Toutes ces meurtrissures ou extensions ou contusions violentes, soit au grasset, soit à la corne de l'os des iles ou des hanches, ou sur l'emboîture du femur dans la cavité cotyloïde, demande le repos, la saignée, les linimens spiritueux, & les charges fortifiantes pardessus, telles que la suivante.

Prenez semence de lin pilée, poix résine, poix noire, térebenthine, huile d'olive, miel, de chacun huit onces ; lie de vin une pinte. Il faut faire cuire le tout ensemble, l'espace d'une bonne demi-heure : ensuite vous le retirerez du feu & le remuerez jusqu'à ce que cela soit en état d'être appliqué sur la partie affligée. Vous y en mettrez deux fois par jour ; & à chaque fois vous y mettrez du papier brouillard par-dessus, ou de la vessie, ou du parchemin mouillé pour que le remede se maintienne. La même emmiellure est bonne pour les jambes travaillées. En continuant ce remede dix ou douze jours, on a lieu d'esperer du soulagement : mais il ne faut pas que le Cheval se couche, non plus qu'en faisant le remede suivant.

Prenez poix resine, poix grasse, poix noire, térebenthine, miel, vieux-oing, huile de laurier, de chaque quatre onces ; lie de vin huit onces. Le tout étant bien cuit ensemble, vous y ajoûterez en le retirant du feu, esprit de térebenthine, huile d'aspic, huile de petrole, de chaque deux onces ; bran-de-vin huit onces. Le tout lié ensemble en consistance d'onguent.

De l'Enflure de la Cuisse.

Il y a trois causes ordinaires de toutes les enflures qui surviennent, tant à la cuisse qu'aux jambes. Le coup, la foulure & la fluxion. Nous avons dit, en parlant des atteintes & de la nerférure, que les enflures provenant de coups ou de meurtrissures, demandoient des résolutifs spiritueux : les foulures, des remedes astringens d'abord, & ensuite d'adoucis-

ſans : & les fluxions demandent des remedes,tant internes qu'externes,qui puiſſent diſſiper les humeurs & détourner leur cours. C'eſt pourquoi ſi cette humeur vient d'une fluxion gagnée dans l'écurie,comme les jeunes Chevaux y ſont ſujets, ce qui eſt un reſte de gourme qu'ils n'ont pas bien jettée, il faut en venir à la ſaignée, donner au Cheval les breuvages cordiaux preſcrits dans la gourme, & mettre des emmiellures convenables ſur la partie enflée, comme l'onguent de Montpellier fondu avec la poix noire, ou bien une charge faite avec demi-livre de poix noire, autant de poix graſſe, autant de térebenthine commune, environ un litron de farine, & demi-livre de ſain-doux; & en cas que la partie enflée fût froide, ce qui eſt un très-mauvais ſigne, vous y ajoûteriez un quarteron d'huile de laurier.

Du Fondement qui tombe ou qui ſort.

CETTE maladie eſt un prolongement & un relâchement des muſcles releveurs de l'anus ou fondement, & d'une partie de l'inteſtin, ce qui arrive par foibleſſe des parties : mais beaucoup plus ſouvent par irritation, comme à la ſuite d'un teneſme,d'hémorrhoïdes ou de l'amputation de la queue. Lorſque l'enflure paroît un peu conſidérable, elle eſt très-dangereuſe, parce que la gangrene eſt à craindre dans cette partie, ſi elle vient à ſe refroidir, ce qui eſt le ſigne de cet accident. Il y a des Auteurs qui recommandent de piquer le ſiége avec une aiguille: mais une piquure, qui ne peut dégorger beaucoup de ſang, eſt capable d'irriter encore bien plus. Il faut ſaigner le Cheval & froter l'anus avec huile ou onguent roſat; & encore mieux étuver ſouvent cette partie avec une forte décoction de mauves, de guimauves, d'oignons de lis & de bouillon blanc, ſi le mal provient d'irritation, & réitérer ſouvent dans le jour la fomentation avec une éponge trempée dans cette décoction dont on donnera même deux ou trois lavemens par jour, en ajoûtant à chaque un quarteron de beurre. Si au contraire ce prolongement venoit d'un relâchement des parties, on feroit pour la fomentation une décoction aſtringente avec une poignée de ſumach, autant de roſes de Provins, autant d'écorſes de Grenades ſeches, & deux onces d'alun, que l'on fera bouillir dans dix pintes d'eau, & réduire à cinq, pour en baſſiner ſouvent le fondement avec l'éponge.

De la Chûte du Membre & de la Matrice, de la Rétention, & de l'Incontinence d'urine.

L'ON appelle fort improprement chûte de membre & de la matrice, lorſque ces parties paroiſſent relâchées, & ſortir à l'extérieur plus qu'elles ne doivent. Quand le Cheval a uriné, la verge doit rentrer dans le foureau. Quand elle ne le fait pas,c'eſt ou par relâchement ou par irritation. Quand cela arrive par relâchement, c'eſt préciſément ce qu'on appelle *Chûte de membre*. Quand cela vient par irritation, c'eſt un priapiſ-
me,

me, on dit de ces Chevaux qu'ils ſont barrés. Cette violente érection cauſe une ſi grande inflammation, que tout le reſte du corps devient enflé, & que les teſticules rentrent entierement.

Les cavales ne ſont pas exemptes d'une maladie fort approchante, que l'on appelle *Chûte de matrice*, qui n'eſt cependant pas la chûte de cette partie, mais le relâchement du canal qui conduit à cette partie, que l'on nomme *le Vagina*. Cette infirmité qui eſt ordinairement la ſuite d'un accouchement laborieux, quand elle eſt conſidérable, cauſe des ſuppreſſions d'urine, & la gangrene eſt toûjours à craindre dans ces accidens. Cette maladie s'appelle auſſi *Hernie* ou *Deſcente de matrice*.

Tant pour les Chevaux que pour les cavales, il faut uſer de lavemens avec le lait & le miel commun, & adoucir la partie avec onguent roſat, ou huile roſat, ou huile d'hypéricon, & mettre le Cheval au ſon & à l'eau blanche, & lui ôter le foin & l'avoine. Si l'inflammation étoit conſidérable, & qu'on eût lieu de craindre la mortification, il faudroit baſſiner avec eau vulnéraire ou eau-de-vie dans un verre d'eau tiéde.

Si c'étoit un Cheval barré, vous le meneriez à l'eau courante le matin & le ſoir, & l'y laiſſeriez ſuivant la fraîcheur de l'eau, plus ou moins long-tems. S'il arrive ſuppreſſion d'urine aux Cavales à l'occaſion d'un travail laborieux lorſqu'elles mettent bas un poulain, cet accident peut également leur arriver auſſi-bien qu'aux Chevaux par d'autres occaſions. Lorſqu'on force un Cheval de trotter ou de galoper, lorſqu'il a beſoin de piſſer, & que faute de s'appercevoir de ſon beſoin, on ne lui donne pas le tems de ſatisfaire à cette néceſſité naturelle, la veſſie ſe remplit & ſe tend outre meſure, ce qui peut cauſer une inflammation conſidérable & très dangereuſe, & obligeroit à faire des ſaignées, à donner des lavemens rafraîchiſſans, & à mettre le Cheval à l'eau blanche, & ſur de la litiere fraîche. Cet accident qui eſt très-dangereux, arrive plus communément à des Chevaux travaillés d'une incommodité toute oppoſée; c'eſt l'incontinence d'urine, parce qu'ayant plus ſouvent que d'autres, beſoin de s'arrêter pour piſſer, & le Cavalier n'y faiſant pas attention, ils ſouffrent davantage; c'eſt pourquoi pour prevenir ces accidens ſouvent funeſtes, il faut tâcher de les rendre capables de garder leur urine un peu plus long-tems, & pour cela on leur fait prendre pendant un mois ou cinq ſemaines la poudre ſuivante.

Prenez deux onces de têtes ou fleurs de bardane, ou glouteron c'eſt le *lappa major*; faites-les mettre en poudre très-fine que l'on paſſera au tamis de ſoie, & mêlez-la avec autant de poudre de régliſſe; faites infuſer le tout dans une pinte de vin ſur les cendres chaudes le ſoir, & le faites prendre le lendemain à jeun au Cheval. On peut encore donner ces quatre onces de poudre en deux priſes à ſec dans le ſon ou dans l'avoine le matin & le ſoir.

Il eſt important que cette poudre ſoit paſſée au tamis de ſoie, parce que ſans cela elle feroit touſſer le Cheval très-violemment.

Si le Cheval piſſoit le ſang, vous employeriez la préparation ſuivante.

Faites bouillir trois grosses poignées de son dans huit pintes d'eau que vous réduirez à cinq. Passez cette décoction & y faites bouillir une cinquantaine de figues, & réduire votre décoction à quatre pintes. Pilez d'autre part dans un mortier de marbre une once de semence de melon mondée, & une once de graine de citrouille, & versez à mesure que vous pilerez, votre décoction goute à goute. Vous verserez par inclination l'eau blanche qui surnagera dans le mortier, & pilerez de nouveau ce qui restera dans le mortier, en versant de même jusqu'à la fin, votre décoction goute à goute, & y ajoûtez sur chaque pinte une once & demie de sirop de nénuphar. Faites-en prendre une pinte le matin & autant le soir. En Eté il n'en faut faire qu'une prise à la fois, parce que cette liqueur s'aigriroit du matin au soir. Il faut continuer ce remede quelque tems, même après la guérison; & pendant le cours de la cure, il faut que le Cheval ne soit nourri que de son chaud ou d'orge écrasée au moulin, & de paille de froment sans foin ni avoine.

Des Hernies.

En parlant de l'enflure dessous le ventre, & de celle des bourses dans les maladies du corps, nous avons dit, que celle-ci provenoit quelquefois d'un effort; c'est ce qu'on appelle précisément *Hernie* ou *Descente.* C'est lorsqu'un des intestins trop comprimé dans le ventre par l'effort des muscles, cherchant à s'échapper, force la partie la plus foible du péritoine à l'endroit où passe le cordon des vaisseaux spermatiques, & descendant le long de ce cordon, vient joindre par son poids le testicule qui est dans dans la bourse du même côté, & fait avec lui une tumeur si considérable, qu'elle met le Cheval en danger de perdre la vie, s'il n'est promptement secouru.

Il faut aussi-tôt que l'on s'en apperçoit, tâcher de faire rentrer la tumeur. Si l'on n'en peut venir à bout, il faut jetter le Cheval par terre sur un terrein mou, ce qui se fait en lui mettant les entraves; puis le renverser, & lui écarter les jambes de derriere pour tâcher de faire la réduction du boyau; & quand elle est faite, appliquer dessus les bourses, pour les resserrer, & raffermir aussi le péritoine, l'emmiellure rouge qui se compose ainsi. Prenez suif de mouton une livre & demie; graisse de chapon, ou de cheval, ou sain-doux, une livre; huile tirée des os de bœuf ou de mouton, ou au défaut, huile de lin ou d'olive demi-livre; gros vin rouge le plus foncé deux pintes; poix noire & poix de Bourgogne, de chaque une livre; huile de laurier quatre onces; térebenthine commune une livre; cinabre en poudre quatre onces; miel commun une livre & demie; sang de dragon trois onces; onguent de Montpellier demi-livre; eau-de-vie demi-septier, bol fin ou du Levant en poudre trois livres.

Ayez un chaudron ou une bassine, & mettez dedans le suif, la graisse de chapon, l'huile des os & le vin; faites cuire à petit feu tous ces ingrédiens, jusqu'à ce que le vin soit consumé, remuant de tems en tems,

puis mettez les poix, faites-les fondre, & ajoûtez l'huile de laurier & l'onguent de Montpellier. Retirez du feu & y mettez alors la térebenthine & la remuez bien; ensuite mêlangez bien le sang de dragon, après cela le miel, & enfin le bol en poudre fine; depuis que la matiere est hors de dessus le feu, il ne faut cesser de la remuer, jusqu'à ce qu'elle soit totalement refroidie. Quand elle est froide ou presque froide, vous y jettez un demi-septier de la plus parfaite eau-de-vie, & pour y donner du corps, vous y ajoûtez suffisante quantité de fine fleur de farine de froment. Cette composition est un peu longue à faire, mais en récompense elle se garde un an, & son usage est si excellent, que si ce n'étoit la cherté des ingrédiens, nous l'employerions par tout où nous prescrivons l'emmiellure commune.

Comme l'onguent de Montpellier entre dans cette composition, & que nous en recommandons souvent l'usage dans plusieurs maladies décrites dans ce Livre, nous en donnerons ici la description. Il est très-aisé à faire, puisque ce n'est que le mêlange de parties égales de populeum, onguent d'althea, onguent rosat & miel, mêlangés à froid dans un vaisseau. Cet onguent est si efficace qu'il peut suppléer, en cas de besoin, à presque toute charge ou emmiellure. On peut, après avoir appliqué cette charge, ou au défaut de cette emmiellure appliquer sur les bourses la préparation suivante, qui forme un petit matelas fort astringent.

Prenez racines de grande consoude, écorce de grenade & de chêne, noix de Cyprès & de Galles vertes, grains de sumach & d'épine vinette, de chacun quatre onces; semence d'anis & de fenouil, de chacun deux onces; fleurs de grenade, camomille & mélilot, de chaque deux poignées; alun crud en poudre une demi-livre: mettez tout le reste en poudre grossiere, & remplissez un sachet qui puisse envelopper les testicules & au-delà, faites piquer ce sachet comme on pique un matelas, & le faites bouillir dans du vin de prunelles ou dans du gros vin de teinte, avec un litron de grosses féves. Appliquez ce petit matelas tout chaud sur les testicules, & le retenez adroitement par des bandages convenables: si ces remedes ne suffisoient pas, ou que l'on n'eût ni le tems ni la commodité de les faire, le plus court & le plus sûr seroit de châtrer le Cheval.

Soleysel parle d'une espece de suspensoir fait exprès par un Ecuyer de sa connoissance, par le moyen duquel des Chevaux qui n'auroient pas pû faire un seul pas, étoient en état de faire des sauts de force. Ce suspensoir tenoit lieu à ces Chevaux des bandages dont usent les hommes: mais il faut beaucoup d'adresse pour les construire; & cette heureuse invention est perdue: peut-être avec un peu de soin & d'attention pourroit-on la retrouver.

Du Vessigon.

LE Vessigon est une tumeur de la grosseur de la moitié d'une pomme,

plus ou moins, ſuivant le tems de la formation, ſitué entre le gros nerf ou tendon, & la pointe du jarret à la partie ſupérieure & poſtérieure du canon. Comme il y a un intervalle entre l'os de la cuiſſe & le gros nerf, en preſſant cette tumeur du côté où elle paroît le plus, elle paſſe par-deſſous cette arcade, & ſe manifeſte aiſément de l'autre. Ces tumeurs viennent ordinairement de fatigue, & quelquefois le repos ſeul les diſſipe. Elles ſont ſans douleur; il eſt vrai qu'elles ne ſont pas aiſées à guérir : mais ordinairement elles n'incommodent pas beaucoup le Cheval dans les commencemens; car même quand elles ſont récentes, on ne s'en apperçoit point lorſque le Cheval plie le jarret. Mais lorſque les deux jarrets ſont tendus, & qu'il eſt campé, la comparaiſon fait remarquer la différence.

On prétend que les écuries, qui ſont trop en talus, ſont capables de procurer ce mal.

Il vient auſſi à la ſuite d'un effort de jarret, & pour avoir été monté trop jeune. C'eſt pourquoi la plûpart des Chevaux Normands, qui communément ſont montés dès trois ans, y ſont fort ſujets.

Pour ôter ce mal, il faut réſoudre & reſſerrer; ainſi, prenez trois onces de galbanum & autant de maſtic, avec une livre de bol du Levant, & en faites une charge avec une pinte de fort vinaigre; ou bien ſervez-vous du pain chaud & de l'eau-de-vie, comme aux molettes. Si ces remedes ne réuſſiſſent point, ayez recours au feu pour arrêter du moins les progrès de ce mal. Ou bien, faites l'opération qui ſe pratique en donnant deſſous une pointe de feu, qui perce la tumeur dans la partie latérale & inférieure à l'endroit le plus gros, pour donner écoulement aux eaux rouſſes qui y ſont contenues, vous mettrez dedans une tente chargée de ſuppuratif, & par-deſſus un emplâtre d'onguent de ceruſe qui enveloppe tout le jarret, pour reſſerrer la tumeur, & en faire ſortir les eaux qui y ſont contenues; baſſinez enſuite de quatre en quatre heures avec de la lie de vin aromatique; & ſondez de jour à autre avec la ſpatule graiſſée de baſilicum, de crainte que le trou ne ſe rebouche trop tôt. Il faut avoir ſoin de ſaigner le Cheval & de le purger, crainte de forbure.

De la Courbe.

C'eſt une tumeur longue & dure, qui occupe le gros nerf ou tendon du jarret à la partie interne, & cauſe quelquefois enflure & douleur juſqu'au bas du pié. Cette tumeur eſt un amas d'humeurs gluantes & viſqueuſes échappées par la rupture de quelques filamens nerveux du jarret qui aura été forcé par trop de travail, ou dans une grande jeuneſſe. Elle augmente depuis la groſſeur d'une aveline ou d'une noix, juſqu'à un volume exceſſif, & naît plus bas que le veſſigon, dont elle différe en ce que ſes progrès ſe font en deſcendant vers la partie inférieure du jarret. Quand elle eſt récente, on applique deſſus un rétoir, c'eſt ce que les Apotiquaires appellent un *Véſicatoire* pour les hommes : mais ſi elle eſt ancienne, le feu même y fait peu de choſe; il eſt pourtant ſeul capable de

de l'arrêter. Il eſt vrai qu'il ne la diſſipe pas toûjours, mais du moins il en empêche le progrès.

Avant que de mettre le feu aux courbes & aux veſſigons, on ſe ſert donc du rétoir ſuivant, qui réuſſit ſouvent; prenez une once de racine d'hellébor noir, une once d'euforbe, une once de cantarides: pulvériſez ces drogues ſéparément, pour les mêler enſuite toutes les trois enſemble; incorporez le tout avec de la térebenthine de Veniſe, & deux fois autant d'huile de laurier, juſqu'à ce que le mêlange ſoit en conſiſtance d'onguent; lorſque l'on veut s'en ſervir, il faut raſer le poil le plus près que l'on peut, & avec une ſpatule l'étendre ſur la partie; cinq ou ſix heures après on commencera à voir couler des eaux rouſſes à travers la peau; le lendemain, il faut avec la même ſpatule ôter délicatement l'onguent de la veille, en remettre de nouveau, & continuer de même pendant ſept à huit jours; il ne faut pas que le Cheval ſe couche pendant qu'on lui appliquera le remede, ni encore de ſept à huit jours après, il ne faut pas non plus s'étonner ſi le jarret & la jambe s'enflent; car au bout de trois ſemaines, en promenant doucement le Cheval tous les jours, la jambe & le jarret déſenflent ſans y rien faire, & le poil reviendra par la ſuite comme auparavant.

Quand cette tumeur provient de cauſe externe (comme d'un effort violent, ſoit pour avoir arraché avec peine le pié d'un trou ou d'une terre graſſe dans laquelle il ſe ſera trouvé retenu, ſoit en appuyant fortement contre terre pour reculer à quelque voiture que ce puiſſe être, ou pour ſoûlever un fardeau trop peſant) & que l'on s'en apperçoit ſur le champ, avant que de ſe ſervir du feu & du rétoir, on applique en dehors & en dedans du jarret deux éponges plattes imbibées dans le mêlange d'une pinte d'urine d'une perſonne ſaine, d'une pinte de fort vinaigre, de vin rouge & de deux onces de ſel ammoniac fait à froid. On retient cet appareil autour ſans ſerrer trop, parce qu'une bande trop ſerrée, fait ſouvent beaucoup plus de mal que le remede qu'il contient, ne peut faire de bien, & l'on impute au remede le mauvais effet du bandage. Ce remede ne réuſſit ordinairement que dans les premiers jours après la naiſſance du mal, quand il eſt plus vieux au lieu de ce mêlange de vinaigre, on ſe ſert d'eſprit de vin camphré à la doſe d'une once par pinte: ſoit que l'on ſe ſerve de l'une ou de l'autre de ces compoſitions, il faut avoir ſoin de réimbiber pluſieurs fois dans le jour les éponges, ce qui ſe peut faire très-aiſément ſans lever l'appareil hors de ſa place, & continuer une quinzaine de jours qui eſt le tems qu'une pareille enflure peut mettre à diminuer. Il ne faut pas oublier dans le commencement de cette maladie de pratiquer la ſaignée au col, que l'on réiterera ſi le mal eſt grand, avant que de faire celle du plat de la cuiſſe: mais la ſaignée deviendroit inutile ſi l'on attendoit que le mal fût invétéré. Lorſque l'enflure eſt diminuée & l'inflammation paſſée, & que l'on voit que le Cheval boite encore, & n'eſt pas entierement guéri, il reſte une opération à faire que des gens expérimentés dans les maladies des Chevaux conſeillent avant que de donner le feu, c'eſt de barrer la veine de la cuiſſe *en-*

dedans, (voyez, au Chapitre des Opérations, la maniere de pratiquer celle-ci,) & si elle ne suffit pas, on a recours au feu que l'on donne en fougere des deux côtés du jarret.

De la Varisse.

La Varisse est une tumeur molle, longue, située ordinairement à la partie latérale interne de la jambe, postérieure vers le pli du jarret, provenante de la dilatation d'une branche de la veine crurale qui passe en ce lieu. Cette tumeur dans son origine n'excede pas la grosseur d'une noisette ou d'une aveline, & acquiert par laps de tems celle d'une grosse balle de paume. Cette tumeur est roulante, & semble n'avoir aucune adhérence entre cuir & chair, & est caractérisée par sa mollesse & son insensibilité. Cette tumeur n'est point de conséquence dans les commencemens : mais elle dépare un Cheval, & peut effrayer un Acheteur, qui ne sait ce que c'est, quoique le Cheval ne boite pas, & ne laisse pas de travailler aussi-bien qu'à son ordinaire. Cette maladie est, aussi-bien que la précédente, le fruit d'un travail outré ou prématuré, ou de quelque violent effort qui empêchant subitement le sang qui remonte, d'achever son cours, creve les valvules, & dilate considérablement la veine. De moindres efforts souvent réitérés, produisent le même effet.

Quelques-uns conseillent de barrer la veine au-dessus & au-dessous, & de frotter l'enflure qui survient avec de l'huile de laurier : mais à cause de cette même enflure, on devroit préférer deux ou trois raies de feu qui n'entameroient point la veine, & pourroient la resserrer, ou du moins, comme aux maux précédens, l'empêcher de grossir.

Ni l'un ni l'autre de ces remedes ne guérissent parfaitement cette maladie.

De l'Eparvin.

On distingue trois sortes d'éparvins. L'éparvin sec, l'éparvin de bœuf, & l'éparvin calleux.

L'on appelle l'éparvin sec, une maladie du jarret où il ne paroît ni tumeur ni ulcere, mais dont on s'apperçoit aisément, parce que le Cheval harpe au sortir de l'écurie, releve sa jambe plus haut que les autres, & la rabat plus vîte contre terre. Ce mouvement est si marqué & si sensible, qu'il n'est pas possible de s'y méprendre, parce qu'il a quelque chose qui tient du convulsif. Lorsqu'un Cheval a deux éparvins secs, c'est-à-dire, qu'il trousse également les deux jambes, cela ne laisse pas de lui donner de l'agrément pour le manége : mais s'il n'en a qu'à un jarret, il paroît marcher comme s'il étoit boiteux. Les Chevaux de chasse ou de campagne qui ont des éparvins, ne sont ni si vîtes ni si commodes que les autres, & quoique ce mal ne soit pas douloureux dans les commencemens, il fait enfin boiter un Cheval, & les Chevaux de cette espece ne sont pas bons pour en tirer race.

L'autre espece que l'on nomme éparvin de bœuf, parce que ces ani-

maux ſont fort ſujets à cette maladie, ſe remarque par une tumeur qui vient ſur les petits oſſelets du jarret, à la partie interne ſur la veine (qui eſt la ſaphene) comme une eſpece de ſuros, inſenſible d'abord, mais qui croît avec le tems conſidérablement, & eſt toûjours aſſez molle ; le Cheval n'en boite pas toûjours.

Mais quoique l'on voye quelques Chevaux avoir de ces ſortes d'éparvins & n'en pas boiter, il ne faut pas s'y fier; car il y en a une troiſieme eſpece, qui vraiſſemblablement n'eſt que cette ſeconde eſpece dégénérée ou plutôt augmentée, & qui n'en differe, qu'en ce que la tumeur eſt dure, calleuſe, & que le Cheval en boite tout bas. Cette eſpece eſt la pire de toutes, & eſt très-difficile à guérir.

On diſtingue l'éparvin de la courbe, en ce qu'il ne vient jamais ſi haut que celle-ci, & on diſtingue l'éparvin ſec des deux autres, en ce que les Chevaux incommodés du premier plient extraordinairement les jambes & avec vîteſſe, & les autres les plient ou plutôt les étendent auſſi avec vîteſſe, mais les plient très-peu.

Les Chevaux fins comme les Barbes, Arabes, Italiens, Portugais, Eſpagnols, montagnards, ou nourris dans des terreins chauds & arides, ſont plus ſujets à l'éparvin ſec. Les Chevaux d'Hollande, de Normandie & autres nourris dans des pâturages gras & humides, ſont plus ſujets aux deux autres eſpeces.

Comme l'éparvin ſec n'eſt autre choſe qu'une grande roideur dans le jarret, on emploie tout ce qu'il y a de plus émolliant pour aſſouplir cette partie, & en rendre les reſſorts plus lians.

Vous n'avez qu'à prendre un demi-verre de quelque huile émolliante, comme huile de lis ou autre, avec un verre de vin, battre le tout enſemble & en oindre le jarret.

Il y a des gens qui, pour ce mal, barrent la veine & coupent le nerf qui eſt à côté de la veine, ce que quelques-uns aſſûrent avoir vû réuſſir ſur le champ. Cette obſervation donneroit lieu de penſer, que ce mal ne ſeroit qu'un deſſéchement ou obſtruction du nerf, qui ſe raccourcit, & tient la partie comme bridée; vous obſerverez auſſi, qu'en parlant ici du nerf, nous entendons proprement le nerf & non le tendon. C'eſt pourquoi nous avons employé le mot de tendon, de crainte d'équivoque, par tout où il convenoit, quoique ce mot ſoit peu connu dans la Cavalerie, & qu'on y ſubſtitue ordinairement celui de nerf qui eſt impropre.

Les Marchands de Chevaux ſe ſervent, pour toutes les groſſeurs du jarret, d'un mêlange de blanc d'œufs, de vinaigre & de terre glaiſe: mais le bol qui coûte un peu plus, eſt auſſi plus efficace pour ce mal, lorſqu'il paroît une tumeur, c'eſt-à-dire pour les deux autres eſpeces d'éparvins. On ſe ſert du cautere actuel & du cautere potentiel. On appelle cautere actuel, celui que l'on donne avec des inſtrumens de fer, de cuivre, d'argent ou d'or rougis au feu ; & pour brûler la peau & fondre les tumeurs qui ſe trouvent deſſous, ou reſſerrer des parties relâchées, par la bride que forme la cicatrice.

Le cautere potentiel, eſt ce que les Maréchaux appellent feu mort ou feu mourant, & eſt plus fort & plus pénétrant que le rétoir, qui a le degré d'activité du véſicatoire dans la medecine pour les hommes, qui n'enléve que la ſurpeau ou l'épiderme, avec leur poil (qui revient enſuite:) au lieu que le feu mort eſt préciſément ce que l'on nomme cautere, cauſtic, eſcharotique, &c. Ce remede beaucoup plus puiſſant, brûle inſenſiblement, ou fait tomber en pourriture la portion de peau & de chair, qu'il pénétre au-travers de la peau; cette portion de chair brûlée ou pourie, s'appelle (lorſqu'elle vient à ſe ſéparer de la chair vive & à tomber) *Eſchare.* On ſe ſert de ce genre de remede pour les éparvins. Il y en a une infinité d'eſpeces. On ſe contentera d'en rapporter deux, dont le ſuccès eſt connu par l'expérience. Faites rougir au feu cinq ou ſix morceaux de tuile arrondis, de la grandeur d'un écu. Renverſez le Cheval par terre, après avoir frappé ou frotté l'éparvin avec un bâton ou le manche du brochoir, vous prendrez avec des tenailles ces morceaux de tuiles rouges, & les envelopperez l'un après l'autre d'un linge imbibé de vinaigre, enſuite vous les appliquerez ſur l'éparvin, & les y laiſſerez quelque tems. Il faut réitérer cette opération juſqu'à ce que l'on s'apperçoive que le poil tombe, pour peu qu'on le tire; cela fait, il faut laiſſer quelque tems le Cheval en repos; il tombera de cet endroit une eſchare, qu'il faudra frotter avec un mêlange compoſé de ſain-doux & de miel, pour faire revenir le poil.

Quoique le précédent remede ait fort ſouvent réuſſi, celui-ci eſt auſſi-bon, même plus efficace & moins embarraſſant. C'eſt un onguent cauſtic qui eſt bon pour toutes ſortes de groſſeurs & duretés, d'où l'on veut faire tomber une eſchare pour les fondre par ſuppuration. Prenez euforbe, ſublimé corroſif, hellebore noir, cantarides & mercure vif, de chacun une once; fleur de ſoufre deux onces; huile de laurier ſix onces. Mettez le tout en poudre fine; éteignez le mercure dans la fleur de ſoufre à force de broyer, juſqu'à ce que le mercure n'y paroiſſe plus; enſuite vous mêlerez le tout avec l'huile de laurier pour en faire un onguent, duquel vous vous ſervirez ſur l'éparvin, ſuros, ou autre dureté que vous voudrez diſſiper. Après en avoir raſé le poil, il faut en appliquer une fois par jour pendant trois jours, ce qui ne manquera pas de faire tomber un eſchare, pour lequel vous vous ſervirez de la même pomade ſuſdite de miel & de ſain-doux, pour y faire revenir le poil. Si ces remedes ne réuſſiſſent pas, ou que l'on ſe détermine d'abord à donner le feu avec des fers chauds, ce que l'on eſt quelquefois obligé de faire après avoir employé inutilemeut les autres remedes, il faut avoir ſoin de laiſſer repoſer un Cheval au moins une quinzaine de jours, ou plutôt juſqu'à ce qu'il ne boite preſque plus; car ſi on lui donnoit le feu dans ce tems, il ne guériroit jamais, & oindre tous les jours la tumeur avec la pomade ſuſdite.

Du Jardin ou *de la Jarde.*

C'EST une tumeur calleuſe & dure, qui fait une grande douleur à la jointure

jointure où elle vient : elle est quelquefois si grande, qu'elle embrasse la partie interne & externe du jarret, & monte quelquefois au-dessus des osselets. Cette maladie vient encore plus bas que la courbe, & commence par le dehors du jarret.

Elle est communément héréditaire, elle peut être cependant le fruit d'un effort, comme d'un arrêt trop subit au bout d'une course trop précipitée.

Il n'y a guere d'autre remede à ce mal, que le feu ; cependant pour le donner avec succès, & de façon qu'il paroisse moins, on peut amollir la partie avec des emplâtres résolutifs tels que le *Diachylon cum gummi*, & le *Diabotanon* mêlés ensemble, & un tiers d'onguent d'althéa. Au bout de sept à huit jours, vous trouverez la dureté amollie, & peut-être même dissipée : mais comme il est impossible que ce soulagement soit de durée, que le mal soit dissipé ou non, on met le feu dessus en forme de plume, & on barre la veine avec le feu légerement dans deux ou trois endroits.

Du Capelet, & de l'Eperon.

ON appelle *Capelet* de petites tumeurs, qui viennent au bas de la partie postérieure du canon. Mais ce nom est plus particulierement consacré à une tumeur, qui vient sur la pointe du jarret, qui ne fait pas grande douleur dans l'abord, & provient ou de coups, ou de ce que le Cheval s'est frotté contre quelque chose de dur, comme il arrive aux Chevaux de carosse qui se donnent des coups ou se frottent aux panoniers, aux piliers ou aux barres de l'écurie. On guérit ce mal assez aisément dans les commencemens, & il ne le faut pas négliger alors, parce que l'on n'en vient pas aisément à bout, quand il est vieux, & que le Cheval n'est plus capable d'un grand travail.

L'Eperon est une tumeur provenante de cause assez semblable, mais dans un lieu différent. Son siége est sur les muscles, membranes & tendons du jarret, qui vont aboutir à ce qu'on appelle la pointe ou la tête du jarret. Ce mal dans les commencemens est peu de chose, & se peut guérir avec l'eau fraîche seule, ou l'eau-de-vie camfrée : mais dans le *Capelet* la contusion étant faite sur des parties membraneuses, appliquées & tendues fortement sur les os, la douleur en est beaucoup plus vive, & les conséquences plus fâcheuses.

Pour emporter ce mal, il faut frotter plusieurs jours de suite la tumeur avec de l'eau-de-vie camfrée ; ensuite y appliquer la charge du vessigon, ou bien un mêlange de parties égales d'esprit de térebenthine, & de vinaigre de vin, ou au défaut, de savon ordinaire fondu dans de l'eau-de-vie ; ou encore d'un mêlange de deux livres de vinaigre de vin, autant d'urine d'un jeune homme sain, & d'un quarteron de sel ammoniac dans lequel on imbibe une éponge que l'on applique sur le mal, & que l'on y retient avec une vessie mouillée & des bandes plattes. Si cela ne suffit pas, vous userez de l'emplâtre de Soleysel, qui est excellent pour ce mal. On le compose ainsi.

Prenez galbanum une once, gomme ammoniac trois onces, opopanax une once & demie; faites infuser le tout pendant deux jours entiers dans une chopine de vinaigre chaud; puis faites cuire jusqu'à ce que le vinaigre soit à moitié consumé, & le passez chaud à travers un linge; puis remettez ce mêlange sur le feu pour le faire épaissir; & quand il commencera à s'épaissir, ajoûtez-y poix noire & poix résine, de chaque quatre onces, térebenthine deux onces; mêlez le tout & en faites un emplâtre que vous lui appliquerez sur le mal, & vous le renouvellerez tous les neuf jours jusqu'à ce que la tumeur disparoisse. Si ce remede ne suffisoit pas, passez un séton au-travers de la tumeur, pour en faire sortir les eaux rousses, qui pourroient gâter le tendon, ou bien mettez-y le feu en étoile, ayant soin de faire descendre la raie du milieu assez bas sur le tendon derriere le canon, en cas que la tumeur occupe cette partie.

Il arrive par les mêmes causes un mal assez semblable: mais qui cependant en differe, non par la nature & la forme, mais en ce qu'il est logé un peu plus haut, c'est-à-dire sur le tendon même, qui partant de la fesse, va s'inserer *à la pointe* ou *tête* du jarrêt, on le nomme Eperon comme on vient de le dire ci-dessus. Il se guérit dans son principe, ainsi que dans son accroissement par les mêmes remedes. Dans les commencemens, il cede même à un remede très-facile; c'est d'employer par jour huit ou dix seaux d'eau fraîche pour laver avec une éponge cette tumeur à plusieurs reprises du matin au soir, & continuer plusieurs jours.

Des Solandres & des Rapes.

LA Solandre est précisément au pli du jarret, ce qu'est la malandre à celui du genou: l'un & l'autre sont des crévasses, d'où suintent des eaux; ordinairement elles sont longitudinales du haut en bas: quand elles sont transversales, on les appelle *Rapes*.

La solandre est plus rebelle que la malandre; c'est pourquoi on saigne & on purge de deux mois en deux mois les Chevaux attaqués de solandres.

On fait une charge avec les herbes aromatiques bouillies dans cinq à six pintes de lie de vin, avec chopine d'eau-de-vie & demi-livre de saindoux ou vieux-oing. Quand l'inflammation est passée, on se sert de la moutarde ordinaire, pour achever de dessécher; & si ce remede ne suffit pas, vous employerez le suivant qui est composé de parties égales d'huile de chenevis, de miel, de vieux-oing, de verd de gris, de poix noire, de fleur de soufre, de mercure, de couperose blanche, d'orpin & d'alun. On réduit en poudre le mercure avec la fleur de soufre à force de le remuer & de broyer; on met les autres drogues en poudre séparément, & on incorpore le tout avec l'huile de chenevis, le miel & le vieux-oing pour le faire cuire dans un vase de terre pendant un petit quart-d'heure à un feu modéré. Il faut éviter avec soin la vapeur qui s'éleve de cet onguent pendant sa cuisson, parce qu'elle est capable d'em-

poiſonner. Ce même remede eſt fort bon pour les mules traverſieres, & pour les malandres.

Au défaut de cet onguent qu'on ne peut avoir par tout, vous avez encore le populeum, le ſavon noir & le beurre mêlés enſemble à parties égales, qui eſt excellent pour les mêmes maux.

Des queues de Rat ou *Arêtes.*

ON appelle *Arête* ou *queue de Rat* une eſpece de croûte dure & écailleuſe, qui vient tout du long du tendon, qui va aboutir au paturon, & qui fait tomber le poil, & forme une eſpece de raie qui ſépare le poil des deux côtés, d'où il ſort en Hyver dans les tems & les Pays humides des eaux rouſſes & puantes, & qui en Eté dans les tems ſecs, & dans un terrein aride & poudreux, eſt recouverte d'une eſpece de croûte. Ce défaut fait rarement boiter un Cheval, à moins qu'il ne travaille dans un tems exceſſivement froid, dans la neige ou dans la glace. Il rend ſeulement les jambes un peu roides, Les Chevaux fins y ſont peu ſujets, ayant peu de poil aux jambes.

L'on ſe ſert pour ce mal de deſſicatifs. En voici qui ſont éprouvés : mais on en peut faire une infinité d'autres ſortes. Prenez noix de galle, alun & couperoſe, de chaque un demi-quarteron ; faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau & en lavez la partie.

Ou bien, prenez verd de gris deux onces, couperoſe autant, incorporez dans un quarteron de miel & en frottez les arêtes, & la guériſon ſuivra en peu de tems. Comme ce mal tient beaucoup de la nature de celui que l'on appelle *les Eaux*, on peut ſuivre le même régime & employer pour le traiter la même méthode & les mêmes remedes que nous allons donner.

Des Eaux.

CES eaux ſont une humidité blanche, gluante, viſqueuſe & puante, qui ſuinte au-travers du cuir, ſans y faire d'ouvertures ſenſibles. Ce mal commence par les côtés du paturon, & n'eſt alors que l'avant-coureur de pluſieurs autres infirmités plus grandes. Ce mal par la ſuite gagne toute la jambe en remontant, & fait tomber le poil par ſon acreté corroſive. L'enflure & la douleur en ſont les premiers ſignes. Quand le mal vieillit, il ſurvient des grapes, des crevaſſes & des poireaux, qui rendent le mal preſque incurable ; car dans cet état les eaux détachent quelquefois le ſabot d'avec la couronne, au talon.

Les Chevaux Flamands & Hollandois, & ceux qui ſont nourris dans des lieux marécageux, ſont plus ſujets à ce mal que ceux des autres Pays, tant parce que cette maladie y eſt comme héréditaire, que parce qu'elle eſt facilement cauſée, entretenue & rappellée par l'humidité des marécages & pâturages trop aquatiques, où ils ont été nourris, ou dans leſquels ils vivent. Les Chevaux fatigués peuvent auſſi être attaqués de ce mal, & c'eſt une marque d'une jambe uſée. Ce mal, comme on le voit,

mérite toutes ſortes d'attentions dès qu'on le voit naître pour en pouvoir prévenir les ſuites, & en arrêter les progrès qui ſe font aſſez & trop rapidement. Il faut donc obſerver d'abord ſi cet écoulement eſt accompagné d'inflammation ou non.

Quand il y a inflammation, on ſe ſert du cataplaſme ſuivant, qu'on appelle *Emplâtre blanc:* on le compoſe ainſi. Prenez un demi-litron des quatre farines, faites-en de la bouillie dans trois demi-ſeptiers de lait. Lorſque la bouillie ſera un peu cuite, il faut y mettre dedans une demi-livre de térebenthine, demi-livre de miel, demi-livre de poix graſſe, demi-livre de ſuif de mouton, deux ou trois oignons de lis cuits ſous la cendre & pilés avec une demi-livre de ſain-doux, le tout mêlé enſemble. Il faut que cette bouillie ne ſoit ni trop claire ni trop épaiſſe, & l'application s'en doit faire ſur du linge & des étoupes.

S'il n'y a point d'inflammation, ou l'inflammation étant paſſée, on fait au milieu de la feſſe, c'eſt-à-dire, au haut de la cuiſſe, à la partie poſtérieure, une inciſion longitudinale pour pouvoir y introduire un morceau de racine d'hellébore noir de la groſſeur d'une amande trempée dans du vinaigre. On y fait enſuite un point de ſuture avec une forte aiguille & du fil ciré pour retenir ce morceau de racine en place, & pour réunir la peau, & on y laiſſe ce morceau juſqu'à ce qu'il tombe de lui-même. Cette racine attire une ſuppuration abondante, & fait une dérivation conſidérable des humeurs qui ſe porteroient aux parties inférieures. Si l'enflure ne diminue point, on raſera le poil tout au tour, & on lavera la jambe enflée avec la compoſition ſuivante.

Prenez ſix pintes d'eau, demi-livre d'alun, autant de couperoſe blanche, un quarteron de noix de galle, & deux gros d'arſenic, le tout en poudre; faites tiédir ſeulement dans un pot & en baſſinez la partie.

On peut encore ſe ſervir de cette préparation-ci, qui n'eſt pas fort différente.

Prenez deux livres de miel, demi-livre d'alun, autant de couperoſe, un quarteron de noix de galle, une once de ſublimé, le tout en poudre paſſé au tamis; mettez ſur le feu, & auſſi-tôt que le miel commence à bouillir, retirez & en oignez la partie tous les jours.

Ce même remede eſt bon pour les poireaux.

Mais tous ces remedes ſeroient inutiles non-ſeulement pour préſerver de la récidive, mais même pour achever la cure & deſſécher les eaux, ſi l'effet des remedes déſiccatifs employés à l'extérieur n'étoit appuyé par des remedes donnés intérieurement, capables de détourner le cours des humeurs qui ſe portent continuellement, & par la pente naturelle & par l'habitude que la fluxion a occaſionnée, ſur les parties inférieures.

Il faut donc, s'il n'y a point d'inflammation, avoir ſoin de purger le Cheval de tems à autre. Et s'il y avoit inflammation, on attendroit qu'elle fût paſſée. On peut, par exemple, le purger de la maniere ſuivante.

Prenez aloès ſoccotrin deux onces, ſené une once, le tout en poudre fine,

fine, huile d'olive une livre; mêlez le tout ensemble, & faites-le prendre au Cheval, que vous aurez soin d'empêcher pendant la nuit de manger, & le ferez rester encore cinq ou six heures après sa medecine sans boire ni manger; ensuite vous lui donnerez du son mouillé & de l'eau blanche. En cas qu'elle n'opere pas, le lendemain à pareille heure qu'il aura pris la medecine la veille, il faudra le faire promener doucement, & lorsqu'elle commencera à opérer, le remettre à l'écurie bien couvert pour le tenir chaudement, & lui présenter de tems en tems un peu de pain ou de son mouillé mêlé avec du miel, ou bien un peu d'avoine, mais peu à la fois; car les purgations dégoûtent les Chevaux : mais on leur fait revenir aisément l'appétit, soit par l'*assa fœtida*; ou quelqu'autre remede semblable.

Si on veut une medecine qui opere plus promptement, on usera de la suivante. Prenez aloès succotrin deux onces, manne grasse deux onces ou deux onces & demie, crystal minéral demi-once que l'on incorporera dans suffisante quantité de miel, pour en faire des pilules, de la grosseur d'une noix, que l'on roulera sur de la poudre de régliſſe pour faire avaler les unes après les autres, faisant avaler entre chacune un petit verre de vin au Cheval.

Si l'on veut rendre cette medecine plus active, il n'y a qu'à y ajoûter une demi-once ou même une once (suivant la force du Cheval) d'agaric en poudre. L'on peut aussi employer avec succès cette medecine avec l'agaric dans les fluxions sur les yeux, & lorsqu'un Cheval est sujet à des étourdissemens, le lendemain à pareille heure que vous aurez fait prendre les pilules, si elles ne faisoient pas leur opération, vous feriez la même manœuvre que nous venons de dire qu'il falloit faire quand la potion purgative n'opéroit pas.

Si le Cheval étoit foible & languissant, on pourroit se servir des pilules suivantes. Prenez beurre frais huit onces, miel rosat quatre onces, sené une once, coloquinte, baies de laurier, safran, de chaque demi-once, sucre deux onces, coriande, canelle, mithridate, de chaque une once. Le tout pulverisé & mêlé ensemble, faites des pilules, dont vous donnerez la moitié un jour le matin, avec un peu de vin par-dessus, pour que le Cheval puisse avaler facilement, & le lendemain matin vous donnerez l'autre partie de la même maniere.

Des Mules traversieres, & Crevasses.

CETTE maladie provenant de l'acrimonie d'une humeur qui cautérise la partie où elle a son cours, se trouve placée naturellement à la suite des eaux. Cette maladie est fort douloureuse, en ce que la douleur se trouvant précisément dans le centre du mouvement, qui est la jointure, elle se renouvelle à chaque pas. Ces deux noms différens qu'on lui donne ne marquent que deux degrés différens du progrès que le mal a fait. Ce mal est au paturon ce que la malandre est au pli du genou, & la solandre à celui du jarret. D'abord il ne paroît qu'une simple crevasse,

d'où il ſuinte des eaux puantes, quelquefois même un peu troubles & blanchâtres, comme ſi elles étoient purulentes. Lorſque cette crevaſſe n'a fendu que le cuir extérieur (ſoit qu'elle provienne de cauſe externe, comme d'avoir marché dans la boue, dans la glace, &c. ou même qu'elle provienne de cauſe interne, comme des eaux ou d'une diſpoſition à en avoir) elle n'eſt pas encore dangereuſe, & ſe peut guérir, aſſez aiſément même, ſi elle provient de cauſe externe ; & alors elle ne mérite le nom que de ſimple crevaſſe. Mais ſi non-ſeulement le cuir ſe trouve fendu, mais encore que l'acreté de l'humeur jointe aux mouvemens continuels de cette partie ait corrodé & diviſé les membranes qui recouvrent les jointures dont cette partie eſt remplie, & qu'en introduiſant un ſtylet ou une paille dans cette ouverture, l'on entre ſans réſiſtance dans un vuide d'un travers de doigt ou deux de profondeur, pour lors le mal eſt très-dangereux, & mérite le nom de mule traverſiere. Il faut donc des remedes plus ou moins forts, & plus ou moins d'exactitude dans le régime, ſuivant que ce mal eſt plus ou moins invétéré. Dans le cas de la ſimple crevaſſe, tous les remedes employés pour les rapes, les ſolandres & les malandres ſont convenables & même ſuffiſans : mais lorſque la crevaſſe pénetre un peu plus avant, il faut quelque choſe de plus efficace employé avec une méthode très-exacte. Il faut premierement que le Cheval garde autant que faire ſe peut un parfait repos, & ne ſorte point de l'écurie même pour aller chez le Maréchal, & qu'on le panſe à ſa place dans l'écurie. On peut ſe ſervir des remedes ſuivans.

Faites brûler dans une poelle, une demi-livre de beurre ſalé, & en faites des onctions matin & ſoir.

Ou bien, faites légerement bouillir demi-livre de miel avec couperoſe blanche & noix de galle, de chaque une once, & en uſez de même.

On peut encore ſe ſervir d'une pinte de lait, dans laquelle on aura fait bouillir un quarteron de couperoſe blanche, & en laver la plaie pluſieurs fois par jour.

L'onguent ſuivant qui eſt fort bon pour cette maladie, s'employe auſſi avec ſuccès dans les malandres & ſolandres.

Prenez huile de chenevis, miel, vieux-oing, verd de gris, poix noire, fleur de ſoufre, mercure vif, couperoſe blanche, orpin, alun de glace, de chaque deux onces. Il faut bien pulvériſer le mercure vif avec la fleur de ſoufre, juſqu'à ce que le tout ſoit en poudre noire ; enſuite mettre toutes les autres drogues en poudre. Incorporez le tout avec l'huile de chenevis, le miel & le vieux-oing, & le mêlez dans un pot de terre pour le faire cuire à petit feu, en remuant toûjours, pendant un bon demi-quart-d'heure ; après quoi vous le retirerez du feu, remuant toûjours la compoſition, juſqu'à ce qu'elle ſoit froide. Il faut éviter de ſe mettre ſur la fumée, qui eſt un poiſon. Vous vous ſervirez de cette compoſition pour panſer tous les jours juſqu'à guériſon. L'onguent ſuivant eſt plus ſimple, & eſt bon auſſi pour les mêmes maux.

Prenez ſavon noir, populeum, beurre frais, de chaque deux onces, le tout bien mêlé enſemble en onguent: frottez-en tous les jours juſqu'à guériſon. Quand il y a pourriture ou quelque filandre dans la plaie, il faut employer l'onguent ſuivant, qui eſt fort déterſif. Prenez baume de Saturne, ceruſe, de chaque huit onces, miel commun vingt-quatre onces; mettez le tout enſemble dans un pot de terre, & le faites cuire à petit feu, remuant toûjours avec une ſpatule, afin qu'en bouillant, cette compoſition n'excede point le bord du pot; lorſque cela ſera mis en conſiſtance d'onguent, vous le retirerez de deſſus le feu, & le laiſſerez refroidir en remuant toûjours juſqu'à ce que la chaleur ſoit tout-à-fait éteinte. Quand les tendons & les os ſont tout-à-fait découverts, il faut ſe ſervir de la teinture d'aloès faite dans l'eſprit de térebenthine, & mettre ſur la jambe un détenſif ou reſtraintif, comme aux entorſes & foulures: on baſſinera la plaie à chaque fois avec du vin ſucré ou miellé.

Des Poireaux ou *Verrues*, *& des Grapes.*

Tout le monde connoît cette tumeur à laquelle les hommes ſont ſujets, ainſi que les animaux, & qu'on nomme poireaux. Cette tumeur provient de l'extravaſion ſurabondante du ſuc nerveux qui compoſe le réſeau de la peau, & forme ces éminences grenues & canelées qui couvrent la ſuperficie de cette excroiſſance; ſa ſubſtance eſt d'une dureté plus grande que celle de la peau, & approche de la conſiſtance de cette corne particuliere aux Chevaux, que l'on appelle châteigne. Ce mal eſt incommode & dangereux. Incommode, parce qu'il revient auſſi ſouvent qu'on le guérit; & dangereux, parce qu'à la fin il eſtropie un Cheval,& devient incurable. Les jambes ſujettes aux eaux ſont fort expoſées à tous ces accidens qui en ſont les ſuites preſque inévitables. Quand une jambe en eſt un peu gorgée, & qu'elle commence à ſuinter, on en voit bientôt ſortir des poireaux & des grapes. Celles-ci ne ſont autre choſe que de petits boutons éréſipélateux ſemblables,proportion gardée,à ceux qui viennent aux hommes qui ont des jambes œdemateuſes, lorſqu'il y ſurvient quelque inflammation, ou plutôt encore une eſpece de galle à boutons. Ces grapes ne ſont autre choſe que de petits boutons rouges, qui ſe multipliant ſouvent autour d'un même point, repréſentent imparfaitement en petit une grappe de raiſin, ou plutôt de groſeille. Ce mal eſt moins difficile à guérir que les poireaux, mais n'eſt pas à négliger, parce qu'il les annonce dans peu. Quand on s'en apperçoit, on commence par couper le poil plus ras qu'il eſt poſſible, puis avec un bouchon de paille on frotte aſſez rudement pour que le ſang puiſſe couler de toutes les grapes, c'eſt-à-dire, pour crever tous ces petits boutons, & on applique deſſus de la compoſition ſuivante étendue ſur des étoupes.

Prenez environ huit ou dix pintes de bierre que vous mettrez dans un grand vaſe, enſuite pilez dix-huit ou vingt oignons de lis, & cinq ou ſix poignées de racine de guimauve; faites bouillir le tout enſemble

pendant un quartd'heure, puis y ajoûtez beurre, vieux-oing, miel, térebenthine, de chaque une livre; puis quand le tout aura donné encore un bouillon, vous y ajoûterez ſuffiſante quantité de farine de froment, ou autre pour l'épaiſſir à la conſiſtance d'une eſpece de bouillie. Après avoir appliqué ce mêlange ſur le mal, vous envelopperez tout le tour de la jambe avec de la filaſſe & une bande, ſans trop ſerrer la jambe, de crainte de la faire enfler, & rendre le remede pire que le mal. Et ſi au bout de cinq ou ſix jours, il reſtoit encore quelques grapes, ou s'il ſe trouvoit quelques poireaux, vous les couperez juſquau vif, pour y remettre du même onguent juſqu'à parfaite guériſon. Et s'il n'y avoit point de grapes, & qu'il y eût ſeulement une affluence d'humeurs, il ſeroit ſuffiſant d'y appliquer ce remede ſans frotter ni couper. Le ſuivant eſt même ſuffiſant quand il n'y a que des eaux.

Prenez verd de gris, noix de galle, couperoſe verte, couperoſe blanche, de chaque deux onces, alun de roche, une once, vieux-oing, une livre, vinaigre trois pintes; il faut bien piler toutes les ſuſdites drogues & hacher le vieux-oing; faire bouillir le tout dans un grand vaſe de terre, & vous en ſervir tous les jours ſoir & matin, pour étuver les jambes du Cheval à froid juſqu'à guériſon. Mais pour peu qu'il ſe trouvât des grapes, il ne ſeroit pas ſuffiſant, & au défaut de celui qu'on a décrit ci-deſſus, on employeroit le ſuivant.

Prenez mercure vif, fleur de ſoufre, verd de gris, alun de roche, noix de gale, écorce de grenade, de chaque deux onces, ſain-doux une livre; reduiſez le tout en poudre, enſuite éteignez le vif-argent dans la fleur de ſoufre & dans le ſain-doux; & lorſque le vif-argent ne paroîtra plus, vous y incorpererez les autres drogues pour faire un onguent à froid, c'eſt-à-dire, en le remuant ſeulement ſans le mettre ſur le feu; & vous vous en ſervirez ſur les grapes. Le ſuivant eſt moins embarraſſant, parce qu'il n'y a qu'à laver.

Prenez une livre d'alun de roche & une livre de couperoſe blanche. Le tout étant en poudre, mêlez-le dans la valeur de huit pintes d'eau, & le faites bouillir juſqu'à conſommation de moitié, que vous garderez pour vous en ſervir de la maniere ſuivante. Prenez une petite éponge & la trempez dans cette eau pour la paſſer doucement une fois par jour, ſur les endroits d'où ſortent les humidités; & s'il commençoit à ſortir des grapes ou des poireaux, vous feriez la manœuvre que nous avons déja indiquée.

Les poireaux ſont plus opiniâtres & plus difficiles à guérir. Il faut paſſer deſſus légerement la pierre infernale tous les jours à chaque panſement, & appliquer par-deſſus les remedes que nous venons de dire pour les grapes. Il faut continuer cet attouchement juſqu'à ce qu'ils diſparoiſſent. Ils ſont très-aiſés à diſtinguer des grapes par leur groſſeur, les grains des grapes demeurant toûjours petits, & étant en grand nombre, & les poireaux étant en plus petit nombre, & quelquefois de la groſſeur d'une noix.

On peut, ſi l'on n'a point de pierre infernale, couper les poireaux, & appliquer

appliquer deſſus la poudre pour les boutons du farcin, étedue ſur un plumaſſeau, réitérer au bout des vingt-quatre heures, s'il convient, & appliquer enſuite l'onguent deſſiccatif des eaux.

Du Fic, nommé improprement Fil ou *Crapaud.*

Le Fic eſt une excroiſſance ſpongieuſe & fibreuſe, approchant de la nature de la corne ramollie, qui naît à la fourchette dans les piés élevés & creux, qui ont le talon large. Cette tumeur qui excede quelquefois la groſſeur d'un œuf de poule, s'appelle par corruption Fil. Quelques-uns lui ont donné le nom de Crapaud. Elle eſt très-dangereuſe, & peut être regardée comme une eſpece de cancer ſous le pié, d'autant plus dangereux qu'il attaque le tendon qui va s'implanter ſous l'os du petit-pié même, & quelquefois les tendons collatéraux ſous les quartiers. Cette maladie eſt ordinairement un reflux de quelque humeur maligne (dont on a ſupprimé le cours par des remedes aſtringens) comme des eaux deſſéchées, d'un reſte de forbure ou de farcin. Ce mal eſt plus commun, par cette raiſon, aux Chevaux qui ont les jambes rondes & gorgées, qu'aux autres. Lorſqu'on les traite avec des deſſiccatifs trop forts, il arrive alors, que la matiere ſouffle au poil, & offenſe auparavant le tendon & le petit pié; ce qui eſt très-dangereux. Ce mal eſt beaucoup plus conſidérable que le précédent, & eſt auſſi traître; car après avoir été guéri en apparence, on ne doit pas être ſurpris de le voir reparoître deux ou trois mois après. Ce mal étant négligé, élargit & applatit conſidérablement le pié, & le rend très-difforme. Quand ce mal n'a pas atteint le tendon, le Cheval ne paroît pas en boiter aux premiers pas qu'il fait: mais on découvre bientôt ſon mal.

Les piés de derriere, comme plus ſujets à être dans l'humidité, ſont auſſi plus ſouvent attaqués de ce mal: comme les piés de devant, par une raiſon contraire, ſont plus ſujets aux ſeimes. C'eſt pourquoi les Chevaux de tirage qui ſont & ſéjournent plus ſouvent & plus long-tems dans l'humidité que d'autres, y ſont plus ſujets.

Il ſeroit inutile de ſonger à guérir un fic, s'il y avoit des eaux à la jambe, parce que la ſource du mal ne tariroit pas, & prendroit ſon cours par le fic; c'eſt-à-dire, par le mal même que l'on voudroit guérir, & abreûveroit continuellement une partie que l'on veut deſſécher. Il faut premierement ſonger à guérir les eaux, comme il a été preſcrit; après cela parer le pié, pour pouvoir facilement couper la ſole tout au tour du fic, avec la feuille de ſauge ou le biſtouri. Il eſt à remarquer que de cette premiere opération dépend ſouvent la prompte ou la longue guériſon du fic, parce que ce mal ayant des racines, qui s'étendent avant ſous la ſole, ſi on les emporte entieres en les détachant avec dextérité, le mal guérit promptement; & ſi vous en laiſſez quelques racines, le mal ſera plus long & plus difficile à traiter qu'auparavant. Quand la ſole eſt levée, vous ratiſſez bien exactement tout ce qui paroît tenir de la

nature du fic, avec la feuille de fauge, évitant cependant, autant que faire fe peut, de couper une artere qui pourroit fournir du fang. Si cependant il furvenoit une hémorrhagie, vous appliqueriez deffus, pour premier appareil, un reftrainctif fait avec fuie de cheminée & térebenthine cuites enfemble (en remuant toûjours, afin que la matiere ne fe grumelle point) étendue fur des étoupes : s'il n'y a point d'hémorrhagie, vous étendez fur des plumaffeaux l'onguent fuivant à froid.

Prenez deux livres de miel, chopine d'eau-de-vie, fix onces de verd de gris paffé au tamis, fix onces de couperofe blanche, quatre onces de litarge, deux gros d'arfenic & demi-quarteron de noix de galle, le tout en poudre très-fine, que vous mêlangerez enfemble dans un pot de terre bien net, & que vous ferez épaiffir infenfiblement fur un petit feu, jufqu'à ce que la compofition foit fuffifamment épaiffe; il faut la remuer de tems en tems, pour qu'elle foit bien liée.

Les deux premiers appareils doivent refter en place au moins deux fois vingt-quatre heures chacun : en levant l'appareil, il faut examiner fi l'on n'a point laiffé de racine à ce fic, bien effuyer avec des étoupes bien feches; & fi l'on ne trouve point qu'il ait été laiffé de racines, laver avec de l'eau feconde, & panfer avec l'onguent décrit ci-deffus : mais ne mettant de l'onguent que deffus le fic, & ayant foin de mettre par-deffus les plumaffeaux des rouleaux ou petits plumaffeaux épais, & feulement imbibés d'eau-de-vie des deux côtés du fic, pour l'empêcher de s'étendre; puis vous remettez les écliffes, & vous tenez le pié le plus fechement qu'il eft poffible.

Si à la levée du troifieme appareil, il vous femble que le fic s'élargiffe au lieu de fe refferrer, partagez votre compofition en deux parties égales, ajoûtez à une partie trois onces de bonne eau forte, & panfez avec. Si le fic au panfement fuivant paroît diminué, prenez de l'onguent fimple, c'eft-à-dire de l'autre moité; & ne vous fervez de celle où vous aurez ajoûté l'eau forte, que lorfque les chairs furmonteront.

Si le fic gagnoit le dedans du fabot ou le tendon, traitez-le alors comme le javar encorné; faites-en de même, quand la matiere fouffle au poil ; & vous fervez le moins que vous pourrez de cauteres violens.

Si le Cheval perd l'appétit, donnez-lui des lavemens avec le fel polychrefte, & lui faites manger tous les jours du foie d'antimoine dans du fon mouillé, à la dofe d'une once.

Quand la cure eft achevée, il n'y a pas d'inconvénient, pour éviter la récidive, de barer les deux veines du paturon.

Au lieu de l'onguent précedent on peut fe fervir de celui-ci, dont on a vû de très-bons fuccès. Il faut, ainfi qu'avec le précédent, couper les crapaux jufqu'au vif. On recueille foigneufement le fang qui en découle, évitant cependant de caufer une hémorrhagie, par l'incifion de l'artere. On prend environ deux onces de ce fang, qui fort du pié malade, que l'on met dans une bouteille avec une once de vitriol en poudre, deux gros de fublimé corrofif, auffi en poudre & une once de la meilleu-

re eau forte. On agite fortement la bouteille pour faire un mêlange exact, & on en met trois fois par jour avec une plume (qu'on trempe dans cette composition) sur la partie malade. Il faut à chaque pansement, avant que d'y mettre de ce mêlange, laver la plaie avec de l'esprit de vin bien rectifié. Le Cheval pendant ce tems, doit travailler médiocrement sur la poussiere, & non sur le pavé ni dans la boue.

CHAPITRE III.

Des Opérations de Chirurgie, qui se pratiquent sur les Chevaux.

NOUS avons réservé pour la fin de cet Ouvrage une courte peinture des Opérations manuelles ou chirurgiques, que les Maréchaux pratiquent sur le corps des Chevaux, & la maniere de les panser après que les Opérations sont faites. Comme les mêmes Opérations se pratiquent en différentes occasions, & pour différentes maladies, on eût été embarrassé de leurdonner une place convénable dans le cours du Livre, & l'on aura l'avantage de voir en abrégé une espece de Chirurgie entiere pour les Chevaux. On auroit pû enfler ce Chapitre d'un plus grand détail : mais ne voulant rien avancer, ni extraire des Auteurs, même les meilleurs, dont l'expérience, qui est le plus sûr garant auquel on se puisse fier, ne nous ait bien assûré ; nous nous contenterons de faire les observations sur les Opérations qui ont été faites en présence de tout le monde.

De la Saignée.

LA saignée est une des Opérations qui se pratiquent le plus fréquemment sur les animaux aussi-bien que sur l'homme. Cette Opération n'est autre-chose qu'une incision faite à un vaisseau pour en tirer du sang. Comme il y a deux sortes de vaisseaux qui en contiennent, savoir, les veines & les arteres, on fait aussi incision à ces deux especes de vaisseaux.

Il n'y a point de partie qui ne contienne des veines & des arteres. Il n'y auroit point aussi de partie exempte de la saignée, si la grosseur ou la petitesse des vaisseaux ne réduisoit les saignées à un petit nombre de parties, dans lesquelles on en trouve d'une grosseur moyenne. Les dernieres ramification des vaisseaux, que l'on nomme *les extrémités capillaires*, fourniroient trop peu de sang, & les gros vaisseaux tels que les grosses arteres en fourniroient tant, & avec tant d'impétuosité, que l'on auroit de la peine à en arrêter le cours.

On a donc réduit au nombre suivant ou à peu près celui des saignées praticables, ou du moins nécessaires.

On fait communément cette opération à la langue, au palais, au col, aux ars, aux flancs, au plat de la cuisse en dedans, à la pince & à la queue.

Dans les ſaignées qui ſe pratiquent ſur les hommes, les Chirurgiens ſont en uſage de poſer une ligature ſur le vaiſſeau dont ils veulent tirer du ſang pour en intercepter le cours.

Ils ne ſont dans cet uſage que parce que les vaiſſeaux de l'homme étant extrémement fins, déliés & roulans, ils auroient de la peine, ſans cette précaution, à les ouvrir tranſverſalement, & à les aſſujettir ſous la lancette. Mais comme ces vaiſſeaux ſont infiniment plus gros dans les Chevaux, cette précaution devient inutile; c'eſt pourquoi on peut les faire toutes, & réellement on les fait toutes ſans ligature.

On ſe ſert de divers inſtrumens pour faire cette opération.

Elle ſe pratique avec la lancette, la flamme, la corne de chamois, un clou à attacher les fers, &c.

La flamme eſt l'inſtrument le plus uſité pour les ſaignées que l'on fait aux Chevaux; on va décrire celle où les autres inſtrumens s'employent.

De la Saignée au Col.

La Saignée au col eſt la ſeule où l'on employe la ligature; car je ne parle pas de celle qui ſe fait au paturon, quand on veut barer la veine, parce que l'on en tire du ſang, plutôt pour s'aſſûrer de la ligature du vaiſſeau, que pour faire une ſaignée.

On paſſe une corde autour du col le plus près que faire ſe peut du garrot & des épaules. On la ſerre par le moyen d'un nœud coulant, qui eſt à un des bouts de la corde. Quelques perſonnes ſont dans l'uſage d'arrêter ce nœud coulant par un autre nœud ſerré: mais cette méthode eſt dangereuſe, parce que quand on veut le défaire, ſi le Cheval vient à tomber en défaillance (ce qui arrive quelquefois) on eſt trop long-tems à défaire ce nœud.

Il faut pour la même raiſon faire attention à ne pas trop ſerrer cette corde, parce qu'en comprimant trop les vaiſſeaux du col, le Cheval s'étourdiroit, tomberoit ſur la place, & de ſa chûte pourroit ſe tuer, ce que l'on a vû arriver plus d'une fois. S'il a un filet dans la bouche, on a ſoin de le remuer, afin que le mouvement des mâchoires faſſe gonfler la veine; s'il n'a qu'un licol, on procure le même effet, en lui mettant les doigts ou un bâton dans la bouche. Quand on a trouvé le moment où la veine eſt ſuffiſamment gonflée, on poſe la flamme deſſus, & avec une clef ou le manche du brochoir, on donne un coup ſec ſur le dos de cet inſtrument pour couper le cuir, qui eſt fort dur, & le vaiſſeau d'un ſeul coup.

Il y a du danger à donner le coup trop foiblement; il y en a à le donner trop fort.

En le donnant trop mollement, on entame le cuir ſans ouvrir le vaiſſeau, & l'on ne tire point de ſang, ou l'on fait une ſaignée baveuſe. En donnant le coup trop violemment, on pourroit eſtropier un Cheval: mais l'uſage fait prendre un juſte milieu, que les Livres ne peuvent indiquer.

Quand

Quand on a tiré la quantité de ſang que l'on ſouhaite, il faut avant de refermer la veine, preſſer légerement les environs de la ſaignée à un pouce de diſtance autour de l'ouverture, ce qui ſe fait communément en paſſant deſſus, la corde même qui a ſervi de ligature. Il eſt bon d'uſer de cette précaution, parce que l'on a vû quelquefois des inflammations & des abſcès ſe former à l'occaſion du ſang caillé, épanché aux environs de la ſaignée, & être ſuivis de la gangrene, ſur-tout dans les grandes chaleurs de l'Eté.

Enſuite on pince les deux levres de la plaïe que l'on a faite, & on les perce d'outre en outre avec une épingle, autour de laquelle on tortille, ou en croix de S. André, ou en rond, cinq ou ſix crins que l'on arrache de la criniere du Cheval même, & on les noue d'un double nœud.

Le lieu de cette ſaignée eſt quatre doigts au-deſſous de la fourchette. On appelle fourchette une bifurcation de la veine, qui paroît manifeſtement ſur le col. Plus haut on n'auroit qu'un petit vaiſſeau, & plus bas on trouveroit trop de chair à percer, avant de rencontrer le vaiſſeau. C'eſt environ deux ou trois doigts au-deſſous de l'endroit du col, où répond l'angle de la mâchoire inférieure, qu'on appelle la ganache. Cette ſaignée peut cependant ſe pratiquer ſans paſſer la corde avec le nœud coulant, & l'on eſt même quelquefois obligé de s'en abſtenir, par exemple, à des Chevaux qui ont une galle vive ſur le col, ou une plaïe conſidérable ſur laquelle il faudroit que la corde appuyât; on fait prendre alors par un ſerviteur la peau à pleine main, vers le bas du goſier, & on la fait tirer du côté adverſe aſſez fortement pour faire gonfler la veine que l'on veut ſaigner; & quand la veine paroît aſſez groſſe, on ſaiſit le moment pour donner le coup de flamme, comme dans la précédente maniere.

De la Saignée à la Langue.

TOUTES les autres ſaignées ſe font ſans corde, même celle de la langue. On ſe contente de la tirer doucement dehors, de crainte de l'arracher. On la retourne un peu, on la mouille avec une éponge, & on coupe avec la flamme ou une lancette, ou un clou à ferrer plus communément, les vaiſſeaux qui paroiſſent à la partie inférieure; on la laiſſe ſaigner à diſcrétion, parce que le ſang s'arrête de ſoi-même, & que ces vaiſſeaux en fourniſſent peu. Cette ſaignée ſe pratique ordinairement pour les avives.

De la Saignée au Palais.

POUR celle du palais, rien n'eſt plus commun. Les Palfreniers ſont dans l'uſage de la faire ſans demander avis, auſſi-tôt qu'ils voyent leurs Chevaux dégoûtés, ils ont un morceau de corne de cerf amenuiſé & pointu par le bout, ou une corne de chamois, qu'ils enfoncent le matin à jeun dans le troiſieme ou quatrieme ſillon du palais. Cette ſaignée, ſi on la faiſoit plus loin, ne ſeroit pas ſans danger; car on auroit de la

peine à étancher le sang. Quand cet accident arrive, il faut faire un plumasseau avec de la filasse, & le saupoudrer de vitriol, l'appliquer sur le mal, & par-dessus mettre un gros tampon de filasse que l'on appuie par un bandage qui passe par-dessus le nez, & on attache le Cheval avec son licol un peu haut par les deux côtés, & il faut le laisser cinq ou six heures sans le délier, & sans lever l'appareil, ni par conséquent lui donner à manger. Cette saignée se pratique aussi pour le lampas, parce qu'elle dégorge les vaisseaux, dont la plénitude cause cette maladie.

De la Saignée qui se pratique aux Ars.

CETTE saignée passe parmi les Maréchaux pour la plus difficile de toutes. On ne fait point de ligature pour faire paroître le vaisseau, parce qu'il paroît assez manifestement, & est à fleur de peau : mais comme ce vaisseau roule aisément, il faut poser la pointe de la flamme bien juste sur le milieu de la rondeur du vaisseau, & on donne un coup de manche du brochoir, un peu plus fort qu'à celle du col, à cause de la dureté du cuir, ensuite on fait la ligature, ainsi qu'il a été dit, avec cinq ou six crins tortillés autour d'une épingle. Cette saignée se pratique pour les efforts du genou, pour les efforts d'épaule, écarts & autres accidens semblables.

De la Saignée aux Flancs.

QUOIQUE cette saignée ne soit pas si difficile que la précédente, on met cependant quelquefois plus de tems à la faire.

Il passe tout du long des côtes du Cheval, de la partie antérieure à la partie postérieure sur le ventre, un vaisseau qui est quelquefois très-gros, & quelquefois paroît très-peu.

Quand il paroît peu, on est obligé de mouiller le poil avec de l'eau chaude & une éponge, & on coupe cette veine avec la flamme, en donnant comme à la précédente, un coup sec avec le manche du brochoir.

Il y a cependant quelques personnes, qui sans donner de coup sur la flamme, coupent transversalement le vaisseau avec le tranchant de la flamme ; mais cette maniere est plus en usage pour la saignée qui se pratique au plat de la cuisse en dedans.

De la Saignée au plat de la Cuisse en dedans.

ON ne mouille point le vaisseau dans cette partie, parce qu'il est assez apparent, & on ne se sert point de l'éponge, parce que la peau y est plus tendre : on tranche le vaisseau en travers avec la pointe de la flamme, & on se retire promptement, dans la crainte de recevoir une ruade du Cheval.

Il y a cependant des Maréchaux qui font cette opération avec la même tranquillité que les précédentes : ils ajustent leur flamme sur le vaif-

ſeau, donnent un coup du manche du brochoir, & enſuite en font la ligature, comme il a été dit.

La ſaignée aux flancs ſe pratique pour les tranchées; & celle au plat de la cuiſſe en-dedans pour des efforts de hanche, de jarret ou de rein.

De la Saignée à la Queue.

On ſaigne à la queue pour un ébranlement ou effort de reins. Cette ſaignée ſe pratique de différentes façons, ou en coupant un ou deux nœuds en entier, ou en fendant la queue par une inciſion cruciale, ou en figure de T, ou en donnant dedans pluſieurs coups de flamme.

Si c'eſt un Cheval à courte queue, on n'en coupe point de nœud, parce que la moëlle allongée, perçant juſqu'au trois ou quatrieme, il pourroit en ſurvenir des accidens, outre la difformité qui en réſulteroit; on ſe contente de faire une inciſion longitudinale à la partie inférieure, & une tranſverſale au bout; ou bien on fait l'inciſion tranſverſale à un ou deux pouces de diſtance du bout, ce qui forme une croix: c'eſt ce que les Maréchaux appellent faire le gâteau

Quand on veut ſaigner un Cheval à la queue pour le guérir des demangeaiſons qu'il a dans cette partie, l'uſage n'eſt point de fendre la queue, ni de faire d'inciſion cruciale, ni d'en couper de nœuds: mais ſeulement d'y donner pluſieurs coups de flamme deſſous & ſur les côtés, pour en faire ſortir du ſang. Il y a des perſonnes qui ne veulent point que l'on faſſe aucune eſpece de ſaignée à la queue dans cette maladie; & leur raiſon eſt, qu'autant de coups de flamme que l'on donne, ſont autant de plaies douloureuſes, qui pour former leurs cicatrices, ſe recouvrent de nouvelles galles plus incommodes que la premiere, & obligent le Cheval à ſe frotter de nouveau, & à remuer la queue perpétuellement; c'eſt pouquoi on préfere de la baſſiner avec de l'eau & du ſel ou autres remedes convenables.

A ceux qui ont la queue longue, on ne doit pas craindre d'en couper un ou deux nœuds, dans l'appréhenſion de perdre les crins; car le reſtant du tronçon les fournit aſſez longs après; quoique cependant on puiſſe regarder cette pratique comme inutile & plus douloureuſe que néceſſaire.

A toutes ces ſaignées, on laiſſe couler le ſang auſſi abondamment qu'il peut, & on ne cherche point à l'étancher; excepté quand on coupe deux nœuds, alors on arrête le ſang avec le feu, que l'on y met avec le brûlequeue; on met enſuite de la poix ou du crin tortillé, ſur l'endroit que l'on vient de cautériſer, avec le feu que l'on y remet de nouveau de la même maniere.

Cette ſaignée ſe pratique ordinairement pour un effort, ou pour un ébranlement de reins.

De la Saignée à la Pince.

On ſaigne auſſi à la pince pour des efforts d'épaule, pour des jambes

gorgées, pour un étonnement de ſabot, &c.

On déferre le pié & on le pare mince, à peu près comme ſi on vouloit le ferrer à neuf, & on creuſe avec le coin du boutoir, de la largeur d'une piece de douze ſols. Il faut dans cette opération conduire l'inſtrument avec beoucoup de douceur, quand on commence à appercevoir le ſang, parce que ſi la plaie étoit trop profonde, il pourroit ſurvenir une inflammation qui y formeroit un petit ulcere, qui ſuinteroit peut-être long-tems, ce qui arrive quelquefois.

Il faut remarquer que le lieu de cette ſaignée, eſt le bout de la pince, & qu'il faut s'éloigner de la fourchette, pour éviter le tendon, qui s'élargit en patte d'oie, & va s'implanter dans l'os du petit-pié, juſqu'à la pointe de la fourchette, tant à la jambe de devant qu'à celle de derriere.

On tire environ deux livres de ſang, & on bouche le trou avec du poivre, & du ſel mis en poudre ſur un plumaſſeau; on met par-deſſus une bonne emmiellure étendue ſur un plumaſſeau, beaucoup plus large que le premier, pour empêcher que la corne ne ſe deſſeche, après avoir ferré le Cheval à quatre clous ſeulement; & l'on met une ou deux écliſſes pour tenir le tout en état.

De la Saignée au Larmier.

Pour la ſaignée au larmier, elle n'eſt point d'uſage aujourd'hui, & on ne la fait que quand on veut barrer cette veine, ſeulement pour aſſûrer le maître du Cheval, qu'on a ſûrement lié le vaiſſeau.

Toutes ces opérations ſe font ordinairement à la main: mais en voici une qui, plus douloureuſe & plus longue que les précédentes, demande communément que le Cheval ſoit mis dans le travail pour la ſûreté de l'Opérateur, du Cheval même, & des Aſſiſtans.

De la maniere d'églander.

On églande ordinairement un Cheval à qui les glandes s'engorgent & s'endurciſſent dans la braie, ou vers l'angle de la mâchoire, c'eſt-à-dire, derriere la ganache. Après l'avoir mis au travail, lié, & ſuſpendu comme il doit être; ou renverſé par terre, ſi c'eſt en campagne ou à l'armée, & les jambes liées pour éviter accident, on leve la tête haute avec une corde, on fend la peau avec un biſtouri, faiſant une inciſion longitudinale ſur la glande, & enſuite avec les doigts ou avec la corne de chamois, qui eſt une corne courbe, pointue, liſſe & polie, on cerne la glande & on la ſouleve, pour connoître & couper toutes les attaches & adhérences, évitant ſoigneuſement les veines, les nerfs & les arteres. Si cependant on avoit fait ouverture de quelque vaiſſeau, il faudroit en faire la ligature, en paſſant par-deſſous une aiguille courbe enfilée d'un fil ciré double, & embraſſant un peu de chair ou autre ſubſtance, hors les nerfs, dans la ligature que l'on aſſûre d'un nœud double en roſette. Au

défaut

défaut de la ligature, qui demande une forte de dexterité, on peut appliquer par-dessus un plumasseau chargé de vitriol en poudre: mais si on peut saisir le vaisseau, la ligature est préférable.

Il y a des gens qui sont dans l'usage de fendre la peau & la glande tout-à-la-fois, & qui y mettent du sublimé corrosif mêlé avec de la salive & de l'eau-de-vie, ou de l'onguent doux. D'autres se servent de réalgal, mais rarement a-t-on un bon succès de caustiques dans les parties glanduleuses.

On panse la plaie avec de l'égyptiac, & on la lave tous les jours avec du vin chaud avant le pansement; & si les chairs surmontoient, on feroit un liniment sur les chairs baveuses avec de l'huile de vitriol, & on rempliroit toute la cavité avec de la filasse trempée dans une eau de vitriol.

De la Castration.

IL faut renverser le Cheval par terre, lui lier avec une corde la jambe du montoir de derriere, lui passer cette corde par-dessus le col, & fendre avec un bistouri bien tranchant la premiere peau du scrotum ou de la bourse, c'est la même chose, & faire cette incision à la partie latérale. Après la premiere peau, s'en présente une seconde, que l'on fend encore, suivant la même direction; on fait sortir le testicule que l'on tire doucement à soi; puis avec un fer à châtrer, qui s'ouvre & se ferme comme une espece de compas, on embrasse & on serre tout le paquet des vaisseaux spermatiques, ayant la précaution de glisser dessous les deux jambes du fer, un linge mouillé en double, de crainte qu'en passant le feu, on ne brûle tous les vaisseaux & les parties voisines. Quand on a serré le fer & arrêté la vis avec un bistouri, on coupe le testicule à l'épaisseur de deux écus près du fer, puis on appuie un fer rouge sur le bout des cordons coupés. On frotte ensuite avec une masse, composée avec de la poix blanche & du verd de gris, & l'on y repasse un autre fer rouge; on en fait autant à l'autre testicule, & l'opération est faite.

Quand tout cela est fini, il faut détacher le Cheval, & le laisser relever, puis le mener à la riviere, s'il en est proche; ou bien on le lave avec un seau d'eau fraîche. Si c'est en Eté, on continue de quatre heures en quatre heures à le laver avec de l'eau fraîche. Si c'est en Hyver, on fait tiédir l'eau. Il faut que cette plaie suppure & qu'il tombe une escarre. C'est pourquoi, si cette plaie se refermoit, on la rouvriroit avec le doigt oingt de sain-doux ou de crême.

Il faut, si on le peut, ôter les vilenies & le camboui, qui se trouvent dans le fourreau, avec un peu d'huile d'olive.

Du Lavement, & de la maniere de vuider un Cheval.

AUTREFOIS ce n'étoit pas une chose aisée que de donner un lavement à un Cheval; on se servoit d'une corne percée comme un entonnoir, que l'on fourroit dans l'anus du Cheval, & l'on versoit avec un pot le la-

vement dans la corne. Il falloit bien des cérémonies pour le faire entrer, comme de lui mettre les piés de devant en un lieu plus bas que ceux de derriere, remuer la langue du Cheval, lui frapper sur les rognons, & encore avoit-on bien de la peine, & quelquefois on ne réussissoit pas.

Aujourd'hui la seringue supplée sûrement & bien plus commodément à ce long procedé. Mais malgré la commodité de cette invention, on pourroit ne pas réussir encore à donner le remede, lorsque les matieres se trouvent amassées en si grande quantité à l'extrémité du rectum, qu'elles y forment une masse de la grosseur de la tête d'un homme. C'est pourquoi il faut alors vuider le Cheval de ces grosses matieres, ce qu'un homme fait, en graissant son bras & la main d'abord, avec du sain-doux, vieux-oing, huile, beurre ou autre corps gras semblable, & l'introduisant doucement jusques dans le boyau, d'où il tire à poignées tout autant de fiente qu'il en rencontre. Quelquefois la retention seule de ces grosses matieres, que le Cheval veut faire sortir par de vains efforts, lui cause un battement de flancs & des tranchées, dont il est soulagé aussitôt que l'opération est faite. Quand le Cheval a quelque difficulté d'uriner, on presse la vessie, en étendant & en appuyant la main dessus, ce qui fait uriner le Cheval sur le champ: mais il n'est pas sûr d'y appuyer trop fortement.

Du Séton, & de l'Ortie.

Le Séton est un morceau de corde faite avec moitié chanvre & moitié crin, ou un morceau de cuir, ou quelqu'autre corps semblable, que l'on introduit entre cuir & chair par une ouverture, & que l'on fait ressortir par une autre, pour donner issue à des matieres qui étoient enfermées, & qui croupissoient dans quelque partie.

L'Ortie est un pareil morceau de corde, cuir, ou fer battu, ou de plume, que l'on introduit par une ouverture, & que l'on ne peut retirer que par son entrée.

Ces opérations se pratiquent à différentes parties du corps, sur le toupet, au bas de la criniere, au garrot, & à d'autres parties: mais la principale, étant celle qui se fait à l'épaule, on jugera aisément, par la description de celle-ci, comment elles se pratiquent aux autres parties.

Quand on veut appliquer un seton ou une ortie à l'épaule, si c'est un Cheval qui ait le poitrail fort large, & par conséquent qui ait les épaules fort grosses, on commence par lui broyer l'épaule avec une tuile, une brique ou quelque corps qui soit fort dur, pour que la peau se détache plus facilement; il faut avoir pris la précaution de renverser le Cheval sur du fumier ou de la paille sur-tout s'il est méchant; car il y a des Chevaux si patiens, qu'il suffiroit de les retenir. Quand on a broyé cette partie, on coupe avec un rasoir ou un bistouri le cuir en travers, à trois doigts au-dessus de la jointure du coude; puis avec un morceau de cerceau poli, un cierge, ou encore une spatule de fer bien lisse & polie, destinée à cet usage, on sépare la peau d'avec la partie externe du corps de l'épaule, en remontant jusques vers le garrot ou le bas de la

criniere, & promenant la ſpatule en long & en large devant & derriere l'épaule, afin que les féroſités & les glaires s'amaſſent dans cet eſpace: enſuite on fait entrer avec la ſpatule un morceau de cuir replié, long de dix-huit ou vingt pouces, & large de ſept à huit lignes; & afin qu'il ne gliſſe pas, & qu'il ne ſorte pas avant qu'on veuille le retirer, on fait avec la ſpatule une petite coche entre cuir & chair à la partie inférieure de l'inciſion, pour y loger le bout excédent de ce cuir. C'eſt ainſi que ſe pratique l'ortie. Pour en faire un féton, il n'y a qu'à faire une contr'ouverture à la partie ſupérieure de l'épaule, & mettre un morceau de cuir beaucoup plus long, ou une corde faite avec moitié crin & moitié filaſſe, & la remuer tous les jours dans le panſement pour la nettoyer & l'enduire de nouveau de ſuppuratif ou de quelqu'autre onguent ſemblable. En tirant cette corde, on ne l'ôte point entierement pour cela, on ne fait que la paſſer & repaſſer. Quand on ne fait qu'une ortie, on l'enduit la premiere fois de ſuppuratif, & on la laiſſe en place quinze à dix-huit jours; car quoique les Maréchaux ſoient dans l'uſage de ne la laiſſer en place que neuf jours par complaiſance, pour des Particuliers impatiens, qui veulent voir promptement la déciſion de la cure, ſoit en bien, ſoit en mal, l'expérience fait voir dans les maux un peu graves, que ce terme eſt trop court.

Il faut après que l'opération eſt faite, empêcher le cheval de ſe coucher pendant tout le tems qu'il porte le féton ou l'ortie, pour donner une pente continuelle aux humeurs, ce que l'on fait communément en le ſuſpendant. Car tout le monde ſait que les Chevaux dorment aiſément debout; le régime qu'il faut faire obſerver au Cheval, conſiſte à lui ôter l'avoine, le mettre au ſon & à la paille pour nourriture, & l'eau de ſon pour boiſſon.

Il ne faut pas oublier, après l'opération, de frotter l'épaule avec l'onguent ou huile roſat, & l'eau-de-vie, & les jours ſuivans d'y appliquer matin & ſoir une charge réſolutive & ſpiritueuſe, pour fortifier la partie; on peut employer, par exemple, l'emmiellure rouge, & à ſon défaut l'emmiellure commune, & y ajoûter un demi-ſeptier d'eau-de-vie.

Quand on paſſe des fétons ou des orties à d'autres parties, comme à la nuque, au col, ſur les rognons & ailleurs, on fait l'ouverture & le détachement de la peau proportionné à la grandeur de la partie.

Quelquefois on paſſe un féton au-travers d'une tumeur; en ce cas, la matiere a cavé deſſous ſuffiſamment, & il eſt inutile de ſéparer davantage le cuir d'avec la chair.

Il y a des Maréchaux très-ſenſés, qui prétendent avec quelque apparence de raiſon, que cette opération pratiquée, comme on vient de le décrire, ne ſert qu'à deſſécher le deſſus de l'épaule. Or comme cette opération ne ſe pratique que pour des écarts, ou une épaule entr'ouverte, ce qui n'arrive point ſans que la lymphe du ſang rempliſſe le vuide qui ſe forme par le déchirement du tiſſu cellulaire qui joint l'épaule au coffre, & que cette lymphe épanchée, venant à prendre dans ſon ſé-

jour une consistance de gelée, forme ce qu'on appelle des glaires, auxquelles il faut procurer une issue, pour empêcher un Cheval de boiter, ils prétendent avec raison, que le séton passé en dessus, n'en peut aucunement procurer l'issue, & en proposent deux autres, qui y remedieroient fort bien, si elles étoient sans danger.

L'une, est de faire faire au séton, le tour des bords de l'omoplate; (c'est l'os de l'épaule, qu'on nomme vulgairement le *Palleron* ou la *Palette*) ou au moins le demi-tour de ces bords, qui joignent l'épaule au coffre.

L'autre, est de cerner l'épaule par-dessous, en commençant sous le pli du coude, au-dessus de l'ars, & faisant faire à la spatule le même chemin, sous l'omoplate même, qu'on lui fait faire dessus dans l'opération qui a été décrite plus haut.

Cette maniere d'opérer est fort bien imaginée, puisqu'elle attaque le mal dans son principe, donnant un écoulement à des humeurs qui n'en peuvent avoir, après s'être infiltrées par un écart entre l'épaule & le coffre.

Mais le danger qu'il y a de rencontrer un gros rameau de veine qui va se rendre dans la soûclaviere, fait que cette opération ne peut réussir qu'entre les mains d'un homme qui sache parfaitement la situation de ce rameau, & la structure de cette partie, sans quoi le Cheval courroit risque de perdre la vie avec son sang; car ce malheur est sans remede.

L'effet de ce remede, est de procurer une suppuration abondante, qui commence à couler dès les premiers jours, par l'ouverture que l'on a faite dans l'opération. Ce pus est formé par les fibres meurtries & déchirées, qui se trouvent détruites par l'introduction de la spatule entre le cuir & le corps de l'épaule. Ces membranes mâchées par la dureté du fer, venant à se corrompre & à se détacher du vif, & abreuvées par un suc gelatineux qui découle & suinte par le bout des vaisseaux rompus, forment ce suc épais d'un blanc couleur de soufre, qui découle de ces parties. Les parties voisines abreuvées aussi d'un suc étranger ou surabondant, soit par dépôt ou collection d'humeur, de quelque genre que ce puisse être, se dégorgeant dans cette ouverture, passent par la même voie, jusqu'à ce que la partie soit revenue dans son premier état.

Maniere de dessoler.

Il y a des Chevaux si doux, qu'on peut les dessoler à la main: mais quand ils sont méchans, ou qu'on s'en méfie, on les met dans le travail, ou bien on les renverse par terre. On les prépare ordinairement la veille en y mettant une emmiellure. Ensuite on pare le pié le plus mince qu'on peut, on ouvre bien les talons, & avec le boutoir même, on coupe & on cerne la sole tout autour du sabot, y laissant pourtant à l'entour l'épaisseur de deux écus de sole. Il faut prendre garde de trop enfoncer le boutoir; il suffit de couper assez avant pour qu'il en sorte une petite ro-
sée

ſée de ſang. Quand avec le boutoir on a détaché de tous côtés les plus fortes adhérences de la ſole, on repaſſe le biſtouri dans la rénure qui a été faite, & en ſoulevant la ſole par un côté, on coupe avec le biſtouri toutes les adhérences qui ſont deſſous, en frappant légerement ſur le dos du biſtouri avec le manche du brochoir. Quand les côtés ſont bien détachés, on enleve la ſole avec un inſtrument appellé *le Leve-ſole*, on la ſaiſit avec les triquoiſes, & on l'arrache. Quand tout cela eſt fait, on paſſe une corde autour du paturon pour reſſerrer les vaiſſeaux, étancher le ſang, & ſe donner le tems de reconnoître le véritable état du pié. Si c'eſt pour encaſtelure, ou pour un clou de rue qui ait bleſſé la fourchette, on fend la fourchette d'un bout à l'autre, pour deſſerrer les talons, & donner une plus libre circulation dans la partie, en dégorgeant les ſucs qui y ſont étranglés. S'il ſe trouve des chairs fongueuſes, baveuſes ou ſurabondantes, il faut bien ſe donner de garde d'y mettre aucun cauſtique pour les guérir; ce ſeroit rendre le mal incurable; il faut couper, l'inciſion étant beaucoup moins douloureuſe. S'il y a quelque bleime ou chair meurtrie, on y donne quelques coups de biſtouri ou de renette pour la même raiſon; on fait lâcher enſuite pour un moment la corde qui lie la jambe dans le paturon, pour laiſſer couler le ſang, & arroſer la partie, & lui ſervir de baume. Quand on croit la partie aſſez dégorgée, on fait reſſerrer la corde, on lave la plaie avec de l'oxycrat ou de l'eau-de-vie, on ferre à quatre ou cinq clous, & enſuite on applique des plumaſſeaux couverts de térebenthine, ou imbibés ſeulement d'eau-de-vie & d'oxycrat, & des écliſſes par-deſſus, retenues par une autre écliſſe tranſverſale qui s'arrête entre les éponges du fer & les deux côtés du talon, & on ne doit lever l'appareil au-plutôt que quatre jours après; car c'eſt une regle générale, que moins une plaie eſt expoſée à l'air, plus promptement elle guérit. C'eſt la pourriture ſeule, la trop grande quantité de pus, & la crainte, qui font lever un premier appareil; car on a vû des Chevaux, auxquels un ſeul appareil a ſuffi, après avoir été deſſolés, & la ſole entierement revenue au bout de quinze jours, pendant leſquels on n'avoit point levé l'appareil pour quelques raiſons particulieres.

Il faut avoir ſoin de mettre un reſtrainctif avec bol & vinaigre, ou avec la ſuie de cheminée, le vinaigre & les blancs d'œufs autour du boulet toutes les vingt-quatre heures, de crainte que la matiere ne ſouffle au poil.

De l'Amputation de la Queue.

TOUTES les ſaiſons de l'année ne ſont pas propres à faire cette opération: le grand froid la rend mortelle; le grand chaud la rend incommode à cauſe des mouches, & de la gangrene qui peut s'y mettre.

Elle ſe fait de diverſes manieres: on ſe ſert du biſtouri; on ſe ſert du boutoir; on ſe ſert d'un couteau. A un jeune poulain on peut la couper dans un joint avec le biſtouri, ſans aucune difficulté. A un Cheval fait, on la coupoit anciennement, en mettant le boutoir ſous la queue à l'en-

droit où on vouloit la coûper, & en donnant dessus un grand coup de maillet : mais c'étoit faire au Cheval un double mal, meurtrissure d'un côté, incision de l'autre. Aujourd'hui on s'y prend d'une autre maniere : on met la queue sur une buche de bout, on met un grand couteau fait exprès sur l'endroit où on veut la séparer, on donne sur le couteau un grand coup de maillet ou de marteau, on panche le couteau un peu pour la couper en flûte, afin que le Cheval la porte par la suite de meilleure grace, puis on y met le feu, en la levant le plus haut qu'on peut avec le brûle-queue, qui est un fer fait comme une clé des roues d'un carosse, avec cette différence, que l'extrémité utile est ronde, & non quarrée, afin que la queue puisse y entrer. Il faut ensuite appliquer un peu de poix noire sur le bout de la queue, & poser le fer, qui aura perdu un peu de sa chaleur, sur la poix, pour la faire fondre. Il faut avoir attention que le Cheval ne soit pas dans l'écurie près de la muraille ni d'un pilier, après cette opération, afin qu'il ne puisse pas se frotter, ce qui cause quelquefois de grands accidens. Il faut, après l'opération, frotter avec de l'eau-de-vie le tronçon de la queue, jusques sur les rognons, pendant quelques jours, soir & matin. Si la queue étoit meurtrie ou trop brûlée, ou que le Cheval se fût frotté, il faudroit se servir de l'esprit de térebenthine & eau-de-vie, partie égale, battues ensemble, & en frotter comme ci-dessus.

Les Maréchaux Anglois, après avoir coupé la queue assez longue, font cinq ou six incisions d'égale distance, depuis la naissance de la queue en dessous, jusqu'à l'extrémité où elle est coupée. Ils laissent une suffisante quantité de crin au bout de la queue, pour y attacher une longue corde de la grosseur du petit doigt : ils passent ensuite l'autre extrémité de cette corde dans une poulie qui est attachée au plancher, positivement au-dessus du milieu du dos du Cheval, lorsqu'il a la tête à la mangeoire : la même corde doit passer ensuite dans une autre poulie, aussi attachée au plancher, derriere la croupe, au milieu du trotoir ; on suspend au bout de cette corde un poids d'une certaine pesanteur, de sorte que le Cheval étant couché ou relevé, ait toûjours la queue soûlevée & renversée sur la croupe. On laisse cette corde jusqu'à ce que les cicatrices soient fermées. Cette opération leur fait porter, ce qu'on appelle, la queue à l'Angloise. Je ne vois pas pourquoi, en pratiquant la même chose aux Chevaux des autres Pays, ils ne la porteroient pas de même.

Maniere de barrer la Veine.

On s'y prend de deux manieres pour faire cette opération. On se sert du feu, (nous en parlerons ci-après) ; on se sert de la ligature.

On barre la veine à presque toutes les parties du corps, savoir, au larmier, au bras, à six doigts au-dessus du genou, au jarret, & au paturon dans sa partie latérale.

Quand on veut barrer la veine au larmier, il faut mettre une corde

au col du Cheval, comme si on l'y vouloit saigner, afin que la veine du larmier, qui est une ramification de la jugulaire externe, puisse se gonfler. On lui met la main dans la bouche pour lui faire remuer la langue & les mâchoires, ce qui aide encore à grossir le vaisseau. Quand il paroît assez plein, on coupe la peau longitudinalement sur le vaisseau pour le découvrir. On le détache le plus adroitement que faire se peut avec la corne de chamois, que l'on introduit sous la veine en glissant haut & bas de la longueur d'un bon pouce, on enfile la corne de chamois, qui a un trou fait exprès, pour cet usage, d'une soie torse, doublée jusqu'à la grosseur d'un fil gros de Cordonnier, & on la cire ou on l'enduit de poix noire ou grasse, on passe la corne enfilée de cette soie sous le vaisseau, & l'on fait la premiere ligature du côté que la veine se va rendre dans la jugulaire, on assûre la ligature d'un double nœud, ensuite de quoi l'on fait une légere piquûre longitudinale à trois ou quatre lignes près de la ligature, pour en tirer du sang, & pour assûrer le Maître qu'on a sûrement lié la veine; ensuite on fait une seconde ligature, qui soit aussi forte au moins que la premiere, pour arrêter le sang; & ensuite on applique une charge dessus, pour empêcher l'inflammation, & l'on fait quelques saignées au Cheval, pour diminuer le volume du sang, qui cause quelquefois une enflure très-considérable; on laisse tomber les soies d'elles-mêmes, ce qui n'arrive qu'après plusieurs semaines.

Dans toute opération, & particulierement dans celle-là, il faut observer que le bistouri & autres instrumens dont on se sert, soient bien nets. On a vû des Chevaux prendre le farcin pour avoir été pansés avec des instrumens mal essuyés, & le mal commençoit à l'endroit de l'opération.

Lorsqu'on l'a fait au bras, il faut choisir l'endroit le moins charnu, qui est environ à six doigts au-dessus du genou: on n'y fait point de ligature avec la corde, parce que la veine est assez apparente.

Il en est de même du jarret.

Quand on la veut faire au paturon, on peut mettre la corde au-dessus du boulet ou du genou. Cela est alors indifférent. Mais il faut observer de ne la jamais faire aux jambes gorgées actuellement.

Du Feu.

Il n'y a point de remede qui soit d'une utilité si universelle que celui-ci dans les maladies des Chevaux: il étoit même anciennement en grande faveur dans la Medecine pour les hommes, & ce seroit peut-être une question qui ne seroit pas mal fondée, de savoir, si la cruauté apparente de ce remede a dû être une raison suffisante pour le faire tomber dans un si grand discrédit. si la Chirurgie moderne a perfectionné la dextérité de la main pour faire les opérations les plus hardies, elle a peut-être perdu aussi, en s'attachant trop à la main, une ressource infinie pour traiter un nombre de maladies que l'antiquité guérissoit par le moyen

du feu, & que la Chirurgie moderne abandonne comme incurables, ou qu'elle entreprend ſans ſuccès, malgré le haut point de perfection auquel elle eſt parvenue. Laiſſons ces conjectures qui ne ſont pas de notre reſſort, & revenons à la maniere de donner le feu.

Le feu eſt en uſage pour les mêmes raiſons, & à peu près dans les mêmes cas pour leſquels on employe le ſéton & l'ortie ; c'eſt-à-dire, lorſqu'il y a quelque tumeur extraordinaire, cauſée par l'extravaſion d'un ſuc, qui par ſon ſéjour peut ſe corrompre, altérer & même détruire une partie, ou par ſon déplacement en embarraſſer le mouvement. Les tiraillemens violens & fréquens, les ſuppurations abondantes, qui ſont ſouvent accompagnées ou précédées de grandes inflammations, étant fort à craindre dans les parties tendineuſes & ligamenteuſes, qui ſont dans le voiſinage des jointures, parce que ces parties prêtent peu & ſe gangrenent plutôt que de s'allonger ou ſe dilater au-delà d'une certaine meſure proportionnée à leur reſſort, par ces raiſons, dis-je, on a banni de ces parties, l'uſage du ſéton & de l'ortie, que l'on n'employe que dans les parties graſſes & charnues, où tous ces accidens, lors même qu'ils arrivent, ſont moins dangereux. Outre cet avantage du feu ſur le ſéton & l'ortie, il y en a un autre à conſidérer ; c'eſt que le feu eſt réſolutif par lui-même. Ce n'eſt pas aſſez de donner une iſſue à un ſuc étranger à une partie, il faut encore donner à ce ſuc, ſouvent épaiſſi, la fluidité & la facilité néceſſaire pour ſortir par l'ouverture qu'on a pratiquée : c'eſt ce qu'on appelle *Digerer*, *réſoudre* une humeur. Or, il eſt dans tous les corps animaux des matieres d'une nature ſinguliere, ou qui acquierent cette nature par leur déplacement & leur ſéjour, & qui deviennent les unes comme une gelée épaiſſie ; d'autres ſemblables à du ſuif ; d'autres à de la cire ; d'autres à de la gomme ; d'autres à une réſine mêlée de matieres terreſtres, &c. Ces ſortes de matieres ne peuvent que rarement, ſur tout quand elles ont acquis une ſorte de conſiſtance, ſe réſoudre par des réſolutifs tirés des plantes dont on compoſe les charges (ou cataplaſmes) ordinaires ; la chaleur actuelle du feu, infiniment plus vive que celle de tous ces *Topiques*, eſt beaucoup plus propre à fondre ces matieres, à détruire cette glu & ces attaches rameuſes & intrinſeques, qui en liant toutes les particules d'un fluide, & embarraſſant leur mouvement, en ôtent la fluidité. Cette activité propre au feu, le rend le plus réſolutif de tous les remedes. Il fait plus ; il raccourcit toutes les fibres (expérience aiſée à faire, en préſentant un morceau de cuir à l'ardeur du feu), & par conſéquent rétablit leur reſſort, qui, quoique d'une maniere imperceptible, ne laiſſe pas d'être dans une alternative perpétuelle de contraction & de relâchement. Cette action ſeroit inutile ſur des ſucs épaiſſis à un certain point ; auſſi la nature ſeule guérit rarement ces maux : mais ces ſucs étant fondus par la chaleur du feu, & ce reſſort augmenté, cette humeur acheve de ſe briſer & de s'atténuer à la longue, & de rentrer inſenſiblement dans les voies de la circulation. La cicatrice que laiſſe le feu ayant outre cela durci les environs de la tumeur, ou plutôt le centre, ſert de digue pour empêcher un nouveau dépôt. C'eſt par cette raiſon, que ſi

ſi le feu ne diminue pas une tumeur, du moins l'empêche-t-il de croître.

L'action du feu a encore un avantage ſur le ſéton & l'ortie ; elle eſt plus limitée, ne pénetre au dedans qu'autant qu'on le veut, & ne détruit rien qu'à l'extérieur, excepté quand on s'en ſert pour faire des ouvertures d'abſcès, comme au mal de taupe, aux tumeurs ſur le garrot, &c. auquel cas, la deſtruction ne vient point du feu, la matiere à laquelle on veut donner iſſue, ayant fait auparavant tout le déſordre. Mais toutes les fois que l'on donne le feu à quelque partie, on n'y fait pas pour cela une ouverture, & la maniere ordinaire de le donner, eſt preſque toûjours ſuperficielle, en appuyant plus ou moins fort, & en promenant le feu dans un eſpace plus ou moins grand, ſuivant l'étendue du mal, & la figure de la partie. C'eſt pourquoi on donne tantôt de ſimples petites raies de feu, tantôt des pointes, des boutons, des étoiles. Quelquefois quand le mal eſt grand, on le donne en forme de feuilles de fougere, de feuilles de palme, de pattes d'oie. D'autres fois, on met des roues de feu avec une ſemence autour, c'eſt-à-dire, que l'on fait d'abord un cercle avec un couteau rougi au feu, & qu'enſuite on y fait des rayons avec le même couteau & ſur toutes ces lignes, on appuie d'eſpace en eſpace, quelques pointes de feu avec un poinçon de fer auſſi rougi au feu. Pour appliquer le feu de toutes ces manieres différentes, on ſe ſert de divers inſtrumens ; ſavoir, de pieces de monnoie, de couteaux, de boutons ronds, de boutons plats, de pointes, d'S, ſelon le beſoin des différentes parties.

Quelques perſonnes ſont ſcrupuleuſes ſur le choix des matieres dont ces inſtrumens doivent être faits ; les uns prétendent qu'on doit préférer l'or ; d'autres tiennent pour de l'argent ; quelques-uns pour le cuivre, & le plus grand nombre pour le fer.

Le feu de l'or & de l'argent, eſt reconnu preſque univerſellement pour être trop violent ; le cuivre ſeroit plus doux : mais les Maréchaux ſont plus accoûtumés à connoître le juſte degré de chaleur du fer, que des autres métaux.

Quant aux diverſes manieres de l'appliquer, la ſituation ou la conformation de la partie en détermine la figure. Par exemple, on barre les veines avec le feu, & cet uſage eſt moins douloureux & moins dangereux que la maniere précédente ; car le feu ne cauſe pas une inflammation ſi grande, particulierement aux jambes, que l'on a vû quelquefois devenir de la groſſeur du corps d'un homme, ce qui n'arrive jamais par le feu. On le met avec le couteau de feu, en faiſant une croix ou une étoile ſur la veine, ou en tirant deſſus, deux ou trois petites raies : on évite outre cela le danger du farcin, dont nous avons parlé.

On barre ainſi la veine au larmier, au jarret, au bras, à la cuiſſe, &c.

On perce des abſcès avec des pointes de feu, ſur-tout au garrot, au toupet, pour le mal de taupe, ſur les rognons, & aux endroits où nous avons dit que venoient les cors, quand il y a du pus.

A l'épaule, pour un écart ; ou à la hanche pour un effort, on le met

en figure de roue : quelquefois au lieu de faire des rayons, après avoir tracé le cercle, on y dessine avec une pointe de feu les armes du Maître, un pot de fleur, une couronne, ou autre chose semblable, suivant le goût de celui qui travaille: mais la figure n'y fait rien. Quand il faut beaucoup de raies & de boutons de feu, on peut y faire quelque dessein: mais il feroit ridicule de tracer une figure de feu à un endroit où il ne faut que deux ou trois raies, comme à un suros, où une petite étoile suffit; à une fusée, où on le met en fougere, ou patte d'oie, c'est-à-dire, à peu près comme les rayons d'un éventail, ou quelquefois en raies, disposées comme les barbes d'une plume.

Ce qu'on appelle grains d'orge & semence de feu, c'est la même chose, ce sont de petites pointes de feu, plus petites que les autres, & que l'on seme sur des lignes où on a déja passé légerement le feu.

A la couronne, lorsque la matiere souffle au poil, ou qu'on veut rélargir le sabot, & lui faire reprendre nourriture, on applique de petites raies.

Qand la corne est éclatée, on y met un S de feu pour réunir les deux quartiers séparés par une seime, afin qu'il s'y fasse une avalure qui les puisse réunir. On appelle avalure, une corne plus tendre, formée par un suc gélatineux qui succede à la place de la corne qui a été emportée, & qui est moins seche & moins cassante que la corne vieille, & qui par conséquent donne le tems au reste du sabot qui est fendu, de se rejoindre, à l'aide des bons remedes qu'on y applique, ou plutôt qui sert d'une espece de glu pour réunir la division. S'il y avoit inflammation à la seime, au lieu d'un S, on mettroit aux deux côtés, deux petittes raies de feu.

Pour les courbes, éparvins, vessigons, &c. on le met en palme ou fougere.

Il y a plusieurs choses à observer pour donner utilement le feu, qui ordinairement est un remede très-efficace.

Premierement, le tems, est celui de nécessité, sans s'embarrasser du cours de la Lune ni des Planettes.

Secondement, il est à propos, s'il y a inflammation à la partie malade, de l'ôter auparavant, par le moyen des remedes émollians, dans la crainte de l'augmenter par le feu.

Troisiemement, il ne faut jamais faire chauffer les fers au feu du charbon de terre, parce qu'il chauffe trop vivement, & que par sa vivacité il ronge les couteaux, & y fait des dents (au lieu de les conserver lisses & unis) mais seulement à celui du charbon de bois. Et il faut en faire chauffer sept ou huit à la fois, ou du moins plusieurs en même tems, afin de n'en pas manquer pendant l'opération, & de la pouvoir achever tout de suite.

Quatriemement, il faut qu'ils soient rouges, non flambans.

Cinquiemement, il faut avoir la main légere ; bien entendu pourtant qu'il faut appuyer assez, pour que la chair prenne une couleur de cerise, & ne se pas contenter de brûler seulement le poil : mais ne pas en-

foncer lourdement jusqu'à ce que l'on ait percé le cuir.

Sixiemement, il ne faut point d'impatience quand on a donné le feu à un Cheval, ni pour le pansement, ni pour le succès de la cure. Je dis pour le pansement, parce qu'il ne faut point faire marcher un Cheval, si on lui a donné le feu aux jambes, que plusieurs jours après que l'escarre est tombée, ce qui n'arrive guere qu'au bout de quinze jours; & elle est bien autant & plus à se guérir. On ne doit pas non plus être inquiet pour le succès de la cure, parce qu'il arrive souvent qu'un Cheval auquel on aura donné le feu pour boiter, boitera encore six mois, & même un an après: mais quoique l'effet de ce remede soit lent, il opére cependant assez sûrement; & s'il n'emporte le mal, du moins il en arrête le progrès.

Quand on a appliqué le feu, on frotte la brûlure avec du miel & du sain-doux, ou du miel & de l'eau-de-vie, ou de l'encre à écrire commune, ou bien on y met un ciroëne avec de la cire jaune fondue avec partie égale de poix noire, & de la tondure de drap ou des os calcinés, ou de la savate brûlée par-dessus: mais le miel & l'eau-de-vie font l'escarre moins grande. Les jours suivans on applique dessus de l'onguent d'Althea ou rosat pendant dix, douze, ou quinze jours.

Voici un autre onguent pour la brûlure qu'on assûre meilleur. Prenez une livre de fiente de poule la plus fraîche, une livre de sauge hachée & pilée, & mêlée avec de la fiente de poule; ensuite deux livres de sain-doux fondu, mis dans un grand pot de terre, avec la fiente & sauge; bien couvrir le pot, le mettre sur un feu de charbon; faire cuire cela quatre ou cinq heures; passer ensuite le tout bien chaud dans un gros linge. Il faut garder cet onguent; & pour s'en servir, il faut en frotter tous les jours délicatement sur chaque raie avec la barbe d'une plume.

Septiemement, il faut empêcher que le Cheval ne se frotte, & qu'il ne se morde, ce qui arrive souvent; car il s'arrache jusqu'au vif. Il faut alors lui mettre un collier, le chapelet & même les entraves, & mettre sur la plaie, de l'alun calciné ou du colcothar en poudre, ou de l'eau vulneraire, une fois le jour, ou de l'eau seconde.

Huitiemement, si le feu agissoit peu, ou que les plaies se refermassent trop vîte, il n'y auroit qu'à passer deux ou trois fois avec un pinceau de l'huile de vitriol sur les raies, cela rendroit le feu qu'on auroit donné, beaucoup plus résolutif & plus actif.

Neuviemement, quand le feu a fait trop d'impression, on lave la brûlure avec de l'eau vulneraire ou de l'eau seconde, une fois ou deux par jour. Quoique nous venions de dire qu'il n'y avoit point de tems marqué pour faire usage du feu, & que la nécessité y pouvoit déterminer en tout tems; cependant quand on est libre de le choisir, comme pour molettes, vessigons, courbes ou autres accidens qui ne pressent pas, il y a un avantage considérable à préférer l'Automne, parce que les chaleurs & les mouches étant passées, le Cheval en est beaucoup moins incommodé. Il est à propos de le laisser l'Hyver entier à l'écurie sans le

faire ſortir, & au commencement du Printems on le promene à la roſée dans les prairies ou ſur un tapis verd dans la campagne. On peut mettre les Chevaux hongres ou les Cavales, à qui on a donné le feu, en pâture au Printems, au lieu de les garder à l'écurie, & de les promener, comme on eſt obligé de le faire aux Chevaux entiers. Quand on fait cette opération à un Cheval de prix, on ne doit point regretter le long-tems qu'il reſte ſans travailler ; il répare dans la ſuite par un travail infatigable le tems qu'il a perdu, & l'on ne voit preſque jamais arriver de maux aux parties qui ont eu le feu.

Maniere d'énerver.

SUR les os des pinnes ou aîles du nez, dont on a parlé dans l'Oſtéologie, il ſe trouve de chaque côté un muſcle qui vient juſqu'au bout du nez. Ce muſcle eſt fort ſenſible au toucher, & roule ſous le doigt, comme une corde, de la groſſeur d'un tuyau de plume : parvenus l'un & l'autre juſqu'au bout du nez, ils ſe réuniſſent par leurs tendons, qui s'épanoüiſſent en une aponévroſe, laquelle ſe perd dans la levre ſupérieure, & c'eſt ce double muſcle que l'on doit couper dans l'énervation.

On faiſoit anciennement cette opération, en fendant les naſeaux par le bout, on trouvoit l'extrémité aponévrotique, ou la réunion de ces tendons, deſquels nous venons de parler ; on la ſaiſiſſoit avec des triquoiſes ou tenailles communes ; ou bien on la paſſoit dans un morceau de bois fendu que l'on ſerroit fortement par-deſſus avec une forte ficelle, on y paſſoit une corne de chamois, puis on la tiroit à ſoi pour ſentir toutes ſes adhérences, & reconnoître la direction de ſes fibres, que l'on coupoit avec un biſtouri, après avoir fendu la peau à un pouce au-deſſous de l'os de la pommette à droite & à gauche ; puis d'une ſacade on l'arrachoit fortement, & l'opération étoit faite. Mais cette méthode eſt abſolument mauvaiſe, elle cauſe une inflammation & une enflure terrible à la tête du Cheval, qui en périt ſouvent.

Il eſt à remarquer, que plus on coupe haut ces muſcles, & plus l'inflammation eſt à craindre, à cauſe que le tiraillement ſe fait dans une plus grande longueur.

On s'y prend aujourd'hui d'une autre maniere. On fait une inciſion longitudinale de deux pouces de longueur ſur la partie charnue du muſcle même, à côté du nez, à quatre ou cinq doigts au-deſſous de l'œil ; on decouvre le muſcle & on le coupe le plus haut que faire ſe peut, on ſaiſit le bout d'en-bas, qui ſe retire fort promptement, & on en coupe environ un pouce & demi de longueur. On panſe la plaie avec du beurre frais ou du ſuppuratif, & on empêche que le Cheval ne ſe frotte.

Cette opération ſe pratique pour décharger les vûes graſſes, pour les Chevaux lunatiques, pour diminuer le volume des têtes trop groſſes, mais elle n'opere que comme pourroit faire un ſéton ; elle empêche, dit-on, les Chevaux de broncher.

Cette

Cette opération se pratique aussi aux ars. Les Maréchaux ne sont pas parfaitement d'accord sur la partie que l'on doit couper; les uns prétendant que c'est un gros tendon, large d'un pouce, antérieur au pli du bras; les autres, un autre tendon latéral, beaucoup plus mince; les uns & les autres disant, en avoir vû de bons & de mauvais succès. Cette derniere opération se pratique, en fendant la peau longitudinalement de haut en bas, disséquant le tendon du muscle qui se présente, passant la corne de chamois dessous, & coupant tout en-travers ce tendon sur la corne. Il est à observer que les Chevaux n'ont point de convulsion, quand on leur coupe les tendons, quoiqu'ils ne soient pas entierement achevés de couper, comme cela arrive aux hommes, & même qu'ils souffrent cette opération assez tranquillement; l'on n'est pas même obligé de les lier, & il suffit de leur lever une jambe. Elle se pratique pour les jambes arquées ou bouletées, que les Maréchaux appellent *Juquées* ou *Piésbots*.

Du Polype ou *de la Souris.*

LES Chevaux sont aussi sujets que les hommes, à une maladie qu'on appelle *Polype*. C'est une excroissance fongueuse, qui prend son origine vers la voûte du palais, descend dans le nez & embarrasse la respiration, & fait souffler le Cheval. Il n'y a point d'autre remede à cette maladie, que d'emporter ce corps étranger. On introduit la corne de chamois dans le nez; on perce la substance spongieuse de ce corps étranger, & on l'attire à soi; on donne la corne à tenir à un serviteur, sans quitter prise, & l'on introduit le bistouri le plus avant que faire se peut dans les naseaux, & on coupe le plus près de la racine que l'on peut, en remontant.

Les Maréchaux appellent ce mal *Souris*, & l'opération *Désouricher*: mais cette opération n'est pas ordinaire, quoiqu'utile & peu dangereuse.

De la maniere de couper la Langue.

IL y a des Chevaux qui ont la vilaine habitude de tirer la langue, & qui la laissent pendre en dehors d'une longueur assez considérable. Quoique ce soient d'ailleurs de très-beaux Chevaux, rien n'est plus désagréable à la vûe. Cela peut provenir d'un relâchement dans la partie, aussi-bien que de mauvaise habitude. On essaye différens moyens pour les corriger de ce défaut. On leur met des drogues acres & désagréables sur le bout de la langue pour la leur faire retirer; on la pince, on la pique, on y single de petits coups pendant plusieurs jours, & quand ce n'est qu'une mauvaise habitude, on la leur fait perdre quelquefois à force de soins & d'assiduités. Mais si ce défaut vient de mauvaise conformation ou d'un relâchement dans la partie, & que toutes ces tentatives deviennent inutiles, on a recours à l'opération, qui consiste à en couper un petit bout de chaque côté. Ce qui se fait en la tirant un peu sur le côté, la tenant ferme dans la main, ou sur un petit bout de planche,

& en coupant avec un rasoir bien tranchant, les deux côtés du petit bout, afin que la langue reste toûjours un peu pointue, parce que si on la coupoit transversalement, elle passeroit par la suite par-dessus le mors, & outre cela le Cheval auroit de la peine à ramasser son avoine dans la mangeoire.

Observation sur la maniere de faire avaler les breuvages & les pillules, & sur l'usage du billot.

L'USAGE ordinaire, lorsqu'on veut faire avaler un breuvage à un Cheval, est de lui lever la tête haute, de lui tenir la bouche ouverte avec un baillon, & lui couler dedans la potion tout doucement avec la corne. Dans certaines maladies où il ne peut ouvrir la bouche, on lui met la corne dans les naseaux, & le breuvage passe par la communication de la voûte du palais entre la bouche & le nez. Dans d'autres maladies, on le fait pour déterger quelque ulcere qui se peut trouver dans les naseaux, comme dans la gourme & la morve. Quelquefois on use de cette méthode, quoiqu'il n'y ait point d'ulceres dans les naseaux, & que le Cheval puisse ouvrir aisément la bouche, mais seulement parce qu'il seroit dangereux de lui faire lever la tête, qu'il est obligé de lever plus haut, quand il prend par la bouche. Pour les pillules, on se saisit de la langue, on la tient ferme, & on met la pillule dessus avec un petit bâton, & elle se fond ou tombe insensiblement dans l'ésophage, si elle ne couloit pas aisément, on lui feroit tomber sur la langue quelques gouttes d'huile pour faciliter la descente. Après avoir pris les pillules, on peut lui couler sur la langue un petit verre de vin pour achever de précipiter les pillules. Mais voici ce qu'il faut observer.

1°. Qu'il est dangereux de faire lever la tête trop haut, parce que le Cheval s'engoue plus facilement.

2°. Que quand il tousse, il faut cesser pour un moment le breuvage & les pillules, & lui laisser baisser la tête, parce qu'on a vû des Chevaux qui ont péri d'une medecine, non par la qualité des drogues, mais par la quantité de liqueur qui étoit tombée dans la trachée artere, & avoit suffoqué le Cheval.

3°. De ne point tirer la langue trop fort, parce que les adhérences étant foibles, on pourroit l'arracher.

4°. De ne lui point faire avaler trop vîte, par la même raison.

5°. De laisser le Cheval quatre ou cinq heures au filet sans manger.

Le billot n'est point sujet à ces inconvéniens, c'est un bâton fait en forme de mors, autour duquel on met les médicamens convenables, incorporés, s'il le faut, avec suffisante quantité de beurre ou de miel, & que l'on enveloppe d'un linge pour retenir le tout ; aux deux bouts de ce mors, est attaché une corde que l'on passe par-dessus les oreilles, comme une têtiere. On laisse le Cheval à ce billot jdsqu'à ce qu'il ait succé tout le médicament. Cette maniere de faire prendre les remedes, est assez commode & sans aucun danger.

D'autres ne mettent point de bâton dans le billot: ils mettent le médicament ſur un linge, qu'ils roulent enſuite & noüent par les deux bouts, & ils l'attachent comme le précédent.

Maniere de faire les Pelotes blanches ou Etoiles.

IL y a pluſieurs manieres pour faire une pelote blanche: mais la meilleure eſt celle qui ſuit.

Il faut avec un poinçon, fait en forme d'une groſſe aléne de Cordonnier, percer la peau au milieu du front, de travers en travers, & détacher la peau de l'os avec ledit poinçon; il faut prendre enſuite quatre petites lames de plomb, étroites & longues d'environ quatre doigts, & à chaque trou que l'on fait, y paſſer une lame, en ſorte que les deux bouts de ladite lame, ſortent par les deux extrémités: on en met de cette façon quatre en forme d'étoile, qui paſſent les uns ſur autres, & forment une eſpece de boſſe dans le milieu du front. Cela étant fait, il faut avec une ficelle ſerrer les extrémités deſdites lames, en ſerrant la ficelle de plus en plus, & l'arrêter: on laiſſe le plomb & la ficelle deux fois vingt-quatre heures; on l'ôte enſuite, on laiſſe ſuppurer la plaie ſans y toucher; il s'y fait une eſpece de croûte, le poil tombe de ſoi-même, & celui qui revient eſt blanc.

D'autres ſe ſervent d'une tuile ou brique, en frottent la partie juſqu'à ce que le poil ſoit tombé & la peau écorchée, & frottent enſuite l'endroit avec du miel.

D'autres ſe ſervent d'une pomme qu'ils font rotir au feu, & l'appliquent toute brûlante ſur la partie; ce qui forme une eſcarre, & le premier poil qui revient, eſt blanc.

D'autres raſent la partie, la frottent avec du jus d'ognon ou de poireau, appliquent enſuite ſur l'endroit raſé, une mie de pain ſortant du four, l'y laiſſent juſqu'à ce qu'elle ſoit refroidie, & frottent enſuite la partie avec le miel.

Maniere de tailler les grandes Oreilles pour les rendre petites.

IL faut faire faire deux moules de forte tole, par un habile Serrurier, qui prendra la meſure juſte d'une oreille bien faite, & il formera ſes moules de même: il faut qu'il y en ait un plus petit que l'autre; le plus petit ſera mis en-dedans de l'oreille du Cheval, & le plus grand en-dehors. L'oreille étant ainſi priſe entre ces deux moules, il faut la ſerrer fortement en-dedans & en-dehors par le moyen d'un inſtrument à vis, enſuite avec le biſtouri on coupera ce qui déborde de l'oreille.

L'opération étant ainſi faite aux deux oreilles, on ôte les moules, & il faut laiſſer le Cheval quatre ou cinq heures au filet, attaché entre les deux piliers dans l'écurie, de maniere qu'il ne ſe frotte pas. Lorſque le ſang ſera arrêté, il ſe formera une croûte autour des oreilles, & le lendemain on frottera la plaie tout-au-tour avec de l'onguent pour la brû-

lure, ou parties égales d'althea, de miel ou de ſain-doux fondues enſemble, on applique de l'un ou de l'autre onguent avec la barbe d'une plume ſoir & matin, juſqu'à ce que cette croûte tombe d'elle-même. Avant de faire cette opération, il faut couper ou raſer le poil des oreilles en-dedans & en-dehors le plus près qu'on pourra.

Pour relever les oreilles des Chevaux qui les ont écartées & pendantes (d'où vient qu'on les appelle oreillards) on leur coupe environ deux doigts de la peau au-deſſus de la tête entre les deux oreilles: il faut enſuite rapprocher & coudre les deux peaux pour les rejoindre; on panſera la plaie à l'ordinaire juſqu'à guériſon. Il paroît qu'il y a un peu de cruauté dans les opérations ci-deſſus: mais il y a des curieux à qui cela plaît.

Maniere de faire des marques noires ſur le corps d'un Cheval blanc, ou gris.

Il faut prendre environ une demi-livre de chaux vive, un quarteron de ſavon d'Eſpagne coupé bien menu, & une demi-livre de litarge d'or en poudre, dans un pot où on aura mis de l'eau de pluie ſuffiſamment. On met cette compoſition ſur le charbon, on remue comme pour faire de la bouillie: lorſque le tout eſt cuit & bien mêlé enſemble, on le laiſſe refroidir en le remuant toûjours, juſqu'à ce que l'on puiſſe y toucher avec la main; on l'applique enſuite ſur le poil qu'on veut teindre en noir, après quoi on met un linge blanc avec un bandeau léger, juſqu'à ce que la matiere ſoit ſeche; on lave enſuite la place avec de l'eau fraîche. Afin que cette teinture dure long-tems, il faut l'appliquer lorſque le Cheval aura mué, & cela durera un an ſans changer de couleur.

Pour faire des marques de couleur de poil de châtaigne, il faut prendre une livre d'eau-forte, une once d'argent brûlé, une once de vitriol en poudre, une once de noix de galle en poudre; mettre le tout dans une grande bouteille, ayant auparavant fait conſumer l'argent par l'eau-forte; on laiſſe le tout enſemble l'eſpace de neuf jours avant que de s'en ſervir, & il faut que ce ſoit avec un pinceau, & plus délicatement qu'avec l'autre compoſition: ſi l'on veut ſeulement une couleur d'alezan, il faut mettre plus ou moins d'argent brûlé dans de l'eau-forte, & la couleur ſera plus ou moins foncée.

Pour faire revenir le Poil tombé par galle ou *bleſſure.*

Prenez partie égale de populeum & de miel blanc, frottez-en deux fois par jour, quinze jours de ſuite, les endroits ou le poil ſera tombé: & ſi c'eſt en Eté, à cauſe des mouches, mêlez-y de la poudre de coloquinte ou de la poudre d'aloès ſoccotrin.

En voici un autre.

Prenez des racines de joncs blancs, qui croiſſent ſur le bord des

étangs

étangs ou rivieres ; après les avoir bien nettoyés, il faut les faire bouillir dans de l'eau jusqu'à ce qu'elles deviennent en bouillie ; ajoûtez-y ensuite autant de miel blanc, mêlez bien le tout ensemble, & de cette composition, passez-en tous les jours sur les places où le poil ne veut pas revenir, quinze ou vingt jours de suite.

Maniere de remplir les Salieres.

PRENEZ parties égales d'orge mondé & de vesse qu'on donne aux pigeons, pilez-les l'un & l'autre, & les faites cuire dans de l'eau-rose jusqu'à ce que cela soit en bouillie ; remplissez-en tous les jours les salieres du Cheval, avec un bandeau fait exprès, & continuez trois semaines ou un mois.

Pour faire croître le Crin & la Queue.

LA principale cause pourquoi la plûpart des queues des Chevaux ne sont pas longues, & garnies de poil, c'est le peu d'attention des Palfreniers, qui lavent superficiellement le haut de la queue, & n'ôtent pas la crasse qui est à la racine des crins, qui cause des demangeaisons au Cheval, qui l'obligent à se frotter & déchirer sa queue. La même chose arrive aux crins de l'encolure si l'on n'en a pas soin. On trouve à certaines queues de gros crins courts, qui consument la nourriture des autres crins, il faut les arracher. Quelquefois aussi ce sont des cirons qui rongent la racine des crins; en ce cas, il faut se servir du remede suivant ; à savoir, prendre une once de vif-argent amorti dans une once de térebenthine, l'incorporer dans du sain-doux, jusqu'à ce qu'il vienne couleur de cendre, & en frotter la racine des crins pendant quatre jours.

Les remedes les plus communs dont on se sert pour faire croître les crins & la queue sont les suivans.

Quelques-uns mettent infuser dans un seau d'eau des feuilles de noyer, & en lavent les crins & la queue.

D'autres se servent de la racine de roseaux qu'ils font bouillir.

D'autres prennent l'eau avec laquelle on lave la viande de boucherie avant de la mettre au pot.

D'autres prennent de la lessive & du savon noir mêlés ensemble : mais il ne faut pas que la lessive soit trop forte, elle feroit tomber les crins, & de l'une de ces eaux on lave les crins & la queue jusqu'à la racine.

On assûre que le remede suivant est excellent, non-seulement pour faire croître les crins, mais pour les faire revenir où ils sont tombés.

Deux poignées de crote de Chevre fraîche, une demi-livre de miel, une once d'alun en poudre, une chopine de sang de Porc ; faites bouillir le tout ensemble, & en frottez les crins.

On se sert aussi, pour faire revenir les crins & le poil après une blessure, de coques de noix ou noisettes brûlées & pulvérisées, que l'on met dans partie égale de miel, huile d'olive & vin, & l'on en frotte les crins.

Du jus d'ortie avec du miel & du ſain-doux mêlés enſemble, font le même effet.

Il faut tous les mois couper le bout de la queue, non-ſeulement pour la rendre égale, mais encore pour la faire croître. Il ne faut pas qu'elle paſſe le fanon, le Cheval en reculant marcheroit deſſus & ſe l'arracheroit.

Quand un Cheval a la queue blanche, & qu'on veut la conſerver propre, il faut, après l'avoir peignée & lavée, l'enfermer dans un ſac, autrement la fiente & l'urine la rendroient jaune.

TRAITÉ
DU HARAS.

PERSONNE ne révoque en doute que de tous les animaux le plus néceſſaire & le plus utile eſt le Cheval, ſoit pour la communication des habitans d'une Province à l'autre, ſoit pour le tranſport des marchandiſes, ſoit enfin pour la magnificence & pour la défenſe d'un Etat: il ſeroit donc ſurprenant qu'on négligeât d'en multiplier l'eſpece dans un Royaume où l'on trouveroit tout ce qui convient à l'établiſſement & à l'entretien des Haras.

Il eſt conſtant que la France n'a rien à déſirer de ce côté-là, puiſqu'elle eſt ſituée ſous un climat qui abonde en excellens pâturages. Cette vérité eſt même atteſtée par l'Hiſtoire, qui nous apprend que les Romains avoient érabli de magnifiques Haras ſur les bords du Rhône, tant ils étoient perſuadés qu'on ne peut avoir trop d'attention pour ſe procurer une bonne & nombreuſe Cavalerie. D'ailleurs en négligeant cet avantage, ce ſeroit laiſſer à ſes voiſins le profit d'un commerce dont l'utilité eſt certaine. Mais ces réflexions étant étrangeres au ſujet que nous avons à traiter, nous nous contenterons de rapporter ici les obſervations que nous avons faites ſur les Auteurs qui ont écrit de cette matiere: obſervations qui augmenteront utilement notre Ecole de Cavalerie.

Un Auteur moderne compare avec raiſon un Haras avec un jardin. Il dit que les arbres expoſés avantageuſement & cultivés avec ſoin, produiſent d'excellens fruits, au lieu que des arbres plantés au haſard & négligés, ne donnent rien d'agréable au goût. Il en eſt de même d'un Haras, il faut des connoiſſances particulieres pour en tirer de bons Chevaux.

Ce qu'il y a d'eſſentiel à examiner pour l'établiſſement d'un Haras, c'eſt:

1°. L'expoſition du terrein & la qualité des pâturages.

2°. Le choix des Etalons & des Cavales.

3°. Les regles qu'on doit obſerver dans la conduite d'un Haras.

4°. Et enfin la maniere d'élever les Poulains juſqu'à ce qu'ils ſoient

en état de rendre ſervice. C'eſt ce que nous allons tâcher d'expliquer dans les articles ſuivans.

ARTICLE PREMIER.

Du terrein propre pour un Haras.

L'EXPERIENCE fait voir qu'un Haras établi dans un terrein ſec, dur & ſtérile en apparence, produit des Chevaux ſains, légers, fermes & vigoureux, avec la jambe ſeche & nerveuſe, & la corne dure; ils s'entretiennent de peu, toutes qualités recherchées des connoiſſeurs. Au contraire ceux qui ſont élevés dans des pâturages gras & humides, ont pour la plûpart la tête groſſe de chair & d'oſſemens, l'encolure charnue, le corps épais, les jarrets gras, les ſabots gros, les pieds plats & peſans, ils dépériſſent au moindre travail, il leur faut une nourriture graſſe & abondante; ils ſont d'un tempérament humide, & par conſéquent ſujets aux fluxions, ſur-tout aux jambes, qui ſont comme l'égoût de toutes les humeurs.

La plûpart de ces défauts ſe trouvent dans beaucoup de Chevaux élevés en Friſe, en Hollande, en Flandre, &c. parce que les pâturages de ces Pays ſont groſſiers & fort humides, à cauſe de leur ſituation marécageuſe & de la froideur du climat; d'ailleurs l'abondance des herbes que ce terrein produit, fait que les Poulains croiſſent extremement en hauteur & en épaiſſeur, mais peu en nerf, en fermeté & en courage, parce que ſuivant les Phyſiciens & les Naturaliſtes, le propre des alimens humides & fluides eſt d'étendre & d'amollir les parties du corps de l'animal; & le propre des alimens chauds eſt de reſſerrer & de fortifier ces mêmes parties. C'eſt pour cela que les Chevaux élevés dans les Pays chauds, ſont généralement parlant, nerveux, légers & vigoureux, d'une reſſource preſque inépuiſable & d'une plus longue vie que les autres, parce qu'il eſt certain que l'air, le climat & le terrein de ces contrées produiſent des herbes & du grain qui fortifient & vivifient le tempérament des Chevaux qu'on y éleve.

Ce n'eſt pas à dire pour cela qu'on ne puiſſe abſolument tirer de bons Chevaux que des Pays où le climat & les alimens ſont chauds, puiſque depuis long-tems il ſort des Haras de l'Empereur & de pluſieurs Princes d'Allemagne, des Chevaux qui par leur beauté & leur courage ſont ſouvent au-deſſus des Etalons dont ils ſortent. Le même avantage s'eſt quelquefois trouvé dans quelques cantons de la Normandie & du Limouſin, quand les Haras n'y étoient pas négligés.

Il doit réſulter de toutes ces circonſtances, qu'il faut tâcher de remplacer par l'art ce qui manque à la nature du Pays. On choiſit pour cela un terrein un peu élevé, compoſé de quelques hauteurs & petites collines, dont la terre ne ſoit ni graſſe ni forte. Ce terrein ne doit pas être abſolument aride: il faut qu'il ſoit capable de produire une herbe douce, & odoriférante, ce qu'on éprouve en y ſemant de la graine qui renferme

ces qualités ; il faut auſſi pour cela qu'il ſoit expoſé au Midi ou à l'Orient.

Comme il ſe trouve dans pluſieurs Provinces de France des terreins & des expoſitions telles que nous venons de dire, on peut conclurre que ce n'eſt que par la négligence, le manque d'attention & le mauvais choix qu'on a fait des Etalons, que nous ſommes privés de l'avantage d'avoir des Chevaux tels qu'on le deſireroit, ſoit pour la ſelle ou pour les beaux attelages,

Heureuſement les ſoins qu'on prend préſentement pour remédier à ces inconvéniens, donnent lieu d'eſpérer, que dans peu d'années les amateurs de la Cavalerie ſeront entierement ſatisfaits.

ARTICLE II.

Du choix de l'Etalon & de la Cavale.

LES Etalons qui viennent des Pays chauds, ont été de tout tems regardés comme les meilleurs pour en tirer race : tels ſont les Chevaux Turcs, Arabes, Barbes & Eſpagnols ; & lorſqu'ils ſont bien choiſis, les Chevaux qui en proviennent, peuvent produire auſſi d'excellens Etalons. Un beau Cheval Anglois, Danois ou Allemand, s'il eſt de bonne race & bien choiſi, réuſſit fort bien dans un Haras, parce que la Nobleſſe de ces Pays eſt fort curieuſe, & n'épargne rien pour avoir des Etalons parfaits. Il eſt cependant plus avantageux d'en avoir du pays propre d'où ils ſortent : ils forment preſque toûjours des Chevaux d'une ſtructure plus noble & plus fiere, ils réſiſtent mieux à la fatigue, & vivent plus long-tems que les Chevaux qui ſont ſortis d'Etalons du côté du Nord.

Un Etalon Barbe fait ordinairement plus grand que lui, ſur-tout en France : mais il ne faut pas qu'il ſoit haut ſur jambes ni trop long-jointé ; il faut au contraire qu'il ait le pâturon un peu court, mais gros à proportion de ſa jambe, & flexible.

Les Etalons d'Eſpagne ne réuſſiſſent pas ſi bien, parce qu'ils ſont plus petits qu'eux, & qu'une jument n'en retient pas ſi bien que d'un barbe. Lorſqu'on veut tirer race d'un Cheval d'Eſpagne, il faut le choiſir fort de corps, d'épaules & de jambes, & d'une taille avantageuſe ; car les poulains qui proviennent, dégénerent toûjours de ce côté-là.

Un Etalon pour être beau, doit être grand, relevé du devant, ſain par tout le corps, jeune & ſans défauts : n'avoir point la vûe alterée, les reins bas, les jarrets, les jambes, ni les piés défectueux ; ſur-tout qu'il ne ſoit point ſerré du derriere, ni étroit du devant, mais bien ouvert entre les bras & les jarrets.

Il ne ſuffit pas ſeulement pour le choix d'un Etalon, qu'il ſoit d'une magnifique figure, & qu'il n'ait aucun des défauts extérieurs décrits dans la premiere partie de cet Ouvrage : une choſe auſſi eſſentielle, & à laquelle bien des gens ne font pas d'attention, ce ſont les qualités intérieures qu'il faut rechercher, outre la figure, & qui ne ſont que trop ſouvent

vent négligées. C'est précisément ce manque d'attention & de connoissance, qui multiplie les belles rosses, dont le prix ne devient considérable que par l'ignorance de ceux qui s'en entêtent, parce que les faux connoisseurs s'imaginent que la bonté est inséparable de la beauté. Il y en a qui tombent dans une autre erreur non moins dangereuse, qui est, qu'après s'être servi long-tems d'un Cheval entier, lorsqu'il commence à s'user, ils le confinent dans un haras, comme s'il suffisoit, qu'un Cheval eût été bon dans sa jeunesse pour qu'il produise de bons Chevaux dans un âge trop avancé. Un Cheval hors d'âge, usé, ou qui a fait de grands efforts, ne peut plus engendrer des poulains sains, nerveux & vigoureux.

Les qualités essentielles dans un Etalon, à l'approche d'une jument, sont l'activité & la légereté; car s'il est froid & mou, il ne fera que des poulains lâches & sans vigueur.

Quoique, contre l'avis de bien des Auteurs, je ne regarde la différence des poils, que comme un caprice & un jeu de la nature, je suis pourtant d'avis qu'on choisisse des Etalons qui soient d'une robe & d'un poil estimés des curieux, non que je les croye meilleurs, mais uniquement pour donner une bonne teinture à un haras.

Les poils les plus en réputation sont le noir de jais, le beau gris, le bai châtain, la bai doré, l'alesan brûlé & l'alesan vineux, l'isabelle doré avec la raie de mulet, les crins & les extrémités noires. Tous les poils qu'on appelle lavés & mal-teins avec les extrémités blanches, avec raison ne sont pas recherchés pour le haras.

Suivant ce que nous venons de dire pour le choix d'un Etalon, l'unique moyen pour avoir de beaux, de bons & de courageux Chevaux, c'est d'acheter, sans ménager sur le prix, des Etalons, qui outre la figure, ayent encore toutes les qualités qu'un brave Cheval doit avoir, savoir, la bouche bonne & fidele, les ressorts des hanches unis lians, une soupplesse d'épaules qui les rende libres & légers, autant qu'un Cheval peut l'être naturellement sans le secours de l'art. Toutes ces qualités doivent encore être accompagnées d'une grande docilité, jointes pourtant à un naturel gaillard & vigoureux. Tout Cheval naturellement hargneux, malin, fougueux, ombrageux, rétif, ramingue, dangereux de la dent & du pié, traître & ennemi de l'homme, doit être absolument exclus du haras; car tous ces défauts se communiquent & empestent la race.

Comme les qualités que nous venons de décrire pour former un bon Etalon, ne se trouvent pas dans la simple figure, on doit absolument monter celui qu'on veut acheter, pour juger de sa ressource & de sa vigueur, & pour sentir s'il ne peche point du côté de la bouche, des épaules, des hanches, des jarrets, &c. Et s'il n'a aucun vice intérieur.

On ne sauroit non plus être trop sur ses gardes, pour éloigner d'un haras, les Etalons qui ont des défauts héréditaires: ces défauts sont, au dire des connoisseurs, la pousse, la morve, la courbature, les jarrets

gras, les courbes, les veſſigons, les éparvins, les jardons, les formes, les jambes arquées; ceux d'être rampin, lunatique, colere, ſujet aux vertiges, d'avoir le tic, les yeux chargés, troubles & ſujets aux fluxions, auxquels on ajoûte, comme nous l'avons dit ci-deſſus, les vices qui viennent de malice & de pure mauvaiſe volonté : tous leſquels défauts ſe communiquent ordinairement de génération en génération.

Lorſqu'on eſt curieux d'avoir des Chevaux de caroſſe pour former de beaux attelages, il faut choiſir un Etalon d'une plus grande ſtructure que pour la ſelle, & l'aſſortir avec des jumens de ſa taille. Ceux qui ſont les plus recherchés pour cet uſage, viennent des plus beaux haras de Danemarc & d'Allemagne : mais ſi on les veut d'une belle tournure & ſans défauts, il ne faut avoir aucun égard au prix; car ils ſont très-chers, même dans le Pays.

Tout ce qu'on vient de dire du choix d'un Etalon, doit également s'entendre de celui d'une Cavale; car ſi elle n'a les mêmes qualités, il eſt à craindre, malgré la perfection de l'Etalon, que les poulains qu'elle produiroit, ne ſe reſſentiſſent de ſes propres défauts.

Les jumens Angloiſes & les jumens Normandes ſont regardées comme les meilleures, pourvû qu'elles ſoient de bonne race, relevées du devant, bien fournies, épaiſſes, grandes de corps, le corſage pourtant médiocrement long, le coffre large, c'eſt-à-dire, la côte ronde, ample & le flanc plein.

Comme les Etalons barbes, Eſpagnols & autres des Pays Orientaux & Méridionaux ſont ordinairement très-fins, ſi la jument étoit de la même fineſſe, les poulains qui en proviendroient, ſeroient trop minces de corps & de jambes. Elle ne doit pas non plus être de beaucoup plus haute que l'Etalon, parce que le poulain croîtroit trop en jambes.

Il eſt ſi important d'avoir des jumens de bonne race, qu'on remarque qu'une jument engendrée d'un mauvais Cheval, quoique belle d'elle-même, ne produit rien qui vaille, quand même le poulain paroîtroit d'abord bien-fait & beau; car en croiſſant il décline : au lieu que quand la jument ſort de bonne race, quoique ſon poulain n'ait pas une belle apparence dans ſa premiere jeuneſſe, en croiſſant il embellira autant que l'autre deviendra laid.

Comme l'expérience fait voir que les poulains tiennent ordinairement de l'Etalon, il y a des gens qui ne s'attachent pas tant à la figure de la jument, pourvû qu'elle ſoit bonne nourrice, c'eſt-à-dire, qu'elle ait beaucoup de lait.

Lorſqu'une jument étrangere peche par trop de fineſſe, & qu'elle a d'ailleurs des qualités, on lui donne un Etalon étoffé qui ait de la jambe. Si c'eſt une jument du pays, qui ſoit épaiſſe, traverſée & bien fournie de jambes, il faut lui donner un Cheval fin; c'eſt ainſi qu'en aſſortiſſant les différentes eſpeces de figures, on peut rencontrer la belle nature.

ARTICLE III.

Des Regles qu'on doit observer dans la conduite d'un haras.

LES principales regles qui s'observent dans la conduite d'un haras regardent la distribution de son terrein; l'âge que doivent avoir les Etalons & les jumens; la quantité de jumens qu'un Etalon peut servir; le tems de la monte; la maniere de faire couvrir; & le tems où la jument met bas.

Distribution du Terrein.

IL faut qu'un haras soit placé dans un grand Parc ou Enclos, dont le terrein & l'exposition soient selon ce que nous avons dit dans l'Article premier. Ce parc doit être partagé en plusieurs enclos, entourés de bonnes palissades, d'une hauteur suffisante pour que les jumens & les poulains ne puissent les franchir.

Si la nature n'a point produit dans le terrein destiné pour cet usage quelque petite riviere, ruisseau ou fontaine, ce qui seroit très-avantageux pour y abreuver les jumens & leur suite, il faut y faire quelques abreuvoirs.

Il faut pratiquer dans ces différens Enclos des écuries de planches, dont l'entrée soit fort large, pour mettre les jumens & les poulains à couvert, dans un tems d'orage, & pour les garantir de la grande ardeur du soleil.

Il doit aussi y avoir un homme vigilant, qui prenne garde, nuit & jour, à ce qui se passe, afin de remédier aux désordres qui peuvent arriver, & d'en donner avis au chef du haras; & cet homme est logé dans une cabane de planches.

En Hongrie, en Pologne, & en quelques autres endroits de l'Europe, les haras ne sont point fermés. On y laisse les poulains en plein air pendant une bonne partie de l'année, sans les rassembler; ce qui les rend sauvages, ennemis de l'homme, & par conséquent difficiles à dompter. Ils sont avec cela pour l'ordinaire mal tournés & mal-à-droits, quoique sortis de bonne race. Il est vrai qu'ils sont d'une plus grande fatigue, & rendent plus de service que les autres.

L'âge que doivent avoir les Etalons & les Jumens.

SI l'Etalon est un Barbe, un Espagnol ou autre des Pays chauds, il faut qu'il ait sept ans faits avant que de le faire couvrir. Si c'est un Etalon Anglois, Danois, ou Allemand; comme ceux de ces pays sont plutôt formés, on peut le faire couvrir à six ans. Il y a des gens qui très-mal-à-propos se servent de Poulains de trois ou quatre ans pour cet usage, parce qu'ils paroissent avoir pris leur croissance: mais c'est un abus que l'avarice a introduit dans quelques Provinces, d'où il sortoit autrefois d'ex-

cellens Chevaux ; car il n'eſt pas poſſible que dans un âge ſi tendre ils puiſſent engendrer des Chevaux vigoureux, puiſque n'ayant pas encore changé toutes leurs dents, ni jetté entierement la gourme, leur ſang ne peut être purifié, ni leur tempérament affermi.

Lorſqu'un Etalon a été ménagé, & n'a point fait d'efforts, il peut ſervir dans un haras juſqu'à vingt & même vingt-cinq ans: il vaut pourtant mieux le réformer vers la ſeizieme ou dix-huitieme année ; car paſſé cet âge-là, ſes reſſorts n'ayant plus la même vigueur, ſes forces & ſon brillant commencent à décheoir, & le Poulain doit ſe reſſentir de cette foibleſſe.

A l'égard d'une Jument, on peut la faire couvrir à l'âge de quatre à cinq ans ; car les femelles dans toutes les eſpeces d'animaux ſont plus avancées que les mâles: & il faut auſſi par la même raiſon la retirer du du haras vers la quatorzieme ou quinzieme année.

La quantité de Jumens qu'un Etalon peut ſervir.

Un bon Etalon pourroit abſolument fournir à une vingtaine de Jumens : mais il ne faut pas ſe laiſſer tromper par l'ardeur qu'il fait paroître pour multiplier ſon eſpece. Dans les haras conſidérables, on n'a coûtume de donner à un Etalon que dix ou douze Jumens, parce que devant renouveller pluſieurs fois l'accouplement à chacune, juſqu'à ce qu'on juge qu'elles ſoient pleines, un plus grand nombre pourroit l'épuiſer ou du mois produiroit des Poulains foibles & étiques. On préſente toûjours à l'Etalon la Jument la plus diſpoſée à le ſouffrir.

Il faut qu'un Etalon ait été préparé deux ou trois mois avant la monte. On doit pour cela le nourrir de bonne avoine avec un peu de féveroles mêlées dedans, ſur-tout point de foin, ou très-peu, mais beaucoup de paille de froment ; le tenir toûjours en exercice, le mener deux fois le jour à l'abreuvoir ; le promener enſuite environ une heure ſans l'échauffer. S'il reſtoit toûjours à l'écurie, il courroit riſque de devenir pouſſif, ou tout au moins gros d'haleine.

Le tems de la Monte.

La ſaiſon pour faire couvrir une Jument, eſt depuis la mi-Mars juſqu'à la fin de Mai, qui eſt le tems où elles deviennent ordinairement en chaleur ; & cette diſpoſition de nature les rend capables de produire un fruit plus parfait. C'eſt pour cette raiſon que huit ou dix jours avant que de lui préſenter l'Etalon, on a coûtume de lui donner un peu de chenevis, ſoir & matin, mêlé dans ſon avoine.

On remarque qu'une Jument ne reſte pas plus de quinze jours ou trois ſemaines dans un degré de chaleur convenable : & c'eſt à quoi il faut être attentif pour pouvoir profiter de ſon véritable période ; ce qui donne plus ou moins de vertu pour la génération. Il y a beaucoup de Jumens qui reſtent en chaleur une bonne partie de l'année : mais ce ſont celles qui n'ont point été couvertes.

La

La raiſon pour laquelle on fait couvrir les Jumens au commencement du Printems, n'eſt pas ſeulement parce qu'elles ſont plus ordinairement en chaleur dans cette ſaiſon, mais auſſi parce que le Poulain aura par ce moyen, deux Etés contre un Hyver. Et lorſqu'une Jument pouline à l'arriere ſaiſon, le Poulain qui en vient eſt communément foible, parce que le défaut d'herbes fait que la Jument ne fournit point de lait aſſez abondamment : ce qui n'arrive pas lorſqu'elle met bas au Printems.

Il faut qu'une Jument ſoit en bon état lorſqu'on lui préſente l'Etalon : mais ſi elle étoit trop graſſe, elle pourroit bien ne pas retenir. Elle doit avoir été nourrie au ſec, de même que l'Etalon, parce que le verd étant une nourriture molle & froide, ayant moins de ſubſtance que le grain & le fourage ſec, il ſeroit à craindre que cela ne cauſât quelque altération ou foibleſſe dans le tempérament du Poulain. Elle doit auſſi avoir été tenue en exercice, c'eſt-à-dire, montée ou employée à quelqu'uſage, dont le travail ne ſoit pas violent, afin qu'elle ne ſoit pas trop fougueuſe aux approches de l'Etalon. Ils doivent être l'un & l'autre déferrés du derriere, de peur d'accident.

On donne à l'Etalon une nourriture plus forte pendant tout le tems qu'il ſert les Jumens : il eſt bon même, entre l'ordinaire du midi & celui du ſoir, de lui donner un peu de froment, pour l'échauffer & le rendre plus vigoureux. Mais s'il avoit coûtume de boire exceſſivement, il faudroit l'en empêcher, parce que la trop grande quantité d'eau le rendroit flaſque, & l'empêcheroit de bien digérer les alimens : d'ailleurs cet excès de boire pourroit le rendre pouſſif ; parce que les Chevaux qui boivent beaucoup, mangent auſſi exceſſivement.

Maniere de faire couvrir.

ON fait couvrir en main ou dans l'enclos : la maniere la plus ordinaire & la plus ſûre eſt de faire couvrir en main. Pour cela un homme adroit tient la Jument, & deux autres conduiſent l'Etalon avec de bonnes longes attachées de chaque côté à un caveçon. On peut auſſi attacher la Jument entre deux piliers.

Sitôt que l'Etalon a fait ſa fonction, il faut promener la Jument l'eſpace d'un quart-d'heure, afin qu'elle retienne mieux. Quelques-uns dans cette vûe, lui font jetter un ſeau d'eau fraîche ſous la queue pour l'empêcher d'uriner.

Il y a des haras où on ſe ſert d'un Etalon d'eſſai pour voir ſi la Jument eſt en état. C'eſt pour l'ordinaire un Cheval de peu de conſéquence ; & lorſque la Jument eſt prête à le recevoir, on le retire, & on fait avancer le véritable Etalon, qu'on laiſſe un peu de tems, à quelque diſtance, & vis-à-vis de la Jument, afin qu'elle le conſidere.

Ceux qui ne ſuivent pas la méthode de faire couvrir en main, mettent dans un enclos ſéparé, dix ou douze Jumens, & y introduiſent enſuite l'Etalon. On l'y laiſſe quatre ou cinq ſemaines, qui eſt à-peu-près

le tems qu'il faut pour couvrir lesdites Jumens à plusieurs reprises, après lequel tems on le retire. Il faut le nourrir de bonne avoine, & dans l'intervalle de son ordinaire, lui donner une fois le jour une petite mesure de froment mêlé avec un peu de féveroles, pour l'échauffer & lui donner plus de courage.

On reconnoît qu'une Jument a retenu ou non, lorsqu'environ trois semaines après avoir été couverte, on lui présente l'Etalon, qu'on tient éloigné d'elle eviron à quinze pas. Si elle vient à lui, c'est souvent une preuve qu'elle est encore en amour, & qu'elle pourroit bien n'être pas pleine. On fait aussi l'expérience ordinaire, qui est de lui verser de l'eau froide dans les oreilles, & si elle se secoue rudement, on peut conclurre qu'elle n'est pas pleine. Alors on la fait recouvrir par un autre Etalon. Il y a des gens qui mal-à-propos font saigner la Jument de la veine du col, positivement dans le tems que l'Etalon fait sa fonction, prétendant que cette opération la fera concevoir indubitablement; ce qui au rapport des habiles Medecins & Anatomistes est plus dangereux qu'utile pour la conception.

Une autre erreur qui n'est pas moins considérable, c'est de croire que si le tems est beau & serein dans le tems que la Jument conçoit, le Poulain en sera plus beau; qu'au contraire, s'il est pluvieux, venteux ou orageux, il sera défectueux & vicieux; d'autres ajoûtent qu'il faut faire couvrir la Jument, depuis le quatre de la Lune jusqu'à son plein. Tous ces anciens préjugés sont absurdes & imaginaires.

On prétend qu'une Jument qui a avorté, produit dans la suite des Poulains de peu de valeur, & qu'elle n'est par conséquent plus propre dans un haras. Il se trouve aussi des Jumens qui sont deux ou trois ans sans porter. Elles sont absolument inutiles; car la dépense de l'entretien excederoit le prix qu'on retireroit du Poulain qui en proviendroit; & il seroit à craindre qu'elle ne fût encore autant de tems à en donner un autre.

Lorsque le ventre d'une Jument pleine commence à s'appesantir, il faut la séparer d'avec celles qui ne le sont point, parce que celles-ci étant plus légeres & plus gaies, pourroient en ruant, faire avorter celles qui sont pleines.

Le tems où la Jument met bas.

Une Cavale porte ordinairement onze mois & quelques jours, quelquefois douze; le terme n'est point fixé. Et c'est un abus que de compter les années des Cavales pour décider du jour qu'elles mettent bas.

Si la Jument a de la peine à jetter son poulain, on lui fait prendre de la poudre cordiale, ou du thériaque dans du vin, pour l'aider & lui donner de la force. L'huile d'olive & la fleur de soufre sont bonnes aussi pour cela. D'autres versent dans les naseaux du vin bouilli avec du fenouil & de l'huile d'olive, ce qui les faisant ébrouer fortement, peut pousser le poulain dehors; quelquefois même, en lui serrant simple-

ment les naſeaux, l'effort qu'elle fait pour reprendre haleine, la pourra faire pouliner.

Lorſqu'il arrive qu'une Jument eſt prête à jetter ſon Poulain, dans le tems qu'on met les autres à l'herbe, il ne faut pas l'y mettre qu'elle ne ſoit rétablie & ſon Poulain fortifié. On doit la tenir quelque tems à l'écurie, lui donnant de bonnes nourritures pour la raffermir de ſon travail, & pour mettre ſon Poulain en état de la ſuivre au pâturage.

Si le Poulain eſt mort dans le ventre de la mere; ce qui ſe connoît, lorſque les derniers jours de ſon terme, & même auparavant, en mettant le plat de la main ſur le flanc de la Jument, on ne ſent plus remuer ſon fruit; lequel accident arrive par chûte, coup de pié, ou effort extraordinaire; il faut alors pour conſerver la Jument, prendre une pinte de lait de Jument, d'âneſſe ou de chevre; une pinte d'huile d'olive; trois chopines de leſſive forte, & une chopine de jus d'oignon blanc; faire tiédir le tout enſemble, & le faire avaler en deux fois à la Jument, en laiſſant deux heures d'intervalle d'une priſe à l'autre.

Si ce remede n'a point d'effet, il faut qu'une perſonne adroite, après s'être bien huilé la main & le bras, tâche de tirer le Poulain, en entier ou par pieces; ou ſi la tête ſe préſente, on attache une groſſe ficelle au menton, en forme de nœud coulant; ce qui aide beaucoup à le tirer.

Il arrive quelquefois auſſi que le Poulain ſans être mort, ſe préſente de travers (c'eſt toûjours du côté de la tête qu'il doit ſe préſenter;) il faut dans ce cas ſe ſervir de la main & du bras, de la même façon qu'on vient de le dire, afin de le tourner du ſens qu'il doit ſe préſenter.

C'eſt l'uſage de faire recouvrir la Jument huit ou dix jours après qu'elle a pouliné, afin que la ſaiſon ne ſe trouve pas trop avancée. Cela ſe pratique dans les haras où l'on veut mettre tout à profit: mais ſi quelque Seigneur curieux en Chevaux ſuperbes, veut en faire la dépenſe, il ne faut faire couvrir chaque Jument que lorſque ſon Poulain ſera ſevré, c'eſt-à-dire, ne lui donner l'Etalon qu'un an après qu'elle aura pouliné. Par cette méthode une Jument ne produira qu'un Poulain tous les deux ans: mais il ſera infiniment plus beau & plus vigoureux, que s'il tétoit ſa mere pleine.

Il y a des Auteurs qui prétendent que la membrane dans laquelle eſt enveloppé le Poulain en venant au monde, étant deſſéchée & miſe en poudre, eſt un remede excellent pour la toux des jeunes Poulains qui tétent, en leur en donnant une bonne pincée mêlée dans du lait. D'autres aſſûrent que le poumon d'un jeune renard, auſſi mis en poudre, fait le même effet, non-ſeulement pour les Poulains, mais pour les Chevaux de tout âge.

ARTICLE IV.

De la maniere d'élever les Poulains jufqu'à ce qu'ils foient en état de rendre fervice.

DANS QUEL TEMS IL FAUT LES SEVRER.

LES Poulains ne doivent téter que fix ou fept mois; car l'expérience fait voir, que ceux qui tétent jufqu'à dix ou onze mois, quoiqu'ils ayent plus de chair & une taille plus avantageufe, ne valent pas ceux qu'on fevre plutôt. Les derniers ayant été nourris d'abord avec des alimens fecs & chauds, leur taille devient plus dégagée, leur fang plus vif & leur tempérament plus vigoureux qu'à ceux qui tetent plus longtems.

Lorfqu'on les fevre, il faut les mettre dans une écurie bien nette, avec de bonne litiere fraîche nuit & jour, ayant foin de nettoyer leur écurie deux fois le jour pour les tenir propres. On ne les attache point qu'ils n'ayent trente mois, & il ne faut pas les panfer de la main avant ce tems, parce que leurs mufcles & leurs offemens étant encore trop tendres, on les empêcheroit de profiter. Si la mangeoire & le ratelier étoient trop élevés, cela les obligeroit de lever le tête trop haut, & pourroit leur donner un tour d'encolure fauffe & renverfée. Lorfque le tems eft beau, on leur fait prendre l'air dans quelque endroit fermé, où il n'y a aucun embarras, foit de pierre ou de bois, ni aucun trou, ou autres chofes femblables qui puiffent les eftropier.

On les nourrit d'avoine ou d'orge moulu mêlé avec du fon, foir & matin. On peut auffi leur donner un peu de foin, pourvû que ce foit du plus fin. Cette nourriture dont la quantité doit être proportionnée à leur âge, les faire boire, leur donne du corps, des forces & du nerf. On leur retranche au Printems cette nourriture pour les mettre à l'herbe, lorfqu'elle eft devenue affez grande; car lorfqu'elle eft nouvelle & trop tendre, elle lâche le ventre, & peut par conféquent affoiblir un poulain, & même le faire mourir.

Lorfque les poulains ont atteint l'âge de trente mois, il faut alors les traiter avec encore plus d'attention, leur donnant un licol, les attachant dans des places féparées, les nettoyant, les panfant de la main, & les couvrant comme les autres Chevaux d'âge plus avancé. Si avant cet âge on leur donnoit à manger le grain tout entier, les dents & les jointures de la ganache étant encore trop tendres pour moudre le grain fec, les efforts qu'ils feroient en mâchant, pourroient leur attirer des fluxions fur les yeux. Le grain fec donné trop tôt à un poulain produit encore un autre mauvais effet, qui eft de lui ufer les dents & de le faire paroître plus âgé qu'il n'eft.

Il faut tondre la queue des poulains d'un an, afin qu'elle revienne plus touffue & plus forte, & par conféquent plus belle; on peut même

la tondre deux ou trois fois, c'eſt-à-dire, tous les ſix mois; elle en ſera plus belle & plus épaiſſe, & les crins plus forts pour réſiſter au peigne.

On doit bien ſe donner de garde de mêler les poulains mâles d'un an & demi ou deux ans, avec les poulines du même âge, non plus qu'avec les Cavales du haras; parce que commençant à ſe ſentir alors, ils s'amuſeroient avec les jeunes poulines, & au lieu de profiter, ils dépériroient. Pour éviter cet inconvénient, on met les jeunes Cavales de deux ans avec leurs meres, & les poulains du même âge avec ceux de trois ou quatre ans.

On retire les poulains à la Saint-Martin pour les remettre à l'écurie, où on leur donne une nourriture convenable & proportionnée à leur âge, comme on vient de l'expliquer ci-deſſus: & afin qu'ils deviennent beaux, fermes & vigoureux, on ne les remet plus au pâturage lorſqu'ils ont atteint l'âge de trois ans. A l'égard des jumens on peut les y laiſſer juſqu'à leur quatrieme année accomplie.

Soleyſel donne une remede pour fortifier les jambes des poulains lorſqu'elles ſont menues, il l'aſſûre excellent. C'eſt de prendre une livre d'huile d'olive, un quarteron de ſel de verre bien pilé, demi-once de ſang de dragon, quatre onces de caſtoreum bien ſec; il faut y ajoûter une pinte d'eſprit de vin: laiſſer repoſer le tout à froid, l'eſpace de douze heures, y ajoûter enſuite une pinte de fort vinaigre, autant d'urine d'homme qui boive ſon vin pur, faire bouillir le tout pendant une heure. De ce bain fort chaud il faut en frotter les jambes, depuis l'épaule & depuis le graſſet juſqu'à la couronne, frottant vivement, avec la main à rebrouſſe poil, l'eſpace d'un quart-d'heure, deux fois par jour pendant huit ou dix jours. Ce remede ſe fait quelque tems avant que de monter un poulain: ou bien on le fait deux fois l'année, l'une au Printems, l'autre en Automne, juſqu'à quatre ans & demi.

De la maniere dont on apprivoiſe les Poulains pour les rendre dociles.

NOUS avons dit dans le Chapitre ſecond de la deuxieme Partie, que la docilité étoit une des premieres qualités que tout Cheval doit avoir, & qu'il falloit employer toute la patience, toute l'adreſſe & toute l'induſtrie imaginables, pour rendre les jeunes Chevaux doux, familiers & amis de l'homme.

Quoiqu'on ne doive ſe ſervir d'un Cheval de ſelle qu'à cinq ans, parce qu'avant cet âge il eſt trop foible pour ſoûtenir la fatigue; il faut cependant commencer dès l'âge de trois ans ou trois ans & demi à l'apprivoiſer. Voici comme on s'y prend. On l'accoûtume d'abord à ſouffrir ſur le dos une ſelle légere avec des ſangles qui ne lui preſſent point le ventre, & une croupiere qui ne ſoit pas trop courte: on le laiſſe ainſi ſellé deux ou trois heures par jour. On l'accoûtume de même à ſouffrir qu'on lui mette le bridon dans la bouche; car il ne faut point de bride

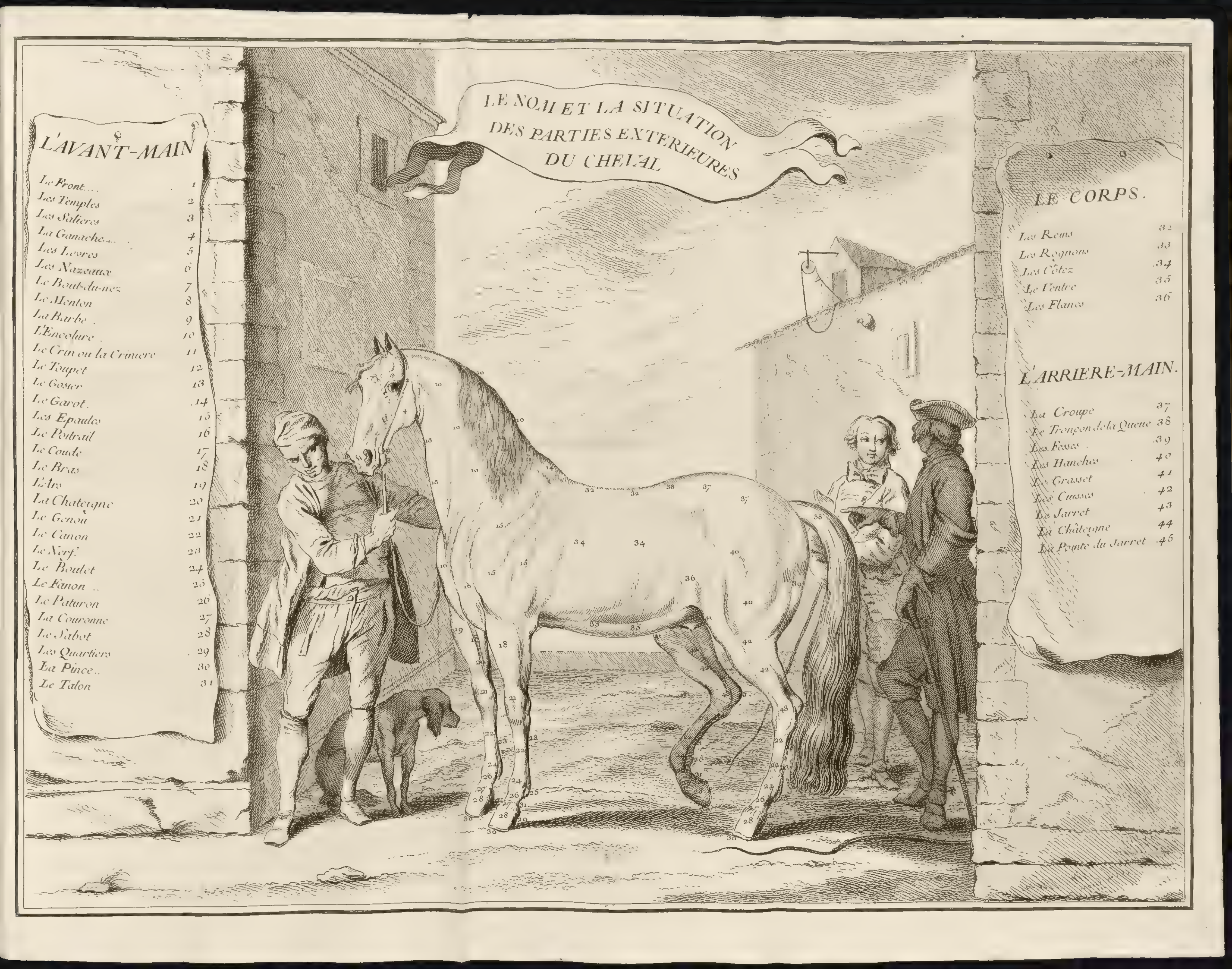
dans les commencemens aux jeunes Chevaux. On lui leve tous les jours les quatre jambes, & avec un bâton on frappe fur le deffous du pié, comme fi on vouloit le ferrer.

Lorfqu"il fera accoûtumé à fouffrir le bridon & la felle dans l'écurie, il faudra dans le même endroit faire monter deffus & defcendre un homme léger, le Cheval reftant en place, afin de le rendre doux au montoir.

On le fera troter de deux jours l'un à la longe, avec un caveçon fur le nez, fans être monté, & fur un terrein uni. Lorfqu'il tournera facilement aux deux mains, qu'il viendra volontiers, à la fin de chaque reprife, proche de celui qui tient la longe, il faudra dans la même place le monter & le defcendre fans le faire marcher, jufqu'à ce qu'il ait quatre ans : alors on le fera marcher au pas & au trot, quelquefois à la longe, quelquefois en liberté, felon qu'il obéira, & fur-tout à de petites reprifes. Avec ces précautions on viendra à bout de toutes fortes de poulains, quelque farouches qu'ils foient d'abord; & jamais, en s'y prenant de cette façon, ils ne deviendront rétifs, ni ramingues, ni difficiles à ferrer, à feller, à brider & à monter; toutes chofes effentielles pour la docilité.

Nous ne nous étendrons pas davantage fur la maniere de commencer les jeunes Chevaux; parce que ce ne feroit qu'une répétition de ce que nous avons déja dit dans la deuxieme partie de cet Ouurage, où l'on trouvera toutes les leçons qui regardent la maniere d'acheminer les jeunes Chevaux, & les principes qu'il faut fuivre pour les dreffer aux ufages auxquels on les deftine.

F I N.


LE NOM ET LA SITUATION
DES PARTIES EXTERIEURES
DU CHEVAL
L'AVANT-MAIN
Le Front 1
Les Temples 2
Les Salieres 3
La Ganache 4
Les Levres 5
Les Nazeaux 6
Le Bout-du-nez 7
Le Menton 8
La Barbe 9
L'Encolure 10
Le Crin ou la Criniere 11
Le Toupet 12
Le Goster 13
Le Garot 14
Les Epaules 15
Le Poitrail 16
Le Coude 17
Le Bras 18
L'Ars 19
La Chateigne 20
Le Genou 21
Le Canon 22
Le Nerf 23
Le Boulet 24
Le Fanon 25
Le Paturon 26
La Couronne 27
Le Sabot 28
Les Quartiers 29
La Pince 30
Le Talon 31
LE CORPS.
Les Reins 32
Les Rognons 33
Les Côtez 34
Le Ventre 35
Les Flancs 36
L'ARRIERE-MAIN.
La Croupe 37
Le Tronçon de la Queue 38
Les Fesses 39
Les Hanches 40
Le Grasset 41
Les Cuisses 42
Le Jarret 43
La Châteigne 44
La Pointe du Jarret 45



TABLE

DES CHAPITRES ET ARTICLES
Contenus dans ce Volume.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Du

CHAPITRE III.

ARTICLE PREMIER.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *l'Ecole de la Cavalerie*, volume *in-fol.* imprimé en cette Ville, & je crois qu'on en peut permettre l'impression. A Paris le 30 Mai 1750.

BRUHIER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le Sieur DE LA GUERINIERE, l'un de nos Ecuyers, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire réimprimer & donner au Public deux Livres de sa composition, qui ont pour titre, *l'Ecole de Cavalerie, & les Elemens de Cavalerie*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, Voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire réimprimer lesdits Livres en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter partout notre Royaume pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles ; que la réimpression desdits Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contre-Scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de les exposer en vente, les Imprimés qui auront servi de copie à la réimpression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Exposant & ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Sécretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le troisieme jour du mois de Juin, l'an de Grace 1750, & de notre Regne le trente-cinquieme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Moi soussigné François-Ignace LE SIEURRE, Ecuyer, Sieur de Croissy, en vertu de la Procuration que Monsieur DE LA GUERINIERE m'a passée le neuvieme Juillet mil sept cens cinquante à Moisens, reconnois que le Sieur PAROCEL Peintre du Roi, a moitié audit Privilége. A Paris ce vingt-quatre Juillet mil sept cens cinquante.

LE SIEURRE DE CROISSY.

Registré sur le Registre douze de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, ensemble la presente Cession N°. 466. fol. 339. conformément au Réglement de 1723. qui fait defense art. 4. à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, debiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs, ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre huit Exemplaires prescrits par l'art. 108. du même Réglement. A Paris le 28 Aoust 1750.

LE GRAS, *Syndic.*

